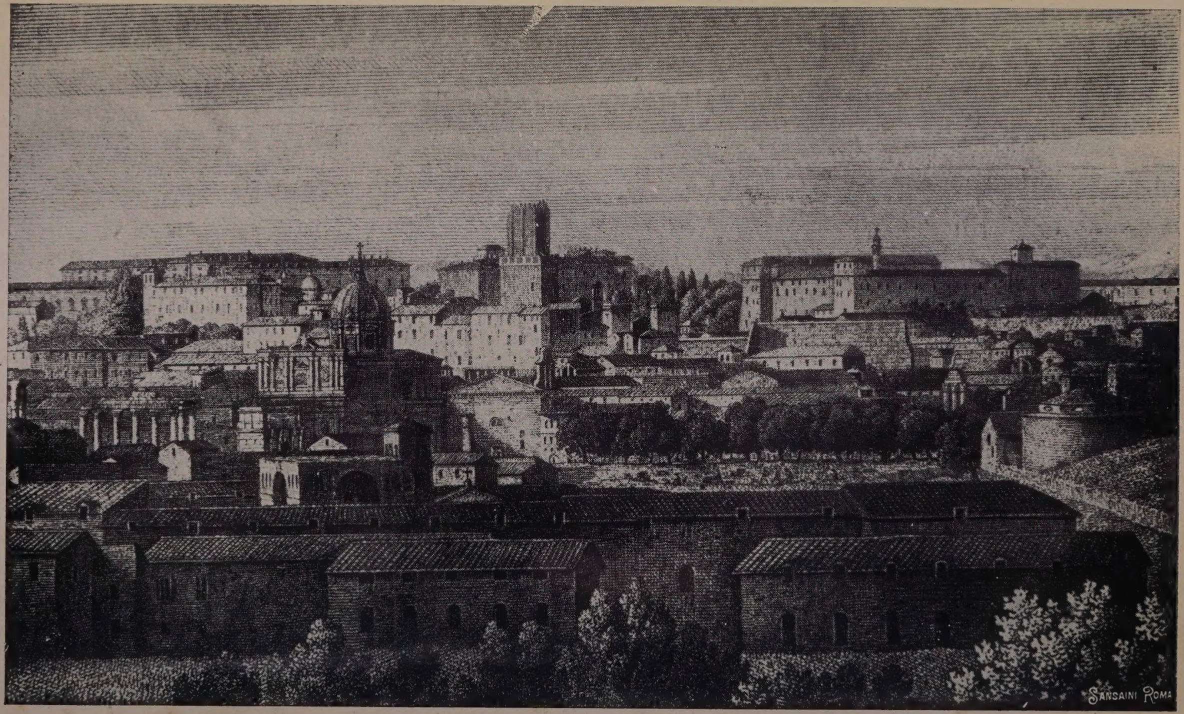
Ellis Waterhouse

CHRONIQUES
DU MONASTERE
DE
SAN SISTO
ET DE
San Domenico e Sisto
A ROME



Vue panoramique du Monastère de S. Domenico e Sisto

CHRONIQUES
DU MONASTERE
DE
SAN SISTO
ET DE
SAN DOMENICO E SISTO
A ROME

écrites par trois religieuses du même monastère
et traduites par un religieux dominicain.

VOLUME II.

SAN DOMENICO E SISTO
1575-1920

RESIDENTIA
IHS
Ad SS. Nom. Jesu

LEVANTO
IMPRIMERIE DE L'IMMACULÉE
1920

S. Pie V offrant à la Vierge la Communauté du nouveau Monastère de S. Domenico e Sisto
(D'après une ancienne gravure)

LIVRE SIXIÈME

LES RELIGIEUSES S'INSTALLENT A SAN DOMENICO E SISTO 1575-1600

CHAPITRE I.

LES DEUX COUVENTS.

Notre lecteur ne doit pas se figurer que nous écrivons au sujet de nos religieuses avec l'intention de célébrer la sainteté absolue de leurs œuvres, dont le jugement est réservé à Dieu, d'autant plus que les mérites de beaucoup d'âmes nous sont complètement inconnus. Nous voulons uniquement rappeler leur mémoire, comme étant celle de nos mères, de nos sœurs, de nos filles qui ont habité nos saints cloîtres, et laissé de bons exemples aux religieuses qui viendront dans la suite.

Et quand nous noterons de quelques-unes qu'elles se servaient toujours de toile de laine, nous entendons rappeler qu'elles le faisaient même pendant les plus graves infirmités, attendu que cette ordination est pratiquée communément par toutes les sœurs, bien qu'il y ait dispense pour les infirmes.

Et l'on en doit dire autant des autres règles et constitutions. Si une sœur s'est montrée plus rigoureuse, et a vécu sans jamais se trouver en défaut pour le silence, pour les jeûnes ou autres pratiques, nous en faisons une mention particulière: toujours pour la gloire de Notre Seigneur Dieu.

De même encore, lorsqu'on lira de quelqu'une qu'elle a été ensevelie dans le tombeau antique, près des confessionnaux, et d'autres dans la sépulture nouvelle, qui est près de la Chapelle de sainte Catherine de Sienne, on devra se rappeler que la nouvelle ne fut construite qu'en 1633. Celles qui passèrent à meilleure vie avant cette date étaient mises dans le tombeau ancien. C'est toute la raison de cette différence, avant qu'on eut transporté leurs restes de l'ancienne dans la nouvelle sépulture.

On observera encore que si nous donnons à quelques-unes le nom de Vénérables, ce mot ne désigne pas un concept particulier de sainteté, mais signifie simplement qu'elles ont été Prieures, et que leurs dévotes filles le leur donnent à raison de ce qu'elles furent Supérieures dans le monastère.

Il faut raconter maintenant le fait si important pour nous de l'émigration tant désirée de la communauté de San Sisto dans son nouveau cloître de San Domenico e Sisto.

Le monastère de San Sisto avait été florissant sous la bénédiction de saint Dominique, et dès les quinze premiers jours de son existence il avait réuni dans ses murs plus de cent religieuses, et il fallut déterminer le nombre au delà duquel on n'en recevrait plus.

Et cependant, le temps vorace qui détruit les monarchies, anéantit les royaumes, démolit les états, consume les cités, jette à terre les plus fortes tours, a pu, avec le cours des années, abattre sous ses coups le florissant et heureux monastère de San Sisto.

Les papes n'habitaient plus le palais du Latran, et avaient transporté hors de l'Italie le siège pontifical. La ville de Rome et les alentours du monastère furent abandonnés; les Cardinaux, les Prélats, la Noblesse romaine avaient suivi le Pape à l'étranger.

Le monastère commença à subir de nombreux désastres dans les biens temporels, dans la santé des corps, et par suite des obstacles à la générosité des esprits. Il se trouvait des gens, qui sous de futiles prétextes, enlevaient à main armée les fermes, les troupeaux du monastère, chassant devant leur soldatesque, et outrageant les gardiens, les familiers qui y entretenaient les sœurs.

Celles-ci ne savaient à qui recourir pour être délivrées de ces agressions injustes et tyranniques. Les pauvres religieuses étaient abandonnées à leurs larmes et tribulations. Il s'y ajouta un incendie qui détruisit tout un dortoir, et causa de grands dommages à tout ce qui s'y conservait. Survint ensuite le fléau d'une terrible disette: les aumônes manquaient ainsi que les approvisionnements

S. Pie V

ordinaires; les religieuses furent contraintes de vendre, d'hypothéquer des maisons et autres biens immeubles. Il faut encore compter les nombreuses attaques dirigées contre l'Ordre, et des tremblements de terre si violents, qu'ils firent tomber la moitié d'une ferme, et deux maisons du monastère; puis enfin les Chanoines de San Giovanni Laterano firent dévier l'eau de la Marana.

De telle sorte, sur terre, dans le feu et dans l'eau, les religieuses rencontraient des contrariétés: dans le quatrième élément, celui de l'air, on rencontra bientôt des misères nouvelles. Tout le voisinage était inhabité; le monastère de San Cesario avait pris fin lorsque les trois seules religieuses qui y restaient se transportèrent à San Sisto, et de la sorte, il resta inhabité. Les factions ennemies chez les Romains remplissaiemt la campagne de cadavres: l'air fut vicié et saturé de ces miasmes pernicieux et infects, qui venaient de tous ces endroits empestés: un grand nombre de religieuses tomba malade, et les morts furent fréquentes. A l'une enflaient les jambes, à l'autre le ventre; elles étouffaient dans des catarrhes humides, puis survenait la fièvre. Le monastère devint plutôt un hopital de malades, qu'il n'était une communauté religieuse. Presque toutes étaient infirmes, et n'y avait personne pour soigner les autres. A raison de la distance qui séparait le couvent de la ville, il n'était pas possible de pourvoir à tous les besoins, et d'obtenir les médécins et chirurgiens nécessaires.

Il n'y avait pas de remède, et plus on allait, plus grandissait le mal. De jeunes novices, en entrant au monastère, contractaient immédiatement l'infection de l'air, tombaient malades, et perdaient la vie. Il ne se passait pas de jour qu'il n'y eut ou une morte, ou une moribonde, ou un service funèbre. Il fut un jour où quatre sœurs en même temps passèrent dans l'autre vie. Bientôt le nombre fut insuffisant, et le culte, les Divins Offices, l'observance des Règles rigoureuses, avec lesquelles on avait cheminé jusqu'à cette époque, se mitigèrent. On jugea expédient d'accorder des dispenses, de manger de la chair en certaines époques plus dangereuses; on dispensa du lever de minuit pour l'Office, et on ne dut plus dire que deux Heures avant le son des cloches de San Giovanni. On ordonna l'usage des pantoufles, au lieu des semelles à l'apostolique, dont on avait coutume de se servir; on défendit de recevoir des novices pendant l'été: et cependant tous ces soins servaient peu ou ne servaient pas du tout pour les santés. Les sœurs continuaient à tomber malades; elles ne pouvaient plus enseigner

le chant choral aux jeunes novices, ni leur imposer les pénitences et autres austérités.

Ces bonnes Mères, voyant le dommage spirituel, commencèrent à parler avec les Pères et aux Souverains Pontifes d'un changement d'habitation, dans un séjour plus favorable.

Déjà on songeait à envoyer une supplique et on cherchait une installation convenable, lorsque, par ordre du Pape Léon X, les religieuses de Sant'Aurea passèrent à San Sisto, tandis qu'on restaurerait leur église et leur monastère. Mais elles virent bientôt que la dépense serait plus grande qu'on ne l'avait prévu d'abord, et que leurs ressources ne suffiraient pas. Sur une demande du Maître Général Cajetan, le Pape décida que les deux monastères s'uniraient en un seul, et qu'avec les ressources communes on bâtirait un nouveau monastère, dans un endroit où l'air serait plus favorable aux santés corporelles, et aux observances régulières.

Pendant qu'on était à la recherche d'un lieu propice, le Maître Général fut élevé à la dignité cardinalice; puis de nouveaux troubles surgirent dans Rome, suivis du désastre appelé le Sac de Rome; enfin la peste se mit à sévir dans le voisinage. On oublia la convention des religieuses, et l'on perdit l'espérance de la réaliser: ce fut une désolation pour toutes.

Mais le Seigneur qui avait permis pour elles toutes ces tribulations, leur donna, comme toujours, un appui. Il inspira en effet une telle pitié au noble seigneur Pietro, duc de Poli, que par compassion il réunit des soldats et fit rendre aux sœurs par force les biens usurpés. Pour réparer les dégâts de l'incendie, il leur envoya le secours de quelques personnes pieuses, qui les aidèrent à reconstruire. Parmi ces litéralités il faut noter comme insigne celle du Cardinal Giovanni Boccamazzi. On put remédier à la disette, par la découverte d'un dépôt de plomb, dans une vigne de Santa Maria in Tempulo, ce qui fut en partie une compensation pour les biens perdus: et les religieuses purent vivre avec l'argent qu'elles en retirèrent.

Dieu les protégea encore contre les soldats ennemis, au temps du saccage de la patrie.

La Providence divine leur envoya enfin un saint et miséricordieux Pontife, Pie V, qui, à peine élevé au souverain pontificat, et étant lui-même religieux de l'Ordre, connaissant de la sorte les vertus et les mérites de ces sœurs, se plut à les visiter, à leur porter sa bénédiction; les autorisa à lui adresser quelque supplique

et à lui demander quelque faveur conforme à l'état religieux, ajoutant qu'il la leur accorderait bien volontiers. Entendant ces paroles, la Mère sœur Eugenia dei Rossi, la Mère sœur Battista Frangipani et la Mère sœur Costanza Alli, s'avancèrent, lui baisèrent le pied, et, au nom de toutes, le supplièrent de vouloir bien les mettre à même de bâtir un nouveau monastère, pour remédier à tous les inconvénients dont Sa Sainteté était pleinement informée au sujet du séjour à San Sisto. Le Pontife reconnut la nécessité de ce changement, et leur donna ample permission de le réaliser. Il leur accorda à cet effet dix mille écus pour construire; il voulut qu'on leur assignât le montant de certaines amendes et les taxes de l'anneau à la mort des cardinaux.[1] Il choisit l'emplacement aux pieds du Mont Esquilin, où habitaient quelques sœurs Tertiaires de l'Ordre, appelées de Santa Maria della Neve. En cet endroit, Paul Émile avait construit des bains, que les Latins appelèrent « Balnea Pauli », et les modernes, par corruption, Bagnanapoli, et nos jours, Magnanapoli. Ce dernier mot n'est pas sans une bonne signification: on pourrait dire en effet que le mot « Magna » fait allusion et correspond à la magnificence de la construction du monastère nouveau de San Domenico, et que « Napoli » (Neapoli) signifie cité nouvelle, mais, habitée par les plus nobles femmes de Rome. On a raison de la nommer Magnanapoli: cité magnifique et neuve. Des auteurs anciens racontent que jadis il y avait là une maison appartenant aux Chanoines du Latran, qui, lorsque les Pontifes se rendaient à San Giovanni, venaient à leur rencontre jusqu'au Campo Vaccino, en un endroit appelé « Luogo Splenio ». Que ce fut une ancienne habitation, le fait est prouvé par quelques marbres trouvés dans les fondements, avec une inscription attestant qu'ils furent gravés l'an 133 après la venue du Christ Notre-Seigneur, sous le pontificat de saint Sixte I, sous l'empereur Adrien, pendant le consulat de Romano, de Pontiano et de Rufino.

L'endroit fut donné en 1225 aux sœurs Tertiaires de Notre Père saint Dominique, appelées sœurs de la Pénitence. Parce que l'endroit était voisin de Santa Maria Maggiore, on les appela les sœurs de Santa Maria della Neve. Elles s'étaient réunies ensemble, pour vivre en commun dans le service de Dieu, avec le consentement de leurs maris, qui s'étaient séparés en faisant vœu de chasteté, avaient embrassé l'Ordre de la Milice du Christ,

---

1 Il s'agit d'une certaine somme à payer pour les anneaux cardinalices.

fondé par le saint Patriarche, et professaient de défendre de tout leur pouvoir les biens de l'Eglise, usurpés par les tyrans. Quelques-uns d'entre eux avaient donné tout leur avoir aux religieuses de San Sisto, s'étaient mis au service du monastère, et exerçaient divers métiers, en particulier de maçons, de forgerons, de boulangers, de cordonniers; d'autres ensemençaient les champs, d'autres gardaient les fermes, d'autres prêtaient leur service dans les jardins et dans les vignes. Les femmes de leur côté servaient aussi le monastère de diverses manières: quelques-unes faisaient le blanchissage, d'autres filaient ou tissaient, ou s'occupaient de travaux semblables. Le monastère leur fournissait tout ce dont elles avaient besoin. On trouve la preuve de tout cela dans un livre de Reçus faits par ces sœurs aux religieuses de San Sisto. On voit qu'elles jouissaient aussi du revenu de quelques moulins, donnés par des personnes pieuses, moitié aux sœurs de San Sisto, moitié à celles de Magnanapoli.

Par ordre du Pape Pie V, les sœurs de Magnanapoli passèrent dans une maison voisine de l'église de la Minerve, où se trouvaient d'autres Tertiaires, filles de sainte Catherine de Sienne. Un peu plus tard, l'an 1579, ces sœurs, avec l'aide de noble Dame Portia dei Massimi, créèrent un noble monastère, voisin à celui de San Domenico, et lui donnèrent le nom de Santa Caterina da Siena. Là elles prirent le voile noir, et passèrent au premier Ordre, avec clôture perpétuelle, A l'heure présente cette communauté s'est agrandie par l'arrivée de nombreuses demoiselles nobles de Rome, et vit dans une grande observance, et d'une façon exemplaire.

Les religieuses de San Sisto s'obligèrent à payer à ces sœurs la somme de 2000 écus, pour la possession du local qu'elles avaient abandonné. Pendant quelque temps, elles en payèrent l'intérêt: enfin elles soldèrent le capital, et les sœurs de Santa Caterina abandonnèrent contre cette somme toutes leurs prétentions sur le site, comme toute autre revendication.

On hâta donc la construction, à laquelle on consacra encore quelques rentes de San Sisto, et l'argent retiré de la vente de quelques maisons appartenant aux religieuses de Sant' Aurea. Le travail marchait ainsi rapidement. Mais pendant qu'on s'appliquait à l'œuvre, survint la mort du Pape Pie V, puis l'élection de Grégoire XIII, en 1575, pendant le Jubilé. Le couvent était assez avancé pour que les sœurs pussent y habiter. On prit donc l'autorisation du Pape nouveau, un Buoncompagni, et de l'Em.me

cardinal Protecteur Moroni, pour le Vice-Protecteur cardinal Giustiniani, alors qu'était Général de l'Ordre le Père Fra Serafino Cavalli. Il fut résolu que le 8 février, on échangerait l'antique habitation de San Sisto contre la nouvelle de San Domenico. A cet effet, on envoya tous les meubles et tout ce qui était nécessaire pour adapter les cuisines, le réfectoire, et tous les ustensiles de l'église. Le « fattore », appelé Maestro Giovanni da Montefalco, s'y employa, avec les femmes qui servaient le monastère. Les sœurs de leur côté préparaient toutes choses. Beaucoup pleuraient, et démontraient de la sorte leur affliction d'avoir à abandonner cette maison habitée par tant de saintes Mères et sœurs, dont les ossements resteraient là; d'autres baisaient et baignaient de larmes ces murs et ce sol qu'avait touchés N. B. Père saint Dominique, ces pavés où il posa ses pieds sacrés; d'autres se plaignaient de ce que leurs graves infirmités où elles se trouvaient n'eussent pas suffi à leur enlever la vie dans cette sainte maison. Beaucoup visitaient les autels, les chapelles, les images pour lesquels elles avaient une particulière dévotion, et prenaient congé bien plus par leurs sanglots et leurs larmes que par leurs paroles. Mais plus générale encore était la douleur de ne pouvoir emporter l'image de la B. V. Marie, appelée « delle Grotte », parce qu'elle était encastrée au-dessus du mur. Durant la nuit qui précéda leur départ, elles passèrent plusieurs heures à prier devant elle, se recommandant toutes à sa protection. Il en fut qui y veillèrent toute la nuit, en particulier sœur Prudentia Leopardi. Elle disait: Vierge très bonne, comment peut-il se faire que je doive vous abandonner, et m'en aller ailleurs sans vous? Au milieu de ses regrets et de ses larmes, elle fut prise d'un léger sommeil et s'endormit devant l'autel; et il lui sembla que l'image lui disait: Sœur Prudentia, va seulement, et sois tranquille. Sous peu je m'en irai moi aussi, parce que je ne veux pas abandonner mes filles bien-aimées. — Elle se réveilla, raconta l'événement, et les sœurs se reprirent à l'espérance de la posséder dans leur nouveau monastère. C'est ce qui arriva dix-huit mois plus tard. On tailla alors le morceau du mur où elle était peinte, et on la transporta à Magnanapoli.

Cependant, malgré tous ces regrets les religieuses que nous venons de raconter, étaient aussi dans une extrême allégresse de voir s'accomplir cette translation désirée autant que nécessaire. Elles auraient plus de facilité pour servir Dieu, pour se livrer aux jeûnes rigoureux, user de leurs cilices, disciplines et autres austé-

rités et pénitences que leur interdisaient les infirmités. Dans leurs cœurs, la joie remplaçait la crainte où l'on était de n'avoir plus une communauté aussi célèbre et pieuse que celle des premières filles de saint Dominique, qui d'ailleurs allait se détruisant par des morts sans fin.

Elles remerciaient avec un amour filial la Providence de Dieu qui leur avait porté secours, et se réjouissaient d'avoir été jugées dignes de voir en leurs jours une telle miséricorde. Beaucoup de celles qui étaient déjà accablées par les infirmités, reprenaient l'espoir de retrouver la santé, et de s'exercer encore dans l'obéissance commune; d'autres disaient qu'elles quitteraient cette vie avec plus de consolation, en voyant leurs sœurs délivrées de ces misères de l'existence. Et ainsi, avec des sentiments variés et divers, elles se disposaient à partir.

Le jour venu, qui était un mardi, arrivèrent à temps quinze carrosses au monastère, amenés pour la translation. Ils étaient conduits par les nobles gentilshommes Députés du monastère, et d'autres nobles romains, parents des sœurs. Beaucoup étaient venus à cheval pour les accompagner et les garder. En même temps, les sœurs arrivèrent à la porte vêtues de leurs chappes, les voiles baissés sur le visage, et en procession, avec la croix, des cierges et l'eau bénite, portant avec elles les saintes reliques, et principalement la très sainte Image miraculeuse de la B. V. Marie, dessinée par saint Luc. On avait placé celle-ci dans un carrosse, avec la promesse que si elle ne restait pas dans le nouveau monastère, elles retourneraient elles aussi à San Sisto. On y mit également les autres reliques.

La Mère sœur Costanza Alli, Prieure, y entra alors avec sœur Agnese Alli, sa nièce, encore novice.

Dans le carrosse suivant monta la Mère sœur Battista Frangipani, Maîtresse des novices, et avec elle les novices simples, qui étaient les trois sœurs Vittori, appelées sœur Diana, sœur Camilla, sœur Pacifica, et enfin sœur Faustina Galletti, également novice.

Dans le troisième, prit place la Mère sœur Cecilia Beneinbeni, Sous Prieure et Maîtresse des novices professes, qui étaient sœur Vittoria Peruschi, sœur Terentia et sœur Innocenzia Giustini; sœur Quintia et sœur Giulia del Bufalo.

Dans le quatrième entrèrent la Mère sœur Margani, avec quelques religieuses plus jeunes; dans le cinquième, la Mère sœur Maria Beneinbeni, avec d'autres religieuses en charge; dans le si-

xième, la Mère sœur Domenica Paloni, avec les « Circatrices », la portière et la tourière. Venaient ensuite les autres chars avec sept ou huit religieuses chacun, et dans le dernier les sœurs converses.

A la fin s'avançaient d'autres voitures, où avaient pris place de nombreuses vénérables dames de la noblesse, qui étaient venues pour accompagner les sœurs à leur nouveau monastère.

Le voyage commença dans l'ordre suivant.

En tête marchait un Père Dominicain, avec la croix; un autre avec l'aspersoir et l'eau bénite, aspergeant la route.

Puis, dans une voiture, venait le Père Fra Domenico da Imola, Provincial de Lombardie, à qui appartenait le gouvernement de la communauté, et avec lui le Père Fra Domenico da Sarcino, Prieur de San Sisto, et le Père Fra Tommaso da Ferrara, Confesseur des religieuses.

Venaient ensuite les seigneurs Tomao dei Cavalieri, Tiberio della Valle, Giacomo dei Rossi et Marcello del Nero, Députés du monastère, qui marchaient à cheval, deux de chaque côté de la voiture de la Prieure. Enfin arrivaient, toujours sur les côtés, les nobles parents des sœurs, comme Stefano Alli, Paolo del Bufalo, Domenico Jacovacci, Vincenzo Margani, Carlo Fani, Prospero Muti, Savo Paluzzelli, Giulio Peruschi, Luigi Ubertini, Marco Bonaventura, Mario Maffei, les seigneurs Frangipani, Vittorî et autres, qui par leur service de garde donnaient au voyage un aspect vénérable et noble.

Les femmes au service du monastère allaient à pieds, tantôt près d'une voiture, tantôt près d'une autre, pour aider les sœurs, dont quelques-unes, qui étaient infirmes, souffraient de l'agitation du voyage, et même s'évanouissaient. On devait les faire revenir à eller avec des vinaigres rosats et autres raffraîchissements.

C'est dans cet ordre que s'accomplit le voyage.

Les voitures étaient fermées, et, comme je l'ai dit, suivies de quelques nobles dames, mères ou sœurs des religieuses, et de Mons. le Gouverneur, qui devait assister à la fonction.

Quand on arriva à Magnanapoli, les PP. Prieur et Confesseur prirent en main la croix et l'eau bénite, et, se plaçant sur la porte, reçurent la très sainte Image de la B. V. Marie, que le Père Provincial avait sortie de son char.

La Mère Prieure qui était descendue de sa voiture, se plaça sur la porte, où elle fit entrer, la première, sœur Agnese la novice, puis la Maîtresse et les autres novices, et peu à peu toutes les autres

par ordre. Les sœurs se mirent en procession, et, droit par un cloître, se rendirent à l'église, où l'on plaça sur l'autel l'Image et les saintes reliques, et elles se prosternèrent à terre, priant la B. V. Marie d'être leur Protectrice dans cette nouvelle maison, comme, dans sa miséricorde, elle s'était montrée dans la première. Elles entendirent la messe célébrée par le Prieur, offrirent leurs sincères remercîments à ces nobles seigneurs et dames, et prirent congé d'eux; elles firent de même pour les nobles dames et cavaliers qui les avaient attendues pour les recevoir dans le nouveau monastère.

Elles reçurent la bénédiction du Supérieur, puis avec les femmes de service, elles se retirèrent pour organiser les cellules, y installer les lits envoyés un peu auparavant. On porta alors au parloir les grilles transférées de San Sisto par dévotion envers le B. Père saint Dominique qui les y avait placées, et par lesquelles tant de fois les sœurs avaient entendu ses saintes prédications.

Cela fait, les sœurs se rendirent au réfectoire pour prendre la réfection déjà préparée par les femmes de service; puis, quand on eut achevé les organisations urgentes, ces femmes sortirent du monastère, et l'on ferma la clôture.

Les sœurs se mirent à reconnaître leur nouvelle habitation. Elle leur fut d'abord très mal commode. Un seul dortoir était fini. L'emplacement et le plan du monastère étaient faits pour une ample et commode construction, dont les fondements étaient déjà établis: mais pour le moment, elles furent obligées de s'installer deux ou trois par cellule. Les sœurs étaient au nombre de soixante-deux, et les cellules à celui de vingt-quatre environ, neuf d'un côté, et le reste de l'autre.

Ce dortoir regardait Santa Maria Maggiore; à l'extrêmité se trouvait un angle, et une salle qui fut destinée pour le noviciat, et en face une autre, avec quelques sièges et bancs pour la récitation de l'Office. Il y avait un autel, sur lequel on plaça provisoirement la Madonne de saint Luc.

A côté de cet autel s'ouvrait une fenêtre grillée, qui permettait d'entendre la messe.

A l'autre bout du dortoir se trouvaient des chambres, auxquelles on arrivait par quelques marches d'escalier: on les assigna à la Prieure, pour son travail, ou pour le dépôt de certains objets communs, dont elle pouvait disposer à son gré. Sur les deux extrémités de ce dortoir, on en avait commencé la construction de deux autres dortoirs avec une cellule de chaque côté.

On descendait du dortoir au rez-de-chaussée par un escalier en deux parties, à l'extrêmité duquel se trouvait une petite chambre qui fut destinée aux approvisionnements des infirmières; puis venait un corridor en bois, qui conduisait à quelques lieux communs.

Entre les deux parties de l'escalier, dans un angle, on érigea un petit autel, où l'on plaça la dévote Image de l'Annunziata, apportée de San Sisto.

Au bas de l'escalier s'ouvrait le cloître, le long duquel était le réfectoire orné de diverses colonnes; puis venait la cuisine, et un escalier qui descend aux caves; et enfin, tout près, un puits.

De l'autre côté du dortoir était un petit escalier qui descendait jusqu'à l'église intérieure du monastère. Celle-ci était sans autres ornements qu'un autel, avec une grille de fer pour entendre les messes qui se célébraient dans l'église du dehors. Celle-ci n'était pas encore achevée, et n'avait encore que les fondements et quelques pilastres extérieurs. L'église était étroite et n'avait qu'un seul autel; du côté qui regarde la rue il y avait un simulacre de sacristie; de l'autre, une petite fenêtre grillée pour entendre les confessions. Près du confessionnal, et à l'intérieur du monastère, était un autel, où l'on plaça le dévôt et ancien Crucifix apporté de San Sisto, et le tabernacle de la Madonne de Sant'Aurea.

Le long du cloître s'ouvrait une cour carrée, avec une citerne au milieu, là où maintenant se trouve la fontaine, et ornée de quelques arbres. Autour de cette cour, on avait construit plusieurs chambres qui devinrent la procure, le grenier, le tour, le parloir, la pharmacie, l'infirmerie, et autres officines: le tout terminé par un rustique jardinet.

Du côté qui regarde Santa Maria Maggiore était une cour aussi longue que le dortoir, et de largeur proportionnée. Elle était fort belle. Au milieu s'ouvrait une ample et profonde citerne, avec une eau abondante.

Sur un côté de la cour, vers le noviciat, se trouvaient des vasques pour blanchir le linge, et, en face, à plein pied, du côté du priorat, les chaudières et récipients nécessaires pour la lessive.

C'est tout ce qu'on trouva en fait de constructions dans l'habitation nouvellement préparée pour les religieuses venues de San Sisto. [1]

---

1 Sœur Salomonia ajoute ici le catalogue de toutes les religieuses transférées à San Domenico e Sisto. Nous l'omettons pour éviter une répétition.

Dans cet air nouveau, qui était vraiment parfait, elles s'appliquèrent à renouveler leur vie de perfection, et revinrent à leurs habituelles pénitences. Elles avaient apporté avec elles une caisse remplie de cilices, de chaînes, de disciplines, et autres instruments de ce genre.

Elles s'appliquèrent également à achever les constructions, pour obtenir la commodité d'un plus grand nombre de cellules, et afin de pouvoir pratiquer plus exactement le silence et le recueillement. On eut bientôt achevé un second dortoir, du côté qui regarde l'Aracœli. Elles obtinrent du Pape Sixte V, d'heureuse mémoire, deux onces de l'Acqua Felice, [1] avec laquelle ont fit une fontaine dans la cour des cloîtres. On apporta un soin particulier à l'achèvement du chœur intérieur, afin de pouvoir plus facilement réciter l'Office et entendre la messe. On fit une petite fenêtre pour recevoir la sainte Eucharistie, et aussitôt que fut organisée la paroi du fond qui correspond à l'autel extérieur, on a la processionnellement chercher la sainte Image de la Vierge dans le chœur supérieur, pour la porter dans celui d'en bas, et la placer au milieu du mur, de façon qu'elle pût être vue des séculiers et des religieuses, et que par une installation adaptée, on pût la tourner des deux côtés.

Ceci se fit en 1577.

A cette même époque, on fit couper le pan de muraille sur lequel, à San Sisto, était peinte la Vierge delle Grotte, et on le plaça sur l'autel du chœur d'en haut, et cela à la plus grande consolation de ses servantes, où elle fut ensuite ornée, comme il est raconté dans le *Trésor Sacré*.

Durant les temps qui suivirent, les Mères et sœurs continuèrent de grandes constructions, jusqu'à l'exécution complète des plans du monastère et de l'église. Il prospéra dès lors et en nombre pour les sœurs et en perfection pour les observances, par la grâce de Dieu et la protection de la B. V. Marie.

Il est aujourd'hui l'un des plus célèbres et vénérables monastères de cette ville de Rome et de tout l'Ordre Dominicain.

Qu'il plaise à la divine Bonté de lui donner l'esprit vivant de la sainteté, qui permettra à ces religieuses d'être de vraies filles du grand Patriarche saint Dominique; de vraies et humbles servantes de Jésus-Christ, de la B. V. Marie et de tous les Saints.

---

1 C'est le Pape qui avait donné son nom à cette eau.

CHAPITRE II.

Les personnes.

I. — **La Vén. Mère sœur Costanza Alli.** C'est dans l'illustre et ancienne ville de Florence qu'eut son berceau la noble et digne famille des seigneurs Alli. [1] Un représentant de cette famille, après que Florence eut soumis Pise par la force à sa domination, passa à Rome avec sa femme et ses enfants, à la cour du Cardinal Giovanni, fils de Lorenzo dei Medici. Le 2 mars 1513, ce dernier fut créé Souverain Pontife, et s'appela Léon X. Ce Pontife fut très affectionné au monastère de San Sisto, et s'en fit le Protecteur. Le noble seigneur Alli s'attacha lui aussi à ce monastère, et voyant les inclinations de sa fille à y entrer, il fut heureux de l'y faire religieuse, en 1516. La Prieure était alors la Mère sœur Elisabetta Pixis, et c'est elle qui donna l'habit à la jeune fille, et lui imposa le nom de Costanza: nom qui signifiait sa constante persévérance dans sa vocation religieuse. Son noviciat de probation terminé, elle professa ses vœux solennels, et donna 100 écus comme aumône dotale, le 19 mars 1517.

La nouvelle religieuse se livra avec la plus grande ferveur à l'observation de la Règle embrassée, et pratiqua rigoureusement les jeûnes, le silence et l'oraison: toutes choses dont le monde avait besoin, et plus encore le monde chrétien, à raison des guerres que se faisaient les Princes, et surtout de l'hérésie suscitée par Martin Luther, qui déchirait l'Eglise.

Il faut y ajouter une contagion qui éclata alors dans Rome parmi la plèbe, et emporta un très grand nombre de personnes. En cette circonstance, les religieuses eurent recours au glorieux saint Sébastien, et promirent par vœu de faire chaque jour sa mémoire, et d'installer son image dans le monastère.

Et ce ne fut pas le dernier des malheurs qui accablèrent la ville. Sœur Costanza avait achevé ses dix ans de séjour dans le monastère de San Sisto, lorsque s'offrit pour elle l'occasion de montrer à nouveau sa constance et sa force. Alors en effet se commit le lamentable Sac de Rome. C'était en 1527, sous le ponti-

---

1 Les Alli ou Agli ont attaché leur nom à la fondation de San Domenico à Fiesole. (Trad.).

ficat de Clément VII. Ce fut le crime du Connétable de Bourbon, qui arriva avec des soldats allemands, espagnols, italiens, et qui fut d'ailleurs tué par un boulet de canon, avant d'entrer dans la ville.

J'ai décrit ailleurs ce funeste événement si douloureux, que la bonne religieuse, sœur Costanza, ne pouvait le raconter sans larmes, bien des années plus tard.

C'est elle, témoin oculaire, qui a fait le récit de tout ce qui arriva à San Sisto, lorsque les soldats y entrèrent par trois fois, ainsi que nous avons raconté dans la première partie de cet ouvrage. C'est dans ces épreuves que, toute confiante en Dieu, en la B. V. Marie, en saint Dominique son Père, sœur Costanza passa intrépidement ses plus jeunes années. Avec son dépôt, son travail, elle aidait la communauté dans la pénurie à laquelle celle-ci se trouvait réduite en ces temps malheureux. A cette misère s'ajouta la perte des revenus que le monastère percevait en Angleterre des Chanoines de saint Oswald, à cause de la révolution qui agitait ce pays, et l'avait fait se déclarer rebelle au Siège Apostolique. A la fin de ce livre, pour contenter le lecteur, je raconterai en abrégé toute cette histoire. [1]

On finit par surmonter toutes ces calamités.

La jeune religieuse fut employée à divers offices du monastère, au chœur ou ailleurs: partout elle apporta une grande diligence et charité. Elle avait triomphé de la malignité de l'air et jouissait d'une bonne santé. Aussi eut-elle occasion de remplir plusieurs fois tous ces offices, et en particulier de rendre service à ses sœurs infirmes. On peut dire qu'elle expérimenta tout ce qui concerne le gouvernement de la maison. Avec le temps, elle passa à des charges plus importantes: elle fut Camerlingue, Tourrière, Boursière, Sous Prieure plusieurs fois. Les sœurs commencèrent à la vouloir à leur tête, comme Prieure, et elles l'élurent l'an 1545.

Cette année-là et l'année suivante, elle donna l'habit à environ six novices. Comme elle avait exercé sa charge avec un grand zèle religieux et à la satisfaction des sœurs, on l'élut de nouveau en 1550. Elle reçut alors jusqu'à huit novices, qui furent admises à la profession, et comme les autres se montrèrent les dignes filles d'une si digne Mère.

---

1 Nous ne traduirons pas cet Appendice, qui ne contient que les récits connus de l'apostasie de l'Angleterre. (Trad.).

Comme elle savait se faire aimer plus que craindre, elle plaisait fort aux religieuses, qui une troisième fois, en 1556, la réélurent Prieure. Elle donna l'habit à quatre autres novices.

Cette année-là il fut prescrit à tout l'Ordre de célébrer sous le rite Tout Double les fêtes de la sainte Couronne et de sainte Barbe.

Elle remplit sa charge avec sa prudence habituelle, puis elle se donna quelques années de tranquillité religieuse.

Les sœurs ne voulurent pas lui permettre de prolonger de la sorte cette vie retirée, afin que par ses bons exemples elle donnât la lumière à ces bonnes religieuses, qui la remirent sur le chandelier, en la faisant Prieure pour la quatrième fois, l'an 1564. Durant ce priorat, elle reçut encore quatre novices.

Une cinquième fois elle fut élue Prieure, l'an 1570, et cinq novices reçurent encore l'habit de ses mains. Elle compta ainsi environ une vingtaine de filles qui entrèrent à San Sisto, sous son gouvernement.

Le nombre des infirmes qui tombaient et quittaient ce monde était toutefois plus grand que celui des jeunes filles qui entraient. La sage Prieure et les autres Mères craignaient que le monastère ne vint à s'éteindre, comme on l'avait redouté, quand on redoubla auprès de Pie V les instances pour obtenir un autre monastère.

A la mort de ce Pontife, on craignit que la construction commencée ne fut ralentie, et qu'on ne leur enlevât l'anneau des cardinaux défunts, qu'on leur avait accordé pour subvenir aux dépenses de la construction. On renouvela donc les suppliques auprès du nouveau Pape Grégoire XIII, et on obtint que la concession serait continuée, tant qu'elle serait nécessaire pour la construction. Celle-ci fut poussée plus énergiquement, à l'aide de quelques dots des religieuses, et du fruit de quelques ventes qu'on y appliqua.

Arriva l'année 1574, et sœur Costanza fut élue Prieure la sixième fois. C'est alors qu'elle donna l'habit à sœur Agnese Alli, sa nièce, fille du noble chevalier Stafano Alli. Pour des motifs plausibles, elle était partie d'un autre monastère, et s'était rendue à San Sisto afin d'y revêtir l'habit de saint Dominique.

La Prieure reçut encore sœur Faustina Galletti, et une autre novice de la famille Capogalli. Beaucoup d'autres qui voulaient se faire religieuses attendaient le changement de monastère, afin de ne pas contracter les infirmités habituelles de San Sisto, d'autant plus que la novice de la famille Capogalli, à peine entrée, devint

malade, et en peu de jours partit pour le ciel, de même que sœur Faustina devint immédiatement infirme, et, bien qu'on l'eut transportée dans le nouveau monastère, ne tarda pas à rendre son âme à Dieu.

On attendit donc prudemment. Arrivée l'année du Jubilé de 1575, on trouva que le nouveau couvent était déjà habitable: on prit la permission et la bénédiction du Pape, et l'on organisa la translation, comme nous l'avons dit, pour le 8 février. Les Pères qui gouvernaient la communauté, les nobles Députés gardiens du monastère, y prirent part. On avait envoyé auparavant une partie du mobilier; on amena le reste ensuite.

Les sœurs abandonnèrent le vieux couvent à quelques Pères qui desservaient l'église, mais sans atteinte au droit de propriété des religieuses.

Cette situation dura jusqu'au Maître Général Nicolò Ridolfi, qui, du consentement des religieuses le donna aux Pères de la Province d'Irlande. Ceux-ci l'habitèrent, et y firent fleurir les observances.

Les religieuses cependant étaient entrées dans le nouveau monastère de San Domenico, tout heureuses d'être arrivées à cette transformation si désirée et si nécessaire.

Elles eurent encore à souffrir: on était à l'étroit avec ce petit nombre de cellules; puis l'eau manquait, et il était fort difficile d'en obtenir. Au début, on n'avait pas organisé les services, les approvisionnements: la prudente et vigilante Prieure dut remédier à tout, et tout achever. Et ce ne fut pas une petite occupation pour elle! Elle se montrait fort diligente en toutes choses, et une Mère aimante pour toutes ses filles fatiguées et désorientées.

Peu à peu on s'installa pour le mieux possible. A quelques jours de là, elle donna l'habit à deux sœurs, l'une appelée sœur Claudia, l'autre sœur Ottavia Scarsi.

Durant l'année 1576, elle le donna à une autre sœur Eugenia dei Rossi, celle qui était arrivée de San Sisto étant morte.

En 1580, l'obéissance lui confia encore l'office de Boursière.

Accablée par les fatigues et par les années, elle tomba malade en 1584, atteinte d'un catarrhe qui se répandit le long des nerfs.[1] Elle devint partiellement paralytique. Elle se retira alors dans sa cellule, libre de tout souci. Elle put ainsi avec une plus grande

---

1 Médecine ou diagnostic de l'époque. (Trad.).

facilité se livrer à l'oraison, à la lecture des Saints Livres. Sa vue affaiblie par l'âge ne lui permettait plus de lire: mais elle se faisait faire chaque jour une lecture par les jeunes religieuses. Elle en tirait profit pour son âme, et y trouvait toujours quelque enseignement pour celles qui allaient lui faire la lecture.

Elle arriva à l'âge très avancé de 102 ans. Survint alors une hémorragie nasale, qui pendant plusieurs jours lui arracha souvent une grande quantité de sang, et elle rendit son âme à son Créateur l'an 1603, et s'en alla recevoir la récompense de ses longues fatigues.

Cette Vén. Mère fut une religieuse de grandes pénitences, très dévote au Saint-Sacrement et au Sacrifice de la Messe. Quand elle était Prieure, elle donnait des pénitences sévères à celles qui arrivaient en retard, se montraient négligentes, ou qui n'y assistaient pas avec dévotion. Elle était si rigoureuse sur ce point, qu'une sœur, un jour, ayant dû la soigner, et pour ce motif se trouvant en retard pour la Messe, en fut grondée par la Prieure. La bonne vieille apprenant cela, alla trouver la Prieure, s'accusa elle-même comme coupable de ce manquement, et demanda avec beaucoup d'instances d'en faire une pénitence publique, afin que le méfait ne restât pas impuni, et que la sœur ne fût pas mortifiée à cause de la charité dont elle avait usé envers elle. La Prieure admira ce sentiment de zèle et de charité, et accorda à sœur Costanza le pardon de cette sœur. Elle agréa la bonne volonté de sœur Costanza, et se recommanda à ses prières, auxquelles était consacrée une large partie de sa journée.

Sa mort survint sous le priorat de la Mère sœur Prudenzia Leopardi. Ses vertus exemplaires, dignes d'une vraie religieuse accompagnèrent toujours son long pèlerinage ici-bas, qui dura 102 ans, comme nous avons dit.

Elle avait été religieuse 28 ans dans le nouveau monastère, et 53 ans dans l'ancien.

II. — **Sœur Laura da Castello.** Je n'ai pu retrouver à quelle époque cette sœur se fit religieuse, ni quels furent ses parents. On sait seulement qu'elle passa du monastère de San Sisto à celui de San Domenico, où elle arriva déjà infirme, ou du moins fut bientôt atteinte par la maladie. Elle passa à la vie meilleure durant les années qui suivirent de près la translation.

On conserve sa mémoire à raison de quelque argent d'un dé-

pôt qui servit après sa mort pour l'acquisition d'un grand et dévôt Crucifix, placé dans une chapelle du chœur d'en-bas, toute peinte et ornée.

On a une grande dévotion pour ce Crucifix, et l'on y obtient de nombreuses grâces.

Autant que j'ai pu m'en convaincre par mes inductions, et comme on le croit, cette religieuse était de la famille des Giustini, ou de leurs parents.

De la même ville de Castello était déjà venue une autre sœur appartenant à la même famille, et plus tard il en entra trois autres dont nous parlerons le moment venu.

III. — **La Vén. Mère sœur Battista Frangipani.** C'est la Révérende Mère Prieure sœur Paola Veracroce qui reçut cette religieuse.

La noble jeune fille naquit de noble seigneur Girolamo Frangipani et de Donna Artemisia Colonna.

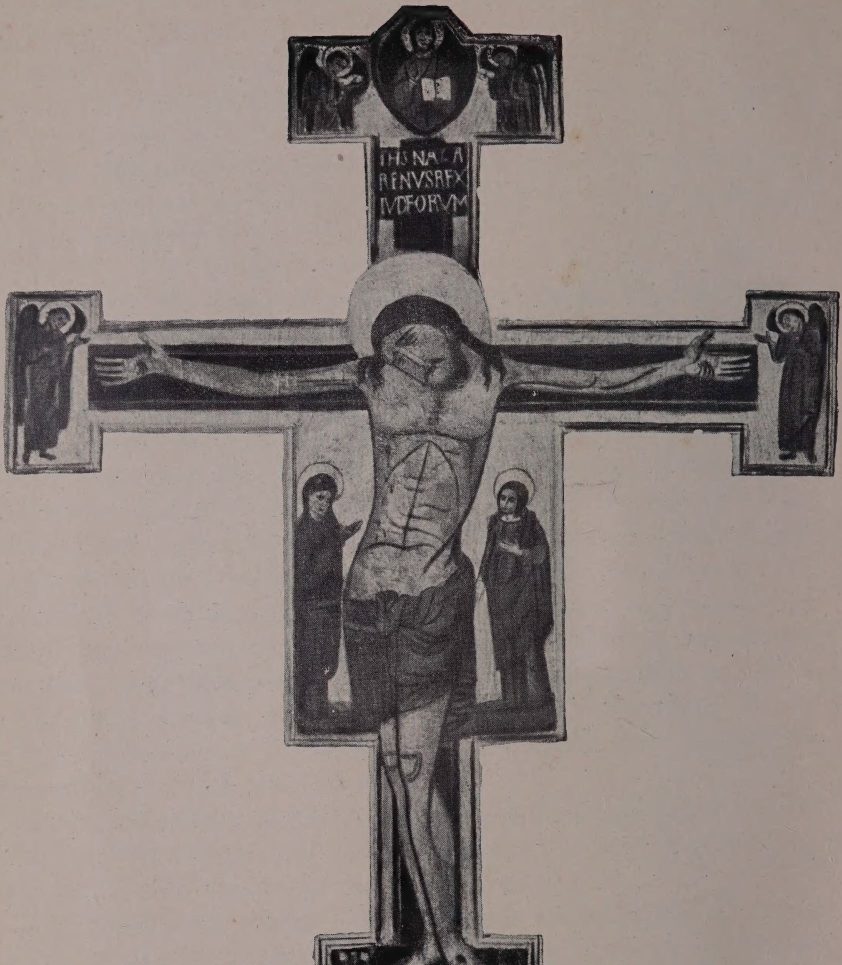
Elle choisit de vivre dans l'état religieux, et donna sa préférence au monastère de San Sisto, du Patriarche saint Dominique.

Elle fut admise le 25 février, 1543, et reçut le nom de sœur Battista. Pendant tout le temps de sa probation, elle montra que dans le service de Dieu elle appréciait la noblesse de la vertu plus que celle de la naissance. La noblesse héréditaire est comme un zéro qui reste sans valeur, si l'on n'y ajoute les chiffres des actions vertueuses: mais unie à celles-ci elle grandit davantage et multiplie sa valeur. Elle se créa donc des habitudes d'humilité, d'oraison, d'obéissance, avec lesquelles elle s'achemina dans la voie de la perfection pendant toute sa vie.

Aussi, lorsque fut arrivé pour elle le moment de faire sa profession, fut-elle admise aux vœux solennels, ce qui eut lieu le 27 février 1544. Elle donna une dot de 100 écus.

L'obéissance lui imposa divers emplois d'administration. Partout elle se montra prudente, discrète et zélée. Elle fut appliquée constamment en différentes charges et surintendances, selon ses nobles capacités.

Après s'être exercée de nombreuses années de la sorte, elle fut désignée pour être Maîtresse des novices, Camerlingue, Boursière, Sous Prieure, et finalement, l'an 1563, dans sa quarantième année, on l'élut Prieure du monastère, du consentement commun de toutes les sœurs. Devenue Prieure, elle se montra plus que jamais très zélée pour le salut spirituel de ses filles. Mais leurs in-



Vieux Crucifix transporté de S. Sisto (pag. 13)

firmités étaient un grave empêchement aux observances régulières, à la fréquentation du chœur, à la continuité des jeûnes, à la rigueur des disciplines et pénitences monastiques. Le plus grand nombre était incapable de vaquer à ces exercices. On était constamment occupé à préparer des services funèbres, tant étaient nombreuses celles qui mouraient.

Emue de zèle et de pitié, la Prieure revint au projet de trouver un endroit à air meilleur, et d'y construire un nouveau monastère; on l'avait voulu déjà, mais l'éloignement du Maître Général Fra Tommaso Gaetano, l'arrivée de nouveaux Pontifes, les désastres de Rome, avaient fait négliger cette translation. On avait déjà vendu beaucoup de biens du monastère de Sant' Aurea; une partie du prix avait été mise de côté pour la nouvelle construction: mais l'autre partie avait été dépensée pour les besoins du monastère.

Toutefois les désirs étaient unanimes, et on faisait des instances ardentes auprès de Dieu. La Prieure le prescrivait ainsi, et on y persévéra jusqu'à ce qu'il plût au Seigneur de consoler ses servantes. C'est ce qui arriva de la manière que voici.

Le Cardinal Michele Ghislieri fut élu Pape l'an 1566. C'était un religieux de saint Dominique. Il connaissait parfaitement la bonne réputation d'observance dont jouissait le monastère de San Sisto: il l'estimait et le vénérait.

Il avait aussi une grande vénération pour la Mère sœur Battista dei Frangipani, trouvant en elle, à un degré souverain, la prudence et la piété. Quand il n'était encore que Cardinal, il avait coutume de la visiter; devenu Pape sous le nom de Pie V, il n'oublia pas cette sainte maison, la première établie par le Patriarche saint Dominique, souvent visitée par les Papes Honorius III et Grégoire IX. Il voulut lui aussi l'honorer d'une visite pontificale. Il se rendit à San Sisto en 1267. La Prieure était alors la Mère sœur Eugenia. Après que les religieuses eurent baisé le pied sacré, il leur dit, s'adressant particulièrement à la Prieure et à sœur Battista, de demander la grâce qu'elles souhaitaient, et qu'il l'accorderait. Sœur Battista saisit l'occasion, et se prosternant devant le Pape, lui dit: « Saint Père, nous vous supplions de changer cet endroit contre un autre meilleur. Nous voudrions être délivrées de ces infirmités, afin de pouvoir maintenant et dans l'avenir nous dédier totalement au service de notre Seigneur Dieu ». Le Pape répondit à l'instant: « Sœur Battista, Nous t'accordons cette fa-

veur ». Et il leur fit don de dix mille écus pour la construction nouvelle, et leur accorda le droit d'Anneau cardinalice, ce qui leur valait 50 écus à la mort de chaque cardinal, et cela tant que durerait la construction. Il leur donna encore les amendes que payeraient certains délinquants. Il leur fit concéder un emplacement vaste et commode, aux pieds du Monte Esquilino, où habitaient auparavant des sœurs du Tiers Ordre de saint Dominique. Pour cet emplacement qui fut cédé sous forme de vente, on créa un titre de 2000 écus. On commença immédiatement les travaux pour la construction nouvelle.

Prosternées à terre, les religieuses, Prieure en tête, avaient rendu d'infinies actions de grâces pour un si magnifique bienfait, et reçurent la Bénédiction.

Le Pape se retira, laissant les sœurs dans la consolation. Elles éprouvaient une grande peine à abandonner cette maison, où elles avaient été placées et visitées par leur saint Patriarche: mais voyant leur nombre diminuer chaque jour, et augmenter l'infection de l'air, elles étaient heureuses de voir progresser les travaux, sous les priorats des Mères sœurs Eugenia, Ippolita, Costanza.

Le bâtiment était déjà avancé, lorsqu'en 1572, le 1er mai, le Pontife partit pour le ciel, au grand regret de toute la chrétienté, mais particulièrement des sœurs de San Sisto.

Elles eurent la crainte que le contrat ne devint caduc, bien que l'on continuât les travaux de construction. Aussi, lorsqu'en 1573, la Mère sœur Battista fut réélue Prieure, elle renouvelà la demande au nouveau Pontife Grégoire XIII, successeur du saint Pape Pie V. Le nouveau Pape confirma tout ce qui avait été concédé par son prédécesseur.

Arriva l'année 1575, la Prieure était sœur Costanza degl'Alli. Les religieuses passèrent de San Sisto à San Domenico de Magnanapoli. La Maîtresse des novices était sœur Battista. En 1581, elle fut encore appelée à la charge de Prieure, dans le nouveau monastère.

Elle avait une grande dévotion envers la Madonne de saint Luc. Elle la fit retoucher et colorier dans les vêtements, [1] mais en laissant la figure intacte et telle qu'elle était: et ceci par motif de respect, et parce qu'elle n'était pas décolorée comme dans les vêtements.

---

1 Inutile de dire que cette retouche fut un malheur que n'explique, comme circonstance atténante, que la mode d'alors. (Trad.).

Elle poussa à la construction d'un autre dortoir, bien qu'il n'ait pas été fini sous son priorat.

L'entreprise fut conduite à bon terme, et précisément l'an 1585, lorsque sœur Battista fut élue Prieure pour la quatrième fois, tout se trouva en ordre pour l'habitation des sœurs.

On avait admis à la vestition sœur Girolama Conti, la sœur de sœur Ippolita, sœurs Virginia et Anna Pinti. Avec leurs dots, la Prieure éteignit quelques dettes contractées pour la construction, et celle de l'emplacement envers les sœurs de Sainte Catherine de Sienne.

Elle travailla à récupérer les locaux perdus de San Sisto, que le Pape Grégoire XIII avait enlevé aux sœurs pour le mettre au service des pauvres mendiants, non obstant la concession et la libre possession accordée par Pie V. Les pauvres y allèrent habiter en grand nombre: mais beaucoup tombèrent malades à raison de l'air mauvais, et l'on craignit qu'ils n'apportassent la contagion dans la ville: c'est pourquoi on les enleva au bout de quatre mois. On fit au Pape Sixte V une supplique demandant le respect des droits du monastère et des sœurs de San Domenico: la chose traîna en longueur, et le Pape mourut, sans que les sœurs eussent rien obtenu, malgré toutes les diligences de la sage Prieure. Elle obtint pourtant du même Pontife deux onces d'eau pour San Domenico. Il lui avait fallu faire des suppliques sans nombre, où elle exposait que le monastère n'avait à son usage qu'une citerne et un puits.

Pendant ce priorat, elle donna l'habit à sœur Lavinia del Drago, à sœur Deodata Cioci, et à une nièce du Pape Pie V, qui s'appela sœur Artemisia Bonelli.

Les sœurs étaient si satisfaites de la vertu et de la sagesse de leur Prieure, qu'elles ne savaient plus choisir une prieure en dehors d'elle, et elles la voulurent une cinquième fois en 1589.

Durant ce priorat, elle admit à l'habit religieux une seconde nièce du Pape Pie V, appelée sœur Isabella, sœurs Livia et Cintia dei Capizucchi, sœur Emilia Buccelleni, sœur Dianora Sigoncelli, sœur Flaminia Frangipani, sa nièce. Elle fit commencer la construction d'un autre dortoir, du côté de l'Aracœli, et le conduisit à bon terme.

Elle revint à la charge auprès du nouveau Pontife Grégoire XIV, qui alors occupait la Chaire de saint Pierre, le suppliant de faire restituer à son monastère l'église, le couvent et l'emplacement

de San Sisto, et elle obtint une Bulle qui ordonnait cette restitution, et portait une sentence contre la Confrérie de la Santissima Trinità, qui prétendait y avoir fait quelques sérieuses améliorations.

Rentrée en possession de ce monastère et de l'église, la Prieure pourvut celle-ci d'un chapelain qui devait y célébrer la messe chaque jour.

On arriva cependant à l'année 1593, et sœur Battista fut de nouveau appelée au priorat.

Elle reçut au monastère comme religieuses sœur Maria Giacinta, sœur Prassede Marini, sœur Spina Giustiniani.

En 1597 encore on lui imposa un septième priorat, et en 1601, le huitième.

Elle obtint du R.me Père Général, Fra Ippolito Maria Beccaria, le don de très précieuses et saintes reliques, c'est-à-dire de deux épines de la couronne de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Elle reçut alors comme religieuses sœur Clarice Colonna, sœur Chiara dei Vipereschi, sœur Laurenzia della Molara et sœur Osanna dei Petronî.

Enfin, arrivée à l'an du Seigneur 1605, chargée de 82 ans d'âge, elle alla recevoir la récompense de ses fatigues sans nombre, auxquelles elle s'était consacrée, pour le bien du monastère et les avantages des religieuses. De par l'obéissance, elle avait été deux fois Lingère, deux fois Maîtresse du travail, et « Cantiniera », Sous Chantre, puis Chantre, quatre fois Infirmière, Procureuse, Infirmière d'en-haut ou des cellules, deux fois Sacristine, Circatrice, Portière, Tourière, Camerlingue plusieurs fois, Sous Prieure trois fois, Prieure huit fois, Boursière, Maîtresse des novices à plusieurs reprises.

Elle était excellemment douée au point de vue de l'intelligence et de la mémoire, elle avait l'esprit et le jugement du gouvernement, une rare facilité de parole, et une remarquable prudence de conseil. Elle était fort habile dans le chant ecclésiastique du chœur; savait très-bien lire, écrire et compter.

Elle eut toujours une grande dévotion envers la B. V. Marie, pour la Passion de Notre-Seigneur, pour saint Jean Baptiste, pour saint Dominique.

Elle était très assidue au chœur, et zélée pour la piété. Elle était d'une conscience si délicate, que malgré ses occupations variées et nombreuses, jamais elle ne se retira dans sa cellule pour prendre son repos le soir, sans avoir fait son examen de conscience et s'être réconciliée, et cela chaque jour de sa vie.

Elle arriva au terme sous le priorat de la Mère sœur Angela Jacovacci, et fut ensevelie dans la tombe commune, qui est près de l'autel majeur, du côté des confessionnaux.

IV. — **La Vén. Mère sœur Domenica Paloni.** Lorsqu'en 1527, Rome fut bouleversée et les citoyens romains dépouillés de leurs biens, durant le Sac accompli par les soldats de Charles de Bourbon, un gentilhomme appelé Giovanni Battista Pesci, parcourait en fugitif le voisinage de la ville, pour ne pas devenir la proie de ces hordes inhumaines. Il avait avec lui sa sœur et son beau-frère. Il eut à souffrir toutes les détresses pendant plusieurs mois, après lesquels arriva le terme des couches pour sa sœur. Il se retira dans un village habité par quelques paysans, et c'est là que sa sœur donna le jour à une petite fille. La malheureuse femme y laissa la vie, en apprenant que son mari avait été fait prisonnier par les ennemis. Son frère Giovanni Battista fut effroyablement affligé de tous ces malheurs. Il fit donner la sépulture à sa sœur défunte, et confia la petite fille à une pauvre femme. Il arrive parfois qu'on rencontre des sentiments nobles et généreux dans des cœurs de paysans. La pauvre femme ne refusa pas de se charger de l'enfant, bien qu'elle ne pût la nourrir de son lait. Elle l'habitua à sucer le lait d'une chèvre, jusqu'à ce qu'elle pût lui donner une nourriture plus solide. Elle la conserva ainsi pendant six ans auprès d'elle.

Pendant ce temps, les troubles avaient cessé, et l'oncle Giovanni Battista revint à l'habitation de la pauvre femme, et fut infiniment heureux d'embrasser sa chère petite nièce. Il donna à la femme la récompense convenable, et s'en retourna à Rome, emmenant avec lui la jeune fille, qu'il confia aux religieuses de San Sisto pour la faire instruire et élever dans les sentiments chrétiens. Il ne fut point trompé dans ses espérances. Elle se montra vertueuse et pieuse, et même éprise de l'état plus digne de la vie parfaite. Elle demanda à être religieuse, et à rester toute sa vie dans le monastère. On lui accorda l'habit dominicain en 1542, et elle le reçut des mains de la Mère sœur Vittoria Veralli.

Pendant son noviciat, elle apprit toutes les saintes observances de la Règle, et, parvenue à l'âge requis pour la profession, elle fit ses vœux religieux, le 6 décembre 1543.

Comme aumône dotale elle apporta 100 écus de monnaie. Elle se fit appeler sœur Domenica.

Elle fut extraordinairement dévote à tous les mystères de la très sainte Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, envers la B. V. Marie et saint Alexis. Par dévotion envers ce dernier saint, elle supplia la Révérende Mère sœur Felice Tomarozzi, qui alors était Prieure, d'obtenir du R^me^ Père Maître Général, Fra Stefano Ususmari, l'autorisation de célébrer l'office de ce saint avec le rite Tout Double, tandis que jusqu'alors elle ne comportait que le rite de trois leçons au Bréviaire. Par son zèle, sœur Domenica obtint ce qu'elle voulait l'année 1556.

Elle avait l'usage louable de garder dans sa cellule une inscription, où, pour chaque heure du jour était noté un point de méditation sur la Passion et les souffrances du Sauveur; et aussitôt que l'horloge sonnait l'heure, elle arrêtait sa méditation ou son exercice pieux, gardait un instant le silence, puis commençait la méditation indiquée pour l'heure suivante. Elle persévéra dans cette dévotion jusqu'aux dernières années de sa vie. Lorsque son grand âge l'empêcha, elle se faisait marquer l'heure de l'horloge par quelque sœur, et lire le point de la méditation.

Elle ne cessa de célébrer et de méditer les vertus, grâces et privilèges de la grande Reine du ciel, mais très particulièrement sa sainte Annonciation, qui l'éleva à la Maternité Divine, la rendit Souveraine et Maîtresse des anges, l'Avocate des hommes. Pour ce motif, elle se voua à la garde et à l'entretien d'un petit autel où se trouvait une ancienne image de l'Annunziata, qui plus tard fut apportée de San Sisto au monastère de San Domenico, et placée au sommet d'un escalier. Chaque jour la pieuse sœur Domenica venait lui faire une visite, et lui adresser une longue prière. Le jour de la fête, elle y convoquait les sœurs pour y chanter l'*Ave Maris stella* et le *Magnificat*.

Cette dévotion est restée en usage jusqu'à nos temps. On a construit au même endroit une chapelle commode, enbellie de nobles ornements donnés par la piété des sœurs, et enrichie d'indulgences par le Pape Urbain VIII, qui accorda une indulgence plénière pour chaque fête de la Très Sainte Vierge, et cent ans d'indulgence à celles qui le samedi y réciteraient les Litanies de la Vierge. La concession du Bref pour les Litanies durait sept ans.

Tout cela fut le résultat du pieux exemple de sœur Domenica.

La miséricordieuse Reine du ciel voulut honorer la dévotion de sa servante, à l'heure de sa mort. Au moment où allait partir cette âme bénie, plusieurs sœurs entendirent dans la chapelle en ques-

tion des chants suaves, des sons d'orgue, qui durèrent jusqu'à ce qu'elle fût au ciel.

Elle fut également très dévote à son Père saint Dominique, dont elle portait le nom, se croyant d'ailleurs indigne de le porter. Elle considérait cela comme une faveur singulière.

Pendant que moi, qui écris, j'étais encore séculière dans le monastère, je lui fis une visite, et elle me dit: « Mon enfant, quand vous serez religieuse, on vous donnera le nom du grand et saint Patriarche ». Je lui répondis que j'en avais choisi un autre, et elle ajouta: « Il n'en sera pas comme vous dites. Votre nom sera bien sœur Domenica. Vous aurez soin d'y correspondre par vos œuvres. Il faudra que vous soyiez véritablement « Domenica », c'est-à-dire toute du Seigneur ». En ce moment-là je ne songeais point particulièrement à ce nom, parce qu'elle était encore en vie: mais sa mort survint, et ce nom me fut donné. Ainsi s'accomplit ce qu'elle m'avait prédit. Plaise au Seigneur que je me rappelle toujours ce à quoi je suis tenue, et qu'elle m'obtienne de là-haut, dans le ciel d'acquérir quelques-unes des vertus si nombreuses qui resplendissaient en elle.

Cette Mère aima spécialement la pauvreté et l'humilité. Elle portait toujours des habits grossiers et pauvres. Elle haïssait par-dessus tout la vanité, et, avec un zèle sans limites, elle ne put jamais la supporter chez personne.

Elle fut rigoureuse dans l'observance du jeûne, et fit de nombreuses pénitences.

Elle était néanmoins pleine de miséricorde et de discrétion dans le gouvernement des autres. Avec beaucoup de bonté et de douceur elle servait les religieuses ses sœurs dans divers emplois. Elle fut chargée de la lingerie, du blanchissage, de l'infirmerie, de la procure; elle devint Maîtresse des novices, Camerlingue, Sous Prieure. Elle avait déjà refusé deux fois d'être Prieure: mais à la fin, un bon nombre de ses disciples s'entendirent avec les autres religieuses, votèrent contre tous ses désirs, et l'élurent Prieure l'an 1586, dans le monastère de San Domenico, où elle était passée en 1575.

Elle exerça cette charge avec tant de zèle et de prudence, qu'on la réélut encore après 1594.

Dans cet office, elle devait signer des ordres et des documents, et comme elle ne savait pas de quelle famille était son père, elle signait sœur Domenica Paloni, et on l'appela communément de

ce nom-là, peut-être à raison de quelque parenté avec la famille des Paloni, ou, comme on le dit communément, en souvenir d'une sœur qu'elle aimait beaucoup et qui s'appelait sœur Violante dei Paloni. [1]

Après son deuxième priorat, on lui imposa l'office de Boursière.

A la fin, chagée d'années, elle se retira de toute occupation, et pleine de mérites, arriva à sa fin bienheureuse, l'an 1612 de notre salut, le 2 février. Elle avait 85 ans d'âge et 71 de vie religieuse.

Cette pieuse et vénérable sœur était de taille médiocre, avait la figure blanche et le tempéremment sec, mais bien conditionné, comme le montra son grand âge. Son visage exprimait la bonté et la charité.

Elle était joviale et de tenue modeste.

Elle fut ensevelie dans l'église du monastère, dans le tombeau situé à droite du maître-autel, non loin des confessionnaux.

Quand plus tard on eut construit la nouvelle sépulture pour les sœurs, on voulut y transférer les restes des défuntes: or on trouva trois corps intacts, avec leurs vêtements, le rosaire à la ceinture. On fut d'avis que l'une d'elles était sœur Domenica. On la reconnut à sa taille, à son rosaire qui avait une croix d'ivoire, avec le Crucifix d'un côté, et de l'autre une Vierge, comme elle en portait d'ordinaire. On trouva parfaitement conservé même la petite corde où s'enfilaient les *Ave Maria,* les *Pater noster* et les médailles. On considéra le fait comme une sorte de prodige surnaturel. Les corps étaient entiers et desséchés avec la peau et les nerfs, bien que l'endroit où ils étaient ensevelis fût humide, et tous les cadavres les uns sur les autres, de sorte que la corruption des uns entraînait la dissolution des autres. Leurs trois rosaires furent enlevés et placés dans une boite. On les conserva avec dévotion, en particulier celui que l'on croit avoir appartenu à cette bénie religieuse, qui fut Domenica Paloni.

Par respect, les corps ont été laissés dans la même tombe, jusqu'à ce que Dieu en dispose autrement.

Sœur Domenica passa à une vie meilleure, alors qu'était Prieure la Mère sœur Raffaella Margani.

---

1 Il semble étrange qu'elle n'ait pas connu le nom de son père, et que son oncle ne le lui ait pas révélé quand il s'occupa d'elle avec tant de sollicitude. Nous pensons que Paloni est le nom de son père. (Trad.).

V. — **La Vén. Mère sœur Cristina Margani.** C'est le 29 mars 1544, sous le priorat de Mère sœur Caterina Veracroce, que se fit religieuse à San Sisto la fille de noble Tiberio Margani, prenant le nom de sœur Cristina.

L'année de probation étant finie, elle donna 50 écus pour son aumône dotale.

Cette sœur ne négligea jamais la Règle qu'elle avait vouée. On doit même dire qu'elle oublia tout le reste, et que sa seule ambition fut de s'appliquer à imiter les rigoureuses pénitences, les oraisons, dont les autres religieuses lui donnaient l'exemple. Elle ne négligea aucun exercice des vertus, quelque pénible qu'il lui parut, et elle disait avec saint Paul: « Je puis tout en Celui qui me fortifie ».[1] Elle ne se trompa nullement, car le Seigneur lui donna la force d'accomplir beaucoup de jeûnes, de veilles, de pénitences, outre ceux que lui imposait sa vie religieuse.

Elle exerça divers offices et charges dans le monastère, qu'on lui imposa, selon les exigences de la vie de communauté; elle y consacra le plus grand nombre de ses jeunes années. Plus tard, quand elle eut grandi en âge et en maturité, on lui confia des emplois plus considérables. Partout elle se montra d'un très grand jugement. Elle était Sous Prieure peu avant le départ de San Sisto pour San Domenico, en 1575.

Deux ans plus tard, en 1577, on l'élut Prieure.

Pendant son priorat, et dans l'espace d'une seule année, elle donna l'habit à environ seize novices, toutes appartenant à la noblesse romaine. Ces novices avaient été déjà acceptées pour la vie religieuse, pendant que la communauté se trouvait encore à San Sisto: mais elles avaient préféré attendre l'arrivée dans le nouveau monastère, pour éviter les inconvénients de l'air mauvais.

C'est notre Prieure qui réussit enfin à faire enlever du monastère de San Sisto ce pan de mur où était peinte la Vierge dite « delle Grotte », et à le transporter dans le monastère de Magnanapoli. On le plaça dans l'autel du chœur d'en-haut. On l'y transporta dans une dévote procession au milieu des cierges, des chants et des hymnes en l'honneur de la Vierge elle-même.

Elle était très dévote à cette image, et elle la visitait deux fois par jour, pour la saluer par le *Salve Regina* et par d'autres prières encore.

---

1 Philip. IV.

Ayant terminé ses fonctions de Prieure, elle reçut la charge de Boursière.

C'est en l'an du salut 1581, qu'elle rendit son âme au Seigneur, sous le priorat de la Mère sœur Battista Frangipani. Elle fut ensevelie dans le tombeau de l'autel majeur, non loin des confessionnaux.

Elle laissa dans la vie religieuse trois de ses nièces, toutes religieuses de rares qualités, qui plus tard devinrent Prieures à leur tour: l'une fut sœur Raffaella Margani, l'autre, sœur Maddalena Margani, et la troisième, sœur Serafina Jacovacci.

Elle avait été religieuse 38 ans.

VI. — **Les Vén. Mères sœurs Cecilia et Marzia Beneinbeni.** « C'est là la vraie fraternité, que n'a violée aucune querelle. Elles ont méprisé la pompe mondaine, pour conquérir le royaume céleste ». [1]

Ces deux véritables sœurs eurent les mêmes désirs, et combattirent ensemble contre le monde, pour acquérir le royaume du ciel.

Elles entrèrent à San Sisto l'an 1544, le 17 janvier, jour consacré au glorieux saint Antoine, Abbé. C'est encore le même jour qu'elles firent leur profession et leurs vœux. Dame Laura Palosci Beneinbeni donna comme dot pour ses deux filles 150 écus, qu'elle remit à la Prieure, alors Mère sœur Costanza Alli.

Les deux jeunes filles reçurent des anciennes, leurs maîtresses, d'excellents enseignements et avis, et réalisèrent de grands progrès dans la voie de la perfection. Toutes deux s'exercèrent à l'obéissance en divers offices, et à des époques différentes.

En 1579, fut élue Prieure la Mère sœur Cecilia Beneinbeni. Pendant son priorat, elle donna l'habit à cinq novices. Elle fit transporter dans l'église inférieure, c'est-à-dire dans le chœur d'en-bas, les très bonnes et belles orgues qu'elle avait fait apporter de San Sisto.

L'année suivante, en 1583, on la ramena au priorat, au grand contentement de toutes.

Durant cet autre priorat, il n'y eut pas de prise d'habit; mais la Prieure fit hâter la construction du nouveau dortoir.

En 1591, on la réélut Prieure.

Elle donna l'habit religieux à sœur Antonina Leni. Elle obtint du nouveau Pape Clément VIII l'addition de deux onces d'eau aux

---

1 Off. des SS. Jean et Paul.

deux onces qu'avait concédées auparavant Sixte V. Ayant quatre onces d'eau, la Prieure se mit à en organiser la distribution dans les diverses officines du monastère. Elle la transporta à la cuisine, et agrandit la fontaine au milieu de la cour.

A la fin de son priorat, elle devint Camerlingue. C'est alors, en 1599, qu'elle partit pour le ciel, pendant qu'était Prieure la Mère sœur Raffaella Margani. On l'ensevelit dans le tombeau ordinaire.

La Mère sœur Marzia fut, elle aussi, une femme de gouvernement et de talent remarquable. On lui confia divers offices et directions. En 1575, lors de la translation à San Domenico, elle était Sous Prieure.

Les religieuses, voulant bénéficier de sa très grande prudence, la firent Prieure à plusieurs reprises. Elle fut enlevée et conduite au ciel l'an 1580. Elle était alors Sous Prieure, et était allée à l'autel pour y gagner l'indulgence qu'on y peut gagner chaque jour, comme dans toutes les églises de Rome.

S'étant mise à genoux, un chandelier de cuivre lui tomba sur la tête. Bien que la plaie ne semblât pas grave, la fièvre se déclara, et en peu de jours la conduisit au terme.

Elle mourut sous le priorat de la Mère sœur Battista Frangipani, et fut ensevelie dans la tombe que nous avons dite plus haut.

VII. — **Sœur Nicola Velli ou del Nero.** Cette sœur fut reçue à l'habit religieux par la Mère sœur Paola Veracroce.

Elle s'appela sœur Nicola. Elle était fille de noble Nicolò Velli ou del Nero.

Elle fit profession à San Sisto, l'an 1544, et donna 100 écus pour aumône dotale.

Elle avait une très spéciale dévotion pour saint Nicolas de Bari. Le jour de sa fête, elle faisait célébrer en son honneur de nombreuses messes.

Elle aima toujours l'obéissance et l'humilité qu'elle considérait comme les bases solides de la vie religieuses.

C'est ainsi escortée que l'an 1575 elle se transféra dans le nouveau monastère avec les autres religieuses. Elle y mourut bientôt après, de l'hydropisie contractée dans l'ancien.

Sa mort arriva vers la fin de 1575, sous le priorat de la Mère sœur Costanza Alli. Elle avait alors 27 ans de vie religieuse, et environ 39 ans d'âge.

Elle fut ensevelie dans la tombe qui se trouve près de l'autel majeur, non loin des confessionnaux.

VIII. — **Sœurs Clemenza, Eufrasia et Cornelia Vannuzzi.** L'an 1549, furent reçues à l'habit religieux dans le couvent de San Sisto trois filles de noble seigneur Cesari et de Marzia Vannuzzi, et elles firent profession en février 1550. Au moment de leur profession, elles donnèrent au couvent 330 écus d'aumône

L'une s'appelait sœur Cornelia, et elle quitta ce monde très vite.

Les deux autres se nommaient sœur Clemenza et sœur Eufrasia. Elles furent toutes deux des religieuses exemplaires. Elles purent prendre part l'entrée dans le nouveau monastère, en 1575. Elles y vécurent quelques mois. Mais bientôt elles partirent pour le ciel: sœur Clemenza, en 1576, sous le priorat de sœur Cristina Margani, et sœur Eufrasia, durant l'année 1578, sous le priorat de sœur Cecilia Beneinbeni.

Elles sont ensevelies dans le tombeau ordinaire.

IX. — **Sœur Gregoria Piroti.** L'an 1550, se fit religieuse la fille de noble Girolamo Piroti, et s'appela sœur Gregoria, pour hériter de défunte sœur Gregoria de' Rossi, en même temps que le nom, les vertus et la piété. Elle réalisa ce désir, et se fit son imitatrice fidèle.

A raison de son zèle et de son jugement, on la fit plusieurs fois Maîtresse des novices. Sous sa direction se formèrent des religieuses de grande piété. Elle fut généralement aimée de toutes ces ferventes religieuses comme une sœur de grand mérite. Elle atteignit l'année de la transmigration à San Domenico, où elle termina ses jours, vers 1580, sous le priorat de la Mère sœur Battista Frangipani.

Elle avait été religieuse 30 ans.

On l'ensevelit dans la tombe ordinaire.

Elle avait reçu l'habit de Mère sœur Costanza Alli, et, le 1er janvier, elle avait donné comme dot 150 écus.

X. — **Sœurs Elisabetta et Margherita Fani.** Ces deux sœurs reçurent l'habit des mains de la Prieure Mère sœur Felice Tomarozzi.

Le noble seigneur Carlo Fani, donna au monastère de San Sisto deux filles qui voulurent s'y faire religieuses. L'une s'appelait sœur Elisabetta, l'autre sœur Margherita. Après leur proba-

tion finie, elles firent profession le 6 mars 1555, et donnèrent comme dot 300 écus.

Elles furent très exactes dans l'observance de leur Règle. Elles avaient toujours présente à l'esprit cette pensée qu'elles auraient à rendre un compte très minutieux de leur vie. Elles disaient que le chrétien, surtout le religieux, doit songer constamment à l'heure où nous devons être appelés au jugement qui suit notre mort. Ce moment est si incertain, qu'il faut toujours être prêt et éveillé pour le départ. Elles aimaient à répéter ces paroles de saint Grégoire, qu'elles tenaient habituellement écrites dans leurs cellules: « Notre Créateur a voulu nous cacher notre fin, et nous laisser inconnu le jour de notre mort, afin que nous le croyions toujours proche, et qu'ainsi chacun soit d'autant plus ardent à bien faire que le jour de notre appel est plus incertain ». C'est dans ces préoccupations que les pieuses sœurs parcoururent les années de leur vie.

Elles passèrent de San Sisto à San Domenico, en 1575: mais elles ne tardèrent pas à voir arriver la fin de leur sainte existence: sœur Margherita en 1576, sœur Elisabetta en 1579; la première sous le priorat de la Mère sœur Cristina Margani, la seconde sous celui de Mère sœur Cecilia Beneinbeni. Toutes deux furent ensevelies dans la tombe située sous les confessionnaux.

XI. — **La Mère sœur Eufemia Maddaleni.** La Mère sœur Felice Tomarozzi était Prieure, lorsqu'en 1554, au mois de janvier, entra au monastère de San Sisto la pieuse demoiselle fille de noble N. Maddaleni et de Dame Faustina N. Elle prit l'habit, fit sa probation, et fut admise aux vœux réguliers.

Elle donna comme aumône 200 écus.

Elle inaugura sans délai et augmenta toujours sa rigoureuse fidélité aux observances de sa vocation. Elle aimait le silence et la pénitence. Sa grande dévotion était de prier pour les âmes du Purgatoire. Pendant qu'on célébrait les messes, elle en entendait toujours quelqu'une pour ces âmes; chaque jour elle récitait aux mêmes intentions les sept psaumes pénitentiaux et l'Office des Morts. Elle avait grand soin d'assister toujours à l'oraison *Languentibus in Purgatorio*, qu'on récite habituellement avant Complies.

Elle fut occupée à divers offices, et s'y montrait obéissante, habile et humble.

Elle fut chargée du chant choral; à plusieurs reprises elle fut

Sous Chantre et Chantre. C'est elle qui tenait l'orgue aux grandes solennités des Saints.

Elle vécut vingt et un ans à San Sisto; puis elle passa en 1575 à San Domenico, où elle exerça encore plusieurs charges diverses.

Elle fut créée Maîtresse des novices, qui alors étaient en grand nombre. Par ses bons enseignements, par ses saints exemples, elle fut véritablement une maîtresse de toutes les vertus. Bientôt elle devint en même temps Sous Prieure. Elle comptait alors vingt deux disciples, y comprises les novices professes. Toutes l'aimaient et la respectaient. Déjà on la réclamait comme Prieure, lorsqu'à l'improviste elle fut frappée d'une attaque d'apoplexie, qui l'abattit et la rendit inhabile. Elle passa quelque temps infirme dans son lit, puis, l'an 1592, elle partit pour la patrie céleste, ayant été religieuse 38 ans.

Elle mourut sous le priorat de Mère sœur Battista Frangipani, et fut ensevelie dans la tombe dont nous avons déjà parlé.

XII. — **La Mère sœur Maddalena Margani.** Sous le priorat de Mère sœur Felice Tomarozzi, le noble seigneur Vincenzo Margani fit deux de ses filles religieuses dans le monastère de San Sisto, l'année 1554.

Elles se nommaient l'une sœur Maddalena, l'autre sœur Raffaella. Elles firent profession le 25 février 1555.

Elles s'identifièrent toutes les saintes leçons reçues durant le noviciat, et ne négligèrent jamais les observances, même dans les détails qui semblent minimes, mais qui pourtant sont toutes nécessaires pour le maintien de la perfection religieuse: car si l'on manque aujourd'hui sur un point, demain sur un autre, on devient tiède, on se relâche peu à peu, même sur les observances plus importantes, et cela au grand dommage des âmes.

C'est avec ces sentiments que les deux sœurs s'acheminèrent, et s'appliquèrent à tous les travaux qui leur furent confiés, y apportant la charité et la vigilance du devoir.

Après avoir ainsi travaillé pendant 20 ans à San Sisto, elles passèrent à San Domenico, en 1575.

Sœur Maddalena fut nommée membre du Conseil, comme étant l'une des anciennes. A raison de son bon jugement, on la fit Sous Prieure en 1599.

Au terme de sa charge, en 1603, elle fut atteinte de rougeole et de petite vérole, et elle passa à une vie meilleure.

Elle laissa après elle le souvenir de sa grande dévotion envers saint Dominique et sainte Marie Madeleine. Elle jeûnait au pain et à l'eau la veille de leurs fêtes. Elle fut non moins dévote envers la B. V. Marie, les saints Apôtres et saint Joseph.

Elle faisait beaucoup de pénitences et de prières. Chaque jour elle faisait mémoire de ses saints préférés, et récitait l'Office des Morts.

Elle mourut en mars 1603, comme je l'ai dit, alors que sœur Prudenza Leopardi était Prieure. Elle fut déposée dans la tombe ordinaire.

XIII. — **La Mère sœur Raffaella Margani.** Comme nous l'avons dit, cette religieuse et sa sœur Maddalena étaient les nièces de la Mère sœur Cristina Margani.

Toutes deux devinrent religieuses en 1554, et apportèrent comme dot chacune 200 écus.

Elle fut occupée à divers offices pour le service du monastère, et s'y comporta avec bon jugement.

Avec les années, elle se vit confier même les charges qu'on ne donne qu'aux plus anciennes et aux plus sages.

Elle fut Sous Prieure plusieurs années, et, en 1599, on la nomma Prieure.

Durant sa charge elle reçut à l'habit religieux sœur Ottavia Gherardi, sœur Pulcheria Carducci.

On avait expérimenté la bonté de son gouvernement et on la voulut de nouveau Prieure en 1606, et c'est alors qu'elle donna l'habit religieux à sœur Aurora Mattei, à sœur Ortensia Celsi, à sœur Costanza Cabri, à sœur Elena Carpegna, à sœur Maria Teresa Rivaldi, à sœur Cherubina Mattei.

Elle fut encore rappelée au priorat en 1612, et donna l'habit à sœur Domenica Salomoni, l'an 1613, [1] et, quelques mois plus tard, au commencement de 1614, elle reçut sœur Maria Angela Mattei, sœur Agata Bonaventura, sœur Maria Caterina Celsi, sœur Maria Vittoria Mellini et sœur Lavinia Petroni.

C'est durant ce priorat qu'elle fit comprendre dans la clôture une vigne voisine du monastère.

A la fin, elle tomba malade d'une fièvre qui dura quelques mois, et s'en alla à l'éternel repos l'an 1616.

---

1 Celle-ci devint l'auteur de la Chronique que nous traduisons, de même que sœur Pulcheria Carducci nommée il y a un instant fut la première à travailler à l'histoire de San Sisto.

Cette religieuse fut remarquable par sa sévérité et son zèle, et on la craignait beaucoup.

Elle était vigilante, de même qu'elle observait ponctuellement les règles de sa vie religieuse.

Elle eut une particulière dévotion envers l'Archange Raphaël, envers la B. V. Marie, surtout pour son Image peinte par saint Luc, que l'on conserve dans le monastère.

Elle fit dorer le fond du tableau où elle est peinte, et lui fit donner un cadre doré.

Elle était de grande taille, de complexion robuste et forte, et avait le teint rouge.

Elle fut ensevelie dans l'ancienne tombe.

Elle trépassa durant le priorat de la Mère sœur Angela Jacovacci; elle avait alors 61 ans de vie religieuse, et 77 ans d'âge.

XIV. — **Sœur Potenziana Ponziani.** La famille Ponziani est à la fois noble et romaine. Le mari de sainte Françoise Romaine était issu d'elle.

Elle donna aussi au monastère de San Sisto une jeune fille qu'on appela sœur Potenziana.

Celle-ci, outre ses bonnes qualités et ses mérites, apporta encore au monastère les résultats de ses travaux et de son intelligence comme pharmacienne. Elle devint habile pour le service de la communauté, où auparavant toute la pharmacie se réduisait à la distillation de l'eau, et à la composition de quelques conserves de fleurs.

Sœur Potenziana entra au monastère sous le priorat de Mère sœur Felice Tomarozzi, le 6 mars 1555.

La Prieure lui confia quatre jeunes filles de bonne intelligence et industrieuses, pour qu'elle leur apprît à composer des médecines, des sirops, des élixirs, et leur enseignât tout ce qui appartenait à cette spécialité.

Elle s'y adonna entièrement, et depuis lors on a toujours continué à se transmettre ces connaissances de l'une à l'autre.

C'est à cette occupation qu'elle consacra de nombreuses années, l'accompagnant d'une vie parfaitement exemplaire, et d'habitudes très droites.

Arriva l'année 1575, et il lui fallut se transférer dans le nouveau monastère. Ce fut pour elle une grande affliction, parce qu'elle était très dévote à la vieille maison de San Sisto

Elle vécut à San Domenico jusqu'en 1578, époque où elle quitta cette vie corporelle, et commença la vie de l'âme au ciel, en attendant qu'au dernier jour, par la miséricorde divine, son corps lui-même y participe.

Elle fut ensevelie près des confessionnaux.

Elle mourut sous le priorat de sœur Cherubina Margani.

XV. — **Sœur Girolama Bagattini.** Sœur Girolama Bagattini, fille de noble Dame Pelegrina Bagattini, se fit religieuse à San Sisto l'an 1555 le 28 mars. [1]

L'année suivante elle fit profession en donnant au monastère 100 écus d'aumône.

On raconte d'elle qu'elle vécut en bonne et dévote religieuse. Elle exerça plusieurs offices à San Sisto. Entrée dans le nouveau monastère, elle n'y passa que trois années, et mourut en 1578, au mois de février, sous le priorat de la Mère sœur Cristina Margani,

Elle fut ensevelie dans la tombe ordinaire.

XVI. — **Sœur Clarice Leopardi.** Durant la même année de 1555. au mois de février, la même Prieure, sœur Felice Tomarozzi, admit à l'habit religieux et introduisit dans la communauté de San Sisto la pieuse religieuse appelée sœur Clarice Leopardi, fille de Francesco Leopardi, et une sœur à elle, nommée sœur Prudenzia Leopardi.

Comme aumône dotale elle donna 100 écus.

Entrée au monastère, elle fut assaillie de fréquentes infirmités, comme il arrivait souvent dans cette maison. Pendant de longs mois, elle fut suspendue entre la vie et la mort. A la fin, le Seigneur lui rendit la santé. Elle en profita pour se dévouer au service de Dieu, et au bien de la communauté. Elle exerça des offices nombreux et variés.

Elle dut se transférer avec les autres dans le nouveau monastère, d'où elle passa à une vie meilleure vers l'an 1578, sous le priorat de sœur Cecilia Beneinbeni.

Elle repose en paix, dans la tombe ordinaire.

XVII. — **Sœur Prudenzia Leopardi.** Avec sœur Clarice Leopardi se fit religieuse sœur Prudenzia Leopardi, également l'an 1555, et le même jour.

---

1 Le mot commençant par « ma » est tronqué dans le ms. et peut être mars ou mai.

Elle était pareillement fille de Francesco Leopardi. Lors de sa profession elle donna l'aumône habituelle de 100 écus.

Comme sa sœur et les autres religieuses, elle fut appliquée à divers offices, et même à toute sorte d'occupations et de fatigues, pour servir le monastère et acquérir des mérites devant Dieu. Elle y fut appliquée pendant plusieurs années, ayant dû reprendre chaque office deux fois: d'abord comme aide et compagne, ensuite comme en chef.

Au milieu de toutes ces occupations, elle eut soin de ne rien négliger de la bonne observance.

Arriva l'année 1575, où il fallut quitter le vieux monastère, auquel toutes étaient si affectionnées. Notre sœur en particulier avait une spéciale dévotion pour la Vierge appelée « delle Grotte ». Souvent elle allait lui faire des prières et se recommander à elle dans ses besoins.

Elle éprouvait une intense douleur à la pensée de l'abandonner, et de se voir privée de sa consolation.

La Vierge était peinte sur un gros mur, et il n'y avait pas moyen de l'emporter. Chaque jour, comme on préparait le départ, elle se rendait devant l'image, et, au milieu de beaucoup de larmes, elle protestait ne pas vouloir partir sans elle.

On était arrivé au terme fixé, et le lendemain matin, on devait émigrer ailleurs.

La sœur se rendit devant l'image, et pleine de soupirs et de larmes, elle y passa plusieurs heures de la nuit en prière, la suppliant de ne pas permettre que ses chères et dévouées servantes se rendissent sans elle au nouveau monastère. Elle alla ensuite prendre quelque repos dans sa cellule.

Le matin suivant, les religieuses allèrent de bonne heure saluer l'image, s'affligeant à la pensée qu'elles ne la reverraient plus. Et alors sœur Prudenzia leur dit: « Consolons-nous, mes sœurs. La B. V. Marie parlant par cette image, hier soir, durant la nuit, a dit à une religieuse de se rendre docilement dans la nouvelle habitation, parce qu'elle ne tarderait guères elle-même à aller l'y rejoindre ». Les religieuses voulurent savoir à qui parmi elles la B. V. Marie avait daigné accorder une telle faveur, et pour connaître la vérité avec certitude, elles firent auprès de sœur Prudenzia de grandes instances. Celle-ci répondait qu'il y avait là un acte de miséricorde envers une pécheresse qui lui était dévote, et qu'elles pouvaient être certaines de la vérité entière du récit,

Sur cette parole de consolation, les sœurs s'acheminèrent vers la porte, où elles étaient attendues pour le départ.

Avec toutes leurs précieuses reliques elles se rendirent à Magnanapoli. Leur plus grande préoccupation, dès qu'elles furent arrivées, fut de faire apporter au plus vite la sainte image. Elles étaient toutes courageuses à raison de la promesse de cette translation.

Elles envoyèrent quelques maçons habiles pour examiner s'il était possible de couper et de transporter ce morceau de muraille « delle Grotte » où était peinte la sainte image. On finit par avoir raison de toutes les difficultés; le pan de mur fut enlevé et transporté à San Domenico, le 22 septembre 1579, sous le priorat de la Mère sœur Cecilia Beneinbeni, et fut placée dans le chœur d'en-haut, non loin des dortoirs, où elle se conserve encore de nos jours.

Grande fut l'allégresse de toutes les religieuses, quand elles revirent la sainte Mère de Miséricorde venir les rejoindre pour habiter avec elles. Cette dévote image renouvelait le miracle accompli il y avait tant de siècles par la même B. V. Marie dans son Image peinte par saint Luc, qui, un jour, s'en retourna au monastère pour consoler les vieilles religieuses à qui on l'avait enlevée.

Toutes avaient le cœur plein de joie, mais surtout sœur Prudenzia, qui, avec une ferme confiance, attendait depuis quatre ans son arrivée, selon la promesse faite.

Conformément à une résolution prise, semble-t-il, par toutes les religieuses, sœur Prudenzia allait chaque soir fidèlement la visiter, se recommander à ses prières, déclarant sans cesse qu'au milieu de ses difficultés, elle en avait obtenu de grâces nombreuses, de même que chaque jour toutes les religieuses en recevaient par son intercession auprès de Dieu.

A cette dévotion sœur Prudenzia en ajoutait une autre, et spéciale, pour saint Dominique, pour saint Jean-Baptiste et pour les saints Ermites.

Elle tenait ferme à l'exacte observation de la Règle, pour laquelle elle se montra toujours fort zélée, s'exposant intrépide à toutes les contrariétés, et sans aucun égard, afin de conserver intactes toutes les ordinations et constitutions de l'observance.

Elle ne permettait à personne de la mitiger ou de la négliger. Elle se montra, sur ce point, très sévère pour les novices et les jeunes filles, tant qu'elle fut Maîtresse des novices et Sous Prieure; et avec toutes également, quand elle fut Prieure, en 1603.

Cette année-là, il arriva que près de l'autel où repose la Ma-

donne « delle Grotte », le feu prit par mégarde à une image du Crucifix, en taffetas, placée sur un chassis. Un cierge était tombé sur l'autel, avait brûlé des napes et le paliotto, et les flammes s'élevaient jusqu'au Crucifix et aux voiles qui recouvraient l'image de la B. V. Marie, mais elles n'atteignirent pas les saintes figures. Une sœur s'élança dans les flammes, pour arracher le Crucifix: et à l'instant l'incendie cessa et s'éteignit, comme si on y avait jeté une quantité d'eau pour l'éteindre. L'image du Christ et celle de la Madonne étaient intactes.

La bonne Prieure en rendit d'infinies actions de grâce à Dieu.

Arrivée à son deuxième priorat, en 1609, après la mort de la Prieure sœur San Giovanni Nisi, elle donna l'habit à neuf novices.

Elle fit achever la construction du monastère, auquel il manquait encore tout un dortoir.

Pour remédier aux inconvénients provenant pour les religieuses du nombre trop restreint de cellules, elle se donna beaucoup de peine, et fit achever le couvent selon les plans et dessins, et selon les besoins des sœurs.

Elle fit pareillement ériger deux autels dans l'église extérieure, pour la célébration plus facile des messes.

Précédemment, il n'y avait qu'un autel.

Après beaucoup de travaux, elle était arrivée à l'âge de 80 ans, dont 60 dans la vie religieuse. Un coup d'apoplexie lui paralysa et brisa tout le corps; une seconde attaque l'emporta, en 1615. Elle laissait après elle la réputation d'une grande pénitence et piété.

Un fait donnera une idée de son zèle pour l'observance. Sœur Aurora Mattei s'était faite religieuse à San Domenico. Les nobles dames Ortensia et Verginia Borghese firent des instances auprès de la Prieure, pour qu'elle voulut bien ouvrir les deux battants de la porte du monastère, à l'entrée de la nouvelle religieuse, désirant voir une partie du monastère. Sœur Prudenzia, malgré la haute situation de ces dames, parentes du Pape Paul V, s'y opposa franchement, pour ne point transgresser la loi du monastère qui ordonne, pour la réception des jeunes filles, de n'ouvrir la porte qu'autant qu'il faut pour que l'aspirante puisse entrer.

Ces dames faisaient des instances pour obtenir cette faveur. Le P. Prieur de Sainte-Sabine, qui était présent, lui dit de faire droit à la demande qu'on lui adressait, ajoutant qu'il la dispensait de cette ordination. La Prieure lui répondit: « Que votre Paternité applique sa clémence à dispenser ses moines de Sainte-Sabine,

parce que mes religieuses ne veulent pas de dispenses dans leurs Constitutions ».

Ces dames, un peu par dépit, un peu pour expérimenter sa persévérence, lui dirent: « Si vous ne voulez pas nous faire cette concession, nous nous en retournerons avec la jeune fille, et nous ne vous la laisserons pas comme religieuse ». La Prieure reprit intrépidement: « Que vos Excellences en décident comme bon leur semblera. Mais en aucune façon on ne peut violer nos lois religieuses ».

Ces dames, admirant un tel zèle, édifiées de cette fidélité aux observances, remirent la jeune fille à porte quasi fermée. Elles ne cessaient de raconter cette intrépidité de la Prieure.

Pour son zèle elle était connue et estimée des Supérieurs de l'Ordre. Le P. Général Fra Sisto Fabri en particulier eut à cœur de lui donner une précieuse relique, trois anneaux de la chaîne qui lia sainte Marguerite, V. M.

La Prieure avait pour cette sainte une grande dévotion. Elle l'avait reçue de Mère sœur Felice Tomarozzi, qui lui donna l'habit et en même temps cette avocate, et qui, dès l'an 1554, avait obtenu l'autorisation de faire célébrer la fête de la sainte avec le rite Tout Double, par l'entremise du P. Maître Général Ususmaris: concession dont la Bulle se conserve dans l'Archive du monastère.

Le fragment de la chaîne s'y conserve également, quoique diminuée dans ces derniers temps, puisqu'il n'en reste plus qu'un anneau, l'un ayant été donné à la Duchesse de Parme, Donna Margherita Aldobrandini Farnese, et l'autre ayant disparu, j'ignore comment.

Notre religieuse avait encore une grande dévotion pour N.-D. du Carmel, dont elle portait toujours sur elle le scapulaire.

Jamais elle ne voulut renoncer à l'abstinence en mangeant gras le mercredi, même quand elle était gravement infirme.

Elle aima toujours la simplicité dans le vêtement, dans les tuniques, dans les voiles, dans les guimpes. Elle reprenait sévèrement et mortifiait souvent celles qui auraient excédé par quelque signe de vanité. Elle aimait beaucoup celles qui savaient le chant, et avait une prédilection pour celles qui s'appliquaient à la musique, qu'elle goûtait excellemment.

Elle était de taille.... [1]

---

1 La phrase est inachevée comme la biographie dans le manuscrit, où d'ailleurs l'auteur avait laissé des pages blanches pour continuer.

XVIII. — **Sœur Fulgenzia et sœur Dometilla Molara.** C'est sous le priorat de la Révérende Mère sœur Costanza Alli que se firent religieuses deux sœurs selon le sang, appelées l'une sœur Fulgenzia, l'autre sœur Dometilla, filles de Dame Girolama della Molara.

Comme aumône dotale elles apportèrent 100 écus, en recevant l'habit, le 14 mars 1556.

Sœur Fulgenzia eut la vie si courte, qu'elle n'eut pas le temps de laisser une mémoire quelconque. On sait seulement qu'elle avait un grand désir de servir Dieu, comme il est dit d'elle dans le *Livre des Sœurs* qui sont ensevelies à San Sisto.

Sœur Dometilla triompha de la contagion de l'air: cependant elle était encore jeune et remplissait les fonctions de sœur lingère, lorsque les jambes commencèrent à lui enfler, et ces humeurs amenèrent des plaies qui restèrent ouvertes pendant l'espace d'environ 50 ans.

Malgré cette infirmité, elle exerça longtemps divers offices; elle fut même Tourière. Quand elle eut terminé le temps de ces fonctions, les Mères voulaient lui confier celle d'infirmière des cellules, mais il lui survint une fièvre aiguë, qui la rendit inhabile à un travail quelconque: ce fut pour elle une occasion nouvelle de pratiquer la patience d'une façon plus exemplaire.

Durant cette longue et douloureuse infirmité, les plaies ne firent que s'agrandir. Elle rendait grâces au Seigneur de cette visite, et elle répétait souvent: « Le Seigneur use envers moi d'une grande miséricorde: il m'a envoyé une infirmité répugnante; mais il a toujours voulu que je sois bien servie et pourvue, sans aucun mérite de ma part. Elles seront de véritables et dévotes servantes du Seigneur, celles qui dans les angoisses de leurs infirmités, seront privées de semblables secours ». Et elle pleurait de tendresse, louant la bonté du Seigneur sans interruption de ce qu'il en usait ainsi envers elle.

Cette Mère n'avait qu'un cœur avec toutes. Quand elle apprenait qu'une autre était souffrante et affligée, elle souffrait et s'affligeait, comme si ces épreuves étaient siennes. Elle se réjouissait, était heureuse sincèrement des bonheurs des autres, autant que des siens.

Elle était judicieuse et compatissante.

Elle aimait l'observance, la fréquentation du chœur: elle avait en un mot toutes les qualités qui rendent vénérable une religieuse.

Elle professait une dévotion spéciale envers sainte Dometilla.

Elle choisit sainte Marthe comme son avocate dans toutes les affaires et soucis de ses charges.

Elle s'appliqua toujours à l'oraison, mais plus longuement encore durant les dernières années de ses souffrances, quand elle fut délivrée de tout emploi.

Elle continua de la sorte jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 1615. Elle avait alors 59 ans de vie religieuse, et 74 d'âge.

La nuit qu'elle rendit l'âme à son Créateur, un dévot religieux la vit traverser le Purgatoire sans s'arrêter un instant dans ces peines, et s'envoler vers le ciel.

Une autre personne pieuse vit une belle procession sortir de sa cellule en chantant, à la suite de laquelle marchait la Mère sœur Dometilla, qu'accompagnaient des jeunes vierges, toutes saintes, et que conduisait par la main une vénérable matronne, sainte Marthe, dit-on à cette personne: on s'acheminait vers le ciel.

Cette sainte Mère, durant sa vie, désigna souvent d'avance celles qui devaient bientôt mourir. Et ce qu'elle disait se vérifiait.

Elle le fit encore de nombreuses années après sa mort. Elle avertissait toujours en songe l'une de ses parentes appelée sœur Laurenzia Molara de ce qui allait arriver, sur le trépas de quelque religieuse. La mort ne manquait jamais de survenir quelques jours plus tard. Parfois elle les nommait, parfois sans les désigner personnellement, elle indiquait quelle sorte de mort on allait faire: l'événement se vérifiait toujours.

Et cela dura plusieurs années.

Sa mort à elle arriva sous le priorat de la Mère sœur Angela Jacovacci.

On déposa son corps dans la tombe ordinaire.

XIX. — **Sœur Felippa et sœur Aurelia Baccari.** Ce fut sous le priorat de sœur Costanza Alli, que reçurent l'habit deux jeunes demoiselles, filles de noble Matteo Baccari, le 1er mai 1558, au couvent de San Sisto. L'une reçut le nom de sœur Felippa, l'autre celui de sœur Jacoma, parce que ce jour-là était la fête des saints Philippe et Jacques, Apôtres.

A peine furent-elles entrées au monastère, que sœur Felippa tomba malade, comme le plus grand nombre de celles qui venaient dans cette maison, et bientôt elle partit pour l'autre vie.

Sœur Jacoma en éprouva une douleur infinie, et chaque fois qu'elle s'entendait nommer par son nom de sœur Jacoma, elle se

rappelait la perte de sœur Felippa. La Maîtresse des novices craignit que cette douleur ne la fit tomber malade, et elle jugea, d'accord avec la Prieure et le Conseil, qu'on ferait sagement de lui changer son nom. On l'appela donc à l'avenir sœur Aurelia.

A la fin de sa probation, elle fit les vœux ordinaires, le 25 octobre 1559, donnant comme dot la somme de 100 écus.

Elle s'appliqua dès le début à l'acquisition des vertus qu'on exige d'une bonne religieuse. Elle les acquit réellement, et les pratiqua dans tous les offices qui lui furent confiés. Son grand désir était de servir, d'obéir et d'agir selon son devoir.

C'est dans l'exercice de ces vertus, qu'elle parvint à un âge avancé, et fut élue Mère du Conseil. Dans ces fonctions, elle ne négligea aucune des obligations qui lui appartenaient, comme elle avait fait toujours dans les offices qu'elle avait dû remplir: partout fidélité et diligence!

Elle y fut employée jusqu'à l'époque où fut Prieure sœur Battista Frangipani, et ne les quitta que pour le dernier voyage, qui eut lieu l'an du Seigneur 1601.

Elle vécut 26 ans à San Domenico, où elle se transféra avec les autres; et elle avait passé 17 ans à San Sisto comme religieuse: elle avait donc à sa mort 43 ans de vie religieuse.

Elle reçut la sépulture dans la tombe commune.

XX. — **Sœur Maura Mauri Jacovacci.** Lors de la translation dans le nouveau monastère de San Domenico, vivait encore une religieuse appelée sœur Maura dei Mauri.

Elle était devenue religieuse à San Sisto le 5 février 1559.

Elle fit sa profession, et apporta comme aumône dotale 100 écus, donnés par Curzio Ledoli, son oncle.

Cette sœur porte parfois le nom de sœur Maura Mauri dei Jacovacci, peut-être parce que sa mère était de la famille Jacovacci.

Elle avait reçu l'habit des mains de Mère sœur Caterina Veracroce, Prieure.

Elle surmonta une longue infirmité causée par l'infection de l'endroit.

Elle s'adonna avec la plus grande application à l'oraison, par la partie meilleure de son âme, et à l'exercice nécessaire de l'obéissance, par le reste de ses forces. Elle satisfaisait excellemment aux soins, aux fatigues, aux charges qu'on lui imposait dans le monastère, et au milieu desquels elle vécut pendant tout le cours

des 25 ans qu'elle passa à San Sisto. Arrivée dans le nouveau monastère, elle continua à travailler dans tous les emplois auxquels l'appela la sainte obéissance. Elle fut à plusieurs reprises Maîtresse des novices, Tourière, Sous Prieure.

C'est dans ces dernières fonctions qu'elle rendit l'âme à son Créateur.

Sa mort fut étrange. Elle s'était rendue au réfectoire le soir de la veille de saint Hilaire, le 13 janvier 1603. Elle avait fait collation avec du pain grillé, et avait bu une fois, comme on fait d'habitude pour le jeûne d'Ordre.

Elle alla immédiatement se reposer. Et voilà que subitement elle fut saisie de si atroces douleurs au côté et à l'estomac, que sous la terrible étreinte du mal un œil lui sauta, et qu'avant le retour du jour elle avait fini de vivre.

La Prieure était alors sœur Prudenzia Leopardi.

La défunte fut déposée dans la tombe ancienne.

XXI. — **Sœur Alessandra et sœur Laurenzia Paluzzelli.** Sœur Costanza Alli était Prieure à San Sisto, lorsque s'y firent religieuses deux sœurs selon le sang, nommées l'une sœur Alessandra et l'autre sœur Laurenzia Paluzzelli.

Elles apportèrent au couvent à titre d'aumône dotale 300 écus, le jour de leur prise de voile, qui fut le 15 janvier, 1569.

Chacune d'elles fut atteinte par une courte infirmité, conséquence de l'air mauvais.

Ayant recouvré leur santé ancienne, elles ne négligèrent rien pour servir Dieu avec soin, avec promptitude de volonté et d'éxécution, dans ce saint Ordre auquel elles s'étaient vouées d'elles-mêmes.

Elles passèrent de nombreuses années dans la pratique de tous les offices, toujours doublés, selon la coutume de cette maison de San Sisto.

Elles en partirent en 1575, pour se rendre à San Domenico, où elles travaillèrent encore en diverses charges.

Sœur Laurenzia arrivée à l'an du Seigneur 1582, la septième année après la translation, fut délivrée des liens terrestres. pour devenir toute céleste.

Sœur Alessandra lui survécut jusqu'en 1597, à peu près.

La première passa au grand repos sous le priorat de la Mère sœur Cecilia Beneinbeni; la seconde, sous celui de la Mère sœur Battista Frangipani.

Toutes deux furent ensevelies dans la tombe voisine des confessionnaux.

La dernière étant Sacristine fit don à l'église d'une coupe d'argent.

XXII. — **La Vén. Mère sœur Angela Jacovacci.** Sous le même priorat de la Mère sœur Costanza Alli, fut reçue comme religieuse la fille de noble seigneur Marc'Antonio Jacovacci, déjà mort en ce momemt-là.

Le jour de sa prise de voile, comme le père manquait, l'Ill.me et Exc.me seigneur Alessandro Colonna, son tuteur et administrateur, donna 100 écus pour l'aumône ordinaire.

On lui impesa le nom de sœur Angela, en souvenir de sœur Angela Colonna.

La jeune fille n'avait que douze ans. Elle se mit néanmoins à apprendre toutes les règles, tous les pieux exercices pratiqués dans le monastère. C'est dans cette bonne observance, qu'elle vécut plusieurs années au couvent de San Sisto.

Arrivée à celui de San Domenico, elle continua par la même voie droite, accomplissant avec fidélité les offices qui lui étaient imposés comme à San Sisto. Partout on la trouva judicieuse et prudente, et on la nomma Maîtresse des novices, Camerlingue trois fois, et deux fois Sous Prieure, et enfin, l'an 1605, on la choisit comme Prieure.

Pendant son priorat, elle donna l'habit à sœur Cecilia Mellini, à sœur Raimonda Colonna, à sœur Lavinia Melchior, à sœur Nicola Ambrosina Contreri et à sœur Eufemia Carpegni.

Sous son priorat furent peintes, par les soins de diverses religieuses, les cinq chapelles du chœur, dans l'intérieur du monastère; elle fit faire dans le même chœur les stalles en noyer ouvragé, et elle appliqua à cette entreprise les 500 écus que sœur Raimonda Colonna avait donnés en plus de sa dot, et également 500 écus donnés en plus par sœur Eufemia Carpegni, qui, étant infirme d'une jambe, les offrit parce qu'elle ne pourrait servir à table et à l'infirmerie.

En 1614, les sœurs voulurent l'élire Prieure une seconde fois.

Pendant cet autre priorat, elle agrandit l'orgue d'une balustrade en noyer et plus ample.

Elle reçut comme religieuses sœur Maria Vincenza Maurelli et sœur Maria Drusilla Mattei.

Comme on était content de son gouvernement, on l'appela à la même charge en 1620.

Elle donna alors l'habit dominicain à sœur Camilla Giustiniani, à sœur Maria Maddalena Fonseca, à sœur Maria Stella Bonadies, à sœur Maria Francesca Altemps, à sœur Orsola Maria Marini, à sœur Maria Laura Bonadies, enfin à sœur Verginia Toscanella.

Cependant, elle était chargée d'années, ayant alors 89 ans d'âge et 76 de vie religieuse.

Elle tomba malade d'une sorte d'infirmité que les médecins appellent pulmonite, et en sept jours elle quitta cette vie, l'an 1634, durant le mois de mars, sous le priorat de Mère sœur Maria Tenaglini.

Elle fut ensevelie dans la tombe ordinaire.

Cette Mère était belle de figure et gracieuse d'aspect. Elle savait s'apitoyer et compatir, mais était en même temps grande zélatrice de la Règle.

Elle comprenait parfaitement le chant choral.

Elle avait l'intelligence très vive.

Elle était allègre et joviale dans le récit des nombreuses pénitences par lesquelles les Mères anciennes, à l'époque où elle était encore toute jeune, punissaient et corrigeaient les moindres manquements. Elle aimait à raconter comment elle les acceptait avec une âme pacifique et tranquille.

Elle était très dévote à Notre Dame des Anges et à sainte Barbe, avec lesquelles, croyons-nous, elle se réjouit maintenant au ciel.

Quand elle était Sacristine, elle fit don à l'église d'une paix en argent.

XXIII. — **La Vén. Mère sœur Giovanna Nisi.** Sous le priorat de la Révérende Mère sœur Caterina Veracroce cette jeune fille se fit religieuse à San Sisto, le 13 novembre 1558. Son noviciat dura jusqu'en 1560. On lui accorda alors de faire sa profession et elle la fit.

Noble seigneur Alessandro Nisi, son frère, donna comme aumône dotale 150 écus.

Elle s'appela sœur Giovanna. On remarqua chez cette religieuse un zèle rigoureux pour l'observance régulière. Elle voulait en particulier l'exactitude jusque dans les moindres cérémonies.

Elle aimait le silence et l'oraison.

En elle rayonnait une admirable pureté et une charité très grande.

L'obéissance lui imposa diverses fonctions et offices, dans lesquels elle apporta un soin irréprochable.

Pendant qu'elle était Sacristine, elle donna à l'église un petit seau et un aspersoir en argent pour l'eau bénite.

Sa dévotion était également exemplaire.

En 1608, les sœurs à l'unanimité l'élurent Prieure.

Pendant son priorat elle donna l'habit dominicain à sœur Barbara Carducci, à sœur Reginalda Porcinari, à sœur Angelica Aldobrandini, à sœur Eufrasia Cafarelli, à sœur Dorotea Bonaventura, à sœur Florida Rivaldi, à sœurs Tecla et Anna Gironi, à sœur Ilaria Salomonia.

Elle avait fini la première année de son priorat, et commençait la seconde, lorsqu'elle tomba malade de sa dernière maladie. C'était la fièvre.

Son départ de cette vie eut lieu le dimanche dans l'octave de Tous les Saints, l'an 1609.

Lorsqu'elle fut à l'extrémité, plusieurs personnes et beaucoup de sœurs virent apparaître au-dessus de sa cellule un long rayon de lumière, dirigé vers le ciel, et il dura jusqu'au moment où cette sainte âme se sépara du corps mortel: quand elle expira, le rayon disparut, l'accompagnant peut-être dans la gloire.

Elle avait été religieuse 51 ans: 17 à San Sisto et 34 à San Domenico.

XXIV — **Sœur Plautilla Bruti.** C'est la Révérende Mère sœur Antonia Salomonia qui donna l'habit à cette religieuse.

Sœur Plautilla Bruti était la sœur de noble Alessandro Bruti.

Elle devint religieuse à San Sisto en 1560; elle fit sa profession le 15 février et donna 100 écus d'aumône dotale.

Cette religieuse, parmi toutes ses autres vertus et qualités, montra, tout le long de sa vie, une grande mansuétude, de la pitié et de la compassion pour les pauvres et les affligés.

Elle avait grande confiance dans la miséricorde de Dieu, comptant d'ailleurs bien peu sur ses propres mérites.

Elle travailla en divers offices, soit à San Sisto, soit aussi à San Domenico, où elle se transféra avec les autres en 1575.

Elle aimait les sœurs qui savaient le chant. Elle goûtait vivement la musique et les hymnes célébrant la louange du Seigneur Dieu.

Elle alla à lui dans les joies éternelles, l'an 1614, étant alors Tourière. Elle fut saisie par une fièvre d'abord légère, qui s'aggrava, et elle mourut après 54 ans de vie religieuse, et à l'âge de 77 ans.

Elle était de petite taille, de figure joviale et d'une grande simplicité.

Elle fut ensevelie dans l'ancienne tombe, près de l'autel majeur, non loin des confessionnaux.

Elle trépassa sous le priorat de la Mère sœur Raffaella Margani.

Elle fit don à l'église d'une cruche d'argent, pendant qu'elle était Sacristine.

XXV. — **La Vén. Mère sœur Arcangela Alveri.** Ce fut encore la même Prieure, sœur Antonia Salomonia, qui reçut cette sœur.

Sœur Arcangela était fille de noble N. Alveri et de Dame Giulia Santini. Elle se fit religieuse au monastère de San Sisto l'an de notre salut 1560.

L'année 1561, le 29 novembre, elle promit par vœu une perpétuelle fidélité, jusqu'à la fin de sa vie.

Comme dot, ses parents donnèrent 200 écus au monastère.

Elle servit Dieu au milieu de la sainte communauté de San Sisto pendant 14 ans, puis en 1575 elle passa avec les autres Mères dans le nouveau couvent.

Dans l'un et l'autre elle fut employée à de nombreux offices; puis on lui confia des charges importantes, réservées à l'ancienneté: elle fut Circatrice, Portière, Tourière, Camerlingue, Sous Prieure, puis enfin Prieure du monastère, le 1er mai 1616, jour consacré à saint Philippe et à saint Jacques, Apôtres.

Elle était Prieure depuis cinq mois, lorsque, les derniers jours de septembre, elle fut saisie de vives douleurs aux entrailles, et en quatre jours elle abandonna sa dépouille terrestre, en pleine solennité du saint Rosaire. Elle en acheva au ciel la célébration, comme nous devons pieusement le croire.

Elle avait été religieuse 56 ans: 15 dans le premier monastère, 41 dans le second. Elle comptait à peu près 73 ans d'âge.

Elle fut ensevelie dans la même tombe que la précédente.

C'est en quelque sorte sous son propre priorat qu'elle mourut.

Elle fut Sacristine, et elle fit don à l'église d'un bassin d'argent.

XXVI. — **Sœur Agostina Masci, la seconde.** Cette jeune fille se fit religieuse sous le priorat de sœur Costanza Alli.

Elle avait une sœur aînée, sœur Agostina Masci, dont nous avons déjà parlé, et qui se fit religieuse en 1534.

Vingt-six ans s'écoulèrent, pendant lesquels passa à l'autre vie noble seigneur Francesco, son père; Dame Brigida Masci reste veuve avec une autre fille plus jeune. Celle-ci voulut également se faire religieuse à San Sisto, et s'appela pareillement sœur Agostina.

Dame Brigida, sa mère, donna 150 écus pour l'aumône habituelle et pour le trousseau, et à sa mort elle laissa le monastère et sa fille sœur Agostina héritiers de tout son avoir.

Cette sœur eut une vie sainte et exemplaire: elle était estimée de toutes ses sœurs et agréable à Dieu, et par conséquent odieuse au démon, qui souvent l'inquiétait visiblement pendant qu'elle priait. Elle aimait beaucoup et pratiquait sans relâche l'exercice de l'oraison, et elle en tirait un grand fruit pour son âme. Pour ce motif les esprits méchants cherchaient à lui causer des distractions et des troubles. Ils se plaçaient devant elle, à côté d'elle, de mille manières, faisant des gestes et des grimaces, se moquant d'elle: mais elle les méprisait, leur crachait à la figure, et sans se soucier d'eux, elle s'appliquait à son oraison. Se voyant vaincue, la troupe infernale s'irritait, la frappait, la battait, et les assistants entendaient les coups. Parfois les démons éteignaient toutes les lampes et lumières devant l'autel où elle s'agenouillait pour prier, et la plongeaient ainsi dans l'obscurité. La bonne religieuse ne s'en inquiétait pas et restait victorieuse.

Sa consolation était de vivre solitaire, et elle se retirait dans sa cellule dès qu'elle sortait de l'église, lorsque l'obéissance ne l'appelait ou ne l'employait pas ailleurs.

Souvent elle fut chargée de divers offices, auxquels elle s'appliquait avec beaucoup de charité.

Aux fatigues corporelles, elle ajoutait beaucoup de jeûnes, de pénitences, de disciplines, des cilices et autres mortifications, dont elle faisait un très rigoureux usage.

Elle s'appliqua beaucoup à devenir humble. Elle se croyait la plus indigne de la maison.

Bien rarement on la vit parler en temps de silence, et quand elle le faisait, c'était brièvement et pour raison convenable.

Pendant quinze ans elle vécut à San Sisto, au milieu de ces exercices; puis, en 1575, elle vint avec les autres à San Domenico de Monte Magnanapoli.

En 1601, on lui imposa la charge de Maîtresse des novices,

dont elle s'acquitta fort bien, enseignant surtout à ses filles le mépris du monde et d'elles-mêmes, et l'amour des vertus religieuses.

Ses novices mêmes nous racontent encore que pendant qu'elle priait avec elles, ou qu'elle travaillait, ou les instruisait, elle était inquiétée par le démon. Souvent il les plongeait dans l'obscurité pour les effrayer, mais elle les encourageait à ne rien craindre, parce que le démon ne peut rien contre ceux qui servent Dieu.

Quand elle parlait de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ elle répandait des flots de larmes amères, et les novices la voyaient rester comme hors d'elle-même.

Elle ne voulut jamais permettre à ses disciples de faire plus de jeûnes, ou de pénitences que ne l'ordonnaient nos Constitutions. Elle avait l'habitude de dire que ce surcroît est une occasion de vaine gloire, et qu'il donne prise au démon pour les attirer à d'autres plus indiscrètes, et les rendre ensuite inhabiles par la faiblesse et les infirmités aux observances de Règle, promises par vœu. Elle leur faisait souvent des discours sur la grâce que Dieu leur avait accordée en les séquestrant et en les délivrant des misères du monde, du péril de ses illusions, et en les appelant à la si noble vocation de la vie religieuse, en les choisissant pour ses épouses. Elles devaient dès lors prendre garde de se rendre indignes de fiançailles si sublimes.

De toutes ses forces elle leur inculquait la véritable humilité, chemin sûr pour le ciel, base de toute vertu, et elle leur en donnait l'exemple dans toutes ses actions.

Dieu voulut enfin la couronner, et permit pour elle une hydropisie qui la conduisit au dernier passage, l'an 1607, sous le priorat de sœur Raffaella Margani.

Son corps fut déposé dans la tombe ordinaire.

XXVII. — **Sœur Virginia Paoli.** Alors qu'était Prieure la Révérende Mère sœur Costanza Alli, en 1566, le 20 mars, fit profession sœur Virginia Paoli, fille de noble Giulio Paoli de Velletri.

Elle donna 100 écus comme aumône dotale.

Neuf ans plus tard, elle se rendit avec les autres dans le nouveau monastère. Elle y resta quatre ans, et l'an 1579, elle partit pour l'éternel repos, après douze ans passés pieusement dans la vie religieuse. Elle laissait une grande réputation de vertu.

Elle fut déposée dans la tombe ordinaire, pendant qu'était Prieure la Mère sœur Cecilia Beneinbeni.

XXVIII. — **Sœur Elena Pasciuti.** La sainte religieuse appelée Elena Pasciuti avait pris l'habit des mains de la Mère sœur Costanza Alli, Prieure, l'an 1565. Elle fit profession l'année suivante, en 1566, le 30 mars. Noble seigneur Antonio Pasciuti, son père, donna au monastère 100 écus pour dot.

Sa vie fut toujours remarquable et digne d'une vraie religieuse, non seulement pendant les dix années qu'elle passa à San Sisto, mais encore pendant les trente-quatre ans qu'elle demeura à San Domenico.

Elle rendit son âme à son Créateur l'an 1603.

Elle avait exercé différents offices imposés par l'obéissance: partout elle montra son zèle, sa charité, sa patience, son humilité. Ces occupations l'empêchaient de se retirer dans la solitude pour y vaquer à ses pieuses oraisons: elle y suppléait en passant une bonne partie de ses nuits en prière.

Elle aimait à ce point le silence, qu'il lui était devenu naturel. Elle parlait rarement. Souvent elle jeûnait au pain et à l'eau.

Elle éprouvait une grande charité pour les âmes des défunts, en faveur desquelles elle offrait beaucoup d'œuvres bonnes.

Elle eut une dévotion spéciale envers la B. V. Marie, saint Dominique, son Ange Gardien et sainte Hélène. Elle les avait choisis comme avocats pour l'heure de sa mort.

Celle-ci survint sous le priorat de la Mère sœur Prudenzia Leopardi, l'an 1603, pendant le Carême.

Elle tomba malade d'une piqûre, qui la fit souffrir pendant sept jours, et amena sa mort.

Elle avait été religieuse trente-huit ans.

Elle fut ensevelie dans la tombe déjà indiquée, non loin des confessionnaux.

XXIX. — **Sœur Cherubina Tiraboschi.** Le 9 octobre, 1566, la Prieure sœur Costanza Alli donna l'habit dominicain à Leonora fille de Dame Porzia Tiraboschi, et lui imposa le nom de sœur Cherubina Tiraboschi.

Celle-ci, durant l'année de sa probation, s'appliqua à graver dans son âme les saintes et bonnes leçons que lui donnait la Maîtresse des novices, et à acquérir l'habitude des vertus et observances de la Règle. Son instruction résulta parfaite, et elle fut admise à la profession le 9 septembre 1567.

Elle apporta comme aumône 200 écus.

Elle s'exerça d'abord à acquérir le mépris d'elle-même. Elle ne revêtit jamais, durant toute sa vie, que des tuniques viles et usées, et des voiles simplement raccommodés. Jamais elle ne voulut porter les semelles de bois que l'on donnait à toutes, à cause de l'humidité de l'endroit: elle ne se servit que des semelles en sureau, épaisses d'un demi doigt.

Elle aidait de préférence dans les occupations viles; se montrait contente quand on lui offrait l'occasion d'être méprisée et comptée pour rien.

Sa conduite envers les pauvres était toute charité. Elle leur donnait une large portion de sa nourriture, se dépouillait de ses vêtements, pour les besogneux, à ce point que souvent elle devait en recevoir des autres sœurs pour se vêtir. Elle les mendiait pour l'amour de Jésus-Christ, et elle les recevait à genoux, avec humilité, comme son Père saint Dominique.

L'oraison et la méditation furent ses compagnes inséparables.

Ses pénitences étaient continues sous forme de jeûnes, de disciplines, de cilices, de mortifications. Une pénitence qu'elle aimait était de baiser les pieds des sœurs, d'aller au réfectoire la corde au cou, et ainsi de suite, sans parler des mortifications plus secrètes.

Ses discours et ses pensées étaient toutes du ciel. Tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait lui était matière pour s'enflammer d'amour envers Dieu. C'est ce qu'on peut voir par les récits suivants, retrouvés dans un manuscrit qu'a laissé son confesseur.

L'an 1600, le 31 janvier, pendant que, le soir, au réfectoire, la Mère Prieure donnait la bénédiction ordinaire aux religieuses, sœur Cherubina leva les yeux vers la figure de Notre Seigneur représenté dans la dernière Cène avec les disciples, et considérant le désir qu'avait Notre Seigneur du salut des hommes, elle se rappela ces paroles: « J'ai désiré d'un grand désir, etc. » [1] et elle fondit en larmes amères pendant plus d'une heure, avec des paroles d'un profond sentiment, à la pensée que le Souverain Maître de l'univers voulut tant souffrir pour l'homme si ingrat.

Elle éprouvait le même sentiment et répandait les mêmes larmes quand elle entendait chanter au chœur l'antienne: « De cinq pains et de deux poissons, etc. » [2]

---

1 Luc, XXII, 15.
2 Dom. IV Quadrag., ad Tertiam.

De même encore, le jour du Jeudi Saint, entendant réciter les Offices à voix basse, selon la coutume de l'Eglise, elle répandait beaucoup de larmes de compassion. On l'entendait répéter: « Tant de tourments pour moi, ingrate pécheresse? »

Le Vendredi Saint suivant, quand elle vit découvrir le très saint Crucifié, et entendit entonner l'hymne *Vexilla Regis prodeunt*, elle commença à crier: « Tu as trop fait, trop fait pour moi, Seigneur, pour moi âme ingrate et aveugle », et autres expressions semblables. Puis toute en larmes, elle resta privée de l'usage de ses sens et immobile pendant un bon espace de temps, donnant toujours des signes d'une grande douleur.

Quelques-unes des Mères qui l'ont connue racontent que, d'après l'opinion commune, elle reçut ce jour-là les stigmates. Toutes l'affirmaient.

Le Samedi Saint, elle entendit chanter le *Gloria in excelsis Deo*, avec une grande joie de son âme, qui rayonnait en même temps dans sa figure. Elle commença à dire: « Allégresse! Allégresse, mes sœurs! Notre bon Sauveur est ressuscité! » Elle prononça encore d'autres paroles inachevées, et elle resta de nouveau immobile.

Le Samedi « In Albis », tandis qu'on chantait à Complies l'hymne *Jesu nostra redemptio*, à ces mots: « Pénétrant les barrières de l'enfer », elle se dit que le Seigneur pénètre l'enfer, mais non pas le cœur de l'homme. Et alors, répétant diverses exclamations contre l'obstination des pécheurs, elle resta immobile, comme d'habitude.

Le vendredi suivant, on recevait une jeune fille à la vie religieuse. Pendant que les musiciens chantaient un dialogue entre le Christ et l'âme, elle fondit en larmes de très douce tendresse, disant que son Bien-Aimé l'avait blessée, et répétant à toutes: « Courez! Aimez ce divin ami, Jésus ».

En l'an 1602, entendant lire dans l'Evangile récité à la Messe cette interrogation de saint Pierre au Sauveur: « Combien de fois faut-il pardonner » au pécheur, elle fut ravie en esprit, et répéta à plusieurs reprises: « Grande est ta miséricorde, ô Seigneur. C'est à elle que je demande la délivrance de ces deux âmes. Je la veux, Seigneur! Oui! Oui! » On lui demanda ensuite quelles étaient ces deux âmes: elle répondit qu'il s'agissait de deux âmes trépassées récemment, et qui se trouvaient en Purgatoire.

De même encore, le jour octaval du Dimanche « In Albis » de la même année 1602, ayant fait la communion, elle fut ravie

en esprit, et tenant un Crucifix en main, elle l'embrassait en disant: « Tu es venu! Tu es pourtant venu, Seigneur! Et où as-tu été jusqu'à maintenant? » Et après quelques paroles entrecoupées, elle ajouta: « O mon Seigneur, tu es couché sur le foin, dans l'étable!... dans l'étable! Oh! combien tu nous aimes! Combien tu nous aimes! Tu sais bien ce que tu as daigné me dire. Seigneur, tu m'as envoyé un message ces jours passés: aujourd'hui, tu es venu toi-même! Oh! de quelle beauté tu es rempli et rayonnant, ô mon Jésus! »

Et peu après elle disait: « Oh! qu'elle est belle cette robe, ô mon Seigneur: robe pourpre et or! »

Interrogée ensuite sur cette robe, elle raconta en secret à sœur Vincenza Giustiniani comment, le soir précédent, se trouvant avec sœur Girolama Conti et sœur Bernardina, converse, elles avaient supplié la B^se^ Villana de leur donner une robe à chacune d'elles. On tira au sort: [1] sœur Girolama obtint la bleue, sœur Bernardina la blanche et sœur Cherubina la rouge. Et c'était la robe rouge qui lui avait été montrée.

Et elle disait à sœur Girolama et à sœur Bernardina qu'elles aussi avaient reçu des robes resplendissantes, mais qu'il leur fallait une longue persévérance, pour ne pas manquer les noces célestes, maintenant qu'elles étaient revêtues de la robe nuptiale et invitées.

Elle ajoutait que pendant toute leur vie elles devaient encourager les jeunes sœurs à aimer l'Epoux divin, à lui donner dans leur cœur la place qu'il demandait avec tant d'instances.

Elle répétait souvent à la Mère sœur Domenica Paloni qu'elle devait avertir ses disciples de ne pas fermer leur porte à l'Epoux divin, de ne pas fermer leur cœur avec une porte de bronze, qu'il est trop difficile ensuite d'ouvrir: mais de lui aller au-devant avec promptitude pour l'inviter: car il est tout amour, et ne s'indigne pas de nos faiblesses.

Elle disait à une sœur: « Ne tardez plus! Voilà bien des jours qu'il vous attend ».

Elle était à parler de l'amour de Dieu et de sa grâce, quand sœur Veronica, Converse, lui apporta un peu d'eau fraîche; et elle dit: « Oui! Je veux bien boire, mais l'eau de la fontaine vive de la gloire. Cherche aussi de cette eau pour toi, sœur Veronica, et tu n'auras plus soif de l'eau d'ici-bas ».

---

1 Inutile d'avertir qu'il s'agit ici d'une sorte de jeu, souvenir inoffensif du monde.

Et elle continua ce discours pendant environ deux heures, disant avec ferveur combien Notre Seigneur a soif de notre sanctification, et d'être reçu dans les âmes religieuses et pieuses.

Elle vit venir une sœur, et la voyant, elle s'écria: « Oh! quels voleurs! Oh! quels voleurs! » Et la regardant, elle lui dit: « Pourquoi as-tu fermé ta porte au saint Epoux? Prends maintenant le gain qui t'en reste ». La sœur resta confuse et rougissante, mais confessa que sœur Cherubina ne lui disait ces paroles que par une révélation divine.

Elle s'arrêta un peu, puis elle reprit: « Quand une âme juste reçoit des faveurs de son Epoux, elle ne doit pas les manifester publiquement. Et pourtant je l'ai redit et raconté ».

Elle s'arrêta encore, puis s'écria: « Que tout esprit loue le Seigneur ».

Et après un court silence, elle se reprit à dire: « Il ne veut pas maintenant tes louanges. Tu t'en es privée pour les choses du monde, par la superbe. Et pourtant tu dois le louer. Que ton esprit loue le Seigneur ». Le ciel, la terre, les poissons, les animaux, les plantes, les arbres, toutes choses créées: Que tout esprit loue le Seigneur! »

Une autre fois, pendant son oraison, on l'entendait dire: « Je ne veux m'attacher à personne: mais je me place aux pieds du bon Larron, et avec lui je te suivrai ». Et elle disait encore beaucoup d'autres paroles d'humilité et de confiance.

Elle devint ensuite joyeuse et gaie, et se mit à prononcer bien d'autres paroles de vénération et d'amour, et des mots très doux.

Elle avoua ensuite avoir vu le très doux Jésus tel qu'il était à l'âge de douze ans, et qu'elle avait eu avec lui un tendre et délicieux colloque.

Tout cela se passa dans l'espace de quatre heures.

Le jour de la fête de saint François de Paule et de sainte Marie Egyptienne, deux patrons de sœur Cherubina, qui avait pour eux une grande dévotion, elle se trouvait à l'église, quand survint sœur Vincenza Giustiniani, pour lui recommander de prier en faveur de son frère gravement malade. Toutes les deux se mirent à prier ensemble. Après quelques moments, on vit sœur Cherubina faire quelques mouvements et se parler à elle-même avec des paroles que l'on ne comprenait pas. Sœur Vincenza lui demanda ce qu'elle disait et si son frère devait mourir. Elle répondit:

« Remerçions le glorieux saint François de Paule et sainte Marie Egyptienne. Ils se sont prosternés devant le trône de la Très Sainte Trinité, et ont obtenu pour le malade la santé, bien qu'il eut été disposé autrement de lui. Le Seigneur a accordé pour lui un prolongement de vie: mais qu'il amende sa manière de vivre. Et vous, sœur Vincenza, ne soyez jamais opposée aux choses de Dieu ». Et aussitôt, à la grande stupéfaction de tous, le malade revint à la santé.

Ayant reçu la communion le matin du Jeudi Saint, elle s'en allait se parlant à elle-même. Une sœur qui la vit, s'en étonna et se dit intérieurement: « Pourquoi celle-là parle-t-elle, au lieu de se tenir recueillie? » Sœur Cherubina fut avertie par révélation, et se tournant vers sœur Massimilla Passeri, elle lui dit: « Il y a ici quelqu'une qui prend scandale à mon sujet. Mais je la conjure de compatir à mes imperfections, et de ne point prendre en mauvaise part les actions du prochain ». Ces paroles furent également entendues de celle qui la jugeait d'une façon fâcheuse, et qui prit pour elle cet avertissement, en confessant ce qu'elle avait pensé dans son âme.

Maintes fois, dans sa cellule, et même dans l'église, on l'entendit se quereller avec l'ennemi universel des épouses du Christ, et répéter souvent: « Mon Jésus, défendez-moi ». On l'entendait aussi remercier le Seigneur pour la victoire obtenue.

Sœur Arcangela Alveri s'affligeait beaucoup pour la mort d'une nièce à elle, morte dans le monde. Sœur Cherubina lui dit, pour la consoler: « Console-toi, sœur Arcangela, parce qu'une voix me dit que tout est arrivé pour le salut de cette jeune fille, qui autrement serait morte en couches, et qui sous la pression des terribles douleurs, aurait couru un grand péril de désespoir ».

Le 14 décembre, 1602, une sœur était malade, et pendant sept heures était entre la vie et la mort. Sœur Cherubina se rendit à l'église devant le Saint-Sacrement, et y fit une longue prière. Puis elle repartit et alla en grande hâte auprès de l'infirme, qui était dans un tel état qu'on ne savait plus si elle vivait encore. Elle lui dit: « Je te l'ordonne de la part de saint Hyacinthe, au nom de Dieu, ouvre les yeux et regarde-moi ». A ces mots l'infirme se reprit aussitôt et ouvrit les yeux regardant toutes les sœurs qui l'entouraient. Sœur Cherubina continua et lui dit: « Réponds-moi et dis-moi si tu veux que je reste en ta compagnie, ou bien que je m'en aille ». Et sans difficulté l'infirme répondit: « Je voudrais

que vous restiez avec moi ». A l'instant elle revint à sa première santé. Elle certifia qu'en entendant ces paroles, elle avait senti comme une main qui lui enlevait je ne sais quoi du cœur.

La même année, elle se trouvait à l'infirmerie pendant l'Avent, et on lui servit quelques poissons. Elle se mit à méditer combien de choses Dieu avait créées pour nourrir l'homme. Puis elle entra en extase, prononçant quelques paroles sur la Providence divine. Une religieuse qui l'entendit, se disait en elle-même: « A celle-là il faudrait commander de ne pas parler ». Sœur Cherubina en eut connaissance, et lui dit: « Et pourquoi me défendre de parler, et de remercier le Seigneur pour tous ses bienfaits? » La religieuse en conclut que Dieu lui avait fait connaître cette pensée », et elle raconta fidèlement ce qui était arrivé.

La veille de sainte Barbe, comme elle se trouvait dans l'église, le Seigneur lui montra un grand trône où siégeait la Reine du ciel, entourée d'anges. A ses pieds elle voyait des religieuses qui défilaient une à une, lui offrant la dévotion qu'on a coutume de pratiquer pendant tout l'Avent, et qui consiste à préparer des langes pour l'Enfant Jésus qui doit naître à Noël. La Vierge Très Sainte recevait avec bonté chaque offrande, et rendait à toutes un don en harmonie avec leurs mérites: à quelques-unes un vêtement céleste, à d'autres du lait de ses saintes mammelles; à celles-ci elle faisait des caresses, à toutes un présent qui récompensait leur dévotion [1]

Ayant reçu la communion, et priant le Seigneur pour son monastère, elle vit comme sur un trône la Très Sainte Trinité, qui bénissait le couvent et les sœurs.

Une nuit de sainte Barbe, elle entendit un grand bruit, pareil à celui d'un tremblement de terre, et elle entendit une voix qui lui disait: « Tu peux supplier sainte Barbe pour qu'elle te délivre de pareils tremblements de terre ». Puis elle se rendit à Matines, et pendant qu'on récitait le second Nocturne, elle vit un globe de feu, et entendit la même voix qui lui disait: « Ainsi est la foudre, [2] et tu peux obtenir de sainte Barbe qu'elle t'en délivre ».

Depuis ce moment, elle eut une grande dévotion pour cette

---

1 Ces visions symboliques, qui conviennent surtout aux femmes, non moins que la préparation des langes pour l'Enfant Jésus, sont assez fréquentes chez les mystiques et les peintres.

2 Cette notion de la foudre sous forme de bolide qui éclate, est singulière pour l'époque, autant que conforme à la réalité. Elle nous apprend pourquoi les artilleurs ont choisi sainte Barbe comme Patronne, parce qu'eux aussi ils font la foudre à leur manière.

sainte, et elle célébra spécialement sa fête, exhortant toutes les sœurs à faire de même.

En l'an 1602, la veille de la fête de sainte Agnès de notre Ordre (sainte Agnès de Montepulciano) on chanta les Vêpres: après quoi elle se mit en oraison, puis bientôt fondit en un torrent de douces larmes. Et elle allait disant: « Réjouis-toi ! Réjouis-toi, sainte Agnès, en compagnie des Séraphins, puisque tu as tant aimé Dieu, que pour lui tu as accepté avec ardeur toute sorte de croix ! » Et elle poursuivait ainsi: « O Agnès, ô Catherine, réjouissez-vous, réjouissez-vous! Vous êtes heureuses: souvenez-vous de moi misérable pécheresse ». Elle répétait cette prière plusieurs fois, le visage baigné d'infinies larmes de dévotion.

La même année, le jour de saint Georges martyr, quand le prêtre eut achevé la Messe, elle entra dans une profonde contemplation sur l'amour infini de Dieu, qui est descendu sur la terre, pour racheter l'homme. Elle fut ravie en esprit, et elle se mit à s'exprimer ainsi: « Celui que les cieux ne peuvent contenir s'est enfermé dans le sein étroit d'une jeune vierge, pour un vil ver de terre. O grandeur de l'Amour! O grandeur de l'homme, qui du mérite de sa bassesse, du néant même, a été élevé à une telle dignité! » Puis se tournant vers les sœurs qui selon la coutume, chantaient le *Salve Regina* après la Messe, elle leur disait: « Louons, mes sœurs, et chantons toutes ensemble les louanges de cette Vierge très sainte, qui porta dans ses très saintes entrailles le Verbe Divin. Que nulle ne manque! Toutes, toutes, louons la Reine du ciel, à qui les anges offrent saintement à l'envi et hommages et louanges ».

La veille de saint Pierre martyr, après avoir reçu la communion, elle fut ravie en esprit, et elle disait, comme hors d'elle-même: « O doux repas! O noces divines, où Celui qui invite est en même temps la nourriture! O cène de suprême douceur, ô nourriture ancienne et nouvelle, qui « rappelle la dernière Cène de la nuit ». Et beaucoup d'autres paroles, interrompues par les élans de son âme, et qu'ainsi on ne comprenait pas bien. Puis elle se taisait un peu; puis elle reprenait d'une voix plus élevée et plus distincte: « O feu ardent, au sein duquel, sur le bois de la croix, comme le phénix d'Arabie sur le bûcher qu'il a élevé, vous avez brûlé votre sainte humanité, pour renouveler la vie de l'homme appauvrie par le péché. Brûle, consume, Seigneur, dans ces flammes nos âmes vieillies et plongées dans les affections terrestres; renouvelle,

ô Feu divin, dans les beautés éternelles tous nos désirs; purifiez-nous, afin que sur les ailes renouvelées de la pureté, nous prenions notre vol vers les célestes sphères ». Puis elle se taisait encore quelques instants, et elle reprenait ainsi: « Parlez, Seigneur! Parlez, Seigneur, à la fin, et les cieux, la terre, toutes choses parleront contre la créature ingrate pour tant de bienfaits. « Parlez, Seigneur, parce que je suis votre serviteur ». Samuel fut appelé trois fois, et chaque fois il se rendait près du prophète, qui lui apprit ce qu'il devait répondre ». De nouveau elle restait un peu en silence, et ensuite elle disait en quelque sorte contre elle-même: « Je suis une petite fille: parlez, ô mon Seigneur, parlez en moi ». Venaient encore d'autres paroles d'ardente affection envers le Saint Sacrement.

Le 29 avril, fête de saint Pierre martyr, on chanta un motet pendant la Messe. Elle fut ravie en esprit, et pendant un quart d'heure elle resta immobile sans parler. A la fin, on l'entendit qui se plaignait de ne pas avoir reçu la sainte communion ce matin-là. Elle disait: « O mon Seigneur, quelle grande croix, combien dûre et douloureuse à supporter! O Seigneur, quel martyre que celui-là, pour une âme, de se voir refuser, de se voir enlever cette nourriture dont elle vit spirituellement. O croix! O glorieux saint Pierre martyr, quelles croix il t'a fallu souffrir pour monter à la présence glorieuse du Dieu éternel! » Elle resta quelques instants en silence, puis se tourna vers sœur Girolama, et lui dit: « Qui donc m'a privé ce matin de la très sainte communion? » La sœur répondit: « La sainte obéissance! » Alors sœur Cherubina inclina la tête en disant: « Oui! Oui! » Et elle ajouta: « Quand sera-ce, ô mon Seigneur? » Elle continua s'adressant aux religieuses: « Vous avez entendu: « Chaque jour! Chaque jour », et non pas un seul jour. Je te la demande pour chaque jour, ô mon Seigneur ». [1]

Ensuite elle se reprit à parler de saint Pierre martyr, et, en l'invoquant, elle rappela ses nombreux mérites et sa gloire; et elle finit en s'écriant: « Oh! quelle grande fête au Paradis en ce jour! »

Le jour suivant on récitait au chœur l'Office des Morts. On en était arrivé à la seconde Leçon du second Nocturne, et l'on redisait ces paroles: « Le traduire avec toi en jugement », [2] lorsqu'elle se mit à répandre alors des flots de larmes et à répéter: « Avec toi

---

1 Cette bonne sœur, comme Catherine de Sienne, comme Savonarole et beaucoup d'autres dans l'Ordre de saint Dominique, souhaitait arriver à la communion quotidienne.

2 Job, XIV, 3.

en jugement! Avec toi en jugement! » Sur cette considération, elle fut ravie en esprit, pleurant toujours a chaudes larmes, tellement, qu'il fallut l'emmener du chœur. Et elle continuait le même sujet en disant: « Toi, ô très saint homme Job, tu étais juste, innocent, sans péchés, et pourtant tu craignais si fort le jugement! Que ferai-je, moi, misérable pécheresse? Moi, qui ai consumé tant de jours sans faire aucun bien; moi, qui suis la plus ingrate et la plus indigne créature de la terre sur la terre? » Et elle disait aux sœurs qui étaient avec elle: « Faisons pénitence, et évitons à l'avenir d'irriter contre nous ce Juge qui doit nous donner la très juste sentence; Celui à qui nulle de nos pensées ne reste cachée, et nous demandera un compte rigoureux de nos pensées et de chaque parole inutile ». Et elle répétait ces paroles plusieurs fois. Puis se tournant vers le ciel, elle disait: « Mon Seigneur, c'est toi qui es venu du ciel sur la terre pour recevoir à ma place cette sentence de la justice divine, en te plaçant sur une dure croix, afin de satisfaire pour mes fautes. C'est toi, Seigneur, qui es venu pour être mon avocat devant le Père Eternel. Remarque, Seigneur: je consigne ma cause entre tes saintes mains. Ne me laisse pas perdre ce procès qui m'est fait pour mes fautes. Remarque, Seigneur: cette sentence ne se porte qu'une seule fois. Mon procès ne ressemble pas à ceux du monde, dont on peut faire appel. Eh! mon Seigneur, si je perds ce procès je perds le Paradis, je perds mon âme, je te perds, toi, qui es tout bien, toute félicité. Mes sœurs, recommandons notre cause, qui est de si grande importance, à ce zélé et bienfaisant avocat, Jésus Crucifié. Si aux juges et avocats de ce monde on fait des dons et des présents pour les rendre favorables, qu'attendons-nous pour lui donner notre cœur, à Lui, qui en a un si grand désir? Donnons-lui notre cœur, donnons-lui notre volonté, et nous tout entières, puisque le procès dont nous attendons la sentence est d'une si grande importance. Et il sera bon qu'à l'heure où le Souverain Juge devra porter la sentence finale, notre avocat présente pour nous au Père, les verges, les clous, les épines, la croix, par lesquels il rendra ce jugement moins dur et implacable ».

Elle disait toutes ces choses et d'autres encore avec beaucoup de sentiment et de larmes, tellement qu'elle faisait pleurer aussi celles qui l'écoutaient. Elle en revint encore à parler de la grandeur des jugements de Dieu sur l'âme et dura plus d'une heure dans ces sentiments.

Le premier jour de mai de la même année, pendant qu'on récitait l'Office de la Sagesse éternelle, [1] elle fut comme d'habitude ravie en esprit, mais quelque peu en silence. Elle parlait seulement en soliloque, sur l'amour de Dieu. Après l'Office, elle resta en oraison devant l'autel, où étaient exposées les reliques des saints Apôtres Philippe et Jacques. Elle vit ces deux saints sur de très beaux sièges, auprès desquels se tenait son bon Ange Gardien. Sœur Cherubina suppliait ces Apôtres de se faire ses protecteurs et de l'aider dans ses détresses. Ces saints alors remirent à l'Ange un livre, et lui dirent d'y écrire comme quoi ils la recevaient sous leur protection. Le livre fut ensuite rendu aux deux saints, et elle y posa les mains au-dessus, dans les mains mêmes des Apôtres. Elle renouvela sa profession, ratifia la donation qu'elle avait faite d'elle-même toute entière à Dieu. Elle recommanda alors à ces saints le frère d'une religieuse qui se trouvait en de grandes tribulations. Ils lui répondirent qu'ils le prenaient sous leur protection, que ses peines seraient adoucies: et c'est ce qui arriva. Elle leur recommanda encore les religieuses, son monastère, tout l'Ordre. Ils lui dirent de recommander aux Prélats et aux Supérieurs de fuire l'ambition, et qu'alors ils seraient agréables à Dieu.

Pendant qu'elle se trouvait en la compagnie et en présence de ces saints, on donna le signal de la table. Il lui en coûtait beaucoup d'y aller, car elle n'aurait pas voulu interrompre la consolation que goûtait son âme. Elle s'affligeait d'avoir à s'éloigner: mais elle entendit une voix qui lui disait: « Va au réfectoire, et prends ta nourriture avec les autres ». Elle sortit immédiatement de l'église, et se rendit au réfectoire commun.

Au mois de février 1602, elle souffrait d'un terrible mal de dents. Elle se recommanda à sainte Apollonie, sa patronne, et la dent malade tomba sans aucune douleur. Elle était guérie, et elle rendit d'infinies actions de grâces à la sainte.

Vint ensuite la grande solennité de la Pentecôte. Quand elle entendit chanter l'hymne *Veni, Creator spiritus*, elle entra en extase, et resta quelque temps en silence. Elle disait ensuite: « Que de belles, que de chères choses j'ai vues! Mes sœurs, parmi toutes les choses que j'ai vues, j'ai eu devant mes yeux tous nos Anges Gardiens, qui tenaient en main les cœurs de chacune d'entre nous, et les approchaient d'un feu très brillant; ils cherchaient à se devancer l'un l'autre, pour le porter plus avant au milieu de ces

---

1 Composé par le Bienheureux Henri Suzo. Il est très beau.

chères flammes. Quatre d'entre eux étaient très beaux: l'un était blanc, l'autre rougeoyant, le troisième de couleur bleu céleste, et le quatrième tirait sur le vert. Tous étaient ornés de pierres précieuses très brillantes, et ils occupaient la première place. Je les vis ensuite déposer les cœurs comme dans un petit coffre; et tous les autres également dans un autre coffre ». Et elle disait: « O cœurs bienheureux! Oh! ces quatre! Oh! ces quatre! » Et on l'entendait dire entre ses dents: « Oh! quelle mauvaise chose un cœur rempli d'intrigues! Oh! combien il est abominable, quand il donne des signes dégoûtants! » Elle dit encore avec beaucoup de charité à une religieuse qui lui recommandait une âme de défunt, que cette âme était dans un bon état, mais qu'il fallait continuer à prier pour elle, parce qu'elle en avait grand besoin. C'est pourtant, disait-elle, une bonne nouvelle qu'elle soit en lieu de sûreté. Et elle dit encore beaucoup d'autres choses.

On était à la fête des SS. Pierre et Paul, Apôtres, et elle avait fait la communion. Elle fut ravie en esprit. Pendant qu'à l'orgue on chantait un motet du Cantique des Cantiques: « Lève-toi, hâte-toi, ma bien-aimée », [1] elle se mit à dire: « Tu sais bien, ô Amour divin, ce que tu as dit à l'âme, lorsque dans le Sacrement Très Saint elle s'est unie à toi: « Je suis ton protecteur, je suis ton incomparable récompense ». Tu sais, Seigneur, comment tu m'as blessée! Et puis tu pars? » Et plusieurs fois elle s'écria: « Je meurs! Je meurs, de la grande joie que j'éprouve au cœur! Mes sœurs, si demain matin vous ne me trouvez pas morte, donnez-moi, je vous prie, mon Sauveur, mon Amour ».

La Prieure lui dit de se calmer, parce qu'elle lui permettrait de communier, si le Confesseur le permettait. Et elle se calma, tout en continuant: « O profondeur des richesses », [2] et ce qui suit.

Rencontrant sœur Colomba, elle lui dit: « Donnez-vous, répondez au Christ qui vous appelle. Ne l'entendez-vous pas qui vous dit: « Viens, ma colombe? Va! Va, sœur Colomba! Allons toutes, quand nous sommes appelées, car, lorsque plus tard nous voudrons, qui sait? qui sait si alors il nous recevra? »

Elle allait aussi disant que les deux Apôtres lui avaient appris à dire: « Je désire être brisée, pour être avec le Christ » Et à plusieurs reprises elle répétait: « Quand sera-ce? Quand sera-ce, ô mon Seigneur? »

---

1 Cant. II, 10.
2 Rom. XI, 33.

Entendant sonner midi, elle se mit à crier: « Maintenant, Il est mort! « Et inclinant la tête, il expira ». Ah! que tardes-tu, ô mon âme, que ne brises-tu ta prison, que n'accompagnes-tu à cette heure ton Seigneur, comme le Bon Larron ».

Durant ces mêmes jours, elle alla se confesser. Il lui sembla qu'elle était au tribunal de Dieu, que le Confesseur fut le Père Eternel. Et quand le prêtre lui donnait l'absolution, elle voyait jaillir du flanc de Notre Seigneur du sang qui la couvrait toute entière, et lavait toutes les taches de ses fautes.

Le jour de la fête de saint Matthieu, Apôtre, à l'élévation de la Messe, elle entra en extase, et elle disait: « Une seule fois, d'un seul mot, tu fus appelé, ô saint Apôtre, et aussitôt tu as laissé ton comptoir et toutes choses, pour suivre le doux Christ! Et moi, tant de fois, et par tant de paroles, et je n'ai pas bougé! Et je ne laisse pas toute autre affection, et je ne cours pas pour vous suivre, ô miséricordieux et amoureux Seigneur? Et quelles sont ces dures chaînes qui me retiennent? Quels sont ces lacets? Quels sont ces nœuds, qui m'empêchent de te suivre, d'expulser tout le reste, ô mon Seigneur? Quand sera-ce? Quand sera-ce que je te suivrai? que je jouirai de ta divine compagnie, dépouillée de toute cette dépouille terrestre? Mon attente est trop longue! Quand sera-ce, Seigneur? Quand sera-ce, que je serai digne de ta miséricorde, pour jouir de ce que si longtemps j'ai désiré? »

En 1602, le jour de saint Alexis, elle avait prié le saint de la faire participer un peu à ses gloires. Etant à table on lui apporta du pain bénit de saint Alexis. Au moment où elle le recevait, le saint se montra à elle tout glorieux. Puis elle le vit prenant sur son bras un enfant, neveu d'une religieuse, que celle-ci avait recommandé à saint Alexis, ce jour-là, parce qu'il était malade. Le saint l'oignait tout entier et le rendait guéri: et en effet l'enfant fut guéri.

Le jour de l'Annonciation de la B. V. Marie, alors qu'elle était à écouter la prédication, elle fut ravie en esprit, et se mit à dire: « Ne m'appelez plus sœur Cherubina: appelez-moi l'esclave de la B. Vierge. Je veux rester attachée avec des chaînes à son berceau, depuis l'heure de sa naissance. Je ne veux plus m'en séparer ». Elle dit encore beaucoup d'autres paroles à la gloire de la Reine du ciel et de la terre.

Comme on devait procéder à l'élection de la prieure du monastère, les religieuses étaient à l'église récitant le *Veni Creator*

spiritus, elle fut ravie en esprit et dit que dans le lieu où on allait élire la prieure était présente la Très Sainte Vierge tenant un calice d'or à la main, ayant à sa droite saint Dominique, à sa gauche saint Joseph, et en arrière la cour céleste, et elle concluait qu'en allant donner son vote, il fallait faire une profonde révérence et inclination. Et elle continua disant: « Oh! heureux celui qui pourrait faire une révérence telle qu'il la faudrait! Mais je ne mérite pas autant. Oh! bienheureux qui le pourrait! Qui la fera pour moi! Oh! combien je dois à celui qui l'a faite pour moi! Et il convient de se taire! »

Elle éprouva souvent des sentiments semblables ou différents de dévotion: pour les décrire tous, il faudrait un volume, sans compter que pour un grand nombre on n'a pas de relations claires. Pour ceux que je viens de décrire, je les ai trouvés enregistrés dans un manuscrit de son Confesseur, avec l'attestation de quelques religieuses confidentes, ou de celles qui souvent se trouvaient présentes à ses ravissements et extases. Plusieurs fois en particulier ils se produisirent en présence de sœur Girolama Conti, religieuse de grande piété et dévotion; de sœur Vincenza Giustiniani, de sœur Prassede Marini, de sœur Massimilla Passeri, de sœur Battista Frangipani, de sœur Domenica Paloni, de sœur Prudenzia Leopardi, de sœur Arcangela Alveri, de sœur Serafina Jacovacci, et des sœurs Belardina et Veronica, toutes deux Converses très religieuses. Toutes ces religieuses ont fait foi de ce que je viens de raconter et de ce qu'a écrit le Confesseur. Le nom de ce dernier fait défaut, parce qu'au début du cahier écrit par lui, au sujet de cette religieuse, il manque quelques pages.

Cette sœur mourut le.... 1609.

Comme nous l'avons déjà dit, elle avait vécu neuf ans à San Sisto, et fut l'une de celles qui passèrent à San Domenico, où elle vécut trente-quatre ans.

Le Seigneur l'éprouva en lui envoyant une hydropisie qui fit resplendir d'avantage en elle la vertu de patience, jusqu'à la fin de sa vie. Cette fin fut pour elle le principe de la vie nouvelle et plus sûre, qui ne connaît pas la mort.

Elle laissa à son départ le désir de lui tenir compagnie chez un grand nombre de celles qui la croyaient dans la gloire du Paradis.

Sœur Cherubina était de caractère allègre et jovial, et, comme nous avons dit, affable et charitable envers toutes.

Elle était de taille médiocre et pleine de vie. Son visage était bien formé et brillant.

Quand elle fut Sacristine, elle donna le grand pupitre du chœur.

Elle était douée d'une voix sonore et claire, et si agréable à entendre, qu'elle attirait à elle toutes celles qui l'entendaient chanter au chœur ou lire. Quand elle lisait au réfectoire, il leur semblait goûter un régal semblable, et dans les Leçons spirituelles, et dans la douceur de sa voix, bien qu'elle ne fit aucun cas de ces choses, et ne cherchât que le mépris d'elle-même.

Parfois, afin de mortifier le goût de quelque religieuse qui trouvait moyen de la faire lire souvent, ou pour lui donner à elle l'occasion d'étouffer quelqu'amour propre, s'il s'était rencontré chez elle, la Mère Prieure lui commandait de descendre de chaire, pendant qu'elle était en train de lire au réfectoire, et en envoyait une autre pour continuer la lecture. En ces circonstances, elle se montrait parfaitement indifférente, et très prompte à l'obéissance.

C'est en poursuivant cette série d'actions saintes, et beaucoup d'autres encore, que par négligence on a oubliées, que sœur Cherubina arriva au terme désiré de son passage dans l'éternité, ce qui arriva l'an 1609, après qu'elle eut souffert pendant deux ans d'une pénible hydropisie.

La Prieure était alors sœur Angela Jacovacci.

Son corps fut enseveli encore dans la vieille tombe commune, la seconde n'ayant été construite qu'en 1635.

Il pourrait se faire que cette sœur soit le second cadavre trouvé intact, bien qu'aucun document ne nous permette de l'affirmer.

XXX. — **Les sœurs Beatrice et Caterina d'Alessi.** Dame Costanza Leonini et noble seigneur N. degl'Alessi envoyèrent comme religieuses deux de leurs filles à San Sisto, l'une appelée sœur Beatrice, et l'autre, sœur Caterina.

Elles firent profession le 3 octobre 1568, et donnèrent 100 écus comme aumône au monastère.

Elles avaient reçu l'habit de la Mère sœur Eugenia de' Rossi l'an 1566.

La première, appelée sœur Beatrice fut une sainte religieuse, que le Seigneur appela bientôt au ciel.

Sœur Caterina survécut pour acquérir une plus grande perfection. Elle servit le monastère dans un grand nombre d'offices, et avec le plus grand zèle.

Elle s'exerça dans les pénitences, l'obéissance, les oraisons; mais Dieu voulut l'honorer en lui donnant une part de sa croix: elle perdit la vue et resta aveugle. A la cécité se joignit la privation de l'ouïe. Dans cet état de tribulation, elle ne pouvait entendre aucune parole de consolation: mais elle se consolait dans le Seigneur, en acceptant volontiers cette épreuve, et elle passait une grande partie du jour à réciter des Rosaires, des Chapelets de Notre Seigneur, et à pratiquer d'autres dévotion. Ce fut une patience de vingt ans.

Elle arriva au terme de ses vœux et termina ses peines temporelles dans les joies éternelles, où elle entra l'an du salut 1617, sous le priorat de Mère sœur Fausta Peruschi.

Son corps fut enseveli dans l'ancienne tombe.

Elle avait été religieuse cinquante et un ans: neuf dans le monastère de San Sisto, et quarante deux dans celui de San Domenico.

Cette Mère fut également prudente et zélée. Elle avait une intelligence ferme, était judicieuse et était d'une grande pureté.

Elle aimait spécialement le Saint Sacrifice de la Messe. Bien qu'aveugle et sourde, elle voulait être conduite à l'église chaque matin, pendant qu'on célébrait les Messes. Quelques sœurs l'assistaient. Quand celles-ci la touchaient un peu, elle savait qu'on récitait l'Evangile, ou qu'on était à l'élévation.

Elle avait une spéciale dévotion pour la B. V. Marie, pour saint Dominique, son Père, pour saint Alexis, pour sainte Catherine et pour sainte Ursule. Plusieurs fois elle récita onze mille *Pater noster* en l'honneur de celle-ci.

Lorsqu'elle recevait la visite de quelque sœur, elle la priait de vouloir bien l'avertir au son de chaque heure: et alors elle saluait son Ange Gardien.

Elle était belle de figure, et de taille juste.

Elle aimait beaucoup la pureté de l'âme et aussi celle du corps. Elle avait l'habitude de prier l'infirmière et celle qui la servait de tenir propres sa cellule et tous les objets qui se trouvaient à son usage.

A sa mort, on lui trouva dans une petite cassette quelques chaînes et ceintures de cilices, dont elle se servait sans doute à l'état de santé, d'autant plus que les Mères de San Sisto pratiquaient ce genre de pénitences, sans compter celles que les Supérieures leur imposaient même pour des fautes légères, afin de leur

apprendre la mortification. Sœur Caterina avait coutume de raconter qu'elle en avait fait un grand nombre, et en remerciait le Seigneur.

XXXI. — **La Vén. Mère sœur Fausta Peruschi.** Sous le priorat de la Mère sœur Eugenia de' Rossi, le noble seigneur Giulio Peruschi, romain, donna comme religieuse à San Sisto sa fille Fausta, qui garda le même nom en se faisant religieuse. C'était le 20 octobre 1567.

Elle fit sa profession l'année 1568, donnant au monastère comme dot la somme de 200 écus.

Cette jeune fille entra de suite avec générosité dans la voie de la vertu. L'une des preuves les plus manifestes fut la grande dévotion qu'elle avait pour l'Office divin. Elle aimait à se rendre au chœur avant le signal, pour préparer son âme, se recueillir, faire trêve à toute autre pensée, et se disposer à louer Dieu. Quand elle entrait à l'église, elle avait coutume de dire en faisant la génuflexion, cette strophe:

O Christ, Roi très clément,
Empare-toi de nos cœurs,
Afin que les louanges qui te sont dues
Nous te les rendions en tout temps.

Après la récitation de l'Office, elle passait un bon espace de temps en prière, et elle n'omit jamais de joindre à la prière la méditation de la Passion de Notre Seigneur pendant laquelle elle répandait beaucoup de larmes.

Elle avait grande dévotion envers la B. V. Marie, Mère de Dieu. Chaque jour elle la saluait en méditant les quinze Mystères du Rosaire et en récitant les cent cinquante *Ave Maria*, les quinze *Pater noster* et la pieuse salutation à son Nom, composée par le B. Jourdain, second Maître Général des Frères Prêcheurs.

L'une de ses grandes dévotions fut la prière pour les âmes du Purgatoire. Chaque jour elle récitait pour elles l'Office des Morts et les Litanies de la Vierge; puis les six *Pater noster*, les six *Ave Maria* et les six *Gloria Patri* en usage dans l'Ordre pour la délivrance des âmes du Purgatoire. Elle avait la coutume très fidèlement observée de réciter un *De profundis* immédiatement après la Bénédiction de la table, considérant cette aumône spirituelle comme faisant partie de sa réfection corporelle.

Elle fut employée dans un grand nombre d'offices.

Elle était ennemie de l'oisiveté, et aimait la pratique de la vertu.

Elle s'appliquait à enseigner à ses disciples et aux autres jeunes filles le chant choral, et aussi le chant figuré, qu'elle possédait à la perfection, et qu'elle avait pratiqué de nombreuses années dans le chœur de l'orgue. Elle faisait le *contr'alto,* auquel sa voix était proportionnée. A plusieurs reprises elle exerça au bénéfice de la piété, les offices de Sous Chantre et de Chantre.

Elle avait coutume d'intercaler souvent dans les conversations des pensées sur la mort, sur la pourriture et les vers de la tombe, sur la misère de nos corps, qui deviendront des cadavres horribles et puants.

Elle avait un très grand zèle pour l'observance régulière, et punissait sévèrement celles qui la transgressaient, et leur imposait des pénitences.

Elle était d'ailleurs pleine de bonté, et apparaissait comme une mère aimante, lorsqu'elle fut Maîtresse des novices, et Sous Prieure, puis Prieure: Elle fut Prieure deux fois: la première fois en 1616, au mois d'octobre, après la mort de sœur Arcangela Alveri, Prieure; et la seconde en 1626.

Durant son premier priorat, elle donna l'habit à sœur Maria Celeste Fonseca; durant le second, à sœur Maria Giovanna Piroti, à sœurs Maria Agostina et Marzia Maria Hurandi.

En 1627, pendant qu'elle était Prieure, un jour, ou plutôt une nuit qu'on récitait l'Office de Matines dans l'église ou chœur d'en-haut, après la lecture des Leçons, se déchaîna une tempête de pluie, pendant laquelle la foudre sous forme de globe de feu tomba sur le clocher, qu'elle détériora notablement. Elle pénétra ensuite dans le chœur, y fit divers zigzags sur la tête des sœurs. La Prieure et toute la communauté se prosternent à terre, élevant leurs cœurs vers Dieu et vers la B. V. Marie, dont l'image miraculeuse, dite « delle Grotte », se trouvait là, comme nous avons dit. La foudre se posa sur l'autel du chœur d'en-haut, puis, par la bonté et miséricorde divine, l'éclair cessa et la foudre passa dans l'église et le chœur d'en-bas, où elle fit quelques dégâts, ainsi que dans la façade extérieure de l'église.

La bonne Prieure rendit au Seigneur d'infinies actions de grâces pour le salut de ses filles.

Pendant son deuxième priorat, sœur Maria Francesca Altemps fit dans le réfectoire toutes les tables et les bancs en bois de noyer.

Ayant terminé son deuxième priorat et ses autres fonctions, à raison de son âge avancé, et devenue sujette à diverses infirmités, elle se retira dans le repos de sa cellule et dans les prières secrètes, jusqu'en l'année 1634, où, pendant le mois de mars, elle fut atteinte pendant huit jours de la maladie que les médecins appellent pulmonite, et qui l'enleva à la terre pour la conduire au ciel.

Elle avait été soixante sept ans religieuse, et avait quatre vingt et un ans d'âge.

La Mère sœur Marta Tenaglini était alors Prieure.

Elle fut ensevelie dans la tombe ancienne.

Cette Mère avait un aspect sévère, mais elle était bonne et d'une heureuse intelligence. Elle était douée d'une prudence très grande.

Elle donna à l'église, pendant qu'elle était Sacristine, une boîte en argent pour les hosties.

XXXII. — **Sœur Lodovica della Cetera.** C'est la Mère sœur Ippolita Veralli, Prieure, qui reçut cette religieuse, le 29 mai 1552. Celle-ci était la fille de noble seigneur Paolo della Cetera et de dame Paola Mutini. Elle s'appela sœur Lodovica. Elle fut admise à la profession en 1553, le 23 octobre, donnant une dot de 100 écus.

Cette sœur souffrit d'une longue maladie, causée toujours par la corruption de l'air: mais à la fin, elle surmonta le mal, et fut employée à divers offices et à l'administration du couvent, jusqu'en 1575.

Elle passa alors à San Domenico, où elle rendit son âme au Seigneur.

J'ignore combien de temps elle vécut à San Domenico: il est certain toutefois qu'en 1588 elle était déjà trépassée, puisqu'en cette année-là on renouvelle son nom dans la personne de sœur Lodovica, une jeune fille des Sigoncelli.

XXXIII. — **Sœur Paola Giustini.** La Mère sœur Eugenia dei Rossi était Prieure, lorsque, l'an 1567, se fit religieuse la fille de noble Pietro Paolo Giustini, qui s'appela sœur Paola.

Sa probation terminée, elle fit sa profession, le 20 octobre 1568, donnant au monastère 30 écus de dot.

Au sortir du noviciat, elle emporta gravés dans son âme tous les saints enseignements reçus de sa Maîtresse, et jamais plus n'oublia de les mettre à exécution. Elle devint une très observante et très dévote religieuse.

Elle avait en particulier une très spéciale dévotion pour son Père saint Dominique.

Le départ de San Sisto pour le nouveau monastère fut moins difficile pour elle, parce que celui-ci s'appelait San Domenico, bien qu'après son arrivée elle ait souffert une grande peine et déception de ce qu'il n'y avait pas là une église convenable pour honorer le saint Patriarche. Celle qui existait se trouvait fort étroite, et avec un seul autel, rustique et sans aucun ornement. Sœur Paola en était peinée, et elle allait cherchant de quelle façon elle pourrait exécuter son désir, lorsque vint à mourir son père, noble seigneur Pietro Paolo. Il lui revint quelque argent de l'héritage, qu'elle fit fructifier plusieurs années, et elle finit par avoir en sa disposition la somme de 1000 écus, pour commencer la construction d'une église suffisamment grande. Mais cet argent ne suffisait pas même pour les fondements. La bonne religieuse saisit l'occasion d'une visite que fit dans le monastère l'Em.me seigneur Cardinal Borghese, comme Protecteur de l'Ordre, pour examiner quelques constructions qui s'exécutaient dans la clôture. Elle se mit à ses pieds, et supplia Son Eminence de vouloir bien favoriser et promouvoir une si pieuse entreprise. Cette supplique ne resta pas vaine, et libéralement le Cardinal donna ordre de commencer la nouvelle église, en faisant un don de 500 écus d'or.

On ne saurait exprimer la joie intime de sœur Paola voyant ses désirs près de s'accomplir. Ni par elle-même, ni par les autres elle ne manquait une occasion de pousser à la construction de l'édifice. Elle suppliait tantôt l'une, tantôt l'autre des religieuses de coopérer par quelque aumône à la gloire du Patriarche saint Dominique. Elle finit par réunir 3000 écus.

Jusqu'alors on avait eu coutume de recevoir à l'habit les sœurs converses sans aucune dot: sœur Paola pensa que ce serait un bon secours de percevoir quelques centaines d'écus pour les appliquer à la construction.

On se rangea à son avis, et on établit de demander une aumône dotale de 200 écus pour chacune d'elles.

Ce ne fut pas un petit secours pour l'église, qui s'élevait rapidement, au grand contentement de la dévote fille de saint Dominique, dont toutes les pensées étaient concentrées dans l'idée de voir se construire un temple en son honneur.

Au milieu de ces préocupations, elle embrassa également celles que lui imposa l'obéissance, dans les divers offices d'Infirmière,

de Sacristine, de Procureuse, de Tourière, de Circatrice, de Portière, de Maîtresse des novices, de Sous Prieure.

Elle refusa obstinément, et à plusieurs reprises, son élection au priorat, voulant, disait-elle, rendre compte d'elle-même, et non pas des autres.

Elle passait une grande partie de ses journées à l'église.

Arrivée à l'extrême vieillesse, elle fut atteinte de longs délires. Il lui semblait, dans son imagination, être dans les mains des bourreaux; elle s'affligeait de se voir arrivée au moment d'avoir la tête coupée, ou d'être crucifiée par les pieds et par les mains; d'être frappée de coups de poignard: et elle se le figurait avec un sentiment si vif, que sous la véhémence de l'impression elle versait des larmes, poussait des lamentations; souvent elle apparaissait les yeux injectés de sang. Rien ne pouvait l'arracher à ces douloureuses imaginations.

Elle diminua de la sorte ses expiations dans le Purgatoire.

Elle arriva au terme de ses jours en 1636.

Elle avait été religieuse soixante-neuf ans: huit à San Sisto et soixante-et-un à San Domenico.

Elle laissa de dignes souvenirs de sa piété. L'église parlait d'elle. Elle avait également donné à l'autel de l'église un bassin d'argent doré et une paire de burettes en cristal de roche pour la Messe. Elle y dépensa à peu près 120 écus.

Elle trépassa sous le priorat de la Mère sœur Faustina Galletti, et fut ensevelie dans la nouvelle sépulture, près de l'autel de sainte Catherine de Sienne.

Cette Mère aimait beaucoup la pureté et la blancheur de l'âme et du corps. Elle ne pouvait souffrir la moindre ombre de tache dans ses vêtements, quoique d'ailleurs toujours vieux et simples. De même dans sa cellule, elle ne pouvait supporter la moindre paille ou poussière.

Elle était de caractère timide, tranquille et humble.

Sa personne était d'une bonne grandeur. Elle avait la figure ronde et blanche, et le visage agréable.

Dans le monde, elle s'était appelée Girolama.

XXXIV. — **Sœur Perpetua Lubertini.** C'est de la Mère sœur Ippolita Veralli, Prieure, que cette religieuse reçut l'habit.

Le 29 mai de l'année 1568, son père, noble Luigi Lubertini, donna 100 écus de monnaie comme dot de sœur Perpetua Lubertini,

qui fit profession ce même jour, ayant fini l'année de son noviciat.

Elle s'était acheminée dans les bons et vertueux principes de perfection, où elle persévéra durant huit ans dans le monastère de San Sisto.

Selon le récit de quelques-unes, elle entra dans l'autre monastère, en 1575. D'autres veulent qu'elle passât à meilleure vie, lorsqu'on traitait de la translation. Il est certain seulement qu'elle ne vivait plus en 1579, parce qu'on trouve dès lors une autre sœur Perpetua.

XXXV. — **Sœur Agata Bonavena.** La Prieure était Mère sœur Costanza Alli, quand se fit religieuse à San Sisto, vers l'an 1570, la fille de noble seigneur Desiderio Bonavena.

Elle dut subir des assauts nombreux de la part du Tentateur, qui cherchait à la détourner de sa sainte vocation. Il lui montrait les austérités, les tristesses des religieuses; lui représentait combien il est difficile d'abdiquer sa propre volonté et de la soumettre à autrui; il lui rappelait la perpétuelle clôture. Toutes ces difficultés et d'autres étaient insurmontables.

La pauvre jeune fille était perplexe et hésitante.

Il s'ajouta le vacarme et l'opposition d'une tante à elle, à qui il déplaisait de la voir religieuse, et de toutes manières, et par tous moyens, lui persuadait de laisser cet état, et de s'en retourner dans le monde.

La novice céda à tant d'assauts, et résolut de partir. Mais craignant son père, elle décida de le faire par la fuite. Avec sa tante, elle avait convenu du moment et du moyen.

Mais Celui qui l'avait choisie pour son épouse et appelée à cette vocation céleste, ne voulut point permettre sa perte, et fit connaître aux sœurs la combinaison.

On l'avertit doucement, on lui fit connaître la dignité à laquelle Notre Seigneur l'avait appelée en la plaçant dans la vie religieuse, en la comptant parmi ses épouses, et au nombre des chères filles du grand Patriarche saint Dominique, et ainsi sous la protection spéciale de la Reine des Anges. D'autre part, on lui montra à quel péril elle exposait son âme en se laissant séduire par le démon, l'ennemi rusé de toute vertu, qui n'avait qu'un seul but, celui de la priver de la glorieuse couronne promise par le Seigneur à ceux qui persévèrent.

Ces avertissements et une lumière nouvelle venue de Dieu

changèrent ses pensées en une délibération meilleure, la déterminèrent à persévérer dans sa première vocation, et lui inspirèrent un repentir et une douleur véritables. Elle pleura, elle confessa sa faute au milieu du Chapitre, en demanda une juste pénitence, qu'elle accepta et accomplit avec une grande contrition.

Elle s'appliqua ensuite à rendre grâces à Dieu d'un tel bienfait, et elle chercha avec goût et joie à embrasser les rigueurs de la vie religieuse et à travailler pour qu'on lui accordât de pouvoir faire profession.

Elle l'obtint pour le 30 mai 1571.

Son père donna au monastère une aumône de 360 écus, au nom de sœur Agata.

Elle resta fidèle à cette vie vertueuse et édifiante dans l'un et dans l'autre monastère, pendant le cours de 35 ans.

Elle termina ses jours en 1605, après avoir été une religieuse très exemplaire, et laissant après elle une grande réputation de vertu.

Elle mourut sous le priorat de Mère sœur Angela Jacovacci, et fut ensevelie dans la vieille sépulture.

XXXVI. — **Sœur Maria et la Vén. Mère sœur Vincenza Giustiniani.** Ces deux religieuses, sœurs par le sang, furent reçues par la Mère sœur Costanza Alli.

Elles étaient nées à Schio, dans l'Archipel, de la noble famille des Giustiniani, seigneurs de cette île, à l'époque même où traîtreusement elle fut occupée par l'impie Soliman. Ce dernier, sous prétexte d'amitié, y envoya Piali avec 110 galères, s'en empara, et réduisit à l'esclavage non seulement les nobles Giustiniani, maîtres du pays, mais encore tous leurs parents. On les envoya à Caffa, où ils couraient les plus grands périls, se trouvant complètement entre les mains des Turcs barbares. Et, ce qui était plus douloureux, c'est que dans cet état se trouvaient beaucoup de jeunes femmes et de jeunes filles, qui couraient d'évidents périls pour leur pudeur.

Au récit de ces malheurs et de tout ce qui pouvait arriver encore, le Cardinal Giustiniani, leur parent, s'employa avec le saint Pape Pie V auprès de Charles IX, qui obtint leur délivrance.

Les Giustiniani furent néanmoins privés de la souveraineté, et conduits à Constantinople. C'est de là que, par ordre du Cardinal, on fit secrètement enlever par des marchands chrétiens nos

deux jeunes filles avec plusieurs autres fillettes, et qu'on les conduisit à Rome. Elles racontèrent elles-mêmes que lorsqu'on voulut les conduire hors de la ville, on les enferma dans des tonneaux, où les marchands avaient coutume d'emporter le raisin sec du Levant. On les enleva de la sorte à ces chiens de Turcs.

Ces jeunes filles arrivèrent par Viterbe. Quelques-unes des plus jeunes furent laissées à la garde du monastère de San Bernardino; pour les deux plus âgées, qui pouvaient choisir leur vocation, on les plaça à Rome, dans le monastère de San Sisto.

Là elles se firent religieuses, sur la présentation du Cardinal. Comme le Cardinal avait été Général et Protecteur de l'Ordre, elles furent reçues à titre gratuit.

L'une s'appela sœur Maria, l'autre prit le nom de sœur Vincenza, le nom du Cardinal.

La première fut immédiatement éprouvée par la contagion de l'air, dès le commencement de son noviciat; le mal s'aggrava avec le prolongement du séjour, et finit, au bout de peu de mois, par lui arracher la vie. C'était pour elle le chemin du ciel.

Sœur Vincenza surmonta l'infection de cette atmosphère, et grandit dans la vertu en grandissant en âge. Sa probation terminée, elle se lia par les vœux solennels l'an 1570.

Elle fut de celles qui passèrent à San Domenico.

Elle y fut occupée aux offices ordinaires que l'obéissance impose annuellement.

Dans ces fonctions, elle arriva à un âge plus mûr, et se rendit apte à des charges plus importantes. Elle fut Tourière, Portière, Circatrice, Mère du Conseil, Maîtresse des novices, Sous Prieure, et enfin Prieure l'an du salut 1618.

Elle reçut dans l'Ordre comme Prieure sœur Maria Eletta Cinquini.

Sa charge finie, elle vécut quelques années dans le recueillement et la paix; puis arriva l'heure de la véritable paix éternelle. Elle fut atteinte de douleurs d'entrailles, et rendit son esprit à son Dieu le 28 août 1622, sous le priorat de Mère sœur Vittoria Peruschi.

Elle avait été une religieuse très observante, amie de la paix spirituelle et temporelle, d'une grande simplicité et obéissance.

On raconte d'elle que jamais elle n'avait omis le moindre détail dans l'accomplissement de la Règle, sans aller s'en humilier devant sa Supérieure et dire sa faute, avant d'aller prendre son repas.

Elle avait une dévotion spéciale à saint Vincent Ferrier et à saint Vincent, diacre et martyr.

Elle était de grande taille et toute pleine de vie; elle avait le visage blanc et joyeux, mais de majestueuse prestance.

Pendant qu'elle était Sacristine, elle fit don d'une belle croix d'argent avec le Crucifix, pour l'autel de l'église.

Son corps fut enseveli dans la tombe ordinaire, près des confessionnaux.

XXXVII. — **La Vén. Mère sœur Vittoria Peruschi.** Ce fut encore la Prieure sœur Costanza Alli qui reçut cette religieuse au monastère.

Sœur Fausta Peruschi, dont nous avons parlé plus haut, s'était faite religieuse en 1567. Le noble seigneur Giulio Peruschi, voulut donner encore l'une de ses filles au monastère de San Sisto. Dieu les y avait appelées toutes les deux. C'est en 1570 qu'y entra comme religieuse celle qui s'appela sœur Vittoria; et le 2 novembre 1571 elle fit ses vœux religieux.

Elle donna 236 écus d'aumône dotale.

Quel était l'esprit qui avait guidé sœur Vittoria à la vie religieuse, on le connut bientôt, quand on vit sa fidélité à assister au chœur de jour et de nuit, son zèle et son assiduité à l'oraison, son courage à passer la plus grande partie de ses nuits en prière, et tous les moments du jour que lui laissaient ses occupations.

Jamais elle ne mangea de viande, sauf dans le cas d'infirmité grave, et sur l'ordre des médecins et des Supérieurs, selon la durée de la maladie.

Elle observa toute sa vie ponctuellement tous les jeûnes de l'Ordre; chaque semaine elle jeûnait un jour au pain et à l'eau. Elle faisait de même pour toutes les vigiles de la B. V. Marie, des saints de l'Ordre, et des autres saints pour lesquels elle avait une dévotion spéciale. Tous les mardis, sans exception, elle jeûnait et usait de nourriture quadragésimale, par dévotion pour la Madonne de Constantinople.

Elle portait habituellement le cilice. Durant sa dernière maladie, on lui trouva une chaîne de fer, qui la ceignait sur la chair nue.

Jamais, et pour aucune infirmité, elle ne permit qu'on lui enlevât les draps de laine, ni qu'on lui remplaçât son linge de corps par de la serge. Elle était toujours habillée avec la plus grande

simplicité, et n'usa jamais que des vêtements les plus pauvres, et toujours avec la tunique de laine. Son zèle pour les observances était rigoureux, et n'admettait pas qu'on se montrât négligent sur ce point.

Elle avait le cœur débordant de compassion et de charité pour le prochain. C'est ainsi qu'elle fit vœu de jeûner un jour par semaine, durant toute une année, pour obtenir la santé à la sœur d'une religieuse qui se trouvait en état de grossesse, et était exposée à mourir avec son enfant. Il plut au Seigneur de l'exaucer et de sauver la mère et l'enfant. La bonne et charitable sœur jeûna selon sa promesse, ajoutant à son jeûne habituel au pain et à l'eau d'une fois par semaine, un second jeûne pour accomplir son vœu. Elle se montra très patiente en toutes les épreuves, et particulièrement durant une grave et longue maladie aux yeux, qui la laissa presqu'aveugle.

Au point de vue de l'obéissance, jamais elle ne différa l'accomplissement de ce qui lui était commandé. Elle fut employée d'abord dans tous les offices du monastère, qu'on avait l'habitude de confier à chacune, comme je l'ai décrit ailleurs. Quand elle arriva à un âge plus avancé, on lui confia le tour, la porte, l'office de Camerlingue, celui de Dépositaire, de Sous Prieure, de Maîtresse des novices, et, en 1622, celui de Prieure.

Le Seigneur ne laissa pas d'éprouver sa patience par de nouveaux revers.

La veille de Noël et les deux jours suivants, on entendit inopinément une petite cloche, placée en face de l'église d'en-haut, sonner quelques coups, sans qu'on pût savoir qui l'avait sonnée. Quoiqu'il en soit, il semble que le Seigneur le voulut, comme pour donner avis de l'incendie qui éclata la nuit de saint Jean l'Evangéliste.

Une sœur infirme avait coutume de déposer souvent du charbon, et même des sarments dans une chambre inabitée, en face de la sienne, et une bassinoire pleine de feu. Il semble incontestable qu'une étincelle tomba sur ces matières inflammables, s'y propagea toute la nuit, mit le feu aux poutres de la cellule, monta jusqu'au toit, et put alors se répandre avec une grande véhémence et rapidité dans le dortoir.

A ce bruit, et sentant la grosse fumée, les sœurs s'éveillèrent, éperdues, épouvantées à ce fléau inattendu. Elles ne suffisaient pas à l'arrêter.

Elles se mirent à sonner les cloches en tocsin, on les entendit: les serviteurs et les voisins accoururent, amenant avec eux des maçons pour couper les poutres et découvrir les toits. La foule arriva pour porter et jeter de l'eau. Les religieuses en apportèrent une grande quantité.

Dans ce malheur, la sage Prieure laissa entrer beaucoup de gens, mais elle eut la précaution de se placer sur la porte pour savoir qui entrait.

Au milieu de cette épreuve, elle n'oublia pas d'élever son âme vers Dieu, et promit par vœu que ce jour-là toutes jeûneraient au pain et à l'eau, si l'incendie cessait, et si quelques religieuses qui se trouvaient dans le voisinage de l'incendie, et qui avaient souffert beaucoup à la gorge de la fumée brûlante, en restaient délivrées. Il plut à la miséricorde divine qu'il en advint de la sorte. L'incendie commença à se calmer puis, s'éteignit; et les religieuses qui en avaient souffert furent guéries en peu de jours.

On accomplit le vœu, et la bonne Prieure rendit à Dieu d'infinies actions de grâce, de ce qu'il les avait sauvées d'un si grand péril.

On se mit à réparer les dommages causés, on reconstruisit ce que le feu avait consumé. Par la même occasion, on fit raffermir certaines murailles, du côté de Santa Maria Maggiore. Il fallut faire face à la dépense et pour cette construction, et pour la construction d'un nouveau dortoir à peine terminée. Le monastère se trouva un peu surchargé. On vendit les droits que le monastère possédait sur une propriété appelée Bondi, en commun avec la famille Cenci. J'en ai parlé avec détails dans le livre des *Biens du monastère*.

Lorsque sœur Vittoria fut au terme de son priorat, on la fit Camerlingue, et elle exerça cette fonction à l'extraordinaire satisfaction de la communauté. Elle occupait cette charge, lorsque le matin du 1er mai 1626, fête des saints Philippe et Jacques, pendant qu'elle entendait la Messe, elle fut frappée d'un coup d'apoplexie qui lui enleva la parole et le mouvement. On la porta à bras dans son lit, où, au bout de dix jours, ayant reçu les sacrements avec de grands sentiments de piété, elle quitta cette vie pour passer à l'autre qui est plus heureuse.

Elle avait vécu à San Sisto un peu moins de quatre ans, et à San Domenico environ cinquante et un ans.

La Prieure, à sa mort, était Mère sœur Innocenzia Giustini.

Cette Mère avait le visage sévère, mais dans les rapports, elle était agréable et bienveillante. Elle causait noblement, était d'une bonne intelligence, et apte au gouvernement.

Elle était de grande taille, d'aspect austère, les yeux un peu détériorés par l'infirmité, de complexion robuste.

XXXVIII. — **Sœur Terenzia et la Vén. Mère sœur Innocenzia Giustini.** Ces deux religieuses, sœurs par le sang, furent encore reçues par la Mère sœur Costanza Alli, Prieure. Ces deux filles de noble seigneur Pietro Paolo Giustini, sœurs encore de sœur Paola Giustini, dont nous avons fait mention plus haut, entrèrent comme religieuses à San Sisto. Dans le siècle elles s'étaient appelées, l'une Settimia, qui en prenant l'habit échangea ce nom contre celui de sœur Terenzia; l'autre, Olimpia, qui prit le nom de sœur Innocenzia.

Toutes deux furent reçues dans l'Ordre au monastère de San Sisto, et, en 1573, ayant achevé leur probation, elles furent admises à la profession pour les vœux habituels, le 20 décembre 1574.

L'année suivante, elles passèrent ensemble dans le monastère nouveau. Là elles s'appliquèrent spécialement à la mortification et aux jeûnes.

On leur confia divers offices, puis, plus tard, on leur imposa les charges ordinairement réservées aux plus anciennes. Elles devinrent enfin Mères du Conseil. Sœur Terenzia devint en plus Camerlingue. C'est au milieu de cette administration qu'elle tomba malade, et s'en alla au repos de l'autre vie.

De cette Mère il reste quelques mémoires, où l'on voit comment fut employée une bonne somme d'argent qui lui revint par la mort de son père et de son frère. Outre les 300 écus qu'elle apporta en dot, elle fit paver en briques, dans le monastère de San Domenico, une cour au milieu de laquelle se trouve une citerne, et on la voit encore aujourd'hui telle qu'elle la fit réparer. Elle donna aussi une paire de chandeliers d'argent pour l'usage de l'église.

Elle fut trés dévote aux âmes des défunts. Chaque jour elle récitait l'Office des Morts. Et parce qu'elle avait la langue un peu embrouillée, elle demandait constamment à de nombreuses sœurs, de réciter cet office avec elle, ne voulant le laisser à aucun prix.

Elle était de caractère calme et simple; elle avait la taille bien proportionnée; le visage n'avait rien de trop brillant.

Elle partit pour le ciel en décembre 1624, sous le priorat de sa sœur Innocenzia Giustini.

Elle avait été religieuse cinquante quatre ans.

On l'ensevelit dans la tombe ancienne.

Quant à sœur Innocenzia, la seconde des deux sœurs, elle fut d'une belle intelligence et habile à toute sorte de gouvernement. Elle remplit d'abord les offices ordinaires, puis elle fut chargée des fonctions attribuées aux anciennes, celles de Circatrice, de Tourière, de Cellérière, de Dépositaire. Elle fut nommée Maîtresse des novices puis Sous Prieure, et enfin, l'an 1624, le 12 mai, elle fut élue Prieure.

Durant son priorat, elle donna l'habit à sœur Grazia, à sœur Flavia Dometilla Capizucchi, à sœur Maria Giulia de' Massimi, à sœur Maria Prudenzia, à sœur Arcangela Garsia Mellini. Elle reçut également pour le monastère quatre sœurs converses, dont deux furent désignées pour être tour à tour, chacune sa semaine, adjointes aux religieuses de chœur chargées du service des infirmes; tandis que les deux autres aideraient pour le blanchissage des robes des sœurs. Ce fut un grand service rendu, et très bien reçu des religieuses. Cet usage s'est continué et se continue encore de nos jours.

Elle savait que la dévotion du très saint Rosaire existe dans l'Ordre entier, et resté particulièrement en vénération chez les sœurs de ce monastère, à ce point que pour elles c'est une loi presque inviolable de le réciter chaque jour séparément. Il sembla dès lors convenable et juste à la Prieure que les sœurs, à une heure déterminée, se rendissent toutes ensemble à l'église pour le réciter en commun devant la B. V. Marie. Elle imposa donc à sœur Prassede Marini de sonner à une heure déterminée quelques coups de cloches, ou le matin après les Messes, ou après les Vêpres, ou même après Complies, selon la convenance des temps, afin qu'il fût possible aux sœurs de chœur et aux sœurs converses de prendre part ensemble à ce saint exercice de piété. Elle savait combien les prières faites en commun et réglées par l'obéissance sont meilleures que les prières faites selon le choix particulier et isolément.

Le démon ne tarda pas à montrer combien cette dévotion lui déplaisait. Un jour que sœur Prassede sonnait la cloche, selon l'ordre de la Prieure, elle reçut, sans voir personne, une giffle si violente, que le bruit en fut entendu de toutes les sœurs présentes, comme l'attestent plusieurs religieuses. Cet avis fut pour toute la

communauté une raison de rester plus fidèle à la sainte coutume: et surtout pour la dévote Prieure.

Celle-ci récitait chaque jour la troisième partie du Rosaire avec toutes les sœurs: mais, au milieu de tous les soucis de sa charge, elle trouvait encore le moyen de réciter en son particulier les deux autres parties. Et elle y ajouta même tous les jours de sa vie beaucoup d'autres prières, qu'elle avait coutume de réciter avant les Matines.

Elle se levait assez tôt, pendant la nuit, pour réciter tout l'Office des Morts, les Psaumes de la Pénitence, l'Office de la Croix et de la Couronne de Notre Seigneur. Tous les dimanches et toutes les fêtes, elle récitait le Psautier au complet.

Elle avait une dévotion très spéciale à Notre Père saint Dominique et à sainte Catherine de Sienne.

Quand on construisit l'église, elle donna 200 écus pour la construction, puis elle construisit entièrement à ses frais la chapelle de sainte Catherine de Sienne, telle qu'on la voit aujourd'hui. Elle l'orna de beaux marbres et de stuc doré. Elle y consacra la somme de 900 écus gagnés en partie par le travail qu'elle s'imposait pour éviter l'oisiveté, et surtout obtenus comme sa part de la succession de son père et de son frère. Elle put également doter cette chapelle d'un fond de 400 écus. Elle la fit orner d'une belle lampe en argent avec quatre autres lampes plus petites.[1]

C'est en travaillant de la sorte qu'elle parvint à l'âge de 80 ans, desquels elle passa 64 dans la vie religieuse: 2 à San Sisto et 62 à San Domenico.

Sa dernière maladie fut une hydropisie d'estomac, qui dura quelque temps. C'est en se recommandant à saint Dominique, qu'elle rendit son âme à Dieu, en avril, l'an 1637.

Les rapports avec elle étaient affables. Sa physionomie n'était pas désagréable du tout. Elle était charitable et active.

Elle connaissait convenablement le chant choral, et avait une voix aimable.

Elle quitta cette vie sous le priorat de Mère sœur Faustina Galletti.

On l'ensevelit dans la nouvelle sépulture.

---

1 La dévotion envers sainte Catherine de Sienne avait donc passé de San Sisto Vecchio à San Domenico. Dans l'abside de l'église de San Sisto, à gauche, on avait peint, dès la fin du XIV.e siècle la glorieuse « Mantellata », en manteau noir, en tunique et voile blancs, et sans le scapulaire, il va sans dire. Cette peinture, vue il y a quelque trente ans, doit exister encore: on devrait la reproduire et la publier.

XXXIX. — **Sœur Faustina Galletti, la première.** C'est également par la Mère sœur Costanza Alli, que fut admise cette religieuse.

La famille Galletti tire ses origines de la ville de ..... où elle comptait parmi les familles nobles. De cette famille arriva, en 1574, au monastère de San Sisto, cette religieuse, appelée sœur Faustina. A peine fut-elle reçue, qu'elle tomba malade, comme il arrivait au plus grand nombre, et passa au ciel avant d'avoir terminé son année de probation.

Quelques-unes veulent qu'elle ait quitté la vie pendant qu'elle était encore à San Sisto; d'autres, immédiatement après son arrivée à San Domenico, où on l'aurait transportée gravement infirme. Elle serait dans ce cas la première sœur ensevelie à San Domenico.

XL. — **Les sœurs Quinzia et Giulia del Bufalo.** Sous le même priorat de la Mère sœur Costanza Alli, ces deux religieuses, sœurs par le sang, prirent l'habit dominicain.

On préparait déjà tout pour la translation de la communauté, lorsque, vers la fin de 1574, elles firent leur vestition à San Sisto.

Elles étaient filles de noble seigneur Paolo del Bufalo. L'une, qui s'appela sœur Quinzia, garda son ancien nom en se faisant religieuse; l'autre, qui se nommait Laura, changea son nom et s'appela sœur Giulia.

Elles étaient encore novices, lorsqu'elles passèrent à San Domenico. Elles y firent profession ensemble, en 1576, le 20 décembre.

Entre les deux, elles apportèrent comme aumône 400 écus.

Elles montrèrent bientôt par leurs œuvres à quelle perfection elles aspiraient.

Elles s'appliquèrent à chaque détail des observances de la Règle, en particulier à la fréquentation du chœur du jour et de la nuit, et constamment avec une dévotion exemplaire.

Elles pratiquaient la plus prompte obéissance envers les Supérieures, lorsqu'elles furent désignées pour les charges et travaux de la vie religieuse; elles s'y dévouèrent avec le zèle le plus absolu.

Sœur Quinzia avait une complexion forte et robuste, ce qui lui permit d'ajouter à ses labeurs des jeûnes nombreux: non seulement ceux de la Règle, mais encore d'autres de son choix. Durant toute sa vie, elle refusa la dispense du maigre, sauf pendant les maladies. Trois jours de la semaine elle ne mangeait ni œufs,

ni laitages. Pour un grand nombre de vigiles, elle se contentait de pain et d'eau.

Elle s'appliquait à la pratique de la pénitence, et y montra toujours une admirable générosité. Souvent elle prenait de rigoureuses disciplines. Elle se montrait ennemie de toute vanité, même des plus minimes. Elle les reprenait sévèrement, quand il lui arrivait d'en rencontrer chez quelque sœur.

Elle avait la plus profonde estime pour le silence, qu'elle observait strictement.

Elle veilla toujours avec le plus grand zèle à ce que fussent observées toutes les prescriptions de la vie religieuse.

Elle eut soin d'instruire ses filles les novices sur chaque détail, quand elle fut Maîtresse et Sous Prieure.

Elle s'était ainsi montrée digne de plus grandes fonctions encore, et les religieuses avaient déja jeté les yeux sur elle pour la nommer Prieure et Mère de toutes; mais elles furent prévenues par la mort, peu de temps, c'est-à-dire deux mois, avant l'élection nouvelle.

Les sœurs furent très affligées, en se voyant privées d'une Mère aussi exemplaire.

Cette perte arriva durant le mois de mars de l'an 1626, par un coup d'apoplexie, qui laissa la malade complètement impotente. Snrvint une fièvre, qui la réduisit à la dernière extrémité. Afin, d'augmenter ses mérites, le Seigneur lui envoya une agonie de plusieurs jours. A la fin, ayant reçu les sacrements avec toute la piété d'une véritable religieuse, elle partit de ce monde.

Elle avait toujours aimé beaucoup la prière: sa demeure était plutôt l'église que la cellule. Chaque jour elle méditait quelque circonstance de la mort et de la Passion du Sauveur.

Elle fut patiente dans l'adversité et prudente dans les conseils.

Dans ses relations elle était austère et parlait peu.

Elle était d'une taille plutôt grande que médiocre.

Elle fut une bienfaitrice de la sacristie, et donna pour l'usage de l'église un bassin, un bocal d'argent et une paire de coussins brodés.

Elle mourut sous le priorat de la Mère sœur Innocenzia Giustini, et fut déposée dans l'ancienne sépulture.

La seconde religieuse, sœur Giulia, dont nous devons parler encore, n'était pas de complexion très forte, ni de grande taille. Elle dut mitiger un peu les austérités de sa vie.

Elle remplit néanmoins toutes les prescriptions de sa Règle.

Elle était particulièrement assidue à l'oraison. Elle eut une dévotion spéciale envers sainte Marie Madeleine, et se préparait avec ferveur à la célébration de sa fête, par la prière, par les veilles et par les aumônes.

Avec l'autorisation des Supérieurs, elle faisait la communion ce jour-là. Elle fit pénétrer si avant cette dévotion dans l'âme de ses sœurs, que d'un commun accord on établit l'usage de célébrer la vigile de la sainte, de faire la communion le jour de sa fête, si, pour quelqu'autre motif, on n'en disposait pas autrement.

Sœur Giulia ne laissa jamais passer un jour sans faire mémoire de sa sainte dans ses Offices et oraisons privées. Elle garda cette dévotion toute sa vie.

Elle vécut 67 ans, dont 50 ans de vie religieuse.

Elle avait servi le monastère en divers offices. Avec sa sœur elle fut élue Mère du monastère.

C'est à partir de cette époque qu'on décida de nommer treize Mères, parmi lesquelles est toujours choisie la Prieure, et celle-ci gouverne la communauté avec ses douze compagnes. On décida ainsi en mémoire des douze Apôtres, choisis parmi les soixante-douze disciples.

Cette élection, sous une forme nouvelle, fut sagement accordée et imposée par les Provinciaux, à raison du grand nombre de sœurs qui étaient alors cent trente, et à raison de l'impuissance des Mères anciennes, qui jusqu'alors n'étaient qu'au nombre de neuf, dont plusieurs étaient rendues inhabiles par les infirmités, d'autres alourdies par le grand âge, de sorte que tout le poids du gouvernement retombait sur un petit nombre. On voulut ainsi avoir pitié de ces dernières.

Sœur Giulia élevée à ces fonctions, en reçut un surcroît d'occupations nouvelles. Elle fut aussi Camerlingue du monastère et Tourière.

Au milieu de ses travaux, le Seigneur la visita en lui envoyant une paralysie, qui lui fit perdre l'usage de ses membres et de la parole, pendant plusieurs années. A la fin elle rendit l'esprit à son Créateur, l'an 1627.

Cette Mère laissa, comme souvenir de sa piété une paire de chandeliers d'argent pour l'autel, fort remarquables et de grande valeur.

Sa mort survint sous le priorat de la Mère sœur Fausta Pe-

ruschi, et la défunte fut ensevelie dans la tombe ordinaire.

On conserve de cette Mère un Crucifix très dévot, et qu'elle garda toujours avec une grande vénération. Elle le disait miraculeux, et professait en avoir obtenu des grâces nombreuses.

On le conserve dans la chapelle de la B. V. Marie qui se trouve au jardin.

XLI. — **Sœur Agnese Alli.** Le noble chevalier Alli, florentin de patrie, se transporta à Rome avec toute sa famille, à raison des inimitiés qui le poursuivaient dans son pays.

Il fit religieuse l'une de ses filles dans un certain monastère, où la ferveur primitive s'était complètement relâchée: ce qui était fort peu du goût de la jeune fille et déplut complètement à son père. Celui-ci ne voulut pas qu'elle y restât. Apprenant d'ailleurs que les sœurs de San Sisto avaient acquis un autre monastère, dans un air plus pur et plus salubre, il se rendit à San Sisto. La Prieure était alors la Vén. Mère sœur Costanza Alli, sa sœur. Il lui déclara qu'il avait eu toujours beaucoup de vénération pour ce monastère, et qu'il l'aimait beaucoup, puisque sa chère sœur s'y trouvait. Il ajouta que si dès l'abord il n'y avait pas envoyé sa fille pour y être religieuse, c'était uniquement par crainte de cet air mauvais, où les morts se succédaient si rapidement. Elle-même d'ailleurs lui avait attesté le fait, et lui avait conseillé le délai, afin de ne point perdre sa nièce à peine arrivée auprès d'elle. Mais on avait porté remède à la situation en se transférant ailleurs. Il concluait donc, et c'était sa volonté, que sa fille passerait du monastère où elle se trouvait, et entrerait à San Sisto. La Prieure demanda le consentement des sœurs, et on la reçut peu avant la translation, et en temps d'hiver, époque où l'air était moins nuisible. Elle revêtit l'habit dominicain le 20 décembre, 1574.

Elle conserva le nom de sœur Agnese, qu'on lui avait déjà donné.

Quelques semaines plus tard, elle passa à San Domenico, et comme elle était dans la même voiture que la Prieure, sa tante, elle fut la première qui entra dans la nouvelle habitation. La Prieure étant restée sur la porte pour introduire toutes les autres, sœur Agnese passa en avant.

Après sa probation, elle fit profession par les vœux habituels.

Son père lui assigna pour dot 280 écus.

Dieu lui accorda les années d'une longue vie, qu'elle consacra en grande partie à de nombreuses fonctions.

Arrivée à l'âge mûr, elle fut nommée Maîtresse des novices, puis Sous Prieure.

Parvenue à l'âge de 89 ans, dont elle avait passé 64 dans la vie religieuse, elle émigra à la vie meilleure pendant le mois de décembre 1638, sous le priorat de la Mère sœur Marta Tenaglini.

Elle fut ensevelie dans la nouvelle sépulture.

Elle disait souvent, dans les récréations, qu'ayant été la première à entrer dans le nouveau monastère, elle voulait être la dernière à en sortir parmi toutes celles qui étaient venues avec elle.

Et il advint précisément que toutes les autres étaient déjà passées à la paix éternelle, lorsqu'elle y fut enfin appelée à son tour.

Elle avait choisi comme avocats auprès de Dieu sainte Agnès de Montepulciano et saint Michel Archange.

Ce fut une Mère très zélée, et elle ne faisait des concessions à personne. Elle était d'une grande piété.

Elle voulut que l'argent qu'on lui donna pour son usage passât à l'église. Quand elle fut Sacristine, elle donna un bénitier et un aspersoir d'argent. Elle avait déjà donné un ornement de brocart d'or le jour de sa vestition. Elle l'avait fait avec sa propre robe.

Elle était blanche de visage, de grande taille, et ordinairement pleine de vie.

XLII. — **Sœur Diana Vittori.** Sous le priorat de la même Mère sœur Costanza Alli, en janvier ou février 1575, peu de jours avant le départ de San Sisto, furent reçues à l'habit religieux trois sœurs de la noble famille des Vittori.

La première, qui s'appelait Virginia, prit le nom de sœur Diana ; la seconde, nommée Clarice, s'appela sœur Camilla en se faisant religieuse ; la troisième ne changea pas de nom et garda celui de Pacifica, qu'elle avait porté jusqu'alors.

Toutes trois furent conduites comme novices au nouveau monastère de San Domenico.

Les deux premières, sœur Diana et sœur Camilla furent admises à la profession, le 29 décembre de l'année suivante 1576.

Elles apportèrent chacune 100 écus.

Sœur Diana eut toujours à cœur de suivre les exemples vertueux que lui donnaient ces vénérables Mères, modèles de vraies religieuses, par la fréquentation du chœur, la piété dans l'oraison, la pauvreté volontaire, le silence, l'obéissance.

Elle se montra leur fidèle disciple.

Employée aux travaux habituels, elle s'en acquitta avec grand soin. Quand elle fut l'une des anciennes, on la fit Circatrice, Tourière, Maîtresse des novices.

Au mois d'août 1620, elle fut assaillie de terribles douleurs d'entrailles et passa à la vie meilleure, sous le priorat de la Mère sœur Angela Jacovacci. Elle fut ensevelie dans l'ancienne sépulture.

XLIII. — **Sœur Camilla Vittori.** Sœur Camilla ne se montra pas moins généreuse. Elle eut a pratiquer l'obéissance en divers offices, et longuement; puis elle fut atteinte aux yeux d'un mal terrible, qui, malgré tous les remèdes, la rendit complètement aveugle.

Un peu plus tard, un coup de paralysie la rendit immobile et lui atteignit un peu l'intelligence. La maladie dura 12 ans. A la fin, après 38 ans de vie religieuse, elle brisa sa prison terrestre, pour entrer dans la véritable et bienheureuse liberté. C'était l'an 1621, sous le priorat de la Mère sœur Angela Jacovacci. Elle fut ensevelie dans la vielle tombe.

Sœur Camilla eut un culte spécial pour saint Antonin, des Frères Prêcheurs, archevêque de Florence, et pour sainte Catherine de Sienne. Par dévotion pour cette sainte, elle fit exécuter un reliquaire d'argent destiné à recevoir sa main.

Dans ce reliquaire on a placé de nos jours quelques reliques de saint André apôtre et de saint Laurent martyr; la main de la sainte a été enlevée, et mise dans un reliquaire plus précieux, donné par sœur Maria Grazia Capizucchi.

Elle était de grande taille, et avait le teint brun.

Elle posséda une belle intelligence, jusqu'au jour où l'infirmité l'atteignit et la plongea souvent dans le délire.

XLIV. — **Sœur Pacifica Vittori.** La troisième, sœur Pacifica, avait été dès son enfance atteinte de balbutie. Elle avait la langue encombrée, tellement qu'elle pouvait difficilement prononcer des mots. Elle employait des expressions qui formaient comme un langage nouveau. Au surplus, à cause de cette infirmité; elle parlait peu, et était restée comme un enfant de cinq ou six ans, qui n'a pas encore tout l'âge de la raison. C'est pour ce motif qu'on ne lui permit pas de faire sa profession.

Elle donna cependant au monastère la grosse aumône de 1000 écus.

Autant qu'elle en était capable, elle aidait dans les offices, surtout à la sacristie, où elle sonnait la cloche.

Souvent encore elle tenait compagnie aux infirmes, leur prodiguant les marques d'affection et de charité

A cause de sa bonté, toutes l'aimaient, et aussi à cause de sa simplicité et pureté d'âme.

On avait aussi égard à sa naissance, parce que sa belle sœur était la sœur du Pape Paul V.

Mais surtout elle était par l'habit la sœur de toutes.

Elle vécut 57 ans, et elle rendit à Dieu son âme pure comme au sortir du Baptême.

Elle prit place parmi les anges de la patrie céleste l'an 1617, sous le priorat de la Mère sœur Fausta Peruschi.

On l'ensevelit dans la tombe ordinaire.

Elle était d'une belle taille, brune et de tempérament sec.

Avant de quitter ce monde, elle reçut de Notre Seigneur la grâce de connaitre son prochain départ. Avec beaucoup de sentiment, elle demanda pardon à toutes les religieuses, et leur recommanda ses sœurs.

XLV. — **Sœurs Ottavia et Claudia Scarsi**. Après la translation des sœurs de San Sisto dans leur nouveau monastère de San Domenico à Monte Magnapoli, comme nous l'avons raconté, les premières qui reçurent l'habit furent les filles de noble seigneur Pompeo Scarsi et de Dame Ortenzia.

L'une s'appela sœur Ottavia, et l'autre sœur Claudia.

La première fit profession le 3 janvier 1577.

Comme aumône dotale, elle apporta 320 écus.

Elle s'était faite une grande réputation de vertu. Mais au bout de douze ans, exerçant alors les fonctions d'Infirmière, elle monta auprès du Seigneur, l'an 1589,

Sœur Claudia fit pareillement profession le 20 avril 1577.

Son aumône dotale fut de 300 écus.

Non moins que sa sœur, on la vit cheminer toujours avec une grande pureté de conscience.

Elle se montra ardente à l'obéissance dans les divers offices du monastère.

Elle fut chargée du soin des malades, de l'administration des biens communs, de l'éducation des novices dont elle devint la Maîtresse, et des fonctions de Sous Prieure.

Elle se comporta toujours avec beaucoup de charité, d'activité et de zèle.

Etant Sacristine, elle fit don à l'église d'une nappe brochée d'or avec reliefs.

Elle fut toujours très zélée observatrice de la Règle.

Sa dévotion particulière était pour la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, pour la B. V. Marie, pour le Patriarche saint Dominique, pour son Ange Gardien, pour sainte Ursule et ses onze mille compagnes vierges et martyres.

Souvent elle salua ces dernières par la récitation de 11000 *Pater* et *Ave*, pour obtenir leur protection lors de son dernier passage.

Elle finit par être frappée d'un coup d'apoplexie, qui la priva de l'usage de la parole, et la laissa absolument inerte, incapable de mouvoir les bras ou les jambes.

Elle souffrit cette infirmité avec beaucoup de patience, comme elle le montrait par quelques gestes.

Le mal dura environ cinq ans.

Par cette dure épreuve elle se rendit plus facile le chemin du ciel, où elle arriva le 4 décembre 1632, à l'heure même où une autre sœur appelée Maria, et dont nous parlerons en son temps, rendait aussi son âme au Seigneur.

On croit qu'au moment de son trépas, elle fut visitée par sa chère sainte Ursule et ses compagnes. On la vit en effet regarder sa cellule de tous côtés, et par ses gestes et mouvements pieux signifier qu'il y avait là un grand nombre de personne qu'elle saluait. Et à la fin, presque souriante, elle éleva les yeux au ciel, et s'en alla.

Elle avait été religieuse 56 ans.

Dans le siècle, elle s'était appelée Demoiselle Calfurnia, dans le cloître elle se fit nommer sœur Claudia, comme nous avons dit.

Elle était musicienne et habile dans le chant choral, non moins que dans le chant figuré. C'est elle qui tenait l'orgue. Ainsi elle servit le Seigneur dévotement.

Elle était de taille plutôt grande que petite; de physionomie un peu sévère.

Elle mourut sous le priorat de la Révérende Mère sœur Marta Tenaglini.

XLVI. — **Sœur Eugenia de' Rossi.** Alors qu'était Prieure du

monastère des SS. Domenico e Sisto la Mère sœur Costanza Alli, la fille de seigneur Giacomo de' Rossi, noble romain et gentilhomme député au gouvernement du monastère, manifesta l'intention de se consacrer au service du Seigneur. Elle avait choisi la pieuse communauté du nouveau monastère des SS. Domenico e Sisto.

Elle y fut reçue, et s'appela sœur Eugenia, en pieux souvenir de la première sœur Eugenia de' Rossi, sa tante, naguères trépassée, dont elle reçut l'habit et le nom, et se mit à imiter les vertus.

On était au 1er février 1576. L'année suivante, 1577, le 4 du même mois, elle fut admise à la profession.

Comme aumône dotale elle avait apporté 300 écus.

Elle fit de grands progrès dans l'acquisition de toutes les vertus qui doivent resplendir chez les épouses du Souverain Roi des cieux. A ce titre, elle observa exactement sa Règle.

Elle servit la communauté en divers offices avec zèle, humilité, charité.

L'obéissance lui confia enfin le soin de l'infirmerie, ayant ainsi à donner aux sœurs infirmes des aliments convenables à leur état. Elle exerça cet office pendant trois mois et quinze jours, puis elle tomba malade d'une fièvre aiguë, qui, dans l'espace de sept jours, l'emporta vers la vie plus heureuse, le 8 septembre 1590, jour consacré à la Nativité de la B. V. Marie.

Elle avait été religieuse pendant 23 ans.

Son trépas survint sous le priorat de la Mère sœur Cecilia Beneinbeni.

XLVII. — **Sœur Clemenzia Buonavena.** Cette sœur fut admise par la même Prieure, Mère sœur Costanza Alli.

Dans le monastère de San Sisto, avons-nous dit déjà, avait été reçue comme religieuse sœur Agata, fille de noble seigneur Desiderio Buonavena, qui passa avec les autres au nouveau monastère de San Domenico.

Une autre de ses filles, la sœur de sœur Agata, appelée dans le monde Demoiselle Fausta, se fit religieuse en prenant le nom de sœur Clemenza.

Elle reçut l'habit vers le mois de mars 1576, et l'année suivante, 1577, le 9 avril elle fut admise à la profession.

Elle donna comme dot la somme de 300 écus.

Elle fut une rigoureuse observatrice du vœu de pauvreté. Elle

portait toujours des vêtements très humbles, méprisait toute vanité. Souvent, au lieu d'un bandeau de toile, elle portait un morceau de grosse étoffe de laine. Ces actes de mortification et d'autres excitaient parfois l'étonnement.

Elle pratiquait avec grand amour l'obéissance, le silence et le jeûne.

Elle se traitait elle-même avec une rigoureuse sévérité dans la nourriture, qui le plus souvent ne consistait pour elle qu'en un morceau de pain et un peu de salade cuite, auxquels parfois on ajoutait un œuf. Comme condiment elle les saupoudrait de cendre; ou encore elle les arrosait d'un certain remède contre ses indispositions.

Elle était de conversation agréable.

Elle s'entendait un peu en musique, et savait jouer des cymbales et de l'orgue.

Elle se montra admirablement zélée dans l'observance de sa Règle toute entière, et elle ne pouvait supporter le plus léger manquement.

C'est avec de tels sentiments qu'elle forma les novices, tant qu'elle fut leur Maîtresse.

Elle fut d'ailleurs employée à un bon nombre d'offices.

Arrivée à l'âge de 80 ans, après 62 années de vie religieuse, elle rendit son âme à son Créateur, le 17 janvier 1638.

Cette Mère était de grande taille, très maigre ; elle avait le visage pâle et de même les yeux; elle avait été passablement défigurée par la petite vérole, ce qui augmentait son grand air de sévérité.

Sa conversation pourtant était gracieuse.

Elle était très dévote au Saint Sacrement.

Lorsqu'elle était Sacristine, elle donna un calice d'argent, et laissa à la sacristie un fond de 50 écus.

A l'époque où elle mourut, la communauté était gouvernée par la Mère sœur Faustina Galletti, Prieure.

XLVIII. — **Sœur Dorotea Martelli.** Cette religieuse fut encore reçue par la même Prieure, sœur Costanza Alli.

C'est en 1576, au mois d'avril, que se fit religieuse dans le nouveau monastère la fille de noble seigneur N. et de Dame Ersilia Martelli.

Ella s'appela sœur Dorotea.

Ayant achevé sa probation, elle fut admise unanimement pour la profession des saints vœux; le 30 avril 1577.

Son aumône dotale fut de 400 écus.

Cette sainte religieuse fut un modèle très pur de nombreuses vertus.

Elle était assidue à l'oraison, que jamais elle n'abandonna, si l'ordre des Supérieurs ne l'envoyait pas à quelque travail ou office commun.

Elle s'appliquait à ces offices avec une grande promptitude et charité.

Sa conversation se rapportait habituellement aux choses du ciel, ou au bien des sœurs.

Elle observa avec une grande rigueur les austérités de l'Ordre.

Elle était fort assidue à la fréquentation du chœur, et même après la récitation des Heures canoniques ordinaires, elle s'arrêtait encore à prier.

Elle avait une très grande dévotion envers la Reine du ciel. Pour la veille de ses fêtes, elle jeûnait au pain et à l'eau.

Elle avait l'habitude de visiter constamment, presque à chaque heure, l'une de ses images, en particulier la Madonne « delle Grotte ». C'est pendant qu'elle était novice que cette image fut transférée du monastère de San Sisto à celui de San Domenico. Dans ses épreuves, c'est à Elle qu'elle recourait avec une absolue confiance.

Le Seigneur voulant manifester la patience de sa servante, lui envoya une infirmité grave sur les yeux. Après beaucoup de remèdes employés vainement, elle eut recours à cette Vierge, et, avec une dévotion et un amour intenses, elle lui adressa de très ardentes prières, la suppliant de vouloir bien lui obtenir la grâce de la santé, afin qu'elle pût réciter les louanges divines, et ne devint pas une charge au monastère. Elle continuait ses prières avec d'autant plus de ferveur que le mal s'aggravait davantage. Elle persévéra dans la ferme espérance que la Vierge l'aiderait.

Un jour, elle s'oignit les deux yeux avec l'huile de la lampe, qui brûlait devant cette image : immédiatement elle fut soulagée ; et bientôt, délivrée. Mais elle eut un remords de conscience pour avoir trop désiré la santé corporelle. A quelque temps de là, elle se rendit devant l'Image, et la supplia de lui pardonner le manquement passé, et en même temps elle lui demanda avec beaucoup d'humilité que si la vue corporelle devait diminuer son mérite de

conformité à la volonté divine, ou d'une patience vraie et réelle, sa miséricorde immense daignât lui renvoyer l'infirmité passée. A peine finie cette prière, sœur Dorotea entendit une voix intérieure qui lui disait les paroles de ce verset du Psaume CXLVII: « Il envoie sa glace par morceaux », et à l'instant même une descente de la cataracte la rendit absolument aveugle.

Mais privée de la lumière corporelle, elle jouit d'une plus grande lumière spirituelle. Elle se réjouit d'avoir été choisie par le Seigneur pour une telle épreuve, et l'accepta dans l'allégresse de son âme. Séquestrée des occupations terrestres, elle redoubla d'assiduité à l'oraison et de pensées célestes. Elle ne fut point empêchée d'ailleurs d'assister au chœur, et elle s'y trouva toujours avec les autres pour les louanges divines, qu'à raison du long usage elle savait par cœur en grande partie; pour le reste elle l'écoutait répéter par les sœurs. Elle ne fut pas moins utile aux sœurs par son exemple et ses avis, qu'elle ne l'aurait été par les emplois de la communauté. Même à distance elle savait les imperfections dans lesquelles tombaient quelques sœurs par négligence, et elle leur en faisaient une correction. Un jour entre autres elle se mit sur la porte de sa cellule, et appela une religieuse en lui disant: « Ma sœur, allez de suite à tel endroit, et avertissez ces deux sœurs de laisser leurs conversations vaines et peu charitables sur le prochain. Dieu entend avec déplaisir les discours inutiles et nuisibles au prochain ». La religieuse s'y rendit, et trouva effectivement les choses comme les avait dites sœur Dorotea. Les religieuses reçurent l'avertissement avec stupeur, et s'amendèrent aussitôt; pour l'avenir, elles furent plus prudentes dans leurs discours.

Cette religieuse avait de grands rapports avec les âmes du Purgatoire. Plus d'une fois on l'entendit parler quand elle se trouvait seule à l'église, et on lui demanda avec qui elle s'entretenait. Et elle répondait: « Mes sœurs, je ne puis m'occuper des affaires de la communauté, parce que je suis aveugle. Mais les religieuses défuntes me donnent l'occasion de suppléer à leurs besoins. Chacune m'expose ses nécessités, me demandant de prier pour elle. Mais elles sont si nombreuses, que je sens mon néant ici comme en tout, et je ne puis les satisfaire toutes. Je leur dis mon impuissance, je leur fais mes excuses. Elles reviennent néanmoins avec tant d'importunité, que je suis forcée de laisser toute autre dévotion pour prier en leur faveur. Elles me racontent les peines qu'elles

subissent pour les moindres transgressions des Constitutions. Il en est quelques-unes qui m'accompagnent aux Heures canoniques, et sont obligées de faire les processions, me disant qu'elles doivent y intervenir pour suppléer à leurs absences d'autrefois, lorsque étant en vie elles négligeaient d'y intervenir. Et ainsi elles m'entourent et me suivent durant toutes les processions, récitant tout ce que disent les sœurs. Pour moi, je ne les vois pas, mais j'entends et je reconnais leurs voix ». [1]

On peut croire pieusement que Dieu lui révéla le moment de sa mort. Elle disait fréquemment durant ses derniers jours: « Sous peu, je célèbrerai mes noces » ; et sous ce prétexte elle distribuait quelques bonbons. On ne devinait pas le sens de ses paroles; elle faisait croire plutôt qu'elle souffrait de quelque trouble dans l'intelligence. On n'y prêtait nulle attention. Mais quand on la vit se préparer par une confession générale de toute sa vie et recevoir les sacrements, on comprit que ces noces étaient son départ pour le ciel, à la rencontre de son éternel Epoux.

Sa mort ne tarda pas, et survint en 1607.

Cette sœur laissa une grande réputation de sainte vie et d'inoubliables leçons de vertu.

C'est par elle également que les religieuses vinrent en possession d'une pieuse image de la B. V. Marie, portant l'Enfant Jésus dans ses bras. Elle est de stuc et en relief. On dit que c'est une ancienne image possédée par la noble famille Martelli, et qu'elle a obtenu des grâces nombreuses. [2]

Son trépas eut lieu sous le priorat de la Mère sœur Raffaella Margani.

XLIX. — **La Mère sœur Giustina Petrucci.** Pendant son priorat, la Mère sœur Cristina Margani donna l'habit à la fille de noble Giovanni Petrucci, qui s'appela sœur Giustina.

Sœur Giustina Petrucci, ayant teminé son noviciat, fit sa profession le 9 mars 1577.

Comme aumône dotale elle offrit 400 écus.

---

1 En supposant qu'il y ait ici un produit de l'imagination, il n'en faut pas moins reconnaître la beauté de la doctrine qui s'y cache. Au surplus ce tableau se dirait détaché du *Purgatoire* de Dante.

2 Cette image est un moulage dont l'original a malheureusement été perdu. Elle semble être un Della Robbia.

Elle n'omit jamais d'observer en tout la Règle et Constitutions qu'elle avait professées.

Elle fut religieuse, simple, humble et pieuse.

Elle avait un culte à part pour une vénérable image de la B. V. Marie, qu'elle plaça dans l'angle d'un dortoir, où se trouvait une armoire pour le service des infirmes. Pour ce motif on l'appelait et on l'appelle encore Notre-Dame des infirmes.

Elle exerça divers emplois.

Etant Sacristine, elle donna un riche calice d'argent à l'église, et de même pour la construction de l'église extérieure, elle donna 50 écus.

Déjà avancée en âge, elle devint Maîtresse des novices. Bientôt elle tomba malade d'un catarrhe, pendant plusieurs mois, puis survint une fièvre qui l'emporta durant le mois de mai de l'an 1629, pour échanger la vie mortelle contre la vie éternelle.

Elle avait vécu 52 ans dans la vie religieuse.

Elle était de petite taille, de pauvre santé; elle avait le teint blanc, et était de médiocre prestance.

Sa mort arriva sous le priorat de la Mère sœur Serafina Jacovacci.

L. — **Sœur Ippolita Conti.** L'Ill.^{me} seigneur Don Camillo Conti, duc de Carpineto, et noble Dame Donna Francesca Gaetani furent les parents de cette très noble religieuse, appelée sœur Ippolita, qui entra dans le monastère des SS. Domenico e Sisto l'an 1576, vers la fin de juillet.

Elle passa son année de probation dans la plus grande ferveur de l'esprit et au grand contentement des sœurs.

Elle fut alors acceptée pour la profession, et elle s'engagea par les vœux solennels le 20 août 1577.

Elle persévéra dans sa vocation, et y progressa sans cesse par l'acquisition de meilleurs mérites.

Quoique de très noble famille, elle fut toujours très humble, amante de la pauvreté religieuse et très souple pour l'obéissance.

Elle montra une fermeté et une patience exempaires dans les graves épreuves de sa famille.

L'un de ses frères avait été mis en prison. Brusquement, et trois heures avant le lever du jour, elle l'entendit qui l'appelait et lui disait: « Sœur Ippolita, je t'avertis qu'en ce moment je vais au ciel par la miséricorde de Dieu.

La religieuse en était restée avec l'espoir qu'on lui avait donné que prochainement son frère serait délivré de prison et déclaré innocent. Mais subitement la cause s'était aggravée, parce qu'on avait trouvé des échelles près de la prison, et le matin, de très bonne heure, on lui avait tranché la tête, juste au moment ou la sœur en reçut avis.

Elle s'en remit au Seigneur, maîtrisant de la sorte sa douleur et son affection pour son frère. Elle se fit une telle violence, qu'elle en contracta une forte maladie d'estomac. Il lui était impossible de retenir la nourriture, et cela dura quelque temps, sans que la médecine parvint à la soulager.

Elle souffrit cette maladie avec une grande douceur et patience.

Durant les 24 année de sa vie religieuse, elle fut employée à divers offices, et s'y appliqua avec beaucoup d'intelligence.

Elle avait atteint 42 ans d'âge, et on était au 25 novembre 1600, l'année du Jubilé, fête de sainte Catherine martyr, un jour de dimanche. Elle se trouvait avec les autres sœurs à la procession ordinaire dans les cloîtres, lorsqu'elle fut surprise de très violentes douleurs d'entrailles. Le mal s'aggrava, et elle demanda et reçut les sacrements de Pénitence et d'Extrême-Onction, ayant fait sa communion le matin du même jour. Au bout de quatre heures à peu près elle quitta cette vallée de misère, pour entrer dans une vie meilleure.

Toutes les sœurs furent profondément affligées, car toutes l'aimaient grandement pour ses vertus religieuses.

Sœur Ippolita avait porté ce même nom dans le monde.

Elle était née le jour de sainte Catherine martyre, et elle eut toujours pour elle une spéciale dévotion. Il plut à la glorieuse vierge et martyre que la naissance de sa protégée à la vie éternelle eut lieu également le jour de sa fête.

Cette vénérable religieuse aimait la solitude, et portait quelque mélancolie dans les traits du visage: mais elle y ajoutait une attitude agréablement ordonnée, qui lui donnait une belle prestance, symbole de la béauté dont maintenant son âme doit rayonner.

Sa mort survint sous le priorat de la Mère sœur Battista Frangipani.

Le monastère reçut pour sœur Ippolita de l'Ill^me Abbé Conti, son oncle, à titre d'aumône dotale, la somme de 1000 écus, qui furent consignés entre les mains de la Révérende Mère sœur Cristina Margani, lorsqu'elle lui donna l'habit.

LI. — **Sœur Margherita Gualteruzzi.** L'annonce qu'on allait passer de l'ancien au nouveau monastère, où l'air serait bien meilleur, avait persuadé à quelques jeunes filles d'attendre la translation pour recevoir l'habit. Mais à peine la translation fut elle un fait accompli, que toutes se hâtèrent de réclamer leur prompte vestition. Aussi pendant les deux années qui suivirent 1575, on reçut environ 20 novices.

Parmi elles il faut compter cette sœur Margherita Gualteruzzi.

Elle reçut l'habit en 1576, et fit profession le 27 septembre 1577.

Le noble chevalier Ugolino, le frère de sa mère, donna au couvent 200 écus pour aumône dotale.

Elle fit, à ses frais, peindre en 1605 dans la façade du chœur, le mystère de la Nativité de Notre Seigneur. Elle était alors Sacristine.

Elle mit également une épine de la Couronne de Notre Seigneur dans un reliquaire d'argent.

L'obéissance lui imposa successivement divers emplois.

Elle exerça au chœur l'office de Sous Chantre et de Chantre. Elle était très assidue au chœur.

Elle eut une grande dévotion pour la Passion de Notre Seigneur.

Elle était affable, charitable, patiente. On le vit bien durant sa longue et violente infirmité, provenant d'une humeur maligne, qui produisit une tumeur dans la poitrine, avec des douleurs très intenses. Elle le tint caché durant deux ans.

Cependant le mal progressa, et finit par encombrer les nerfs de ses funestes influences: la malade devint impuissante à se tenir sur ses pieds, et fut obligée de se mettre au lit. Mais on la vit toujours avec le visage joyeux, comme si elle n'avait eu aucun mal.

Le soir qui précéda sa mort, la Mère Prieure, sœur Vittoria Peruschi, alla lui faire une visite, et l'infirme lui chanta l'antienne qu'on devait chanter à Matines cette même nuit, qui était celles de la Circoncision.

Le lendemain matin elle passa dans l'autre vie. Avec cette même paix de l'âme, sans aucun trouble, elle avait subi un malheur qui lui était arrivé l'année précédente.

La nuit de saint Jean l'Evangéliste, le feu avait pris dans une cellule où se conservait le linge et autres approvisionnements nécssaires pour elle. Tout fut brulé, et elle resta privée de tout, Mais elle ne s'affligeait que du dommage causé au monastère.

Pour elle-même elle disait aux sœurs qui la soignaient: « Le Seigneur y pourvoira ».

Elle arriva à l'âge 63 ans environ, et à 47 ans de vie religieuse.

Ce fut une femme de grande sagesse, d'intelligence vive, d'un grand zèle pour l'observance.

Elle s'en alla à la vie meilleure l'an 1623, le 1er janvier, comme on l'a dit plus haut, toujours sous le priorat de sœur Vittoria Peruschi.

Elle fut ensevelie dans la vieille tombe.

LII. — **Sœur Laura.** . [Sœur Salomonia se proposait d'écrire sous ce nom une biographie assez importante, et avait laissé trois grandes pages pour l'y insérer Elle ne l'a pas écrite].

LIII. — **La Vén. Mère sœur Felice Bonaventuri.** Sous le priorat de sœur Cristina Margani, seigneur Marco, de la très noble famille des Bonaventuri, et Dame Felice des Velli accompagnèrent à SS. Domenico e Sisto, l'an 1576, une de leurs filles, qui en avait le désir.

A sa vestition, celle-ci, qui s'était appelée Maria dans le monde, prit le nom de sœur Felice. Elle était encore très jeune, et elle resta au noviciat jusqu'en 1578, et de la sorte elle céda l'ancienneté à des sœurs qui entrèrent après elle, mais furent reçues à la profession avant elle, parce qu'elles avaient terminé les seize ans requis par le Concile de Trente.

Sœur Felice ne se lia donc par ses vœux que le 7 mai 1578.

Elle donna au monastère 100 écus pour aumône dotale. Durant ce temps, comme elle n'avait pas une voix désagréable, elle étudia le chant choral et rendit service au chœur.

Elle avait une grande souplesse, d'intelligence.

On l'employa en différents offices. Elle eut la Surintendance des biens du monastère, fut Procureuse, Camerlingue, Maîtresse des novices, Sous Prieure, et occupa les autres emplois qui s'exercent selon la marche de l'âge.

Finalement elle fut élue Prieure, le 20 mai 1630. Elle voulut qu'on reportât le changement des emplois au 1er mai, et pour ce motif elle donna sa démission le dernier jour d'avril. On établit qu'à l'avenir les emplois seraient distribués ce même jour du 1er mai.

Pour la construction de l'église, elle donna 100 écus. Elle

offrit également un paliotto de velours rouge, reporté sur toile d'argent.

Enfin elle donna 150 écus pour l'orgue mobile.

Elle reçut à l'habit sœur Maria Lucrezia Lanti, sœur Angela Pia, sœur Angela Serafina Capranica, sœur Maria Elena Nunez, sœur Maria Dorotea Incoronati.

A cette époque, et sous le même priorat, fut achevée la nef de l'église extérieure, et réunie à la petite nef qui existait auparavant. On restaura le tabernacle et la façade de l'abside, du côté du chœur des religieuses. C'est là qu'au-dessus de l'autel est placée l'image de la B. V. Marie peinte par saint Luc.

Le mur avait été quelque peu détérioré par la foudre tombée en 1617, qui emporta quelques pierres du campanile, traversa l'église, tandis que les sœurs récitaient Matines, mais, par une protection spéciale de la B. V. Marie, sans leur faire aucun mal, puis descendit dans le chœur d'en-bas, où, comme il a été dit, elle détériora un peu la paroi au-dessus de l'autel.

Sœur Felice finit son priorat, puis se reposa des charges dans le monastère, jusqu'en 1639. En cette année, sous le priorat de la Mère sœur Marta Tenaglini, elle fut atteinte de la fièvre, et ainsi arriva bientôt à la fin de sa vie, qui fut le 9 juin 1639.

Elle fut ensevelie dans la nouvelle sépulture.

Elle avait été religieuse pendant 63 ans, et était arrivée à sa 76^{me} année d'âge.

Elle était belle de figure; elle avait le visage blanc et de beaux traits. Sa taille était plutôt grande. Dans les conversations, elle montrait de la politesse et une bonne intelligence.

LIV. — **La Vén. Mère sœur Serafina Jacovacci.** Sœur Serafina, appelée dans le monde Demoiselle Virginia, fut fille de seigneur Domenico, de la très noble famille des Jacovacci, et de Dame N. Margani.

Elle se fit religieuse dans le nouveau monastère en 1576, le 1^{er} novembre.

Après son année de profession, le 20 novembre 1577, entre les mains de la Révérende Prieure sœur Cristina Margani, sa tante.

Elle donna comme dot 200 écus.

Au point de vue de la profession, elle posséda l'ancienneté sur sœur Felice, comme il a été dit.

Elle fut religieuse de grand esprit, de prudente résolution.

Durant 14 années continues, elle souffrit de palpitations de cœur et d'essoufflements.

Après ce temps elle fut appliquée à quelques-unes de ces administrations que l'on confie aux plus anciennes: elle fut Tourière, Circatrice, Portière, Maîtresse des novices, Camerlingue, et ainsi de suite.

Le 19 mai 1628, on l'élut Prieure.

Sous son priorat fut commencée la construction de l'église extérieure.

Le monastère était réduit à une bonne forme pour les cellules et officines: on renouvela alors le désir, et on l'exécuta, de finir l'église en l'honneur du B. Père saint Dominique.

Mais le monastère était épuisé et endetté par les constructions précédentes, et il était difficile de faire une dépense nouvelle.

Elle demanda aux religieuses l'argent de leurs dépôts et héritages.

L'ardeur de toutes fit accepter l'idée: on se mit à l'œuvre l'an 1628, et l'on creusa les fondements, pour activer l'entreprise jusqu'à l'achèvement souhaité.

Dans le même but, celles qui étaient employées aux offices donnèrent l'argent qu'on avait coutume d'employer pour les récréations communes, et l'on commença à recevoir les sœurs converses avec une dot de 200 écus, quand jusqu'alors on les avait reçues sans aumône dotale.

Sœur Serafina était très dévote à sainte Barbe martyre, et célébrait de son mieux le jour de sa fête.

Pendant qu'elle était Sacristine, elle donna deux reliquaires d'argent et diverses reliques. A la B. V. Marie, dessinée par saint Luc, elle donna une petite croix en or. Avec la permission des Supérieurs, elle appliqua à l'église 1500 écus, dont le revenu annuel servirait à l'entretien des ustensiles de la sacristie, revenu que les Sacristines emploieraient selon les besoins.

Sœur Serafina avait atteint 75 ans d'âge, dont elle avait passé 58 dans la vie religieuse.

Elle tomba malade d'une pulmonite, et, au bout de sept jours, elle s'en alla à Dieu, le 12 mars 1634.

La Mère sœur Marta Tenaglini était alors Prieure.

Elle était de grande taille, de teint blanc, et elle avait un beau visage.

Elle souffrit pourtant d'une jambe depuis son enfance, et s'en trouvait un peu incommodée.

Elle eut l'âme généreuse et virile, et une bonne intelligence.

LV. — **La Mère sœur Olimpia Marinati.** La même Prieure Mère sœur Cristina Margani reçut, en 1577, comme religieuse la fille de seigneur Claudio Marinati et de Dame Fausta Crespi.

La novice, ayant terminé son an de probation, se lia par les vœux réguliers, le 13 mai 1578.

Elle apportait 500 écus comme dot au monastère.

Elle choisit le nom de sœur Olimpia.

Toujours elle eut présente à l'esprit la pensée d'accomplir ce qu'elle avait promis. Et c'est en se plaçant à ce point de vue qu'elle se comporta durant sa vie entière, et fut admirablement exemplaire.

Elle estimait plus que tout l'oraison et le recueillement. On ne la voyait qu'au chœur ou à la visite des infirmes, qu'elle pratiqua jusqu'à la fin de ses jours.

Elle avait une très grande dévotion au Très Saint Sacrement. C'est par un sentiment de cette dévotion qu'elle donna à la sacristie un fond de 300 écus, dont le revenu servirait à acheter les hosties pour les messes.

Elle donna encore une corbeille en argent pour le service de l'église.

Pour la construction de la nouvelle église, elle donna une contribution de 300 écus.

Elle exerça des offices multiples, selon les prescriptions de l'obéissance.

Quand elle fut avancée en âge, elle devint Portière, Circatrice, Maîtresse des novices.

A la fin elle fut accablée par une longue fièvre provenant de la phtisie, au dire des médecins. Elle supporta le mal avec une admirable patience.

Elle arriva au terme de sa vie pendant l'année 1628, sous le priorat de sœur Serafina Jacovacci. Elle avait passé 51 ans dans la vie religieuse, et atteint 70 ans d'âge.

Elle fut reçue au monastère à l'âge de 19 ans et avait reçu le droit d'ancienneté, à raison de sa profession, sur sœur Felice Bonaventura, comme nous l'avons indiqué plus haut.

LVI. — **La Vén. sœur Marta Tenaglini.** La Dame Giovanna

de la noble famille romaine des Tomarozzi, parmi les enfants que Dieu lui donna de son mari, noble seigneur N. Tenaglini, compta aussi cette jeune fille. Celle-ci, arrivée à l'âge convenable, se fit religieuse sous le priorat de Mère sœur Cristina Margani, en mars de l'an 1577.

Le 26 mai de l'année suivante, 1578, elle fut reçue à la profession.

Devenue religieuse, elle prit le nom de Marta, conservant ainsi la pieuse mémoire de ses tantes jadis défuntes à San Sisto. L'une s'était appelée sœur Innocenza, l'autre sœur Marta. Chez la nouvelle religieuse, ce nom ne resta point sans signification réelle.

Elle se montra en effet religieuse zélée, pieuse, charitable, apte à exercer chaque fonction de gouvernement et d'administration dans le monastère. Elle y fut toujours employée.

Elle avait une grande facilité d'intelligence, de discernement et de prudence.

Au milieu de ses travaux, elle ne manqua jamais la prière vocale ou mentale: elle y prit part tous les jours de sa vie, malgré tous les empêchements.

Elle avait une dévotion spéciale pour sainte Marthe, vierge. Elle jeûnait pour sa vigile: le jour de la fête, elle faisait célébrer un bon nombre de messes: parfois même elle aimait procurer quelque récréation aux religieuses.

Elle eut toujours un culte particulier envers saint Dominique. Pour la construction de son église, elle donna 200 écus.

Elle employa son dépôt pour le bien du monastère.

Elle fit construire à ses frais la grande horloge, et créa un revenu annuel pour son entretien.

Elle fit don pour l'autel de nappes et de franges qu'elle avait travaillées de ses propres mains, avec de la soie, des broderies d'or et autres embellissements.

Elle fut très zélée pour la Règle.

Elle était fidèlement assidue au chœur.

Aux jeûnes ordinaires de son Ordre elle ne pouvait, comme elle aurait voulu, en ajouter beaucoup d'autres, à cause de sa santé.

Elle avait coutume de se mortifier en prenant les aliments les plus ordinaires.

Son humilité lui persuadait qu'elle ne méritait pas les aliments meilleurs que l'on distribuait aux autres.

Souvent elle donnait sa portion comme aumône.

Elle avait la plus grande estime pour le silence, qu'elle appelait la clé principale de la Religion.

Quand elle eut exercé tous les offices, durant les années plus jeunes et plus ardentes, elle fut, l'âge venu, appliquée aux fonctions plus considérables de Circatrice, de Portière, de Tourière, de Camerlingue, de Boursière, de Maîtresse des novices, de Sous Prieure.

Les religieuses enfin la voulurent comme Prieure et l'élurent d'un commun accord, le 1er mai 1632.

Elle admit à l'habit noble Demoiselle Anna Altemps, qui s'appela plus tard sœur Anna Margarita, et Demoiselle Angelica Nuñez, nommée ensuite sœur Angelica Eletta.

A cette époque fut construite la nouvelle pharmacie par les trois sœurs: Maria Luigia Mattei, Maurizia Maffei et Domenica Salomonia.

Dans l'intérieur de l'église, fut érigée la chapelle de sainte Catherine de Sienne, par sœur Innocenza Giustini.

Sœur Clarice Colonna fit construire la nouvelle sépulture; sœur Maria Caterina Celsi fit restaurer l'Image et l'autel de la B. V. Marie appelée Notre Dame « delle Grotte ».

A cette époque, une jeune fille, née de parents hébreux, reçut le Baptême dans l'église des SS. Domenico e Sisto.

Sœur Flaminia Mazziotti donna un pupitre d'argent.

La sage Prieure jugea convenable de réunir et de revoir toutes les écritures du monastère, et de les placer dans un archive. A cet effet elle fit construire des armoires très commodes, où elle renferma les documents. A cette occasion, on retrouva les relations et mémoires relatifs à la Madonne de saint Luc, aux origines du monastère, et autres écrits semblables, dont on avait perdu le souvenir.

Par son zèle et son dévouement, la Prieure avait fait le bonheur de la communauté, et celle-ci la réélut à la même charge en 1538.

Durant ce dernier priorat, elle donna l'habit à sœur Angela Gabriella Piroti et à sœur Maria Leonora Alaleona.

En cette même année, et sous le même priorat, sœur Colomba et sœur Chiara refirent le pavé de l'église d'en-haut; sœur Cecilia et sœur Maria Caterina firent les sièges du chœur; la Prieure, avec le bénéfice des pensions des jeunes filles séculières, fit peindre la

façade de l'église [1] au-dessus des confessionnaux; sœur Costanza Calera fit peindre à ses frais l'autre façade, sur la sacristie des Pères.

A la Prieure et aux sœurs il sembla convenable d'ériger dans l'intérieur du monastère une chapelle en l'honneur de saint Dominique. On choisit dans ce but une cellule du dormitorium, du côté du Mont Aventin. On y montait par une dizaine d'escaliers. Avec le concours de quelques religieuses et de la Prieure, tout fut organisé. On l'orna, on y disposa un autel, comme pour une petite église, puis, en 1639, le jour de la fête solennelle de saint Michel, toutes les sœurs en ordre de procession, enlevèrent du chœur d'en-bas une image de saint Dominique de Soriano, et, au milieu des chants pieux et des lumières, la placèrent dans le nouvel oratoire, où on la visite avec dévotion.

Sous le même priorat, sœur Agata Bonaventura donna encore pour l'église un paliotto d'argent.

On était à la fin de l'an 1639, et la Prieure était au terme de ses fonctions.

La Vén. sœur Marta, délivrée des soucis du priorat, se retira dans le repos, pour se préparer au dernier voyage.

Elle fit une confession générale de toute sa vie, fit célébrer plusieurs messes, distribuer diverses aumônes, avec l'autorisation des Supérieurs.

Elle se tenait prête à recevoir l'avertissement de la mort. Elle le reconnut dans une fièvre mortelle, sa dernière maladie. Elle ne se trompait point. C'est alors en effet qu'elle rendit son âme au Seigneur, le 2ème jour de novembre 1641.

Elle avait été religieuse pendant 64 ans, et avait atteint 84 ans d'âge.

Elle fut de taille plutôt médiocre; elle était brune, avait la figure allongée. Elle était modestement allègre, de grande intelligence dans ses actes, affable et bienveillante.

On l'ensevelit dans la tombe neuve, sous l'autel de sainte Catherine de Sienne.

Sa mort survint pendant le priorat de la Mère sœur Deodata Cioci.

LVII. — **La Mère Flavia Cioci.** La Révérende Mère Prieure

---

[1] Il s'agit du mur absidal qui s'appelle façade parce qu'il est plat, et qu'il constitue une sorte de façade pour le chœur des religieuses.

Cristina Margani reçut en 1577 la Demoiselle Nicola, fille de noble seigneur Ippolito Cioci et de Dame N. Sordî.

En se faisant religieuse, prit le nom de Flavia.

Elle donna 400 écus d'aumône dotale lors de sa profession, qui eut lieu l'année suivante, 1578, le 26 novembre.

Elle embrassa avec une remarquable ardeur les austérités de la Règle et les observa avec une grande rigueur et zèle, surtout dans les fréquentations du chœur de jour et de nuit, dans les jeûnes, dans l'obéissance, dans la pauvreté, dans l'oraison constante.

Elle aimait et estimait particulièrement le silence, dont elle était observatrice stricte et zélée. Et afin d'en mieux rappeler le respect chez les sœurs, elle plaçait parfois dans les endroits opportuns, au réfectoire, en cuisine, une feuille de papier avec le mot « Silence! ».

Elle fut très dévote envers la B. V. Marie. Elle en plaça une image dans une petite chapelle, qu'elle soignait et ornait avec un zèle constant.

Elle fit peindre à ses frais la façade intérieure de l'église des sœurs, et voulut qu'on y représentât la Passion de Notre Seigneur, qu'elle méditait et contemplait sans cesse.

Elle fut fidèle à l'abstinence; pour certaines vigiles, elle jeûnait au pain et à l'eau.

Elle dormait toujours vêtue de son vêtement complet.

Elle donnait de nombreuses aumônes aux pauvres.

Souvent elle faisait célébrer des messes, auxquelles elle assistait. Chaque jour d'ailleurs elle entendait avec une grande dévotion toutes les messes célébrées dans l'église.

Parfois elle portait un cilice, parfois une chaîne de fer. Elle prenait la discipline assidûment.

Elle se mortifiait sans cesse tantôt dans un aliment, tantôt dans un autre.

Elle servait avec charité les sœurs infirmes.

Elle fut appliquée à divers offices, tant qu'elle fut jeune, et, parvenue à l'âge mûr, elle en exerça beaucoup d'autres.

Elle arriva ainsi à sa fin, qui advint sous le priorat de la Mère sœur Gabriella Farsegni, ou autrement Jacovacci. Elle fut frappée d'un coup d'apoplexie, qui lui enleva la parole, le 5 octobre 1634; mais elle survécut encore avec de grandes douleurs pendant deux mois et demi. C'est le 18 janvier 1635 qu'elle passa à une vie meilleure.

On l'ensevelit dans la tombe ancienne.

Elle avait été religieuse 58 ans, et était parvenue à l'âge de 74 ans environ.

Elle était de taille médiocre, de tempérament sec, d'aspect plutôt sévère, et d'une bonne intelligence.

LVIII. — **De la Mère sœur Perpetua Passeri.** Cette sœur reçut l'habit des mains de la Mère Prieure Cristina Margani.

Elle était issue de la très noble famille florentine des Passeri, et était ainsi parente par alliance du Pape Clément VIII, d'heureuse mémoire.

Son père fut seigneur Bernardino Passeri, et sa mère, Dame N. Mazzolei.

Dès son enfance, elle donna des preuves de son bon caractère et de la vocation qu'elle choisirait. Elle aimait à construire de petits autels, à réciter des psaumes et autres oraisons et prières.

Parvenue à l'âge voulu, elle demanda à être religieuse dans le monastère des SS. Domenico e Sisto. Elle fut admise, et reçut le nom de sœur Perpetua.

Par ses vertus religieuses, elle se fit aimer de toutes les sœurs. Après son année de probation, on l'admit à la profession, le 22 mai 1578.

Comme aumône dotale, elle donna 550 écus.

Son occupation la plus continuelle était l'oraison mentale et vocale. Elle leur consacrait tout le temps qui lui restait après les occupations imposées par l'obéissance.

Si parfois elle se livrait à quelque travail manuel, elle cherchait à allier les actes de la vie contemplative à ceux de la vie active, en travaillant toujours pour l'église ou pour une image de la Madonne qu'elle servait et ornait avec une grande sollicitude et dévotion. Elle avait un très gracieux talent, et faisait des travaux exquis et très désirés par les sœurs, qui lui en demandaient avec insistance. Elle employait ce qu'on lui donnait en échange pour faire des ornements et autres embellissements à son image de la Vierge.

Cette image était et est encore aujourd'hui placée dans un angle, au sommet d'un escalier. L'autel en était désigné pour remplacer l'une des sept basiliques qu'on visite dans Rome, et était placé sous le titre de « Santa Croce ». Elle a conservé néanmoins jusqu'à nos jours l'appellation de « Madonne de sœur Perpetua ».

La pieuse sœur eut un jour subitement la pensée de faire un petit parement à l'autel de cette image: mais il lui manquait un complément de quelques monnaies, et restait toute mortifiée. Pendant qu'elle réfléchissait pour trouver le moyen d'en sortir, elle s'en alla daus le jardin, et se mit à piocher pour le nettoyer, puis à sarcler quelques plantes, et voilà qu'elle trouva dans le sol un sequin d'or, juste le complément qui lui manquait pour son petit parement. Avec la permission des Supérieurs, elle consacra sa trouvaille selon son désir et dévotion.

Ce n'est pas seulement pendant sa vie sur la terre qu'elle employa son zèle à orner cette image, mais même après sa mort, elle reprocha à une sœur sa négligence, parce qu'elle s'était engagée à la soigner, et qu'elle ne s'y adonnait pas avec sollicitude. Elle lui expliqua comment elle pouvait acquérir de grands mérites en offrant un culte vraiment zélé, et comment elle avait reçu elle-même une riche récompense au ciel, pour s'être donné cette pieuse occupation en l'honneur de la B. V. Marie. Elle concluait qu'à l'avenir sa compagne devait se tenir pour plus avertie. Elle lui indiqua en particulier quelques-uns de ses manquements dans cette œuvre de dévotion.

Bien que tout cela se fût passé durant le sommeil, toutefois elle garda profondément gravée la vision du visage mécontent avec lequel sœur Perpetua lui avait fait des reproches au sujet de ses manquements, reproches d'ailleurs justifiés pleinement. Elle resta remplie de crainte à l'avenir, et se mit avec ferveur aux exigences de son emploi; jamais plus elle n'oublia l'avis reçu de sœur Pepetua au sujet de cet autel. A côté de cet autel, la pieuse sœur Perpetua en avait érigé un autre plus petit, où elle plaça deux bustes en relief, l'un de la B. V. Marie, l'autre de saint Joseph. C'est une sœur converse, du nom de sœur Félicité, qui l'en avait priée. Celle-ci, la nuit de Noël, avait été avertie par la B.se Vierge d'enlever ces deux images d'un grenier où on les avait reléguées. Elle les porta dans la cellule de sœur Perpetua, pour qu'elle les plaçât dans un lieu plus décent.

Celle-ci les mit près de sa petite chapelle.

Ellé portait d'ailleurs toujours gravée dans son cœur et dans son âme la Passion de Notre Sauveur. Elle la meditait plusieurs fois chaque jour, et en versait parfois des torrents de larmes. Elle en recevait des grâces spirituelles qui augmentaient sans cesse sa dévotion pour ces mystères sacrés.

Elle eut un culte particulièrement tendre pour notre Père saint Dominique. Elle en tenait près d'elle une dévote et miraculeuse image, qui se vénère encore de nos jours dans un petit oratoire d'un couloir de l'église.

Elle voulut aussi et spontanément contribuer pour la construction de l'église, en offrant 10 écus de monaie, qu'on lui avait donnés pour ses besoins personnels.

Sa charité lui inspira la compassion et le service des infirmes dans leurs besoins. Elle lui inspira plus encore. Un jour sœur Perpetua eut le courage d'aspirer de ses lèvres une humeur obstinée et maligne qui mettait en péril les yeux d'une sœur converse, appelée sœur Veronica. et l'empèchait de voir. Elle fit cela plusieurs jours de suite, d'après le conseil du médecin. Et en même temps elle observait une diète rigoureuse, ne prenant aucune nourriture capable de nuire à l'infirme. On était pendant le carême; elle s'abstint de poisson, de conserves, d'huile, préférant manquer de nourriture plutôt que de précautions dans son œuvre de charité.

Elle aimait la solitude, et avait un culte pour les saints Ermites.

Elle observa le silence avec une grande rigueur. Ni de jour, ni de nuit elle ne manquait d'assister au chœur.

Elle s'habillait simplement, et ne parut jamais sans sa robe.

Elle était toujours des premières à obéir.

On la vit toujours très patiente dans les épreuves. Durant plusieurs années, elle souffrit beaucoup d'une fièvre lente, qui la consumait, et lui faisait espérer que bientôt elle entrerait dans le repos éternel.

Le désir de quitter cette vie devenait d'autant plus vif chez elle, qu'elle voyait tarder davantage l'heure de s'unir à Dieu.

Pendant cette longue infirmité, on la vit toujours le visage allègre, et contente de souffrir. Et même quand le mal allait s'aggravant, on ne la vit jamais cesser de se montrer gaie et contente. Elle était gracieuse, se moquait d'elle-même et de ses misères.

La fin cependant arriva heureuse pour elle. La fièvre augmenta et Dieu l'appela le jour de la fête des Apôtres Pierre et Paul, ses protecteurs particuliers. C'était le 29 juin 1630.

Elle avait vécu 53 ans dans la vie religieuse, y avait exercé plusieurs offices, laissant partout une grande idée de sa vertu.

Elle mourut sous le priorat de Mère sœur Felice Bonaventura.

Elle avait une taille plutôt grande, le visage allongé et gai; elle avait le mot gracieux, et l'intelligence très fine.

Sa dépouille mortelle fut déposée dans la sépulture ancienne, sous les confessionnaux, près de l'autel majeur.

LIX. — **Sœur Marcella Maffei.** Parmi les familles nobles de Rome se distingue celle des Maffei, soit pour l'ancienneté, soit parce que sept fois en peu de temps elle fut honorée de la pourpre cardinalice et de charges glorieuses, soit enfin à raison des liens de parenté qui l'unissent à toutes les grandes familles. Le noble seigneur Mario Maffei en particulier avait épousé noble Demoiselle Plautilla Fabbî, et sa nièce fut la belle sœur du Pape Paul V, d'illustre mémoire.

Dieu lui donna de nombreux enfants. L'une de ses filles se trouva appelée à la vie religieuse, et reçut l'habit à San Domenico vers le mois de septembre 1577, des mains de la Mère sœur Cristina Margani, et s'appela sœur Marcella Maffei.

Le 3 novembre 1578, elle avait terminé sa probation, et fit sa profession.

Son aumône dotale fut de 500 écus.

Elle se hâta d'accumuler des mérites par ses pénitences, ses oraisons, sa régularité dans les observances de la Règle. Elle apparaissait comme prédestinée pour exercer de nombreuses charges et fonctions.

A la fleur de sa jeunesse, elle fut avertie que la mort arrivait. Elle fut saisie de fièvres réitérées, et elle se prépara à partir de ce monde mortel, pour entrer dans l'éternité. Son passage eut lieu en 1582, environ cinq ans après son entrée dans la vie religieuse. Elle apparaissait aussi heureuse que les autres étaient plongées dans la tristesse et la douleur.

On l'ensevelit dans la sépulture ancienne, au-dessous des confessionnaux.

Elle avait une bonne taille, bien proportionnée; elle était de belle prestance et très agréable.

Elle avait eu une dévotion spéciale envers la B. V. Marie et Notre Père saint Dominique.

Sa mort arriva alors qu'était Prieure la Mère sœur Cecilia Beneinbeni.

LX. — **La Mère sœur Violante Paloni.** Durant les âges passés déjà d'autres jeunes filles de la noble famille des Paloni s'étaient vouées au service du Seigneur, dans l'antique monastère de San Sisto.

Il arrive souvent que le temps fait disparaître tantôt une race,

tantôt une autre: il allait en être ainsi de cette maison. Dieu voulut qu'elle finît par la digne fille de seigneur Paolo Paloni et de Dame Volunnia dei Grassi.

Cette jeune fille choisit la vie religieuse dans le monastère des SS. Domenico e Sisto.

Elle fut admise et changea son nom d'Ortensia contre celui de Violante, vers le 6 novembre 1577, entre les mains de Mère sœur Cristina Margani, Prieure.

L'année suivante, 1578, le 9 novembre, elle fut reçue pour sa profession.

Pour l'aumône habituelle elle donna 300 écus.

Elle vécut tous les jours de sa vie dans la simplicité, dans la fidélité de l'obéissance, dans la ponctualité des observances.

Aux jeûnes commandés par la Règle, elle en ajoutait beaucoup d'autres de dévotion. Les vigiles des grandes fêtes de Notre Seigneur et de la B. V. Marie, elle prenait ses repas seulement au pain et à l'eau; et de même encore pour la vigile de saint Antoine, Abbé, son spécial protecteur.

Elle persuada aux sœurs d'introduire la coutume de célébrer cette vigile.

Tous les jours elle récitait l'Office des Morts et de la Croix.

C'était une dévotion à elle de gagner le plus possible d'indulgences pour les défunts. Elle s'occupa en particulier de soigner une petite chapelle, érigée au sommet d'un escalier du priorat, où sont placées deux images de la B. V. Marie et de saint Pierre. Elle l'approvisionnait de parements, de nappes, de cierges, et de tout le reste.

On l'employa en divers offices qu'elle accomplit toujours selon toute l'extension du devoir.

Elle possédait une voix qui n'était pas désagréable, et une certaine connaissance du chant ecclésiastique.

On lui imposa l'office de Sous Chantre et de Chantre, et elle s'y exerça souvent.

Elle devint Sacristine, et elle donna une chasuble de brocart rouge, un petit parement bleu, brodé en compartiments, pour l'Image de la Madonne de saint Luc.

Arrivée à un âge plus avancé, elle devint Circatrice, Portière, Tourière.

En 1632, elle est Sous Prieure.

L'année suivante, en 1633, elle fut saisie de quelque fièvre.

Elle était déjà très avancée en âge. Elle rendit son âme entre les mains de son Créateur, le 12 mars.

Au moment où elle allait trépasser, on vit et on entendit des enfants dans la cour, au-dehors du monastère, qui se mirent à chanter sous la fenêtre de sa cellule, ces mots du Psaume: « Enfants, louez le Seigneur ». [1] Quand ils arrivèrent à la fin, la bonne religieuse rendit son âme.

Elle était restée véritablement simple et pure comme un enfant.

Elle avait été religieuse pendant 56 ans.

Elle était de taille plutôt grande, avait le teint brun; elle avait l'esprit timide et tranquille.

Son corps fut placé dans la sépulture ancienne.

La Prieure était alors la Mère sœur Marta Tenaglini.

La défunte avait donné une boîte d'argent pour les hosties, une chasuble rouge, un petit parement bleu avec broderies à compartiments pour l'Image de la Madonne de saint Luc.

LXI. — **Sœur Paolina Folchi.** La noble famille des Folchi est originaire de Bologne. Le chef, seigneur Giulio Folchi, se transporta à Rome avec sa femme.

Ils donnèrent au monastère des SS. Domenico e Sisto l'une de leurs filles, qui s'appela sœur Paolina.

Elle fit, selon les lois religieuses, son temps de probation de 1577 à 1578.

Elle se lia par les vœux solennels le 23 novembre de cette dernière année.

Le père consigna entre les mains de la Prieure, Mère sœur Cristina Margani, la somme de 600 écus, comme aumône dotale.

On avait tenu compte de ce fait qu'elle n'était pas romaine, et que le père était très riche des biens de la fortune.

Elle apprit et aima toutes les vertus qui doivent resplendir dans une vierge consacrée à Dieu. Elle eut surtout à cœur l'humilité, base solide de toute perfection.

Jamais elle ne refusa d'être employée dans les offices les plus humbles: elle allait jusqu'à les rechercher pour s'y exercer.

Jamais d'ailleurs elle ne s'exempta du chœur ni des autres pratiques de piété.

Elle fut appliquée à divers offices, où elle montra toujours charité et diligence.

---

1 Ps. CXII.

Quand elle fut Sacristine, elle donna une paire de chandeliers d'argent pour l'autel.

Parvenue à l'âge mûr, elle exerça les emplois de Circatrice, de Portière, de Tourière.

Le Seigneur la visita par diverses infirmités: partout elle montra sa patience et son courage.

Un jour, elle tomba si malheureusement, qu'elle se brisa complètement une jambe. Les douleurs furent terribles, et il fallut beaucoup de temps pour la guérir, sans que d'ailleurs elle ait été jamais délivrée de certaines impuissances: elle se remit néanmoins à ses anciennes habitudes de charité, et se voua au service d'une Mère déjà très vieillie dans le monastère.

Ce n'est pas tout. Un jour, elle voulut aider quelques sœurs converses qui près d'un grand feu faisaient bouillir une chaudière d'eau salée pour en extraire le sel. Pour la descendre du feu, sœur Paolina glissa d'un pied, et tomba en avant les deux mains dans cette matière bouillante. Elle se sentit griller, et souffrit des spasmes terribles. Une sœur converse, fort simple, voulut la secourir, et elle lui jeta sur les brûlures de la cendre chaude imbibée de vinaigre, ayant entendu raconter que c'était un remède excellent contre la brûlure.

La conséquence fut que toute la peau s'en alla, et que vaincue par la douleur, sœur Paolina s'évanouit. On appela les médecins et chirurgiens les plus habiles, qui lui procurèrent quelques soulagements. Mais tous convinrent que la brûlure était fort dangereuse, et que la matière salée avait pénétré dans les veines, troublé le sang et séché les nerfs. Il y avait danger pour la vie, d'autant plus que le mal augmentait, et que la malade délirait souvent. Toutefois, après des soins prolongés, grâce à des remèdes intelligents, elle revint à quelque repos. Le mieux qu'elle pouvait, elle se servait de ses mains, qui étaient restées comme desséchées. Et ainsi depuis le mois de juillet de l'an 1628, où lui arriva son malheur, jusqu'à la fin de l'année 1630, elle se survivait, mais n'avait pas la santé. Elle fut saisie par surcroît d'une fièvre très aiguë, conséquence du mal précédent, et au mois de mars elle rendit son âme à Dieu.

On admira sa patience, sa constance, son humilité et sa charité.

Elle fut religieuse pendant 53 ans.

On l'ensevelit dans la sépulture ancienne.

Elle avait une taille médiocre, et un aspect moins que médiocre.

Sa mort survint pendant le priorat de Mère sœur Serafina Jacovacci.

LXII. — **Sœur Alessia Floridi.** La vitalité du nouveau monastère persuadait à un grand nombre de jeunes filles de se renfermer dans ses cloîtres bénis, où resplendissait l'observance régulière.

Parmi toutes celles qui y furent admises, il faut compter la fille de noble seigneur Felice Floridi.

Elle s'appela sœur Alessia.

Elle revêtit l'habit en 1577, fit profession l'année suivante, 1578, le 18 mai.

Elle donna comme dot 400 écus.

Cette jeune fille n'avait que peu de facilité d'intelligence, et ne pouvait pas rendre service au chœur pour la récitation de l'Office. Et elle en éprouvait une grande affliction et restait toujours mélancolique. On croit que de cette tristesse provint la fièvre lente qui, cinq ans après son entrée dans le cloître, la conduisit à fin de vie.

Elle mourut l'an 1582, sous le priorat de Mère sœur Cecilia Beneinbeni.

Elle avait reçu l'habit des mains de Mère sœur Cristina Margani.

Son corps fut ensevelit dans l'ancienne sépulture.

LXIII. — **La Mère sœur Maria Giustiniani.** C'est encore la même Mère sœur Cristina Margani qui reçut sœur Maria Giustiniani.

L'île de Chio était tombée au pouvoir des Turcs, comme on a dit plus haut.

Le Cardinal Giustiniani arracha ses nièces au péril qu'elles couraient: il fut aidé en cela par le Pape Pie V et par l'ambassadeur de France.

Il les fit conduire à Rome en cachette, sur les navires de marchands chrétiens.

Deux d'entre elles s'étaient faites religieuses à San Sisto, la troisième entra à SS. Domenico e Sisto. Cette dernière reçut l'habit en 1577.

Elle abandonna son nom de Caterina, pour prendre le nom de sœur Maria, qui était celui d'une cousine à elle, morte à San Sisto.

L'année suivante, 1578, le 9 janvier, elle fut admise à la profession.

Le Cardinal Giustiniani donna pour elle 300 écus de dot.

Durant ses jeunes années, elle s'occupa à tous les offices du

service de la communauté, et y montra toujours prudence, perspicacité et zèle.

Elle resta fidèle à toutes les observances de son Ordre.

Elle s'entendait parfaitement au chant choral, et devint Chantre.

Quand elle était Sacristine, elle donna une paire de chandeliers d'argent fort remarquables. Elle donna à la sacristie d'autres objets encore.

Quand elle fut plus en âge, l'obéissance lui confia les charges de Circatrice, de Portière, de Tourière, de Maîtresse des novices.

On voulut la faire Prieure avant qu'elle ne fût Mère du Conseil, et elle eut un grand nombre de voix. Elle fut Camerlingue, et par suite chargée des approvisionnements et de la gestion des biens du monastère.

C'est alors qu'elle fut frappée d'un coup d'apoplexie et fit ainsi une petite chûte. Bientôt elle éprouva des accès de fièvre, qui la conduisirent à la fin de ses jours, le 4 décembre 1632, le jour même où quitta cette vie la Mère sœur Claudia Scarzi.

Par sa mort elle mit fin aux espérances des sœurs qui s'attendaient à la nommer Prieure.

Cette religieuse eut une dévotion très spéciale envers sainte Catherine, vierge et martyr.

Elle mourut sous le priorat de Mère sœur Maria Tenaglini.

Elle était remarquablement proportionnée de membres et de taille. Elle était plutôt grande, et avait un aspect majestueux et remarquable; et en même temps elle était affable et vénérable.

Elle passa 55 ans dans la religion.

On l'ensevelit dans l'ancienne sépulture.

LXIV. — **La Vén. Mère sœur Gabriella Farsegni, ou Jacovacci.** La même Mère sœur Cristina Margani reçut encore cette religieuse.

C'est en 1577 qu'entra dans le nouveau monastère Faustina, fille de noble seigneur Giovan Mario Farsegni, et de Dame N. Jacovacci.

Elle changea son nom en celui de Gabriella.

Selon les lois de l'Ordre, elle fit une année de probation, puis elle se lia par ses vœux solennels le 4 novembre 1578.

Elle avait appris au noviciat tous les rites et observances: elle s'y maintint très fidèle.

Elle remplit, selon la coutume, divers offices.

Elle entendait assez bien le chant choral, et elle devint successivement Sous Chantre et Chantre.

Quelques infirmités auxquelles elle était sujette l'empêchèrent de se trop fatiguer, et d'ajouter des austérités à celles de la Règle. Elle ne négligea pourtant aucun de ses emplois, et les remplit tous avec un grand zèle.

Etant Sacristine, elle donna à l'église une paire de chandeliers d'argent très estimés.

Par droit d'ancienneté, elle exerça diverses charges, et enfin, l'an 1634, on lui conféra les fonctions de Prieure.

Pendant son priorat, elle donna l'habit à sœur Maria Buongiovanni.

La construction de l'église était déjà fort avancée. La Prieure résolut d'employer l'argent que donnaient comme prix de pension les jeunes filles élevées au monastère, pour l'embellir de stucs dorés, et de remarquables peintures, exécutées par l'excellent artiste Cavalier Baglioni, dans la tribune, au-dessus de l'autel majeur et au-dessus des portes de la sacristie et des confessionnaux, toutes en marbres brillants, et de style corinthien. On songea aussi à créer dans le pourtour supérieur de l'église, une tribune, d'où l'on pouvait entendre la Messe, et la dépense fut faite par sœur Maria Lucrezia Lanti.

La Prieure reçut encore quelqu'argent en héritage. Elle voulut le consacrer à l'érection d'une nouvelle chapelle.

Elle était occupée à recueillir cette somme, deux ans après la fin de son priorat, lorsqu'à une ancienne affection du sang s'ajouta subitement un mal de gorge, qui l'empêcha d'avaler et lui permit à peine de dire quelques mots.

Se voyant arrivée au terme, elle recommanda à sœur Gregoria, sa nièce, de continuer l'œuvre de la chapelle, pour laquelle, avec l'autorisation des Supérieurs elle avait déjà destiné cet argent.

Son mal s'aggrava. Elle reçut les sacrements de l'Eglise, et quitta cette vie, le 26 mai 1638.

Elle avait passé 58 ans dans la vie religieuse.

Elle fut ensevelie dans la nouvelle tombe, au-dessous de l'autel de sainte Catherine de Sienne.

Elle avait eu toujours une dévotion spéciale à l'Annonciation de la B. V. Marie, et aux âmes du Purgatoire.

Sa mort survint sous le priorat de la Mère sœur Marta Tenaglini.

Elle fut d'une taille convenable, et d'apparences un peu brusques, mais en réalité elle était très affable.

Elle laissa quelques biens qui lui étaient échus pour le couvent et l'église,

Quelques années après sa mort, elle se montra à sa nièce qui reposait, et d'un visage assez sévère elle lui reprocha sa négligence pour la construction de la chapelle.

Celle-ci fut enfin érigée en 1648, en l'honneur de saint Pierre Martyr, avec l'argent qu'elle avait destiné et déposé pour cette œuvre, mais auquel sa nièce, sœur Gregoria, ajouta largement.

LXV. — **La Mère sœur Stefania Maronio.** Sœur Stefania, fille de seigneur Virgilio Maronio et de Dame Sempronia Gay, dont les deux familles sont éteintes dans Rome, s'appelait dans le monde Demoiselle Marzia.

Elle se fit religieuse en 1578, à SS. Domenico e Sisto entre les mains de la Révérende Mère sœur Cecilia Beneinbeni.

Après son année de probation, elle fit sa profession solennelle le 17 mai 1579.

Elle apporta comme aumône dotale 400 écus.

Elle se fit une loi inviolable des instructions qu'elle avait reçues au noviciat, et les observa jusqu'à la fin de sa vie.

Elle accomplit sévèrement sa Règle, jusque dans les moindres détails.

Bien que déjà avancée en âge, elle ne voulut jamais recevoir des visites séculières les jours fixés pour la communion, ni les autres jours interdits par les Constitutions. Jamais elle ne voulut aller au parloir sans une compagne.

Elle se vêtait avec l'humilité et la modestie religieuses, avait horreur de la vanité, et cheminait dans la voie de la simplicité. Elle était vile à ses yeux et se méprisait elle-même.

Envers ses Supérieurs elle pratiquait une admirable vénération.

On l'occupa aux offices habituels: elle s'en acquitta avec scrupule.

Elle était fort zélée, et reprenait sévèrement les transgressions, bien qu'en réalité elle fût très bienveillante et compatissante.

Elle avait spécialement à cœur la pureté de conscience.

Elle fut très assidue au chœur, où elle avait l'habitude de rester même en dehors des heures fixées, afin de faire oraison ou de réciter des Psaumes.

Sa dévotion envers la B. V. Marie et notre Père saint Dominique était admirable.

C'est avec la plus grande patience qu'elle souffrit ses longues infirmités.

Parvenue à l'âge de la sénilité, elle exerça l'office de Circatrice et de Portière: mais elle s'affaiblit bientôt, fut incapable de supporter les fatigues de son emploi, et tomba malade de la fièvre.

Elle se vit arrivée au terme de son pèlerinage, et fit instances pour recevoir les sacrements.

C'est le 4 juillet, 1637, qu'elle quitta cette vie.

Elle avait passé 58 ans dans le cloître, et comptait 77 ans d'âge.

Son départ eut lieu sous le priorat de la Mère sœur Faustina Galletti.

Quelques jours après sa mort, elle se fit voir à une sœur sa confidente, dans un songe. Elle lui apprit qu'en ce moment-là elle montait au ciel, par la miséricorde du Seigneur Dieu.

Cette religieuse la vit avec l'habit de l'Ordre, toute blanche et resplendissante, conduisant par la main une petite fille, également vêtue de blanc, et qui à l'aspect portait douze ou treize ans d' âge.

La sœur demanda qui était la jeune fille, et pourquoi elle la conduisait avec elle. Et la défunte répondit: « C'est l'âme d'une jeune fille de grand mérite. Elle vient de quitter son corps, et elle monte avec moi au ciel, où il a plu au Dieu Eternel de nous placer à un même degré de gloire et de mérite. Ces vêtements blancs nous sont donnés comme symbole de la pureté de conscience, de la simplicité du cœur, des pensées droites sur le prochain, de l'humilité dans la vie ».

— Et la sœur ajouta: « De qui fut cette âme si heureuse, et qui en si peu de temps a possédé tant de vertus? »

— La défunte répondit: « Nombreuses sont les âmes qui maintenant vivent dans le monde, agréables à Dieu par l'oraison. Et elles conservent le monde. Malheur aux pécheurs, si elles n'existaient pas! Celle que tu vois ne te sera pas connue avant le Jugement universel. Il en est ainsi de beaucoup d'autres, inconnues des hommes, mais glorieuses et saintes devant Dieu. Je ne puis te dire autre chose. Sache seulement que celle-ci sera glorieuse à l'égal de sainte Lucie vierge et martyre ».

A ces mots, toutes deux, avec un visage radieux, s'élevèrent vers le ciel et échappèrent à la vue.

Le corps de cette vénérable Mère fut placé dans la nouvelle sépulture.

LXVI. — **Sœur Antonia Giustiniani.** En même temps que les autres demoiselles des Giustiniani, fut transportée de Constantinople à Rome la jeune Spina, fille de seigneur N. Giustiniani, et de Dame Brancau Giustiniani. Elle s'arrêta quelque temps dans le monastère de San Bernardino, à Viterbe, puis elle fut conduite à Rome et placée dans le monastère des SS. Domenico e Sisto.

Elle y reçut, en 1579, l'habit religieux des mains de la Mère sœur Cecilia Beneinbeni.

Le 29 mai de l'année suivante, 1580, elle fit sa profession.

Elle apporta comme dot 300 écus, qui furent consignés par son frère, noble seigneur Camillo Giustiniani.

Elle s'était trouvée à Constantinople, lorsque le saint Pontife Pie V remporta sa glorieuse victoire navale contre les Turcs. Elle se rappelait souvent la terrible rage, le soulèvement, les menaces de ces chiens enragés contre les chrétiens, lorsqu'ils apprirent leur grande défaite. Elle avait entendu crier à pleine voix qu'il fallait mettre en pièces tous les chrétiens qui se trouvaient à Constantinople.

Tous ceux-ci étaient remplis d'effroi et attendaient la mort. D'un côté ils remerciaient Dieu de la victoire remportée: d'un autre, ils lui recommandaient leur salut.

Tout-à-coup, les Turcs changèrent d'attitude, et, pour cacher leur désastre, firent courir le bruit qu'ils avaient vaincu l'armée chrétienne, et manifestèrent une grande allégresse. Tout cela était pour détourner les chrétiens de se soulever et de reprendre leur liberté. Ces cris nouveaux et imprévus furent pour les fidèles plus douloureux que la crainte de perdre la vie.

Toutefois, en peu de temps, les maisons turques se remplirent de clameurs et de lamentations: on y pleurait des maris, des frères, des fils, des pères.

Le stratagème employé pour cacher le désastre fut donc inutile, et les chrétiens revinrent à leur joie, à leurs louanges de Dieu et de la B. V. Marie.

C'est par le très saint Rosaire qu'une telle grâce avait été obtenue. Ce souvenir des faveurs divines remit constamment en mémoire à sœur Antonia la dévotion du Rosaire, durant toute sa vie. Elle le récitait en entier chaque jour, avec l'Office des Défunts et les Psaumes de la Pénitence.

Elle aimait beaucoup sa Règle, et l'observa de son mieux.

Son bonheur était de pratiquer la charité envers les nécessi-

teux. Elle secourut par ses aumônes les parents de quelques religieuses, dans leurs détresses. Elle se prodiguait pour aider les sœurs converses.

Elle faisait célébrer de nombreuses messes.

Elle fit peindre sur la paroi de l'église intérieure la Résurrection de Notre Seigneur, et donna 100 écus pour la construction de l'église extérieure. Tous ces travaux, elle les exécuta avec sa part de rentes que lui laissa son frère en mourant.

C'est à ces pieuses et dévotes entreprises qu'elle s'occupa de nombreuses années. Elle s'appliqua d'ailleurs aux diverses fonctions que lui imposa l'obéissance, durant les 55 années de sa vie religieuse.

Au bout de ce temps le Seigneur l'appela à Lui, par une fièvre qui l'emporta dans une vie meilleure, l'an 1633, le 16 mars.

Elle fut ensevelie dans la tombe ancienne, sous le priorat de Mère sœur Marta Tenaglini.

Cette religieuse ne fut pas désagréable de figure, mais elle fut d'un embonpoint démesuré, ce qui la rendait souvent inapte aux fatigues de la vie religieuse.

Elle avait une grande vivacité d'intelligence, et était d'un commerce bienveillant.

Elle connaissait parfaitement la langue grecque, mais elle ne pouvait s'en servir avec les personnes séculières, parce que selon les Constitutions, elle devait être comprise des sœurs qui étaient présentes et entendaient.

Elle était ingénieuse pour diminuer les incommodités des officines. C'est ainsi qu'étant Pharmacienne, elle fit conduire l'eau et construire une vasque de marbre à la pharmacie.

LXVII. — **La Vén. Mère sœur Faustina Galletti, la seconde.** Cette sœur fut admise par la Mère sœur Cecilia Beneinbeni.

L'année précédente était partie de ce monde pour le ciel une sœur Faustina Galletti, dont nous avons parlé plus haut. L'une de ses sœurs se fit religieuse. Elle s'appelait Demoiselle Vittoria : mais elle choisit alors ce même nom de Faustina.

Elle était également fille de seigneur Fabrizio Galletti, et de Dame Livia Aragona.

L'année ordinaire de probation étant finie, elle fit profession le 4 octobre 1580.

Son aumône dotale fut de 500 écus.

Elle se garda bien d'oublier les exemples et instructions reçues pendant le noviciat: elle se les rappela au contraire dans chacune de ses actions.

Elle fut assidue au chœur, très zélée dans l'accomplissement de ses charges pendant sa jeunesse comme pendant les années plus avancées. Dans les fonctions réservées à l'âge mûr et à l'expérience, elle fit preuve d'une rare ponctualité et prudence.

Dès l'an 1636, elle est nommée Prieure, et reçoit à l'habit sœur Paola Maria Costaguti, et sœur Maria Felice Ricci.

A cette époque, fut commencée la chapelle de l'autel majeur, dans l'église extérieure, par sœur Lucrezia et sœur Antonina Leni; le pavé fut fait en briques par sœur Camilla Giustiniani.

C'est sous le même priorat que furent supprimés dans le jardin tous les petits quartiers qui se distribuaient aux sœurs, chacune recevant le sien.

On y établit une place commune, plantée et remplie d'arbres, embellie d'une fontaine, d'espaliers et de vases. C'est sœur Maria Stella Bonadies qui en fit la dépense.

Elle était encore Prieure, quand le Seigneur la visita par une dyssenterie violente, suivie d'une obstruction d'estomac.

A la fin de son priorat, survint une fièvre qui l'emporta dans la vie éternelle, le 17 janvier 1639.

Elle avait été religieuse pendant 59 ans.

Ses principales dévotions furent pour la B. V. Marie, notre Père saint Dominique, saint Pierre martyr et sainte Catherine de Sienne.

Elle était de taille proportionnée, très maigre, de bon caractère et compatissante.

Son corps repose dans la nouvelle sépulture, pendant que son âme jouit aux cieux de la gloire éternelle.

Son trépas eut lieu sous le priorat de Mère sœur Marta Tenaglini.

LXVIII. — **La Mère sœur Porzia Mazzatosti.** Le noble seigneur Riccardo de la famille Mazzatosti, obtint de Dieu parmi beaucoup d'autres enfants, cette jeune fille, qui eut le désir de se faire religieuse, reçut l'habit l'an 1579 des mains de Mère sœur Cecilia Beneinbeni, prit le nom de sœur Porzia et fit profession le 15 mai 1580.

Elle donna 300 écus au monastère.

Elle s'appliqua à la pratique de sa Règle et se montra désireuse de la plus grande perfection.

Elle remplit toutes les fonctions qui lui furent confiées avec ponctualité, patience et charité.

Pendant qu'elle était Infirmière, elle fit conduire l'eau dans l'infirmerie à ses frais.

Elle fut particulièrement dévote aux âmes du Purgatoire, envers la B. V. Marie, envers notre Père saint Dominique.

Elle ajoutait des jeûnes à ceux des Constitutions. Jamais elle ne voulut d'autre nourriture que celle qui se donnait à toute la communauté.

Elle exerça encore des charges de temps en temps, selon la marche de l'âge.

Elle était Camerlingue, et administrait les biens du monastère à la grande satisfaction des sœurs, lorsqu'il plut à Dieu de mettre un terme à ses souffrances.

Elle souffrit de l'estomac pendant plusieurs mois, au bout desquels on lui découvrit dans la poitrine une tumeur maligne, qui en peu de jours, avec un peu de fièvre la conduisit à la mort. Elle trépassa le 31 août 1636, ayant été religieuse pendant 57 ans.

On l'ensevelit dans la tombe nouvelle.

Elle était de grande taille, de forte complexion, de figure austère et pourtant agréable.

Sa mort eut lieu sous le priorat de Mère sœur Faustina Galletti.

LXIX. — **La Mère sœur Girolama Conti.** C'est sous le priorat de la Révérende Mère sœur Battista Frangipani, qu'en 1584, prit l'habit sœur Girolama Conti.

Dans le siècle, elle s'appelait Demoiselle Donna Maria. Elle était fille de son Excellence le duc Conti et de son Excellence Donna Francesca Gaetani, et la sœur de sœur Ippolita Conti, dont nous avons déjà parlé.

A la fin de sa probation, elle fit la profession de ses vœux.

Comme dot elle donna 1000 écus.

Elle était de condition très noble, et néanmoins il n'apparut en elle qu'une grande humilité, dans l'exercice des emplois qu'on lui confiait. Elle aimait à aider aux sœurs converses, dans leurs travaux les plus ordinaires et les plus pénibles, comme laver le linge et les robes, balayer, et ainsi de suite, chaque fois qu'elle les trouvait très occupées.

Elle aimait beaucoup les pénitences, prenait la discipline avec des chaînettes de fer, et cela jusqu'à sa dernière vieillesse. Aussi, durant ses dernières infirmités, la vit-on avec les traces de ces coups livides ou sanglantes. Elle prenait cette discipline trois fois le jour, à l'imitation de saint Dominique, envers qui elle fut très dévote, ainsi qu'envers saint Pierre martyr.

Elle usait du cilice de temps en temps.

Jamais en rien elle ne se rechercha elle-même.

Elle exerça les emplois qu'on a l'habitude de conférer aux autres.

Quand elle fut Sacristine, elle fit faire un pupitre doré pour les messes chantées; elle fit distinguer et réparer les livres notés du chœur.

Elle assistait aux Offices en tout temps.

Souvent on la trouvait priant à l'église.

On lui avait confié le soin de l'autel de sainte Aurea vierge martyre. Elle le restaura, le fit dorer, ainsi que le tableau de la B. V. Marie, et le Crucifix qui surmonte l'autel.

Elle obtint de Mgr Giovan Battista Altieri, pendant qu'il était Vice-Gerente, une partie d'un doigt de sainte Aurea, avec l'authentique. Cette relique a été perdue par inadvertence.

Elle procura également pour les fêtes de sainte Aurea et de la Croix, une indulgence renouvelable de sept ans en sept ans.

Elle continua avec ces occupations jusqu'à un âge plus avancé, et elle devint alors Circatrice, Portière, Tourière, Maîtresse des novices, Camerlingue, Sous Prieure.

Elle refusa la dignité de la charge de Prieure, que les sœurs voulaient lui imposer. Elle marcha toujours dans ses fonctions humbles. Elle pratiquait de nombreux actes de charité envers les personnes besogneuses.

Ayant eu à souffrir beaucoup du côté de ses parents, elle traversa ces épreuves avec une patience exemplaire.

Enfin arriva l'heure que Dieu avait fixée pour récompenser ses bonnes œuvres. Elle fut frappée d'un coup d'apoplexie, qui la rendit impotente pour toutes choses, et la crucifia dans de terribles douleurs, pendant sept mois. Ici encore elle édifia toutes les sœurs par sa patience.

Son dernier jour fut le 1er avril 1650. Elle avait fait une confession générale de toute sa vie, et reçu les sacrements et l'indulgence du Jubilé.

Elle s'en alla à Dieu pendant qu'était Prieure la Mère sœur Giacinta Marini.

Son corps fut déposé dans la sépulture nouvelle.

Elle avait été bien proportionnée de taille, brune de couleur, et très maigre.

LXX. — **Sœur Ortensia Pox.** A cette même époque où était Prieure la Mère sœur Battista Frangipani, cette sœur entra au monastère et y devint religieuse.

Elle était fille de seigneur N. Pox et de Dame Vittoria Mauri.

Elle prit le nom de sœur Ortensia.

Elle était nièce de sœur Maura Mauri.

Toujours elle profita des saintes admonitions et leçons du noviciat. Bien vite elle montra qu'elle serait une religieuse de très grands mérites. Aussi, le jour venu, fit-elle sa profession. C'était le 20 octobre 1585.

Sa dot fut de 400 écus.

Les fruits de sa vocation répondirent à ses débuts.

Jamais elle ne manqua au chœur, à l'oraison, à l'obéissance, aux devoirs de sa charge, à aucun point de sa Règle.

Elle passa 16 ans au service du Seigneur, puis elle fut atteinte par la fièvre, et quitta la terre pour le ciel durant l'année 1600.

Elle avait reçu tous les sacrements, comme doit faire une religieuse, et l'indulgence de l'année sainte.

Elle fut ensevelie dans l'ancienne tombe, près des confessionnaux.

Sa mort arriva sous le priorat de la Mère sœur Battista Frangipani, qui avait été réélue.

LXXI. — **Les sœurs Verginia et Anna Pinti.** C'est sous la même Prieure, Mère sœur Battista Frangipani que prirent l'habit à SS. Domenico e Sisto deux jeunes filles de la famille Pinti.

L'une reçut le nom de sœur Verginia, l'autre de sœur Anna.

Ceci se passait en 1584.

Finie l'année de probation, elles s'engagèrent par les vœux solennels, le 30 octobre 1585.

Mgr Pinti donna pour elles, à titre de dot et de présent gracieux, 2034 écus.

Ces bonnes religieuses ne furent pas au-dessous des observances et rigueurs de l'Ordre. Sous la sauvegarde assurée de l'obéissance, elles arrivèrent en peu de temps à la gloire des Bienheureux.

Sœur Anna, après sept ans de vie religieuse, quitta sa dépouille mortelle, et rendit l'âme à son Créateur, durant l'année 1591, emportée en sept jours par la fièvre et la douleur. Elle échangea la vie mortelle contre la vie éternelle.

Son départ eut lieu sous le priorat de la Mère sœur Battista Frangipani.

Sœur Verginia s'en alla au ciel sous le priorat de Mère sœur Prudenza Leopardi.

LXXII. — **Sœur Placida Piroti.** Durant le priorat de la Mère sœur Battista Frangipani, l'année 1585, fut reçue comme religieuse une fille de noble seigneur Nicolò Piroti, et de Dame Clausa dei Rossi. Elle prit le nom de Placida.

Le moment arrivé, elle fit sa profession durant l'année 1586.

Elle donna comme dot habituelle 400 écus.

Ce fut une religieuse de grande vertu, oraison, pénitence, solitude. Elle était douce et tranquille.

Elle travailla à divers offices. Mais après 16 ans de vie religieuse, dans le courant de 1602, elle quitta cette vie.

On l'ensevelit dans la tombe ancienne, près des confessionnaux, dans la chapelle majeure.

Cette mort survint alors que Mère sœur Battista Frangipani était de nouveau Prieure.

LXXIII. — **Sœur Lavinia del Drago.** C'est encore sous le priorat de Mère sœur Battista Frangipani que se fit religieuse, en 1585, Demoiselle N., fille de seigneur Giovanni Paolo del Drago, famille très noble de Rome.

Elle reçut le nom de sœur Lavinia.

L'année suivante, 1586, le 24 février, elle fut admise à la profession.

Malgré la brièveté de sa vie, elle ne manqua pas d'acquérir de nombreux mérites: car toutes ses actions, toutes ses paroles, toutes ses pensées étaient dirigées à la vie éternelle.

Elle y arriva l'année 1597, après 11 ans de vie religieuse.

Son corps repose dans la première sépulture, près des confessionnaux.

Cette religieuse trépassa alors que la Mère sœur Battista Frangipani était de nouveau Prieure.

LXXIV. — **La Vén. Mère sœur Deodata Cioci.** C'est par la

Mère sœur Domenica Paloni, Prieure, que fut admise cette religieuse.

Elle s'appelait dans le monde du nom de Caterina.

Elle était fille de seigneur Ippolito Cioci, et de Dame N. Sordi.

Une sœur à elle, Flavia Cioci, était déjà religieuse à San Domenico: elle voulut suivre son exemple, et se vouer au service de Dieu dans ce même monastère. Elle y fut admise et y reçut l'habit l'an 1586; elle y fit ensuite profession le 30 juin 1587.

Comme dot elle donna 500 écus.

Elle était de bon caractère, intelligente et zélée: on lui confia les emplois du monastère, et elle s'en acquitta à la satisfaction de toutes les sœurs.

Elle offrit quelqu'argent pour la construction de l'église

Devenue Sacristine, elle donna à la sacristie pour l'église une paire de candélabres d'argent, sur un pied de métal doré.

Elle était d'une complexion délicate, et il ne lui était point permis de se soumettre à toutes les rigueurs de la Règle: toutefois elle s'efforça toujours de surmonter réellement ses indispositions, autant qu'elle les surmontait par le désir.

Quand elle arriva à un âge plus avancé, ses infirmités diminuèrent un peu, et elle se consacra entièrement aux offices réservés aux plus anciennes.

Enfin, l'an 1640, elle fut élue Prieure du monastère.

Elle admit à la vestition sœur Maria Candida Costaguti, sœur Angela Pulcheria Rocci, sœur Maria Diana et sœur Maria Flavia Bonesi.

C'est pendant son priorat qu'on fit la solennelle translation de la Madonne de saint Luc, et qu'on la plaça au-dessus du maître-autel, déjà tout brillant de très beaux marbres, grâce à sœur Lucrezia et à sœur Antonina Leni.

On construisit également en l'honneur de la sainte image une chapelle dans la propriété dite d'*Acqua acetosa*, qui avait été donnée à raison du miracle accompli par la Vierge, au temps du Pape Sergius III.

Cette chapelle fut construite aux frais de sœur Maria Prudenza et de sœur Arcangela Mellini.

On mit la main aux parements de l'église extérieure en damas rouge garnis et frangés d'or, donnés par sœur Maria Angelica Aldobrandini.

Après ses deux ans de priorat, elle se trouva avec la vue très affaiblie, à la suite d'une sorte d'érésipèle à la tête, dont elle

souffrit étant encore Prieure. Elle fut obligée de renoncer à toute charge, et elle se retira des préoccupations de Marthe, pour ne plus s'adonner qu'aux prières et méditations de Madeleine.

Elle était fidèle au chœur et à tous les exercices communs de la Règle.

Elle persévéra ainsi jusqu'à l'an 1649. Elle fut alors atteinte de la fièvre, puis, munie des sacrements, elle laissa son corps à la terre, tandis que son âme passa à la vie éternelle.

Elle avait été religieuse 63 ans, et était parvenue à l'âge de 82 ans à peu près.

On l'ensevelit dans la nouvelle tombe, sous l'autel de sainte Catherine de Sienne.

Cette Mère avait la conversation gaie, agréable et courtoise.

Elle quitta cette vie sous le priorat de la Mère sœur Maria Giacinta Marini.

LXXV. — **La Vén. Mère sœur Artemia Bonelli.** Une nièce du saint Pontife Pie V épousa le marquis de Cassano, qui eut un fils, Alessandrino. Celui-ci épousa la noble Dame N. Torelli, et Dieu lui donna plusieurs enfants, parmi lesquels une fille appelée Donna Margherita.

Cette dernière se fit religieuse à SS. Domenico e Sisto, le 1er août 1588, en prenant le nom d'Artemia, et, selon l'habitude, émit sa profession l'année suivante.

Le Cardinal Alessandrino, son oncle, donna comme dot 1200 écus d'or.

C'était sous le priorat de la Mère sœur Battista Frangipani.

A cette sœur il ne manqua aucune des qualités que comportait sa naissance: courage invincible et généreux, noble et libéral.

Elle eut une bonne intelligence, une heureuse perspicacité.

La nature lui avait donné une voix claire et sonore: elle en fit un usage admirable et délicieux dans les deux sortes de chants: le ferme et le figuré. Elle l'utilisa constamment dans les offices ordinaires et dans les exercices du chœur.

Elle estimait beaucoup celles qui connaissaient la musique, et elle les honorait.

Elle s'appliqua à instruire les jeunes sœurs dans le chant choral.[1]

---

1 Le Pape Alexandre VII, par son Bref *Pro commisso* du 21 septembre 1657, régla les questions de chant pour les religieuses. Ce document mérite d'être relu par les historiens du chant ecclésiastique. (Trad.).

Elle occupa les diverses charges qui conviennent aux deux âges, et enfin les sœurs l'élurent Prieure, le 1er mai 1642.

Durant sa charge, elle donna l'habit dominicain à sœur Maria Agnese Costaguti, à sœur Angela Maddalena Capranica, à sœur Maria Angela et à sœur Pietra Angela Altemps.

Elle gouverna avec beaucoup de prudence, de zèle et d'esprit d'observance.

Sa charge expira en 1644. Durant les trois ans qu'elle vécut encore, elle fut employée à diverses administrations du monastère, sous le priorat de la Mère sœur Cinthia Capizucchi.

Le 23 décembre 1647 elle passa à meilleure vie. Elle était emportée par la fièvre.

Comme c'est l'habitude pour chaque religieuse, elle avait, dès le début de sa maladie, demandé et reçu les sacrements.

Son corps repose dans la nouvelle sépulture.

Elle était de taille plutôt petite, avait le visage sévère, quoiqu'elle fût bienveillante.

Elle était de complexion robuste, et arriva à l'âge de 75 ans sans les infirmités qui accompagnent cet âge.

Elle avait passé 61 ans dans le cloître.

Ses dévotions spéciales furent pour le saint Rosaire, pour l'Image de la B. V. Marie de saint Luc, pour saint Dominique, saint Antoine de Padoue, saint Charles, sainte Barbe. Elle jeûnait la veille de leurs fêtes, et, le jour, faisait célébrer des messes.

LXXVI. — **Sœur Anfrosina Galletti.** C'est par la Prieure sœur Domenica Paloni que fut reçue cette religieuse.

L'exemple que donna sœur Faustina Galletti en se faisant religieuse fut suivi par sa sœur, fille comme elle de noble seigneur Fabrizio Galletti et de Dame Livia Aragona.

La nouvelle religieuse prit le nom de sœur Anfrosina et reçut l'habit le 1er décembre 1588, et elle fit profession en 1589, entre les mains de Mère sœur Battista Frangipani, Prieure.

Cette sœur avait un grand talent pour le chœur comme pour les travaux manuels.

On l'appliqua successivement à divers offices, où elle montra son zèle et ses aptitudes.

Elle avait un culte spécial pour la Vierge « delle Grotte ». Fréquemment elle en avait obtenu des faveurs, en lui recommandant ses besoins et ceux d'autrui. Elle racontait souvent qu'elle

devinait quelle serait l'issue de ses prières, en voyant si la pieuse figure lui apparaissait joyeuse ou comme ombrée d'un voile noir. Elle savait par expérience, disait-elle, quand elle recevrait la grâce, et quand elle ne la recevrait pas.

Il en arrivait comme elle prévoyait. La Vierge agissait selon ce qui convenait le mieux pour le bien meilleur de ceux qui lui étaient recommandés: mais tout était toujours un effet de sa miséricorde et de sa bonté.

Notre sœur eut encore une dévotion très particulière pour saint Joseph, l'époux de la Vierge, son protecteur de choix. Elle jeûnait au pain et à l'eau la veille de sa fête; elle allumait des cierges devant son image, faisait célébrer des messes en son honneur; elle tâchait de procurer quelque plaisir aux religieuses, en l'honneur de son saint.

Elle avait l'esprit magnanime, noble et charitable.

Elle arriva ainsi à l'âge d'environ 63 ans, dont elle avait passé 45 dans la vie religieuse.

A cette date, il lui survint dans les entrailles une humeur maligne et corrosive, qui lui fit souffrir d'atroces douleurs. La fièvre vint s'y ajouter, et elle rendit son âme à Dieu le 17 janvier 1633, sous le priorat de la Mère sœur Marta Tenaglini.

Elle repose dans l'ancienne sépulture.

Cette religieuse fut de bon caractère et d'une intelligence heureuse.

Elle était grande de taille, brune de figure, de tempérament gracieux et gai, de cœur généreux.

LXXVII. — **La Vén. Mère sœur Sigismonda de' Rossi.** C'est encore entre les mains de la Prieure sœur Battista Frangipani que s'offrit cette religieuse.

Elle était la seconde fille de noble Giacomo de' Rossi et de Dame Camilla Cavalieri. Elle suivit l'exemple de sa sœur aînée, Eugenia, déjà religieuse dans le nouveau monastère.

Elle y entra à son tour en 1589, laissa son nom de Demoiselle Vittoria pour prendre celui de sœur Sigismonda. Elle dut garder pourtant le surnom qu'elle s'était mérité dans le monde par sa modestie, et par sa surveillance sur ses regards: on l'avait appelée « La Vergogne ».

Elle conserva cette réserve au monastère, dans toutes ses actions. Elle y ajoutait une humilité profonde et le mépris d'elle-même.

Elle se réjouissait, comme elle le disait souvent, d'être tenue pour rien du tout ; elle aimait être blâmée pour des actes que d'autres n'avaient pas bien compris.

Elle remerciait quand on l'avertissait ou qu'on la corrigeait, même pour des choses sans importance.

Pour l'obéissance aux lois de la communauté, elle s'efforça toujours d'être des premières, et elle préférait s'appliquer aux occupations les plus viles.

Jamais elle ne mangeait de nourriture grasse, sauf dans les cas d'infirmités graves, et sur l'ordre des Supérieurs.

Elle ne voulait pas se servir des dispenses communes accordées à tout le monastère.

Chaque mardi, et beaucoup d'autres jours encore, elle jeûnait, sans compter les jours fixés par la Règle. Souvent elle se contentait de pain et d'eau.

Jusqu'à sa dernière maladie elle porta le cilice, et alors encore elle fit de grandes instances pour qu'on ne lui enlevât point sa chemise de laine.

La discipline dont elle se servait était faite avec des chaînettes de fer.

En toutes choses, elle fut un modèle d'observance. Elle fut très attentive à assister au chœur, et en tous temps : ce qui ne l'empêchait point d'être remplie de la plus grande charité pour les infirmes. Très souvent elle passait la nuit à veiller auprès d'elles.

Elle était l'ennemie des jugements portés sur le prochain, même en choses de peu d'importance.

On ne la vit jamais irritée, ni avec aucun signe de trouble.

Elle fut très dévote envers la B. V. Marie, priant avec une grande attention devant ses images.

Sans cesse elle priait pour les âmes des défunts, récitant souvent pour elles le Psautier et l'Office des Morts, ou gagnant pour elles des indulgences.

Elle méditait fréquemment la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Elle employait une partie de la nuit, avant Matines, à l'oraison mentale, ou à d'autres dévotions, par exemple à la récitation de l'Office de la Croix, de l'Esprit-Saint, de Notre Père saint Dominique, des Anges, ou des Plaies de Notre Seigneur.

Ses protecteurs particuliers furent les saints de l'Ordre et saint Romuald.

Elle évitait toute sorte de superfluité dans sa cellule, et était toujours pauvre dans ses vêtements.

Elle vécut de longues années, remplit de nombreux offices, donnant toujours ces mêmes témoignages de sa vertu.

Devenue l'une des anciennes, elle exerça les offices réservés à l'âge plus avancé. Le 1er mai 1644, elle fut élue Prieure.

Il plut alors à la Providence de ne plus lui laisser que 7 mois et 13 jours de vie, et de l'appeler à la gloire éternelle. Elle fut atteinte d'une érésipèle à la tête, et mourut le 13 décembre 1644.

On dit que lui fut révélé le jour de son départ, et qu'elle annonça le moment précis de sa mort.

Peu de temps avant de tomber malade, se trouvant la nuit dans sa cellule, elle vit une très grande splendeur, et au milieu lui apparaître trois crucifix. Elle fut avertie et comprit que trois sœurs allaient mourir dans peu de jours. Et en effet, le 22 novembre moururent la Mère sœur Silvia Mazziotti, alors Sous Prieure, la Mère sœur Isabella Bonelli, Maîtresse des novices, le 22 du même mois, et enfin, le 14 décembre, la Prieure elle-même. Elle raconta au Confesseur ce qu'elle avait vu et compris dans cette vision: ayant reçu le conseil de n'en point parler, elle fit ainsi, et ne raconta pas ce qu'elle avait vu, par même à demi mot.

Elle avait toujours eu un grand respect pour les prêtres et les vêtements sacrés.

Au moment de mourir, elle étendit la main, prit l'étole sacerdotale, se la porta aux lèvres pour la baiser, et expira le visage souriant.

Son corps fut enseveli dans la nouvelle sépulture.

Elle était de bonne proportion et fort remarquable; par sa beauté elle avait le visage rayonnant.

Elle était d'une grande simplicité dans ses discours, et par là il lui arriva par mégarde de raconter certaines grâces qu'elle avait reçues. C'est ainsi que la nuit qui précéda son élection au priorat, elle recommandait toute l'affaire à la B. V. Marie, la suppliant de disposer les choses selon ce qui conviendrait pour son salut et pour la gloire de Dieu, car quelques-unes pensaient à une autre élection, et elle laissa entendre le matin à une sœur, sa confidente, comment la B. V. Marie lui avait fait comprendre qu'elle devait être Prieure: ce qui arriva effectivement.

Parfois elle annonçait qu'on obtiendrait telle faveur, ou bien qu'on ne l'obtiendrait pas telle qu'on pensait.

Elle fut religieuse pendant 54 ans, et 53 depuis sa profession, qui eut lieu le 10 décembre 1590.

Elle avait donné comme dot 300 écus.

Quand elle fut Sacristine, elle procura une petite clochette d'argent pour la Messe.

LXXVIII. — **La Vén. Mère sœur Aurea Piroti.** La Mère sœur Battista Frangipani était encore Prieure, lorsque se présenta la noble Demoiselle Laura Piroti, la sœur de sœur Placida, et fille de noble seigneur Nicolò Piroti et de Dame Clausa de' Rossi.

Elle prit l'habit religieux après sa sœur, le 6 février 1588. Elle choisit le nom de sœur Aurea, en bon souvenir de sa tante ainsi nommée.

L'année de probation étant finie, elle se lia par ses vœux, le 20 février 1589.

Elle donna au monastère une dot de 400 écus.

On vit de suite briller en elle beaucoup de vertus, mais principalement son amour de l'oraison, son assiduité aux divins Offices qu'elle récitait avec grande attention, et parfois jusqu'au scrupule. Si par hasard, et contre son gré, elle avait eu quelque distraction, même passagère, elle voulait recommencer la récitation. On la voyait souvent à ses gestes de tête chasser toute autre pensée que celle de la louange divine.

Elle était sujette aux scrupules, par la grande crainte d'offenser Dieu. Pour ce motif, elle ne voulut jamais que l'on tînt en sa présence le moindre discours sur la plus minime chose qui lui semblait offenser la divine Majesté ou le prochain. Elle faisait alors dévier habilement le discours; ou encore elle avertissait; ou bien elle se taisait.

Jamais elle ne se montra ni peinée, ni ennuyée de ce que lui imposait l'obéissance; et si parfois il lui arriva d'éprouver moins de plaisir en certaines choses, elle respecta toujours avec une très grande soumission les ordres des Supérieurs.

Elle se montra grandement amie de la pauvreté. Elle ne voulut jamais avoir de dépôt, même parmi les dépôts communs: elle confiait tout à la garde d'une Mère ancienne.

Elle ne voulut jamais porter de vêtements neufs: elle usait toujours de robes, de tuniques, de scapulaires ou autres vêtements qui avaient déjà servi.

A l'imitation de notre Père saint Dominique, elle dormait tou-

jours vêtue, et jamais elle ne se dépouillait, ni en hiver, ni en été, et cela jusqu'au dernier jour de sa vie, qui fut de 82 ans, 2 mois et 13 jours.

Aux jeûnes de Règle, elle en ajoutait d'autres selon sa dévotion, en particulier pour la veille des saints et bienheureux de l'Ordre. Le jour de leurs fêtes, elle s'abstenait de travail manuel, et restait à l'église.

Chaque jour de fête, elle récitait l'Office des Morts, les sept Psaumes de la Pénitence, et tous les jours l'Office de la Croix et tout le Rosaire.

Ses patrons préférés furent saint Vincent, saint Hyacinthe et les dix mille martyrs.

Elle observa fidèlement le silence.

Elle exerça toujours avec douceur et zèle les charges qu'on lui imposa: et elle en exerça à tous âges et de toute sorte.

L'an 1644, le 13 décembre, la Prieure, la Mère sœur Sigismonda, passa à meilleure vie: le 16 du même mois on élut à sa place sœur Aurea Piroti.

Celle-ci gouverna la communauté, jusqu'à la fin d'avril 1646, avec beaucoup de prudence, de perspicacité et d'édification.

Pendant qu'elle était Prieure, le 6 août 1645, fête de saint Sixte Pape et martyr, le Souverain Pontife Innocent X honora le monastère d'une visite.

Il visita l'église extérieure, puis voulut entrer dans la clôture. On le reçut dans la salle du parloir, où on avait placé un siège surmonté du baldaquin.

Toutes les religieuses, en chappe, et le voile baissé sur la figure, vinrent lui baiser le pied, et à chacune il accorda une indulgence plénière *in articulo mortis* sur le crucifix qu'elles conservaient dans leur cellule. C'était comme une indulgence Jubilaire.

Il visita ensuite l'église du chœur, et il accorda une indulgence plénière pour chaque mercredi où l'on célèbrerait au maître-autel, qui correspond au chœur: et cette concession valait pour les religieuses elles-mêmes, pour leurs pères, mères et parents.

Lorsqu'elle eut terminé son priorat, la sainte Mère redoubla ses oraisons et attendit l'heure de son départ.

Cette heure arriva à la suite d'une longue infirmité de dyssentérie et d'une fièvre légère.

Pendant ce temps, elle ne songea pas à se nourrir avec des réconfortants délicats: si on lui apportait des aliments préparés

La Madone de S. Luc
et les Saints « Domenico e Sisto »

pour elle, adroitement elle les distribuait et les envoyait aux autres infirmes, sous prétexte qu'ils seraient plus utiles à leurs estomacs affaiblis.

Elle ne manqua jamais de faire le Carême, se nourrissant à peine d'un peu de légumes, de salades cuites, et rarement de quelques poissons.

Cependant le mal continuait et augmentait: puis survint une aggravation dans la fièvre. La sœur se jeta au lit, demanda les sacrements, et le 13 mars 1652, elle rendit doucement son âme au Seigneur.

Elle avait vécu 63 ans dans la vie religieuse, et d'âge 82 ans, 2 mois, 13 jours, comme nous avons dit plus haut.

Son corps fut enseveli dans la nouvelle sépulture.

Cette Mère était de taille ordinaire, mais très sèche et maigre de figure; elle avait un aspect pieux et vénérable.

Elle trépassa sous le priorat de la Mère sœur Teodosia Rocci.

LXXIX. — **Sœur Massimilla Passeri.** Elle était la fille de noble seigneur Bernardino Passeri et de Dame N. Dedi, la sœur de sœur Perpetua dont il a été parlé plus haut.

Elle reçut l'habit en 1589, le 2 février, et fit sa profession l'année suivante 1590, le 25 février, entre les mains de Mère sœur Battista Frangipani.

La dot qu'elle donna était de 500 écus.

Elle s'efforça de progresser dans toutes les vertus, mais surtout de s'ancrer fortement dans l'humilité véritable et dans la charité. Et elle les acquit à un degré admirable. Elle se croyait au-dessous de toutes les sœurs, et elle les aimait toutes tendrement dans le Christ.

Elle compatissait aux imperfections de quelques-unes, secourait les autres dans leurs besoins; elle était affable avec toutes.

On aurait dit que les épreuves ou les succès du prochain étaient ses épreuves et ses succès, tant elle s'attristait des unes et se réjouissait des autres.

Chaque fois qu'on lui imposait des offices ou des labeurs au nom de l'obéissance, elle s'y livrait avec joie et activité.

Elle assistait inviolablement au chœur.

Comme dévotions particulières, elle avait choisi celles envers la B. V. Marie, envers N. P. saint Dominique, envers les saints de l'Ordre et envers les âmes du Purgatoire.

Elle fut toujours exemplaire par son zèle strict de l'observance régulière.

Ainsi elle vécut ses premières années de vie religieuse, ainsi ses dernières, jusqu'à ses 33 ans de vie cloîtrée. Arrivée à cette époque, elle fut assaillie par des fièvres qui la conduisirent à l'extrémité.

A son dernier moment, on observa que pendant que sa cellule était remplie de sœurs agenouillées autour de son lit entra un passereau qui se posa sur l'infirme, puis se jeta parmi les autres sœurs, et enfin s'en alla en chantant doucement. Quelques instants plus tard, la malade prit son vol vers la félicité éternelle. [1]

Sa mort survint en mars 1622.

Son corps repose dans la vieille sépulture.

Elle fut de taille plutôt grande, elle avait le teint blanc et le visage allongé. Elle parlait très agréablement, et avait les dehors de la bonté.

Elle s'en alla au ciel sous le priorat de Mère sœur Angela Jacovacci.

LXXX. — **Sœur Dionisia Saracinelli.** C'est de la Mère sœur Battista Frangipani que cette jeune fille reçut l'habit, vers la fin de février 1589.

Son noviciat terminé, elle fit sa profession, le 30 mars 1590.

Noble seigneur Saracinelli, son père, et Dame Sveva Dolci, sa mère, offrirent pour sa dot la somme de 1000 écus.

Elle s'appela sœur Dionisa.

Sa famille était noble, et très estimée dans la ville d'Orvieto.

Entrée en Religion, elle n'eut plus qu'une pensée, celle d'observer exactement tout ce qu'elle avait promis en faisant ses saints vœux.

Aussi fut-elle toujours zélée pour l'obéissance, et pour toutes les prescriptions de sa Règle.

Elle s'appliqua à tous les offices qu'on lui confia comme d'habitude, à diverses reprises, le long de ses 45 ans de vie religieuse.

Au bout de ce temps, et selon sa charité habituelle, elle voulut rendre service à une Mère atteinte de phtisie pulmonaire, puis à la mort de la malade elle voulut enlever son matelas et le

1 Pour avoir tout le sens du récit, il ne faut pas oublier que la mourante était une Passeri.

transporter ailleurs. Elle contracta l'infection du mal, s'alita, et en six jours elle passa à la vie éternelle, le 26 mas 1634.

On l'ensevelit dans l'ancienne sépulture.

Cette sœur fut de grande taille, de teint blanc et d'intelligence ordinaire.

Elle passa à meilleure vie sous le priorat de la Mère sœur Marta Tenaglini.

LXXXI. — **La Mère sœur Silvia Mazziotti.** Cette religieuse fut admise dans le cloître par la Mère sœur Battista Frangipani.

Elle s'était appelée Virginia, et était fille de noble seigneur Ascanio Mazziotti, gentilhomme originaire de l'illustre ville de Naples, et de Dame Silvia N. de nationalité espagnole.

Elle se fit religieuse dans le monastère des SS. Domenico e Sisto, l'an 1590, le 1er avril, et prit le nom de sœur Silvia.

Elle termina son noviciat, et se lia par les vœux religieux l'an 1591, le 25 avril.

Sa dot fut de 500 écus.

Cette religieuse était musicienne artiste. Elle avait la science de son art, jouait de l'orgue et de l'archiluth, qu'elle enseigna à diverses jeunes filles.

Elle réussit à mettre à l'essai un concert musical à deux et à trois chœurs, qui concouraient à la louange de Dieu dans l'église intérieure pour les grandes solennités. Les religieuses les goûtaient beaucoup et y trouvaient de la dévotion.

Elle exerça également son talent dans le plain-chant.

Elle avait une intelligence très heureuse, était de bonnes et attrayantes manières, de conversation agréable.

Sa dévotion fut spécialement pour la B. V. Marie, pour Notre Père saint Dominique, pour les saints Apôtres, pour sainte Catherine de Sienne, pour saint Martin évêque et pour saint Mennas martyr. La veille de leur fête, elle jeûnait, puis elle célébrait la solennité en faisant la communion lorsqu'elle était permise.

Chaque jour elle récitait l'Office de la Croix et celui des Morts.

Fréquemment elle faisait célébrer des messes.

Elle avait le zèle des observances religieuses.

On l'employa aux divers offices ordinaires.

Lorsqu'elle était Sacristine, elle donna une nappe brodée, puis, en d'autres temps, des pales brodées également.

Elle contribua à la construction de l'église pour 200 écus, et,

avec l'autorisation des Supérieurs, elle créa à sa mort un fonds de 300 écus pour la sacristie.

Elle donna encore 150 écus pour l'achat de l'orgue mobile.

Quand son âge le comporta, elle occupa différentes charges réservées aux anciennes: elle devint Circatrice, Portière, Maîtresse des novices, Camerlingue, Sous Prieure.

Elle tomba malade « di puntura », et en peu de jours elle rendit son âme au Seigneur, l'an 1644, le 22 novembre.

Elle avait été religieuse pendant près de 54 ans; elle avait alors 68 ans d'âge.

Elle fut ensevelie dans la nouvelle sépulture.

Elle était de grande taille, brune, un peu sèche. Sa vue était un peu courte. Elle fut une femme d'esprit généreux, et adonnée aux études.

Elle quitta la vie sous le priorat de la Mère sœur Sigismonda dei Rossi.

LXXXII. — **La Mère sœur Lucrezia Leni.** La même année que la précédente (1590) se fit religieuse Demoiselle Verginia, fille de seigneur Girolamo Leni et de Dame Lecinia Cafarelli, et sœur de l'Eme Cardinal Leni.

La famille Leni était de la première noblesse, et apparentée aux Borghese: mais aujourd'hui le temps qui détruit tout, l'a conduite à sa fin.

La jeune fille reçut l'habit le 28 octobre 1590, des mains de Mère sœur Battista Frangipani, et prit le nom de sœur Lucrezia.

Après avoir achevé son noviciat, elle fit profession, le 2 novembre 1591.

Elle donna une dot de 500 écus.

Elle se montra comme une religieuse remplie de piété.

Aussi préféra-t-elle employer l'argent de son dépôt, les dons qu'elle recevait, et même le gain de son travail, à la construction d'un autel en marbres très riches, avec des colonnes d'une grande valeur, pour y placer l'image glorieuse de la Vierge peinte par saint Luc, dans un encadrement de marbres très fins et entre deux anges, œuvre de l'illustre chevalier Bernini.

Ce fut une dépense de plus de 3000 écus. Une partie fut donnée par la pieuse sœur Lucrezia, comme nous avons dit; une autre partie par sa sœur, la sœur Antonina, ainsi que nous dirons plus loin.

Les dévotes sœurs, dans cette entreprise, ne tinrent compte ni des incommodités, ni du travail: elles n'avaient qu'un désir, celui d'honorer la sainte Image.

Lorsque tout fut achevé, on l'y plaça solennellement, au cours d'une procession, et avec l'intervention de quatre EE^{mes} cardinaux.

Nous avons raconté au long l'événement dans l'histoire de la sainte image.

Ce fut une grande consolation spirituelle pour les deux sœurs.

Sœur Lucrezia exerça en outre avec beaucoup d'habileté divers offices dans le monastère, et elle se montra apte au gouvernement.

Elle ne fut pas moins zélée pour l'assistance au chœur, et pour toutes les observances vouées lors de sa profession.

Elle excella également dans la charité et l'humilité, qu'elle pratiqua pendant l'espace de 58 ans.

Elle fut frappée à la tête d'un coup d'apoplexie, qui s'étendit dans les autres membres, la laissa incapable de se mouvoir, de se lever sans une aide. Elle souffrit cette maladie avec une patience exemplaire.

A la fin, survint une fièvre qui l'emporta au ciel, le 3 avril 1648.

Elle fut ensevelie dans la sépulture nouvelle.

Elle avait passé 58 ans dans la vie religieuse.

Elle était d'une taille plutôt médiocre, et pâle de couleur. Elle avait une raideur dans le cou qui l'obligeait à porter la tête un peu penchée d'un côté.

Elle était d'une forte complexion et d'une grande activité, avec un grand air d'affabilité.

Sa mort survint pendant le priorat de la Mère sœur Cinthia Capizucchi.

LXXXIII. — **Sœur Lodovica Sigoncelli.** Cette sœur Lodovica s'appelait Settimia dans le siècle. Elle était la sœur utérine de sœur Violante Paloni, dont nous avons déjà parlé. Son père fut noble seigneur Paolo Emilio Sigoncelli, et sa mère Dame Volunnia dei Grassi.

Elle se fit religieuse vers le 6 décembre 1590, et émit sa profession le 30 décembre 1591.

Elle apporta comme dot 400 écus.

Elle donna toutes ses preuves de vertus religieuses, mais elle ne survécut pas plus de sept ans, d'autres disent moins encore.

Il lui survint une fièvre, qui lui abrégea la vie.

Elle fut placée dans l'ancienne sépulture.

Elle avait reçu l'habit des mains de Mère sœur Cecilia Beneinbeni, et trépassa sous le priorat de la Mère sœur Battista Frangipani.

LXXXIV. — **La Mère sœur Isabella Bonelli.** C'est la Prieure Mère sœur Isabella Bonelli, qui reçut cette religieuse.

Elle était également la petite nièce du Bienheureux Pontife Pie V, fille de l'illustre Marquis Bonelli, et de Dame N. Torelli.

Comme sa sœur Artemia, dont il a été déjà question plus haut, elle voulut être religieuse dans le monastère des SS. Domenico e Sisto.

Elle échangea son nom de Giovanna contre celui d'Isabella, le 20 décembre 1591.

Quand elle eut terminé son cours de probation, elle fut admise à la profession le 30 décembre 1592.

Son oncle, le Cardinal Alessandrino, donna encore une dot de 1200 écus.

La nouvelle religieuse s'appliqua avec une grande rigueur à l'accomplissement de sa Règle.

Elle faisait strictement ses jeûnes.

Jamais elle ne voulut manger gras, même en temps de dispense. C'est seulement lorsqu'elle arriva à l'âge plus avancé, et à raison de l'affaiblissement et de l'infirmité où l'avaient réduite ses très dures pénitences, qu'elle fit quelques exceptions.

A son premier repas, elle ne prenait jamais qu'une paire d'œufs cuits à l'eau, et cette eau lui servait de potage. Le soir elle mangeait un peu de pain. Pour de nombreuses vigiles elle ne prenait que de l'eau et du pain.

La nuit, elle veillait, se contentant, toute habillée, d'appuyer la tête sur une chaise pour prendre un peu de sommeil.

Elle restait agenouillée et en prière jusqu'à l'heure de Matines.

Pendant quelque temps elle porta le cilice, et prit la discipline chaque nuit avec des chaînettes de fer.

Elle souffrait beaucoup de scrupules.

Pour se préparer à la confession, elle se retirait dans sa cellule, se prosternait contre le sol, et se couvrait la tête et toute la figure, pour ne pas avoir de distractions, pour ne rien voir, pour ne rien entendre.

Elle finit par se fatiguer l'esprit avec cette foule de préoccupations. La violence qu'elle se faisait amena une fatigue de tête. Elle devint malade, et l'on dut l'arracher à ces troubles de conscience, limiter ses pénitences, et l'obliger à manger gras.

Elle ne s'appliqua pas avec moins de zèle à la pratique de l'humilité. Par une permission de Dieu, il arriva parfois que l'une ou l'autre sœur lui répondit avec trop de hardiesse. Aussitôt elle remerciait Dieu en disant: « C'est pour mon bien, Seigneur, que vous m'avez humiliée ». [1]

Jamais elle ne demanda rien qu'elle ne le sollicitât au nom de la charité et avec humilité.

Elle s'habillait pauvrement et aimait la pauvreté. Elle ne voulait comme vêtement et dans sa cellule que ce qui était requis par l'extrême besoin.

Elle faisait de grandes aumônes, avec l'autorisation de ses Supérieurs.

Elle pratiqua l'obéissance en exerçant exactement les emplois qu'on lui imposait dans le monastère et au chœur.

Comme elle connaissait le chant choral, et qu'elle possédait une voix belle et agréable, elle l'enseigna à quelques jeunes sœurs.

Dans ses rapports avec le prochain elle était très douce et discrète, pleine de compassion et de zèle.

Quelques sœurs racontent que par ses prières elles obtinrent de Dieu la santé pour leurs parents, des secours inespérés dans leurs détresses.

D'autres affirment qu'elle leur avait prédit certaines choses avant la réalisation.

Souvent, quand elle était en oraison, elle n'entendait ni ne voyait qui lui parlait.

Elle fut d'une grande pureté et simplicité. Il lui arriva de donner créance à certaines personnes du dehors, qui démontraient une grande sainteté, et lui racontaient des sottises pour rire.

Cela ne lui arrivait nullement par manque d'idées générales, car elle avait l'intelligence et le raisonnement très vifs: mais parce qu'elle ne pouvait se résigner à croire aux fautes du prochain.

Elle s'imposa comme pratique de dévotion d'orner quelques

---

1 Ps. CXVIII, 71.

pieuses images placées à l'entrée du Priorat, après la mort de sœur Violante qui en était chargée; et elle y ajouta divers ornements.

Au reste, elle avait une grande piété et dévotion envers toutes les images saintes, en particulier envers la Madonne de saint Luc et celle « delle Grotte ».

Elle désirait vivement la construction de l'église en l'honneur de saint Dominique, et elle y contribua par un don de 100 écus

Elle était assidue à prier au chœur, près du saint Sacrement, et souvent on l'y voyait pleurer.

Elle vénérait les reliques des saints avec une grande confiance. Elle en portait sur elle-même dans une petite bourse.

Quand on ouvrit le tombeau de saint Dominique à Bologne, elle obtint une petite relique, et elle avait l'intention de la placer dans un reliquaire convenable. Mais elle quitta ce monde avant d'avoir réalisé son projet. Cette relique fut d'ailleurs l'objet d'un larcin pieux et indiscret: malgré toutes les recherches, on ne sut jamais où elle était restée.

Sœur Isabelle désirait le martyre. Pour ce motif, elle avait choisi comme patron le glorieux saint Pierre Martyr. C'est lui peut-être qui lui obtint la longue infirmité d'où elle eut occasion de souffrir.

Sainte Agnès de Monte Pulciano lui fut si chère, qu'elle la choisit comme guide spirituel.

Ses fêtes étaient pour elle de grandes solennités.

Notre sœur exhortait souvent les religieuses à vouer une grande dévotion à cette sainte illustre.

Elle n'avait pas un moindre culte pour la Vierge de saint Luc Elle lui offrit un petit parement en velours rouge tout brodé.

Elle donna encore 100 écus pour la construction de l'église.

C'est au milieu de ces actions saintes qu'elle consuma saintement ses jours.

Elle avait rempli les emplois de Circatrice et de Portière; elle avait été élue Maîtresse des novices, alors que déja elle était affaiblie par l'infirmité contractée auparavant.

Elle tomba sous le coups de douleurs qui l'assaillirent au flanc. Elle dut se mettre au lit, ne pouvant plus se mouvoir d'elle-même. Il s'y ajouta quelques accès de fièvre, et elle arriva aux portes de la mort.

Tranquillement, paisiblement, elle rendit son esprit au Seigneur le 25 novembre 1644.

Elle avait été religieuse pendant 54 ans.

Quelques séculiers qui se trouvèrent à ses funérailles, affirment qu'ils ont senti autour de son corps une très suave odeur.

Elle mourut sous le priorat de la Mère sœur Sigismonda de' Rossi

On déposa son corps dans la nouvelle sépulture.

Quelques années plus tard, on ouvrit le cercueil où elle reposait, et on la trouva intacte.

Dans sa personne, elle fut d'une taille proportionnée et harmonieuse. Elle avait la figure blanche, mais belle.

Tout en elle respirait la bonté, le charme et la sainteté.

LXXXV. — **Sœur Livia Capizucchi.** Sœur Livia, de la très noble familllle des Capizucchi, était fille de seigneur Mario Capizucchi et de Dame Ortensia Capranica.

Elle reçut l'habit des mains de la Prieure sœur Cecilia Beneinbene, le 1er janvier 1592. Elle garda son nom de Livia qu'elle avait reçu au Baptême.

L'année suivante, 1593, elle fit sa profession, le 2 janvier.

Elle donna pour sa dot 500 écus.

Elle rapporta un grand zèle à réaliser l'observance promise à sa profession, tant qu'il plut à Dieu de lui conserver la santé. Mais au bout de peu d'années elle fut éprouvée par la terrible maladie qui s'appelle le mal caduc. Elle en souffrit jusqu'en 1611, l'année où le Seigneur vint la chercher pour l'éternelle consolation, sous le priorat de la Mère sœur Prudenza Leopardi.

Elle fut ensevelie dans la tombe ancienne, près des confessionnaux.

Elle avait été religieuse 19 ans.

LXXXVI. — **La Mère sœur Emilia Bucelloni.** En l'an 1592, le 1er janvier, se fit religieuse Demoiselle Ersilia, fille de seigneur N. Bucelloni et de Dame Ersilia Mellini.

Elle prit alors le nom d'Emilia.

Quand elle eut achevé sa probation, elle se lia par ses vœux, le 5 janvier 1593, sous le priorat de Mère sœur Cecilia Beneinbene.

Elle donna une dot de 600 écus.

En sortant du noviciat, elle emportait gravés dans son cœur les bonnes et saintes leçons que les sages et zélées maîtresses savent donner aux jeunes novices.

Elle estima, apprécia et observa les moindres détails de sa Règle et des Constitutions, aussi bien que les points essentiels. Elle voyait clairement que le relâchement sur les devoirs accessoires conduit au relâchement sur les points plus importants.

Elle aimait de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit le Sauveur de son âme, elle l'invoquait souvent par d'ardents soupirs, l'appelant son doux Epoux.

Lorsque ses occupations ne l'en empêchaient point, elle priait avec larmes devant le saint Sacrement.

Jamais elle ne négligeait d'entendre les messes, quelque fut le nombre de celles qu'on célébrait. C'était chez elle une dévotion particulière, et elle en faisait dire pour chaque solennité où l'on célébrait un mystère de Notre Seigneur Jésus-Christ ou de la B. V. Marie, ou la fête de ses saints ou de ses saintes, et elle donnait l'aumône convenable.

Chaque jour elle récitait les Offices du Saint Esprit, de la Croix et des Morts. Les jours de fête, elle récitait les psaumes de la Pénitence, les Litanies, la Couronne de Notre Seigneur, et autres prières de dévotion.

Pendant la lecture de table, si l'on parlait de la Passion de Notre Seigneur, des pénitences ou des mortifications des saints, elle fondait en larmes; de même encore, quand on en parlait.

Elle remplit avec charité et diligence les offices du monastère.

Pendant quelques années elle servit avec bonté et patience une sœur converse qui avait un ulcère à la poitrine. Elle la soigait de ses propres mains, la secourant dans tous ses besoins.

Avec la permission des Supérieurs, elle aimait à faire des aumônes secrètes aux pauvres.

Elle fit don à l'église d'une nappe brodée, et, lors de la translation de l'image de la B. V. Marie, elle donna 10 écus pour les dépenses.

C'est au milieu de ces œuvres saintes qu'elle avançait dans les années.

On lui confia diverses fonctions: mais un jour elle devint très malade, et elle songea à se préparer soigneusement à la mort, fin commune de tout homme.

La mort la frappa à l'improviste, mais il n'y eut pas d'improviste pour elle, qui l'avait toujours méditée et attendue. Elle avait prévu tout ce qui est nécessaire pour ce passage, et elle s'en alla le 2 août 1649.

Un jour, elle sortait de sa cellule, le chapelet à la main, pour aller entendre la messe, quand elle fut frappée subitement d'un coup d'apoplexie, et resta sans parole, ni sentiment. Elle tomba à terre, et au bout de trois jours, elle quitta la vie mortelle.

Son corps fut déposé dans la tombe nouvelle.

Cette Mère fut toujours bienveillante, bonne, compatissante pour toutes, et patiente dans les épreuves.

Elle vit mourir trois de ses nièces, jeunes religieuses de grande espérance; néanmoins elle rendait grâces à Dieu, puisque telle était la volonté divine.

Elle était dans sa personne de taille médiocre, un peu lente dans ses mouvements. Elle avait l'aspect bien proportionné; elle était d'une complexion très mélancolique et sujette aux infirmités.

Elle vécut 57 ans de vie religieuse, et à peu près 74 ans d'âge.

Sa mort eut lieu sous le priorat de la Mère sœur Maria Giacinta Marini.

LXXXVII. — **Sœur Dianora Sigoncelli.** Cette religieuse prit l'habit religieux des mains de la Prieure sœur Battista Frangipani.

Cette jeune fille était la sœur de sœur Lodovica Sigoncelli. dont il a été parlé, et la sœur utérine de sœur Violante. Son père était noble Paulo Emilio Sigoncelli, et sa mère Dame Volunnia dei Grassi.

Dans le monde, elle avait porté le nom d'Eugenia.

Quand elle se fit religieuse, le 1er janvier 1592, elle changea son nom, et s'appela sœur Dianora.

Au bout d'un an, le 5 janvier 1593, elle fit profession, en donnant comme dot 500 écus.

Ce fut une sainte religieuse.

Elle avait reçu de la nature une belle voix, qu'elle employa au service du chœur et à la louange de Dieu.

Elle avait un grand amour pour les âmes qui souffrent dans le purgatoire, et elle offrait en suffrage pour elles toutes ses prières.

Chaque jour, elle récitait l'Office des Morts, et elle gagnait des Indulgences pour ces âmes. Quand elle entendait la messe, elle avait coutume au moment de l'élévation de réciter le *Miserere* avec l'oraison, en faveur des Pontifes défunts qui avaient accordé des prières indulgenciées pour les âmes du Purgatoire.

Et elle ne manquait pas de prêcher cette dévotion à toutes les sœurs

Elle ne négligea jamais cet exercice de charité, bien qu'elle fut employée aux offices habituels de la communauté.

Cela dura jusqu'à l'an 1615: elle tomba alors malade de la fièvre, qui alla toujours en augmentant, et la conduisit au tombeau durant les premiers jours d'octobre de la même année.

Peu de jours après sa mort, il plut au Seigneur de récompenser la pitié de cette sœur pour les âmes du purgatoire, et de confirmer les autres sœurs dans une si charitable dévotion.

Une nuit, pendant qu'on récitait Matines, son âme se rendit chez une infirme qui lui était familière et gisait dans son lit.

Elle l'appela.

L'infirme, qui était entre le sommeil et la veille, se retourna à cette voix, et elle reconnut sœur Dianora sur la porte de sa cellule.

Elle eut peur et lui dit: « N'entrez pas dans ma cellule, parce que vous m'effrayez. Je sais bien que vous êtes morte il y a quelques jours. »

La défunte repondit: « Ne craignez rien, ma sœur. Par la grâce de Dieu, je ne suis pas du nombre de celles qui doivent donner l'horreur. Je suis dans le très saint Purgatoire, expiant mes fautes, au milieu de flammes très ardentes, qui me font incroyablement souffrir. »

Cela dit, elle souleva un peu son scapulaire, et elle apparut dans les flammes.

« Retirez-vous plus loin, dit la sœur. Cette vue me donne un frisson d'horreur. »

La défunte reprit: « Je suis venue, parce que Dieu, dans sa miséricorde, me permet de solliciter quelques suffrages pour ma délivrance. Il faut me faire cette charité que ce matin, jour de dimanche, où l'on fait comme d'habitude la communion générale, vous demandiez à la Mère Prieure de l'appliquer pour moi, et en même temps d'imposer à toutes les sœurs les Vêpres des Morts pour moi. »

— « Bien volontiers je vous le promets, dit l'infirme ».

— La défunte reprit: « Ne l'oubliez pas, ma sœur, parce que je vous reviendrai ». Et elle s'éloigna.

L'infirme raconta au confesseur ce qui lui était arrivé, et celui-ci conseilla de suggérer à la Prieure de recommander ce

matin là aux prières des sœurs les âmes du purgatoire, et en particulier l'âme de la sœur qui les avait quittées peu auparavant: mais il interdit de rien dire ou raconter de plus.

La malade fit exactement ce qui lui était conseillé.

Mais il arriva que la Mère Prieure, en faisant cette recommandation, ajouta de sa propre inspiration que ce matin là il fallait appliquer la communion comme il avait été dit, et que chaque sœur devrait réciter les Vêpres des Morts. Ainsi furent accomplies toutes les demandes de la défunte.

La nuit suivante, elle revint auprés de l'infirme, la remercia pour le bienfait reçu qui la délivrait de ses peines, et lui permettait de gagner les joies éternelles. « Et pendant que je m'en vais, ajouta-t-elle, mets-toi à la fenêtre ». Et elle partit.

La malade la vit alors prendre deux sœurs à la pharmacie, et les emmener avec elle. Elle ne put pas d'ailleurs reconnaître qui elles étaient.

Ainsi l'expérience nous apprend chaque jour combien est puissante auprès de Dieu la prière pour les âmes des défunts, et comment Dieu nous permet de leur venir en aide, après leur mort, par des suffrages particuliers.

Sœur Dianora trépassa sous le priorat de la Mère sœur Angela Jacovacci.

Elle fut ensevelie dans l'ancienne sépulture.

Elle était de taille médiocre, brune, lente d'intelligence.

Elle eut une grande dévotion pour Notre Père saint Dominique et pour saint Thomas d'Aquin.

Elle gagnait le plus possible d'indulgences, jeûnait au pain et à l'eau la veille des fêtes de la Vierge.

LXXXVIII. — **Sœur Flamminia Frangipani.** Cette nièce de la Vén. Mère sœur Battista Frangipani reçut l'habit des mains de sa tante, l'an 1593.

Elle était fille de seigneur N. Frangipani et de Dame Lucrezia N.

Dans le siècle, elle s'appelait Aurora, dans le monastère, sœur Flamminia.

Elle fit sa profession le 4 mai 1594.

La dot qu'elle apporta fut de 1000 écus.

Mais à peine s'était-elle promise par ses vœux comme fiancée du Très-Haut, qu'elle fut appelée aux noces célestes.

Deux ans après sa profession, elle fut atteinte de la variole; un flux de sang se déclara par le nez, qui la conduisit à la mort.

Elle n'avait été religieuse que 3 ans.

Son corps fut placé dans l'ancienne tombe.

Elle était belle d'aspect et gracieuse, et avait l'esprit très vif.

Elle mourut pendant le priorat de la Mère sœur Domenica Paloni.

LXXXIX- — **La Vén. Mère sœur Cinthia Capizucchi.** C'est de la Révérende Mère sœur Battista Frangipani que cette religieuse reçut l'habit dominicain.

Notre sœur Cinthia était fille de noble seigneur Mario Capizucchi, et de Dame Ortensia Capranica.

Elle s'appela Cinthia dans le siècle et dans la religion.

Elle était la sœur de sœur Livia, rappelée plus haut.

Elle résolut de revêtir le même habit dans le même monastère, ce qui se fit le 2 février 1594.

Sa profession suivit le 4 mai 1595.

Elle donna au monastère 1000 écus de dot.

A partir de cette date, il fut établi que la dot des religieuses serait de 1000 écus.

Cette religieuse fut très active, compatissante pour le prochain, observante de sa Règle, assidue au chœur, dévote surtout envers la B. V. Marie et envers saint Charles Borromée.

Elle remplit les offices du monastère avec mansuétude, charité et promptitude. Elle les parcourut l'un après l'autre, jusqu'à ceux de l'âge mûr: comme Circatrice, Portière, Tourière, Sous Prieure.

Elle fut appelée au priorat en 1646. Elle reçut à l'habit sœurs Prospera et Vincenza Costaguti, Maria Olimpia Cardani, Angela, Beatrice et Maria Antonia Nuñez.

Sous son priorat furent donnés au monastère les corps de sainte Pomponia Felicità et de sainte Asselice martyrs, et le petit corps du fils de sainte Pomponia Felicità. Mgr le Vice-Gerente le nomma Domenico Felice. [1]

Ces corps saint furent reçus le 1er juin, et portés en procession solennelle par tout le monastère, puis placés sous l'autel ma-

---

1 Nous parlerons ailleurs de ces reliques. Notons seulement que le corps de l'enfant étant anonyme, on lui donna un nom gracieusement choisi, comme allusion et au nom de Felicita, et au nom de saint Dominique, dont le père s'appelait aussi Félix. (Trad.).

jeur du chœur. Tout cela a été noté dans notre travail sur le *Trésor des reliques*.

L'église extérieure fut également consacrée par le cardinal Grimaldi. La dépense en fut faite par sœur Ilaria Salomonia, alors Sacristine.

Notre sœur vécut non moins religieusement ses dernières années, puis rendit son âme au Seigneur en octobre 1666.

Elle avait alors 90 ans.

XC. — **La Mère sœur Antonina Leni.** Cette sœur fut admise sous le priorat de Mère sœur Domenica Paloni.

C'était la seconde fille de noble seigneur Girolamo Leni, et de Dame Licinia Cafarelli.

Elle s'appelait Porzia, et entra dans le monastère où elle allait trouver sa sœur Lucrezia, religieuse depuis quelques années.

Sa vestition eut lieu en 1594, durant les premiers jours de mai, et elle se fit appeler sœur Antonina.

Après son année de probation, elle fit sa profession le 5 mai, 1595.

Elle donna la dot fixée de 1000 écus.

Elle s'efforça dès lors de progresser dans les vertus qui conviennent à ceux qui professent la vie religieuse.

Elle se montra obéissante, parce que toute perfection est greffée sur l'obéissance. Aussi fit-elle tous ses efforts pour remplir exactement les charges qu'on lui imposait.

Elle se voua au culte et au service de l'Image sacrée de la B. V. Marie. De concert avec sa sœur, elle employa tout l'argent qu'on lui devait ou qu'on lui donnait, pour la construction de la très noble chapelle du maître-autel, dans l'église extérieure, où se trouve placée la Vierge peinte par saint Luc, ainsi qu'il a été dit plus haut.

Quand elle eut parcouru la série des emplois ordinaires du couvent, on lui confia des charges plus importantes. Partout elle montra une admirable prudence. Elle fut en particulier Camerlingue et Sous Prieure.

Mais voilà qu'un jour elle était restée au chœur après la récitation des Vêpres. C'était pendant le Carême, le jour de saint Joseph (19 mars) de l'an 1648. Elle fut frappée à sa place même d'un coup d'apoplexie, qui lui enleva la parole et la rendit immobile. Il fallut la transporter à son lit. C'est là qu'elle passa encore

quatre années, donnant à toutes un admirable exemple de grande patience.

Elle mourut le 22 janvier 1652, et fut ensevelie dans la sépulture nouvelle.

Quant à sa personne, elle était plutôt de petite taille; son visage n'était pas désagréable; elle avait une complexion débile, était taciturne et de peu de vivacité.

La mort l'atteignit sous le priorat de la Mère sœur Maria Giacinta Marini.

*

XCI. — **La Vén. Mère sœur Maria Giacinta Marini.** C'est la Mère sœur Battista Frangipani qui reçut cette sœur.

Le noble seigneur Giovanni Battista Marini eut de sa femme Dame Teodora Giustiniani de nombreux enfants de l'un et de l'autre sexe. Des enfants mâles, trois se firent dominicains, et l'un d'eux, Frère Giovanni Battista Marini est aujourd'hui (de 1650 à 1669) Maître Général de tout l'Ordre.

Il eut encore six filles qui toutes entrèrent dans le même Ordre.

La première s'appelait Demoiselle Bianca. Elle prit l'habit au monastère des SS. Domenico e Sisto, avec une autre de ses sœurs, le 20 octobre 1594.

Elle choisit le nom de sœur Maria Giacinta, et sa sœur celui de Prassede. De celle-ci nous parlerons au chapitre suivant.

Ayant fini son temps de probation, sœur Maria Giacinta prononça ses vœux solennels le 24 octobre 1595.

Dès le début elle s'appliqua rigoureusement à la vie d'observances, et ce fut un achiminement pour toute sa vie. Sans cesse on la vit progresser dans l'acquisition de toutes les vertus.

Elle pratiqua excellemment la piété et la dévotion envers la B. V. Marie. Lorsque suivant la série des divers emplois, elle devint Sacristine, elle fit restaurer et dorer le mur de l'autel autour de la Vierge de saint Luc, du côté qui regarde le chœur.

Elle donna un paliotto brodé, et une nappe brodée en or, exécutée de ses propres mains. Elle donna une frise de contre-taille pour tout le chœur; contribua pour 50 écus à la construction de l'église; renferma dans de beaux et riches reliquaires d'argent les têtes de deux des compagnes de sainte Ursule vierge et martyre, données par le Provincial de Terre-Sainte, Fra Tommaso Marini, son frère. Quand elle fut Camerlingue, elle donna une paire de

grands vases d'argent, sans en compter d'autres plus petits donnés précédemment.

Sa piété ne lui faisait pas oublier le prochain. Elle donnait des aumônes, avait compassion des défauts de quelques sœurs, ne prenait jamais en mauvaise part ce qu'elle voyait faire par les autres.

On remarquait toujours sa prudence et sa patience dans toutes les charges qu'elle exerça.

Grande amie de la paix, elle écartait tout ce qui pouvait la troubler.

Elle détestait l'oisiveté, et toujours on la trouvait occupée à quelque travail, ou à quelque lecture spirituelle.

Elle avait une si heureuse mémoire, qu'elle pouvait raconter toute l'Histoire Sainte, tous les grands événements, toutes les révolutions qui se sont succédées le long des siècles.

Elle connaissait la musique et servait au chœur, dans le chant figuré comme dans le plain-chant.

Avec toutes ces occupations, elle était arrivée à un âge vénérable.

Le 1er mai 1648, les sœurs l'élurent Prieure. Elle avait alors exercé avec prudence et maturité tous les offices réservés à cet âge.

Son priorat lui apporta l'occasion de montrer sa force d'âme, dans une catastrophe terrible. Un mur s'écroula sous les salles du Priorat, et écrasa sous ses ruines deux religieuses : l'une appelée sœur Maurizia Maffei, et l'autre, une sœur converse, appelée sœur Anastasia. Ce furent la terreur, l'épouvante et les larmes chez toutes les religieuses.

La réparation des ruines apporta une grosse dépense.

Notre Prieure donna l'habit à sœur Maria Isabella Colonna.

Elle crut utile de faire une seconde grille pour le parloir des séculiers. Jusqu'à ce moment-là, il n'en existait qu'une seule, placée par saint Dominique. Elle le crut nécessaire parce que les parents venaient bien plus souvent qu'à San Sisto. On était plus voisin, et le nombre des sœurs plus considérable. Elle rencontra sur ce point beaucoup de difficultés, mais elle en eut raison.

Ayant terminé son office de Prieure, elle rentra dans cette paix qu'elle aimait si fort.

Lorsqu'en 1654, on voulut la réélire Prieure, elle refusa la charge. Elle remercia Dieu de ce qu'on n'avait pas insisté, et fit célébrer une Messe « pro gratiarum actione ».

N'ayant plus d'autres soucis, elle consacra à la piété et aux observances religieuses le reste de ses jours.

Elle arriva au terme le 10 août 1658.

Elle avait prédit sa mort quelques mois auparavant.

C'est une fièvre qui l'emporta en peu de jours. Elle avait alors 82 ans d'âge et 60 de vie religieuse.

XC. — **La Mère sœur Prassede Marini.** Comme nous l'avons dit, sœur Prassede Marini prit l'habit en même temps que sa sœur Maria Giacinta, le 20 octobre 1594, et toutes deux elles firent profession le 24 octobre de l'an 1595.

Chacune donna la dot de 1000 écus au monastère.

Dans le monde, sœur Prassede s'était appelée Isabella.

Son père fut seigneur Giovanni Battista Marini, et sa mère Dame Teodora Giustiniani: l'un et l'autre de familles très nobles, génoises d'origine, bien plus heureuses encore pour avoir donné de si nombreux et si vertueux enfants. Parmi ceux-ci notre sœur Prassede ne tient pas le dernier rang.

Dieu qui la réservait à des mérites excellents la sauva d'une chute qu'elle fit d'un balcon très élevé, à l'extrémité d'une cour, quand elle était encore enfant. Personne ne s'en était aperçu.

Sous le choc, elle perdit le sentiment, et elle resta assez longtemps demi-morte, sur le sol. Par hasard son père vint à passer; il reconnut les vêtements de sa fille: il s'approcha et vit que c'était sa fille elle-même.

A la nouvelle accoururent tous les gens de la maison: on l'emporta à bras comme morte.

Mais que ne peut auprès de Dieu la prière de ses serviteurs? Il se trouvait alors dans la maison la Vén. Mère sœur Maria Raggi de Schio, religieuse illustre du Tiers-Ordre de saint Dominique. Celle-ci recourut à l'intercession du glorieux saint Vlncent Ferrier, demandant avec vives instances la guérison de l'enfant, et faisant vœu de lui faire porter quelque temps l'habit dominicain.

Ces supplications obtinrent la grâce demandée: l'enfant revint à la santé, et elle satisfit à l'obligation de porter le costume des dominicaines.

C'était un indice de ce qu'elle serait toute sa vie.

Elle fut toujours un modèle de vertu et d'observance.

Son habitation semblait être l'église. Après la récitation de l'Office et après les repas, elle restait au chœur, toujours agenouillée et priant.

Dans l'église d'en-haut, dont sa cellule était voisine, elle res-

tait jusqu'à minuit, puis elle se rendait dans sa cellule, et sans se dévêtir elle s'appuyait sur une chaise pour prendre un peu de sommeil, jusqu'à ce qu'on sonnât Matines; et après, elle restait encore à l'église jusqu'à la récitation des Heures.

Elle allait alors entendre toutes les messes célébrées.

Elle reprenait avec un grand zèle et charité celles qu'elle aurait vues se tenir avec peu de dévotion pendant la Messe et l'Office, ou ne pas garder le silence de Règle, ou commettre quelques négligences semblables.

Elle apprenait aux plus jeunes à bien réciter l'Office; elle leur enseigna également le chant choral, qu'elle connaissait à fond, comme le chant figuré.

Ses grandes dévotions furent le Saint Sacrement, la Passion de Notre Seigneur, la B. V. Marie.

Quand elle priait en leur présence, elle arrosait souvent le sol de ses larmes.

En son temps fut renouvelée la dévotion au Rosaire, avec l'usage de le réciter à deux chœurs, par les soins de Fra Timoteo Ricci, prédicateur célèbre.

Sœur Prassede demanda à la Mère sœur Innocenza Giustini, qui était Prieure, en 1624, de vouloir bien permettre aux religieuses de le réciter de même. La Prieure la chargea d'y pourvoir elle même, et de sonner quelques coups d'une petite cloche pour avertir les sœurs. Celles-ci accoururent avec une grande dévotion.

Cette pieuse réunion excita la rage de l'ennemi commun, parce qu'elle contrariait extrêmement ses désirs. Et le misérable, ne pouvant l'empêcher, voulut du moins se venger contre sœur Prassede, qui l'avait provoquée. Un jour donc, en présence de plusieurs religieuses, pendant que sœur Prassede sonnait sa cloche, elle reçut un horrible soufflet qui lui fit incliner la tête. Toutes les sœurs présentes en entendirent parfaitement le bruit, bien qu'elles ne vissent pas qui l'avait appliqué. Alors sœur Prassede dit en souriant: « C'est le démon qui ne peut souffrir le saint Rosaire ».

La bonne religieuse ne redoutait pas sa rage.

Elle plaça un tableau du Rosaire sur un petit autel, près de l'autel majeur, et pendant la récitation, elle y allumait cinq cierges.

Le jour de la solennité du Rosaire, elle y en allumait un grand nombre. On avait alors coutume de porter l'image en procession solennelle, autour des cloîtres, comme on le pratique encore de nos jours.

Elle créa pour le Rosaire un revenu de 50 écus, qui devrait servir pour acquérir les cierges et les ornements nécessaires.

Elle eut encore une spéciale dévotion pour saint Dominique et pour les saints et saintes de l'Ordre. Elle jeûnait au pain et à l'eau la veille de leurs fêtes, comme la veille des fêtes de la B. V. Marie.

Pendant quelque temps, à l'imitation du B. Henri Suzo, elle s'abstint même de toute boisson. Continuellement elle pratiquait des pénitences et prenait la discipline.

Sa santé en fut affaiblie, et notre sœur tomba malade. Les Supérieurs durent intervenir pour lui imposer la modération.

En certaines occurrences, elle se montra indifférente; les choses de ce monde n'avaient pas de valeur à ses yeux: on aurait dit que rien ne la regardait.

Elle exerça avec jugement et zèle les emplois qui lui furent confiés, le long de sa vie.

Dans les fonctions plus honorables et plus importantes, elle se montra d'un grand zèle.

Elle arriva au terme de sa course. Elle souffrit longuement de fièvres fréquentes et d'une hydropisie d'estomac.

Elle partit, pour jouir du mérite de ses bonnes œuvres, le 22 décembre 1641.

Elle avait été religieuse pendant 47 ans, et avait 62 ans d'âge.

Son corps fut déposé dans la nouvelle sépulture.

Elle était de taille moyenne, avait la figure blanche et pâle, le visage sévère: mais elle était affable dans les rapports. Elle avait une petite difficulté à s'exprimer, provenant de la chûte qu'elle fit dans son enfance.

Elle s'en alla à Dieu sous le priorat de Mère sœur Deodata Cioci.

XCIII. — **Sœur Spina Giustiniani.** Ce fut pareillement la Mère sœur Battista Frangipani qui reçut cette religieuse.

Celle-ci, en entrant en religion, voulut garder son nom de Spina, qu'on lui avait imposé au Baptême.

Elle était fille de seigneur Cristiano Giustiniani et de Dame Spina Giustiniani.

Elle se fit religieuse le 5 mai 1595; et, l'année suivante, 1596, le 6 mai, elle fit sa profession.

Elle apporta au monastère la dot de 1000 écus,

Cette sœur montra en particulier quelle était sa charité envers le prochain. Pendant sept ans, elle se consacra au service d'une sœur percluse, qui gardait le lit, avec une plaie maligne à la poitrine. Nuit et jour elle l'assistait, et elle l'aimait beaucoup.

Avec toutes les religieuses, elle fut toujours de la plus grande courtoisie.

Elle avait une grande dévotion pour une image de Notre Seigneur Crucifié, au sommet du Calvaire, devant laquelle elle faisait brûler et entretenait une lampe.

Elle était une dévote de saint Louis Bertrand.

Elle fut également appliquée à quelques offices.

Toujours elle fut très observante de sa Règle.

Elle arriva ainsi au terme, et son départ eut lieu en janvier 1630.

Elle avait souffert de la fièvre.

On l'ensevelit dans la tombe ancienne.

En 1628, elle avait contribué pour 100 écus à la construction de l'église. Elle eut également sa large part dans la dépense faite pour le reliquaire d'argent de l'épine de Notre Seigneur Jésus-Christ. On a plus tard enlevé cette relique pour la placer dans un reliquaire plus grand.

Cette religieuse fut de taille plutôt petite; elle avait le teint brun. Elle était de bonne grâce dans la conversation, et d'exquise politesse.

Elle mangeait fort peu aux repas.

Elle quitta ce monde alors qu'était Prieure la Mère sœur Serafina Jacovacci.

XCIV. — **La Mère sœur Vittoria Alveri.** La Demoiselle Vittoria Alveri reçut l'habit religieux le 4 juin 1595, des mains de la Prieure sœur Domenica Paloni.

Elle était fille de seigneur Papirio Alveri et de Dame N. Mattei.

Ayant terminé sa probation, elle fit sa profession le 4 juin 1596.

Elle donna comme dot 500 écus.

Elle fut admirable par la docilité avec laquelle elle fit l'obéissance, par l'humilité avec laquelle elle se soumettait à ses Supérieurs, par le soin qu'elle apportait à l'observance de ses Constitutions, par sa charité envers ses sœurs, à qui elle compatissait dans leurs peines, par l'oraison et la lecture des saints Livres qui étaient ses occupations constantes; par la douceur avec laquelle elle sup-

portait les imperfections du prochain, par la gaîté avec laquelle elle a traversé les fatigues et les incommodités de la vie religieuse, et enfin par sa patience et sa conformité à la volonté de Dieu, durant une douloureuse et longue infirmité.

Après avoir exercé divers offices, elle avait été frappée d'un coup d'apoplexie, qui d'abord lui avait enlevé la faculté de marcher, puis s'était aggravé, et lui avait ôté l'usage du bras droit, et enfin celui du bras gauche.

Elle ne pouvait plus prendre sa nourriture elle-même, et par suite elle était à la discrétion des infirmières. Celles-ci ne pouvaient être toujours présentes, et à cette époque on n'en avait pas de très expérimentées. Il en résultait pour elle quelques incommodités: mais elle leur compatissait, se montrait le visage toujours gai, et les excusait.

Pendant quelque temps, ce lui fut une grande consolation de pouvoir faire des lectures: elle tenait devant elle un pupitre avec le livre. On lui demanda comment elle s'y prenait pour tourner les pages, quand elle était seule. Elle répondait avec un doux sourire: « Dieu y pourvoit! Demandez, mes sœurs, au Seigneur de ne pas m'enlever cette consolation, si c'est son bon plaisir ».

Pendant sept ans elle persévéra dans cet état.

Plus tard, par une permission de Dieu, qui, de la sorte, voulait éprouver sa patience et accroître ses mérites, elle fut assaillie de terribles douleurs de dents et d'un grave mal des yeux. Lorsque les sœurs lui témoignaient de la compassion, elle disait: « La miséricorde de Dieu est très grande pour moi. Je l'ai offensé par tous mes membres, et il leur inflige un si léger châtiment! Il m'afflige par eux en ce monde, pour m'alléger les graves peines du Purgatoire ».

Jamais on ne l'entendit se plaindre au milieu de ces si pénibles infirmités, qui, pendant deux autres années encore, continuèrent à peser sur elle.

Une sœur lui demanda depuis combien d'années elle était infirme. Elle répondit: « Depuis sept ans d'abord, pendant lesquels Dieu m'a laissé miséricordieusement la faculté de pouvoir réciter quelqu'Office ou quelques prières, et la consolation de lire les vies des Saints; et ensuite depuis deux ans, pendant lesquels je n'ai pu que méditer mes fautes, et sans le secours précédent. Je ne sais si sa volonté est que j'en passe sept autres de cette manière. Pour moi, je m'en remets à son divin vouloir. Mais j'ai confiance dans

les prières des sœurs. Elles m'obtiendront que mes jours soient abrégés ».

A cette époque une autre sœur était gravement malade, avec une gangrène à la poitrine, et souffrait indiciblement. Elle fit dire à sœur Vittoria que lorsqu'elle serait au ciel elle devrait supplier Notre Seigneur de l'amener elle aussi dans sa gloire, par sa miséricorde, de l'arracher à de si pénibles souffrances et de délivrer les sœurs d'un tel travail. « Je le ferai, répondit celle-ci, si Dieu me le permet ».

On arriva au 5 août, 1646, jour où les religieuses de San Domenico célèbrent la fête de notre Père saint Dominique: sœur Vittoria passa de ses misères corporelles à la félicité des âmes justes, auprès du saint Patriarche, envers qui elle avait eu toujours la plus tendre dévotion, ainsi qu'envers sainte Ursule et ses compagnes vierges et martyres.

On observa que sa mort coincida avec la fête, qu'au moment où elle expirait les cloches sonnaient avec allégresse, et que lorsqu'on la transporta dans l'église des sœurs, des chantres habiles, accompagnés de divers instruments, en étaient à chanter les Litanies de la Vierge et le *Salve Regina,* tandis que de tous côtés l'église resplendissait de cierges allumés.

Quatre jours après sa mort, partit de ce monde l'infirme qui s'était recommandée à elle.

Sœur Vittoria fut ensevelie dans la sépulture nouvelle.

Physiquement, elle était de petite taille, et d'apparence médiocre: mais elle avait beaucoup de talent, et faisait de jolis travaux.

Elle possédait quelque connaissance de la musique, et jouait du luth.

Elle fut religieuse pendant 51 ans, sur une vie de 67 ans.

Elle passa au ciel sous le priorat de la Mère sœur Cinthia Capizucchi.

XCV. — **La Mère sœur Colomba Marini.** La troisième fille de noble seigneur Giovan Battista Marini et de Dame Teodora Giustiniani, appelée dans le siècle Demoiselle Angela, se fit religieuse à San Domenico e Sisto, après ses deux autres sœurs déjà nommées. Ce fut le 20 janvier 1596.

Lors de sa profession, elle donna la dot de 1000 écus.

Elle prit le nom de sœur Colomba.

Sa vie ne fut autre chose qu'une imitation constante de son Père saint Dominique.

On peut dire que sa demeure était l'église, où elle se trouvait sans cesse en prière devant le Saint Sacrement ou en méditation.

Son lit était plutôt un encombrement dans sa cellule qu'un instrument de repos. Jamais elle ne se coucha, sauf quand elle fut infirme. Pendant les heures du repos ordinaire de la nuit, elle était tantôt devant un oratoire, tantôt devant un autre, à réciter des Rosaires, des Psaumes et autres prières.

Un peu avant Matines, elle se rendait au chœur, et elle prenait un peu de sommeil à genoux; ou encore elle se rendait dans sa cellule, et se contentait de s'assoupir la tête appuyée contre un siège.

Elle fut toujours vêtue en véritable pauvre. Ses tuniques, ses robes, son linge étaient toujours des plus usés. Et sa provision était si mesquine, que parfois elle ne savait qu'endosser pour laver ce qu'elle portait.

Elle ne porta jamais de bas, mais seulement les pantoufles ou les escarpins de cuir, l'hiver comme l'été. Quelque froide que fût la saison, qu'il gelât ou qu'il neigeât, jamais elle ne s'approcha du feu; jamais on ne la vit se réchauffer.

Sa nourriture était parfois une salade et une orange. Pendant le Carême ou pour les vigiles, son régal consistait dans ces débris de farine qui restent entre les poissons frits. Rarement elle mangeait quelqu'herbe cuite. Elle ne mangeait la portion ordinaire d'œuf ou de poisson que dans le cas de quelque grande nécessité: elle donnait sa portion en aumône pour les pauvres.

Quand elle fut gravement malade, et par ordre du médecin, elle prit un peu de viande.

Sa boisson ordinaire était de l'eau, ou de l'eau additionnée d'une goutte de vin.

Elle usait de ruse pour faire croire qu'elle mangeait des aliments servis: en réalité, le pain et l'eau furent son alimentation ordinaire, et encore en petite quantité.

Sa charité s'étendait à toutes. Elle compatissait aux imperfections, aux tribulations, aux infirmités. Elle ne voulait pas qu'on parlât des défauts du prochain; elle excusait tout le monde, et prenait en bonne part leurs actions.

Elle se montrait on ne peut plus reconnaissante du moindre petit service qu'on lui rendait, et priait Dieu pour celles qui le lui rendaient.

Elle se mit au service d'une sœur qui lui était attachée, avec

une grande patience, charité et fatigue. Cette pauvre sœur était devenue démente, et il fallait la tenir enfermée: et sœur Colomba, outre le travail, les fatigues corporelles qu'elle avait à en subir, était émue d'une telle piété, que pour obtenir sa guérison, elle s'imposait des prières, des aumônes, des messes; à tous les saints elle demandait avec larmes pour l'infirme la santé, l'intégrité de l'intelligence. Parfois ses supplications étaient exaucées, et la malade reprenait l'usage de sa raison. Mais la Providence divine qui agit pour notre bien meilleur, la laissait après quelque temps retomber dans la même infirmité, afin d'augmenter les mérites de la patiente, et d'exercer la charité de sœur Colomba.

Celle-ci continua de la sorte jusqu'à la mort de l'infirme, et même après sa mort, puisque sœur Colomba fit célébrer beaucoup de suffrages, put gagner de nombreuses indulgences, faire de nombreuses communions, et prendre de fréquentes disciplines pour elle.

Avec son dépôt, elle faisait célébrer de nombreuses messes selon sa dévotion, et donnait sans cesse des aumônes.

Elle donna à l'église une paire de grands vases et un bassin en argent.

Elle avait un si bas sentiment d'elle-même, qu'elle s'estimait la plus grande pécheresse du monde. Les yeux pleins de larmes, elle disait avoir un cœur impie, ingrat, rempli d'iniquités. Et en parlant de la sorte, elle se frappait fortement la poitrine, et implorait la miséricorde divine.

Si on la louait, elle se troublait profondément, et elle se déclarait une ignorante et très vile créature.

Quand on lui disait qu'elle était toujours à l'église, elle répondait: « On voit aussi que les chiens s'y tiennent, et pourtant ils ne font aucun bien: et c'est précisément ce qui m'arrive ».

Lorsqu'elle exerçait quelques jeunes sœurs dans le chant choral, elle avait coutume de leur dire: « Mes enfants, je suis une ignorante, et si vous pensez que je sois quelque chose, vous vous trompez. Ce que je vous enseigne je l'ai appris simplement par l'exercice du chœur, et je ne le sais nullement par science ». Il est pourtant vrai qu'elle l'entendait: mais son humilité lui persuadait qu'elle ne savait rien.

Le démon la tourmentait beaucoup par des scrupules. Elle supportait avec beaucoup d'humilité les corrections et même les renvois des Pères Confesseurs, qui ne trouvaient pas en elle matière à absolution. Et pourtant, elle se croyait si coupable, qu'elle

disait aux sœurs: « Dieu vous préserve, mes sœurs, d'avoir une conscience chargée de péchés autant que la mienne ».

Elle cherchait à se confesser chaque soir, lorsque les Confesseurs consentaient à l'entendre.

Elle était fidèle observatrice de sa Règle.

Elle exerça divers offices durant ses premières et ses dernières années, et toujours avec beaucoup de prudence et de sollicitude.

Elle devint Sous Prieure, et les sœurs voulurent lui confier la charge de Prieure, mais elle refusa. A partir de ce moment, elle n'eut plus d'autre souci que celui du but qui l'avait amenée à la vie religieuse.

A l'âge de 71 ans, elle fut assaillie par une grande toux. Elle faisait des efforts violents pour la cacher, et ne pas être obligée d'interrompre ses jeûnes de l'Avent, ni de changer de nourriture: elle mangea pourtant, durant cette indisposition, un peu de poisson et une soupe aux herbes. Mais le catarrhe augmenta et lui encombra la poitrine. Survint une « puntura » que l'on découvrit, et qui en peu de jours la conduisit à l'extrémité.

Elle ne consentit même pas alors qu'on lui enlevât sa chemise de serge, voulant mourir dans les vêtements de laine.

Elle ne voulut pas non plus que, pour la servir dans cette infirmité, s'absentât du chœur aucune sœur choriste. « Il suffit, disait-elle, d'une sœur converse pour m'assister dans mes besoins ».

Cependant, une jeune religieuse, voyant son état très aggravé et réduit à l'extrême, voulait rester près d'elle: alors la malade fit une violence à sa faiblesse et à son essoufflement, se leva moribonde sur son lit, et presque fâchée lui dit: « Ne reste pas là. Je veux que tu ailles à Complies de toute façon ». La religieuse obéit, puis alla se reposer, et le lendemain matin l'infirme rendit son âme à Dieu, le 20 janvier 1653.

Elle avait été religieuse pendant 57 ans.

Son corps fut placé dans la nouvelle sépulture.

Elle était de taille assez grande, mais pour avoir été constamment à genoux, elle s'était repliée et courbée. Elle s'était tellement amaigrie par les pénitences, qu'elle n'avait plus que la peau sur les os.

Elle avait la figure très bien proportionnée, harmonieuse, de couleur blanche, mais elle devint, plus tard, très rouge, à raison de l'aspérité de ses macérations.

Elle était gracieuse d'aspect et dans son langage.

Elle avait une très bonne intelligence, possédait une voix juste et sonore, et était habile pour aider à l'Office choral.

Quand elle fut Sacristine, elle donna à l'église un encensoir et une navette en argent.

Avant sa mort, une sœur la pria de lui faire savoir son état, si elle mourait la première, pourvu que la chose plût à Dieu. Sœur Colomba refusa d'abord de faire cette promesse: mais enfin, vaincue par l'importunité de cette sœur, elle lui dit: « Si Dieu me le permet, vous serez satisfaite ». Or, quelques jours après sa mort, pendant que la sœur reposait, il lui sembla voir sœur Colomba toute resplendissante, qui lui disait: « Me voici, ma sœur. Je viens tenir ma promesse, et je te fais savoir que par la miséricorde divine, je suis sauvée ». La religieuse reprit: « Et quel degré de gloire vous a accordé le Seigneur? » La défunte répondit: « Dans le chœur des Séraphins. Je jouis de la vision béatifique. Je suis près de sainte Marie Madeleine ».

Et la sœur ajouta: « Grands ont été vos mérites, puisqu'ils ont été récompensés comme ceux de la grande sainte ».

Sœur Colomba répliqua: « Non, ma fille! Je méritais un châtiment: mais par les mérites de la très sainte Passion, et par la miséricorde de Dieu, je suis près de Madeleine, parce que je fus grande pécheresse, et non point parce que je mérite sa gloire ».

Elle ajouta quelques avertissements, puis quitta cette sœur.

Mais ce n'est pas là le seul signe de sa sainteté. Un jour, on dut ouvrir le casier où elle reposait, parce qu'il fallait y déposer une sœur qui venait de mourir, huit mois après elle.

On la trouva levée de terre de tout le buste, avec la tête inclinée vers les genoux, la figure couverte de sa chappe, et enroulée de telle façon qu'il était impossible de lui voir la figure ou les mains, On ne parvint pas à écarter l'étoffe: on aurait dit non pas de la serge, mais du marbre. On lui souleva pourtant un peu le voile noir, derrière les épaules, et on vit que le cou était entier et ferme, recouvert de la chair et de la peau. On le frappa avec une chandelle: il résonnait sans se défaire, ni se mouvoir.

On observa encore qu'elle tenait la face inclinée du côté du Saint Sacrement, comme si elle l'adorait.

Deux ans et trois mois se passèrent, et l'on dut rouvrir la sépulture pour l'ensevelissement d'une autre sœur. C'était en 1656, au mois de janvier.

On voulut savoir ce qu'il en était de sœur Colomba.

On la trouva dans la même position, avec la même roideur: mais ce fut une stupéfaction nouvelle, quand on vit qu'elle s'était déchaussée, et tenait près d'elle ses chaussettes intactes. On eut dit qu'elle avait horreur de se retrouver dans la mort les pieds et les jambes chaussés, après avoir refusé de les chausser pendant sa vie.

A ce sujet, les sœurs qui la transportèrent sur son lit, lors de sa dernière maladie, ont attesté qu'elles l'ont trouvée sans chaussettes, comme elle avait toujours été, n'ayant que ses escarpins de cuir, dans lesquels était entrée de la terre humide, par la longueur du temps.

XCVI. — **Sœur Barbara Vitelleschi Aquilani.** Le seigneur Lodovico, de la très noble famille des Aquilani, et Dame Orintia, de la très noble famille des seigneurs Vitelleschi, donnèrent une de leurs filles au monastère des SS. Domenico e Sisto.

Celle-ci, dans le siècle, s'appelait Demoiselle Verginia; en se faisant religieuse, elle prit le nom de Barbara. Ce fut le 2 janvier 1596.

Selon les habitudes religieuses, elle fit profession l'année suivante.

Elle donna sa dot de 1000 écus.

Cette sœur avait une dévotion spéciale pour sainte Barbe vierge et martyre.

On vit dès le début qu'elle voulait être une zélée observatrice de sa Règle: mais ses jours furent abrégés, et elle se trouva arrêtée au milieu de ses pieux désirs.

Après quatre ans de vie religieuse, elle fut saisie d'une fièvre très aiguë, qui en peu de jours lui ôta la vie. C'était en 1600.

Elle avait, disions-nous, quatre ans de vie religieuse, et dix-huit ans d'âge.

Son corps fut déposé dans l'ancienne sépulture.

Cette jeune sœur fut très remarquable par ses vertus religieuses.

Elle était de plus belle de sa personne, avait une voix agréable, était habile dans le chant figuré et pour l'accompagnement. Maintenant plus belle encore est son âme, toute rayonnante de gloire. Elle en donna une idée à ses derniers moments, où on la vit, intrépide, recevoir la nouvelle de sa mort prochaine, comme l'annonce des noces célestes.

XCVII. — **La Vén. Mère sœur Teodosia Rocci.** La Vén. Mère

Teodosia était fille de seigneur Bernardino Rocci et de Dame Clarice Arigoni: tous deux de très nobles familles, qui donnèrent des membres au Sacré Collège des Cardinaux.

Elle reçut au Baptême le nom d'Apollonia, mais, le 24 février 1596, jour de sa vestition, elle prit en plus le nom de Teodosia.

Après son année de probation, elle fit ses vœux religieux le 25 février 1597.

Elle apporta la dot habituelle de 1000 écus.

Elle fut très fidèle à accomplir tout ce que lui commandait sa Règle. Dans tous ses actes elle montra l'humilité qui remplissait son âme, le souci où elle était de faire l'obéissance, qui lui imposa de nombreux offices.

Elle fut religieuse de peu de paroles et de bon exemple pendant toute sa vie, très dévote à la B. V. Marie et à saint Dominique.

Pour beaucoup de vigiles elle jeûnait au pain et à l'eau.

Elle arriva ainsi à l'année 1650. Les sœurs alors la voulurent comme Prieure.... [1]

XCVIII. — **Sœur Teodora Gherardi.** L'an 1597, au courant de février, fut reçue à l'habit Demoiselle Artemisia, fille de noble Carlo Gherardi et de Dame Maria Scarzi, et elle prit le nom de Teodora.

L'année suivante, selon la coutume, elle fit sa profession.

Elle donna 1000 écus pour sa dot religieuse.

Sans relâche, elle s'appliqua à mortifier sa volonté, et à pratiquer l'humilité et la charité. Et ce ne fut pas un petit exercice de charité que d'avoir à gouverner et à assister une tante à elle, qui était percluse et sans parole, durant le cours de plusieurs années. Souvent elle veillait la nuit pour secourir son infirme.

Elle montra en plus d'une occurrence combien elle était patiente et judicieuse.

Jamais elle ne se plaignit, jamais elle ne contredit pour les peines reçues.

Elle faisait une grande abstinence.

Elle aimait le silence, était soucieuse d'arriver immédiatement au chœur.

Elle eut une dévotion spéciale envers saint Charles Borromée.

---

1 Sœur Salomonia n'a pas achevé cette petite biographie : elle comptait pourtant la terminer, et même avec d'assez nombreux détails, puisque dans son ms. elle a laissé ici deux pages et demie en blanc pour continuer, L'auteur n'a pas eu le temps de revenir sur son travail. (Trad.).

Elle servit sa communauté dans tous les offices qui lui furent imposés le long des années.

Elle souffrit de maux d'estomac et de fièvre; puis survint à l'improviste un coup d'apoplexie, qui la laissa morte le 13 janvier 1638.

On l'ensevelit dans la sépulture nouvelle.

Elle était de taille convenable, avait le visage un peu défiguré par la petite vérole; était blanche de carnation, avait une intelligence heureuse, et était très affable.

Elle vécut dans le monastère 42 ans; elle atteignit 58 ans d'âge.

XCIX. — **Sœur Eustochia Mattei.** C'est le 6 mai 1596, que fut reçue dans le monastère Demoiselle Aurelia fille de seigneur Paluzzo Mattei et de Dame Lavinia Calvi. Elle se fit appeler sœur Eustochia.

Dès les premiers jours de son noviciat elle fit deviner quel était son esprit, quel était son désir de servir Dieu dans le saint cloître. Sa vocation avait été combattue de diverses manières par le démon, dans la maison paternelle. On avait essayé de la suggestion; on lui avait représenté l'austérité de la vie religieuse, la servitude des vœux solennels, la possibilité d'aimer Dieu et de vivre saintement dans le monde, l'intention de ses parents qui voulaient la marier, et ainsi de suite. Ce fut d'abord une lutte: mais enfin elle triompha généreusement, et prit la ferme et irrévocable résolution de conserver sa virginité, de se renfermer dans le monastère des SS. Domenico e Sisto. Elle demanda à son père de ne pas empêcher, et même de favoriser son projet, parce qu'il venait de Dieu, ajoutant qu'elle refuserait constamment toute autre forme de vie.

Ses parents connaissant sa demande, résolurent de ne plus faire opposition.

Le démon se voyant trompé, ne trouva rien de mieux pour se venger, aussitôt que la pieuse resolution eut été prise, que de jeter sur elle en énorme quantité toutes les boiseries d'une fenêtre, avec un vacarme qui fit accourir tous les gens de la maison. Elle resta sous le coup sans aucune blessure, et les fragments des boiseries remplirent l'escalier. Ce vacarme vraiment diabolique fit comprendre à tous les familiers de quoi il s'agissait, et que la jeune fille serait une religieuse insigne, ennemie particulière des monstres infernaux.

Et telle elle apparut durant toute sa probation, après laquelle elle fit sa profession, le 7 mai 1597, en donnant sa dot de 1000 écus.

Quels furent la vie religieuse, l'esprit d'observance, les vertus de sœur Eustochia, au sortir du noviciat, la lettre suivante nous l'apprendra d'une façon authentique. Elle fut écrite par l'un des Confesseurs « pro tempore », et elle est conçue ainsi :

« Vos Seigneuries désirent une notice sur les vertus de la sainte sœur Eustochia. Je vous dirai donc, selon toute vérité et par devoir de conscience, que lorsque je fus Confesseur de votre monastère, pendant 26 mois, cette épouse de Jésus-Christ me confessa ses fautes, et même me fit une confession générale à l'occasion d'un Jubilé. Je l'ai trouvée comme un ange, et durant ses confessions, j'ai été souvent dans le doute s'il y avait matière suffisante pour pouvoir prononcer la forme de l'absolution, oui, ou non. Je restais réellement confondu, rien qu'à l'entendre parler, de ses austérités, jeûnes, cilices, veilles. Je ne puis raconter le détail, parce qu'elle fuyait de toutes ses forces la vaine gloire, et qu'elle ne voulut pas me le raconter. Je sais pourtant qu'ils étaient continuels.

« Mais ce qui importe le plus, c'est que je la trouvai toujours très humble, méprisant sincèrement le monde. Jamais elle ne s'estima elle-même, ni pour sa noblesse, ni pour ses vertus religieuses. Elle se regardait comme la dernière de toutes, et si on la louait, elle se troublait et n'en jouissait pas : ce qui semble contre la nature, qui jubile quand elle s'entend louer.

« La pureté chez elle fut celle d'un ange. Sa charité était de toutes les heures du jour et de la nuit. Elle la pratiquait au service des sœurs infirmes et besogneuses. Sa patience fut à la hauteur de toutes les adversités. Elle fut toujours très obéissante, fidèle observatrice de sa Règle, des Constitutions et des Ordinations des Supérieurs. On peut dire qu'elle réalisait l'idéal laissé par Notre Père saint Dominique.

« Sa vie était angélique par le bon esprit qui l'animait.

« Parfois, en entendant le récit de certaines visions, surtout de la nuit, je compris qu'elle était fort persécutée du démon, dans sa cellule non moins que dans les dortoirs. Elle voyait des lumières, des brasiers ardents, et autres choses effrayantes, pendant qu'elle allait, durant la nuit, porter des remèdes aux infirmes. Comme Confesseur, je l'encourageai à ne rien craindre, parce que c'était là un stratagème diabolique pour empêcher ses charités habituelles, et lui en ôter le mérite ; j'ajoutais qu'elle devait compter sur l'appui

de la B. V. Marie et de Notre Père saint Dominique, qui sauraient la défendre, si elle était maltraitée pour observer la charité véritable; qu'elle devait continuer à la faire ainsi, comme elle l'a faite en réalité jusqu'à la mort, ainsi que je l'ai entendu raconter depuis mon départ de ce monastère.

« Toutes ces choses je les affirme avec serment. Moi, Fra Pietro Particeti, de Forlì, de l'Ordre des Prêcheurs, le 6 septembre 1640 ».

De même, Fra Domenico Valentini, de Cesena, donne dans une lettre relative à cette religieuse, le témoignage suivant:

« Je suis mortifié de n'avoir pas connu pleinement cette vénérable et sainte âme qui fut sœur Eustochia Maffei. Elle s'est rarement confessée à moi, et presque toujours elle s'adressait au T. R. P. M. Brissio, Prieur de Sainte Sabine, (que Dieu l'aie dans sa gloire!) S'il était encore en vie, je sais qu'il pourrait vous dire beaucoup de choses de cette religieuse. Il la considérait comme un ange. Pour moi, et d'après le peu d'expérience que j'en ai eue, je puis dire et j'affirme qu'en toute vérité j'ai trouvé en elle une très rare simplicité et humilité, une vie très sainte. Et c'est pour ce motif que j'avais demandé avec instance de recevoir quelque souvenir ou relique de notre sœur. On me fit la faveur après sa mort, de m'envoyer son rosaire, pendant que je me trouvais à Naples, « Socius » pour cette Province: et je le conserve comme une relique précieuse.

« Cesena, le 29 septembre, 1640. Fra Domenico Valentini, de Cesena, des Frères Prêcheurs ».

Fra Girolamo da Fano rend un témoignage semblable en ces termes:

« Cette âme bénie de sœur Eustochia Mattei, je la trouvai, pendant que je fus Confesseur, une religieuse de grande austérité et oraison, désireuse d'appartenir toute entière au Doux Jésus. C'est le résumé de ce que je puis dire d'elle en toute vérité. [1]

De ce que nous apprennent les sœurs anciennes, de ce que nous savons, nous qui l'avons connue dans le monastère, il résulte la confirmation de ce que viennent de nous dire ses confesseurs.

Toute sa vie fut celle d'une sainte religieuse, remplie d'admirables vertus.

---

1 Le texte de sœur Salomonia a dit: « in ogni virtù. » Nous opinons que l'original portait: « in ogni verità ».

Son âme était si enflammée d'amour de Dieu, que souvent, dans ses oraisons, elle jetait vers le ciel des soupirs de feu.

Elle avait un tel désir d'être unie à son Époux Jésus, qu'elle n'éprouvait jamais une plus grande joie que celle de le recevoir au Sacrement de l'autel. Et comme on ne donnait la communion aux sœurs que les dimanches et les jours de grande fête, quand on faisait la communion générale, elle restait si affligée et mortifiée tous les autres jours de la semaine, qu'on aurait dit qu'elle allait s'évanouir. Elle disait aux pères confesseurs: « Moi, je languis de faim. Secourez-moi avec la nourriture qui soutient mon âme. »

Si parfois, le long de la semaine, on devait porter le saint Sacrement à quelque malade, elle suppliait avec soumission et humilité qu'on le lui donnât à elle aussi. Alors elle apparaissait consolée, on la voyait tressaillir d'allégresse.

Ses désirs, ses discours avaient tous pour objet Dieu, la B. V. Marie, notre Père saint Dominique, saint Pierre Martyr et la gloire du ciel.

Sa grande occupation était de réciter le Rosaire et l'Office des morts, tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre, de sorte qu'elle en disait six ou sept le jour, et d'autres la nuit. Parfois on l'invitait, ou bien encore à certaines heures on venait dans sa cellule: les sœurs aimaient réciter avec elle ces prières, afin de participer à celles de sœur Eustochia.

Sa charité fut incroyable. Il n'y avait pas une sœur affligée, tribulée ou infirme qui ne reçut d'elle consolation et appui. Toujours elle était occupée à circuler la nuit pour visiter les infirmes, leur porter des remèdes ou quelque boisson. Parfois elle veillait toute la nuit auprès des plus gravement malades.

Très souvent, il arriva que vers minuit ou à d'autres heures encore, elle se rendait à la cellule de quelque sœur, ouvrait la porte et disait: « Que voulez-vous de moi ma sœur? Vous ne me laissez pas tranquille dans notre cellule, vous m'en tirez de force. Que vous faut-il? » Et il se trouvait qu'à cette heure précisément étaient survenues des douleurs graves, des fièvres ou autres misères, bien que les sœurs fussent allées se reposer saines et libres.

Et ceci n'arrivait pas seulement pour les sœurs, mais encore pour les parents. Elle avait coutume de dire: « Que fait un tel, notre père, notre frère, ou autre? Comment se trouvent-ils? Ils ne me laissent pas dire un « Pater » sans se présenter à moi et m'importuner. Envoyez prendre de leurs nouvelles. » Et en effet on

trouvait qu'ils étaient tombés malades, ou exposés à quelque épreuve, et qu'ils tenaient à être recommandés à ses prières.

On le savait si bien par expérience, qu'il suffisait d'entendre dire par sœur Eustochia: « Comment vont vos parents? » pour qu'on fût certain que réellement ils subissaient quelque détresse.

Et ceci ne se vérifiait pas seulement pour Rome, mais encore pour des contrées lointaines.

S'il fallait tout décrire, on n'en finirait pas.

Je dirai seulement qu'à une religieuse sœur Eustochia demanda quelles nouvelles elle avait du prince Colonna et de la princesse de Butero, ses parents, qui se trouvaient en Sicile. La religieuse répondit: « Bonnes! On est en bonne santé! » Sœur Eustochia ajouta: « Je ne sais ce qu'ils me demandent, ils sont toujours devant moi. » La religieuse, redoutant quelque malheur, envoya aussitôt à son Excellence le Connétable Colonna pour lui demander s'il avait reçu des lettres du prince son fils et de la princesse sa belle fille; s'ils étaient en bonne santé. » Le Connétable vint lui-même en personne, et dit qu'avant trois jours il avait reçu de bonnes nouvelles de l'un et de l'autre, et qu'ils les croyait en bonne santé. » Mais à peine était-il rentré dans son palais qu'un courrier lui apporta des lettres où il était dit que le prince et la princesse étaient gravement malades et en péril de mort, atteints qu'ils étaient de la variole, et qu'ils leur fallait et qu'ils demandaient les prières de sœur Eustochia.

On croit qu'elle leur obtint la guérison, puisqu'ils surmontèrent la maladie et retrouvèrent leur première santé.

Et cela arriva pour beaucoup d'autres.

La charité de sœur Eustochia ne s'arrêtait pas aux sœurs affligées ou malades, comme il a été dit; elle s'étendait aussi à celles qui étaient chargées du travail manuel.

Elle était toujours prète et prompte à leur rendre service, et toujours elle était employée au bénéfice de quelqu'une.

Elle servit pendant dix ans une sœur percluse, appelée sœur Camilla. Elle l'habillait, la déshabillait, la servait en toutes choses.

Elle se dévoua encore aux services de deux autres sœurs converses qui furent longtemps malades, et elle y apporta le plus grand soin.

Aux offices qui lui furent imposés, elle apporta toujours la plus grande attention, charité et humilité.

Elle possédait l'humilité à un haut degré. On le voyait à son

extérieur. Elle portait toujours des vêtements usés et raccommodés. Intérieurement elle se croyait vile et inutile. Elle aimait vraiment être méprisée.

Elle profitait de toutes les occasions pour s'humilier.

J'en conterai une seule pour ne pas devenir prolixe.

Une sœur se plaignait à elle d'un affront reçu, et soupçonnant que sœur Eustochia y avait eu part, elle s'exprimait avec un peu de colère, et se plaignait d'elle. Sœur Eustochia répondit humblement: « Je vous compatis, ma chère sœur. Mais je n'y ai aucune faute, pas même par la pensée. » Mais la sœur s'excitait, et faisait retomber sur sœur Eustochia la responsabilité de sa mésaventure. Sœur Eustochia reprit: « Vous êtes dans l'erreur, ma sœur. N'ayez pas cette rancune contre moi, parce que je vous assure que je suis absolument innocente: et je vous compatis. » La sœur croyant que sœur Eustochia se moquait encore d'elle avec ses paroles d'humilité, et poussée par une suggestion diabolique, lui dit des paroles injurieuses et insista durement. Ici, l'humble servante de Dieu ne répondit rien, mais se jeta en « venia » à ses pieds, et les lui baisa, ajoutant: « Je vous assure devant Dieu, ma sœur, que votre peine ne vient pas de moi, comme vous pensez. Mais si pour ce motif vous conservez envers moi de mauvais sentiments, je vous demande pardon de tout mon cœur, et je m'avoue digne de tout mépris. » A cet acte, la sœur se repentit, se réconcilia avec elle, et partit édifiée de l'humilité de sa compagne, admirant la grande patience avec laquelle elle l'avait supportée, et lui avait compati.

Quant à ses privations dans la nourriture, elle les dissimulait si bien, qu'à première vue on ne trouvait pas de différence avec les autres. Elle prenait la portion commune de viande, d'œufs ou de poisson. Mais on pouvait observer qu'elle en prenait très peu, et qu'elle donnait le reste aux pauvres. Quant à la viande, elle n'en goûta jamais, excepté dans sa dernière maladie, et pour obéir aux supérieurs,

Les vigiles lui était familières, et elle ajoutait les vigiles de jeûne à celles des veilles. On ne pourrait dire quand elle donnait du repos à son corps; ni de jour, ni de nuit, on ne la vit jamais prendre du sommeil.

Elle portait sur le corps un cilice, qu'elle recouvrait d'une chemise de laine, selon la Règle et l'usage commun des sœurs, puis une petite veste de serge, et enfin sa robe et son scapulaire, avec la guimpe et le voile blanc et noir.

Jamais elle ne quitta, jamais elle n'allégea ce vêtement, ni de nuit, ni de jour, ni pendant les chaleurs excessives de l'été, ni durant les froids extrêmes de l'hiver. Elle n'y ajoutait pas même une paire de manches pendant la froidure.

Elle persévéra avec cet habillement jusqu'à la mort.

Cependant, si elle le voulait pauvre et racommodé, elle ne pouvait le voir taché ou malpropre. A la moindre maculature, elle en prenait un autre blanc et propre.

Parfois on lui conseillait de se raffraichir un peu durant l'été, et elle répondait: « Cette chaleur que nous souffrons en cette vie pour l'amour de Dieu sera une rosée au milieu du feu que nous aurons à subir dans le purgatoire après la mort. »

Ses pensées, ses paroles, ses œuvres tendaient toujours au ciel: de même sa conversation, ses soliloques étaient avec les anges et les saints du paradis. Plus d'une fois, on l'entendit parler seule dans sa cellule avec saint Pierre martyr, avec son Ange gardien. Elle suppliait le saint, avec d'instantes prières, de lui donner une part dans le coup du sicaire qui lui fendit la tête pour la défense de la sainte foi, et des sœurs la virent appuyer sur une chaise sa tête ruisselante de sang. Ne pouvant cacher le fait, elle avouait ce qu'il en était.

Elle fut si familière avec son Ange gardien que souvent, à la place de sœur Eustochia, il se chargea d'éveiller les sœurs à qu'elle avait promis. Le fait fut expérimenté encore par les Pères Confesseurs, qui avaient demandé à la sœur de les réveiller à certaine heure de la nuit, pour prier ou pour étudier. Ils entendaient clairement qu'on frappait à leur porte et qu'on les appelait par leur nom, au moment couvenu.

Souvent aussi ils étaient réprimandés pour n'avoir pas voulu la veille au soir reconcilier sœur Eustochia, qui le leur avait demandé. Et à ce sujet, elle disait aux supérieurs qui l'interrogeaient, que n'étant qu'une très pauvre créature, faisant tout avec imperfection, son ange suppléait à ses manquements, grâce à une permission de la providence divine.

La pieuse sœur tenait dans sa cellule une image de son Père saint Dominique. Elle y recourait fréquemment dans les tribulations et les infirmités des sœurs qui se recommandaient à elle.

Elle en obtint beaucoup de grâces signalées. On y suspendait des figures d'argent, en souvenir des bienfaits reçus.

Elle en portait avec elle des reliques, et, lorsqu'elle visitait les

infirmes, elle les leur appliquait, et beaucoup furent guéries.

Pour échapper à l'esprit de propriété, elle ne voulut jamais avoir de dépôt d'argent, elle avait tout remis entre les mains de la supérieure qui pourvoyait à ses besoins.

Cependant elle approchait du dernier passage.

Il lui survint à une épaule un apostème froid, qui répandit ses humeurs pernicieuses dans la potrine, et lui consuma la vie. Bientôt elle dut s'appuyer pour aller à l'église entendre la messe. Elle voulut qu'on l'y conduisit chaque matin, même le jour où elle quitta ce monde, qui fut le 29 avril 1634, fête de saint Pierre martyr, son patron de choix. En revenant de l'église, elle s'assit sur une chaise, et demanda l'Extrême-Onction et les autres sacrements.

Elle les reçut, et son âme bénie s'en alla au Seigneur.

Elle fut ensevelie dans la tombe ancienne.

Elle avait le visage amaîgri et un peu olivâtre.

Ses parents, avant son entrée au monastère, l'avaient fait peindre par un artiste habile. Ils l'envoyèrent au couvent, on lui mit l'Enfant Jésus entre les bras, et elle représenta ainsi la B^se^ Eustochia de Ferrara. On le conserve dans le monastère, en souvenir de notre vénérable sœur Eustochia Mattei Romaine, dont il est le véritable portrait.[1]

Elle fut religieuse 38 ans, et arriva à l'âge de 52 ans.

C. — **Sœur Settimia Melchior.** C'est de la très noble famille des Melchior que naquit la Demoiselle Cleria. Son père fut seigneur Marcello Melchior, et sa mère fut Dame Panta dei Mas simi.

En se faisant religieuse à San Domenico e Sisto, elle prit le nom de sœur Settimia.

C'est en 1597 qu'elle reçut l'habit, et en 1598 qu'elle fit sa profession.

Elle donna la dot de 1000 écus.

Bien que cette jeune fille n'eût pris l'habit qu'en 1597, cependant, parce que dès ses premières années d'enfance elle avait été nourrie et élevée dans le monastère, les Mères de ce temps-là estimèrent qu'on devait lui donner l'ancienneté sur les sœurs qui étaient entrées en 1595 et en 1596. Elle passa de la sorte avant six

---

1 Cette peinture se conserve encore de nos jours dans la chapelle de SS. Domenico e Sisto.

religieuses, les sœurs Colomba, Teodosia, Barbara, Teodora et Eustochia.

Durant les douze années qu'elle vécut comme religieuse, elle édifia la communauté par ses exemples.

Sur ces entrefaites on lui découvrit une petite fièvre, qu'on crut la fièvre de la phtisie.

Bientôt elle arriva au terme, et elle abandonna sa dépouille terrestre le 8 avril 1609.

Son corps fut déposé dans la tombe ancienne.

Elle fut religieuse 12 ans sur 28 de vie.

CI. — **Sœur Candida Carduci.** La noble famille des Carducci eut son origine à Florence. A cette famille appartenait seigneur Annibale Carducci, qui de sa femme, Lavinia dei Cavalieri, eut entre autres fils Demoiselle Barbara, qui se fit religieuse, et prit le nom de Candida.

Elle fit profession le 22 février 1598, et donna la dot de 1000 écus

Elle eut à cœur d'observer exactement sa Règle, et de s'appliquer aux charges qu'on lui confiait.

Elle avait une belle voix, et s'en servait au chœur pour louer Dieu.

Avec son dépot, elle créa des rentes en faveur du monastère, qui en jouit encore.

Elle avait une exceptionnelle dévotion envers la B. V. Marie, envers notre père saint Dominique, et envers saint Charles.

Elle faisait souvent des aumônes à des prêtres, à qui elle demandait de célébrer des messes en l'honneur de plusieurs saints et pour les âmes des défunts.

Le Seigneur la visita en lui envoyant au sein une humeur maligne, qu'elle supportat avec patience et qui fut une source de grands mérites. Le mal augmenta, l'infirme voulut recevoir les sacrements et l'Extrême-Onction. On les lui donna, bien qu'on ne crût pas le mal si avancé qu'elle le disait; mais deux nuits plus tard, à l'improviste, elle passa à la vie bienheureuse.

C'était l'an 1630 le 17 juillet.

On l'ensevelit dans la tombe ancienne.

Cette religieuse était belle de sa personne et de figure. Elle avait le teint blanc, les traits vifs et spirituels.

Elle prenait rapidement ses résolutions.

Elle était nièce de la Mère sœur Felice Bonaventura, et c'est pendant le priorat de sa tante, qu'elle échangea cette vie contre la vie meilleure.

Elle avait été religieuse 33 ans, et comptait 49 ans d'âge.

CII. — **La Mère sœur Benedetta Vipereschi.** Elle était fille du très noble seigneur Viperesco Vipereschi, et de Dame Livia Celsi.

Dans le monde, elle s'appela Panta, dans le cloître sœur Benedetta.

Elle prit l'habit le 20 avril 1597, et fit son année de probation. Dès le début elle s'appliqua à l'oraison constante et à la vie de recueillement. L'ennemi infernal voyant ces heureux commencements, craignit qu'elle ne s'élevât au faîte des vertus religieuses, et il lui voua une haine diabolique. Il se mit à l'inquiéter, à lui représenter les rigueurs de la vie du cloître, la faiblesse humaine, à qui il est si difficile et si dur de supporter un tel fardeau: on y succombe parfois, et, au lieu de servir Dieu, on l'offense. La plus parfaite solution dès lors serait de renoncer à l'habit religieux, de retourner à la maison, sans s'imposer ce surcroît d'obligations, et de consacrer, dans la paix de sa conscience, ses journées à la prière, aux jeûnes, et autres œuvres souverainement agréables à Dieu. Retirée ainsi dans sa chambre, délivrée de tous soucis, dans le palais paternel, elle trouverait la solitude des anciens déserts, après laquelle elle soupirait si fort.

Ces suggestions et d'autres semblables agitèrent l'esprit de sœur Benedetta. C'est le moyen qu'emploie l'ennemi perfide pour troubler la paix des novices, et les détourner de la vie religieuse.

Il y ajouta une autre inquiétude plus pénible pour la bonne novice. Elle vivait volontiers à l'écart pour prier, et se séparait de la conversation des novices pour goûter sa chère solitude. Les autres jeunes novices la taquinaient de diverses manières, et, par simple vivacité d'âge, la contrefaisaient et la plaisantaient, pour la tirer de sa solitude d'une façon quelconque.

Ce ne fut pas une mince épreuve pour sœur Benedetta. Le Seigneur le permettait pour exercer la patience de sa fiancée. Et d'ailleurs il lui donnait en même temps son secours contre toutes les ruses de Satan.

Elle surmonta donc les difficultés, fit profession de ses vœux au temps voulu, ce qui eut lieu le 21 avril 1598.

Elle donna la dot ordinaire de 1000 écus.

Elle reprit sa vie plus austère et plus rigoureuse.

Sœur Benedetta, comme un autre saint Benoît, se créa la solitude des déserts. On ne la voyait jamais qu'au chœur, au réfectoire et aux exercices de la communauté. Son habitation ordinaire était un angle presque caché de l'église, ou sa cellule.

Quelquefois elle se rendait dans la cellule d'une Mère ancienne, de vie exemplaire, à la manière de ces anachorètes qui visitaient souvent les Pères plus âgés, pour s'entretenir avec eux de la perfection.

Quand elle entendait donner le signal de se rendre à quelque exercice, elle se levait aussitôt, et arrivait la première à l'endroit voulu, sans chercher pourquoi on l'appelait, et là, comme séparée des autres, elle faisait ce qui était à faire.

Jamais elle ne manqua d'obéir et de courir au premier signal. Parfois il s'agissait de donner quelque récréation aux sœurs: elle y restait jusqu'à la fin, en silence.

Dans l'ouvroir commun elle apparaissait au moment voulu: elle s'y choisissait un endroit solitaire et y restait toute la journée.

Pendant la nuit, c'était pour elle un bonheur de veiller auprès de quelqu'infirme gravement atteinte. Elle la servait avec une charité attentive et heureuse.

Elle passait le reste de son temps en oraison. C'était son occupation la plus chère et la plus continue. Elle ne l'interrompait que pour faire l'obéissance, ou se livrer à quelque travail des mains destiné à l'église, soit dans sa cellule, soit à l'ouvroir commun, mais avec silence ininterrompu.

Ses jeûnes ressemblaient également à ceux des anachorètes. Non seulement elle pratiquait ceux de la Règle, mais en tout temps ont la voyait se contenter comme nourriture de quelque soupe aux légumes ou aux herbes, sans autre addition. En temps de Carême et pendant l'Avent, elle se soutenait avec des herbes crues, de la chicorée, du laiteron, sans assaisonnement; de temps en temps elle mangeait un peu de bigarade amère, ou un peu de pain dans du vinaigre et de l'huile, ou encore quelque fruit.

Elle prenait la discipline avec des chaînettes de fer.

Elle portait sur le corps le vêtement habituel de laine, puis une tunique et la robe. Jamais on ne la vit qu'avec cette dernière, avec le scapulaire et le voile blanc et le noir dont elle se couvrait la moitié de la figure. Ce vêtement était toujours le même, aux

heures du repos comme pendant la journée: mais il était toujours propre autant que pauvre et parfois raccommodé.

Dans sa cellule se trouvait un tableau figurant en buste notre Père saint Dominique, et un Crucifix, puis une caisse et un petit autel, avec un pauvre lit, qui était plutôt une enseigne qu'un instrument utile, puisque jamais elle ne s'en servait.

Quant à son dépôt, accordé par l'obéissance, elle l'employait au service du monastère, ou pour l'amélioration des offices qu'on lui imposait.

Quand elle fut Sacristine, elle fit don d'un bassin d'argent pour les burettes.

Elle donna aussi un revenu de 200 écus pour faire célébrer des messes en faveur des âmes du Purgatoire.

Quand elle fut Tourrière, elle donna 200 écus: une centaine pour achever l'escalier aux balustres de l'autel majeur, dans l'église, et une centaine dont le revenu devait servir au pain pour les pauvres.

Elle avait d'elle-même un très humble sentiment. Elle se croyait digne de mille enfers, s'avouait misérable pécheresse. Si parfois elle faisait quelque reproche à une sœur, aussitôt elle allait se prosterner à genoux à ses pieds, lui demandant pardon de l'avoir avertie d'une façon si désagréable, étant elle-même plus répréhensible que celle qu'elle avait admonestée.

Elle s'accusait de nombreuses imperfections, et elle désira toujours être méprisée.

Elle se montra femme forte dans les malheurs de sa famille: elle vit disparaître tous les siens. Dieu permit encore pour l'éprouver une autre tribulation. Elle avait une sœur religieuse qui devenue hypocondriaque donnait de grands ennuis aux religieuses et causait des dégâts: ce qui affligeait jusqu'au fond de l'âme sœur Benedetta, et l'obligea à acquérir une forte habitude de patience, durant toute cette période de sa vie.

Elle s'affligeait à la pensée qu'il y avait là une charge pour le couvent, et elle priait Notre Seigneur de lui faire, à l'heure de la mort, la faveur de ne pas lui envoyer une infirmité qui causerait de la dépense et des ennuis aux sœurs, parce qu'elle ne méritait pour elle-même ni traitements, ni remèdes si délicats. Elle le demanda avec tant d'instances qu'un jour subitement il lui tomba sur un œil une cataracte qui le priva absolument de la vue, tandis

que l'autre resta indemne, de sorte qu'elle ne donna de l'ennui à personne.

Cependant, l'an 1648, elle fut saisie d'une très violente fièvre, qu'elle dissimula aussi longtemps qu'il lui fut possible de se tenir sur ses pieds.

Les sœurs le remarquèrent, et lui firent commander par la Prieure de se mettre au lit. Elle obéit à ce que lui ordonna le médecin.

Elle n'aurait pas voulu qu'on lui préparât une nourriture plus délicate, et suppliait qu'on ne lui donnât pas de la viande de volaille.

Une nièce lui envoya quelqu'argent: elle le fit transmettre à l'infirmerie, afin que le monastère s'en servit pour les frais qu'imposeraient pour elle le médecin ou l'infirmière. Mais la violence de la fièvre fut telle, aggravée d'une « puntura », qu'en quatre jours, la malade se trouva à bout de vie, et ainsi elle accomplit son désir de ne pas donner de l'ennui aux sœurs.

Elle se fit promettre par l'infirmière, à force d'instances, qu'on ne rendrait aucun honneur à son cadavre, qu'on ne le couvrirait ni de fleurs, ni d'étoiles, parce qu'elle avait été une si indigne religieuse que c'était déjà une miséricorde divine qu'on l'ensevelit avec les autres sœurs.

C'est dans ces sentiments qu'elle reçut l'Extrême-Onction et les autres sacrements, puis elle partit pour le ciel.

Son corps fut transporté dans la tombe nouvelle.

Cette religieuse était de taille proportionnée, d'aspect sévère, de complexion robuste, mais mélancolique.

Sa mort survint le 15 février 1648, disions-nous; elle avait alors 51 ans de vie religieuse et 66 d'existence.

CIII. — **Sœur Beatrice Colonna.** Durant les quatres siècles précédents les nobles filles des Colonna choisirent souvent de servir Dieu dans le monastère de San Sisto: elles continuent ces généreuses traditions à notre époque, et aujourd'hui, imitant les exemples des aînées, elles se réfugient dans la nouvelle habitation des SS. Domenico e Sisto.

La première de cette série nouvelle fut la fille des Ill.mes seigneurs ducs de Zagarolo, Don Marzio et Donna Giulia Colonna. Elle s'appelait Demoiselle Porzia: elle changea de nom et se fit appeler sœur Beatrice.

Elle reçut l'habit le 22 avril 1597; et en 1598, elle s'obligea à la persévérance par les vœux solennels.

Elle donna comme dot 1200 écus d'or.

Elle s'appliqua à mettre en pratique tous les religieux enseignements donnés pendant le noviciat.

Elle remplit plusieurs offices, et toujours avec humilité.

Elle montra sa générosité religieuse au milieu des épreuves de la maison paternelle.

La Passion de Notre Seigneur était sa grande dévotion. Chaque jour elle récitait l'Office de la Croix devant le Crucifix.

La Sainte Vierge était aussi l'objet d'un culte à part, et tous les jours elle récitait quelque prière en son honneur devant son image peinte par saint Luc, et devant celle « delle Grotte ».

Elle avait élu comme protecteur saint Charles Borromée.

Une dévotion à elle était également de gagner beaucoup d'indulgences pour les âmes du Purgatoire.

Pour certaines vigiles plus solennelles, elle jeûnait au pain et à l'eau.

Elle porta toujours du linge de laine, conformément à la Règle et à l'usage de toutes les sœurs.

Elle était de caractère assez gai et jovial, avait la conversation agréable et était d'une grande affabilité.

Remarquable fut sa charité pour les infirmes, qu'elles soignait dans leurs détresses.

Mais bientôt arriva le jour où le Seigneur voulut l'appeler à Lui.

Se trouvant au service d'une sœur converse malade, elle se fatiga plus que d'habitude, d'où lui vint une inflammation à la gorge, puis un apostème qui la fit grandement souffrir. Ce mal disparut, mais il en survint un autre. Ce furent de terribles douleurs qui l'assaillirent au côté. On déclara que c'étaient des coliques, ou encore les douleurs de la pierre. On appliqua divers remèdes, mais sans résultat.

C'était l'annonce de la mort.

Elle la connaissait bien et elle l'accepta de bon cœur.

Elle sollicita les sacrements pour le dernier passage, puis consola ses deux sœurs, et les encouragea à se conformer à la volonté de Dieu.

Le mal s'aggravant, le prêtre lui fit les protestations: elle répondit à toutes, jusqu'au bout.

Elle demanda pardon aux sœurs, puis se fit lire la Passion de

Notre Seigneur écrite par les Evangélistes, et elle l'écouta avec la plus grande attention, versant des larmes au récit des tourments soufferts pour son salut.

A la fin, elle prit le Crucifix entre ses mains, et se mit à faire de si humbles et si pieux soliloques, et avec de tels sentiments de repentir, qu'elle excitait les larmes de toutes les assistantes. Tandis qu'elle parlait si affectueusement, que ce fût par une volonté de Dieu ou par un simple hasard, tout à coup le Christ se détacha de la Croix et lui tomba sur la poitrine. On le remarqua avec admiration et respect, comme si le Seigneur avait voulu lui faire cette faveur, à cause de sa dévotion à réciter l'Office de la Croix chaque jour.

L'expérience apprend que cette pieuse méditation de la mort et de la Passion du Sauveur procure à chacun une heureuse et bonne mort.

C'est avec ces dispositions et ces signes de grande contrition, que son âme quitta sa dépouille mortelle, le 4 juin 1626.

Elle avait passé 29 ans dans le cloître, sur une vie de 49 ans inachevés.

Elle fut ensevelie dans la tombe ancienne, près des confessionnaux.

Quelques sœurs racontent que lorsqu'on descendit son corps dans la tombe, la corde échappa des mains de ceux qui la descendaient, et qu'elle y fut laissée. Huit ans plus tard, on construisit une autre tombe plus convenable, non loin de l'autel de sainte Catherine de Sienne, et on y transporta les ossements de celles qu'on avait ensevelies dans l'ancienne.

Or on trouva, comme je l'ai déjà dit, les corps de trois sœurs parfaitement conservés, les membres recouverts de la chair et de la peau un peu desséchées: chose d'autant plus notable qu'ils avaient été longtemps dans un endroit très humide, et mêlés à d'autres cadavres complètement défaits et en grand nombre. Malgré tout, ils restaient intacts, sans trace de putréfaction.

De ces trois, l'un d'après les conjectures et pour l'indication déjà signalée, dut être celui de Mère sœur Domenica Paloni.

Le second fut, pense-t-on, celui de sœur Beatrice. On le trouva en effet avec la corde dont nous avons parlé, et le rosaire qu'elle portait à la ceinture était enfilé d'un petit cordon de fil, pareillement intact; on y trouva aussi quelques médailles à l'effigie des cinq bienheureux canonisés par Grégoire XV, peu avant la mort

de cette religieuse. On plaça les trois corps à part, sur une pierre, dans la tombe ancienne, laissant à Dieu d'en disposer selon le temps.

Leurs rosaires sont conservés néanmoins dans le monastère.

Sœur Beatrice fut de stature médiocre, de teint plutôt brun, très maigre et de bonne grâce.

CIV. — **Sœur Ottavia Gherardi.** Cette sœur était la nièce de Mère sœur Claudia Scarsi, et fille de seigneur Carlo dei Gherardi, noble famille florentine, et de Dame Maria Scarsi.

En prenant l'habit elle choisit le nom de sœur Ottavia: ce qui eut lieu le 17 novembre 1599.

Ayant achevé son noviciat, elle fit sa profession le 18 novembre 1600.

Elle apporta les 1000 écus fixés pour la dot.

Elle comprit si bien les enseignements reçus, et elle en profita si heureusement, qu'elle devint une religieuse modèle de piété, de dévotion, d'humilité, de simplicité, de patience. Telle était sa conscience, qu'au témoignage de ses confesseurs, dans toutes ses confessions, y comprise la dernière qui fut de toute sa vie, il n'apparaissait pas ombre d'un péché mortel.

Ses conversations tendaient à provoquer la louange des saints, à rappeler les souffrances que le Sauveur a subies pour nous.

Jamais on ne l'entendit se plaindre de personne, ni des épreuves qui l'atteignirent. Elle recevait tout de la main de Dieu comme une salutaire médecine pour son âme.

La plus grande partie de son temps était consacrée à la récitation du Psautier, du Rosaire, de l'Office des Défunts, en compagnie de sœur Eustochia.

Elle servit avec charité sa tante durant une longue infirmité.

Quand l'obéissance lui imposa quelqu'office, elle l'accomplit avec la plus grande exactitude.

Elle pratiqua fidèlement sa Règle et ses Constitutions.

Le chœur lui plaisait, et sa grande occupation du jour était l'oraison.

On raconte qu'elle y reçut des grâces spéciales de la Sainte Vierge. C'est même une tradition que lorsqu'elle était encore dans le monde la Mère de Dieu lui apparut, et lui donna de précieux enseignements.

Elle était l'aînée d'une sœur à elle déjà religieuse, et elle était

restée à la maison pour se marier. Elle prit néanmoins plus tard la résolution ferme d'être religieuse, et elle le fut.

Lorsqu'elle était Sacristine, elle donna une tasse d'argent à l'église.

Ses principales dévotions furent pour la B. V. Marie, pour Notre Père saint Dominique et pour saint Martin évêque.

CV. — **La Mère sœur Pulcheria Carducci.** L'an du salut 1599, le 23 novembre, se fit religieuse la fille de noble seigneur Annibale Carducci et de Dame Lavinia dei Cavalieri.

Dans le monde elle s'appelait Demoiselle Costanza, dans le cloître, sœur Pulcheria.

Elle était la sœur de sœur Candida Carducci, nommée plus haut.

Elle fit sa probation, et, l'année suivante, sa profession.

Elle donna au monastère la dot de 1000 écus.

Sa principale sollicitude fut la fréquentation du chœur le jour et la nuit.

Elle pratiqua rigoureusement les jeûnes depuis la fête de la Sainte Croix, en septembre, jusqu'à Pâques. Elle n'usa jamais, durant cette période, des dispenses communes, que parfois les supérieurs accordaient ou pour les jeûnes ou pour l'abstinence.

Toujours elle se montra d'un grand zèle pour les observances régulières.

Elle avait une tendre dévotion pour la B. V. Marie,

Elle eut toute sa vie l'habitude de réciter les psaumes qui contiennent son nom, d'après la disposition du B. Jourdain, et que l'on récite avant Complies. Elle n'omit jamais la récitation du Rosaire et sa visite aux deux images miraculeuses conservées l'une dans le chœur d'en haut , l'autre dans celui d'en bas, où se trouve l'image peinte par saint Luc.

Elle travailla beaucoup à la translation de l'Image, dans la chapelle nouvelle, et en supporta partiellement les frais.

Elle fit également une partie de la dépense pour la publication de l'Histoire de cette image, et elle en souffrit même des ennuis que l'ennemi a coutume de susciter à la suite des œuvres pieuses et bonnes. Elle avait été pour beaucoup dans la rédaction non moins que dans l'impression de cette Histoire, et dans l'institution d'une fête de cette translation. Il lui en coûta beaucoup de misères. [1]

---

1 Il s'agit ici de l'Histoire de la madonne de saint Luc, et des querelles qu'elle suscita

Elle avait choisi saint Thomas d'Aquin comme protecteur et avocat, et encore saint Louis Bertrand. Pour la veille de leurs fêtes elle jeûnait au pain et à l'eau, avec une seule sorte d'aliment. Elle eut pareillement une dévotion spéciale pour saint Romuald abbé.

Elle faisait oraison et à l'église et dans sa cellule.

Elle était de naturel simple, pieux, charitable, et elle se donnait toujours au service de quelqu'infirme.

On lui confia divers offices.

Quand elle fut Sacristine, elle fit don d'une chasuble brodée, de grande valeur. Quelques années plus tard, elle donna une paire d'aubes avec broderies assorties.

Pour renfermer une dent de sainte Barbe, vierge et martyre, elle fit faire une statuette d'argent de la sainte.

Elle connaissait le chant choral et la musique, et rendait ainsi service au chœur.

Elle avait ainsi rempli tous les Offices qui s'échelonnent le long des années, elle était arrivée a ses 63 ans de vie, et à ses 48 ans de vie religieuse.

Elle fut atteinte de petites fièvres et d'une toux qui allèrent toujours en augmentant pendant quelques mois, et elle en mourut le 13 janvier 1647.

On l'enseveli dans la sépulture nouvelle.

Cette Mère fut de taille ordinaire, de teint blanc, de visage très sévère, et d'une âme intrépide. [1]

Cette sœur fut la dernière reçue au monastère jusqu'a l'année 1600. [2]

Et ici se termine le premier livre de cette troisième partie ; viendra le second, qui commencera avec 1600, si et comme il plai-

---

1 Sœur Salomonia était artiste, et, quand elle le pouvait, si elle avait connu les personnes, elle ne manquait pas, comme on a pu l'observer, de nous donner le portrait physique des personnes. Cela aussi a son charme et son importance historique.

2 Sœur Pulcheria Carducci fut la collaboratrice et même un peu l initiatrice de sœur Salomonia. Nous avons sous les yeux un manuscrit institulé : « Naratione historica del monastero di SS. Domenico e Sisto, et sua origine, cavata dalle Croniche di san Domenico, da varie traditioni et altre scritture autentiche raccolte da sor Pulcheria Carducci et sor Domenica Salomonia, monache in detto monasterio, l'anno M D C X X X V I I I, sotto il priorato della molto R. sor Marta Tenaglini ».

Ce manuscrit est écrit tout entier de la main de sœur Pulcheria sur très beau parchemin, et comprend 103 feuillets in-4. L'écriture en est admirable de netteté et de grandeur. Il a été annoté postérieurement par sœur Salomonia.

Il renferme une vie de saint Dominique, puis une chronique du couvent, relatant les faits principaux du monastère et de l'Ordre.

Nous le traduisons plus d'une fois en indiquant l'auteur.

ra au Seigneur de me donner la vie et les facilités. Je voudrais faire mémoire de ces saintes religieuses qui par leurs bons exemples nous ont enseigné la voie de l'obeissance, de la pureté, de la pauvreté, et autres nobles vertus, [1]

Nous voulons dire encore une parole des sœurs converses venues de San Sisto avec les autres religieuses, et de celles qui furent réunies à SS. Domenico e Sisto, jusqu'à l'an 1600. Les notices seront courtes, parce que je n'ai eu que des renseignements très rares sur leur vie, et sur la date incertaine de la mort de quelques-unes. [2]

CXI. — **Sœur Apollonia converse.** Le monastère de San Sisto avait pris à son service, pour laver et blanchir les linges, une femme très pieuse et très simple, qui s'appelait Apollonia, de Velletri. Elle avait une grande dévotion pour les sœurs et les estimait une réunion d'anges. A plusieurs reprises elle les avait suppliées de la recevoir en leur compagnie. Elle était mariée : mais elle désirait si fort vivre dans la communauté, qu'elle dédaigna cet empêchement, et un jour qu'elle vit ouverte la porte du monastère, elle s'y précipita avec sa simplicité habituelle, et déclara qu'on la tuerait plutôt que de la faire sortir. Elle resta toujours au service des sœurs du monastère, et avec une profonde affection. Voyant sa bonne volonté, les religieuses la considéraient, la traitaient comme une sœur, et lui promirent pour récompenser son dévouement de recevoir comme converse l'une de ses nièces. On la fit venir à Rome, et elle se fit religieuse à San Sisto, prenant le nom de sœur Apollonia.

Ce ne fut pas une erreur de la recevoir, car elle devint une bonne religieuse, très exacte à pratiquer l'obéissance dans les travaux divers du couvent, très rigoureuse observatrice de la Règle. Même devenue vieille, elle voulait être employée à quelque travail ou occupation.

Elle était Réfectorière quand elle fut atteinte de sa dernière maladie, qui était une fièvre.

Elle passa à l'autre vie en 1628, sous le priorat de la Mère

---

1 On ne saurait assez regretter que cette admirable travailleuse n'ait pu nous donner cette suite de son œuvre, d'autant plus qu'elle avait connu celles dont elle devait nous parler, et nous raconter ces édifiantes anecdotes qui peignent bien mieux que les paroles.

La suite sera reprise par sœur Anna Vittoria Dolara, et par sœur Tommasa Angelica Pannilini, comme nous le noterons en temps et lieu.

2 La pénurie plus grande de renseignements sur les sœurs converses tient à ce que n'ayant aucun rôle dans l'administration de la communauté, leur nom n'apparait que fort peu dans les documents officiels.

sœur Serafina Jacovacci, et fut ensevelie dans la tombe ancienne.

CVII. — **Sœur Angelica, converse.** Sœur Angelica était originaire de Catino.

Elle fut une religieuse de remarquable vertu, très fidèle à l'observance, très prompte à l'obéissance.

Dieu voulut qu'elle finit sa carrière en accomplissant un ordre de sa supérieure. Un jour il s'éleva un vent violent qui fatiguait les sœurs occupées à réciter les Heures dans le chœur d'en-haut. Il venait d'une grande fenêtre du Noviciat et soufflait fortement contre la porte du chœur, de sorte qu'on ne pouvait réciter l'Office. La Prieure chargea sœur Angelica de prendre une échelle, et d'aller fermer la fenêtre. La sœur courut à l'obéissance et monta à l'endroit indiqué: mais à peine était-elle arrivée, qu'un furieux coup de vent la rejeta en arrière au bas de l'échelle. Elle resta mortellement blessée à la tête et comme demi-morte, et quelques heures plus tard, elle s'en allait au ciel recevoir le prix de sa très prompte obéissance.

C'était en 1579, sous le priorat de la Mère sœur Beneinbeni.

Elle fut ensevelie dans la tombe ancienne.

CVIII. — **Sœur Orsola, converse.** Elle était la seconde pour l'ancienneté. [1]

Elle était de Turri, dans la Sabine.

Ce fut une très bonne religieuse. Jamais elle ne manqua à sa Règle, et elle montra une piété, une obéissance parfaites, dans tous les emplois et offices qu'on lui confia, selon ses aptitudes. On l'utilisa à la cuisine, au tour, au réfectoire, à l'infirmerie.

Quand elle fut âgée, on la destina au service des jeunes filles séculières, qui venaient pour leur éducation dans le monastère.

Elle persévéra dans cette fonction jusqu'à l'âge décrépit.

Elle quitta ce monde âgée de 104 ans. Jamais elle ne cessa, durant cette longue vie, d'être utile à la communauté, ayant toujours possédé une bonne complexion, une parfaite santé.

Son seul désir fut d'employer toutes ses forces au service de Dieu, de qui elle reçoit maintenant au centuple la récompense de ses fatigues.

CIX. — **Sœur Francesca, converse.** Sœur Francesca était éga-

---

1 Sans doute parmi les sœurs converses, venues de San Sisto.

lement de Turri, dans la Sabine, et parente de sœur Orsola dont nous venons de parler.

Elle aussi dépensa toutes ses forces au service et au bien du monastère, dans les offices que lui imposa l'obéissance.

C'était une sainte religieuse, et elle chercha sans relâche à observer exactement sa Règle.

Elle fut atteinte de douleurs arthritiques, que les médecins déclarent atroces, et les souffrit avec beaucoup de patience. Le mal continua plusieurs mois, puis la fin se fit prévoir. La sœur reçut les sacrements. Les religieuses étaient là, attendant son dernier soupir. Mais elle leur dit : « Ce n'est pas encore le moment. L'âme de mon frère Cristofano, mort depuis longtemps, m'est apparue et m'a dit que je dois rester encore en vie pendant quelques jours. Elle a ajouté que lorsque sera arrivé le moment de mon départ elle reviendra m'avertir ».

Les religieuses restèrent perplexes, ne sachant si elle délirait, ou si elle était trompée par l'ennemi infernal, et elles n'en travaillaient que plus à la préparer pour le moment actuel, et à lui faire les dernières recommandations. Mais elle continuait à affirmer qu'il se passerait encore quelques jours, et qu'elle serait avisée.

De fait quelques jours se passèrent, puis on l'entendit converser des choses de l'autre vie, sans qu'on put voir avec qui elle discourait. A la fin elle se tut, puis se tournant vers les religieuses, elle leur dit : « Maintenant, mes sœurs, c'est le moment de partir de cette vie. Comme je vous l'ai annoncé, j'ai été avertie. Hâtez-vous de faire la recommandation de mon âme, et ne manquez pas de m'aider de vos prières, en ce moment périlleux où la sentence finale est pour la félicité éternelle, ou bien pour une atroce peine également pour toute l'éternité ».

Elle demanda le Confesseur, fit avec beaucoup de piété une confession générale de toute sa vie, puis reçut la Sainte Eucharistie et l'Extrême-Onction, et elle passa à l'éternel repos.

On l'ensevelit dans la tombe ancienne.

CX. — **Sœur Felicità, converse.** Sœur Felicità naquit à Rome. Lorsqu'elle fut en âge, elle se fit religieuse converse à San Sisto, et avec les autres religieuses, elle passa à San Domenico.

Là elle persévéra dans une vie très exemplaire, faisant beaucoup de pénitences.

Elle était si rigoureuse observatrice du silence, que, malgré

les occupations de la cuisine auxquelles elle était livrée, elle travaillait des semaines entières dans un silence ininterrompu. Souvent elle passa le Carême et l'Avent, sans que jamais, en aucune occasion, on l'entendit prononcer une parole.

Quelles que fussent ses fatigues, elle n'omit pas une seule fois d'entendre la Messe.

Elle aimait la solitude, et pour ce motif elle choisit sa cellule dans un endroit écarté, sur des voûtes, où ne passaient jamais les sœurs. Là elle se fit une petite chambre avec des planches, et mit un Crucifix en tête de son pauvre petit lit de paille. C'est là qu'elle s'enfermait et prenait ses disciplines.

Aussitôt qu'elle était délivrée de ses occupations, elle se retirait dans ce réduit. Là elle faisait ses pieuses oraisons ; là aussi elle s'occupait de travail manuel, avec lequel elle gagnait quelqu'argent, qu'elle employait ensuite pour le bien de la communauté, selon sa dévotion. C'est ainsi que lorsqu'en 1605 on peignit l'église intérieure ou le chœur, elle voulut, avec l'argent gagné, faire peindre d'un côté le Jugement dernier, comme on le voit encore de nos jours.

De même encore, en maintes circonstances elle put consacrer quelqu'argent à diverses images de saints, pour lesquels elle professait une spéciale dévotion, comme saint Jean l'Evangéliste, saint Barthélemy Apôtre, saint Michel Archange, saint Blaise et quelques autres. C'est sous leur protection, qu'étant déjà âgée, elle se prépara au commun passage.

Elle faisait célébrer souvent la Messe pour les agonissants.

Elle avait coutume de dire que la Mère sœur Serafina Jacovacci, à peine élue Prieure, l'encenserait comme on a coutume d'encenser les cadavres: ce qui se réalisa exactement.

Elle avait la pensée de la mort constamment gravée dans la mémoire. Aussi travailla-t-elle à pourvoir le couvent d'un brancard convenablement orné de brocart violet, avec une frange de velours noir, et pareillement d'un coussin et d'un parement d'autel encore en velours noir.

Elle fut toujours l'ennemie des délicatesses dans le vêtement; elle évitait la vanité des plis dans les voiles et les scapulaires.

On raconte que pendant la plus grande partie de la nuit elle dormait vêtue de ses vêtements de jour, afin d'être plus vite prête pour l'oraison et la méditation.

Un jour, une veille de Noël, qu'elle se livrait à cet exercice

pieux, elle s'endormit, et pendant son sommeil, elle fut avertie par la B. V. Marie, et de vive voix, qu'elle devait enlever son image à elle et celle de saint Joseph d'un endroit où elles étaient déposées avec peu de révérence, et les porter dans un endroit plus convenable. Sœur Felicità se réveilla sur cet avis, et se proposa de remplir, pendant le jour suivant, l'ordre reçu. Après son oraison elle se remit sur son lit pour se reposer un peu. A peine avait-elle fermé les yeux que de nouveau la B. V. Marie la reprit de ce retard, et lui ordonna de l'enlever, en lui disant: « Toi et les autres sœurs vous êtes à votre aise dans vos cellules, et moi et mon Epoux nous sommes exposés à la pluie, aux vents et autres inconvenances, sans que personne n'en fasse compte. Va donc, et n'attends plus ». La bonne converse se leva de son sommeil et de son lit, toute remplie d'effroi. Elle était d'ailleurs rendue impotente par une hydropisie. Mais elle se rappela que cette même nuit la B. V. Marie n'avait pas trouvé un logement à Bethléem, et que c'était à elle qu'elle le demandait. Elle fut émue de compassion, et aussi bien qu'elle le put, elle gravit un escalier de bois très rapide, prit sur ses épaules ces deux figures qui étaient fort lourdes: c'étaient deux reliefs en terre cuite, portant les bustes et les têtes de grandeur naturelle. Elle descendit le même escalier portant ces deux images sans aucune fatigue, et les mit dans la cellule d'une sœur appelée sœur Perpetua. On la plaça ensuite sur un autel. Sœur Felicità para l'autel de nappes et d'ornements jusqu'à sa mort.

Celle-ci survint l'an 1628, le 19 mai, sous le priorat de la Mère sœur Serafina Jacovacci: celle ci était juste au premier jour de son priorat, comme l'avait annoncé d'avance sœur Felicità.

Notre sœur avait 80 ans d'âge.

Son corps fut transporté dans l'ancienne tombe.

CXI. — **Sœur Massimilla, converse.** Elle prit l'habit religieux à San Sisto. Elle subit l'influence de l'air mauvais, devint sujette à de fréquentes indispositions d'enflure et de fièvre. La maladie ne lui arracha pas immédiatement la vie comme à quelques-unes: mais elle l'obligeait à passer des journées dans l'impuissance.

Elle supporta l'infirmité avec patience et ne cessa jamais de faire ses efforts, pour se rendre en quelque manière utile aux sœurs.

Elle servait presque continuellement au réfectoire.

Lorsqu'elle se transporta à SS. Domenico e Sisto, elle appro-

chait déjà de sa fin, qui arriva deux ou trois ans après le départ de San Sisto.

Elle fut ensevelie dans la sépulture ancienne.

CXII. — **Sœur Sabina, converse.** Sœur Sabina naquit à Gallese.

Etant encore enfant, elle tomba malheureusement la figure et une partie de la tête dans un grand vase rempli d'huile bouillante. Elle en resta non seulement toute défigurée, mais encore diminuée dans l'intelligence.

Sur les instances de l'un de ses frères, prêtre, qui avait donné son avoir au monastère, on la reçut pour balayer le couvent et laver les robes des sœurs. Elle travailla ainsi dans l'obéissance jusqu'à la fin de sa vie. Elle avait environ 70 ans d'âge, quand elle rendit son âme au Seigneur.

Cette bonne religieuse était d'une très grande simplicité et humilité, et d'une intelligence limitée. Elle n'était pas complètement capable de raisonnement, à cause de la lésion dont nous avons parlé, mais elle fut toujours très assidue à pratiquer l'obéissance et à remplir les charges qu'on lui confiait.

Elle procura beaucoup d'ustensiles pour laver les robes. Il existe encore des vasques et des bassins en cuivre qui portent son nom.

CXIII. — **Sœur Scolastica, converse.** La sœur converse appelée sœur Scolastica était originaire de Sienne.

Elle eut une vie très méritante, très vertueuse.

Elle accomplissait fidèlement ce qui lui était commandé.

Elle était très pieuse; elle avait un culte particulier pour la Madonne « delle Grotte », dont nous avons parlé, et qu'elle visitait et saluait chaque jour, se recommandant à elle.

Or il arriva qu'un jour travaillant à la cuisine elle voulut couper un os avec une hachette, elle frappa à faux et s'enleva un doigt, restant affreusement blessée.

Il s'y accumula une quantité d'humeurs mauvaises, malgré les soins des médecins et des chirurgiens, et, puisqu'aucun remède ne réussissait, on songea à lui couper la main, pour arrêter l'extension du mal. Les médecins prirent jour pour se réunir et faire l'amputation. La pieuse sœur s'en alla pleine de confiance devant l'image de la Madonne, prit un peu d'huile dans la lampe qui brûle devant elle, s'en oignit la main, et avec beaucoup d'instances

et d'humilité, elle supplia la Reine des miséricordes de vouloir bien lui rendre la santé, si c'était la volonté de Dieu, et de ne pas permettre qu'on dût en arriver à un expédient si cruel. Elle mit tant de confiance dans sa prière, qu'elle crut être déjà exaucée. Quand le matin les médecins et chirurgiens se présentèrent, elle leur dit: « Votre amputation ne sera pas nécessaire, parce que la Mère de Dieu me guérira et me délivrera ». On enleva les bandages, et l'on trouva la plaie fermée: il n'était plus besoin d'autre remède. Cette grâce spéciale augmenta beaucoup la dévotion de sœur Scolastica pour la sainte image, et toutes les sœurs rendirent gloire à Dieu et à la B. V. Marie.

Ce fait arriva quelques années après sa vestition à San Sisto.

La sœur passa avec les autres à Magnanopoli. Elle eut toujours une bonne santé et travailla constamment dans les divers services et emplois de la maison. Chargée de nombreuses années, elle balayait encore le monastère. A la fin survint une fièvre, accompagnée de quelques absences d'intelligence. Notre sœur entra dans son jour de repos le 1[er] juin 1630, sous le priorat de la Mère sœur Felice Bonaventura.

Elle avait environ 80 ans.

CXIV. — **Sœur Brigida, converse.** Sœur Brigida était originaire de Montefalco.

Elle eut une grande dévotion pour sainte Brigite et pour saint Dominique.

Elle resta toujours fidèle à l'observance et à l'humilité, très dévouée dans tous les travaux du monastère, et à San Sisto, où elle prit l'habit religieux, et à San Domenico, où elle se transféra avec les autres. Elle vécut de longues années dans la pratique de l'obéissance. A la fin, elle fut frappée d'un coup d'apoplexie, tellement qu'elle ne pouvait marcher qu'avec une béquille.

Elle fut un jour assaillie par la fièvre, et alla recevoir la récompense de ses peines. C'était vers l'an 1632.

On l'ensevelit dans la tombe ancienne.

La Prieure était alors la Mère sœur Marta Tenaglini.

CXV. — **Sœur Tecla, converse.** Cette religieuse, appelée sœur Tecla, vint encore du monastère de San Sisto.

Elle avait contracté la maladie habituelle de l'endroit, qu'elle avait supportée longtemps avec patience. Le mal empira, quand il fallut passer au nouveau monastère; puis survinrent la fièvre et

l'hydropisie d'estomac, et peu de temps après arriva la mort, c'est-à-dire vers 1579.

Elle fut ensevelie dans la tombe ancienne.

La Prieure était alors Mère sœur Cecilia Beneinbeni.

Ce sont là les sœurs converses venues de San Sisto au monastère de Magnanapoli avec les autres religieuses. Il nous reste à parler de celles qui furent reçues dans ce dernier monastère, depuis l'an 1575 jusqu'en 1600.

CXVI. — **Sœur Lucida da Catino, converse.** Cette sœur reçut l'habit dans le nouveau monastère, et devint une religieuse de grande vertu. Elle était obéissante, humble, patiente, charitable et zélée.

Elle aimait particulièrement le silence.

Elle avait une grande dévotion pour saint Dominique.

Elle s'appliquait aux devoirs de son état, et après son travail, elle passait à l'église le reste de son temps, occupée à prier. Jamais on ne la vie vagabonder par le monastère.

Elle avait un grand respect pour les religieuses. Après qu'elle les eût servies pendant environ 30 ans, Dieu la visita par des fièvres, qui, au dire des médecins, provenaient de la phtisie. Cette maladie la conduisit au terme: elle mourut en 1615, sous le priorat de la Mère sœur Angela Jacŏvacci.

Elle fut ensevelie dans la tombe ancienne.

CXVII. — **Sœur Cornelia de Velletri, converse.** Elle était la sœur de sœur Apollonia.

Elle reçut l'habit à SS. Domenico e Sisto.

Son grand mérite fut l'observation fidèle de sa Règle.

Elle était ennemie de l'oisiveté, et elle travailla constamment pour le couvent, surtout dans les emplois plus humbles de sa vocation.

Elle était gaie et joviale, d'agréable conversation.

Elle eut une grande dévotion pour la B. V. Marie, pour notre Père saint Dominique et pour sainte Catherine de Sienne.

Elle passa de nombreuses années dans la vie religieuse, puisqu'elle y fut admise en 1579 et y vécut jusqu'en 1637.

Elle avait environ 80 ans, lorsqu'elle quitta ce monde, sous le priorat de Mère sœur Faustina Galletti.

On l'ensevelit dans la sépulture nouvelle.

CXVIII. — **Sœur Veronica, converse.** Cette sœur naquit à Rome, et prit l'habit à SS. Domenico e Sisto avec le nom de sœur Veronica, l'an 1576.

Elle fut pieuse, humble, zélée pour l'accomplissement de sa Règle et des observances.

Constamment elle travailla pour le bien du monastère et des sœurs; elle aima le silence, le recueillement et l'obéissance promise.

Elle eut une dévotion spéciale pour sainte Véronique, sainte Agnès de Montepulciano, saint Dominique et la B. V. Marie.

Après qu'elle eut travaillé des années nombreuses dans ses charges et fonctions, le Seigneur la visita. Une infirmité grave lui tomba sur les yeux, les lui couvrant d'inflammations, au point qu'elle perdit la vue et éprouva de terribles douleurs. Elle en arriva à ne plus voir qu'un peu d'ombre, ce qui lui permettait de faire les pas nécessaires, mais toujours avec la crainte de tomber.

Pendant longtemps, on lui appliqua de nombreux remèdes, mais sans aucun résultat. C'est alors que le médecin demanda si quelque sœur voulait lui faire la charité de lui enlever avec la langue dans l'intérieur de l'œil, cette matière qui lui couvrait la prunelle. Le conseil ne resta pas non avenu, et une religieuse, appelée sœur Perpetua, prit cette charge, et l'exerça pendant plusieurs mois. Cela ne servit à rien.

Sœur Veronica souffrit avec une patience exemplaire cette épreuve de la cécité, jusqu'à sa mort.

Celle-ci survint en 1630, sous le priorat de Mère sœur Felice Bonaventura.

La défunte fut inhumée dans la sépulture ordinaire.

CXIX. — **Sœur Chiara, converse.** Cette sœur se fit religieuse dans la monastère des SS. Domenico e Sisto, et voulut s'appeler sœur Chiara.

Elle était native de Cavi.

Elle montra un vif bonheur de servir Dieu dans cette maison.

Elle était attentive à toutes les obéissances, dans les officines, envers les sœurs.

Mais elle ne tarda pas à devenir malade d'hydropisie, et ne put conserver que l'emploi de Réfectorière. Le mal s'aggrava, puis survint une fièvre étique, et la malade dut s'aliter. Durant sa longue infirmité, elle fit preuve de grande patience.

Le Seigneur Dieu l'appela à Lui pour la récompenser, l'an 1588, sous le priorat de la Mère sœur Battista Frangipani.

Elle fut ensevelie dans la tombe voisine des confessionnaux.

CXX. — **Sœur Eufrasia, converse.** Sœur Eufrasia était née à Rome. Son père était cuisinier chez quelques grands seigneurs, qui étaient témoins de sa fidélité et de sa vie de bon chrétien. Ses maîtres demandèrent aux religieuses des SS. Domenico e Sisto de recevoir comme sœur converse sa fille, une enfant pieuse et désireuse de servir Dieu. Celle-ci fut acceptée, et elle se donna de toutes ses forces.

Elle fut un modèle de grande obéissance, charité et piété, tant qu'elle resta en bonne santé. Elle y ajouta ensuite la patience pratique, lorsqu'elle fut atteinte des fièvres de la phtisie. Elle en souffrit quelque temps, puis elle passa à une vie meilleure, vers l'an 1590, alors que se trouvait Prieure la Mère sœur Cecilia Beneinbeni.

Elle fut déposée dans l'ancienne tombe.

CXXI. — **Sœur Cleria, converse.** Cette sœur était de Turri, dans la Sabine. Dans le monde elle s'appelait Ippolita Intellini; en se faisant religieuse, elle reçut le nom de sœur Cleria.

Elle était la sœur de sœur Francesca, dont il est question plus haut.

Elle fut une religieuse obéissante, fidèle à ses exercices, observante de la Règle et des Constitutions.

Elle passa 40 ans de santé au service du monastère. Au bout de ce temps, on lui découvrit un ulcère dans la poitrine: ce fut pour elle une occasion de patience; pour les sœurs, de charité. Ce fut surtout sœur Emilia Buccelloni qui voulut la servir et la soigner.

Cependant le mal grandissait, et lui consumait les entrailles par les humeurs acres. Elle arriva au terme, et, avec un admirable courage, elle rendit son âme au Seigneur l'an 1637, sous le priorat de Mère sœur Faustina Galletti.

Elle fut transportée dans la nouvelle sépulture.

Cette sœur avait une grande dévotion pour le Saint Sacrifice de l'Autel.

Elle fit don à l'église d'un calice et d'une patène d'argent.

CXXII. — **Sœur Bernardina, converse.** Sœur Bernardina était née à Rome, et elle reçut l'habit vers 15... Elle était la fille de braves gens; son père était cuisinier et patissier.

Elle eut toujours un grand désir de servir Dieu dans le monastère des SS. Domenico e Sisto. Une fois admise elle ne manqua ni à ses intentions, ni au devoir de son état.

Tout ce qui lui était commandé elle l'accomplissait avec célérité et en silence.

Elle se montra humble et patiente dans les charges pénibles qui lui furent imposées.

Durant toute sa vie, elle fut une vraie religieuse.

Quand le Seigneur voulut l'appeler au ciel, il lui envoya une fièvre maligne, qui en cinq jours l'emporta dans l'autre monde. C'était le 1er août 1630, alors qu'était Prieure la Mère sœur Felice Bonaventura.

Elle fut ensevelie dans la sépulture ancienne.

Cette sœur avait une très grande dévotion pour saint Dominique, et afin d'aider à la construction de son église, elle donna 75 écus.

CXXIII. — **Sœur Tommasa, converse.** Cette jeune fille naquit de parents honnêtes, à Rome même. Reçue dans le monastère, elle prit le nom de sœur Tommasa.

Elle était nièce de sœur Felicità, dont on a déjà parlé; son père était sellier, de métier. Elle aussi s'occupa de ce qui convenait à son état.

Elle était particulièrement dévote envers la B. V. Marie et envers saint Dominique.

Elle soignait la chapelle de l'Annunziata, y maintenait toujours une lampe, et, avec la licence des Supérieurs, y créa un fonds pour l'entretenir. Elle contribua également, pour sa part, aux frais des verrières de la nouvelle église de San Domenico, qui furent données par les sœurs converses.

Elle donna 10 écus pour faire exécuter ces deux cadres de velours rouge, où l'on suspend les ex-voto d'argent offerts à la Madonne de saint Luc.

Une autre grande dévotion était pour saint Thomas d'Aquin et pour saint Louis Bertrand.

Au bout de quelques années, elle fut prise d'une sciatique qui la rendit percluse, au point qu'elle ne pouvait marcher qu'avec des béquilles.

Elle pratiqua la patience dans ces terribles douleurs, et sut édifier toutes les religieuses par son bon exemple.

Survint un coup d'apoplexie et la fièvre, et elle quitta le monde mortel pour l'éternel le 17 octobre 1648, sous le priorat de Mère sœur Giacinta Marini.

Elle fut ensevelie dans la nouvelle sépulture.

CXXIV. — **Sœur Evangelista, converse.** C'est vers 1589 que cette sœur entra en religion. Elle prit le nom d'Evangelista.

Elle était originaire de Milan, et s'appelait Dei Doni.

Elle avait un frère qui pour avoir servi fidèlement à la cour d'un cardinal, reçut le titre et la croix de chevalier: il aimait beaucoup sa sœur religieuse.

Celle-ci avait si peu de santé, qu'elle ne pouvait s'adonner au travail du monastère, si ce n'est de temps en temps.

Elle fut atteinte d'un catarrhe, d'une dyssenterie et de fièvres reconnues plus tard comme fièvres étiques.

Elle en mourut l'an 1639, au mois de novembre, alors qu'était Prieure la Mère sœur Maria Tenaglini.

On l'ensevelit dans la nouvelle sépulture, construite dans le sol de l'église, sous l'autel de sainte Catherine de Sienne.

Cette sœur eut une dévotion spéciale pour saint Jacques Apôtre, et donna 25 écus pour construire l'église.

CXXV. — **Sœur Concordia, converse.** Le père et la mère de cette religieuse étaient de Sienne.

Dans le monde elle s'appela Caterina; dans le cloître, sœur Concordia.

Son père était le jardinier du Cardinal Alessandrino, et c'est sous les auspices de ce dernier, qu'elle reçut l'habit l'an 1592, alors qu'était Prieure Mère sœur Battista Frangipani.

Elle fut très active dans son travail, très zélée pour l'observation de la Règle.

Elle était fort simple.

Elle rendit de longs services dans le monastère.

Arrivée à l'âge de 90 ans, elle fut déchargée de toute occupation; elle s'adonna alors à l'oraison; elle assistait à toutes les messes, visitait les infirmes et vaquait à ses dévotions.

Elle eut un culte spécial pour saint Hippolyte martyr et pour sainte Concordia, la nourrice du saint.

Elle fut très dévote à la sainte Vierge et à saint Dominique.

Pour sa part elle voulut contribuer aux verrières de l'église avec les autres sœurs converses.

Chargée d'années nombreuses, à l'âge de 90 ans, dont 70 en religion, au cours d'une fièvre légère, elle rendit son âme au Seigneur, le 5 janvier 1660.

CXXVI. — **Sœur Maria, converse.** On ne sait d'elle que son nom.....

C'est ici la dernière biographie écrite par sœur Salomonia dans sa *Chronique*. Elle tomba malade, et ne put achever son œuvre admirable, malgré ses bons désirs.

On chargea sœur Anna Maria Piroti de suppléer sœur Salomonia, et la bonne âme écrit de sa main, une main déjà vieille à en juger par son écriture tremblottante, à la fin du dernier volume de sœur Salomonia, la déclaration suivante.

« Au nom du Père, et du Fils et du Saint Esprit. Ainsi soit-il, et de la B. Vierge et de saint Dominique. Moi, Anna Maria Piroti, Maîtresse (educante) dans le monastère, j'entreprends d'écrire les notices sur les religieuses indiquées ci-après, pour suppléer à ce qui manque aux livres précédents, parce qu'est devenue impotente la sœur qui les écrivait.

« Je commence sous le pontificat de Clément X, Altieri, aujourd'hui, 25 avril; étant Protecteur du monastère l'E.^me^ Cardinal Antonio Barberini; Général de l'Ordre, le R.^me^ P. Fr. Giovanni Tommaso Roccaberti; Provincial de Lombardie, le Père M. Fr. Vincenzo Maria Grossi; Prieure de ce monastère, la R.^de^ Mère sœur Luigia Mattei.

« Jesus, Maria ».

Malgré la solennité de ce début, nous ne conservons que trois biographies écrites de la même main.

L'une à la suite même de la déclaration précédente, et deux rejetées, on ne sait pourquoi, à la fin du premier volume de sœur Salomonia qui contient des traités sur la vie religieuse, mais nulle trace de biographies.

C'est mieux que rien, et nous les insérons ici: mais la nouvelle historienne était manifestement insuffisante.

CXXVII. — **Sœur Clarice Colonna.** Le 20 janvier 1600, sous le priorat de Mère sœur Battista Frangipani, fut reçue dans le monastère Donna Vittoria Colonna, fille de l'Excell.^me^ Don Marzio Colonna, Duc de Zagarolo.

Avant son entrée dans le monastère, on l'avait promise à Fran-

cesco Maria, dernier Duc d'Urbino, et quand déjà l'alliance avait été conclue, il naquit des difficultés entre les parents. Pour ce motif, elle prit la résolution d'entrer au monastère et d'y devenir religieuse.

Elle prit le nom de sœur Clarice.

Elle fut toujours très observante, très dévote à sainte Catherine vierge et martyre, et aux saints Honofrius et Romuald.

Toute sa vie, elle fit de grandes aumônes. Elle se dépouillait elle-même pour vêtir les pauvres.

Elle eut beaucoup à souffrir et le supporta toujours d'un cœur généreux.

Sa grande dévotion fut la Passion de Notre Seigneur.

Chaque jour, elle récitait l'Office de la sainte Croix et celui des Morts.

Lorsqu'elle se trouva impuissante, au cours de sa dernière maladie, on l'entendait constamment faire des soliloques sur la Passion de Notre Seigneur.

C'est au milieu de ces entretiens qu'elle expira, munie de tous les sacrements.

Elle donna à l'église deux anges en argent; elle construisit la sépulture sous l'autel de sainte Catherine, et une chapelle de la Vierge dans le jardin.

Qu'elle repose dans la paix!

CXXVIII. — **La Mère sœur Laurenzia Molara.** Le 16 février, 1602, sous le priorat de Mère sœur Battista Frangipani, prit l'habit religieux Demoiselle Maria fille de noble seigneur Paolo della Molara.

On lui donna le nom de Laurenzia.

Elle fut religieuse de grande charité envers les infirmes.

Elle soigna pendant sept ou huit ans une malade toute percluse, qu'il fallait vêtir et nourrir. Elle soigna également sa tante, atteinte d'une plaie à la jambe; et enfin une autre sœur, toute couverte d'une sorte de lèpre.

Jusqu'à sa mort, elle fit de grandes aumônes.

Elle avait une spéciale dévotion pour sainte Marie Madeleine, sainte Françoise et saint Charles.

Elle fut Prieure, Sous Prieure, Maîtresse des novices, Camerlingue, et exerça d'autres offices encore.

Elle fit orner la porte de l'église de très beaux marbres précieux,

Elle tomba un jour et resta estropiée. Depuis ce temps, elle fut impotente jusqu'à sa vieillesse, où elle rendit sa sainte âme à Dieu.

CXXIX. — **Sœur Osanna Petroni.** Le 16 avril 1602, sous le priorat de la Mère sœur Battista Frangipani, fit sa vestition religieuse Demoiselle Vittoria Petroni. Elle était fille de noble seigneur Sestio Petroni, et de Dame Faustina Cardelli.

Elle prit le nom de sœur Osanna.

Ce fut une religieuse de grande humilité, et elle travailla beaucoup dans les différents offices qui lui furent imposés.

Elle eut une dévotion spéciale envers la B.^{se} Osanna.

C'est une hydropisie d'estomac qui amena sa mort.

Maintenant elle se repose dans la paix de Notre Seigneur.

LIVRE SEPTIÈME

1600-1700

CHAPITRE I.

LE MONASTÈRE. [1]

On pourrait penser raisonnablement qu'à mesure que les temps se rapprochent de nous, les renseignements devraient être plus nombreux sur les événements et les personnes: c'est le contraire qui arrive. Durant ce XVII^e^ siècle, les plus illustres familles nous transmettent l'éclat de leur nom, et pourtant nous ne rencontrons que le plus profond et pour nous le plus douloureux silence sur les belles vertus qui constituaient la meilleure noblesse de notre monastère, et que nos sœurs surent allier toujours à la grandeur de leur naissance. Du plus grand nombre d'entre elles, nous savons à peine le nom, et si nous pouvons donner quelques renseignements sur quelques-unes, nous le devons à ce que la construction du monastère et de l'église n'était pas achevée. [2] C'est par là que nous connaissons leur zèle, leur saint et vif intérêt pour l'honneur de la maison de Dieu et le progrès de l'Ordre, et que nous pouvons nous faire une idée de la ferveur qui animait cette virginale communauté. Et ces vertus, en même temps, nous apprennent qu'elles ne furent point isolées, parce qu'elles démontrent un cœur magnanime, qui vise surtout à la perfection intérieure.

Dès leur entrée à San Domenico e Sisto les sœurs avaient travaillé à l'achèvement du monastère; et cependant, au début du

1 Ce chapitre est de sœur Tommasa Angelica Pannilini.

2 Sœur Dolara ajoutera plus loin que les documents périrent dans un incendie, qui, sans doute, détruisit en même temps les notes laissées par sœur Salomonia.

siècle où nous sommes, on n'avait achevé encore que les parties indispensables et nécessaires. Il fallait donc un redoublement d'énergie et de moyens, pour terminer les accessoires et les adaptations convenables. Toutes, à la suite de la Mère sœur Battista Frangipani, qui inaugura le siècle nouveau par son gouvernement, unirent leurs efforts pour réaliser le but.

On commença par augmenter les aumônes dotales. Jusqu'à la Mère Flaminia Frangipani, elles étaient en moyenne, sauf un petit nombre d'exceptions, de 300 à 600 écus: à raison des dépenses nécessitées par les constructions, elles furent portées à 1000 écus. Les sœurs converses elles-mêmes durent offrir une dot de 200 écus: seulement cette dernière loi devait tomber à l'achèvement du monastère.

La Providence intervint, en envoyant à San Domenico des jeunes filles de familles riches, qui apportèrent même plus qu'on espérait les moyens d'achever les travaux. [1]

C'est à cette époque en effet que la Prieure la Mère Frangipani sollicita et obtint d'Urbain VIII une Bulle, datée du 5 décembre 1600, qui l'autorisait à acheter le dernier quart de la propriété de Palono, dont on possédait les trois quarts depuis longtemps. Le même Pape accorda à la communauté une nouvelle exemption de gabelles par un rescrit du 25 mai 1603, adressé au Cardinal Pietro Aldobrandini, et il lui concédait en même temps deux onces de l'Acqua Felice, que l'on prit au réservoir situé sur la place San Silvestro, au Quirinal. Plus tard, en 1640, on en acheta encore deux onces, et le monastère posséda de cette manière six onces d'eau.

La Mère sœur Angela Jacovacci, élue Prieure en 1604, employa son activité à l'achèvement convenable du chœur inférieur. Elle y apporta un tel zèle, qu'en 1605 elle le vit terminé, embelli

---

1 Il n'est pas sans intérêt de connaître, et, autant qu'on peut, de reconstituer le détail des ressources auxquelles on recourut pour la construction. Le monastère concourut pour la somme de scudi 20540, 87, qui comprenaient scudi 5000 donnés par Pie V, puis 2000 donnés par le même; 500 sortis de la caisse du monastère; 5300 provenant de la vente des biens de Sant'Aurea; 1200, de la vente d'une maison; 6540, 87, d'une réserve de diverses rentes commencée en 1590. Il faut y ajouter l'emploi de 21 dots qu'avec la permission pontificale on consacra à l'entreprise; total: scudi 27300; et enfin une réserve de diverses rentes datant du commencement du siècle, soit scudi 11462, 50.

C'est une somme totale de scudi 59303, 30.

Nous avons aussi quelques indications, d'ailleurs incomplètes, sur la dépense.

Un entrepreneur appelé Gian Angelo, reçoit scudi 5104, 30; un autre entrepreneur, Vincenzo Zigaburi, scudi 23116, 10. On donne au marchand de fer, scudi 1649, 30; au charpentier, 3367, 50; au tailleur de pierre, 1529, 95; au plombier, 96; au verrier, 490; au chaudronnier fumiste, 554, 67.

C'est un total de scudi 35907, 82. (Le Trad.).

Eglise de S. Domenico e Sisto

de stalles très convenables en bois denoyer, et de diverses peintures. Les stalles furent exécutées aux frais de la communauté, avec le surplus de la dot des sœurs Raimonda Colonna et Eufemia Carpegni; les peintures son dues à la piété des religieuses. Sœur Margherita Gualteruzzi fit peindre la Nativité; sœur Flavia Cioci, la Passion; sœur Antonia Giustiniani, la Résurrection; sœur Felicità, converse, le Jugement dernier. Avec une somme d'argent que sœur Laura Giustini, munie des autorisations voulues, avait laissée à cet effet, on embellit modestement l'autel sur lequel fut placé un pieux Crucifix, donné par la même religieuse. Plus tard, en 1671, sœur Caterina Celsi et sœur Eleonora Alaleona y firent ériger un autel plus beau, avec une dépense de scudi 1329,28. [1]

En 1608, fut placée au gouvernement de la communauté sœur Giovanna Nisi: mais frappée par la mort, elle ne put voir achevée la construction du monastère, auquel il manquait encore un dortoir presqu'entier: c'est sœur Prudenza Leopardi, élue à sa place, qui l'acheva d'après le plan fixé antérieurement. Voyant l'impossibilité d'achever immédiatement l'église, elle y fit construire deux autels provisoires, afin qu'on pût y célébrer un plus grand nombre de messes.

A la demande de sœur Raffaella Margani, revenue au pouvoir en 1612, le Souverain Pontife Paul V autorisa la récupération sur la maison Capranica, d'un fidéicommis de 140 « rubbia » de terrain, qui donna 9050 scudi. Avec une partie de cet argent, les sœurs achetèrent quelques maisons dans le voisinage du monastère, pour y loger les serviteurs, ou pour les louer à des personnes de leur convenance.

En 1618, sous le priorat de Mère sœur Vincenza Giustiniani, et avec l'assentiment de tout le Chapitre, composé alors de 94 religieuses, on fit un échange de fermes avec le Cardinal Scipione Borghese: on céda au Cardinal la ferme de Torreferrami, et le Cardinal celle de Cerqueto, en dehors de la Porta San Paolo.

Une fois achevée la construction du monastère, [2] toutes choses étant organisées pour la paix et la commodité, et en vue de la

1 Le chœur d'en-haut s'acheva lontement. En 1638 deux sœurs converses, sœur Colomba et sœur Chiara y font construire le pavé; puis sœur Cecilia Mellini et sœur Caterina Celsi y font placer des stalles avec une dépense de 1000 scudi; et enfin, vers 1671 sœur Caterina Celsi et sœur Eleonora Alaleona font orner de marbres l'ancien autel.

2 On connaît deux des architectes du monastère: l'un fut Domenico Dario, qui signe en 1574; l'autre, Nicolò Terriani, qui signe en 1609. Nous connaissons également deux entrepreneurs: un certain Gian Angelo et Vincenzo Zigaburi, déjà nommés plus haut. (Trad.).

parfaite observance, on songea à organiser la Procure.[1] En 1614, à l'aide d'un inventaire fait dès 1580, on écrivit un registre de tous les revenus des fermes, des maisons, des jardins, des redevances, des locations, des moulins, des 'lieux de Monts-de-piété. Ce régistre remplace celui que Fra Benedetto da Montefiascone avait composé par ordre de Fra Lapo da Prato, Provincial, qui est aujourd'hui perdu, et où il avait recueilli les bulles, les brefs, les privilèges, les indulgences, les donations, les rentes appartenant au monastère de San Sisto.

Au milieu de toutes ces occupations, nos sœurs ne perdaient nullement de vue la construction de leur église: c'est même vers cette entreprise que convergeait toutes leurs ambitions. Elles soupiraient après le moment où elles auraient les moyens suffisants pour se mettre à l'œuvre.

Malheureusement un événement désastreux vint troubler la joie de leurs espérances et le cours de leurs ardents désirs.

En 1622, la nuit de Saint Jean l'Evangéliste, pendant que toutes les sœurs reposaient, le feu prit à une cellule inhabitée, où l'on avait déposé un chauffe-lit non éteint. Le feu travailla secrètement plusieurs heures, puis éclata avec véhémence, au dehors, et réveilla les sœurs par le bruit et la fumée. On se précipite aux cloches, les serviteurs et les voisins accourent, on coupe les poutres, on découvre les toits, on jette de l'eau: mais tous ces efforts ne faisaient qu'exciter le fléau.

La Prieure, Mère sœur Vittoria Peruschi se plaça à la porte de la clôture pour voir qui entrait, et, avec une admirable présence d'esprit donnait les ordres convenables. Elle fit vœu, en même temps, de faire avec la communauté un jeûne au pain et à l'eau, si l'incendie se calmait. Le feu perdit de sa violence, et même quelques sœurs qui avaient violemment souffert de la fumée et de la chaleur dans leurs cellules voisines du foyer de l'incendie, ne tardèrent pas à se remettre. On accomplit fidèlement le vœu qui avait été fait.

Les dégâts furent nombreux et graves. On avait perdu une quantité de linge et de meubles; il fallut reconstruire une bonne partie d'un dortoir détruit par le feu. Pour faire face aux dépen-

---

1 La « spezieria » fut construite par les sœurs Maria Luigia Mattei, Maurizia Maffei et Domenica Salomoni, qui se chargèrent de la depense. Sœur Antonia Giustiniani y fit conduire l'eau et construire une vasque en marbre, où l'on voyait encore son nom jusqu'à ces derniers temps. (Trad.).

ses, on vendit aux nobles seigneurs Cenci la ferme appelée « dei Bondi ».

On profita de la circonstance pour renforcer le mur du côté de Santa Maria Maggiore, dans cette partie que les religieuses avaient trouvé construite à leur arrivée.

Déjà précédemment deux incendies avaient effrayé les sœurs sans les décourager.

En 1603, sous le priorat de Mère sœur Prudenza Leopardi, le feu avait pris à l'autel de la Vierge « delle Grotte ». La Vierge y était placée, et couverte de voiles; il y avait également un pieux crucifix, protégé par un rideau. Une étincelle mit le feu et la flamme monta brusquement. Une sœur n'écoutant que son courage, se précipite pour enlever le Christ: et tout-à-coup, à l'étonnement des témoins, les flammes tombèrent. Les dégâts furent insignifiants. La communauté se réunit pour chanter des psaumes de reconnaissance.

Une autre fois, en 1617, sous le priorat de Mère sœur Vittoria Peruschi, la foudre tomba une nuit, pendant Matines, sur le clocher, traversa le chœur d'en-haut, où les sœurs étaient réunies pour l'Office, et tourna plusieurs fois sur leurs têtes. Les sœurs épouvantées se jettent à terre en demandant pitié. Elles furent exaucées: la foudre passa au chœur d'en-bas, puis dans l'église et s'y dissipa, laissant des traces de son passage dans le clocher et dans le mur qui séparait le chœur inférieur de l'église extérieure.

En attendant de mettre la main à la construction de l'église, les sœurs ne négligeaient point de réaliser dans le monastère les améliorations convenables. Sœur Terenzia Giustini fait exécuter dans les cloîtres un pavé en briques; sœur Marta Tenaglini y fait placer une grande horloge qu'elle dote d'une rente pour l'entretien.

En 1612, on comprend dans la clôture une petite vigne, comme on le voit encore de nos jours; en 1614, on construit une balustrade pour l'orgue apporté de San Sisto; en 1626, on fait les tables et les sièges en noyer dans le réfectoire.

Mais la grande ambition restait toujours la construction de l'église.

C'est en 1628, sous le priorat de Mère sœur Serafina Jacovacci, que fut commencée la construction, [1] et on y travailla avec activité, si bien qu'en 1630, la nef unique était terminée, englo-

---

1 L'architecte fut Vincenzo della Greca; les entrepreneurs furent l'un, certain Gian Angelo, l'autre Vincenzo Zigaburi.

Nous croyons utile d'ajouter ici quelques détails sur les ressources et sur les dépenses.

bant l'ancienne chapelle qui devenait l'abside de la nouvelle.[1] L'architecte fut Vincenzo della Greca.

Il s'agissait maintenant de travailler aux accessoires. On créa d'abord, par les soins de sœur Clarice Colonna,[2] au-dessous de l'église, une nouvelle sépulture pour les religieuses, l'ancienne se trouvant beaucoup trop étroite. Elle fut commencée en 1632, et utilisée dès 1634. C'est une sœur converse, sœur Felicità, qui se chargea de faire construire le brancard funèbre. On exécuta ensuite les « coretti » (petits chœurs) remarquables parce qu'ils sont creusés dans l'épaisseur des murs. Ils font le tour de l'église : ils en sont l'ornement par leurs grilles dorées, et en même temps ils sont très commodes pour les sœurs, qui peuvent y entendre les messes à leur aise. C'est sœur Laurenzia Lante qui s'en occupa spécialement. L'architecte, dans son plan, avait prévu dans les murs latéraux trois fenêtres pour la circulation de l'air : les sœurs n'admirent que la moitié de ce projet. Elles permirent l'exécution de l'idée de l'architecte, du côté de la cour du monastère, mais du côté qui regarde la Villa Aldobrandini, elles firent élever un petit mur, et dans l'embrasure des fenêtres, elles érigèrent des oratoires dédiés

---

Pour se procurer des ressources, on réunit un fond par la conversiou de 13 dots, déjà réservées en 1612, avec l'autorisation voulue. C'était une somme de scudi 13000.

Le Cardinal Scipione Borghese donna scudi 500, et trente cinq religieuses purent procurer des contributions de diverse importance. En tout scudi 6320.

Les dots des sœurs converses donnèrent 2000 scudi.

Les jeunes filles pensionnaires procurèrent scudi 1213.

C'était une somme totale de 22533 scudi.

Pour les dépenses nous n'avons que les indications suivantes :

Pour une provision de chaux faite en 1612, scudi 3954, 87 ;

Dépenses diverses en 1612, scudi 455, 55 ;

Peintures de l'abside, scudi 500 ;

Dorures dans la même, scudi 50 ;

Stucs dans la nef, scudi 500 ;

Stucs dans l'abside, scudi 160 ;

Peintures sur les confessionnaux, scudi 80 ;

Peintures dans la voûte et accessoires, scudi 780 ;

Compte pour l'escalier extérieur, scudi 123, 18 ;

En tout 6603, 60 scudi.

Le premier maçon reçut scudi 5104, 30 ; le second, 23116, 10 ; le marchand de fer 1649, 30 ; le charpentier, 3367, 50 ; le tailleur de pierres, 1529, 95 ; le plombier, 96 ; le verrier, 490 ; le chaudronnier, 554, 67 ; total : 35907, 82.

Les dépenses pour les chapelles et autres embellissements furent subies par des sœurs en particuliers, et nous les indiquons dans le texte, quand nous les connaissons. (Trad.).

1 Une peinture représentant la Vierge, que nous avons eu le bonheur de remettre au jour, indique la place de l'abside dans l'ancienne chapelle. Elle était orientée au nord ; la nouvelle est orientée à l'est. Celle-ci a embrassé l'autre dans le sens de la longueur. L'ancienne ne forma pas précisément l'abside de la nouvelle, mais le sommet de la nef. (Trad.).

2 Une fois pour toutes nous avertissons que les noms propres sont intercalés dans le texte par le Traducteur.

l'un à sainte Anne, l'autre à saint Joseph, le dernier à saint Dominique.

En 1634, on fit les stucs de l'abside: ils sont l'œuvre de Gaspare Petraglia, et coûtèrent 160 scudi, et la même année les dorures furent exécutées par Ascanio Ternone au prix de 50 scudi; et enfin les peintures y furent exécutées pour 500 scudi, par l'habile peintre Chevalier Baglioni, sauf les deux médaillons sur les confessionnaux. qui furent peints par Paolo Baldini, en 1639, [1] et coûtèrent scudi 80.

On songea ensuite à la construction du maître-autel, et on la confia au célèbre Chevalier Bernini, qui s'en acquitta à l'entière satisfaction des sœurs et du public. Ce sont les sœurs Antonia et Lucrezia Leni qui s'étaient chargées de le faire construire, et y dépensèrent la somme de 3000 écus.

Quant au tabernacle en lapislazzuli oriental, de la valeur de plus de 100 scudi la livre, et tout orné de métal ouvragé et doré, il fut exécuté en 1646, par les soins de sœur Raimonda Colonna. C'est un travail admirable. un véritable chef-d'œuvre.

En même temps que le maître-autel, c'est-à-dire entre 1636 et 1640, on fit tout le pavé de l'église. Celui du chœur est en marbre, et fut confié aux soins des sœurs Grazia et Flavia Domitilla Capizucchi, et il fut fait par le marbrier Alessandro Loreti, pour la somme de scudi 360,75.

Sœur Maddalena Fonseca se chargea de la balustrade en marbre, et sœur Benedetta Vipereschi des gradins également en marbre blanc.

Le pavé de l'église fut exécuté en « mattoni », et ce fut sœur Camilla Giustiniani qui se chargea de fournir la somme nécessaire à l'entreprise.

Quant aux six chapelles de la nef, elles furent exécutées à des époques différentes, et par les soins de diverses religieuses. Celle de sainte Catherine de Sienne fut construite, avec un tableau de Francesco Allegrini. Elle est due à sœur Innocenza Giustini.

La chapelle du Crucifix fut érigée en 1646, par sœur Anna Maria Altemps. On y plaça un tableau représentant le Crucifix. C'était la copie d'un original de Lanfranco. Il y est resté jusqu'à

---

1 Quelques-uns veulent que le miracle de saint Dominique dans l'abside soit de Luigi Gentiel'; et la bataille de Paolo Baldini.

ces derniers temps. On l'a enlevé pour laisser apparaître la belle fresque de la Vierge qu'il cachait si malheureusement. [1]

La chapelle de saint Dominique fut érigée en 1648. Le tableau représentant saint Dominique est de Francesco Mola. Elle est due au zèle des sœurs Paola Maria, Maria Candida, Maria Agnese Prospera, Vincenza Costaguti.

L'autel de saint Pierre Martyr fut construit par sœur Gabriella Farsegni. Le tableau est d'un peintre siennois, qui a voulu imiter le fameux tableau du Titien, brulé à Venise il y a quelques années.

C'est en 1649 que fut érigée la chapelle de la Maddalena, où un groupe en marbre blanc figure le « Noli me tangere ». Ces deux statues furent exécutées par Antonio Raggi d'après les maquettes de Bernini, qui d'ailleurs surveilla l'ensemble du travail. L'éléphant et la licorne qui se voient dans le haut représentent la religion et la virginité. C'est sœur Maria Alaleona qui se chargea de fournir les 3000 scudi que coûta la chapelle.

Enfin, l'an 1652 fut érigé l'autel du Rosaire, avec un tableau de Romanelli. Les sœurs Ortensia et Caterina Celsi se chargèrent de la dépense nécessaire.

Les deux premiers et les deux derniers autels portent les armoiries familiales des sœurs qui les firent exécuter.

En 1636, Battista Petraglia exécuta tous les stucs de la nef, et il y fit pour 500 écus de travail; mais les peintures n'y furent faites qu'en 1674, par Domenico Antonio Canuti et Enrico Affner, et coûtèrent, y comprises quelques dépenses accessoires, la somme de 780 écus.

En 1652, l'ornementation de l'église touchait à sa fin. C'est alors que la nouvelle Prieure, sœur Laurenzia Molara, songea à faire construire la majestueuse façade, avec deux ordres de pilastres corinthien et composite, œuvre de Vincenzo della Greca; et pour rendre celle ci plus belle, on y plaça dans des niches quatre statues: celle de saint Dominique, celle de saint Sixte, celle de saint Pierre Martyr et celle de saint Thomas. Les deux premières sont l'œuvre de Marc'Antonio Caninio. Un peu plus tard on plaça sur la porte de l'église la statue de la Vierge du Rosaire.

A sœur Laurenzia Molara succéda sœur Raimonda Colonna.

---

1 Un document m'ayant révélé l'existence probable de cette fresque, j'obtins de la Prieure, la Mère Vitelleschi, l'autorisation d'enlever le tableau de Lanfranco, durant la sieste. L'opération fut assez difficile, n'ayant pris avec moi qu'un photographe pour m'aider; sœur Tommasa Angelica y assista seule du haut du « coretto ».

Elle n'était pas moins zélée que celles qui l'avaient précédée. Elle s'appliqua à perfectionner, à embellir leur œuvre. Elle fit régulariser et paver la cour extérieure du monastère; construire un second portail, vis-à-vis de l'église, donner une forme meilleure aux portes de l'église et du monastère, [1] et enfin construire le splendide escalier en travertin à deux rampes qui conduit à l'église, et qui est, croit-on, l'œuvre du tailleur de pierres Loreti, et, sans doute, avec l'architecture de Vincenzo della Greca. [2]

La zélée Prieure n'était pas encore satisfaite. Elle comprit que la petite sacristie placée au-bas de l'église était trop éloignée et fort incommode. Elle en fit construire une autre, près de l'abside, entre les deux confessionnaux, pour l'usage quotidien, et l'autre, assez grande pour recevoir un bon nombre de prêtres, fut réservée pour les circonstances exceptionnelles. C'est en mémoire de ces faits qu'on lit encore dans la nouvelle sacristie cette inscription: M. S. RAYMUNDA COLUMNA PRIORISSA F.F. ANNO D. MDCLV. La peinture qui se voit sur la porte de cette sacristie fut exécutée par les soins de sœur Costanza Caleri. [3]

Les sœurs cependant désiraient le couronnement de leur œuvre, la consécration de leur église, et elles étaient bien résolues à profiter de la première occasion pour l'obtenir.

Or le 6 août, 1645, fête du saint titulaire saint Sixte II, le Pape Innocent X vint visiter leur église, après quoi, il entra dans la clôture, et reçut les religieuses qui vinrent en chappe et le voile baissé, baiser le pied de Sa Sainteté et présenter leurs demandes. Le Pape les accueillit avec bonté, accorda diverses faveurs spirituelles pour l'église, et enfin annonça que la consécration aurait lieu. Il en confia la mission au Cardinal Grimaldi, qui exécuta la cérémonie le 1er août 1646, sœur Ilaria Salomoni s'étant chargée de tous les frais nécessaires.

L'anniversaire cependant ne s'en célèbre pas ce jour-là, mais

---

1 Dans le portail du monastère, on plaça deux statues de petite dimension, en marbre blanc, représentant l'une saint Dominique, l'autre saint Sixte les deux patrons du monastère. Elles furent l'œuvre du sculpteur Domenico Lori et coûtèrent scudi 56. (Le Trad.).

2 Un compte soldé porte une dépense, pour l'escalier externe, la somme de scudi 123, 18.

3 Ainsi achevée la chapelle offre l'aspect d'un carré long, tout brillant de marbre, de 30 mètres de longueur sur 10 mètres à peu près de largeur, terminé par un splendide autel, que surmonte la vieille Madonne byzantine, et flanqué de trois autels de chaque côté, qu'on a érigés dans un enfoncement de la muraille, et couvert par une voûte très élevée et ornée, style baroque. L'aspect en est majestueux et riche, mais sans le caractère bruyant que l'on déplore dans les édifices de cette époque. La façade composite, avec ses quatre niches, que termine un fronton triangulaire surmonté de candélabres énormes en pierre, apparaissant au sommet de la splendide « scalinata » est superbe et mérite une place à part dans l'histoire de l'architecture romaine à cette époque. (Le Trad.).

le 7 du même mois, après les solennités de saint Dominique et de saint Sixte.

Il restait néanmoins une dernière solennité à laquelle toutes les sœurs pensaient, la Translation de leur Madonne dessinée par saint Luc. [1]

Lorsque les sœurs vinrent de San Sisto, elles placèrent d'abord la sainte Image à l'autel du chœur d'en-haut, où elle resta deux ans, puis l'autel du chœur d'en-bas se trouvant convenablement organisé, elles jugèrent bon de l'y transporter. Elle y resta dans un tabernacle jusqu'en 1640.

Lorsque l'autel définitif fut achevé, dans l'église extérieure, il se trouva que l'Image devrait être désormais placée deux ou trois palmes plus haut qu'auparavant, et qu'ainsi il fallait l'enlever de la place qu'elle avait occupée pendant 65 ans. On songea alors à donner un grand éclat à cette cérémonie.

Pour l'enlever de sa place, il fallait ôter une grille qui la protégeait, et par conséquent ouvrir la clôture de ce côté-là: on devait donc se munir de l'autorisation du Vice-Gerente. Le Prélat voulut en juger lui-même, et se rendit sur place.

Il examina aussi l'Image, et déclara qu'elle ne devait pas être enlevée par les sœurs, comme on l'avait projeté, mais qu'il fallait une cérémonie ecclésiastique.

Il revint le 16 mars de cette année 1640, accompagné des seigneurs Députés, Bernardino Maffei, Diego Cinquini et Marzio Altieri, et des PP. MM. Giovan Battista Marini et Vincenzo Bartoli, avec le P. M. Lattanzio Barretta, Prieur de Santa Sabina, le P. Giacinto, Confesseur de notre monastère, et quelques gentilshommes parents des religieuses.

On enleva l'Image par l'extérieur; [2] et, dans une procession composée de tous les personnages que nous venons de nommer, à la suite de 30 torches allumées, des Pères la transportèrent à l'entrée du monastère. Elle y fut reçue par les sœurs organisées processionnellement, et chantant l'hymne *O gloriosa Domina*. On fit le tour du cloître qui était couvert de tentures de soie, et on la

1 Nous ne pensons pas qu'il faille omettre la description minutieuse qui va suivre: c'est aussi un document historique, et, dans son genre, artistique. C'est le tableau pris sur le vif « d'una grande funzione romana ».

2 On n'oublie pas qu'elle était placée dans le haut du mur qui séparait le chœur des religieuses de l'église extérieure. (Le Trad.).

déposa sur un autel érigé au sommet de dix marches d'escalier, puis on la plaça dans un tabernacle qui se pouvait fermer.

Lorsque l'hymne fut terminé, et que les sœurs eurent chanté un motet analogue, le Vice-Gerente, qui avait accompagné la procession en chappe et en mitre, dit l'oraison *Concede* de la B. V. Marie, puis se retira avec tous les Pères.

Les sœurs restèrent à prier devant la sainte Image, et vinrent ensuite isolément la vénérer.

L'Image resta à cette place depuis le 16 mars jusqu'au 14 juin. A cette date, on l'enleva, et on la plaça sur le brancard triomphal, où elle devait être portée solennellement en procession le dimanche suivant, 17 du même mois de juin.

Enfin arriva le jour tant désiré. C'était, cette année-là, le troisième dimanche après la Pentecôte.

On chanta les Vêpres solennelles, avec une musique choisie, puis on organisa une pieuse et solennelle procession pour inaugurer les fêtes et transporter l'Image dans l'église.

En tête s'avançaient quatre trompettes du peuple Romain, [1] qui de temps en temps sonnaient joyeusement de leurs instruments.

Venaient ensuite trois religieux Dominicains en surplis, dont l'un portait une croix d'argent, et deux autres à ses côtés des chandeliers aussi d'argent.

Ils étaient suivis d'un grand nombre de religieux de l'Ordre.

Apparaissait alors un autre religieux portant un immense étendard, pareil au Labarum antique, que les armées avaient coutume de porter dans leurs entreprises militaires.

Il était suivi des dignitaires de l'Ordre, et de la plus distinguée noblesse romaine, en habit de ville.

La défilé solennel se continuait par une suite d'autres religieux vêtus de riches chasubles, et d'un groupe de musiciens qui chantaient suavement l'hymne saint et joyeux: *Ave Maris stella.*

Immédiatement après s'avançait Mgr Giovan Battista Altieri, ancien évêque de Camerino, plus tard Cardinal de la sainte Eglise, et alors Vice-Gerente, portant une riche chappe blanche, dont les deux orfrois antérieurs étaient soutenus par deux clercs vêtus de tuniques blanches. Il tenait les mains jointes et portait en tête une brillante mitre en drap d'or.

Après le Vice-Gerente apparaissait l'auguste Image. Elle était

---

1 « Quattro trombetti del popolo Romano », dit le texte.

placée sur un splendide trône, que couronnait un très riche baldaquin en velour noblement brodé, et que soutenaient d'autres religieux Dominicains. Des anges d'argent portaient des cierges allumés tout autour, et semblaient offrir leur respect et leur vénération à la sainte et prodigieuse Image.

Autour de l'Image même des vases et des chandeliers d'argent, de riches franges et ornements formaient un monument grandiose et brillant.

Elle était suivie de quatre cardinaux: Francesco Brancacci, Alessandro Bichi, Pier Maria Borghesi et Antonio Barberini, Carmelingue de la sainte Eglise, et magnifique Protecteur de l'Ordre.

Après eux venait un groupe considérable de prélats portant des cierges allumés.

C'était un noble cortège en l'honneur de la grande Mère de Dieu, de la Reine de l'univers.

A la suite du cortège se pressait un peuple sans fin, accouru pour accompagner la sainte Image.

Le trajet ne fut pas long. Nos sœurs ne voulurent pas que leur trésor fut porté trop loin d'elles, sans compter que l'heure était tardive et la chaleur excessive. Le défilé partit de la porte du monastère, tout ayant été préparé dans la salle des parloirs, et on fit seulement le tour du cloître.

Lorsque la sainte Image se trouva vis-à-vis du monastère de Santa Caterina, on s'arrêta quelque temps, parce que ces religieuses avaient manifesté le désir de la voir et de la vénérer.

L'air résonnait de suaves et douces mélodies, et les cloches du voisinage sonnaient de leur mieux, en témoignage éclatant et solennel de joie et d'allégresse.

Lorsque la procession fut arrivée à l'église, on plaça immédiatement la sainte Image devant le maître autel; on chanta encore différents motets, on récita des prières, et ce fut la fin de la pieuse cérémonie.

Mais la joie n'était pas finie. Le soir on tira de bruyants mortiers, on illumina splendidement l'église, la cour, les parties élevées du monastère: Magnanapoli en pleine nuit semblait un jour splendide.

Avant de passer à la description des fêtes qui se déployèrent les jours suivants, nous croyons opportun de dire un mot de l'ornementation qui embellissait l'église au dedans et au dehors.

A l'intérieur, elle était brillante de parements exquis de drap de soie, d'argent et d'or, disposés avec un art admirable.

Le maître-autel avait un aspect riche et brillant, sous l'argent de la croix, des chandeliers, des reliquaires, avec ses vases, ses cierges, ses lampes, tout ce qu'avait pu suggérer la piété et la dévotion à de tendres filles envers la plus auguste des mères.

On avait érigé beaucoup d'autres autels temporaires dans le reste de l'église, parce que toutes les chapelles n'étaient pas encore achevées. Ces autels étaient tous couverts d'ornements en argent et de tapisseries de grande valeur, et partout brûlaient des cierges d'un poids considérable.

Non moins gracieux et agréable était l'aspect des peintures excellentes, distribuées harmonieusement ça et là.

Enfin, tout à l'entour de la nef, étaient disposés des sièges de velours, avec des broderies et draperies, pour les prélats, les dignitaires, les gentilshommes.

Tout en un mot respirait la grandeur et la dévotion. A l'ornementation de l'intérieur répondait celle de l'extérieur.

La façade de l'église était embellie de grandes draperies en soie, de nombreuses tapisseries, de guirlandes vertes et gaies. Au-dessus de la porte on avait placé une vaste tenture.

Les abords de l'escalier de l'église, du monastère, la cour entière étaient embellis de tentures, de fleurs habilement disposées. Le spectacle était fait pour réjouir le cœur. Et tout cela n'était que le prélude des fêtes qui se continuèrent les jours des 18, 19 et 20.

Il n'y manqua ni la suavité des chants, ni l'éloquence des orateurs sacrés, ni la pompe et la beauté des fonctions saintes, ni le concours de la foule et des personnes distinguées, des princes, des prélats de tout rang.

Le premier jour, la Messe, accompagnée d'une musique de choix, fut chantée solennellement par Mgr Diodato Scaglia, des Frères Prêcheurs, évêque d'Amalfi, et, après l'Evangile, fut prononcé un très docte panégyrique par le P. M. Fra Vincenzo Bartoli, Pénitencier de Santa Maria Maggiore. Dans l'après midi, les Vêpres chantées, le P. M. Fra Jacopo Veri, Bachelier de la Minerve, prononça un discours.

Ce jour-là, les sœurs firent distribuer un pain et un œuf à cent pauvres.

Enfin, la Confraternité de San Trifone vint faire une visite à l'Image sainte. De nombreux confrères y prirent part, vêtus de leurs sacs blancs et portant des cierges allumés.

Le second jour, le mardi, avec accompagnement d'une belle musique vocale et instrumentale, la grand'Messe fut célébrée par le R.me P. M. Giovan Battista Marini, Secrétaire de la Congrégation de l'Index. A raison de l'exposition des Quarante Heures, il n'y eut pas de panégyrique le matin: mais le soir, à l'issue des Vêpres, le R.me P. M. Fra Vincenzo da Firenzuola, Maître du Sacré-Palais, en prononça un très élégant.

Ce jour-là, notre sainte Image reçut la visite et les hommages des cardinaux Bentivoglio et Albornoz, et de la Compagnie du Très Saint-Sacrement érigée dans l'église de San Quirico, non loin de notre monastère, qui vint solennellement la vénérer.

Le mercredi, la Messe, toujours avec accompagnement d'excellente musique, fut chantée par le P. M. Fra Lorenzo Borretta, Prieur de Santa Sabina, et un très noble panégyrique fut prononcé par le P. M. Fra Tommaso Acquaviva, compagnon du Maître du Sacré Palais; après les Vêpres on eut, comme d'habitude, un autre discours, prononcé par le P. M. Fra Giuseppe Avila.

La sainte Image reçut ce jour là la visite de la Confraternité de l'Ange Gardien, tous les participants revêtus de sacs blancs. Cette visite fut très dévote et très solennelle. La Confrérie arriva précédée de quatre trompettes, portant un magnifique étendard où se voyait peint excellemment l'Ange Gardien, avec une quantité de torches et de lanternes, et accompagnée d'un chœur de musiciens qui marchaient en chantant allégrement devant l'image du Crucifix.

Ce même jour fut promulguée l'Indulgence Plénière accordée par Sa Sainteté le Pape Urbain VIII, à tous ceux qui visiteraient l'église où se trouvait exposée la sainte Image.

Le jeudi suivant, 21 juin, le dernier des quatre jours de l'exposition publique de la Madonne, on prolongea encore la fête. Le matin, ce fut le Prieur de Santa Sabina qui chanta encore la Messe comme d'habitude; le soir, après les Vêpres, le P. M. Bartoli prononça un docte panégyrique: et la cérémonie s'acheva par le chant solennel des Litanies de la Vierge.

La direction de la musique avait été confiée à Don Martino Lamotta, Ténor de la Chapelle Pontificale, et comme d'habitude, il recourut aux compositions les plus célèbres des Maîtres illustres de l'époque: aussi la musique obtint-elle l'approbation universelle.

Non moins grande fut la dévotion du peuple Romain durant ces trois ou quatre journées. Malgré le temps pluvieux, l'église fut

toujours remplie de dévots. On fit des offrandes considérables de cire, on laissa de nombreuses messes à célébrer devant la sainte Image. Pour satisfaire aux désirs de la foule, on distribua une grande quantité de médailles et plusieurs miliers de gravures, faites d'après les dessins de divers artistes.

De même les prélats, les princes, les cardinaux, les ducs, les comtes, les nobles dames, les seigneurs affluèrent en grand nombre aux pieds de notre Vierge.

On remarqua, outre les cardinaux Bentivoglio et Albornoz dont nous avons parlé, les Eminentissimes Lante, Pallotta, Panfili, Torrès, Cornaro, Spada, Cesarini, Bagni, qui y célébrèrent même la sainte Messe; le Prince Don Taddeo Barberini, Préfet de Rome, vint visiter la sainte Image chaque jour.

La piété des personnages les plus illustres de Rome se manifesta dans le concours qu'ils apportèrent à la solennité, et que jamais nos sœurs n'auraient osé espérer. Son Excellence Don Pietro, Duc d'Altemps, ordonna que le brancard sur lequel serait portée l'Image fut orné tout entier des parements les plus riches et les plus pompeux de sa garde robe; pour l'église, il fournit les brocarts, les velours. des vases et de l'argenterie en grande quantité. Son Excellence le Prince de Gallicano, Don Pompeo Colonna, fournit des brocarts pour l'église, beaucoup de tapisseries pour la cour, qui était, avons-nous dit, magnifiquement ornée. Son Excellence le Duc Mattei, offrit également des tapisseries; le Cardinal Bagni, des tapis richement garnis. D'autres offrirent une quantité de cire: Son Excellence Don Camillo Conti, Duc de Carpineto, les seigneurs Urbano Mellini, Agostino Buongiovanni, Luigi Cappelli, et enfin sœur Maria Francesca Colonna, religieuse à Santa Lucia in Selce, qui envoya 40 cierges.

Les fêtes étaient terminées, mais on ne mit pas immédiatement la sainte Image à la place qui lui était destinée. Il restait à achever divers travaux récemment imaginés. On voulut d'abord embellir le cadre d'argent doré qu'avait donné quelques années plus tôt sœur Agnese d'Ali, et on y dépensa 200 scudi fournis par sœur Maria Lucrezia Lante. En cette circonstance on enleva une planche placée derrière l'image sans doute pour protéger celle-ci, et on la remplaça par une plaque de cuivre. On renouvela également la couronne d'argent du poid de trois livres, donnée par le Pape Jules III, et on l'embellit avec les pierres précieuses offertes à la Vierge en diverses circonstances, dans des croix, des anneaux

et autres objets semblables. Les 200 écus dépensés pour cette réparation furent fournis par sœur Maria Luigia Mattei.

Mais là ne s'arrêta point la piété de nos sœurs envers leur proctetrice en cette circonstance de la Translation. Sœur Artemia Brinzelli, converse, voulut lui donner une parure de perles de la valeur de 50 scudi; sœur Maria Agostina Huraudi lui fit un riche revêtement en argent, orné de pierres précieuses dont elle voulut la recouvrir, comme on fait pour les anciennes Madonnes orientales; les sœurs Maria Prudenza et Arcangela Garzia Mellini offrirent deux parements en étoffe d'argent pour son tabernacle; sœur Maria Florida Rinaldi, un parement semblable pour la base du même tabernacle, six vases pour l'ornementation usuelle, et les deux panneaux qui la couvrent. C'est à la même époque toujours que furent éxécutés les deux anges qui maintenant encore se voient au centre de l'autel soutenant la sainte image: seulement ils furent faits en argent, par les soins de sœur Clarice Colonna, et aujourd'hui ils sont de marbre, les anciens ayant été fondus en 1796.

Trente neuf jours s'écoulèrent avant qu'on eut achevé ces travaux. Durant cette période la prodigieuse peinture fut tenue enfermée dans un tabernacle convenable, dont la Prieure gardait soigneusement la clé. Enfin tout fut prèt le 30 juillet 1640, et la sainte Image, à la joie de toute la communauté, fut déposée avec le plus profond respect à la place où elle se voit de nos jours. Elle fut établie de telle sorte que sans sortir de son tabernacle, elle peut être retournée sur un pivot, et être vue alternativement et des religieuses et du public. [1]

---

1 Il va de soi que la chapelle de San Domenico e Sisto ne tarda pas à devenir très riche, étant donnée la dévotion des sœurs et des personnes amies.

La sacristie compta bientôt plus de 30 ornements sacerdotaux en soie, en argent, en or; plus de 50 paliotti ou devant autels, des chandeliers, des candélabres, des burettes sans nombre, et le plus souvent de métal précieux et d'un travail vraiment artistique.

En 1690, la communauté fait éxécuter à Francesco Faduifi un parement d'autel avec fond d'or au prix de scudi 1763,5.

Sœur Virginia Toscanella fait exécuter par Felice et Vincenzo della Greca un paliotte d'argent de la valeur de 1000 scudi; Sœur Angela Gabriella Piroti en fait faire un autre, exécuté par Michele Borgiani, argentier, pour l'autel de Saint Pierre Martyr, du poids de plus de 56 livres et de la valeur de scudi 1195,5. Sœur Virginia Toscanella avait fait faire encore par Bartolomeo Colleoni un Crucifix en argent pour l'autel pesant 19 livres, de la valeur de scudi 303,70. Et nous ne parlons pas ici des nombreux et riches reliquaires où l'on conservait avec vénération les restes de tant de saints.

Tous ces objets ont été sacagés à diverses reprises, en particulier lorsque le Pape dut payer à Napoléon la contribution de guerre dont-il sera parlé ailleurs.

Il y eut également des fondations nombreuses pour des messes, pour l'entretien des autels, des lampes, des ornements, etc. C'est une conséquence inévitable et heureuse de la piété intense et logique avec elle-même.

On raconta beaucoup de faits prodigieux accomplis durant ces jours de ferveur.

Le vin s'était multiplié dans la cave, puisque le tonneau de la communauté dura autant que pendant les autres périodes, bien qu'on y eût fait boire largement les musiciens, les clercs, les serviteurs, les gardes, les ouvriers, et d'autres encore.

Les dépenses très considérables faites en ces circonstances pour les fêtes ne coutèrent rien à la communauté: les aumônes avaient eu quelques chose de prodigieux.

Une sœur du monastère de San Bernardino à Rome était gravement malade; on avait essayé vainement de tous les remèdes: elle se recommande à la Vierge de San Domenico e Sisto, et elle est subitement et complètement guérie.

Une dame romaine appelée Benedetta avait un enfant malade depuis longtemps: il lui vient la pensée de porter son enfant devant notre Madonne: elle l'y apporte et il est guéri.

Un citoyen de Rome s'était pendu par désespoir: les siens épouvantés se recommendent à notre Vierge, en le voyant. On approche: il n'a pas de mal et il est guéri de sa frénésie.

A raison de ces merveilles et d'autres encore que l'on racontait, nos sœurs firent des instances auprès du Chapitre de Saint Pierre pour obtenir en faveur de leur Vierge la couronne d'or réservée aux Madonnes miraculeuses. Elles l'obtinrent, et le 19 mars 1641 elles virent couronner leur Mère et Reine. [1]

Et enfin, pour conclure, les sœurs obtinrent également du Pape Urbin VIII l'autorisation de célébrer l'anniversaire de cette Translation le troisième dimanche de juin. Par une patente datée du 15 mai 1644, le R.^{me} Père Général Tommaso Turco, en plein Chapitre Généralissime, en approuve l'office qui est celui de la Nativité de la Vierge, avec la seconde et troisième leçons propres, extraites de l'histoire de la sainte image, telle qu'on la lit dans un vieux manuscrit conservé chez les religieuses de Santa Maria-in-Trastevere. Le privilège de réciter cet Office fut renouvelé par une autre patente du 26 avril 1645.

Avant d'avoir l'autorisation de réciter cet office en l'honneur de leur Madonne, les sœurs, tous les samedis d'avril, en lisaient

1 C'est le comte Alessandro Sforza, de Piacenza, qui avait légué au Chapitre de Saint Pierre 71 titres de monts-de-piété, pour couronner les Vierges miraculeuses. L'intention était bonne, mais elle eut son côté fâcheux Ces couronnes appliquées sur des peintures sont généralement d'un effet déplorable, sans compter que pour les fixer il faut enfoncer les clous dans le front des Madonnes. (Le Trad.).

l'histoire entière, après la seconde leçon, et disaient ensuite la troisième C'était ce que les Grecs appelaient le « Synaxarion. »

Toutes les sœurs étaient contentes du résultat obtenu. La Prieure, sœur Diodata Cioci, ne l'était pas encore tout-à-fait. Afin de répandre le culte de la Sainte Relique, elle profita de son Priorat pour faire construire en son honneur une chapelle dans le domaine d'Acqua Acetosa, jadis Casaferrato, que le Pape Sergius III, par dévotion envers notre Madonne, avait donnée au monastère de Santa Maria-in-trastevere.

Durant les derniers temps cette chapelle était déservie par les Pères Missionaires de Saint Vincent de Paul, chargés d'instruire les colons de l'Agro Romano. En 1858 la Prieure, Mère sœur Giovanna Vitelleschi, pour la commodité de ces Pères, y fit construire une petite sacristie aux frais du monastère, qui d'ailleurs, la fournit de linge et d'ornements sacrés.

La construction de l'église et les honneurs rendus à la Madonne de San Domenico e Sisto remplissent presque tout le XVII^{me} siècle. C'est une compensation des lacunes que nous trouvons dans la série des notices biographiques. Il nous reste pourtant quelques détails à ajouter, avant d'en arriver aux courtes biographies des religieuses qui reçurent le saint habit durant cette période.

Nous devons noter avant tout que durant ce siècle nous voyons nos sœurs s'occuper à nouveau de l'éducation de la jeunesse. Nous savons que dès le début du XV^{me} siècle, elles avaient résolu de n'admettre dans la clôture que les jeunes filles désireuses de recevoir le saint habit, et qu'elles avaient provoqué sur ce point une décision des Supérieurs. Combien durèrent ces résolutions et comment elles furent réalisées, nous ne le savons pas: nous voyons seulement après les quelques vingt premières années du même siècle, réapparaître l'une ou l'autre jeune fille pour son éducation. C'était sans doute une exception à la Règle: mais cette exception était redevenue une coutume stable.

Un autre fait mémorable et en même temps douloureux, se produisit le 8 septembre 1648, au milieu des prospérités et des consolations les plus douces: ce fut la chûte d'un mur au-dessous du « Priorato », qui causa la mort de deux sœurs, Maurizia Maffei et sœur Anastasia, converse, et sans un véritable miracle devait amener celle des sœurs Flavia Domililla et Maria Flavia Bonesi. Le dommage matériel n'eut pas été grand chose, parceque le monastère n'était plus dans les pénibles détresses d'autrefois; mais la mort

Eglise de S. Domenico e Sisto

(Maitre-autel)

de deux sœurs et le péril de deux autres affligea cruellement la communauté, et plongea dans l'amertume le cœur de nos religieuses.

Il survint encore sous le Priorat de Mère sœur Aurora Mattei, c'est-à-dire de 1656 à 1658, le fléau d'une épidémie, qui désola grandement la ville. Nous ignorons si notre monastère eut à en souffrir, mais nous savons que la fervente Prieure, afin de retenir constamment ses chères filles dans la pensée de paraître devant le tribunal de Dieu, établit que chaque soir, après Complies, on dirait cinq fois: « Jésus et Marie, je vous donne mon cœur et mon âme. » Cette pratique ne fut jamais plus négligée, et elle est encore en usage de nos jours.

Enfin, un dernier événement notable de ce siècle fut la Béatification du saint Pontife Pie V, célébrée en 1672, sous le Pontificat de Clément X. Inutile de dire qu'en cette circonstance nos sœurs furent heureuses comme des filles aimantes qui tressaillent aux joies paternelles. Ce grand Pape avait été pour elles un second père.

Elles démontrèrent leur allégresse par une fête splendide célébrée avec la plus grande pompe possible, dans cette église qu'on pouvait considérer comme un présent reçu de lui.

Ainsi s'achèvent nos renseignements sur le XVII^me^ siècle. Il nous reste à aborder la série des biographies quoique plus rares et plus courtes que de coutume. Cette pénurie est d'autant plus pénible qu'avec toute raison nous voyons combien elles auraient pu être plus riches et édifiantes.

CHAPITRE II.

Les Religieuses.

I. — **Sœur Lavinia Melchior.** [1] Elle était la sœur de sœur Settimia Melchior dont il a été question plus haut.

Elle fut prise d'une longue fièvre étique et ne vécut que quatre années dans son monastère. Elle y mourut pieusement à l'âge de 21 ans le 31 octobre 1608.

Mourir jeune, en plein élan, avant que les désillusions, les routines, les découragements aient eu le temps de se produire, c'est aussi une grâce de Dieu, et l'une des meilleures: c'est mourir en beauté, en plein héroïsme.

II. — **Sœur Eufemia Carpegna.** Elle vécut à peu près quatre ans dans le cloître, et elle mourut emportée de la fièvre le 24 mars 1610, à l'âge de 21 ans.

Elle n'eut point le temps de trouver la vertu trop longue. On sait que pour les personnes qui se laissent tomber il n'y a, dit-on, que le premier pas qui coûte: mais pour celles qui montent, c'est le premier pas, plein d'élan, qui coûte le moins.

III. — **Sœur Lucia Carpegna.** Elle revêtit l'habit religieux le le 31 juin 1611. On ignore si elle était la sœur des deux sœurs Enfemia et Elena Carpegna, dont l'une nous est déja connue.

Si elle ne fut point la sœur de ces deux saintes religieuses, elle eut du moins de leur sang dans les veines et de leur piété au cœur. Les bons exemples sont à la fois plus persuasifs et plus convaincants entre proches parents: la sainte émulation y est plus intense,

---

[1] Les biographies qui vont suivre sont traduites des *Memorie* de S. Tommasa Angelica Pannilini. Pour rendre l'énumération moins sèche, le traducteur y ajoutera quelques brèves réflexions. Nous avons modifié l'ordre de l'auteur qui a suivi la chronologie des vestitions au lieu de suivre celle des décès. Pour plus de logique et pour une conformité exacte avec le système suivi par sœur Salomonia, nous avons rétabli la dernière autant que possible. (Le Trad.).

à raison de l'affection qui naturellement les attache les uns aux autres.

Une fièvre maligne enleva sœur Lucia le 15 août 1623, à l'âge de 31 ans.

IV. — **Sœur Elena Carpegna.** Elle mourut hydropique, le 17 juillet 1624, après 16 ans de vie religieuse. Elle était la sœur de sœur Eufemia déja rencontrée plus haut. Seize ans de vie religieuse, à travers une fastidieuse maladie, peuvent être l'équivalent d'une fidélité bien plus longue, mais moins douloureuse.

V. — **Sœur Eugenia Massimi.** Elle était la fille de noble seigneur Massimo Massimi. Elle revêtit l'habit religieux en 1611, et mourut pieusement le 2 janvier 1625, âgée de 29 ans, après quatorze ans de vie religieuse. Dans le monde, elle s'était appelée Olimpia.

Sa vie ne fut pas longue, mais assurément bien remplie, ne serait-ce que par l'acceptation d'une mort si hative.

VI. — **Sœur Osanna Petroni.** Elle avait reçu le jour de noble Lelio Petroni. Elle mourut le 22 décembre 1625, emportée par une hydropisie d'estomac, comptant 39 ans d'âge et 23 ans de vie religieuse.

Tout quitter à 16 ans, surtout si l'on quitte beaucoup de choses, mourir à 39 ans, à travers 23 ans de courage et de patience, c'est à faire envie à celles qui voudraient mourir plus courageuses qu'heureuses.

VII. — **Sœur Dorotea Bonaventura.** Elle était fille de noble Giulio Bonaventura. Elle mourut courageusement d'une fièvre étique, le 24 février 1626, à l'âge de 30 ans, après 17 années de vie religieuse.

Elle s'était vouée à Dieu dès sa treizième année. C'était l'âge où sainte Agnès la martyre avait trouvé dans son cœur de petite fille assez de générosité pour se moquer également de toutes les caresses et de toutes les férocités de l'empire romain.

VIII. — **Sœur Barbara Carducci.** On ignore si elle était la sœur des deux religieuses Candida et Pulcheria Carducci, rencontrées plus haut. Elle entra dans son éternité le 7 janvier 1630.

Peu importe que nous ignorions sa vie: il nous suffit de savoir que de son cœur sortit un « hymne à Dieu », tandis que du cœur du monde, représenté plus tard par un poète, qui fut peut-être un petit neveu de sœur Barbara, il ne put sortir qu'un « hymne à Satan ».

IX. — **Sœur Maria Geltrude della Molara.** Son père fut le noble seigneur Gaspero della Molara. Elle vécut 21 ans en religion, et mourut d'hydopisie le 11 novembre 1631.

Dans le siècle, elle s'était appelée Virginia.

La fastidieuse maladie qui amena sa mort est l'une de celles qui imposent le plus de patience, de résignation et d'humilité.

X. — **Sœur Maria Eletta Cinquini.** Elle naquit de noble dame Cintia Cinquini. C'est le 19 janvier 1618 qu'elle reçut l'habit religieux, et elle mourut pieusement en 1631, à l'âge de 29 ans.

Elle mourut ainsi dans le plein et saint enthousiasme de sa vie religieuse.

XI. — **Sœur Agostina Brisighella, converse.** Ce que nous savons des sœurs converses qui vécurent durant cette période se réduit à peu près à rien, et il nous est impossible de les ranger selon un ordre chronologique. Nous dirons donc, et de notre mieux, ce que nous avons trouvé à leur sujet jusqu'en l'année 1700, en supposant toujours, suivant la justice, qu'elles furent constamment dignes et de la grâce de leur vocation, des vœux qu'elles offrirent à Dieu, et des générosités que comportait leur persévérance.

Sœur Agostina Brisighella mourut phtisique en 1632.

XII. — **Sœur Maria Celeste Fonseca.** Elle nacquit de noble seigneur Emanuele Fonseca, reçut les livrées dominicaines le 21 novembre 1617, et entra dans l'éternité le 2 avril 1634, âgée de 33 ans.

Elle parcourut rapidement la carrière où avaient marché si vaillamment avant elle ses parentes nombreuses, qui s'étaient sanctifiées à San Sisto.

XIII. — **Sœur Grazia da Velletri, converse.** On sait d'elle qu'elle quitta la terre en 1636.

Combien il est plus facile d'aspirer au ciel quand la terre nous ignore!

XIV. — **Sœur Alessia d'Urbino, converse.** Elle fut emportée par l'hydropisie, l'an 1676. Elle comptait alors 45 ans d'âge.

Cette maladie qui détruit le corps lentement force l'âme à se purifier plus complètement.

---

1 Ces fièvres qui sévissaient alors d'une façon si cruelle dans Rome provenaient spécialement d'un écoulement insuffisant des eaux. (Le Trad.).

XV. — **Mère sœur Angelica Aldobrandini.** Elle reçut le jour de Donna Olimpia Aldobrandini, se fit Dominicaine en 1609, et après 30 ans de vie religieuse elle rendit son âme à son Créateur le 8 août 1639.

Le titre de Mère qui lui est donné indique qu'elle avait été admise dans les conseils de la communauté, ce qui suppose une prudence et une vertu reconnues.

La splendide villa Aldobrandini n'est séparée du monastère de San Domenico e Sisto que par une rue médiocrement large. Elle se construisait somptueusement à l'époque où nous sommes: notre religieuse préféra le cloître, et trouva que ce dernier était meilleur à l'esprit et au cœur que les splendeurs du palais qu'elle abandonnait.

XVI. — **Mère Sœur Maria Huraudi.** Elle dut le jour au noble seigneur Agostino Huraudi. C'est le 2 mars 1628 qu'elle fit sa vestition religieuse, en même temps que sa sœur Agostina.

Elle atteignait ses 29 ans d'âge, lorsque, le 23 août 1639, elle fut appelée dans son éternité.

Elle a imité sans doute sa sœur, qui, ayant vécu bien plus longtemps qu'elle, se montra toujours si strictement fidèle à ses observances religieuses. Elle mit dans ses 29 ans tout le bien d'une plus longue existence.

XVII. — **Sœur Chiara Vipereschi.** Elle était la sœur de sœur Benedetta Vipereschi, dont nous avons parlé précédemment.

Toute sa vie elle fut malade d'hypocondrie, qui parfois atteignait jusqu'au délire.

Elle entra dans la paix de Dieu le 3 septembre 1640.

Cette terrible maladie est la plus difficile à utiliser actuellement pour la sanctification: toutefois une âme dévouée, qui s'est donnée absolument à Dieu, et a juré sciemment de lui appartenir dans l'épreuve comme dans les joies, l'a sanctifiée d'avance par son clairvoyant sacrifice.

XVIII. — **Sœur Maria Presilla Mattei.** Elle était la sœur des sœurs Aurora et Cherubina Mattei, dont il a été parlé plus haut.

Elle revêtit les livrées religieuses le 21 avril 1615, et mourut pieusement le 4 décembre 1640.

Elle imita ses sœurs dans leurs vertus comme elle les avait imitées dans leur vocation.

XIX. — **Soeur Artemia Brinzelli, converse.** Sa mort arriva en 1642, par une gangrène à la poitrine très courageusement supportée.

Ces trois mots d'éloge nous affirment son paradis.

XX. — **Soeur Anna Gironi.** Elle était fille de noble seigneur Cesare Gironi, et dans le monde elle s'appelait Sulpizia.

Elle se fit religieuse en même temps que sa sœur Tecla, et ne voulut avoir avec elle qu'un cœur et qu'une âme, offert sur l'autel du sacrifice. Cette unique affection nous dit la place qu'elle laissa à Dieu dans sa vie.

Elle mourut le 22 décembre 1644.

XXI. — **Mère soeur Maria Vincenza Maurelli.** Elle reçut la vie de noble seigneur Alessandro Maurelli. C'est le 20 avril 1615 qu'elle revêtit le saint habit, et le 20 janvier 1645 qu'elle fut admise à l'éternelle récompense.

Elle s'était fait remarquer par la sagesse de ses conseils et par sa fidélité dans le bien. Cette constance tranquille dans le devoir vaut mieux que des élans plus vifs, mais plus passagers.

XXII. — **Soeur Reginalda Porcinari.** Elle était née de noble seigneur Scipione Porcinari. Elle passa dans son éternité le 9 août 1646, quatre jours après sœur Vittoria Alveri, nommée plus haut, à qui elle se fit recommander, ainsi que nous l'avons raconté.

Elle avait elle aussi grand soif du Paradis, et trouvait à son tour que la « terre dégoûte quand on regarde le ciel ».

XXIII. — **Sueur Maurizia Maffei.** Elle était fille de noble Bernardino Maffei.

L'an 1611 elle revêtit l'habit religieux, en même temps que sa sœur Isabelle.

Plus tard elle unit ses efforts à ceux de sa sœur, pour accomplir avec elle une œuvre de charité, en construisant la pharmacie de la communauté.

Elle mourut de mort violente le 8 septembre 1648, étant restée sous les ruines des chambres du « Priorato », qui s'écroulèrent ce jour là, comme nous le racontons ailleurs. Mais il n'y a pas de surprise pour ceux qui sont toujours prêts.

XXIV. — **Soeur Anastasia, converse.** Elle mourut elle aussi par le même effondrement du monastère, le 8 septembre 1648.

XXV. — **Soeur Maria Vittoria Mellini.** Fille de noble seigneur Paolo Mellini, elle reçut l'habit dominicain le 6 février 1614, et rendit son âme à Dieu le 20 décembre 1649.

A sa manière elle réalisa l'axiôme célèbre que le bien ne fait pas de bruit, de même que le bruit ne fait pas de bien.

XXVI. — **Soeur Tecla Gironi.** Elle était la fille de noble seigneur Cesare Gironi. Elle revêtit l'habit religieux en même temps que sa sœur Anna, et lui ressembla sans doute, puisqu'elle en fut tant aimée.

Elle quitta cette vie pour la vie meilleure le 22 juillet, 1649.

Elle s'était appelée Silvia dans le monde.

XXVII. — **Soeur Urinzia de Velletri, converse.** Elle trépassa le 23 mai 1650, mourant elle aussi dans sa simplicité. Il faut avoir l'âme si grande pour se contenter de la vie cachée.

XXVIII. — **Sœur Maria Buongiovanni.** Ses parents furent noble seigneur Agostino Buongiovanni et noble dame Ottavia Massimi. Elle prit l'habit religieux le 2 février 1636, et mourut pieusement le 28 juillet 1650.

S'il est vrai que les tendances vertueuses passent généralement chez les enfants, comme les tendances vicieuses, notre religieuse fut assurément prédisposée à la grâce de Dieu qui était sur elle. Et d'ailleurs la piété de sa mort que l'on nous signale en passant, nous démontre qu'elle ne faillit point à sa vocation durant sa vie.

XXIX. — **Sœur Felicia Ricci.** Elle revêtit les livrées de saint Dominique, le 22 février 1637, et entra en possession de l'éternel repos le 8 août 1650.

Treize anées de vie religieuse ne sont pas longues à passer, surtout durant la pérode d'enthousiasme; elles suffisent néanmoins si elles sont imprégnées de cette amour de Jésus Christ, dont Catherine dei Ricci avait donné le splendide exemple. Notre sœur Felicia dut se rappeler ce souvenir, d'autant plus qu'entr'elle et l'illustre dominicaine de Prato il dut exister quelque lien de parenté, non moins que de générosité.

XXX. — **Sœur Angela Margherita Altemps.** De cette religieuse nous ne savons autre chose que son nom.

Mais c'est beaucoup déjà de savoir son noble nom. Car le nom des Altemps a une magnifique signification dans les annales

du monastère de San Sisto. Assurément notre sœur ne dégénéra nullement de ses ancêtres.

XXXI. — **Sœur Maria Mancini, la 1ère.** Sur cette religieuse nous ne passédons aucun détail; nous pouvons seulement conjecturer qu'elle eut une existence plutôt brève.

Mais ensevelir dans le silence un nom alors retentissant et puissant, ou s'exposer à l'y laisser enfoui, suppose cette vertu d'humilité qui détache l'âme de la terre, et lui permet de s'élever spontanément et rapidement vers les choses du ciel.

XXXII. — **Sœur Teodora Rossi.** Au sujet de cette religieuse, nous ne possédons d'autres renseignements que celui de son nom. Elle entra dans le cloître vers 1650.

C'est la réalisation, par elle et par sa communauté, de l'axiôme célèbre proféré par l'Imitation: « Aimez à être ignoré et réputé pour rien ». Mais cette indifférence est aussi une préparation à la véritable grandeur.

XXXIII. — **Sœur Emilia Mellini.** Relativement à cette religieuse, nos documents ne nous apportent non plus aucun détail biographique.

Nous savons pourtant l'essentiel, c'est qu'elle renonça aux biens que le monde lui apportait, pour s'attacher uniquement au bien souverain. Rien n'est plus grand dans une vie. Elle se consacra à Dieu vers 1650.

XXXIV. — **Sœur Aurora Petroni.** De cette sœur également nous ne savons que le nom.

Mais un nom comporte une double gloire: celle qui lui vient des ancêtres, et à ce titre celui de notre sœur était illustre; et celle qui lui vient immédiatement de la personne qui le porte, et ainsi notre sœur fait que son nom désigne une personne assez grande de cœur pour dédaigner le monde sans regrets, et se vouer exclusivement à la royauté du service de Jésus-Christ.

XXXV. — **Sœur Cherubina Calvi.** De cette religieuse nous ne connaissons aucune particularité, sauf que sa mère s'appelait Lavinia.

Passer dans la vie comme si on y était seul avec Dieu, c'est également un idéal: ce fut même le premier idéal des religieux, qui s'enfuirent dans les déserts pour ne plus voir que Dieu.

XXXVI. — **Sœur Lodovica Melchior.** On croit que cette religieuse était la sœur des deux sœurs du même nom, indiquées ailleurs: mais sur elle nous ne savons rien, sauf qu'un jour, pouvant jouir du monde, elle préféra se vouer à aimer Dieu excellemment de toutes ses forces, de tout son esprit, de tout son cœur, de toute son âme.

XXXVII. — **Sœur Andrea, converse.** Nous ne possédons sur cette sœur aucun détail. Du moins savons-nous qu'un jour elle mit dans sa vie un acte souverain et définitif d'amour de Dieu.

XXXVIII. — **Sœur Colomba, converse.** Nous ne possédons sur cette sœur aucun renseignement. Son nom seul brille entouré de la triple auréole de ses vœux. Mais c'est assez, puisqu'elle leur resta fidèle.

XXXIX. — **Sœur Chiara, converse.** D'elle non plus nous ne savons rien. Sa vie nous reste comme consacrée dans l'acte parfait d'amour de Dieu, qu'elle accomplit le jour de sa profession.

XL. — **Sœur Maria Prudenza Bonelli.** Sur cette religieuse on ne nous a transmis aucune particularité, si ce n'est qu'elle ne laissa au monde rien d'elle-même, et se donna toute entière à Dieu.

XLI. — **La Mère soeur Clarice Colonna.** Elle était la sœur de sœur Beatrice Colonna, nommée ailleurs.

Elle rendit son âme à son Créateur, après une courte maladie, le 7 février 1652, à l'âge de 76 ans.

C'est elle qui s'était chargée de la dépense nécessitée par l'organisation de la nouvelle sépulture.

Cette forme qu'elle donna à sa générosité nous laisse deviner quelles étaient ses préoccupations habituelles au sujet du néant des choses de ce monde.

XLII. — **Soeur Lavinia Petroni.** C'était la sœur des sœurs Osanna et Aurea Petroni, nommées ailleurs.

Elle reçut l'habit religieux le 7 février 1614, se montra d'une vie exemplaire, surtout d'une grande fidélité à la vertu d'obéissance.

Elle mourut d'une pneumonie, le 11 avril 1652.

Une religieuse très fidèle dans l'obéissance est nécessairement une sainte religieuse. Par sa Règle et par les prescriptions des Supérieurs qui l'imposent et l'appliquent, la pensée de Dieu est devenue sa pensée, le vouloir divin est son vouloir à elle, et les actes qui procèdent de cette pensée et de ce vouloir en sont sanc-

tifiés infailliblement. L'obéissance ainsi comprise fait « ce qui est juste », parce qu'elle conforme l'activité humaine à la pensée et à la volonté divine, règle et justice souveraine.

XLIII. — **Soeur Cecilia Mellini.** Elle était la fille de noble seigneur Paolo Mellini.

En 1650 elle fut élue Sous Prieure.

Elle quitta ce monde le 22 octobre 1653, à l'âge de 65 ans.

La fonction de Sous Prieure, qui lui fut confiée, nous indique, surtout dans une communauté nombreuse, que l'on eut confiance dans sa bonté, son tact, sa souplesse, son amour pour les sœurs: toutes vertus que comporte particulièrement une telle charge.

XLIV. — **Soeur Maria Candida Costaguti.** Elle était la sœur de sœur Paola Maria Costaguti, nommée plus haut.

Elle fit sa vestition le 15 avril 1641.

C'était l'une de ces plantes délicates très vite mûres pour le ciel. Elle souffrit une phtisie lente avec une admirable patience, résignation et conformité à la volonté divine.

Son mal la conduisit à la mort le 9 janvier 1656. Elle n'avait que 29 ans d'âge, « ayant parcouru elle aussi en peu de temps une longue carrière ».

A ses funérailles assistèrent le Maître Général de l'Ordre, le P. Marini, et tous les Pères de Sainte-Sabine, de la Minerve, de San S'sto et de San Nicolò.

Ce concours exceptionnel aux funérailles de la jeune défunte, montre quelle vénération la suivit dans la mort, et combien rapidement elle avait marché dans la voie de la perfection.

XLV. — **Soeur Lucilla, converse.** Elle eut à subir une longue et douloureuse infirmité, qu'elle supporta avec une incomparable patience.

Elle expira le 9 juin 1657, à l'âge de 50 ans.

Une longue infirmité, bien supportée, affine l'esprit comme la trempe une lame d'acier.

XLVI. — **Soeur Livia da Siena, converse.** Sa pieuse mort survint vers la fin de février 1659.

C'est tout ce que nous savons d'elle; mais c'est beaucoup, parce qu'une « pieuse mort » est la grâce suprême, et que d'ailleurs elle suppose une pieuse vie, puisqu'on peut dire aussi: Telle mort, telle vie.

XLVII. — **Mère sœur Maria Teresa Vivaldi.** Son père était le noble seigneur Gaspero Vivaldi.

Elle quitta la terre le 28 août 1659, à l'âge de 67 ans.

Ceux qui ont quitté les biens de ce monde après les avoir possédés, mettant à la base de leur vie religieuse un sacrifice, sont en général plus détachés, moins exigents que ceux qui n'ont quitté que des biens en espérance ou en imagination. Dans leur vie comme dans leur mort, ils sont plus indépendants. Ceux qui n'ont pas eu à abandonner des biens sérieux et réels, sont plus difficiles à contenter et à dégager. L'expérience le montre chaque jour.

XLVIII. — **Mère sœur Aurora Mattei.** Elle fut élue Prieure en 1656.

Une terrible épidémie sévissait alors dans Rome: la Prieure ordonna donc que chaque soir, après Complies, on réciterait cinq fois cette invocation: « Jésus et Marie, je vous donne mon cœur et mon âme! »

Elle entra dans son éternel repos à la suite d'une pénible infirmité, vers la fin d'avril 1660, ayant atteint sa 67e année d'âge.

Elle était la fille de noble seigneur Mario Mattei.

XLIX. — **Sœur Maria Elena Nunez.** Elle était fille de noble seigneur Prospero Nuñez et de Dame Ginevra Fonseca.

Sa vêture eut lieu le 11 mai 1631, et sa mort, causée par une sciatique, arriva en juin 1661, toute rayonnante de patience.

Le sang des Nuñez et des Fonseca est assez dignement représenté dans les annales de San Sisto pour que nous ayons le droit de conclure, sans autre document, que sœur Nuñez Fonseca n'a point menti à son bon sang, comme religieuse dominicaine.

L. — **Soeur Maria Giulia Massimi.** Elle était la sœur de sœur Eugenia, dont il est parlé ailleurs.

Elle revêtit l'habit religieux en 1624, et mourut le 7 août, 1661, à l'âge de 52 ans.

Elle donna à l'église de San Domenico une croix d'argent. Ce détail nous indique où allaient ses prédilections.

LI. — **Mère soeur Costanza Caleri.** Cette religieuse fit peindre à ses frais, avec les autorisations voulues, dans l'église de San Domenico, la paroi de l'abside sur la porte de la petite sacristie, et elle donna un missel, avec ornements d'argent.

Sa mort arriva le 14 août 1662. La défunte avait atteint ses 80 ans d'âge.

Une fidélité de 80 ans, en ce monde, compte parmi les plus méritoires. C'est la forme personnelle de la *Laus perennis,* surtout dans la vie religieuse bien pratiquée. Une longue vie est une grâce de Dieu, un moyen de multiplier les actes vertueux, sous les formes diverses que comporte la succession des années. C'est dans ce but miséricordieux que le Seigneur la donne.

Les diverses fonctions qu'elle occupa montrent quelle confiance lui avaient méritée ses vertus.

LII. — **Sœur Benigna Negretti, converse.** Elle mourut d'un coup d'apoplexie, dans une crise épileptique, en 1662, à l'âge de 42 ans.

Une telle maladie bien comprise et supportée, c'est le martyre de chaque heure.

LIII. — **Sœur Battista della Molara.** Elle reçut la vie de noble seigneur Tiberio della Molara.

C'est en 1611 qu'elle reçut le vêtement sacré; et le 17 septembre 1663 elle entra dans la paix de Dieu, ayant 66 ans d'âge.

Elle avait consacré 52 ans de sa vie à louer Dieu: elle continua au ciel.

Saint Thomas d'Aquin avait visité le château della Molara, dont les ruines subsistent encore, non loin de Rome.

LIV. — **Sœur Letizia da Turri, converse.** Elle passa à la vie meilleure le 6 mars 1664, ayant vécu 64 ans dans son monastère.

Soixante quatre ans de vertus obscures et humbles: quel riche entassement de moissons magnifiques !

LV. — **Mère soeur Gregoria Boccarina.** Elle était nièce de la Mère sœur Gabriella Farsegni Jacovacci, rencontrée ailleurs.

C'est d'elle aussi qu'elle reçut l'ordre de faire construire la chapelle de saint Pierre Martyr, dans l'église de San Domenico.

Elle mourut le 30 juin 1664, dans la 79e année de son âge.

La commission de confiance que lui avait laissée sœur Gabriella Jacovacci nous autorise à rappeler ici une doctrine trop oubliée. La volonté efficace d'une œuvre bonne est méritoire, de même qu'est coupable la volonté efficace du mal, même si elles ne pouvaient réaliser leur œuvre; et ici, à égale bonne volonté, les deux religieuses, dont l'une conçoit et veut l'érection d'un au-

tel à la gloire de l'illustre champion du Christ, et l'autre la veut pareillement et l'exécute, ont au point de vue moral le même mérite. Il ne faut jamais oublier qu'on peut mériter par le bien qu'on voudrait faire efficacement, même si on ne pouvait le réaliser. Le bien réalisable pour nous est toujours fort limité: celui qu'on pourrait vouloir, sans pouvoir le faire, est indéfini.

LVI. — **Sœur Nicola Ambrosini Contreri.** Elle était la fille de seigneur Gaspero Ambrosini Contreri.

C'est en 1605, qu'elle revêtit l'habit religieux.

Avec les autorisations voulues, elle consacra le surplus de sa dot à la fondation d'une rente perpétuelle de 15 écus annuels, sur laquelle le Maître Général, Fra Tommaso Turco, par une patente du 16 novembre 1648, approuva la célébration de deux messes par semaine.

Elle donna à l'église une paire de vases d'argent.

Elle mourut saintement, de vieillesse, le 21 septembre 1664, à l'âge de 80 ans, après 60 ans de vie religieuse.

Elle pouvait donc elle aussi dire au Seigneur à sa manière:

« Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ».

LVII. — **Mère sœur Florida Vivaldi.** Il semble certain que le nom familial de cette religieuse est bien Vivaldi, C'est du moins ce qui apparaît dans l'acte de donation de la tête de saint Eleuthère, martyr, que lui céda le R. P. Giovanni Paolo Vivaldi, Mineur Observantin, en date du 15 avril 1660.

Elle se distingua à son tour par sa dévotion envers la B. V. Marie, et par son zèle à en orner l'Image dessinée par saint Luc; c'est elle qui fit exécuter les deux petits battants de la porte en argent qui ferment le tabernacle.

Elle mourut le 12 octobre 1664, à l'âge de 68 ans.

On expose rarement aux regards des fidèles l'Image de la Vierge, dite de saint Luc. L'idée de ne pas prodiguer la vue des choses grandes et saintes est également un hommage rendu à leur majesté: les choses prodiguées s'avilissent. Seulement, quand on les protège contre la familiarité trop grande, il se peut encore que l'écran protecteur, par sa beauté et sa richesse manifeste la grandeur de ce qui est caché. C'est ce qu'on avait voulu réaliser pour la Madonne de saint Luc.

LVIII. — **Sœur Lodovica da Turri, converse.** Après 10 ans de vie religieuse, elle entra, en 1664, dans son éternité.

De longues années sont utiles pour la sanctification : mais elles ne sont point indispensables. Chaque instant de notre vie contient la possibilité de la sanctification la meilleure.

LIX. — **Sœur Violante Cavallerini.** Les auteurs de ses jours furent noble seigneur Guarniero Cavallerini, et sa mère noble Dame Vittoria Bonaventura.

Dans le monde, elle s'appela Anna Maria.

Elle revêtit l'habit dominicain le 30 mai 1659, et mourut pieusement le 15 mai 1665, à l'âge de 21 ans.

Vingt et un ans ! C'est parfois l'âge le meilleur pour bien mourir, rien n'ayant encore ralenti ou terni le vol de l'âme. C'est la Sagesse qui nous en avertit : « Le juste, lors même qu'il meurt avant l'âge, trouve le repos. Une vieillesse honorable n'est pas celle que donne une longue vie ; la sagesse tient lieu de cheveux blancs, et l'âge de la vieillesse c'est une vie sans tache. Etant devenu agréable à Dieu, il était aimé de lui : il a été enlevé de peur que la malice n'altérât son intelligence, ou que la séduction ne pervertit son âme ! » [1]

LX. — **Sœur Orsola Maria Marini.** Elle était la sœur des sœurs Maria Giacinta, Prassede et Colomba Marini, rencontrées ailleurs.

Elle reçut le costume sacré le 2 février 1622, et mourut d'une hydropisie courageusement supportée, le 28 juillet 1665, étant âgée de 65 ans.

La famille Marini ou de' Marini a donné à l'Ordre de saint Dominique trop de grands religieux, trop de religieuses admirables, pour que sœur Orsola ait dévié de si saintes traditions.

LXI. — **Mère sœur Flaminia Mazziotti.** Son père fut noble seigneur Ascanio Mazziotti.

Elle monta au ciel le 13 février 1666, comptant alors 56 ans de vie religieuse.

LXII. — **Mère sœur Ortensia Celsi.** Elle naquit de noble seigneur Ortensio Celsi.

Nous ne connaissons aucune particularité sur ses vertus : nous savons pourtant l'affection et l'intérêt qu'elle portait au monastère,

---

1 Sap. IV, 7-11.

et nous en avons la preuve dans cette chapelle du Rosaire qu'elle fit ériger avec le concours d'une sœur à elle, que nous retrouverons bientôt.

On la nomma Prieure en 1658 et en 1664: mais elle ne termina pas le deuxième priorat, étant morte le 21 février 1666, à l'âge de 74 ans, dans sa 59e année de vie religieuse.

Etre élue Prieure à 74 ans, dans une communauté si nombreuse, c'est prouver que l'esprit n'est pas apauvri dans les idées, ni le cœur retréci par l'égoïsme.

LXIII. — **Soeur Maria Stella Bonadies.** Elle reçut le jour de noble Dame Laura Bonadies, prit l'habit religieux le 15 juin 1621, et mourut le 28 décembre 1666, étant âgée de 60 ans.

C'est tout ce qu'on nous apprend d'elle: d'où il faut conclure que le Jugement dernier est nécessaire pour manifester aux hommes les vertus cachées ou oubliées, comme pour montrer les vices dissimulés ou transformés.

LXIV. — **Soeur Dianora, converse.** On ne connaît d'elle que son nom, son entrée dans l'Ordre, et la date de sa mort qui arriva le 20 décembre 1668.

LV. — **Mère soeur Lorenza della Molara.** Elle fut élue Prieure en 1652.

C'est sous son gouvernement qu'on mit la main à l'exécution de la façade de l'église, où elle fit placer les statues de saint Dominique, de saint Sixte, de saint Pierre martyr et de saint Thomas d'Aquin, et, un peu plus tard, celle de la Vierge du Rosaire, qui se voit au-dessus de la porte de l'église.

Elle avait le goût de la magnificence, non point de celle qui n'est qu'une vanité et qui fait des choses belles pour être admirée, au moins un jour, mais de celle qui est une vertu grandiose, et aime à exprimer une noble pensée, surtout une pensée religieuse, dans quelque monument proportionné à l'idée, et durable le plus possible. Cette vertu s'allie fort bien avec la pauvreté. La façade de l'église des San Domenico e Sisto, qui se dresse au sommet de la splendide « scalinata » est magnifique. L'architecte choisi fut le célèbre Vincenzo della Greca, qui se montra artiste véritable.

LXVI. — **Soeur Aegidia, converse.** On sait d'elle qu'elle quitta ce monde en 1668.

Nous trouvons une telle solennité dans ce silence! Ces âmes,

qu'on ne soupçonnait pas dans l'existence, brillent un instant comme un météore sympathique qui se fond sous le regard, puis disparaissent sans laisser de traces ici-bas. Ce sont celles qui ont le mieux compris le sens de la vie, dont le centre n'est que Dieu lui-même.

LXVII. — **Soeur Arcangela Garsia Mellini.** Elle dut le jour à noble seigneur Garsia Mellini, et fut la sœur des sœurs Maria Vittoria, Cecilia et Prudenza Garsia Mellini. Elle fut admise à la vestition religieuse en même temps que la dernière, le 22 mai, 1626, et mourut âgée de 60 ans, le 4 mai 1669.

Nous n'avons aucun détail sur sa vie, qui doit se résumer, sans doute, dans l'accomplissement fidèle, monotone et obscur du devoir de tous les jours.

LXVIII. — **Soeur Maria Laura Bonadies.** Elle était la sœur de sœur Maria Stella déjà nommée.

Elle fit sa vestition le 21 avril 1622, et entra dans le repos sans fin le 9 janvier 1670.

C'étaient 48 années de vie religieuse dans une communauté fervente et plus que jamais occupée des choses de Dieu et de son culte. Elle n'y perdit point son temps.

LXIX. — **Mère soeur Ilaria Salomoni.** Elle était fille de noble seigneur Francesco Salomoni.

Celui-ci lui donna une insigne relique de sainte Ilaria, qui ne se conserve plus aujourd'hui dans le monastère.

Elle montra constamment un grand zèle pour le culte divin et pour la gloire de son couvent.

Elle désirait vivement que l'église extérieure [1] fut enfin consacrée: ayant vu se réaliser son désir, elle en fut heureuse et elle se chargea de tous les frais de la cérémonie.

En 1668, elle fut élue Prieure, et elle mourut saintement le 8 mars 1670, deux mois à peu près avant l'expiration de ses pouvoirs. Elle avait atteint ses 79 ans d'âge.

LXX. — **Soeur Isabella Maffei.** Elle naquit de noble seigneur Bernardino Maffei, et elle revêtit les livrées dominicaines en 1611, en même temps que sa sœur Maurizia.

Elle coopéra avec celle-ci à la construction de la pharmacie.

---

1 On appelle église extérieure ou des fidèles, l'église proprement dite, par opposition à l'église intérieure, qui était le chœur réservé aux religieuses.

Sœur Isabella mourut saintement le 11 mars 1672, à l'âge de 74 ans.

Elle aimait, on le voit, les œuvres de la charité pratique.

LXXI. — **Mère soeur Domenica Salomoni.** Il faudrait une plume bien plus habile que la mienne, pour tracer un digne éloge de cette religieuse, qui, la première, écrivit l'histoire du monastère de San Domenico e Sisto. [1]

Son zèle, sa ferveur, son amour pour son monastère et pour son Ordre tout entier, l'ont rendue immortelle parmi nous.

Elle était la sœur de sœur Ilaria Salomoni déjà nommée.

C'est le 29 juin, 1612, qu'elle revêtit le costume dominicain.

La Mère sœur Domenica Palloni, religieuse de sainte vie, comme nous avons vu, lui donna son nom, et ajouta qu'elle devait être véritablement « dominica », c'est-à-dire tout entière du Seigneur.

La jeune Salomoni garda soigneusement cette leçon gravée dans sa mémoire et dans son cœur, et elle y conforma sa vie entière. On peut dire qu'elle ne respirait plus que pour son Epoux céleste, pour sa gloire, pour l'honneur de l'institut qu'elle avait embrassé. Elle considérait ce dernier point comme l'un de ses plus stricts devoirs.

A la sainteté de la vie elle joignit une grande intelligence et érudition, au point que ses Supérieurs la crurent apte à réunir tous les documents relatifs à l'histoire du monastère, et lui en firent un précepte absolu. Elle obéit sans délai, laissant prévaloir son affection pour son Ordre sur le profond sentiment d'humilité qui l'animait.

Ses livres, sauvés miraculeusement à travers tant de troubles, sont conservés dans notre monastère comme un précieux trésor.

Ce tribut d'affection qu'elle paya à toutes les religieuses qui l'avaient précédée et à toutes celles qu'elle connut, en transmettant à la postérité tous les renseignements qu'elle avait pu recueillir, ne lui fut pas rendu : on ne nous fait connaître d'elle que le jour de sa vestition religieuse, et celui de sa mort qui fut le 28 mars 1672. Elle comptait 76 ans d'âge quand elle mourut.

On ne nous dit pas non plus de quelle maladie elle fut atteinte.

Toutefois, chose inusitée, les religieuses voulurent conserver son portrait. Ce fait démontre qu'on avait réellement pour elle ce

1 Son travail constitue la première moitié de la présente Chronique.

sentiment d'admiration spéciale qu'elle méritait, et dont la tradition orale nous a transmis le souvenir jusqu'à nos jours.

Ce portrait se conserve encore dans le monastère avec l'amour, le respect, l'estime, je dirais presque avec la vénération de toutes les sœurs. [1]

LXXII. — **Soeur Potenziana, converse.** Elle quitta ce monde en janvier 1674. On ne sait d'elle autre chose, si ce n'est qu'elle avait préparé son départ de la terre par la vie religieuse: c'était la meilleure préparation.

LXXIII. — **Mère soeur Eufrasia Caffarelli.** Son père était noble seigneur Alessandro Caffarelli.

Les Caffarelli construisaient alors leur splendide palais sur la Roche Tarpéienne: cela ne l'intéressa pas beaucoup, et elle se fit religieuse pour se soustraire aux soucis du monde et vivre plus près de Dieu.

On la nomma Prieure en 1666.

A la suite d'une chûte très grave, qui l'avait estropiée, elle souffrit durant quatorze mois une cruelle maladie, puis elle entra dans son éternel repos le 31 mars 1674.

LXXIV. — **Mère soeur Maria Garsia Capizucchi.** Elle était fille de noble seigneur Paolo Capizucchi.

En même temps que sa sœur Flavia Dometilla, elle revêtit l'habit dominicain le 14 mai 1624.

Elle mourut le 21 avril 1674, laissant un souvenir de sa piété dans un beau reliquaire exécuté à ses frais pour la main de sainte Catherine de Sienne.

---

1 C'est celui que nous publions en tête de notre volume. Au surplus les livres de sœur Salomonia nous la font connaître mieux que tous les récits. Son infatigable activité et facilité de travail, son intelligence vive, sa perspicacité, son enthousiasme pour le vrai, son jugement sûr, son imagination vibrante, sa sensibilité exquise, son cœur ardent, sa tendre piété envers Dieu, le Christ, la Vierge, saint Dominique, y brillent à chaque ligne, dans chacune de ses réflexions.

Sœur Tommasa Angelica Pannilini que nous venons de traduire, ajoute dans la seconde rédaction de ses *Memorie*, un détail que nous consignons ici: « Elle avait fait une chute, et elle resta, par la surabondance des humeurs, absolument impuissante à se servir de sa jambe gauche. Les médecins ne surent trouver d'autre remède que celui des béquilles, du moins jusqu'à ce qu'il fut possible de tenter une cure. On se trouvait alors à la fin de novembre, et toute cure était impossible en ce moment, Sœur Domenica prit donc les béquilles, et son premier souci fut de s'en servir pour faire une visite à l'image de Notre Dame des Grottes, et supplier la Vierge de lui obtenir la grâce de pouvoir lui revenir bientôt librement, sans le fatigant soutien. Peu de jours après, bien que le froid n'eût fait qu'augmenter, l'infirme put marcher facilement sans aucun appui, courut aussitôt remercier sa Bienfaitrice, et à ses pieds elle promit d'écrire l'histoire de la sainte Image ». Cette histoire existe, et nous l'avons utilisée jadis dans notre travail intitulé l'*Acheropita di San Domenico e Sisto*

LXXV. — **Mère sœur Maria Francesca Altemps.** Elle fit sa vestition religieuse le 8 novembre 1621, et sa pieuse mort arriva le 8 juin 1675, après une maladie de trois ans.

Alors que Pie V n'était pas encore béatifié, elle tomba malade jusqu'à l'agonie: elle fut prodigieusement guérie par l'intercession du serviteur de Dieu.

Elle était, on le comprend, d'une grande foi et d'une grande piété.

LXXVI. — **Soeur Fulvia, converse.** Elle quitta ce monde le 7 novembre 1675.

LXXVII. — **Soeur Oliva, converse.** Elle mourut saintement en novembre 1675. Mourir saintement! C'est tout, et c'est assez.

LXXVIII. — **Soeur Cristina, converse.** Nous ne savons d'elle que son nom et sa longue vie religieuse. Elle mourut à l'âge de 78 ans, le 6 mai 1677 : c'est son titre de gloire devant les chrétiens et devant Dieu.

LXXIX. — **Mère soeur Agata Bonaventura.** Elle était la sœur de sœur Dorotea nommée plus haut.

Elle fit pour l'église un paliotto d'argent.

Elle avait reçu l'habit religieux le 29 janvier 1611, et elle entra dans son éternité, à l'âge de 77 ans, le 24 du même mois, en 1678, après trois jours d'une pénible agonie.

Le paliotto d'argent qu'elle exécuta pour la chapelle nous apprend qu'à ses yeux rien n'était trop magnifique et trop riche pour le service de notre grand Dieu, Maître de l'univers. Les plus belles choses du monde devraient se trouver dans son temple. Une âme religieuse le comprend d'instinct et sans efforts.

LXXX. — **Soeur Onofria, converse.** Elle quitta ce monde le 18 février 1678. Il ne nous reste que son nom: mais encadré dans son titre de religieuse.

LXXXI. — **Soeur Urbana, converse.** Elle passa à la vie meilleure le 21 août 1678. Etant religieuse, elle a dû non seulement « passer », mais encore arriver au port avec plus de sécurité.

LXXXII. — **Soeur Angela Mattei.** Elle était la sœur de sœur Maria Luigia, nommée précédemment. Sa vestition eut lieu le 28 janvier 1614.

Elle mena une vie profondément exemplaire et édifiante.

Cet éloge comporte des vertus admirables, parce que une vie excellemment édifiante dans une communauté déjà édifiante suppose de plus sublimes mérites que dans un milieu moins digne.

En 1672, elle fut élue Prieure.

Elle rendit son âme à Dieu à l'âge de 80 ans, le 13 juin 1679, après deux années d'une pénible maladie.

Elle avait reçu en présent le corps de sainte Severa, qui se conserve encore aujourd'hui dans le monastère.

LXXXIII. — **Mère soeur Maria Lucrezia Lante.** Elle fit sa vestition religieuse le 2 juin 1630.

Elle supporta avec une grande patience une longue infirmité dans une jambe, dont les humeurs montèrent brusquement au cœur et la suffoquèrent en quelques heures, le 19 août 1680.

En 1634, elle fit exécuter les petits oratoires qui courent dans le pourtour supérieur de l'église, et y forment une sorte de galerie.

Le grand reliquaire, que l'on place sur le maître autel, et que à raison de sa forme ronde on appelle communément « le soleil » et qu'on attribuait jusqu'ici à sœur Maria Dorotea Incoronati, fut réellement exécuté par sœur Lucrezia, comme on l'a découvert naguère par une inscription.

LXXXIV. — **Soeur Prospera Vincenza Costaguti.** Elle fit sa vestition religieuse le 24 septembre 1647.

Avec ses sœurs, les sœurs Paola Maria, Maria Candida, Maria Agnese, mentionnées ailleurs, elle fit construire la chapelle de saint Dominique dans notre église.

Elle accompagna plus tard la Mère sœur Girolama Colonna, pour la fondation du monastère d'Avezzano, heureuse de réaliser ainsi le dernier vœu de saint Dominique mourant, qui avait recommandé de travailler à la diffusion de son Ordre. Elle revint quelques années plus tard à San Domenico e Sisto, où elle mourut.

Nous ignorons la date de sa mort.

LXXXV. — **Mère soeur Maria Isabella Colonna.** L'illustre maison des Colonna fut, à toutes les époques une colonne glorieuse pour notre monastère. Les sœurs nombreuses qu'elle nous a données ont toutes rendu de grands services, soit par leurs vertus exemplaires, soit au point de vue des intérêts matériels.

La religieuse dont nous allons parler ne dégénéra nullement de ses aînées.

Elle était la fille de l'Excellentissime seigneur Connétable Marc Antonio Colonna, et de noble Dame la Duchesse Donna Isabella Gioeni.

Au Baptême on lui imposa le nom de son père: « Donna Antonia » ; lors de son entrée en religion elle y ajouta celui de sa mère.

Durant le cours de sa vie religieuse, elle donna pour l'église deux chandeliers d'argent et deux bustes d'argent, avec des reliques de sainte Agnès vierge et martyre et de sainte Barbe.

Nous n'avons pas de détails particuliers sur les vertus qui embellirent sa vie. C'est que la vie religieuse est par elle-même uniforme, et il ne peut guère y avoir de saillant que la fidélité avec laquelle on s'y consacre.

Il est certain toutefois que celles de notre sœur apparurent de grand prix, [1] puisque les Supérieurs l'approuvèrent comme fondatrice du couvent du Rosaire, à Marino. Pour réaliser la sainte entreprise, elle mit son habileté à se procurer des aumônes qui lui permirent de faire face aux dépenses de la construction matérielle.

Lorsque celle-ci fut assez avancée pour qu'il fut possible d'habiter le nouveau monastère, elle s'y rendit. [2] Mais auparavant, c'est-à-dire le 20 mai 1676, elle alla chez les Dominicaines de Sainte Marie Madeleine au Quirinal, pour s'y choisir une compagne afin de ne pas trop affaiblir la communauté de San Domenico e Sisto, en lui demandant trop de religieuses.

Elle y trouva la Mère sœur Maria Giulia Lancellotti, religieuse de sainte vie, qui deux fois déjà avait été Prieure de sa communauté.

Elle choisit encore dans le même monastère une autre compagne, dont on ignore le nom.

Le 18 septembre de la même année elle revint à San Domenico e Sisto avec ses deux compagnes, et y passa trois jours pour prendre congé de ses sœurs qu'elle aimait et qu'elle ne devait plus revoir.

Elle partit pour Marino le 22 septembre, accompagnée du R.^{me} Père Maître Général, de la noble Duchesse de Bassanello sa sœur, de la Princesse de Sonnino, sa belle-sœur, et d'autres dames, enfin

---

1 Sœur Pannilini, continuant ses métaphores, dit que les vertus de sœur Isabella « furent de grand carat. ».

2 Le Bref de fondation du monastère de Marino est daté du 8 mai 1675. Il avait été rédigé par les PP. Bonfiglio et Giacinto Passerini, de Sainte-Sabine, qui encouragèrent la fondation de leur mieux et la dirigèrent,

de Son Excellence Don Lorenzo Onofrio, grand Connétable, son frère.

Elle commença généreusement sa fondation, mais ne put l'achever; elle ne survécut en effet qu'un peu plus de quatre années, et elle mourut le 5 février 1682, après une douloureuse maladie.

Elle avait tout souffert avec une admirable patience, qui édifia profondément ses filles spirituelles.

Afin que ne restât pas incomplète une entreprise qui était une gloire pour notre monastère, et qui devait servir beaucoup à la gloire de Dieu, et ajouter un éclat nouveau à celle de notre Ordre, les Supérieurs envoyèrent quatre autres religieuses pour la compléter: sœur Maria Agnese Costaguti, sœur Maria Colomba Colonna, la sœur de la défunte, et les deux sœurs converses Apollonia et Amata.

Le Traducteur interrompt ici l'énumération un peu sèche de sœur Pannilini, pour intercaler des détails fort intéressants que fournit la *Chronique* du couvent de Marino sur sœur Isabella Colonna et sa fondation. L'auteur de la *Chronique* vivait avec sœur Isabella elle-même, et avait appris beaucoup de sa bouche.

Antonia Colonna, plus tard sœur Isabella, naquit à Palerme le pays de sa mère, le 22 mars 1634. Elle avait six sœurs et plusieurs frères; elle était la seconde de la famille.

Son père s'étant fixé à Rome, elle fit son éducation dans le couvent de San Silvestro.

Elle avait des pensées élevées, était intelligente, mais fort mondaine. Elle songea d'abord à épouser le Prince de Caserta: Dieu changea ses idées et voici de quelle manière. Les sœurs de San Domenico e Sisto furent terriblement affligées par l'effondrement d'une partie de leur monastère, où deux de leurs religieuses trouvèrent la mort, et plusieurs furent grièvement blessées.

La femme du Connétable Marc'Antonio qui aimait beaucoup ce monastère, eut l'idée d'y envoyer sa fille pour quelques mois, afin de distraire et de consoler les sœurs.

Donna Antonia se rendit aux désirs de sa mère. Les religieuses aimaient beaucoup les conversations de la jeune fille, qui les charmait et en était choyée.

Celle-ci d'ailleurs ne songeait nullement à la vie religieuse et ne se préoccupait que d'ambitions mondaines.

C'est alors, dit la *Chronique*, que le Seigneur jeta sur elle ses regards de complaisance pour en faire son épouse. Elle racontait

elle-même, et je l'ai entendue, dit la Chroniste de Marino, comment la Divine Bonté, par des excitations intérieures, lui inspirait de laisser les grandeurs du monde. Ces pensées lui venaient surtout lorsqu'elle assistait au chœur, et que les bonnes religieuses y chantaient le *Salve Regina*. C'était à ce point que Donna Antonia, craignant de céder à ces inspirations, trouvait constamment des prétextes pour ne pas se rendre au *Salve Regina*.

Elle finit néanmoins par s'avouer vaincue, et elle demanda l'habit religieux, qui lui fut accordé le 2 avril 1649, jour de sainte Agnès de Montepulciano.

Elle avait alors 22 ans.

On lui assura 400 écus de rente et on lui donna une sœur converse du nom de Violante.

L'année suivante, elle fit profession, et elle renonça alors, en faveur de Don Onofrio Colonna, son frère, à un héritage de 30,000 écus, que lui avait laissés son aïeul maternel.

A son exemple trois de ses sœurs entrèrent dans le même monastère.

Les débuts de sa vie religieuse n'eurent rien de brillant: elle aimait les conversations et les affections du dehors. Mais sous la direction de quelques pieux religieux de Sainte Sabine, le P. Maître Clemente da Genova, de Fra Giacinto Passerini da Sestola, de Fra Michele Arcangelo Nanni, elle se transforma complètement, et elle brûla ce qu'elle avait adoré.

Elle fit de rapides progrès dans la piété, et, avec son âme ardente, elle arriva au sublime de la générosité.

Elle songea à créer à Marino, qui était un fief des Colonna, un monastère d'observance parfaite. Pour ce motif, elle voulut connaître de près celui de la Maddalena, célèbre par son austérité.

Quand tout fut préparé, et pendant les trois jours d'adieu qu'elle passa à San Domenico e Sisto, elle obtint l'autorisation de visiter San Sisto Vecchio, le berceau de l'Ordre à Rome, Santa Sabina, où elle trouva le P. Giacinto Passerini, le neveu du grand Canoniste, et son Directeur spirituel.

Le 21 septembre, on se mit en route pour Marino, par la voie de Frascati. Les sœurs étaient accompagnées de la comtesse Stella, de l'abbé Giuseppe Moscardini, et des futures novices, au nombre de douze.

Sœur Giulia Lancellotti était Prieure, et sœur Isabella Colonna Procureuse.

On ne put arriver le même jour à Marino, et du reste le Connétable, seigneur du lieu, qui devait assister à leur entrée, était retenu à Rome ce jour-là, pour les fêtes de l'exaltation du Pape Innocent XI.

On n'y arriva que le 22 septembre, fête de saint Maurice. La population toute entière était dans l'allégresse à leur arrivée. L'anedocte comique ne fit point défaut. Et en effet, Son Excellence le Connétable avait fait le matin un banquet somptueux, « un vrai banquet de Connétable », dit la *Chronique*. Comme il restait une quantité de provisions de bouche, le Connétable ordonna aux serviteurs de tout porter à sa sœur, qui était déjà enfermée dans son monastère.

Ce qui devait arriver arriva: les serviteurs naturellement n'obéirent pas, mangèrent les restes et ne portèrent au couvent que quelques fruits. De sorte que la communauté, le soir, n'eut pour approvisionnement que ces fruits, et quelques haricots crus. On alluma le feu dans une petite cheminée, pour y cuire les haricots: mais point de cuiller pour les retirer de la marmite! « Notre bonne Mère, dit la *Chronique,* notre chère Mère Isabella, agenouillée à terre, les retirait de la marmite avec un morceau de bois, et nous l'entourions pour l'aider. Ce fut notre premier repas. Il était assaisonné par la pauvreté: il n'en fut pas moins très joyeux ».

La sainte fondatrice donnait l'exemple à toutes. Elle était admirable d'humilité et d'obéissance.

Jamais elle ne consentit à commander, et ne voulut jamais qu'obéir. Elle portait le bois à la cuisine, servait à table, gouvernait le poulailler, comme je l'ai vu moi-même, dit encore la sœur qui rédigea les débuts de la *Chronique* de Marino.

Elle mourut le 5 février 1682, ayant à peine atteint la 48^{me} année de son âge, la 33^{me} de sa vie religieuse.

Au moment d'entrer en agonie, elle demanda pardon à toutes les sœurs présentes, et à celles de San Domenico e Sisto. Elle disait encore: « A quoi me servirait-il maintenant d'être Duchesse de Caserta? Ma seule consolation est d'être couchée pauvre religieuse sur ce petit lit ».

Selon ses ordres, on revêtit son cadavre de la plus vieille robe de la maison, et on lui mit une couronne d'épines sur la tête.

Son frère, le Connétable, en fit faire le portrait sur le cadavre « par un peintre fameux ». On ne dit pas quel fut ce peintre, mais

la peinture n'a pas été perdue, et elle se conserve encore dans le monastère de Marino avec celui de la Mère Lancellotti. [1]

La communauté du Saint Rosaire de Marino, n'a point dégénéré de sa ferveur première, et reste florissante encore de nos jours: tant avait été forte et profonde l'impulsion donnée à la première heure.

LXXXVI. — **Mère soeur Cherubina Mattei.** Cette religieuse reçut l'habit dominicain des mains de Mère sœur Raffaella Margani, qui fut Prieure de 1606 à 1608, mais on ne sait pas le jour de son élection.

On ne sait pas non plus si elle était la sœur de Mère sœur Aurora Mattei, rencontrée plus haut.

Son existence fut une oraison continuelle. Comme abîmée en Dieu avec le Christ, elle goûta toutes les délices de la vie intérieure, bien que notre regard n'en puisse rien deviner, puisqu'on se contente de nous raconter sèchement qu'elle reçut beaucoup de faveurs spirituelles. On désigne seulement deux grâces, et peut-être les moins importantes, puisqu'elles se rapportent à la santé corporelle.

La première est que par son Ange Gardien, envers qui elle avait une grande dévotion, elle fut préservée de la foudre qui tomba à ses côtés, et qui miraculeusement ne lui brûla que les vêtements, et lui fit une simple égratignure dans la peau au flanc et au pied.

La seconde est que par la singulière protection de sainte Marie in Portico et de saint Antoine Abbé, elle fut délivrée de la peste dont elle avait été fortement atteinte, pendant que le fléau désolait Rome en 1656.

En 1662, on l'élut Prieure, mais elle n'eut pas la consolation de voir grandir le nombre de ses filles.

Elle rendit à Dieu sa sainte âme, à l'âge de 96 ans, atteinte qu'elle fut de la fièvre et d'une fluxion de poitrine, le Samedi Saint de 1681, qui tombait cette année-là le 5 avril.

LXXXVII. — **Soeur Flavia Domitilla Capizucchi.** Elle était la fille de noble seigneur Paolo Capizucchi.

Avec sa sœur Maria Garsia, elle avait reçu l'habit dominicain le 14 mai 1624.

---

1 Nous devons ce renseignement à notre ami le P. Girardin, qui a rendu et rend encore de si éminents services à cette communauté.

Elle fut un modèle d'observance régulière durant toute sa vie.

Elle supporta avec une patience exemplaire une infirmité de 30 ans, qui d'ailleurs ne l'empêchait point de vaquer à quelque œuvre de charité. Ainsi chaque matin pendant longtemps elle lavait et baisait les pieds d'une converse infirme.

Elle aima beaucoup le silence et la pauvreté. Elle donnait aux pauvres tout ce qu'elle pouvait. Contrairement à certaines personnes qui se privent plus volontiers du nécessaire que du superflu, elle se privait du superflu pour le prochain, et se contentait pour elle-même du nécessaire absolu.

Elle tomba elle aussi parmi les ruines le 8 septembre 1648: ce fut merveille qu'elle put échapper au péril d'elle-même et sans le secours de personne.

C'est le 28 avril 1681, qu'elle entra dans son éternelle paix.

Avec le concours de sa sœur, elle fit paver en marbre tout le chœur de l'église.

A sa mort, elle comptait 70 ans d'âge.

LXXXVIII. — **Soeur Marta, converse.** On sait d'elle qu'elle mourut le 30 juin 1681: et c'est tout.

En général, on ignore tout des sœurs converses, parfois jusqu'à leurs noms.

Ce serait une erreur de penser qu'au point de vue de la sanctification personnelle, cette situation est défavorable. Elle est au contraire privilégiée au point de vue des facilités que les appelées y trouvent pour la pratique de l'humilité, de la piété, du travail et du dévouement.

LXXXIX. — **Soeur Maria Altomira Puppio ou Papi.** Elle était la sœur de sœur Domenica Rosa, rencontrée ailleurs.

Son nom séculier était Vittoria.

Elle reçut l'habit dominicain le 16 août 1680. Bientôt elle fut atteinte de phtisie, et le 7 septembre 1682, à l'âge de 17 ans, elle entra dans son éternel repos.

Elle avait supporté son mal avec une admirable patience et en pleine conformité avec le divin vouloir.

Une pure jeune fille qui va mourir à 17 ans, renonçant généreusement à toutes choses de ce monde deux fois: et par sa profession religieuse et par l'acceptation sereine de la mort, et qui meurt en se montrant plus forte que le mal qui la détruit, c'est la plus touchante personnification de la vertu héroïque.

XC. — **Soeur Angela Caterina Mattei.** Son père était le noble baron Giuseppe Mattei.

Dans le monde elle porta le nom de Prudenza.

Elle endossa l'habit religieux le 3 avril 1654, et vécut en religion 28 années, donnant à toutes de grands exemples d'observance et d'humilité.

Elle mourut d'une hydropisie saintement supportée, le 17 mars 1683.

XCI. — **Soeur Plautilla de Sermoneta, converse.** Elle mourut le 8 janvier 1684, âgée de 42 ans.

XCII. — **Soeur Felice Perpetua Mattei.** Elle était la sœur de sœur Angela Caterina, qu'on a nommée plus haut.

Son nom séculier était Laura.

Elle prit les livrées religieuses le 21 septembre 1660.

Le Seigneur la visita par une longue et cruelle maladie, et elle rendit son âme à Dieu le 19 mars 1684, à l'âge de 37 ans.

En elle s'était montrée cette Providence divine, qui selon le Sage « éprouve l'or au four pour le purifier, et le vase pour le consolider ». [1]

XCIII. — **Mère soeur Maria Camilla Giustiniani.** Elle était la fille de noble seigneur Vincenzo Giustiniani.

C'est le 10 avril 1621 qu'elle célébra sa vestition religieuse.

En 1674 et en 1682 elle fut élue Prieure.

Vers la fin du second priorat, c'est-à-dire vers les débuts de 1684, elle fut frappée d'une violente attaque d'apoplexie. On appela le vénérable serviteur de Dieu Fra Bonaventura de Barcelone, Mineur Observantin, qui avait établi les Exercices de saint Bonaventure, et jouissait d'une grande réputation de sainteté, afin qu'il lui donnât sa bénédiction, et avec elle, si c'était la volonté de Dieu, la santé. Le vénérable Père s'agenouilla près du lit de la Prieure, et fit une prière; puis il affirma que la malade terminerait son priorat, comme elle le désirait et en avait exprimé le souhait.

Et en effet l'état de la malade s'améliora; elle survécut jusqu'au terme de ses deux ans de charge. Et même ce qui rend la prédiction plus certaine, c'est que le 29 avril de cette même année, jour où les Prieures font leur renonciation, la sœur fut frappée à

---

1 Sap. III, 6; Eccli., XXVII, 6.

nouveau par un coup d'apoplexie, auquel elle ne survécut que 30 heures. Elle mourut ainsi le 30 avril 1684.

C'est elle qui, en 1636, fit exécuter à ses frais le pavé en marbre de l'église.

XCIV. — **Mère soeur Raimonda Colonna.** Elle était la sœur des sœurs Beatrice et Clarice Colonna, dont nous parlons ailleurs.

Elle reçut l'habit dominicain le 2 mai 1605, et vécut 79 ans dans la vie religieuse.

Pour toutes, elle resta un exemple admirable. Son zèle pour l'avancement spirituel et temporel du monastère se manifesta en preuves innombrables.

En 1646, elle fit exécuter à ses frais le tabernacle qui se conserve aujourd'hui encore dans notre église. C'est un véritable monument de munificence et de piété insignes. On y lit son nom gravé.

En 1654, elle fut élue Prieure. Par son activité, elle put achever la construction de l'église, faire l'escalier commode qui y conduit, régulariser et paver la cour extérieure, donner une forme meilleure à la porte principale de l'église et à celle du monastère. C'est elle encore qui à ses frais fit construire la petite chapelle qui sert tous les jours, et où une petite pierre rappelle son souvenir.

Elle fut réélue en 1660: mais de ce priorat nous ne connaissons aucune particularité.

Durant les premiers jours de 1684 entra dans le monastère le vénérable serviteur de Dieu Fra Bonaventura de Barcelone, Franciscain, fondateur des pieux Exercices de saint Bonaventure; la Mère Raimonda se recommanda à ses prières, et lui dit qu'elle désirait mourir, pour jouir du bonheur éternel. Le serviteur de Dieu lui répondit qu'elle irait chanter l'*Alleluia* en Paradis. Et il en fut de la sorte, car elle expira saintement le 11 mai de la même année, quand durait encore le temps pascal. Elle comptait alors 93 ans d'âge.

XCV. — **Soeur Corona, converse.** Sa vie toute entière fut un exemple admirable d'obéissance religieuse.

Elle mourut d'hydropisie, le 31 mai 1684, à l'âge de 75 ans.

XCVI. — **Mère soeur Maria Caterina Celsi.** Elle était la sœur de sœur Ortensia, que nous avons déjà nommée.

Elle collabora avec elle à l'érection de la chapelle du Rosaire.

Elle passa 70 ans dans la vie religieuse, presque toujours infirme, et se montra un modèle parfait de patience.

Elle souffrit atrocement de la maladie de la pierre, et mourut d'un cancer à l'estomac, le 19 octobre 1684.

C'est le 5 février 1614 qu'elle avait revêtu l'habit religieux.

A ses frais elle avait fait exécuter en marbre l'autel du chœur d'en-haut.

La vertu de patience est l'une des plus nécessaires dans la vie, pour en supporter les innombrables misères, pour conserver l'égalité d'esprit, la possession entière de sa raison au sein des tribulations, écarter par la longanimité et la constance qu'elle inspire, les obstacles aux autres vertus.

Quand nous n'aurions pas les documents qui louent la patience de sœur Maria Caterina, nous pourions l'affirmer à raison de cette liberté d'esprit, qui au milieu des souffrances lui permettait de sortir assez d'elle-même, pour s'occuper du bien et des œuvres de son couvent.

XCVII. — **Mère sœur Anna Margherita Altemps.** Elle était fille du noble Duc d'Altemps et de noble Duchesse Madreozzi.

C'est le 6 juin 1632 qu'elle fit sa vestition.

Elle fut une religieuse de sainte vie, d'une grande piété. Ses scrupules prolongés contribuèrent à purifier son âme.

A ses frais, elle avait fait construire la chapelle du Crucifix.

Elle fut frappée de mort subite le 8 décembre 1684, une heure après avoir reçu la communion.

XCVIII. — **Sœur Cherubina, converse.** Sa vestition eut lieu en 1685. On ne sait d'elle autre chose: c'est pourtant beaucoup de savoir que régna un jour dans son âme cet élan qui accompagne l'acte du changement de vie signifié par le changement de costume.

XCIX. — **Soeur Brigida, converse.** Elle partit pour le ciel le 25 novembre 1686, après avoir supporté avec beaucoup de patience une phtisie qui avait duré 25 ans. Cet éloge en résume beaucoup d'autres.

C. — **Mère soeur Maria Maddalena Fonseca.** C'était la sœur de sœur Maria Celeste Fonseca, déjà nommée.

Elle revêtit l'habit religieux le 14 juin 1621, et elle mourut le 3 février 1687 d'une fièvre ardente que lui avait causée une chûte,

A ses frais, elle construisit la belle balustrade en marbre dans le chœur.

C'est un témoignage de sa piété généreuse et de son goût sobre et magnifique.

CI. — **Mère soeur Angela Pulcheria Rocci.** Son père était noble seigneur Antonio Rocci et sa mère Dame Pulcheria Maffei.

C'est le 22 avril 1641 qu'elle fit sa vêture, et c'est le 4 octobre 1687, qu'après une courte maladie elle prit son éternel repos, étant âgée de 63 ans.

Dans le monde, elle s'était appelée Vittoria.

C'est lorsque Dieu manifestera les œuvres de chacun, que seront remplis les vides qu'offrent les grandes lignes nues de ces existences, où l'on ne devine aujourd'hui que la lueur du fond commun de la vie religieuse.

CII. — **Mère soeur Maria Giovanna Piroti.** Elle naquit de noble seigneur Ascanio Piroti.

C'est en 1628, le 2 janvier qu'elle revêtit le costume dominicain.

En 1684 elle fut élue Prieure, et gouverna avec beaucoup de prudence et de charité.

Sa pieuse mort survint le 14 décembre 1687. Elle avait 77 ans d'âge.

Dans les deux mots d'éloge qu'on vient de lire est renfermée toute la loi de la sainteté: car la prudence appelle, unit et dirige toutes les vertus, de même que la charité les divinise toutes en les élevant jusqu'à Dieu.

CIII. — **Mère soeur Agostina Carducci.** De cette sœur on ne connaît que le jour de sa mort qui fut le 23 décembre 1687.

On peut ajouter cependant qu'elle dut vivre longuement dans sa vie religieuse, puisqu'elle est comptée parmi le nombre des « Mères ».

Elle ne dut pas au reste s'écarter des saints exemples que lui donnèrent à San Sisto les autres religieuses de sa noble famille.

CIV. — **Soeur Adriana Aspetti, converse.** Durant sa vie elle fut un modèle d'édification, et elle mourut, âgée de 72 ans, le 4 octobre 1688.

L'éloge est court, mais complet, car la règle religieuse nous dit tout ce qu'il faut faire, pour être un modèle d'édification.

CV. — **Mère soeur Maria Luigia Mattei.** Elle était fille de noble seigneur Asdrubale Mattei.

C'est en 1611 qu'elle revêtit l'habit dominicain.

Elle fut une religieuse remarquable par sa prudence et son amour de l'observance régulière.

Son instruction ne fut pas moins exceptionnelle.

Elue Prieure en 1670, elle organisa l'Archive, et y ajouta le catalogue de toutes les écritures qui s'y conservent.

Durant ses dernières années, elle vécut infirme et aveugle, toujours gaie, à la très grande édification de toute la communauté.

Elle entra dans son éternité le 7 octobre 1688, à l'âge de 95 ans.

Dans le monde elle s'était appelée Vittoria.

On voit que cette excellente religieuse put se rendre le témoignage d'avoir « rempli » vraiment sa longue existence.

Il est souverainement regrettable que le catalogue qu'elle avait dressé des écritures conservées aux Archives ait disparu. Mais hélas! les incendies ont passé par là, les déprédations commises par les barbares envahisseurs y ont sévi: il n'en reste pas trace.

CVI. — **Mère soeur Maria Agostina Huraudi.** Elle dut le jour à noble seigneur Agostino Huraudi.

C'est le 2 mars 1628 qu'elle fit sa vestition, en même temps que sœur Maria Huraudi sa sœur.

Elle se distingua par son amour de l'observance, et par son zèle à maintenir l'honneur et le bon renom de son monastère.

Par dévotion envers la Madonne de saint Luc, elle la fit recouvrir entièrement d'une parure d'argent ornée de pierres précieuses, comme on le voit encore de nos jours, bien que la parure ne soit plus la même, l'ancienne ayant été fondue pour aider à assouvir les vainqueurs du Pape.

Elle rendit son âme à Dieu le 23 décembre 1688, étant âgée de 88 ans.

Soixante ans de bonne vie religieuse! C'est l'entrée au Paradis.

CVII. — **Mère soeur Angela Pia Capranica.** Elle dut le jour à noble seigneur Camillo Capranica, et à noble Dame Lucrezia Cecchini.

Elle reçut l'habit sacré le 29 décembre 1630, en même temps que sœur Angela Serafina sa sœur.

Elle mourut pieusement le 2 mars 1690.

C'est tout ce qu'il y a de plus bref et de plus sec comme

notice: c'est à peine le bois de l'ancadrement. Il faut le remplir par 60 ans de vertus religieuses, basées sur cette vertu du renoncement qui grandit le cœur assez pour qu'il ne donne plus d'importance qu'aux choses célestes.

CVIII. — — **Mère soeur Maria Costaguti.** Ses parents furent noble seigneur Prospero et Dame Paola Costaguti.

Le 15 février 1637, elle revêtit l'habit religieux; en 1688 et 1690 elle fut élue Prieure de sa communauté. Elle fut confirmée après cette dernière élection, mais elle ne survécut que cinq mois à sa confirmation, et elle entra dans l'éternité le 12 octobre de la même année 1690.

Nous ne pouvons deviner si elle fut la sœur de sœur Maria Vincenza que nous avons nommée plus haut.

CIX. — **Soeur Maria Olimpia Cardano.** Son père fut noble seigneur Giovan Battista Cardano; sa mère, Dame Virginia Huraudi.

Dans le monde, elle s'appelait Maria Fausta.

Elle endossa les livrées dominicaines le 26 septembre 1647, et elle mourut le 24 novembre 1690.

Les traditions de piété et de vertu que lui léguèrent ses tantes, les sœurs Huraudi à San Sisto, lui furent en même temps une lumière et une force.

CX. — **Soeur Maria Virginia Toscanella.** Elle était la fille de noble seigneur Marco Antonio Toscanella.

Elle fut admise à la vestition dominicaine le 7 mai 1622.

Dans l'écroulement d'une partie du couvent, le 8 septembre 1648, elle se trouva en grand danger de perdre la vie.

On la nomma Prieure en 1678; sa mort arriva le 26 novembre 1690.

Qu'on l'ait élue Prieure à cet âge avancé, c'est la preuve de sa longue et édifiante fidélité à ses devoirs religieux.

CXI. — **Soeur Maria Agnese Costaguti.** Elle avait deux sœurs dans le monastère: sœur Paola Maria et sœur Maria Candida, que nous avons nommées ailleurs.

Dans le monde elle s'était appelée Laurenzia.

Elle revêtit les livrées dominicaines le 24 janvier 1643, et partit pour son éternité le 11 août 1691.

Elle acheva la fondation du monastère de Marino.

Ce seul acte de zèle, voulu par elle et par ses compagnes en

faveur de la communauté de Marino, si ardente pour le bien de la vie religieuse, nous laisse deviner tout ce qu'il y avait de générosité dans l'âme de sœur Agnese pour le bien le meilleur.

CXII. — **Mère soeur Maria Prudenza Garsia Mellini.** Elle était la fille de noble seigneur Paolo Garsia Mellini, et la sœur des sœurs Maria Vittoria, Cecilia et Arcangela, nommées autre part.

Le 22 mai 1626, elle reçut l'habit religieux en même temps que sa sœur Arcangela.

En 1680, elle fut élue Prieure, et elle mourut pieusement le 24 août 1691.

Son élection au priorat et la sainteté de sa mort nous apprend la sainteté de sa vie religieuse.

CXIII. — **Mère Soeur Cristina Lante.** Elle reçut le jour de seigneur le Duc Lante et de Donna Cristina Altemps.

Au Baptême, elle reçut le nom de Angelica.

Elle revêtit l'habit religieux le 22 janvier 1675, et fit sa profession solennelle le 26 du même mois, l'année suivante.

Elle passa à meilleure vie le 9 septembre 1691.

Ses parents étaient trop dominicains de cœur, sa famille était trop généreusement représentée dans l'histoire de San Domenico e Sisto, pour que sœur Cristina n'ait pas eu à cœur de marcher courageusement dans la même voie.

CXIV. — **Soeur Paola, converse.** Elle partit pour le ciel le 31 mai 1692.

CXV. — **Soeur Lucia, converse.** Elle entra dans son éternité le 24 décembre 1693.

CXVI. — **Mère soeur Angela Beatrice Nunez.** Elle était la fille de noble seigneur Gonzalvo Nuñez.

Dans le monde, elle avait porté le nom d'Anna.

En même temps que sa sœur Maria Antonia, elle reçut l'habit religieux des mains de Mère Cintia Capizucchi, le 9 octobre 1647.

Fidèles toutes deux aux liens de l'amour fraternel, elles les enoblirent par ceux de la religion et de la vertu.

Elles devinrent un exemple de perfection pour toutes.

Pour faire leur éloge, puisque nos sœurs ont été si parcimonieuses à leur rendre l'hommage dû à leurs mérites, il suffira de

rappeler que par une exception très rare, elles furent en 1694, appelées toutes les deux au gouvernement de la communauté: sœur Angela Beatrice comme Sous Prieure, sœur Maria Antonia comme Prieure. Pendant le temps fort court qu'elles dirigèrent ensemble la communauté, elles édifièrent toutes les sœurs par leur zèle dans l'observance régulière.

Sœur Angela Beatrice ne tarda pas à succomber à la suite d'une courte maladie. Sa mort arriva durant cette même année de 1694, le 9 octobre, jour de l'anniversaire de sa consécration à Dieu.

Elle vécut 47 ans dans le cloître, très retirée, étrangère à tout intérêt, à toute attention du côté du monde, dépouillée de toute passion terrestre, détachée de tous, uniquement appliquée au véritable service de Dieu.

CXVII. — **Soeur Urbana Felice Mellini.** Elle naquit de noble seigneur Mario Mellini et de Dame Ginevra Capponi.

Dans le monde, elle se nomma Ortensia.

Elle revêtit les devises religieuses le 8 août 1660, et alla recevoir sa récompense dans l'éternité le 24 décembre 1694.

Sa piété dans le monastère de San Domenico e Sisto était une tradition de sa famille.

CXVIII. — **Mère sœur Maria Giulia Lancellotti.** Elle avait reçu l'habit dominicain dans le monastère de Santa Maria Maddalena, au Quirinal, et elle y fut Prieure deux fois.

Elle accompagna ensuite comme Prieure, à la fondation de Marino la Mère sœur Maria Isabella Colonna.

La fondation terminée elle ne voulut pas se séparer de ses compagnes de fatigues, et se fixa à San Domenico e Sisto, le 15 juin 1684, où elle vécut encore 12 ans.

Ayant laissé sa dot religieuse à son premier monastère, elle faisait payer à San Domenico e Sisto par son frère une pension de six écus mensuels. A ce même frère elle demanda en mourant de donner la somme de 1000 écus au couvent de Marino.

Elle mourut pieusement le 5 décembre 1695.

CXIX. — **Sœur Pazienza, converse.** Cette sœur, au nom symbolique, reçut l'habit religieux en 1660, et elle mourut le 26 avril 1696.

CXX. — **Soeur Eufrasia Sacchi, converse.** Elle reçut le jour de Simone et Chiara Sacchi.

Son nom séculier était Vittoria.

Elle fut admise à la vestition vers 1678, et mourut le 25 mai 1696.

CXXI. — **Mère soeur Maria Vincenza Costaguti.** Cette sœur quitta ce monde le 29 décembre 1696.

C'est tout ce que nous disent les documents. Il faut pourtant observer que ce simple mot ne manque pas de richesse.

Sœur Maria Vincenza porte un nom qui à San Domenico e Sisto est le symbole des plus belles vertus religieuses.

Elle eut le titre « Mère, » c'est-à-dire qu'elle y a passé de longues années.

Le silence qui l'entoure a aussi son éloquence, et nous apprend qu'elle a fait le bien sans qu'on l'ait dit autour d'elle : le bien pour le bien.

CXXII. — **Sœur Chiara Maria Altemps.** Elle était la sœur de Maria Innocenza, signalée ailleurs.

On dit qu'elle était la quatrième de quatre sœurs devenues dominicaines; mais il en est deux parmi elles que nous n'avons pas encore réussi à retrouver.

Dans le monde elle se nomma Donna Chiara.

Elle célébra sa vêture les premiers jours de janvier 1660, et elle mourut pieusement le 20 novembre 1697.

Toutes ces religieuses à nous connues comme issues de l'illustre famille Altemps, furent admirables par leurs vertus et par leurs exemples.

Il en est dont les noms même ont disparu parmi les hommes. Nous n'imaginons rien de plus éloquent que ce silence qu'ont voulu les mortes, lorsqu'elles s'enfermèrent derrière les grilles de leur monastère. Rien de plus imposant et de plus instructif qu'un cimetière de vieux couvent, où l'on trouve une forêt de croix sur les tombes, sans un nom de défunt. Seul un grand Crucifix s'élève au milieu étendant ses bras sur ces poussières inconnues, et par lui réservées encore à la vie. La créature disparaissant dans son néant devant le Créateur infini ; c'est le fond de toute la religion résumée dans cette parole du Christ à Catherine de Sienne : « Ma fille, souviens-toi que je suis celui qui est, et que toi tu est celle qui n'est pas. »

CXXIII. — **Sœur Pietra Angelica Altemps.** Elle naquit du sei-

gneur Duc Pietro Altemps et de noble Duchesse Angelica dei Medici.

Dans le monde elle se nomma Lucrezia.

Elle fit sa vestition religieuse le 30 avril 1648, en même temps que sa sœur Maria Angelica.

Elle donna au monastère, avec l'autorisation voulue, la somme de 1000 écus, placés au Mont-de-piété, dont le revenu servirait pour les frais de musique dans notre église. De ce don une reconnaissance fut faite par la Prieure sœur Maria Maddalena Fonseca, le 15 avril 1678.

Le 21 juin 1698, semble-t-il, la zélée religieuse alla recevoir au ciel sa récompense.

CXXIV. — **Soeur Angela Felice Olgiati.** Elle reçut le jour de seigneur Francesco et de Dame Vittoria Olgiati.

Dans le monde elle porta le nom de Elena.

Elle revêtit l'habit dominicain le 10 février 1667, et elle mourut le 26 octobre 1698.

CXXV. — **Soeur Angela Serafina Capranica.** Elle naquit de noble seigneur Camillo Capranica, et de noble Dame Lucrezia Cecchini.

Elle fut admise à la vestition religieuse en même temps que sa sœur Angela Pia, le 29 décembre 1630.

Elle rendit son âme à son Créateur le 25 décembre 1698.

C'est tout ce que nous savons d'elle. Rappelons pourtant qu'ayant ainsi vécu dans un milieu social, dans un milieu domestique, dans un milieu monastique très profondément pénétrés de christianisme, son âme dut s'élever sans peine jusqu'aux sommets de la perfection.

CXXVI. — **Mère Soeur Maria Diana Bonesi.** Cette sœur eut comme parents noble seigneur Bartolomeo Bonesi et Dame Diana Donati.

Elle célébra sa vestition religieuse le 12 mai 1641, en même temps que sa sœur Maria Flavia.

Son nom séculier était Maria ; en religion elle s'appela Maria Diana.

Elle mourut le 8 janvier 1699, ayant passé 58 ans au service de Dieu.

C'est une vie qui vaut la peine d'être vécue.

CXXVII. — **Soeur Faustina, converse.** Elle rendit son âme à son Créateur le 29 janvier 1600.

CXXVIII. — **Mère soeur Maria Eleonora Alaleone.** Son père fut le noble seigneur Paolo Alaleone.

Dans le monde, elle se nommait Ortensia.

C'est le 22 janvier 1640 qu'elle fit sa vestition religieuse, et le 4 du même mois, 1700, elle passa à la vie meilleure.

Elle fit ériger entièrement à ses frais l'autel de sainte Marie Madeleine, pénitente.

On lui fit présent des reliques de saint Emilien et de saint Arcade, martyrs.

CXXIX — **Sœur Apollonia, converse.** Elle quitta ce monde le 6 avril 1700.

CXXX. — **Mère sœur Teresa Maria Pia Bonelli.** Ses parents furent le seigneur Duc de Bonelli et Donna Isabella Ruiz, et ils l'appelèrent Teresa.

Elle revêtit l'habit religieux le 22 juin 1676, et fit sa profession le 4 juillet de l'année qui suivit. On ignore la date précise de sa mort.

Elle était issue d'une famille tout imprégnée de souvenirs domicains, représentés surtout par Pie V et par le Cardinal Bonelli: de là le nom de Pia qu'elle prit lors de sa vestition religieuse, et dont elle réalisa la signification.

CXXXI. — **Mère sœur Bonaventura Cavallerini.** Elle était la sœur de sœur Maria Violante nommée ailleurs.

Elle fut admise à la vestition le 25 juillet de l'année 1659.

Avec sa sœur, elle donna à l'église une belle croix d'argent.

CXXXII. — **Mère sœur Cecilia Mellini.** Elle était la sœur de sœur Urbana Mellini, et elle reçut l'habit religieux en même temps qu'elle, le 8 août 1660.

Elles s'aidèrent fraternellement et généreusement dans le bien, et selon le mot des proverbes, elles furent « comme une ville forte ».

Sœur Cecilia dut vivre assez longtemps dans la vie religieuse puisqu'elle porte le titre de « Mère ».

CXXXIII. — **Sœur Maria Costanza Altemps.** Elle était la sœur des sœurs Maria Innocenza et Chiara Maria, rencontrées ailleurs.

Son nom séculier avait été Donna Lucrezia.

C'est le 7 février 1667, qu'elle fut admise à la vestition religieuse.

D'elle nous ne savons pas autre chose: mais sa vie dut être pieuse et sainte, comme celle de ses sœurs aînées, comme celle de sa sœur cadette qui se donna avec elle à la vie religieuse, et que nous retrouverons ailleurs.

CXXXIV. — **Mère soeur Aurea Piroti.** Ses parents furent noble seigneur Nicolò Piroti et Dame Lucrezia Grimaldi.

Son nom séculier avait été Anna Maria.

Elle revêtit l'habit religieux le 6 août 1671.

Elle dut passer de nombreuses années dans la vie religieuse, puisqu'elle y porte le titre de « Mère ».

CXXXV. — **Sœur Aurea Marzia Piroti.** Sur cette religieuse nous ne trouvons aucune indication que celle de son nom.

Le livre de vie nous renseignera un jour sur la générosité de son sacrifice.

CXXXVI. — **Sœur Tommasa, converse.** De cette sœur on ne nous a transmis que son nom, comme encadré du silence, de l'humilité et des labeurs de sa vocation.

CXXXVII. — **Sœur Felicità, converse.** De celle-ci pareillement nous ne savons que le nom et la grâce de la vocation religieuse que Dieu lui accorda.

CXXXVIII. — **Soeur Benedetta, converse.** Il semble que cette sœur n'eut qu'une existence très courte, remplie toute entière par la générosité de sa vocation et la grâce de sa profession religieuse.

CXXXIX. — **Soeur Reginalda, converse.** Nous ignorons tout détail à son sujet, sauf sa vocation et sa persévérance. C'est beaucoup!

CXL. — **Soeur Domenica Rosa Papi, ou Passi? converse.** Elle s'appela dans le monde Francesca Vittoria.

Sa vestition religieuse eut lieu vers 1674.

Une ressemblance de nom a fait croire que cette sœur converse se devait confondre avec la sœur de chœur qui s'appela de même. Mais un examen plus attentif nous persuade qu'il s'agit réellement de deux personnes différentes.

CXLI. — **Soeur Maria Francesca Vittoria, converse.** Elle reçut l'habit religieux vers 1674, puis elle disparaît aux regards des hommes.

CXLII. — **Soeur Clemenza, converse.** Son nom dans le monde était Loreta. Vers 1674 fut admise à la vestition religieuse.

CXLIII. — **Sœur Marcella, converse.** De cette sœur nous ne savons que le nom et la vocation.

CXLIV. — **Sœur Osanna, converse.** De cette sœur encore nous n'avons aucune particularité à signaler.

CXLV. — **Sœur Domenica Severini, converse**. Son nom seul nous est transmis dans le témoignage du don qu'elle fit d'elle-même à Dieu.

CXLVI. — **Sœur Ippolita, converse.** D'elle non plus nous ne savons rien, sauf son nom auréolé des grâces de la vie religieuse.

CXLVII. — **Sœur Faustina, converse.** De cette sœur non plus nous ne savons que le nom et la grâce dont il rayonne.

CXLVIII. — **Sœur Lodovica, converse.** Nul renseignement ne nous a été transmis sur elle, si ce n'est qu'elle fut religieuse persévérante. C'est pourtant beaucoup: c'est même assez pour elle.

CXLIX. — **Sœur Isabella Rufini, converse.** Elle était fille de Giovanni Rufini, de Poggio-Catino.

Dans le monde elle avait porté le nom de Francesca.

Elle célébra sa vestition religieuse vers 1670.

En voyant défiler ces ombres muettes et sympathiques avec leur seul nom, et parfois même innommées, nous pensons à la comparaison du grand poète chrétien, rencontrant dans son Paradis des âmes pareilles à des lueurs bienheureuses:

Comme à travers un cristal transparant et pur,
Ou, dans l'eau brillante et tranquille,
Et non point si profonde qu'elle devienne obscure,
Nous reviennent les lignes des choses
Si débiles, qu'une perle sur un front blanc
N'apparaît pas moins distincte à nos regards:
Ainsi je vis plusieurs lumières prêtes a parler [1]

1 *Parad.* *III*, 10.

LIVRE HUITIÈME

1700-1798

CHAPITRE I.

Le monastère.[1]

Le voisinage plus rapproché d'une époque plus récente ne nous apporte pas une facilité meilleure de nous reconnaître parmi les chères réminiscences de famille. Les premières vingt années de ce siècle ne nous apportent qu'une sèche nomenclature de vestitions et de décès. Le reste de la première moitié du siècle nous offre des renseignements abondants: mais vient ensuite une période de silence en tout et sur tout. Et si nos sœurs notent parfois ce qui les concerne ou regarde leur monastère, elles le font avec une telle réserve et une telle parsimonie, qu'à peine de temps en temps, et d'une manière superficielle, arrivons-nous à connaître quelque chose de leurs vertus.

Toutefois, à en juger de par tout l'ensemble, on peut conclure que loin de s'attiédir dans le chemin tracé par leurs aînées, elles y marchèrent avec courage et constance.

Au début de ce siècle, la construction du monastère, l'embellissement de l'église étaient terminés. Nos sœurs cependant conservèrent intact leur amour pour l'enceinte sacrée qui les gardait. Nous voyons apparaître ce zèle à travers les plus rigoureux silences, sinon dans les détails, du moins dans l'activité de celles qui furent

1 Ce chapitre est emprunté entièrement à la seconde rédaction des *Memorie* de sœur Tommasa Angelica Pannilini. Malgré quelques redites et quelques contradictions apparentes, nous le reproduisons en entier,

appelées au gouvernement. Nous voyons d'abord appelée au pouvoir la Mère sœur Maria Innocenza Altemps. Tout ce que nous savons d'elle autorise les meilleurs jugements.

Durant les trente six années qui suivirent, le monastère fut constamment gouverné par des sœurs qui reçurent l'habit religieux pendant le siècle passé, et qui toutes plus ou moins nous sont connues par la magnanimité de leur cœur et de leur piété.

Durant cette période, on fit de notables améliorations et embellissements au monastère.

En 1701, le peintre Giacomo Passalacqua restaura les peintures du chœur.

En 1711, croit-on, fut exécutée la nouvelle fresque qui représente Notre-Dame du Rosaire dans la chapelle de ce nom, qui en 1724, devint la chapelle de la Congrégation du Rosaire, érigée dans la clôture, par une patente du Maître Général Fra Agostino Pipia, en date du 10 décembre de la même année. Cette érection ne fut que pour la commodité des religieuses, parce que la Confrérie du Rosaire avait été érigée également dans l'église par le P. Général Fra Giovanni Tommaso Roccaberti, qui délivra la patente le 5 mai 1671.

En 1728, sous le priorat de Mère sœur Felice Vittoria Mellini, on trouve pour la première fois mention faite de l'offrande d'un calice et de cire offerts par le Sénat Romain à notre église: mais nous ne savons pas avec certitude si un tel usage commença cette année-là, ou si on l'observait déjà auparavant.

En 1729, nos religieuses, animées toujours d'un zèle ardent pour le culte de saint Dominique, embellirent de dorures la chapelle érigée sous son nom dans l'intérieur du monastère. Nous savons encore qu'à cette époque, nos sœurs ne se lassaient pas d'enrichir leur église de vases sacrés, d'ustensiles précieux, selon leur dévotion et les tendresses de leur piété.

Je trouve encore que durant cette période nos sœurs s'occupaient aussi de faire l'éducation de quelques jeunes filles appartenant à la haute noblesse, et dans la liste de leurs élèves, je remarque les noms les plus illustres.

Et cependant, à cette même époque, les vocations pour la vie du cloître deviennent plus rares, et l'on ne remplissait plus que péniblement les vides laissés par celles qui mouraient. Afin de maintenir florissante la vie de la communauté, et de résoudre une difficulté qui à cette époque n'était point rare et éloignait du cloî-

tre des vocations parfois sublimes, la Mère sœur Livia Borghese, durant son priorat, en 1744, obtint du Souverain Pontife Benoît XIV l'autorisation de donner l'habit religieux à six jeunes filles nobles de Rome, ou de l'Etat Romain, sans qu'elles eussent à fournir l'aumône dotale.

La même autorisation fut demandée à nouveau en 1760 par la Mère Prieure Aurora Celeste Alberici, au Souverain Pontife Clément XIII, qui l'accorda avec bienveillance en faveur de huit jeunes filles.

Dans la suite, ce beau trait d'amour pour le monastère et en même temps de charité, se reproduisit, pour le plus grand bien de la famille religieuse.

La même Prieure, sœur Aurora Celeste Alberici, durant sa charge, fit exécuter d'utiles améliorations dans le monastère : elle fit en particulier donner une forme plus convenable à la porte intérieure de la clôture, en la faisant transporter en face de la porte principale, tandis qu'auparavant elle se trouvait sur le côté : ce qui ne convenait guères au point de vue de l'art et de la commodité.

On croit que c'est elle encore qui fit construire le tambour de la porte, et l'embellit de peintures de grande valeur, dont la restauration coûta plus tard, en 1868, la somme de plus de 72 écus. Elle fit construire en même temps un autre tambour qui ferme le cloître du côté de la sacristie et empêche le courant d'air dangereux pour les religieuses.

Une autre œuvre bonne, datant de la même époque, témoigne autrement encore de la piété de nos sœurs. Quatre sœurs converses, sœurs Agnese Sinelli, Lorenza Barbarossa, Arcangela Colonnelli et Giulia Fantimi, conçurent l'idée de mettre en commun toutes les ressources qu'elles purent recueillir, pour faire un cadre d'argent, avec ornements dorés, à la Vierge dessinée par saint Luc, et y consacrèrent plus de 145 écus, et, un peu plus tard, elles en consacrèrent encore 122 à la restauration du « ciborio ».

En avril, 1762, le dernier mois du gouvernement de sœur Alberici, les sœurs de chœur voulurent compléter l'œuvre de dévotion commencée par les sœurs converses, en renouvelant l'ostensoir, qui, aux yeux de leur piété, semblait trop mesquin pour le service de Dieu. Elles en firent exécuter un plus grand, orné de diamants, de rubis, de topazes, lequel, sans compter la valeur de l'ancien, coûta plus de 360 écus.

Elles firent en outre un nouveau reposoir pour l'exposition

des Quarante Heures, et elles y dépensèrent plus de 227 écus.

Lorsque Mère sœur Angela Celeste Nuñez arriva au pouvoir, elle vit les grands inconvénients qu'il y a à faire passer par la porte principale du monastère le bois, le charbon, l'huile, le vin, etc. Elle résolut donc d'en faire ouvrir une autre qui devrait servir uniquement à introduire ces approvisionnements et autres choses analogues. Elle soumit son projet aux Supérieurs et au Prélat chargés de veiller sur la clôture des religieuses. Les deux autorités l'approuvèrent, et aussitôt la Prieure mit la main à l'œuvre. En 1763, le travail était achevé, et la porte fonctionnait à la grande satisfaction de toutes.

Au zèle et à l'activité de la Prieure répondait l'ardeur des religieuses, qui ne cessaient d'imaginer de nouveaux moyens de payer au monastère leur tribut d'amour filial. En 1767 sœur Maria Colomba Marenotti fait exécuter la grande conque dorée qui sert pour le lavabo, et, l'année suivante, le beau pupitre en noyer que l'on voit aujourd'hui encore au milieu du chœur. C'est encore vers la même époque que la porte du chœur fut renouvelée.

La même année, les religieuses de chœur et les converses s'entendirent unanimement pour faire restaurer et augmenter l'orgue du chœur par Antonio Alari. Cet orgue avait été construit en 1579, par Domenico Benvenuti da Colle Valle. Plus tard en 1800, ou mieux en 1798, il fut détérioré, mais bientôt il fut complètement renouvelé par Domenico Nepote.

En 1769 on restaura la cuisine, le réfectoire ; on reblanchit les dortoirs, on fit nettoyer les portes des cellules et toutes celles du monastère.

Lorsqu'en 1768, Mère sœur Eleonora Piroti fut élue Prieure, puis confirmée encore en 1770, son principal souci fut de reconstruire à la porte de l'église, un tambour absolument nécessaire pour s'abriter contre le vent qui règne à cette hauteur. Elle le vernit en blanc et or, pour l'adapter à la tribune de l'orgue placé au-dessus.

Elle fit en outre paver la quatrième partie du préau du cloître, pour assainir les caves, qui souffraient beaucoup de l'humidité envahissante. Dans l'autre préau, du côté de la vigne, elle fit ériger un énorme hangar, capable de tenir à couvert 70 mesures de bois, soit toute la provision annuelle du monastère.

Cependant la satisfaction de voir le couvent se pourvoir peu à peu de tout ce qui était utile fut interrompue par l'écroulement

d'un mur qui séparait le jardin de celui du Collège Irlandais. L'accident se produisit le 2 février 1771, vers 4 heures de l'après-midi. Il est vrai que dans cet accident il n'y eut que le dommage matériel de la dépense pour la reconstruction: ce fut cependant une inquiétude considérable, ne serait-ce que parce que la clôture resta ainsi ouverte, durant quelque temps: ceci n'est jamais chose de peu pour des religieuses.

Mais une autre ruine se préparait, bien plus désastreuse, pour affliger, en 1777, le cœur de la Prieure Piroti et de toutes ses sœurs.

C'était durant le troisième Priorat de la Mère Piroti: on s'aperçut tout-à-coup que le dortoir du côté oriental, ou de Sainte Marie Majeure, allait s'écrouler; le désastre ne se produisit pas, grâce aux mesures oportunes qui furent prises: mais si on en fut préservé, on le doit d'abord à la divine Providence, et ensuite à l'activité et à la prudence de la vigilante Prieure.

Nous ne pouvons passer ici sous silence une découverte insigne qui fut faite en 1771, dans notre église. Durant son second priorat, la Mère Piroti voulut faire réparer les draperies dont on ornait alors l'église aux fêtes solennelles: mais pour rendre ces réparations plus durables, il fallut changer le mode de les suspendre, et pour cela on dut exécuter quelque travail dans les murs, réparer le stuc de plusieurs corniches et pilastres, qui avaient souffert notablement de l'ancienne manière d'accrocher les tentures. Or pendant qu'un maçon se trouvait sur son échelle qui appuyait contre un pilastre de la chapelle du Crucifix, tout appliqué à son travail, l'échelle, on ne sait comment, vint à glisser, et les deux montants allèrent s'enfoncer dans le tableau, qu'il fallut enlever de sa place pour le restaurer. Quelle ne fut pas la surprise de tout le monde, lorsque, derrière le tableau, on trouva une ancienne et très dévote image de la Sainte Vierge, assise, avec son Enfant debout sur son genou, peinte à fresque et parfaitement conservée! Jamais on n'avait entendu parler de son existence; et on n'aurait pu la supposer, parce que les anciens documents laissaient croire que l'antique chapelle des Tertiaires, dédiée à Notre-Dame de la Neige, ne comprenait que l'abside de l'église actuelle de San Domenico e Sisto.

Cette découverte imprévue, arrivée le 6 juillet, excita immédiatement la dévotion des fidèles, qui apprenant cette nouvelle, accoururent en foule dans notre église, à toutes les heures de la journée.

Toutefois, cette affluence de peuple ne dura que quatre jours, parce que Son Eminence le Cardinal Vicaire, pour des motifs à lui connus, crut bon d'interrompre ce concours, ordonnant que l'église restât toujours fermée, même le matin, pendant la Messe, jusqu'à ce qu'on eut restauré le tableau qui devait recouvrir de nouveau la peinture. Et ainsi fut fait. Au bout de cinq jours, l'église fut rouverte, la sainte Image étant de nouveau cachée comme précédemment. [1]

Avant de clore ce chapitre, nous pensons faire chose agréable à notre lecteur en lui faisant connaître un privilège dont jouirent nos sœurs pendant tout ce siècle, celui d'aller revoir et contempler les chères murailles, d'où notre monastère reçut esprit et vie, et pour lesquelles toutes nos religieuses conservèrent toujours la vénération la plus profonde, de même que l'amour le plus tendre aux souvenirs de famille.

La première demande pour en obtenir l'autorisation fut adressée à Benoît XIII, qui l'accorda *vivæ vocis oraculo* pour deux fois l'année. Voyant par la suite que ces visites ne nuisaient en aucune façon à l'observance régulière, il résolut d'en perpétuer l'autorisation par un Bref spécial: mais prévenu par la mort, il ne put réaliser ses bienveillantes intentions.

Sous le pontificat de Clément XII. il ne semble pas qu'il en ait été question. Dès le début du pontificat de Benoît XIV, la Mère Prieure, sœur Celidata Vespiniani, par l'intermédiaire du R.me P. M. Luigi Lucini, Commissaire du Saint-Office, présenta

---

1 Cette peinture fut de nouveau oubliée : mais c'est ce récit de sœur Tommasa Angelica Pannilini, qui, il y a quelque trente ans, nous engagea à vérifier l'existence de la vieille fresque. Avec l'autorisation un peu tremblante de la Prieure Mère Vitelleschi, qui n'assista pas à l'opération, et la complicité de sœur Tommasa Angelica qui y assista de la tribune, nous tentâmes un jour, pendant la sieste, d'enlever la copie médiocre de la crucifixion de Lanfranc. Nous y réussîmes, trouvâmes la belle peinture, la fîmes photographier, puis graver dans l'*Année Dominicaine* de Paris. Depuis lors le Cardinal Parocchi, Vicaire de Sa Sainteté, la fit remettre en honneur, après quelque restauration. Aujourd'hui on peut l'admirer librement et à son aise. C'est une peinture qu'il convient d'attribuer à Fra Angelico dernière manière, ou peut-être à Benoso Gozzoli son disciple.

Elle ornait l'abside de l'ancienne chapelle des Tertiaires.

La Vierge est assise, comme nous avons dit, tenant sur son genou gauche son Enfant, qui soutient le monde et le bénit. L'Enfant est d'une puissance incroyable. Deux anges soutiennent une couronne royale sur la tête de la Vierge ; les images de saint Pierre et de saint Paul qui la flanquaient à droite et à gauche, ont disparu, lors de l'installation des colonnes de l'autel.

Il existe à la Minerve une mauvaise et infidèle copie de cette fresque, et à raison sans doute de l'origine attribuée à la fresque, on attribua bravement la copie à Fra Angelico.

Nous ne croyons pas être téméraire en supposant que le Cardinal Vicaire de Rome, en 1771, fit cacher l'original pour ne pas diminuer la dévotion populaire envers la copie. Il doit y avoir de la sagesse dans cette mesure ; mais nous ne la voyons pas. (Le Trad.).

une nouvelle supplique, et obtint une réponse favorable, en date du 15 septembre 1741, mais pour une seule fois l'an; le jour serait déterminé par le R.me P. Lucini, alors Vicaire du monastère, et, dans la suite, par ses successeurs.

En 1747, le même Pontife concéda le même privilège, pour une seconde fois, par un Bref daté du 20 février, et adressé au R.me P. Alessandro Pio Sauli, Commissaire du Saint-Office, successeur du P. Lucini, dans la charge de Vicaire.

Voici l'ordre que l'on suivait dans ces visites. Après avoir fait la communion générale, les religieuses partaient de San Domenico e Sisto en voitures fermées, avec les rideaux rabattus aux portières et les voiles baissés sur les visages. On faisait d'abord une première station à Sainte Marie Majeure, puisque la visite des basiliques patriarcales était comprise dans le privilège. Elles se rendaient ensuite à Saint Jean de Latran, visitaient la Scala Santa, et de là se rendaient à San Sisto, où elles chantaient la Messe de *Requiem* pour les religieuses qui y sont ensevelies.[1] Dans l'après midi elles remontaient en carrosse, se rendaient à la basilique Vaticane, et de là directement à San Domenico e Sisto.

Elles étaient accompagnées des Pères Confesseurs, du P. Vicaire, et même du R.me P. Général, ainsi que le voulait le Bref, bien qu'il fut loisible à l'un ou à l'autre de s'en exempter.

Clément XIII, à qui elles firent demander une bénédiction pour leur pèlerinage, leur fit répondre qu'il n'entendait pas interdire l'un de leurs privilèges, mais qu'il serait content si on n'en usait point sous ses yeux. A partir de ce jour, elles s'en abstinrent pendant 11 ans. Clément XIV leur fit dire « d'user de leur droit », et ainsi, à partir de 1769, nos sœurs reprirent régulièrement leur visite à San Sisto Vecchio. En cette occasion, le Souverain Pontife Pie VI se montra à leur égard d'une paternelle bonté, jusqu'à descendre plusieurs fois à Saint Pierre, pour les admettre au baisement du pied.

C'est le 24 octobre 1797 que pour la dernière fois elles visitèrent le vieux couvent. Durant les deux années qui suivirent, les troubles publics ne le leur permirent point. En 1800, quand la paix fut rendue à l'Eglise, elles auraient pu reprendre le vieux privilège: sans y renoncer, elles résolurent de ne plus faire de visite, pour montrer envers Dieu leur reconnaissance de ce qu'ellles avaient

1 Nous avons déjà averti que l'ossuaire, nous allions dire le « reliquaire » de San Sisto se trouvait dans l'église, à gauche en entrant.

pu rentrer dans leur bien-aimé cloître de San Domenico e Sisto.

Puisqu'à la fin de la période où nous sommes nous allons assister au spectacle d'une spoliation imposée par le Souverain Pontife qui avait à payer à Napoléon un impôt de guerre, nous croyons instructif d'ajouter une sorte d'inventaire des richesses artistiques et liturgiques accumulées dans le monastère par la piété et la générosité des sœurs et des fidèles.

La construction du couvent avait coûté 59303 scudi, donnés par la communauté, par les sœurs ou par des amis. Pie V en particulier avait donné 7000 scudi.[1]

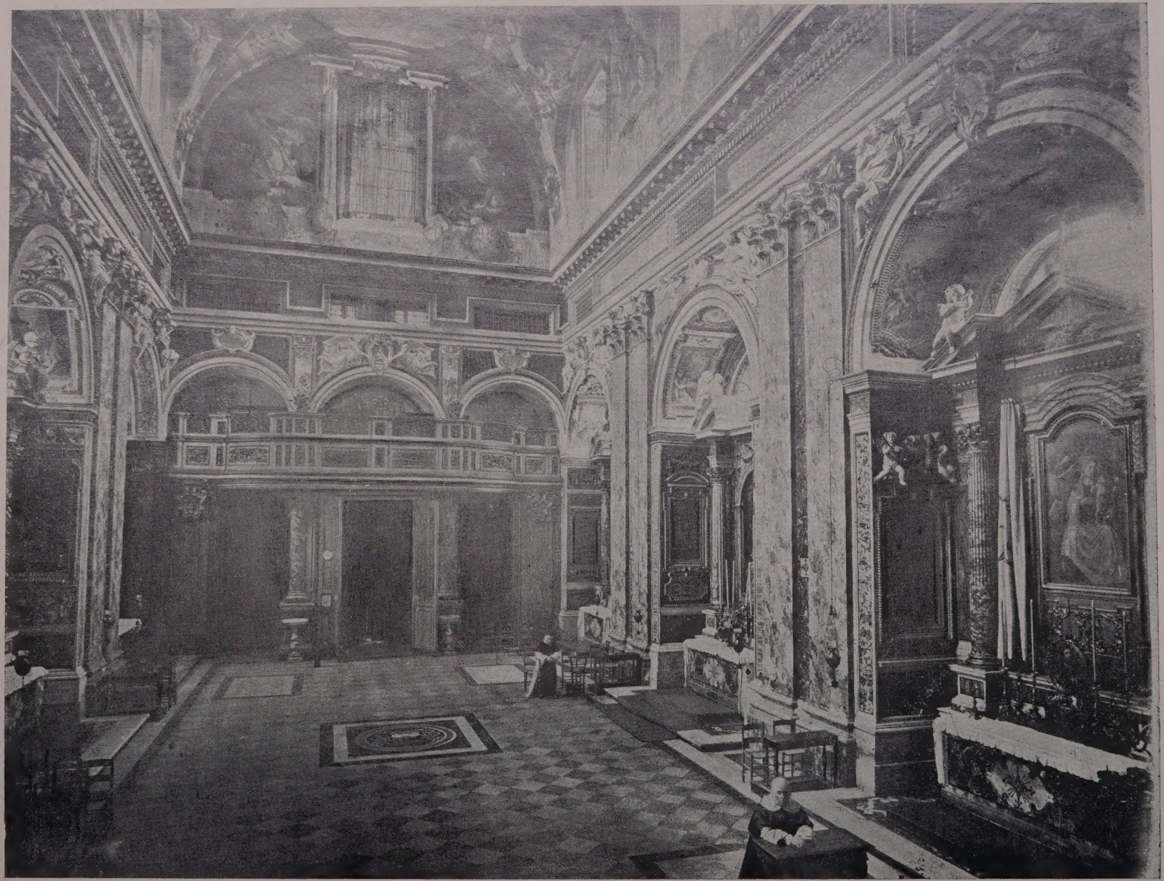
La construction de la chapelle coûta 22533 scudi. Peut-être les livres ne donnent-ils pas certaines dépenses de détail, et en tout cas les dépenses d'ornementation n'y sont point comprises, comme on l'a indiqué au chapitre précédent.

Comme objets précieux ou en argent, on indique dix calices avec leurs patènes; cinq croix d'autel avec crucifix d'argent, du poids de 19 livres, de la valeur de 303 scudi, œuvre de Bartolomeo Colleoni; dix paires de chandeliers plus ou moins grands; dix paires de vases d'argent, de dimensions diverses; trois paliotti d'autels: dont l'un est l'œuvre de Felice Vincenzo della Greca, de la valeur de 1000 scudi, et un autre, celui de saint Pierre Martyr, exécuté par l'orfèvre Michele Borgiani valait 1195 scudi; deux boîtes pour les hosties, des canons d'autels, six bassins pour les burettes, deux tasses pour ablutions, cinq clochettes, un missel, un pupître d'autel, une paix, deux aspersoirs, trois corbeilles, une cruche, une cuvette, un bocal, deux bassins, un encensoir avec sa navette, les deux anges qui soutiennent la couronne de la Vierge, deux lampes et quatre lampions. Parmi les autres objets précieux, on note treize paliotti brodés, cinq parements, une chape, neuf chasubles, une aube brodée d'or, six napes également brodées d'or, des tentures rouges pour toute l'église, et avec les franges d'or destinées à embellir les corniches, et une foule d'ornements en tout genre, pour la Madonne de saint Luc, pour les autels de la chapelle et du chœur.

Nous pouvons désormais aborder le chapitre des biographies.

---

1 On indique comme architectes du couvent Domenico Dario et Niccolò Terriani.



Eglise de S. Domenico e Sisto

(Partie inférieure)

CHAPITRE II.

Les personnes.

I. — **Soeur Bernardina, converse.** Elle passa à une vie meilleure le 8 mai 1701.

II. — **Mère soeur Dorotea degl'Incoronati.** Son père fut noble seigneur Angelo Incoronati.

Sa vêture sainte eut lieu le 18 janvier 1632, et sa pieuse mort survint en novembre 1701.

Cette religieuse fit exécuter un très beau reliquaire pour la sainte Epine, et deux bustes en argent doré.

Nous avons parlé ailleurs de ce reliquaire. Il est à croire que la sœur en faisant exécuter un reliquaire pour l'Epine de la divine couronne, se rappela le nom de famille qu'elle portait.

III. — **Soeur Petronilla Speranza, converse.** Elle était fille de Francesco et de Caterina Speranza.

Elle revêtit l'habit dominicain en 1681, et elle mourut le 9 août 1702.

IV. — **Soeur Benedetta, converse.** Elle quitta cette terre pour l'éternité le 9 janvier 1703.

V. — **Mère soeur Maria Flavia Bonesi.** Elle était fille de Bartolomeo Bonesi et de Diana Donati.

Elle fit sa vestition religieuse le 12 mai 1641, en compagnie de sa sœur Diana.

Dans le monde, elle avait porté le nom de Girolama.

Elle se trouva également ensevelie sous les décombres lors de l'effondrement du 8 septembre 1648. Sa vie fut gravement en péril: une providence spéciale la sauva.

En 1690 elle fut nommée Prieure, et elle mourut le 20 août 1703.

C'est à elle et à sa sœur que furent donnés les corps des saintes martyres Pomponia et Asselita.

VI. — **Mère soeur Angela Maddalena Capranica.** Elle était la sœur des deux religieuses nommées ailleurs, sœur Angela Pia et sœur Angela Serafina.

Dans le siècle, elle avait porté le nom de Anna Maria.

C'est le 4 février 1643 qu'elle revêtit l'habit religieux, et le 14 décembre 1703, qu'elle monta au ciel.

C'étaient ainsi 60 ans d'union avec Dieu sur la terre, préparant celle de l'éternité.

VII. — **Mère sœur Maria Massimi.** Son père fut le marquis Massimi, et sa mère noble Dame Caterina Barabiacca.

Son nom séculier était Virginia.

Elle revêtit l'habit religieux le 20 juin 1655, et elle mourut pieusement le 19 décembre 1703.

VIII. — **Sœur Aminta, converse.** On sait d'elle qu'elle mourut en 1704, le 20 août.

IX. — **Sœur Maria Lutgarda Chigi.** Elle était la sœur de sœur Flavia Virginia, que nous trouvons ailleurs.

Son nom du monde était Sulpizia.

Elle revêtit le costume dominicain le 29 janvier 1679, fit proession l'année suivante, le 2 février, et, en 1705, le 14 du même mois elle partit pour le ciel.

Elle avait renoncé à trop de biens en ce monde pour s'arrêter à mi-chemin dans la voie de la générosité religieuse.

X. — **Soeur Amata, converse.** Elle quitta la terre le 20 septembre 1706.

XI. — **Soeur Alessandra Colonna.** C'était la sœur des trois sœurs Maria Isabella, Maria Girolama, Maria Colomba nommées ailleurs.

Dans le siècle elle s'était appelée Donna Vittoria.

C'est le 5 mai 1659 qu'elle revêtit l'habit religieux, et le 31 décembre 1706 qu'elle entra dans l'éternel repos.

La famille Colonna ne compte plus ses gloires historiques. Il nous semble que la plus pure de ces gloires lui est apportée par cette longue série de ses enfants qui abandonnent richesses, splendeurs, plaisirs, pour se consacrer à Dieu dans les monastères, spécialement à San Sisto et à San Domenico e Sisto.

XII. — **Soeur Maria Angelica Altemps.** Elle était la fille de

seigneur Don Pietro Altemps et de noble Duchesse Angelica dei Medici.

Dans le monde elle s'appelait Olimpia.

Elle reçut l'habit religieux le 30 avril 1643, en compagnie de sa sœur Pietra Angelica.

Elle partit pour le ciel le 15 février 1707.

XIII. — **Soeur Violante, converse.** Elle quitta ce monde le 10 janvier 1708.

XIV. — **Mère soeur Eletta Nunez.** C'était la sœur de sœur Maria Elena, nommée ailleurs.

Elle revêtit l'habit religieux le 8 juin 1634, et elle entra dans son éternel repos le 23 juillet 1708.

XV. — **Mère soeur Angela Vittoria Capponi.** Elle était fille de noble Gino Capponi.

Dans le monde elle avait porté le nom de Porzia.

Elle célébra sa vêture religieuse au commencement de mai 1654; en 1702 elle fut élue Prieure, et elle mourut le 28 janvier 1709.

Le sang qui coulait dans ses veines ne lui aurait point permis de rester l'une de ces âmes que refusent également, au dire du poète, et l'enfer parce qu'il en serait moins hideux, et le ciel parce qu'il en serait moins beau.

Les fonctions de Prieure confiées à sœur Angela Vittoria Capponi montrent en quelle estime ses compagnes avaient ses mérites.

XVI. — **Mère soeur Anna Prudenza Bonelli.** Elle reçut le jour de noble Duc Bonelli et de Donna Teresa Imperiali.

Elle avait reçu l'habit dominicain dans le monastère de San Domenico de Viterbe: pour des motifs que nous ignorons, elle demanda et obtint de passer dans notre monastère, où elle entra le 28 octobre 1655.

Elle fut élue Prieure en 1705.

Elle donna à notre église deux bustes d'argent représentant l'un sainte Hélène, l'autre sainte Pulchérie. A l'heure actuelle, il n'en existe que les bases, qui sont en métal doré. On y lit encore son nom.

Elle reçut son éternelle récompense le 9 février 1710.

XVII. — **Soeur Rosalie, converse.** Elle trépassa pieusement le 7 mars 1710.

XVIII. — **Mère soeur Angela Gabriele Piroti.** Elle reçut le jour de noble seigneur Ascanio Piroti et de Dame Anna Cremona.

Sœur Maria Giovanna Piroti nommée plus haut était sa sœur.

C'est le 27 février 1639 qu'elle revêtit l'habit religieux, et c'est le 18 octobre 1710 qu'elle alla recevoir sa riche récompense.

Elle avait reçu en présent le reliquaire dit de saint Placide.

XIX. — **Mère soeur Maria Colomba Colonna.** C'était la sœur des sœurs Isabella et Maria Girolama, que nous avons rencontrées ailleurs.

Dans le monde elle avait porté le nom de Girolama.

Le 20 avril 1656, elle reçut l'habit religieux des mains de Mère sœur Raimonda Colonna, sa tante, que nous connaissons déjà.

Elle fut envoyée plus tard à Marino pour y continuer et y achever la fondation du monastère du Rosaire, commencée par sœur Isabella Colonna.

En 1704 et en 1708, elle fut nommée Prieure de notre monastère, où elle se reposa dans l'éternelle paix le 21 janvier 1712.

Afin de laisser un souvenir d'elle à notre église, elle lui donna deux beaux chandeliers d'argent,

Qu'elle ait été désignée pour achever à Marino l'austère fondation de sa sœur, nous est une preuve de la sagesse et de la générosité de son âme.

XX. — **Mère soeur Domenica Rosa Puppio.** Elle eut pour parents le noble seigneur Giulio Puppio et Dame Aurea Maria Bianchi.

Dans le monde elle s'était appelée Francesca.

Sa vestition eut lieu le 7 août 1671, et sa pieuse mort arriva le 26 juillet 1712.

Nous ne savons pas autre chose d'elle. C'est beaucoup néanmoins que de la voir ainsi tenant sa place dans ce long défilé de religieuses qui marchent à la suite de Dominique portant sur sa poitrine la Madonne de saint Luc, telle que le dessinera plus tard le P. Besson à San Sisto Vecchio.

XXI. — **Mère soeur Maria Geltrude Buzi.** Ses parents furent noble seigneur Pietro Buzi, et sa mère noble Dame Emilia Hermann.

Dans le monde elle portait le nom d'Angelica.

Elle reçut l'habit religieux le 2 février 1660, et elle entra dans son éternité le 4 mai 1713.

Entre ces deux dates, il s'écoule 53 ans de belle persévérance de sacrifices, dans le bien de la vie religieuse.

XXII. — **Soeur Alessia, converse.** Elle mourut d'hydropisie le 2 janvier 1714. C'est peut-être de toutes les maladies celle qui demande la patience la plus héroïque.

XXIII. — **Soeur Massimilla, converse.** Elle était âgée de 76 ans, lorsqu'elle passa à l'autre vie le 9 mars 1714.

Cette longue vie suppose des trésors sans fin de grâces divines.

XXIV. — **Soeur Prassede, Converse.** Elle mourut hydropique, à l'âge de 80 ans, le 21 février 1715.

Voir sa pauvre machine humaine dépérir, se dissoudre lentement, est une des leçons les plus salutaires que Dieu puisse nous donner: rien n'est plus efficace, pour nous tourner vers le ciel.

XXV. — **Soeur Anastasia, converse.** Elle avait atteint sa 84^{me} année lors qu'elle fut emportée par un accès de goutte, le 28 février 1716.

Une longue exitence est un grand bien pour ceux qui savent profiter du temps; elle n'est qu'un remords pour ceux qui le négligent.

XXVI. — **Mère soeur Teresa Maria Mattei.** Elle reçut l'existence du seigneur Duc de Paganica, et de donna Anna Francesca Vigevoli.

Son nom de Baptême était Vittoria.

Elle célèbra sa vestition religieuse le 5 février 1679, et fit sa profession le 19 février de l'année suivante.

Sa pieuse mort survint le 27 mars 1716.

XXVII. — **Mère soeur Maria Aurea Felice Mattei.** Sa vestition eut lieu le 10 janvier 1697.

En 1713, elle était sacristaine: ce qui nous indique quelle était sa piété.

Le 31 mars 1716, elle fut emportée par la rougeole et la fièvre, n'étant âgée que de 33 ans.

XXVIII. — **Mère soeur Maria Antonia Nunez.** Elle dut le jour à noble seigneur Gonzalve Nuñez, qui lui donna au Baptême le nom d'Eleonara,

Le 9 octobre 1647, elle reçut l'habit religieux en même temps que sa sœur Angela Beatrice, que nous connaissons d'ailleurs.

Sa vie profondément édifiante, son affection pour sa sœur, mais sans exclusion et uniquement pour le bien, firent que la communauté l'élut Prieure, et lui donna, par exception, sa sœur comme Sous Prieure.

Elle fit fleurir autour d'elle les plus saines observances religieuses.

Lorsque le 9 octobre 1694, elle perdit sa sœur tant aimée, elle resta profondément désolée.

En 1696 elle fut confirmée dans sa lourde charge, dont elle s'acquitta d'ailleurs toujours à la satisfaction de ses filles.

Elle vécut jusqu'au commencement de 1717.

On peut dire que les dernier jours de 1716 lui annoncèrent son prochain départ, puisque le 31 décembre de cette année, se trouvant au réfectoire avec les autres sœurs, elle perdit la parole et le sentiment.

Toutefois, par une grâce très spéciale du Très Haut, le deuxième jour de la nouvelle année de 1717, elle recouvra assez de forces et de connaissance pour recevoir les sacrements.

Elle mourut le 3 janvier, vers la 12me heure.

Elle avait 85 ans d'âge et en avait passé 69 dans la vie religieuse.

On était sous le priorat de sœur Felice Maddalena Perez, sa nièce.

XXIX. — **Mère soeur Maria Girolama Colonna.** Elle était la sœur de sœur Maria Isabella, que déja nous connaissons.

Dans le monde elle avait porté le nom de Teresa.

C'est le 2 juillet 1654, quelle reçut l'habit religieux des mains de la Mère Sœur Raimonda Colonna, sa tante, alors Prieure du monastère.

Elle ne voulut pas rester en arrière de son aînée, pour promouvoir l'honneur de son monastère et le bien de l'Ordre entier, selon les suggestion de son cœur ardent et de la piété généreuse de sa famille.

Avec l'entier consentement d'abord de ses supérieurs, ensuite du Grand Connétable, son frère ou père, nous ne savons, elle obtint de pouvoir fonder à Avezzano, terre appartenant à la famille Colonna, un monastère de l'Ordre.

Elle partit donc de San Domenico e Sisto pour se rendre directement dans ce pays le 9 mai 1677. Elle emmenait avec elle quatre compagnes qui furent les sœurs Maria Antonia Nuñez, Maria Bonaventura Cavalieri, Prospera Vincenza Castani, Angela Eletta Nuñez.

Avec elles voyageaient le Maître Général de l'Ordre le P. Confesseur, la Duchesse Conti.

La fondation étant achevé et bien établie, sœur Maria Girolama revint à San Domenico e Sisto, le 25 mai 1686.

Elle y acheva sa longue et vertueuse carrière, et entra dans sa paix éternelle le 18 décembre 1719, comptant de vie religieuse 65 ans, 5 mois et 15 jours.

Elle fit don à l'église de deux chandeliers d'argent,

XXX. — **Mère sœur Innocenza Altemps.** Le duc Altemps fut son père, et la duchesse donna Isabella Lante sa mère.

Elle porta dans le monde le nom de donna Lavinia.

C'est le 28 décembre 1654 qu'eut lieu sa vêture. On dit qu'elle avait avec elle deux de ses sœurs dans le monastère: mais jusqu'ici je n'ai pas réussi à les retrouver.

En 1700 et en 1712, on la nomma Prieure.

Elle quitta ce monde, après une vie parfaitement exemplaire, le 3 février 1722.

XXXI. — **Mère Sœur Maria Felice Teresa Altemps.** Elle avait trois sœurs à San Domenico e Sisto, où elle reçut l'habit religieux, le 7 février 1667, en même temps que sa sœur Maria Costanza.

Dans le monde elle s'était appelée Donna Olympia.

Sa vie fut toujours d'une admirable édification.

Elle entra dans la paix de l'éternité le 3 mars 1722.

XXXII. — **Mère sœur Maria Giacinta Massimi.** Elle était la sœur de sœur Maria Massimi que déja nous connaissons.

Dans le monde, elle s'appela Marguerite.

Sa vestition religieuse eut lieu le 10 août 1660.

En 1714 elle fut élue Prieure .

Elle passa ainsi 64 ans dans son monastère, avec une grande sainteté de vie, et, le 9 décembre 1724, elle entra dans son bonheur éternel.

Soixante quatre années d'actes vertueux, aux inattentifs semblent peu importants et monotones; soixante quatre ans de vie or-

ganisée selon cette pensée qu'on peut toujours pratiquer grandement la vertu, même dans les choses mesquines au point de vue mondain ; rester fidèle à cette vertu sans les encouragements qui viennent de la variété des objets, des formes diverses d'application, du changement perpétuel de temps, de lieux, de choses, de personnes : cela suppose une fermeté de volonté, et une conviction de raison vraiment admirables, avec le sentiment bien net qu'un acte ajouté à un autre acte semblable n'est pourtant pas le même acte, et que, comme on l'a dit, l'amour n'a qu'un mot et qu'en le redisant toujour, on ne le répète jamais, de même que le *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus* des Bienheureux n'est pas une simple mot qui se répète. C'est plus qu'une addition, c'est un développement d'expression et de sentiment.

XXXIII. — **Mère sœur Flavia Virginia Chigi.** Elle était la fille du prince Don Agostino Chigi et de Donna Virginia Borghese, qui lui donnèrent au Baptème le nom de Laura.

C'est le 10 février, 1675 qu'elle reçut les livrées dominicaines.

Elle vécut 50 ans de la vie religieuse la plus exemplaire. En 1718 elle fut élue Sous Prieure, en 1722, Prieure, en 1624, Procureuse.

Elle ne put arriver à la fin de ce dernier office, et elle entra dans l'éternel repos le 23 avril 1725, après une longue et douloureuse hydropisie qui ne lui permettait pas même de rester sur sa couche.

Puisque sa vie religieuse fut si parfaitement exemplaire, il en faut conclure qu'elle sut utiliser avec un égal avantage et la santé et la maladie,

XXXIV — **Mère sœur Fedela Buzi.** Elle était la sœur de sœur Maria Geltrude Buzi, nommée plus haut,

Son nom dans le monde avait été Maddalena.

Elle revêtit le costume dominicain le 16 février 1667, et elle mourut saintement le 30 juin 1725.

XXXV. — **Mère soeur Maria Teresa Cavallerini.** Elle fut admise à la vestition sainte le 10 cctobre 1997.

En 1706 elle était Sacristaine et en 1732, Sous Prieure.

A cette dernière époque elle reçut une grâce signalée de la Vierge de saint Luc.

Elle fut frapée d'une apoplexie foudroyante et resta sans aucun sentiment. On n'attendait qu'une mort imminente.

Toutes les sœurs déploraient une telle perte: mais surtout elles étaient affigées que la moribonde ne pût recevoir les sacrements et les derniers secours que l'Eglise donne à ses enfants.

Pleines à la fois de douleur et de confiance, elles se mirent à invoquer par d'ardentes prières le secours de leur puissante Protectrice, sollicitant pour la malade la grâce de recevoir les derniers sacrements, avant son passage dans l'autre vie. A peine était finie leur fervente supplication, qu'elles se virent exaucées: sœur Costanza Teresa reprit sa pleine connaissance, et le péril s'évanouit. Elle survécut encore une année, en témoignage irrécusable de la bienfaisance souveraine de la Vierge: puis elle entra dans l'éternel repos.

XXXVI. — **Mère sœur Maria Vittoria Borghese.** Elle reçut le jour de son exellence Don Marc Antonio prince de Rossano et de Donna Livia Spinola.

Au Baptême elle reçut le nom d'Eleonora.

Elle reçut les livrées dominicaines le 22 août 1711, des mains de Mère sœur Celeste Fonseca, en compagnie de sa sœur Maria Livia, dont nous parlerons plus loin.

Les deux sœurs liées une fois de plus, par un amour plus parfait que celui de la chair et du sang, vécurent saintement ensemble. Mais au bout de 28 ans, il plut au Seigneur de les séparer en appelant à lui sœur Maria Vittoria, qui fut emportée par la petite vérole en 1739, et partit pour le ciel.

XXXVII. **Mère sœur Felice Maddalena Perez.** Ses parents furent le noble Seigneur Alfonso Perez et Dame Eleonora Nuñez

Dans le monde elle s'appelait Elena.

Sa vestition eut lieu le 13 juillet 1670, par les mains de Mère sœur Maria Luigia Mattei.

Le 30 mai 1716, elle fut nommée Prieure par le R^me^ Père Maître Général.

Pendant son Priorat, elle fut assaillie par une terrible erysipèle qui monta à la poitrine, et qui, au jugement des médecins était incurable. La mort était imminente.

Dans cet état désespéré, la sainte religieuse fit un vœu à la célèbre Image de la Vierge de saint Luc, et, par l'intercession de la Vierge, à l'étonnement de tous, elle retrouva la santé première.

Par reconnaissance envers son insigne bienfaitrice, elle suspendit près de la sainte image un cœur d'or, dans le quel, en peu de mots, était raconté le miracle.

Avec sa sœur, elle avait reçu de quelques biens qui leur appartenaient en Portugal la somme de 2500 scudi. Munie de l'autorisation nécessaire, elle les céda au couvent. avec la condition que du vivant des deux sœurs elles pourraient disposer des revenus.

Après leur mort, le Maître Général Fra Tommaso Ridolfi, par un rescrit en date du 29 mai 1750, établit que la moitié de ce revenu serait annuellement consacré à faire célébrer des messes en nombre proportionné.

XXXVIII. — **Mère sœur Costanza Felice Perez.** Elle était la fille de noble Seigneur Alfonso Perez, et de Dame Eleonora Nuñez; l'un et l'autre très profondement chrétiens.

Elle reçut au Baptême le nom de Maria Isabella.

En même temps que sa sœur Felice Maddalena, dont nous venons de parler, elle reçut l'habit dominicain des mains de Mère sœur Maria Luigia Mattei, le 13 juillet 1670.

On ignore en quel jour elle alla recevoir la récompense de ses vertus religieuses.

XXXIX. — **Soeur Teresa Baldassarri, converse.** Dans le monde elle s'appella Maddalena.

Ses parents s'appelaient Simplicio et Vittoria Baldassarri.

C'est en 1749, à l'âge de 22 ans qu'elle fut admise à la vestition, avec l'assistance du P. Confesseur, le P. Uscolli.

Elle se reposa pieusement dans le seigneur. le 14 janvier 1761.

XL. — **Mère soeur Maria Celeste Fonseca.** ses parents furent noble seigneur Simone Fonseca et Dame Dianora Leonini.

Son nom dans le monde était Angela.

Le 20 mai 1655, elle revêtit l'habit religieux; en 1710 et 1718 elle fut élue Prieure.

Nous ne possédons aucun détail sur son existence; mais cette élection et réélection au Priorat nous apprend en quelle estime elle fut auprès de ses compagnes. D'une manière générale, et dans l'opinion plus ou moins raisonnée de tous, une supérieure ne doit pas occuper seulement le premier rang, mais encore posséder les vertus que l'on aime à voir fleurir chez tous les membres de la

communauté, et même on lui demande de les faire pénétrer pour ainsi dire dans tout le corps social. L'orsqu'en dehors des intrigues, des passions, des impuissances qui peuvent vicier un vote, une communauté nombreuse et vertueuse se confie spontanément à l'une d'elles, elle lui reconnait assurément les prérogatives que nous venons d'énumerer.

XLI. — **Mère soeur Barbara Felice Fonseca.** Elle était fille de noble Simone Fonseca et de Dame Dianora Leoni, la sœur par conséquent de sœur Maria Celeste, dont nous venons de parler.

Au Baptême elle fut nommée Marguerita.

Elle célébra sa vêture en septembre 1673.

Pendant de longues années, elle fut la « peziala du monastère.

En 1716 elle était Sous Prieure, en 1726, Prieure.

Les fonctions qui lui furent confiées durant de si longues années, supposent chez elle beaucoup de charité, de bons sens et d'intelligence.

Ces fonctions de « Speziala » étaient à San Domenico e Sisto distinctes de celles de la « Camerlenga » et répondaient à peu près à celle de « Procureuse, » si l'on prend ce mot dans le sens strict, signifiant la charge de celle qui doit procurer à la Communauté les choses nécessaires. Les sœurs Pulcheria Carducci et Domenica Salomoni nous disent à cette époque: « Il y a dans le monastère la « Speziaria », où les sœurs reconnues habiles sont chargées de faire selon les saisons, provision d'eau distillée et de sirops, de faire arriver les autres médicaments des meilleures pharmacies de Rome, de fournir aux sœurs occupées dans les offices tout ce qui leur était nécessaire pour leurs fonctions, l'huile, la farine, le bois, afin que ces dernières puissent accomplir leurs devoirs avec la charité et la diligence convenables. » [1]

XLII. — **Mère sœur Rosa Maria Colonna.** Elle était fille du Prince de Gallicano, et elle s'appelait Anna Maria de son nom séculier.

Elle revêtit l'habit religieux le 10 août 1674, et fit sa profession solennelle le 15 du même mois de l'année suivante.

Elle était Sous Prieure en 1720 et en 1724.

Le jour de sa mort nous est inconnu.

XLIII — **Mère sœur Maddalena Costanza Nunez.** Les auteurs

1 Vita di S. Domenico, ms.

de ses jours furent le seigneur marquis Francesco Nuñez et Dame Girolama Gottifredi.

Son nom séculier avait été Donna Costanza.

Elle fut admise à revêtir le saint habit le 26 mai 1680, et elle fit profession l'année suivante le même jour.

Elle devint Prieure en 1724 et en 1732.

Son nom de famille rappelle les meilleures traditions chrétiennes et dominicaines.

XLIV. — **Mère soeur Maria Giacinta Sannesi.** Ses parents furent noble seigneur Duc Sannesi et Dame Nobili, qui lui donnérent le nom de Clelia.

Elle reçut les devises dominicaines le 11 août 1680.

Elle exerça les offices de Sacristine et de Pharmacienne: deux offices qui supposent beaucoup d'amour des choses de Dieu et de charité pour le prochain.

XLV. — **Mère soeur Felice Vittoria Mellini.** Elle s'appelait dans le monde Maria Isabella.

Nous ne savons rien d'elle, sauf qu'en 1728 elle fut élue Prieure, qu'en 1730 elle fut confirmée dans sa charge, et qu'en 1736 elle fut de nouveau élue aux mêmes fonctions.

Cette triple élection nous apprend quelle confiance et vénération l'entouraient dans sa communauté.

XLVI. — **Mère soeur Maria Beatrice Chigi.** Elle était la sœur des sœurs Flavia Virginia et de Maria Lutgarda, déjà mentionnées.

Dans le monde elle s'appelait Anna Maria.

En 1728, elle fut nommée Sous Prieure.

On sait que ces fonctions sont délicates et du coté de la communauté et du coté de la Prieure, et supposent un tact reconnu.

XLVII. — **Mère soeur Maria Iride Saracinelli.** Elle reçut en même temps que sa sœur Rosalba les livrées dominicaines, le 15 juin 1695.

En 1704, elle exerçait les fonctions de Sacristine, ce qui suppose chez elle une piété, un goût et une activité spéciale·

XLVIII. — **Mère soeur Maria Rosalba Saracinelli.** Elle fut admise à la vestition sainte le 15 juin 1695, en même temps que sa sœur Iride.

C'est tout ce que nous savons d'elle.[1]

Son souvenir plâne comme revêtu de sa robe toute blanche.

XLIX. — **Mère Soeur Candida Maria Serra.** Elle fut admise à la vêture religieuse le 26 mai 1698.

En 1734 on la trouve Prieure de son monastère.

C'est la règle observée d'abord, imposée ensuite. Noble, mais difficile programme !

L. — **Soeur Ottavia Corfanti, converse.** Elle était fille de Pietro Corfanti, et dans le monde elle s'appelait Angela.

Elle reçut l'habit religieux vers 1674.

LI. — **Soeur Marta Pennacchioni, converse.** Dans le monde elle se nommait Santa.

C'est en 1680 qu'elle revêtit l'habit dominicain.

LII. — **Soeur Priscilla Rossi, converse.** Son père se nommait Francesco. Son nom de Baptême était Maria Girolama.

Elle reçut l'habit religieux en 1680.

LIII. — **Soeur Orsola Stantini converse.** Elle célébra sa vestition en 1680.

LIV. — **Soeur Anna Maria de Frascati. converse.** Sa vestition dominicaine eut lieu vers 1675.

LV. — **Soeur M. N. Grassi, converse.** Elle se nomma Alexandra dans le monde. On ignore de quel pays elle était.

Elle revêtit la robe dominicaine en 1684.

Ses parents étaient Lazzaro et Petronilla Grassi.

LVI. — **Soeur Gaetana Livelli, converse.** Son nom séculier fut Francesca.

Elle endossa la sainte robe en 1686.

LVIII. — **Soeur Agata Fantasia, converse.** Son premier nom fut Perna.

Elle était fille de Domenico et Rosalia Fantasia.

Sa vestition dominicaine eut lieu en 1686.

LVIII. — **Soeur Reginalda Santini converse.** Ses parents furent Francesco et Francesca Santini.

---

1 On ne manquera pas d'oberver tout de qu'il y a de préciosité dans les noms de ces jeunes filles; dont l'une s'appelle Iris, l'autre Rosalba, Rose blanche. C'est du temps. (Trad.)

Au Baptême elle fut nommée Teresa.

C'est en 1685 qu'elle revêtit le costume dominicain.

LIX. — **Soeur Teodora Mai, converse.** Dans le monde elle s'appela Francesca Rosa.

Elle était fille de Valerio Mai et de Suzana Vasconi.

Elle revêtit les livrées de saint Dominique en 1692.

LX. — **Soeur Matilde Mori, converse.** Elle célébra sa vêture sainte en 1690.

LXI. — **Soeur Antonina Razzi, converse.** De son nom séculier elle s'appela Bernardina.

Elle était fille de Giovanni Filippo et de Santa Razzi de Frascati.

C'est en 1693 qu'elle endossa la robe dominicaine.

LXII. — **Soeur Clotilde de Lucis, converse.** Son nom séculier était Costanza.

Elle naquit de Luca Arcangelo et Cecilia de Lucis.

Sa vestition eut lieu en 1697.

LXIII. — **Soeur Diodata Antonazzi, converse.** Elle reçut le jour de Giovanni Antonazzi et de Caterina Polveriera, de Castelnuovo.

Comme séculière elle se nomma Felice.

En 1695 elle fut admise à la vestition dominicaine.

LXIV. — **Soeur N. Arcangeli, converse.** On sait d'elle uniquement qu'elle revêtit l'habit dominicain en 1697.

LXV. — **Soeur Benigna Antonazzi, converse.** C'est en 1697 également qu'elle revêtit les couleurs de saint Dominique.

LXVI. — **Soeur Angela Bonfanti, converse.** Nous savons par une note qu'elle fit sa vestition avec l'assistance du P. Maître Giovan Battista Gasparri, Confesseur ordinaire du monastère en 1700-1701

LXVII. — **Sœur Dianora, converse.** De cette sœur on ne connaît que le nom.

LXVIII. — **Sœur Margherita Mariatelli, converse.** Dans le monde, elle s'appelait Marta.

Elle fit sa vestition avec l'assistance du P. M. Tommaso Basio, Commissaire du Saint Office.

LXIX. — **Sœur Anna Costanzi Gaetani.** Elle était fille du noble Duc Gaetani, et dans le monde elle s'appelait Lucrezia.

Elle avait fait son éducation dans le monastère même, où le contact, au lieu de l'éloigner, ne fit que la séduire.

LXX. — **Soeur Isabella Bucci, converse.** Son nom séculier fut Anna Maria.

Elle était fille de Francesco Bucci et de Agata Armellini.

Elle fit sa vestition avec l'assistance du P. M. Vittorio Mazzorra, Confesseur ordinaire du monastère.

LXXI. — **Mère soeur Chiara Maria Bottini.** De son nom séculier elle s'appelait Vittoria.

Elle était fille du noble Marquis Bottini et de Dame Giovanna Mea.

Elle avait 18 ans lorsqu'elle revêtit les couleurs dominicaines, le 22 février 1705.

On se donne bien à Dieu à l'âge de 18 ans!

LXXII. — **Mère soeur Angelica Casandra Fonseca.** Elle se nommait dans le monde Angela Diana.

Elle était fille de seigneur Pietro Paolo Fonseca et de Dame Caterina Bartolasse.

Elle fit sa vestition religieuse en même temps que sa sœur, sous la présidence du Cardinal Cenci, vers 1710.

On ignore quand elle mourut.

LXXIII. — **Sœur Leonilda Carabelli, converse.** Son nom de Baptême était Maria Maddalena,

Ses parents furent Domenico et Angela Carabelli.

C'est en 1708, avec l'assistance du P. M. Giuseppe Sansoni, qu'elle endossa les couleurs de saint Dominique.

LXXIV. — **Mère sœur Celidata Vespiniani.** Elle s'appelait Flaminia dans le siècle.

Elle devait le jour au noble Comte Giovan Francesco Vespiniani et à Dame Caterina de Vecchis.

Elle choisit et reçut les livrées dominicaines en 1709, à l'âge de 23 ans, sous la présidence du Cardinal Gozzadini.

Nous trouvons qu'en 1746 elle est nommée Prieure.

LXXV. — **Mère sœur Candida Vespiniani.** Elle fut, croit-on, la fille du Comte Giovan Francesco Vespiniani et de Dame Caterina de Vecchis.

Elle fut ainsi la sœur de sœur Celidata Vespiniani, et peut-être célébra-t-elle sa vêture religieuse avec elle en 1709.

Nous n'avons aucuns détails sur sa vie et sur sa mort. Mais nous savons qu'elle vécut et mourut dans le rang: et c'est beaucoup en vérité.

Elle dut vivre d'ailleurs assez longtemps, puisqu'elle est comptée au nombre des « Mères » du monastère.

LXXVI. — **Sœur N. Landi, converse.** Son nom dans le siècle était Camilla Teresa.

Elle reçut le jour de Pietro et Caterina Landi.

C'est en 1710 qu'elle fut admise à la vêture, avec l'assistance du P. M. Cherubino Terni, Confesseur ordinaire de la communauté.

LXXVII. — **Sœur Domenica della Valle, converse.** Dans le monde, elle s'était appelée Angelica Rosa.

Sa vestition dominicaine eut lieu en 1715.

LXXVIII. — **Sœur N. Principe converse.** Son nom séculier fut Claudia.

Son père et sa mère furent Pietro et Teodora Principe.

Elle avait reçut le costume dominicain en 1718, à l'âge de 23 ans, avec l'assistance du P. Confesseur, le P. Marcello Oreglia.

LXXIX. — **Mère sœur Isabella Ruspoli.** Elle reçut au Baptême le nom d'Anna Maria.

Elle était fille du Prince Don Francesco Ruspoli et de Donna Isabella Cesi.

Elle prit les couleurs dominicaines à l'âge de 15 ans, sous la présidence du Cardinal Conti.

Elle fut élue Prieure en 1742 et en 1752.

Sa mort arriva le 17 janvier 1760.

A travers ces dates si sèches rayonnent le don que la jeune fille fait à Dieu de ses quinze ans et de sa vie entière, et la vénération de ses compagnes qui veulent lui obéir.

LXXX. — **Sœur Maria Caterina Odescalchi.** Avant de se faire religieuse, elle porta le nom de Caterina.

Elle était fille du Duc Baldassarre Odescalchi et de Donna Maddalena Borghese.

A l'âge de 16 ans, le 29 juillet 1746, sous la présidence du Cardinal Borghese, elle revêtit les livrées dominicaines.

Elle ne vécut que 30 ans, et partit pour le ciel le 27 mai 1760, toute radieuse de ses espérances éternelles.

LXXXI. — **Sœur Giacinta Aurora Marescotti.** Ses parents furent le comte Orazio Marescotti et la comtesse Maria Doria.

Au Baptême elle avait reçu le nom de Maria Eleonora.

Elle fut admise à la vestition religieuse en même temps que sa sœur Maria Colomba, le 28 juillet 1755, sous la présidence du Cardinal Mattei.

Elle était alors dans sa 15^{me} année.

Elle eut à peine le temps de bien prendre son vol pour le ciel, et mourut le 3 juin 1760.

LXXXII. — **Mère sœur Maria Raimonda Ferretti.** Elle était fille du comte Giovanni Ferretti, d'Ancona. Elle revêtit les livrées de saint Dominique le 8 août 1700, et elle mourut saintement le 1er novembre 1760, à l'âge de 75 ans.

Elle laissa un fonds au monastère pour la célébration de 60 messes annuelles au bénéfice de son âme et de celles des sœurs.

Elle avait exercé l'office de Sacristine, et en 1776 elle était Sous-Prieure.

LXXXIII. — **Mère sœur Clelia Celeste Colonna.** Elle célébra sa vêture dominicaine le 10 mars 1695, et elle mourut d'un coup d'apoplexie le 9 janvier 1761. Le nom qu'elle portait, symbole de toutes les vertus religieuses, nous permet de suppléer par la pensée au silence des Chroniques.

LXXXIV. — **Sœur Ortensia Baldassarri, converse.** De son nom baptismal elle s'appelait Clelia,

Ses parents étaient Nicolò Angelo et Caterina Baldassarri.

Elle fit sa vestition religieuse en 1712, avec l'assistance du P. M. Leonardo Maria Delmatis, Confesseur ordinaire de la communauté.

Elle décéda pieusement le 14 janvier 1761.

LXXXV. — **Sœur Arcangela Colonnelli, converse.** Dans le monde elle s'appelait Bernardina.

Ses parents étaient Pietro et Suzanna Collonelli.

Elle avait déjà 40 ans lorsqu'elle revêtit l'habit religieux, avec l'assistance du P. Confesseur, le P. Pio Luigi Capriati.

Elle fut la troisième sœur converse qui coopéra à la création du cadre d'argent offert à la Vierge de saint Luc.

Elle mourut d'un coup d'apoplexie, le 12 juillet 1761, à l'âge de 72 ans. La mort ne fut pas une surprise pour elle.

LXXXVI. — **Sœur Giacinta Paolucci, converse.** Elle prit les livrées dominicaines en 1727, à l'âge de 28 ans. Le P. M. Giuseppe Maria Arnaldi, Confesseur ordinaire du couvent fut assistant.

Avant de se faire religieuse elle portait le nom de Barbara.

Elle était fille de Giacomo et d'Angela Paolucci.

Sa pieuse mort arriva le 1er octobre 1761.

LXXXVII. — **Sœur Vincenza Belluomini, converse.** Dans le monde elle s'appela Maddalena.

Elle revêtit le costume dominicain en 1730, et elle mourut d'une inflammation saintement supportée, le 23 février 1762.

LXXXVIII. — **Mère sœur Marianna Bracaleoni.** Dans le monde, elle se nomma Anna Cristina.

Ses parents furent noble seigneur Prospero et Dame Alessandra Bracaleoni.

Elle endossa le costume dominicain en 1722, à l'âge de 25 ans, sous la présidence du Cardinal Pereira.

Par ordre supérieur, elle dut passer au monastère de Santa Caterina de Viterbe, où elle mourut d'un coup d'apoplexie, le 31 août 1763.

LXXXIX. — **Sœur Flaminia Croce, converse.** Elle s'appela dans le monde Cecilia Giovanna.

Ses parents étaient Antonio et Francesca Croce.

Elle prit l'habit religieux en même temps que sœur Ortensia Baldassari, dont nous venons de parler, et elle partit pour le ciel le 25 mai 1765.

XC. — **Sœur Cecilia Fantini, converse.** Son nom dans le monde était Angela Francesca, et elle était fille d'Antonio et de Francesca Fantini.

C'est en 1730, qu'âgée déjà de 30 ans, elle prit le saint habit, avec l'assistance du P. Confesseur, le P. Capuati.

Elle fut la quatrième sœur converse qui s'entendit avec d'autres pour donner un cadre d'argent à la Vierge de saint Luc. Elles parvinrent ensemble à compléter la somme nécessaire, en réservant en commun les cadeaux qu'elles recevaient de leurs parents.

Cette bonne sœur mourut pieusement le 27 février 1766.

XCI. — **Mère soeur Francesca Costanza Fonseca.** Elle reçut le jour de Pietro Paolo Fonseca et de Dame Caterina Bartolasse.

Au Baptême, on lui donna le nom de Francesca.

Elle revêtit l'habit religieux en même temps que sa sœur, Angelica Cassandra, sous la présidence du Cardinal Cenci, vers 1710.

Nous ne pouvons omettre le récit d'une grâce spéciale qu'elle reçut dix ans avant sa mort de la Vierge de saint Luc.

En 1758, elle tomba gravement malade, à la suite d'un subit et violent vomissement de sang, qui la réduisit à l'extrêmité. Elle était agonisante et on lui administra l'Extrême-Onction: elle fut absolument incapable de recevoir les autres sacrements.

Ses sœurs qui l'aimaient beaucoup, ne pouvaient supporter l'idée de la perdre: elles recoururent à leur refuge habituel, à la puissante intercession de la grande Mère de Dieu, qu'elles vénéraient dans son image. Leurs espérances ne furent point trompées: la Mère Fonseca, malgré son grand âge, de moribonde qu'elle était, revint à la parfaite santé.

Cette vénérable Mère était Prieure en 1738.

Elle quitta notre pauvre terre le 5 septembre 1768.

XCII. — **Mère soeur Angela Celeste Nunez.** Elle était fille de noble seigneur Prospero et de Dame Vittoria Nuñez.

Au Baptême, elle reçut le nom d'Orsola.

Elle revêtit l'habit dominicain le 19 août 1712, en même temps que sa sœur, sœur Maria Maddalena, sous la présidence du Cardinal Paracciani.

Elle occupa de nombreuses et importantes fonctions, ce qui indique à quel degré elle s'était acquis l'estime et la confiance de la communauté, par ses capacités et ses vertus.

Elle était Procureuse en 1750, Sous-Prieure en 1752, Prieure en 1746, 1754 et 1762.

Elle entra dans le repos éternel le 15 septembre 1768.

XCIII. — **Soeur Irene Paolucci, converse.** Son nom dans le siècle fut Maria Silvia.

Elle revêtit l'habit religieux en 1720, et mourut le 12 décembre 1768.

D'elle nous ne savons plus rien,

XCIV. — **Sœur Serafina Laurenti, converse.** Son nom séculier fut Maria Francesca.

Elle était fille de Domenico et Angela Laurenti.

Déjà elle avait atteint sa 38me année, lorsqu'elle revêtit l'habit religieux, en 1726, avec l'assistance du P. M. Giacinto Federico Faccola, Confesseur ordinaire du monastère.

La mort l'enleva à la terre le 3 janvier 1769.

XCV. — **Mère sœur Maria Livia Borghese.** Elle dut le jour à Son Exellence Don Marco Antonio, prince de Rossano, et à Donna Maria Livia Spinola.

Dans le monde elle porta le nom de Vittoria.

C'est le 22 août 1711 qu'elle reçut l'habit dominicain des mains de Mère sœur Celeste Fonseca, en compagnie de sa sœur Vittoria, dont nous avons déjà parlé.

Les deux sœurs vécurent saintement ensemble durant 28 années, puis elles furent atteintes par la petite vérole qui conduisit sœur Vittoria au tombeau et sœur Livia à l'extrémité, mais lui épargna la mort.

Celle-ci avait fait dans son cœur un vœu à la Vierge de saint Luc, et aussitôt elle vit disparaître le péril imminent. Elle reconquit rapidement une santé exellente, qu'elle dépensa toute entière au service de Dieu et pour le bien du monastère. Les religieuses en effet ne tardèrent pas à utiliser sa vertu, et en 1744 l'élurent Prieure.

Très satisfaites de sa prudence, de son zèle, de son activité, toujours plus édifiées de ses bons exemples, elles la réélurent en 1756, la confirmèrent en 1758, et enfin la nommèrent de nouveau en 1764.

En 1746, elle avait été Sous-Prieure, et en 1746, Procureuse. Notre monastère doit beaucoup à cette religieuse. Malheureusement on n'a noté qu'un petit nombre de ses bienfaisances, toutes appartenant à la fin de sa vie.

Durant le dernier mois de son dernier priorat, voyant toutes les dépenses qu'avait à subir la communauté, elle lui fit un don de 800 écus, sans compter les 700 écus qu'elle avait déjà dépensés durant ce même priorat, pour régler les comptes et faire face à d'autres besoins encore.

Pour le nouvel ostensoir, fait en 1762, elle donna 50 zecchini.

En 1769, dernière année de sa vie, elle donna encore 200 écus pour les frais des Quarante Heures.

Comme son illustre famille ne la laissait jamais sans argent,

elle put, même après sa mort, pourvoir largement aux besoins du monastère qu'elle avait tant aimé, et pour lequel elle avait travaillé infatigablement durant sa vie.

De l'argent qu'elle laissa à son dépôt, une partie fut employée à liquider certaines dettes; avec le reste, on créa une rente en faveur du monastère, qui s'obligeait à faire célébrer chaque année un certain nombre de messes pour les sœurs défuntes, à tenir allumés cinq cierges pendant le temps de la récitation du rosaire: dévotion introduite par sœur Prassede Marini, et continuée par sœur Maria Livia; à fournir l'huile pour la chapelle de saint Pie V, située dans le dortoir et desservie par elle durant toute sa vie.

Sa pieuse mort arriva le 26 décembre 1709, après 58 ans révolus de vie religieuse.

XCVI. — **Sœur Teresa Celeste Vespiniani.** Elle était la sœur des sœurs Maria Celidata et Candida saluées plus haut.

Elle reçut l'habit religieux à l'âge de 30 ans, en 1722 sous la présidence du Cardinal Scotti.

Elle mourut le 31 août 1773, ayant continué dignement, il va s'en dire, les traditions de piété laissées par les religieuses dominicaines de sa famille.

XCVII. — **Sœur Rosa Hermans, converse.** Au Baptême, on l'avait appelée Caterina.

Arrivée à ses 22 ans, elle demanda et obtint l'habit dominicain, qu'elle reçut le 15 février 1764, en présence du P. M. Alessandro Boli, Confesseur de la communauté.

Elle n'avait que 23 ans, lorsque le Seigneur vint la chercher pour le ciel, le 15 janvier 1775.

XCVIII. — **Sœur Maria della Valle, converse.** Nous ne savons d'elle aucune particularité, sauf son nom, sa vocation, et ce fait qu'elle était la sœur de sœur Caterina della Valle.

XCIX. — **Sœur Caterina della Valle, converse.** Dans le monde, elle se nommait Alessandra Teresa.

C'est à l'âge de 21 ans qu'elle revêtit l'habit religieux en 1772, avec l'assistance du P. Confesseur le P. Giorgio Tornielli.

Elle entra dans sa paix éternelle, âgée de 74 ans, le 31 janvier, 1775.

C. — **Sœur Lorenza Barbarossa, converse.** Son nom de Baptême était Marta.

Ses parents furent Francesco et Francesca Barbarossa.

Elle fut admise à l'habit religieux en 1713, avec l'assitance du P. Alori, Confesseur ordinaire du couvent.

Elle offrit sa contribution avec sœur Agnese nommée plus haut, pour le nouveau cadre d'argent à la Vierge de saint Luc.

Elle mourut âgée de 84 ans, le 1er mai 1775.

CI. — **Mère sœur Aurora Celeste Alberici.** Dans le monde elle s'appela Maria Laura.

Elle était fille de seigneur Giuseppe et de Dame Maddalena Alberici.

Elle n'avait que 13 ans d'âge, quand elle reçut l'habit religieux, sous la présidence du Cardinal Coscia, archvêque de Trajanopoli.

Elle devint Prieure en 1760, en 1766 et en 1772.

Elle gouverna avec beaucoup de zèle et d'activité.

En 1774 elle était Procureuse.

Sa sainte mort survint le 21 mai 1776.

Ce zèle et cette activité à travers ces nombreuses charges nous disent beaucoup, et nous apprennent en particulier que, comme son Maître, elle « passa en faisant le bien ».

CII. — **Sœur Cecilia Paolucci, converse.** Son nom du monde fut Angela Colomba.

Ses parents étaient Nicolò et Anna Paolucci.

C'est en 1768, en présence du P. M. Angelo Curti, le Confesseur ordinaire du couvent, qu'elle revêtit l'habit religieux.

Elle fit sa profession le 13 mars de l'année suivante.

Elle quitta ce monde pour le ciel le 6 août 1776.

CIII. — **Sœur Agnese Livelli, converse.** Elle mourut le 7 janvier 1777.

Nous savons d'elle qu'avec le concours de trois autres sœurs converses, elle travailla à l'exécution d'un nouveau cadre pour la Vierge de saint Luc. Sa piété ne pouvait choisir un plus heureux symbole.

CIV. — **Sœur Maria Colomba Marescotti.** Elle était fille de noble comte Orazio Marescotti et de la comtesse Maria Doria.

Elle revêtit l'habit dominicain en même temps que sa sœur Giacinta Aurora, le 28 juillet 1755, sous la présidence du Cardinal Mattei. Elle avait alors 17 ans.

Dans le monde, elle avait porté le nom de Maria Giacinta.

Elle quitta la terre sans regret, le 7 mai 1777.

CV. — **Mère sœur Angelina Scheller.** Ses parents furent noble seigneur Edmondo Scheller et Dame Suzanna Giustina Wefin.

Elle revêtit les livrées religieuses en 1755, le 23 janvier, sous la présidence du Cardinal Paolucci.

Dans le monde elle s'était appelée Marianna.

Elle partit pour son éternité le 23 janvier 1778, à l'âge de 49 ans.

CVI. — **Sœur Pulcheria Conti, converse.** Dans le monde, elle s'appelait Rosa.

Elle reçut l'habit sacré à l'âge de 22 ans, l'année 1737, et elle mourut pleine de mérites, le 15 novembre 1778.

CVII. — **Sœur Felice Colini, converse.** On lui donna au Baptême le nom de Lucia.

Elle était née de Domenico et Girolama Colini.

Elle prit le saint habit en 1746, à l'âge de 25 ans, et elle mourut pieusement le 30 décembre 1780.

CVIII. — **Mère sœur Maria Camilla Monanni.** Ses parents furent noble seigneur Filippo et Dame Camilla Monanni, qui lui donnèrent au Baptême le nom de Francesca.

Elle avait 20 ans, lorsqu'elle fit sa vestition, le 3 août 1726, sous la présidence du Cardinal Corsini.

Elle quitta ce monde le 8 août 1783, âgée de 77 ans, avec 57 ans de fidélité religieuse.

CIX. — **Mère soeur Maria Giacinta Serra.** Dans le monde elle avait porté le nom de Maria Cecilia.

Elle était la fille de noble seigneur Francesco Serra de Gênes, et de noble Dame Maria Rossi.

Elle avait atteint ses 15 ans lorsque, le 22 mars 1739 elle fut admise à la vestition, sous la présidence du Cardinal Gotti.

Nous la trouvons Sous-Prieure en 1764 et Procureuse en 1768.

Elle partit pour le ciel dans sa 59^{me} année, le 7 novembre 1783.

CX. — **Soeur Anna Paolucci, converse.** Ses parents furent Giacomo et Barbara Paolucci.

En 1734, elle reçut les devises dominicaines, sous l'assistance du P. Confesseur, Fr. Carlo Francesco Rossi.

Elle passa dans l'autre vie le 25 avril 1784, après 50 ans de bon service.

CXI. — **Soeur Anna Puntelli, converse.** Son nom du monde était Anna Agata.

Ses parents furent Andrea et Isabella Puntelli.

Elle avait 28 ans, lorsqu'elle célébra sa vêture religieuse, en 1756. Ses promesses ne furent point vaines.

Elle quitta ce monde pour le monde meilleur, le 25 avril 1784.

CXII. — **Mère soeur Maria Vincenza Casoli.** Elle reçut le jour de seigneur Girolamo et de Dame Maria Vittoria Casoli.

Dans le siècle elle s'appelait Anna Maria.

Elle comptait 25 ans d'âge, quand elle renonça au monde et reçut le saint habit, sous la présidence du Cardinal Rezzonico, le futur Pie VI.

C'était le 20 juin 1743.

En 1770, elle réapparaît comme Procureuse.

La mort l'introduisit dans l'éternité le 19 novembre 1785.

CXIII. — **Mère soeur Gesualda Vespiniani.** Elle était fille de seigneur Francesco et de Dame Francesca Vespiniani.

Durant sa vie séculière elle porta le nom de Candida.

Elle avait 23 ans, lorsqu'avec sa sœur Dionisia elle reçut le vêtement dominicain des mains de Mère sœur Celidata Vespiniani, sa tante, que nous avons déjà rappelée. Ce fut le Cardinal Lucini qui présida la cérémonie.

Sœur Gesualda était Sous-Prieure en 1770, et Procureuse en 1772.

Elle quitta cette vie pour la vie éternelle, le 19 février 1785.

CXIV — **Mère soeur Eleonora Pirotti.** Son nom, dans le monde, fut Maria Laura.

Les auteurs de ses jours étaient seigneur Ascanio et Dame Anna Piroti.

C'est le 30 mars 1730 qu'eut lieu sa vêture, avec l'assistance de Mgr Cervini.

Elle comptait alors 20 ans.

En 1758 elle était Procureuse, en 1766 Sous-Prieure, et de même encore en 1772.

En 1768, en 1770, en 1776, elle apparaît comme Prieure.

Elle est encore confirmée dans sa charge en 1778.

Elle expira saintement le 11 novembre 1786.

Chacun devinera, à la simple énumération de ces charges diverses et successives qu'on lui imposa, quelles devaient être son intelligence, sa bonté, son activité, sa vertu.

CXV. — **Soeur Maria Caterina Forestieri.** Son nom de Baptême était Maria Camilla: mais dans le couvent, tant qu'elle y fut postulante, on l'appelait Marianna.

Elle était la fille de noble seigneur Giovan-Battista et de Dame Ippolita Forestieri, de Ravenna.

Elle prit l'habit religieux en 1767, sous la présidence du Cardinal Paracciani, archevêque de Fermo.

Elle prononça ses vœux solennels le dix septembre 1768, entre les mains du P. M. Serafino Maccarinelli, Commissaire du Saint-Office et Vicaire du monastère.

Sa pieuse mort survint le 3 février 1788.

CXVI. — **Soeur Giovanna Orecchioni, converse.** De son nom de Baptême, elle s'appelait Anna.

Elle était fille de Angelo et de Giovanna Orecchioni.

Elle fut admise à la vestition sainte en 1738, avec l'assistance du P. Confesseur, Fr. Carlo Vincenzo Badi.

Elle quitta ce monde le 15 juin 1788.

XVII. — **Soeur Maria Fabbi, converse.** Elle était fille de Michele Fabbi et de Donna Guglielmi.

Elle vint en ce monde le 19 juillet 1757.

A l'âge de 21 ans, le 18 septembre 1788, elle revêtit l'habit religieux, en présence du P. Tommaso Garibaldi, Confesseur du monastère.

Elle fit sa profession l'année suivante.

Elle fut emportée par la mort le 11 octobre 1789.

CXVIII. — **Soeur Olimpia Martini, converse.** Dans le siècle, elle s'appelait Paolina.

Elle reçut l'existence de Nicolò et de Rosa Martini.

Elle avait 24 ans, lorsqu'en 1746 elle revêtit le costume des Dominicaines.

Elle passa dans le monde meilleur le 19 juin 1795.

CXIX. — **Soeur Osanna Giammoretti, converse.** Son nom séculier était Antonia Lodovica.

Elle reçut le jour de Giacomo et Angelica Giammoretti.

En 1732, ne comptant que 14 ans d'âge, elle célébra sa vêture religieuse, en présence du P. Confesseur, Fra Felice Maria Moschea, qui l'assista.

Elle trépassa le 21 juin 1795.

CXX. — **Mère soeur Dionisia Vespiniani.** Elle reçut le jour de noble seigneur Comte Francesco et de Dame Francesca Vespiniani, qui, au Baptême, lui donnèrent le nom gracieux de Rosalba ou Rose-blanche.

Elle fut admise à la vestition religieuse en même temps que sa sœur aînée Gesualda, sous la présidence du Cardinal Lucini.

Elle avait alors 20 ans.

Nous n'avons pas de détails sur sa vie.

Elle rendit son âme à Dieu le 18 février 1798.

Elle eut pour s'encourager dans le bien de la vie religieuse les exemples venus de sa famille terrestre et ceux de sa famille religieuse.

CXXI. — **Mère soeur Maria Maddalena Nunez.** Elle était fille de seigneur Prospero et de Donna Vittoria Nuñez. Au Baptême elle s'appela Maddalena.

Elle avait 17 ans, lorsqu'elle revêtit, avec sa sœur Celeste, les couleurs dominicaines, le 17 août 1712, sous la présidence du Cardinal Paracciani.

Nous trouvons qu'en 1748 elle est Sacristine, en 1762, Chantre: fonctions qui supposent la piété, l'esprit pratique et droit, et un goût sûr.

CXXII. — **Soeur Colomba, converse.** Nous n'avons à son sujet aucun détail: nous savons uniquement son nom et sa vocation.

Ce silence est toujours éloquent, tant il suppose d'abnégation: il est plus symbolique encore lorsqu'il entoure la vie d'une sœur converse.

CXXIII. — **Soeur Caterina Righi converse.** Elle revêtit l'habit religieux en 1733,

Nous ne savons d'elle autre chose. Se donner à Dieu et ne plus s'occuper que de lui : c'est l'idéal parfait.

CXXIV. — **Mère soeur Maria Virginia Nunez.** Dans le monde, elle porta le nom de Maria, que lui avaient donné au Baptême ses nobles parents.

Elle célébra en 1733 sa vêture religieuse.

Nous la trouvons Sous-Prieure en 1756 et Procureuse en 1760. Nous en conclurons à juste titre qu'elle se distinguait par son bon cœur, son esprit pratique et droit et son activité au labeur de tous les jours.

CXXV. — **Soeur Maddalena Bolli, converse.** Elle était la fille de Bartolomeo et de Maria Bolli.

Elle avait 19 ans lors de sa vestition religieuse, qui eut lieu en 1778, en présence du P. Confesseur, F. Carlo Vincenzo Badi.

CXXVI. — **Soeur Domenica Cristofori, converse.** Elle n'avait que 20 ans, lorsque, le 15 février 1764, elle fut admise à la vestition religieuse, en présence du P. Bolli, Confesseur de la communauté.

Dans le monde elle avait porté le nom de Rosata.

On ignore à quelle date elle fut appelée à la récompense éternelle.

CXXVII. — **Soeur Costanza Bucciarelli, converse.** Dans le monde, elle portait le nom de Francesca.

Elle était née de Filippo et d'Ortensia Bucciarelli.

Elle fut admise à la vestition sainte à l'âge de 21 ans, avec l'assistance du P. M. Magistri, et fit sa profession en présence du P. Volta : tous deux confesseurs du monastère.

C'est tout ce que nous savons de sa vie.

CXXVIII. — **Soeur Rosa Lodovica, converse.** Nous ne savons d'elle que son nom et sa présence dans la communauté de San Domenico e Sisto, où elle dut recevoir l'habit religieux vers 1770.

APPENDICE

Arrivant à l'époque où nous sommes, il nous semble opportin de dire une parole des reliques vénérées dans notre monastère. Elles furent accumulées lentement, le long des siècles passés, et nous sommes à la veille du jour où elles seront dépouillées par la révolution de leurs beaux ornements: l'histoire de la piété et celle de l'art sont intéressées également à un recensement préalable, d'après les indications des chronistes, surtout de sœur Tommasa Angelica Pannilini.

RELIQUES CONSERVÉES DANS LE MONASTÈRE DE SAN DOMENICO E SISTO.

La première et plus illustre des reliques possédées par le monastère de San Domenico e Sisto est la relique de la vraie Croix, que leur donna un Prince de la famille des rois de Chypre.

Elle avait été renfermée dans un reliquaire d'argent doré, marqué aux armes de ce Prince. Elle y resta jusqu'en 1796. Mais alors, pour les raisons trop connues, le reliquaire fut enlevé aux Sœurs, et la relique mêlée avec plusieurs autres, de sorte qu'aujourd'hui il serait difficile de la distinguer parmi celles que conserve notre monastère.

Il existait en effet à San Domenico e Sisto une autre relique de la vraie Croix: mais elle était très petite, et pour la rendre plus insigne, on lui adjoignit deux autres fragments: l'un qui avait appartenu à sœur Serafina Jacovacci, l'autre à sœur Maria Giacinta Marini.

On y ajouta au-dessous les deux saintes Epines apportées de San Sisto, et les deux autres que le Maître Général Fra Ippolito

Beccaria donna, vers 1597, à la Mère sœur Battista Frangipani. On les entoura d'une couronne d'épines en argent, et dans les vides on plaça d'autres reliques de la Passion de Notre Seigneur. C'était un trésor magnifique, et pour le renfermer sœur Spina Giustiniani fit faire un beau reliquaire d'argent. Plus tard, sœur Maria Dorotea Incoronati, en fit faire un autre plus splendide encore, où les reliques furent conservées jusqu'en 1796.

Aujourd'hui elles sont renfermées dans un reliquaire en cuivre doré.

La main gauche de sainte Catherine de Sienne donnée au monastère par le Maître Général Turriani, était renfermée jadis dans un reliquaire de cuivre. Sœur Camilla Vettori en fit faire un très beau en argent. Dans la suite sœur Maria Grazia Capizucchi en fit exécuter un nouveau d'un travail exquis et de la valeur de 228 scudi.

Dans le reliquaire de sœur Camilla Vettori resté vide on mit un ossement de saint André, procuré par sœur Andrea Colombara, et un autre ossement de saint Laurent martyr.

Ces reliques furent conservées dans ces reliquaires jusqu'en 1796. Celles de saint André passèrent alors dans un reliquaire en bois, et la main de Catherine dans un autre en cuivre.

En 1855, nos sœurs inspirées par cette dévotion qui resta toujours vivante chez elles envers l'héroïne de Sienne, firent exécuter pour la sainte Relique de sa main, un beau reliquaire en métal doré, de forme gothique, avec douze bas-reliefs en argent, qui figurent différents actes de la vie de la sainte. On l'y place, lorsqu'on l'expose à la vénération publique. Il en existe un autre plus petit où on la conserve habituellement.

Le travail fut exécuté par l'habile artiste Luigi Roversi et coûta 460 scudi.

Le P. M. Fra Tommaso Marini, Provincial de Terre-Sainte donna à sœur Maria Giacinta, sa sœur, les têtes de deux des compagnes de sainte Ursule: l'une le 11 juillet 1612, l'autre le 21 novembre 1624. Toutes deux furent reçues en présence du Chapitre avec une documentation spéciale. L'une avait appartenu aux religieuses Cisterciennes de Zisendorf, diocèse de Cologne, l'autre à nos religieuses de Santa Maddalena de Wych, dans le diocèse de Bois-le-Duc.

Pour ces deux reliques, sœur Maria Giacinta fit exécuter deux grands reliquaires avec palmes et roses d'argent. En 1796, ces

reliquaires furent remplacés par d'autres semblables, mais de bois et de cuivre.

Dans l'un de ces reliquaires se conserve un tibia de saint Arcade, et un fémur de saint Emilien: reliques données le 10 janvier 1664 par le Vice-Gerente Ottaviano Caraffa à sœur Maria Eleonora Alaleone.

Les corps des saintes Martyres Aselita et Pomponia Felicità, que l'on conserve encore dans notre monastère, furent donnés par Mgr Alfonso, consacré évêque de Comacchio et Vice-Gerente de Rome, à noble seigneur Pietro Muzzi patricien romain, qui, sur le désir et les instances de ses parentes, sœur Maria Diana et sœur Maria Flavia Bonesi, religieuses de notre monastère, leur céda ce précieux trésor.

Cette donation fut faite par un acte public, devant Antonio Locatelli, le 21 mai 1646. Assistèrent à cet acte Mgr le Vice-Gerente, noble seigneur Marzio Altieri, les seigneurs Diego Cinquini, le Père Prieur de Santa Sabina, le Père Confesseur des religieuses, les seigneurs Cosimo, Pietro et Girolamo Bonesi, Dame Donati, mère des deux religieuses nommées plus haut, et de Dame Agnese femme de seigneur Pietro Muzzi, et tout le Chapitre des religieuses.

Le noble donateur ne voulut d'autre récompense pour sa générosité que celle d'être, lui, ses enfants, sa femme, sa mère et tous les membres des familles Muzzi et Bonesi, participants aux suffrages qui se font dans la communauté pour les bienfaiteurs.

Le 1er juin de la même année 1646, ces saints corps furent introduits dans notre monastère, et reçus par les religieuses avec une extrême joie, et toute cette pieuse solennité que comporte un semblable événement.

On organisa à la porte de la clôture une procession solennelle, qui, au chant des hymnes et des psaumes, traversa les cloîtres et les dortoirs du monastère. En tête marchait une novice portant l'eau bénite, puis la croix avec huit acolytes, les jeunes filles venues pour leur éducation, les sœurs converses et toutes les autres sœurs, portant à la main des cierges allumées: enfin arrivaient les deux châsses contenant les corps saints: l'une portée par la Mère sœur Cintia Capizucchi, Prieure, et par Mère sœur Antonina Leni, Sous Prieure; l'autre par sœur Girolama Conti, Doyenne, et par sœur Artemisia Bonelli. Quatre autres Mères des plus anciennes soutenaient le baldaquin.

Dans ce défilé les saintes reliques arrivèrent au chœur, où elles restèrent exposées à la vénération des sœurs jusqu'à ce que fussent achevées les urnes qu'avaient commandées pour les contenir sœur Eufrasia Caffarelli et sœur Stella Bonadies. Lorsque les urnes furent terminées, on les recouvrit de velours cramoisi; on les doubla à l'intérieur de taffetas de la même couleur, avec garnitures de galons d'or: puis les saintes reliques y furent déposées et enfermées. On pouvait néanmoins les apercevoir à travers un cristal dans la paroi antérieure.

Peu de jours après ces fêtes, le seigneur Pietro Muzzi envoya encore à ses parentes les pierres sépulcrales des saintes Martyres, qu'on mura sous l'autel du chœur, parce que dans cet autel devaient être renfermées les deux urnes. Sur l'une de ces pierres on lisait cette inscription: ASSELICE BINEMERENTI QUI BIXIT B... ANNO XIII, CUM C... ANNO VI. Dans l'autre on lisait l'inscription suivante: .... FELIX POMPONIÆ FELICITATIS CONJUGI FECIT IN PACE. VIXIT IN SÆCULO ANNI XVIII ET CUM CONJUGE MENSES VIII.

Il semble qu'il faudrait les lire de la sorte, en corrigeant l'orthographe:

La première: ASSELICE BENEMERENTI QUÆ VIXIT VIRGO ANNOS XIII CUM CONJUGE ANNOS VI.

La seconde: JUNIUS FELIX POMPONIÆ FELICITATI CONJUGI CARISSIMÆ. FUIT IN PACE. VIXIT IN SÆCULO ANNIS XVIII, ET CUM CONJUGE MENSES VIII.

Les deux saints corps avaient été extraits du cimetière de Sant' Agnese, sur la Via Nomentana. La fiole de sang placée dans leur tombeau indique leur martyre. [1]

Autant qu'on peut conclure de l'examen de ces ossements, il semble qu'ils ont été brûlés. Au corps de santa Pomponia étaient unies les cendres du premier fruit de son mariage, qu'elle portait dans son sein quand elle fut martyrisée. Ce bienheureux enfant, né au ciel sans voir les ténèbres de ce monde, [2] fut nommé par le Vice-Gerente Domenico Felice.

En 1804, les urnes eurent besoin de quelques réparations. A cette occasion Mgr. Bartolomeo Menocchio, Sacriste de Sa Sainteté, renouvela les sceaux, et fit de nouveaux authentiques, qu'on réunit aux documents de la donation.

---

1 Nous laissons cette archéologie sans la discuter. (Trad.).

2 Nous n'insistons pas sur cette théologie. (Trad.).

De nos jours les saints corps sont conservés dans la chapelle spécialement destinée aux reliques. Le 2 juin, jour consacré à leur mémoire, et où l'on célèbre leur Office en rite Tout Double, ils sont exposés dans l'église extérieure. On ne conserve plus aucun souvenir des pierres sépulcrales, et l'on pense qu'elles sont restées couvertes sous l'autel du chœur, lorsqu'en 1671 l'autel fut refait entièrement en marbre.

En 1653 arriva providentiellement dans notre monastère le Bref d'Honorius III que notre Père Saint Dominique portait sur lui, dit-on, depuis qu'il l'eût reçut, jusqu'à la fin de sa vie. A ce titre c'est une relique.

Le Maître Général Tommaso Turco entreprenant la visite des couvents d'Espagne, eut l'idée de l'offrir à S. M. le roi Philippe IV. Il le demanda donc au P. M. Fra Petronio Martini de Bologne, et il l'obtint en 1649.

Il l'emporta avec lui dans son voyage, mais arrivé en Espagne, il ne put le retrouver et pensa l'avoir perdu. A peine rentré en Italie, il le retrouva, sans le chercher, dans son bagage. Il eut la pensée de l'offrir à notre monastère, et le consigna à Mère sœur Raimonda Colonna. Ce Bref se conserve encore de nos jours dans une boîte d'argent, enfermée elle-même dans un étui en maroquin.

On vénère encore dans notre couvent le corps de Santa Severa vierge et martyre, donné à sœur Maria Angela Mattei, par le Cardinal Vicaire Gaspar Carpineo, mais on ne sait en quelle année.

On ne connaît aucun détail sur cette sainte. Nous pouvons seulement ajouter que nous célébrons sa fête sous le rite Tout Double, le 27 février.

Le corps de saint Eleuthère est une autre relique insigne conservée dans notre monastère depuis le même XVII^{me} siècle. Il fut donné par Mgr. le Vice-Gerente Ascanio Vivaldi au R. P. Giovanni Paolo de Rome, Mineur de l'Observance, le 9 janvier 1660. Ce dernier s'autorisant du droit qu'il avait obtenu d'en pouvoir disposer, le donna à sœur Maria Florida Vivaldi.

Ces reliques étaient alors renfermées dans une cassette de bois, et scellée, qui fut placée dans la sacristie.

En 1670, les sœurs décidèrent de placer les saints ossements dans un reliquaire convenable, pour l'exposer à la vénération des fidèles.

Le 9 août, réunirent à cet effet la Mère sœur Luigia Mattei, Prieure, et les sœurs Domenica Salomoni, Maria Isabella et

La Main gauche
de S. Catherine de Sienne (pag. 289)

Maria Raimonda Colonna, Angela Gabriela Piroti; elles sortirent les ossements du reliquaire et les mirent dans un reliquaire neuf, en bois d'ébène, fait en forme de tabernacle, incrusté d'os de tortue, avec huit petits anges dorés, et huit petits lions sur le piedestal en métal doré, et enfin au sommet, une statuette du Martyr également en métal doré. Ce tabernacle était muni de cristaux dans le haut et sur les côtés, qui permettaient de voir facilement les reliques.

Les religieuses crurent avoir atteint leur but: elles se trompèrent: elles avaient oublié de faire authentiquer et sceller les reliques. Aussi, quand vint le moment de les transporter dans l'église extérieure, elles s'aperçurent de l'oubli et songèrent à y remédier. Mgr le Vice Gerente, Giacomo de Angelis, commença par faire un examen juridique chez les sœurs qui avaient été les témoins oculaires de l'extraction des ossements hors de la cassette, et fit la reconnaissance des ossements. Mais sans doute il ne considéra pas le nouveau reliquaire comme adapté à son but, et il plaça les reliques dans une urne en bois, qu'il renferma dans une autre urne en marbre, placée dans la chapelle de la Maddalena, dans l'église extérieure. Il fit exception pour la tête, qu'il plaça dans un reliquaire en argent de forme ronde, orné de chérubins, de roses, de lis d'argent. Cette nouvelle translation s'accomplit le 25 avril 1673.

En 1704, le 16 juillet, Mgr Prato, Protonotaire Apostolique, Custode des saintes Reliques, avec l'autorisation du Cardinal Vicaire, transporta de l'église extérieure dans le chœur d'en-haut le corps de saint Eleuthère, et le plaça dans une urne en marbre blanc, qu'il ferma et scella, comme on le voit par le procès-verbal authentique laissé par lui, en présence de la Mère sœur Maria Colomba Colonna et de la Mère sœur Angela Vittoria Capponi.

Finalement, de par un Rescrit daté du 18 mai 1715, où l'on permet à la prieure d'admettre dans la clôture Sebastiano Ippoliti, pour acconmoder les reliques de saint Eleuthère, on peut conclure qu'à cette époque elle furent disposées comme on les voit aujourd'hui, les ossements liés ensemble et placés dans l'autel du Chœur d'en-haut. On ne trouve en effet aucun document qui nous parle de cette nouvelle cérémonie.

La fête de ce saint Martyr se célébre le 18 avril, avec la récitation de l'Office en rite Tout Double.

Il se conservait à San Domenico et Sisto beaucoup d'autres reliques, jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle. Nous n'en parlons pas,

parce qu'aujourd'hui elles ne se trouvent plus. Nous dirons seulement que nos sœurs ne se lassèrent point de leur rendre le culte légitime, et de les placer dans de riches reliquaires, qui témoignent de leur dévotion. C'est ainsi que sœur Quinzia del Bufalo fait exécuter un reliquaire d'argent, sœur Pulcheria Carducci un autre semblable, sœur Serafina Jacovacci et sœur Maria Lucrezia Lante chacune deux pareils. La même sœur Pulcheria fit exécuter encore quatre grands bustes dorés et un plus petit en argent, sœur Battista Molara, sœur Dorotea Incoronati, sœur Maria Isabella Colonna, sœur Anna Prudenza Bonelli, firent chacune deux grands bras d'argent. A toute cette argenterie et à celle de l'église a été substitué en 1796 le bois et le cuivre.

T. R. Mère Anna Vittoria Dolara
(D'après une miniature)

LIVRE NEUVIÈME

1798 - 1848

CHAPITRE I.

Faits généraux.

Sœur Anna Vittoria Dolara, qui vécut alors à San Domenico et Sisto a écrit un ouvrage des plus remarquables sur l'histoire du couvent durant cette période: nous le traduisons ici en entier. Sœur Tommasa Angelica Pannilini a fait le même récit en utilisant celui de sœur Dolara. Il vaut mieux lire le premier texte.

MÉMOIRES SUR LE VÉN. MONASTÈRE DES SS. DOMENICO E SISTO DEPUIS L'ÉPOQUE DE LA RÉPUBLIQUE JUSQU'À l'ANNÉE 1817 INCLUSIVEMENT

PRÉFACE

L'histoire du monastère des SS. Domenico e Sisto est intéressante dans son origine et dans son développement. Une religieuse du même monastère, appelée sœur Domenica Salomoni, en a écrit les débuts et la suite pour un bon nombre d'années.

Après elle personne n'osa prendre la charge de poursuivre son œuvre. Toutefois on notait avec ordre les souvenirs les plus importants, qui auraient pu tracer la voie à une autre plume. Par malheur, un incendie a dévoré l'archive, et privé le monastère des documents indispensables pour renouer son histoire, et la postérité d'un grand nombre de renseignements importants, capables d'augmenter encore la bonne opinion que se sont méritée en tout temps les religieuses de ce monastère.

Toutefois, pour l'époque mémorable qui vient de s'achever, pendant laquelle les révolutions ont amené de tels évènements, que le récit en parait incroyable, une autre religieuse, témoin oculaire des évènements étranges qui se sont succédés dans le monastère des SS. Domenico e Sisto, a voulu témoigner sa reconnaissance pour la fraternelle hospitalité qu'elle a reçue, elle et toute sa communauté chez ces bonnes religieuses de San Domenico, pendant la supression de son couvent par le gouvernement français, et elle a entrepris le récit fidèle et simple de tout ce qui s'est passé sous ses yeux, jour par jour. Elle ne se permettra aucune altération d'aucune sorte. On pourrait d'ailleurs recourir au témoignage du grand nombre des religieuses du monastère et du dehors, qui ont vu, elles aussi, et ont subi les funestes conséquences de tous ces bouleversements inouis.

MÉMOIRES SUR LE VÉN. MONASTÈRE DES SS. DOMENICO E SISTO À ROME

A peine eut éclaté cette terrible révolution qui a couté à la France tant de victimes, à commencer par ses souverains, la Religion, que l'on voulait bannir absolument de ce vaste pays, se mit à chercher un asile à l'étranger, pour les fils malheureux qui lui restaient. Les prêtres qui avaient échappé au sabre des persécuteurs, abandonnèrent leur chère patrie pour un exil douloureux, et dirigèrent leurs pas, qui vers l'Espagne, qui vers le Portugal, qui en Angleterre. Partout ils furent accueillis par les magnanimes souverains de ces pays, et par les religieuses populations, avec les sentiments de la plus profonde commisération. Un grand nombre parmi eux prit le chemin de l'Italie, pour trouver dans les bras du père commun des fidèles, le souverain Pontife Pie VI d'heu-

reuse mémoire, un refuge contre une telle épreuve. Ils furent accueillis avec bienveillance dans les Etats pontificaux et à Rome, pourvus de ce qui leur était nécessaire.

Il se trouva aussi parmi eux un grand nombre de religieuses de différents Ordres, qui, à l'exemple de leurs frères héroïques, abandonnèrent leur patrie et leurs parents, pour reprendre leur vie religieuse, partout où la Providence leur en aurait fait trouver le libre exercice.

Rome en accueillit un nombre considérable, et les monastères de la capitale du monde Catholique s'ouvrirent pour en recevoir le plus possible. Pénétrées de la plus vive compassion, les religieuses de San Domenico s'offrirent unanimement pour en accueillir quelques-unes. Elles l'auraient fait de bon gré, mais leurs Supérieurs jugèrent plus opportun de leur faire donner la somme annuelle de soixante écus au monastère de Santa Maria Maddalena à Monte Cavallo, pareillement de l'Ordre de saint Dominique, pour l'entretien d'une religieuse émigrée de l'Ordre des Adoratrices perpétuelles du Saint Sacrement de Marseille, qu'on n'avait pas voulu séparer de l'une de ses compagnes, éxilée dans ce couvent.

Les religieuses de San Domenico furent heureuses de cette sage disposition, et continuèrent ponctuellement à servir cette somme, jusqu'au jour où l'émigrée avec toute la communauté de la Madalena fut consignée à San Domenico, comme nous le raconterons plus tard.

Après avoir arboré dans Paris le symbole infame de la liberté, les Français sortirent audacieusement de leurs frontières, et occupèrent le Piémont, le Milanais, le Génovésat, poussèrent jusqu'aux Etats Pontificaux, et menacèrent de monter au Capitole.

Rome, en voyant les progrès de ce peuple aveuglé, fut remplie d'alarmes, et le Pape, après avoir ordonné des prières publiques, des processions de pénitence, [1] se vit obligé de traiter d'un armistice, pour obtenir ensuite la paix. Dans ce but il envoya des personnages très distingués vers Tolentino, où en tête des Français se trouvait entr'autres Napoléon Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie, plus tard premier Consul de la République, et finalement Empereur des Français. Après des entrevues nombreuses et fastidieuses, les envoyés du Pape ne purent obtenir

---

1 Dans ces processions on porta les images miraculeuses du saint Sauveur et de Santa Maria in Campitelli.

qu'un semblant de paix, achetée au prix de quatre millions, et de la cession des deux Légations et de la Romagne : toutes conditions également humiliantes et désavantageuses, mais nécessaires en ce moment de terrible confusion.

La malheureuse Rome respira sur l'espoir de rester, quoique à si dure rançon, exempte de l'invasion des tyrans.

Cette confiance fut de très courte durée.

Le pontife cependant ne savait où prendre une somme aussi considérable d'argent comptant. Le trésor était épuisé par des dettes, et par les déboursements onéreux faits aux mêmes Français.

Le pape se vit forcé de donner ordre à toutes les églises et communautés de Rome et des Etats Pontificaux, de transporter à la « Zecca » toutes leurs argenteries, sans en excepter les vases sacrés, et cela sous peine d'excommunication pour ceux qui n'obéiraient point ponctuellement. Il fallait faire face aux besoins du moment.

Tous durent baisser le front devant l'ordre suprême. Le monastère de San Domenico fut obligé d'obéir jusqu'au scrupule, à cause de la vigilance du R^{me} Père Fr. Balthasar de Quiñones, alors Maître Général de l'Ordre des Prêcheurs. Il se rendit en personne chez les religieuses de San Domenico, leur ordonna de réunir ensemble toutes les argenteries de l'église, pour la valeur de 35000 écus, et de les faire transporter à la « Zecca ». On ne fit pas même exception pour les voiles de l'image miraculeuse de la B. V. Marie, peinte par saint Luc, ni pour les ornements des chapelles intérieures et particulières.

Il fit dresser en outre une note exacte de tous les objets en argent que les religieuses auraient à leur usage personnel, et annonça l'intention d'étendre l'expropriation jusqu'à ces objets, si le pape le croyait nécessaire.

On obtint pourtant, quoiqu'avec difficulté, de conserver pour lors une paire de chandeliers avec leur croix, l'ostensoir, deux calices, deux ciboires, les reliquaires de la sainte épine de N. S. J. C., de la main de sainte Catherine de Sienne, et la statue de N. P. saint Dominique, ces trois derniers objets en argent fondu, et tout ce qui se trouvait à l'usage particulier des sœurs.

On obéit ainsi à l'injonction suprême : mais les religieuses restèrent privées des instruments les plus nécessaires pour le service journalier de l'église. Pendant des mois elles furent obligées de

placer les lampes sur les gradins de l'autel, n'ayant pas de lampadaires convenables.

Peu de temps s'était écoulé depuis la première requisition, lorsque, sur une nouvelle exigence du gouvernement Français, les religieuses eurent à consigner même ce qu'elles avaient retenu. Leur église resta complètement dépouillée de tout ornement en argent. On ne savait plus comment parer les autels : on y pourvut par des chandeliers de cuivre argenté, par des « paliotti » de similor, et autres ornements de peu de valeur. Elles étaient néanmoins contentes d'un tel apauvrissement, et de cette contribution qu'elles apportaient elles aussi à la paix de l'église, et à la conservation pacifique de leur bien aimé monastère.

Tous ces sacrifices néanmoins ne servirent à rien. Les ennemis de la Religion continuèrent à ne chercher qu'une occasion favorable qui leur permettrait de l'écraser à Rome, comme ils avaient fait en France. Et en effet cette occasion ne tarda pas à se présenter, et de la manière suivante.

A cette époque la seule vue de la cocarde républicaine française était détestable aux Romanis.

Un de ces républicains fanatiques, appelé Dufour, en apparut décoré un jour au palais Corsini, et excita dans la foule une agitation qu'il ne fut point facile de calmer. Plus tard, l'un des premiers jours de décembre 1797, sortit de l'académie de France un carrosse, avec cocher et serviteur, portant encore la cocarde tricolore. La populace de Rome s'en aperçut, et aussitôt l'attaqua, provoquant une terrible insurrection. Sous une grèle de cailloux, on maltraita tellement l'officier Basville qui se trouvait dans la voiture, que s'il ne resta pas mort sur place, il expira néanmoins deux jours plus tard. Les Français profitèrent de cet évènement pour rompre la paix hypocrite, et exécutèrent leur projet d'envahir Rome. Un mois et demi à peine après cette affaire, le 4 février 1798, on vit apparaître à la distance de quelques milles les troupes françaises, qui campèrent à laVilla Mellini, sur le Monte Mario, et le jour suivant elles firent leur entrée triomphante dans Rome. La désolation des malheureux habitants fut inexprimable, car ils prévoyaient les maux sans nombre qui les menaçaient.

Le jour qui suivit la funeste arrivée des Français, de nombreux religieux furent chassés de leurs couvents, qui devenaient des casernes de soldats. Les religieuses appelées les « Convertite » furent les premières à subir un tel sort, et les Français enfer-

mèrent les EE^{mes} Cardinaux dans leur monastère. Bientôt, ils dressèrent des arbres de la liberté en divers endroits de la ville ; ils s'emparèrent du Château Saint-Ange et du Capitole, sans compter bien d'autres preuves de leur superbe. Les Romains terrifiés par les actes violents de cette troupe furieuse, étaient ballottés dans un océan d'appréhensions, ne sachant quel sort leur était réservé.

En ces douloureuses circonstances, beaucoup de nobles Romains songèrent à mettre leurs filles à l'abri de toute insulte, en les enfermant dans les monastères: celui de San Domenico en reçut jusqu'à dix-huit.

Peu de jours se passèrent, et les envahisseurs commencèrent à imposer des contributions exorbitantes aux nobles et aux communautés religieuses. A San Domenico ils demandèrent 15000 écus à solder dans le terme de quinze jours.

Elles réussirent à ne point payer toute cette somme: elles durent pourtant payer 4000 écus, et ne sachant où les trouver, elles furent obligées de créer une dette avec intérêt, au taux de deux pour cent.

Cette contribution fut payée directement aux français, qui d'ailleurs envoyaient souvent l'ordre de payer deux cents, trois cents et jusqu'à mille écus.

C'est chose fort singulière de voir comment ils savaient trouver le moyen d'extorquer de l'argent à tout le monde. Ils en arrivaient parfois à une imposition des plus extravagantes, en particulier celle qui fut appelée « Taxe des gardes » qu'on faisait payer comptant aux religieuses, attendu que à raison de leur sexe, on ne pouvait les mettre en faction.

Malgré les lourdes charges qui pesaient sur les sœurs, à la suite de ces débours réitérés, elles eussent été contentes de les subir, si tout cela avait servi à la paix de l'Eglise et de l'Etat.

Mais l'impiété des ennemis alla si loin, qu'après avoir exilé les cardinaux et les prélats, ils en arrivèrent, le 20 du même mois de février, à consommer le plus grand des délits, en mettant une main sacrilège sur le Chef visible de l'Eglise, le souverain Pontife Pie VI, d'heureuse mémoire, et en le transportant en France au milieu de mille injures et grossièretés.

C'est dans ce voyage douloureux, et à raison de ces souffrances, qu'il acheva héroïquement dans une forteresse sa glorieuse carrière.

Les actes de violence que chaque jour on voyait s'accomplir

contre les personalités les plus respectables ne faisaient présager qu'un avenir douloureux pour toutes les catégories et classes sociales. Seulement on en voulait en particulier à tous ceux qui s'étaient consacrés au service de Dieu, et n'avaient plus rien à faire avec le monde: et de la sorte les monastères éprouvèrent bientôt les effets funestes du gouverment républicain. Les monts de piété cessèrent les paiements qui constituaient la plus grande partie de leurs revenus, et on leur imposa d'énormes et insupportables charges.

Le monastère de San Domenico aurait pu mieux que nul autre subir ces impôts accablants: il possédait de nombreuses propriétés et immeubles en ville et à la campagne: seulement il fut menacé d'une autre vexation plus terrible que toutes les autres, puisqu'elle tendait à la suppression complète de la communauté, comme nous allons voir.

L'un des premiers ordres intimés à la Prieure de San Domenico comme à tous les autres monastères, fut d'enlever l'habit religieux à toutes les novices, et de les renvoyer chez elles, parce que la République n'admettait, ne reconnaissait aucun vœu. Il s'en trouvait deux à San Domenico, la noble demoiselle romaine sœur Cinthia Sampieri, qui avait pris l'habit religieux le 2 février 1798, le jour même de l'entrée des troupes françaises dans Rome, en qualité de religieuse de chœur, et sœur Angela Sinibaldi de Frascati, vêtue le 23 janvier de la même année, en qualité de converse. Ce fut à la douleur très grande de toute la communauté, qu'elles furent contraintes de déposer toutes deux l'habit religieux, ce qui eut lieu au mois de mai, un peu plus de trois mois après le changement de gouvernement.

A cette première vexation s'en ajouta une seconde plus douloureuse encore, et la voici.

Le 16 juin de la même année, le médecin militaire et des Commissaires de la République se transportèrent dans le couvent pour examiner le local: le trouvant pour l'empleur et la situation conforme à leurs idées, ils décidèrent d'y établir un hôpital militaire.

Quelle fut la consternation de ces pauvres religieuses entendant un projet semblable, on ne l'imaginerait que très difficilement. On redoubla de gémissements et de prières, on recourut à tous les moyens que l'on crut opportuns pour écarter ce désastre. Mais celui qui avait porté le décret fatal ne connaissait pas la

la pitié, et le 2 juillet de la même année, il leur fut intimé d'évacuer le monastère et de passer à celui de San Silvestro in Capite. Les religieuses de ce couvent professent la Règle de saint François: quelle confusion eut ammenée l'arrivée d'une communauté nombreuse et d'un institut différent! Les religieuses de San Domenico employèrent tous les moyens pour obtenir qu'on les laissât en paix: tout fut inutile, et le 15 du même mois parvint l'ordre irrévocable qui les obligeait à partir.

C'est alors que Monseigneur Francesco Xaverio Passeri, archevêque de Larissa et Vice-Gerente, proposa aux religieuses de sainte Catherine de Sienne, également de l'Ordre Dominicain, de recevoir dans leur monastère, en ces tristes circonstances, leurs sœurs persécutées. Ces bonnes religieuses se firent un honneur d'offrir à leurs sœurs un refuge, et s'efforcèrent d'alléger l'affliction que lesmalheureuses devaient naturellement éprouver en se voyant si barbarement chassées de leur propre asile.

C'est au 18 du même mois que l'on fixa l'époque mémorable de leur départ: à minuit elles quittèrent le monastère de San Domenico, pour entrer dans celui de Santa Caterina. Elles furent reçues par ces bonnes religieuses avec les témoignages les plus touchants de cordialité.

L'un des premiers soins des vénérables expulsées avait été d'emporter avec elles la prodigieuse image de la B. V. Marie peinte par saint Luc, dont elles avaient expérimenté la protection en tant de circonstances, comme en font foi les vieux documents du monastère. Elles firent en outre enlever du mur où elle était encastrée, une Vierge appelée communément la Madonne delle Grotte, pour laquelle elles professent également une grande vénération.

Emportant ces deux précieux gages, elles se préparèrent à donner la preuve de cette résignation dont elles avaient besoin au milieu des vexations actuelles, et de celles plus grandes encore qu'elles auraient à subir avec la marche du temps, comme nous le verrons dans la suite de ces *Mémoires*.

Aucune déclaration n'avait supprimé le monastère. Les religieuses continuaient donc à jouir pour le moment des revenus de leurs biens, sans aucune modification. Elles s'organisèrent de telle sorte que pour les observances régulières elles ne formaient qu'une communauté avec les sœurs de Sainte Catherine: sa caisse pourtant restait séparée, et chaque communauté faisait ses approvisionnements et dépenses selon ses habitudes.

Ce n'était qu'une lueur apparente de tranquillité, et neuf ou dix mois plus tard, on déclara le monastère supprimé, ses revenus confisqués, et les religieuses reçurent l'ordre de se disperser en divers monastères.

Ces bonnes religieuses avaient à peine, à force de vertu, essuyé leurs larmes, quand ce coup nouveau et inattendu leur rouvrit une source inépuisable de douleur, par la crainte de se voir séparées entre elles: car comme de vraies sœurs en Jésus-Christ, elles s'aimaient tendrement. On n'omit rien de tout ce qui semblait devoir servir à la révocation d'un si funeste décret. Les religieuses de Santa Caterina elles-mêmes firent d'ardentes instances pour qu'on ne leur arrachât pas leurs sœurs. Finalement, en date du 9 mai 1799, on obtint de l'embassadeur français un rescrit de suspension, et elles continuèrent à séjourner dans le monastère hospitalier; mais tous leurs revenus restaient confisqués: le gouvernement s'en était déjà emparé comme de biens appartenant à un monastère supprimé. Les commissaires républicains étaient entrés, avaient mis les scellés sur l'archive, et transporté chez eux les Registres.

Les infortunées religieuses plièrent la tête sous la nouvelle oppression, parfaitement résignées aux dispositions de la Providence. Mais on ne savait plus comment vivre, et la communauté était nombreuse. Ont prit donc la résolution d'aliéner tout ce qui restait de biens mobiliers, ce qui, au surplus se réduisait à peu de chose, puisqu'on avait envoyé à la Zecca la superbe argenterie de l'église, par ordre du Souverain Pontife Pie VI, comme il a été dit plus haut.

On commença par vendre les élégants parements et tapis de l'église. Leur valeur, quand on les exécuta, avait été estimée à 12000 livres: mais, en ces temps malheureux beaucoup profitaient des détresses d'autrui, et faisaient de belles acquisitions à peu de frais: on n'en retira que 200 écus, que l'on joignit au prix de la vente de quelques autres objets précieux: et c'est avec ces ressources que l'on se nourrit tout le temps que dura la soi-disant République. [1]

Imaginons ces religieuses réduites à n'avoir comme aliment qu'une soupe cuite à l'eau, elles qui étaient des demoiselles nobles et délicates, nourries dans le monde au sein de leurs opu-

1 Il faut ajouter que les dépôts particuliers des sœurs servirent en même temps et généreusement pour tout le monde. (Le Trad.).

lentes familles, puis dans le monastère habituées à une nourriture saine et abondante: cette idée donne le frisson et semble se concevoir difficilement. Cependant il n'y a rien d'exagéré dans notre récit. Elles rougissaient même de faire connaître ces critiques circonstances non seulement aux personnes du dehors, mais encore à leurs propres parents.

Quelques-uns de ceux-ci finirent, après bien du temps, par le deviner, et envoyèrent une nourriture plus substantielle: mais il se trouva quelques religieuses, qui, malgré l'extrême besoin d'alimentation, avaient l'estomac trop fatigué pour la supporter.

Et pourtant la privation des choses les plus nécessaires à la vie, la très mauvaise qualité du pain dont elles se devaient nourrir, les continuelles vexations qu'elles avaient à subir de la part du gouvernement, les incommodités d'une habitation très étroite, dans un air bien moins favorable que celui de leur monastère, parcequ'il était situé plus bas, n'étaient pas les seules épreuves qui affligaient ces bonnes religieuses. Le couvent de Santa Caterina se trouve en face de celui dont on les avait expulsées, et de leurs yeux elles étaient obligées de voir les malades que chaque jour on y transportait et qui l'infectaient; les dégâts que les soldats y commettaient comme pour se divertir. Le bruit se répandit même qu'on songeait à démolir toutes les murailles qui séparaient les cellules, pour créer des salles spacieuses capables de contenir un plus grand nombre de malades, et elles craignirent qu'en le transformant de la sorte on ne le rendit complètement inutilisable. Cette pensée était pour elles une douloureuse amertume. [1]

Il est vrai néamoins qu'elles avaient eu l'habileté de laisser au service de l'hôpital quelques-uns de leurs domestiques, qu'elles ne pouvaient plus garder pour elles, n'ayant pas le moyen de les nourrir. Ceux-ci adroitement firent écarter tous les projets de démolition, et avec l'aide du maître maçon assurant que la construction ne pouvait supporter de telles secousses, parce qu'elle était vieille, et très faible en différents endroits, ils réussirent à la sauver dans son ensemble, malgré le péril dont plus d'une fois on se vit menacé.

Si on réussit à sauver la maison, on ne put toutefois sauver les cloches.

---

1 C'est à la vue de ces souffrances que sœur Dolara composa une poésie sublime de douleur et d'indignation, et aussi de beau langage, intitulé *Il pianto delle Vergini*. Voir P. Marchese *Artisti*...

Celles-ci étaient au nombre de trois: on ne put en sauver que la moins grande, qui fut transportée secrètement à Santa Caterina. Les deux plus grandes, de métal excellent, restèrent au pouvoir du gouvernement, comme le monastère tout entier, et dès qu'il lui parut convenable, il les fit descendre et emporter pour les fondre, avec d'autres cloches pareillement enlevées à des églises ou à des couvents.

La Prieure chargée de la communauté était alors la Mère sœur Maria Agnese Magnani, une romaine, personne remarquable à tous les titres, mais surtout par la tendre affection qu'elle nourrissait envers ses chères filles. C'était pour elle un supplice de ne pouvoir leur donner ce dont elles avaient besoin, et de voir que plusieurs d'entre elles à raison soit de la mauvaise nourriture, soit des afflictions intérieures, s'en allaient dépérissant. Elle était sans relâche en souci de les soulager le mieux possible dans les détresses qui les opprimaient. Mais il plut au Seigneur de mettre à l'épreuve sa résignation par un coup extrêmement sensible: la Mère sœur Maria Clementina Paracciani, noble romaine, religieuse d'une singulière piété, tomba gravement malade, et cessa de vivre le 10 janvier 1800; et bientôt après la Mère sœur Maria Girolama Serra passa à la vie meilleure, le 6 avril de la même année. Toutes deux furent ensevelies à Santa Caterina, où la communauté demeurait à cette époque.

Survint ensuite la mort du R^{me} P. M. Pavoni, Commissaire Général de la sainte Inquisition, et sa charge fut transmise au R^{me} P. M. Fr. Angelo Maria Merenda, par l'entremise du R^{me} P. M. Gualandi, Provincial de Lombardie, élevé à cette honorable charge par un Bref de S. S. Pie VI, d'heureuse mémoire. Et comme le Commissaire de l'Inquisition est en même temps Vicaire du monastère de San Domenico, une autre patente de Vicaire fut donnée au même P. Merenda, le 22 janvier de la même année 1800. L'Ordre était alors gouverné par un Vicaire Général, le P. R^{me} M. Pio Giuseppe Gaddi.

Les circonstances critiques, au milieu desquelles se trouvait alors le monastère exigeaient impérieusement un homme comme lui, doué de prudence, de dicernement, capable de s'attacher, comme il le fit, à promouvoir le bien de ces pauvres religieuses.

On lui dut un premier avantage, celui de découvrir l'infidélité de deux employés du monastère, qui profitaient des circonstances favorables à leurs intérêts, et de l'absence forcée d'une surveillance et

d'une revision de leurs comptes: ils se trouvèrent débiteurs de sommes qui n'étaient point de mince importance. Cette découverte fut une augmentation de peine pour la communauté, déjà si opprimée. On n'omit pas d'agir en conséquence: dès le mois de mars courant, tous deux furent déposés de leur charge, et le plus coupable fut obligé de restituer en divers acomptes la somme de 6000 écus, dont il fut reconnu débiteur, sans préjudice de ce qu'on pourrait encore découvrir par la suite.

On les remplaça tous deux par de nouveaux ministres, pour le service et l'assistance du monastère.

Toutes les vexations que les religieuses avaient à souffrir de la part du gouvernement républicain, et que nous avons racontées jusqu'ici, leur étaient allégées depuis quelque temps par l'espérance de pouvoir, à la première occasion favorable, rentrer dans leur cher monastère. Cette espérance était fondée sur le fait que durant la nuit du 29 septembre de la précédente année 1799, les troupes de S. M. le roi de Sicile avaient accompli leur entrée dans Rome, sous la conduite du Général Prince Naselli. Celui-ci publia dans Rome une proclamation de son souverain, qui affirmait prendre possession des Etats pontificaux, au nom de leur souverain légitime, le futur souverain Pontife. Cette espérance avait poussé les Sœurs à agir efficacement pour réaliser leur but. Mais diverses difficultés restaient à surmonter, et en particulier les troupes napolitaines avaient pris la place des Français dans le monastère, qui servait encore d'hôpital militaire. Nombreux furent les dégâts commis dans le couvent par les hôtes nouveaux, qui emportèrent ou brisèrent, durant leur bref séjour, le peu que les Français avaient laissé intact.

Enfin la « Suprema Giunta » entreprit de consoler les religieuses, à qui, moyennant une somm de 240 écus payée au Général napolitain, on rendit les clefs du monastère, avec pleine liberté d'y rentrer, sans aucune autre charge, chaque fois qu'il leur serait agréable.

Les locaux à peine évacués par les troupes, le R^me^ P. Commissaire Merenda, rentré à Rome depuis le mois de juin, s'y transporta, avec les députés du monastère, Mgr Mattei et le noble Marquis Simonetti; ils étaient accompagnés des Ministres du couvent, d'un architecte et de maîtres ouvriers.

On examina attentivement les dommages causés par les soldats, et quels étaient les travaux les plus urgents à entreprendre.

Il y avait de quoi être atterré par l'horrible aspect du monastère, et par les dépenses excessives à affronter pour le rendre habitable, eu égard à la situation misérable où était réduite la communauté.

Et toutefois ces personnages ne perdirent point courage. Ils firent commencer les travaux immédiatement, et en même temps imaginèrent un moyen pour obtenir l'argent nécessaire à l'entreprise.

La propriété d'Acquacetosa appartenait à l'image de la B. V. Marie peinte par saint Luc. Redevenue la possession des religieuses, elle servit dans ce but.

Le P. Merenda proposa, et, avec le consentement de la communauté qui adhéra de bon gré au sage projet, décida de le donner en emphytéose au sieur Giovanni Battista Canori, qui déjà la tenait en location et de la lui laisser jusqu'à la troisième génération, pour la rente annuelle de 3760 livres, payables par portions de trimestre en trimestre échu, à la condition qu'il ferait en cette circonstance un prêt de 12000 écus. Si toutefois le monastère venait à restituer cette somme, l'emphytéose cesserait, la location remonterait à 4600 comme auparavant, même si on n'était point parvenu à la troisième génération. Tout cela est prévu dans les actes du Notaire capitolin, le sieur Delfini, sous la date du 26 octobre 1800.

On fit les réparations nécessaires pour mettre le monastère en état de recevoir les religieuses: mais pour plus de précautions, il fallut en sacrifier la plus belle partie.

Les soldats atteints de maladies suspectes avaient occupé des cellules dans tous les dortoirs, mais surtout dans cette partie qui regarde le jardin, du côté du couchant. Ceux qui présidèrent aux travaux se crurent obligés de sacrifier le bras tout entier, comprenant dix chambres au premier étage, et autant au second.

Cette perte était fort considérable pour une communauté autrefois si nombreuse, et qui pouvait le redevenir, avec le temps. On ne tint pourtant nul compte de ces réflexions, et l'on se résolut à en tirer des briques, à en piquer les murailles, et finalement à en fermer les portes.

Le projet fut exécuté sans délai: les religieuses acceptèrent de bon gré cette perte, pourvu qu'elles pussent regagner leur cloître.

On poussa vigoureusement les travaux, sous l'active surveillance du R^me^ Commissaire et des Députés, et en peu de mois le

monastère fut en état de s'ouvrir pour ses anciennes habitantes.

Le zèle du P. Merenda était infatigable pour préparer la maison des religieuses: celles-ci ne désiraient pas moins vivement rentrer dans leur abri.

On fixa enfin le jour du 27 mai 1800, à 7 h. et demie du matin.

Jamais on ne vit scène plus émouvante que celle de la séparation des religieuses de San Domenico et de leurs charitables hôtesses. L'édification pour ces dernières, en voyant avec qu'elle résignation leurs sœurs de San Domenico avaient supporté de telles épreuves, et qu'elle gratitude elles avaient montré toujours pour les attentions dont on les avait comblées à Santa Caterina, avait créé entre elles un lien d'amitié et de charité si grande, que la séparation ne put se faire sans larmes des deux côtés.

Enfin les sœurs de San Domenico sortirent du monastère de Santa Caterina, pour s'acheminer vers le leur. Elles entrèrent par la porte de l'église, accompagnées du R^{me} P. Commissaire, des deux confesseurs, et de beaucoup d'autres personnes. On tressaillait de joie en voyant ces religieuses si éprouvées désormais consolées. Le P. Merenda chanta la sainte messe; elles chantèrent le *Te Deum*, et il leur donna la Bénédiction avec la pyxide.

Elles étaient donc rentrées dans leurs cloîtres.

On ne saurait exprimer avec quelle ferveur elles rendirent grâces au Très-Haut pour ce signalé bienfait.

On fit une procession dans tout le monastère qui avait été béni à nouveau avant leur entrée.

L'un des confesseurs y porta le Saint Sacrement dans la pyxide, implorant pour le couvent et ses habitantes les plus abondantes bénédictions.

Les religieuses s'accommodèrent le mieux possible, jusqu'à ce qu'elles pussent réoccuper leurs anciennes cellules.

Par ordre de la République, deux novices, comme nous avons dit plus haut, avaient dû quitter l'habit religieux. A peine rétabli le monastère, l'une d'elles, Angela Sinibaldi, vint le reprendre comme sœur Converse, et redemanda le nom de sœur Agnese. L'autre avait changé d'avis durant la période démocratique, et s'était résolue à embrasser un autre état.

Le 30 avril, 1800, les deux années du Priorat de la Mère sœur Marie Agnès Magnani étaient terminées, et on aurait dû procéder à l'élection d'une nouvelle Prieure. Mais comme la commu-

nauté se trouvait encore à Santa Caterina, on ne crut pas opportun de faire aucun changement, d'autant plus que les religieuses espéraient rentrer bientôt dans leur monastère. On demanda et on obtint une prorogation, et la Mère Magnani continua son gouvernement jusqu'au 17 juin de la même année. On en vint alors à la nomination d'une autre sœur. On avait déjà pourvu au remplacement de la Sous-Prieure, Mère sœur Maria Clementina Paracciani, morte à Santa Caterina, et on avait choisi la Mère sœur Marianna Cerri. A cette occasion, et avec l'assistance des Supérieurs, furent désignées deux nouvelles Mères, dans la forme habituelle.

Les sœurs vocales se réunirent donc pour élire la nouvelle Prieure, et le choix unanime tomba sur la personne de sœur Maria Eletta Doria Panfili, bien qu'elle ne fût pas encore l'une des douze Mères du Conseil.

Sœur Maria Eletta, dans le monde Donna Olimpia, fille de Son Excellence le seigneur Prince Doria Panfili avait reçu l'habit religieux le 23 février 1783, dans le monastère de San Domenico, où, une année auparavant, une sœur germaine à elle avait fait sa vestition, sous le nom de sœur Teresa Maria. Elle se fit l'émule de son ardente sœur dans la piété, le zèle pour l'observance régulière et l'exercice des plus solides vertus. Dès le début de sa carrière religieuse, elle donna des signes non équivoques de maturité, de prudence et d'un discernement remarquable.

Elle aimait son monastère, et, d'accord avec sa sœur, elle s'appliqua aussitôt à procurer son avantage. Tout ce qu'on lui donnait pour entretien, elle le consacra à l'augmentation et à la restauration du couvent.

Lorsque les Supérieurs résolurent d'agrandir l'archive, celui qui existait se trouvant trop étroit, elle s'offrit de suite avec sa sœur à en subir la dépense; et de fait, le travail fut exécuté immédiatement avec activité et élégance. On renouvela le pavé, on orna les fenêtres de grilles, de verrières et de rideaux; on construisit des armoires et des casiers, dans les meilleures conditions de commodité et de goût, pour la conservation des documents.

Une fois terminé ce travail, il restait à réparer une salle appelée le Grenier, pour le transformer en garde-robe commune. Sœur Eletta, avec sa sœur, fit également cette dépense. Cette salle jusqu'àlors à peu près inutile, devint un entrepôt commode et spacieux, pour l'usage des religieuses. C'est là en particulier que l'on

conservait les étoffes de laine et autres objets appartenant à leur vestiaire.

En 1791, elle renouvela le pavé des quatre dortoirs, qui fut refait entièrement en larges briques carrées. Ce travail, entièrement terminé, ne demanda pas moins de trois années. Il fallut le faire sécher, avant que les religieuses, resserrées dans les autres dortoirs, pussent revenir dans celui qu'on venait de réparer. Peu à peu on restaura tous les dortoirs, sans aucun préjudice pour les santés.

Il fallait encore renouveler le potager, qui jusqu'alors avait été fort imcommode pour les sœurs converses, et leur rendait le travail très fatigant. De bon gré sœur Eletta s'attacha encore à cette entreprise : elle fit changer la disposition du foyer construit en plaques métalliques, comportant des fours, des bouches d'eau et des étuves. Pour ce travail, Son Excellence le prince Andrea Doria, son frère, fit venir expressément de Florence à Rome, en 1796, le célèbre ingénieur Quinquernel, qui entreprit l'œuvre, et l'acheva à la satisfaction générale.

Enfin, elle avait compris qu'il fallait renouveler la salle du tour : elle se mit à l'œuvre, toujours avec sa sœur, pendant que la communauté demeurait encore à Santa Caterina, et fit refaire entièrement le pavé, y établit un gracieux lavabo, avec une vasque en marbre, pour l'usage de toutes, mais en particulier de la procureuse et des tourrières, qui y résident habituellement.

Après cette courte digression, dont le but est de faire comprendre les qualités de la personne appelée par les vœux unanimes au gouvernement du monastère, à une époque si difficile, et dont nous devrons encore parler en d'autres circonstances, nous reprenons le fil de notre récit.

Les troupes du roi de Sicile avaient pris possession de Rome dès le mois de septembre de l'année précédente, c'est-à-dire de 1799, au nom du futur Souverain Pontife, comme nous avons dit ailleurs. Il serait impossible d'exprimer de quels vœux ardents l'Eglise entière, si violenment affligée par les secousses précédentes, demandait la grâce inestimable de l'arrivée de son Pontife.

Enfin brilla le jour heureux où Rome, essuyant ses larmes, tressaillit d'une véritable allégresse. Presque miraculeusement les Cardinaux se trouvèrent réunis dans le couvent de Saint Georges à Venise, et après un très court conclave, le 14 mars 1800, ils élurent comme Hiérarque suprême de l'Église l'Eminentissime Cardinal Gregorio Barnaba Chiaramonti, de Cesena.

Celui-ci prit le nom de son glorieux prédécesseur, le nom de Pio.

Il ne nous appartient pas de rappeler dans ces *Mémoires* les qualités admirables de ce nouveau Pasteur suprême. Qu'il nous suffise de rappeler que Rome entière était dans la plus vive impatience de le posséder. Enfin le très bon Père vint contenter les ardents désirs de ses fils dévoués, et il fit son entrée solennelle dans cette capitale le 3 juillet de la même année, au milieu des acclamations et des transports de joie d'un peuple immense, accouru même des pays éloignés pour le rencontrer. Les religieuses de San Domenico, pour donner un témoignage de leur respectueux attachement à la personne du Souverain Pontife, Protecteur aimant de l'Ordre des Prêcheurs, firent, ce soir là et les deux soirs qui suivirent, une illumination avec des torches et des lampions aux deux portes du monastère, et de grandes lanternes, à toutes les fenêtres des appartements; puis, dès le lendemain, 4 juillet, elles envoyèrent leurs Confesseurs demander la Bénédiction et porter en leur nom les congratulations les plus affectueuses, les vœux de bonheur les plus sincères, et offrir en même temps une pieuse aumône.

C'est vers cette époque que vint à Rome, retournant de Venise où il s'était rendu pour vénérer le nouveau Souverain Pontife, le R.^{me} P. Fr. Pio Giuseppe Gaddi, Vicaire Général, qui bientôt, par un Bref de Sa Sainteté, fut créé Maître Général des Frères Prêcheurs. Comme il avait été Provincial des Deux Lombardies, et à ce titre Supérieur immédiat du monastère de San Domenico, il nourrissait pour ces religieuses une affection vraiment paternelle; et les sœurs n'eurent pas moins de consolation que de profit à l'arrivée et au séjour dans Rome d'un si digne religieux.

D'accord avec le P. Merenda, Commissaire du Saint-Office, il se mit lui aussi à prendre tous les moyens pour l'agrandissement du monastère, veillant à ce que dans les travaux nécessaires on économisât le superflu, et que les Sœurs ne fussent pas trompées, comme il arrive parfois, par les exigences des administrateurs et des entrepreneurs.

Comme nous l'avons raconté, les Français avaient emporté les deux grandes cloches le 24 septembre 1799, et les religieuses désiraient les remplacer au moins par une autre. Dans ce but, et afin d'augmenter les économies, on se contentait d'une nourriture plus frugale. On suppléait de la sorte à une dépense d'autant plus nécessaire, qu'elle se rapportait à une meilleure convenance du

culte divin. On fit ainsi fondre une cloche du poids de 865 livres, et, le 29 juillet de la même année 1800, elle fut solennellement consacrée par l'Eminentissime seigneur Cardinal Giuseppe Doria Panfili, qui la dédia à la B. V. Marie, à saint Dominique et à sainte Barbe. On y avait gravé cette inscription: *Les ennemis chassés, les Religieuses rendues à leur clôture, la paix et le Pontife à la Religion, à la Ville. L'an 1800.* [1]

La cloche fut hissée au campanile le jour suivant.

La dévotion sincère de ces religieuses pour la personne sacrée du nouveau Pontife détermina Sa Sainteté à leur en montrer sa reconnaissance: il daigna leur faire une visite, à l'occasion de leur tour des Quarante Heures et de l'exposition du Saint Sacrement dans leur église. Ce fut le 6 du mois d'août suivant, le lendemain du jour où les religieuses de San Sisto célèbrent la mémoire de leur Bienheureux Patriarche, Père et Titulaire, que Sa Sainteté, après avoir visité le Très Saint Sacrement dans l'église extérieure, eut la bonté d'entrer dans le monastère, à la grande consolation de la communauté, qui fut toute entière admise au baisement de pied.

Cependant le mois d'octobre approchait. D'après un vieux privilège, les religieuses de San Domenico sortaient une fois durant ce mois, comme aussi pendant le mois de mai, afin de se porter à l'église de San Sisto et d'y célébrer un service funèbre pour les anciennes sœurs de ce monastère, prémices du tendre zèle de leur Père saint Dominique, source d'une infinité de monastères dominicains dispersés dans tout le monde catholique.

Cette coutume de deux excursions annuelles formait aussi pour toute la communauté une innocente récréation, qui s'ajoutait à un acte de piété religieuse envers les vénérables restes des sœurs défuntes.

Rentrées dans leur monastère, les Sœurs prirent unanimement la détermination de ne plus sortir, et sans renoncer à l'ancien privilège, sacrifièrent de bon gré ce petit soulagement, afin de se mieux montrer reconnaissantes envers le Très-Haut, pour le bienfait reçu précédemment et après tant de douloureuses péripéties. Elles continuèrent d'ailleurs à célébrer le service funèbre dans l'église intérieure du couvent.

Cependant les religieuses passaient leurs jours dans une dou-

---

1 « Pulsis hostibus, Monialibus coenobio, pace Pontifice Religioni urbi restitutis. Anno 1800 ».

ce tranquilité, s'appliquant aux exercices de l'observance régulière, soucieuses de rétablir entièrement leur monastère, qui sous leurs yeux allait sans cesse en se perfectionnant.

Elles furent obligées de faire encore de grands sacrifices, pour récupérer leurs fermes, maisons, pâturages, et autres propriétés, qui durant la période républicaine étaient passées en d'autres mains; il ne fallut pas de petites instances, pour vaincre les oppositions des acquéreurs: mais à force de persévérance, elles finirent par rentrer en possession de la plus grande partie de leurs biens.

Il plut alors au Seigneur de les visiter par une épreuve très sensible, en appelant à lui l'âme de la Mère sœur Teresa Maria Doria Panfili, à l'âge peu avancé de 43 ans, après une longue et pé nible infirmité, supportée avec la plus grande résignation. Cette perte toucha au vif toutes les religieuses. On restait privé de la présence d'une sœur très exemplaire, dont les vertus étaient pour toutes d'une grande édification; et de plus on professait une grande reconnaissance pour elle, parce que d'entente avec sa sœur, qui en ce moment était Prieure, elle avait contribué avec sa rente et à grands frais à réparer dans le monastère les dégâts déjà racontés et commis par les soldats français.

Outre cette perte et celle de deux autres sœurs qui moururent pendant que la communauté demeurait à Santa Caterina, était également passée à meilleure vie, le 6 janvier 1802, la Mère sœur Amante Maria Pontelli, religieuse d'une éminente vertu. Les religieuses voyaient avec peine se diminuer leur nombre par toutes ces morts. Mais Dieu veillait à la conservation du monastère, et il pourvut abondamment à cette pénurie, en leur envoyant d'une façon inattendue d'exellents sujets, comme nous le verrons encore mieux au cours de ces *Mémoires*.

A Rome était apaisée la tempête qui menaçait de destruction totale les communautés religieuses, depuis l'exaltation du Pontife Pie VII: mais elle sévissait encore contre celles qui se trouvaient soumises aux souverains séculiers. Les Français avaient occupé la ville de Bologne, et bientôt les monastères furent supprimés. Les religieuses de San Pietro Martire de l'Ordre Dominicain, de cette ville, se voyant chassées de leur asile, le 30 juin 1798, allèrent chercher un refuge dans le couvent de San Giovanni Battista de la même ville, qui n'avait pas encore été molesté. Mais au mois de février de l'année suivante, ce dernier fut égale-

ment supprimé, et nos religieuses furent contraintes de se séculariser et de rentrer dans leurs familles.

Cependant trois d'entre elles ne purent supporter de vivre hors du cloître: c'étaient la Mère sœur Maria Emilia Fantaguzzi, de Cesena, dont la noble famille se glorifie de quelque parenté avec celle du Pape; et ses deux compagnes, sœur Luigia Teresa Pignoni, née à Bologne, et sœur Anna Teresa Uccelli de Gênes. Elles écrivirent une supplique au R.^{me} P. Vicaire Général Gaddi, pour qu'il voulut bien leur trouver un autre monastère: elles avaient en vue, surtout la première, le monastère de Colorno, où elle avait une sœur religieuse. L'excellent Supérieur se rendit à l'instance de ses filles: mais au lieu de Colorno, il les envoya dans le monastère de San Domenico à Rome. Il les proposa à cette communauté qui les accepta de bon gré, avec l'autorisation du Souverain Pontife, et sans dot d'aucune sorte. Elles eurent parmi les sœurs le rang que leur valait leur âge.

Arrivées à Rome, elles furent conduites au Palais Pontifical du Quirinal, et admise au baisement du pied, et Sa Sainteté resta quelque temps à converser paternellement avec elles. Enfin elles entrèrent le 20 octobre 1802, à San Domenico, où toutes les sœurs étaient déjà à les attendre devant la porte de la clôture. Le jour suivant, elles revêtirent le saint habit, bénit par le R.^{me} P. Vicaire Général Gaddi, qui accompagna la cérémonie d'un bref, mais émouvant discours.

Le terme fixé par les lois dominicaines sur la durée des priorats était sur le point d'expirer, et on devait songer à trouver une autre religieuse pour succéder à la très digne Mère Doria, déjà réélue deux fois à l'unanimité. Il ne fut d'ailleurs pas difficile aux religieuses de trouver la personne non seulement apte au gouvernement spirituel du monastère, mais encore capable de le conduire et de le préserver des vexations qui pourraient se produire à l'avenir. Toutes avaient les yeux fixés sur la Mère sœur Maria Livia Paracciani, religieuse jeune encore, mais de prudence consommée, de grand courage et d'un talent remarquable. A l'unanimité, le 1er mai 1804, on l'éleva au gouvernement de la communauté.

A peine la nouvelle Prieure eut-elle inauguré son gouvernement, qu'elle donna la claire démonstration que le ciel l'avait destinée à ces fonctions. Très mesurée dans ses résolutions, toute de zèle pour l'observance régulière, pleine de charité envers les sœurs, elle fut en toute circonstance considérée comme une tendre

mère. Mais son plus bel éloge se formulera le long de ces *Mémoires*, lorsque nous la verrons lutter courageusement contre les plus terribles péripéties, à la tête de ce reste de l'Ordre de saint Dominique, qui accourra chercher un asile entre ses bras.

Cependant était arrivé le jour où les religieuses ont coutume de faire la solennelle commémoraison de l'Image de la B. V. Marie, peinte par saint Luc, fameuse par tant de prodiges opérés en leur faveur. En cette année 1804, la fête tombait le 17 juin. Sa Sainteté, outre la visite qu'elle faisait tous les ans à l'église et au monastère de San Domenico, voulut de plus y célébrer le saint Sacrifice, pour démontrer sa tendre dévotion envers la B. V. Marie. Ce fut pour les religieuses une très grande consolation. Sa Sainteté entra dans la clôture, admit les sœurs au baisement du pied, puis daigna monter dans une chambre élevée du monastère, qui domine le couvent contigu de Santa Caterina, et d'une fenêtre donna la Bénédiction Apostolique aux religieuses de ce couvent, toutes réunies à la vue du Saint Père.

Indépendemment des trois religieuses venues de Bologne, dont nous avons parlé un peu plus haut, il ne manquait pas d'autres nobles jeunes filles qui aspiraient à prendre l'habit religieux à San Domenico.

La première qui se présenta après la rentrée des sœurs dans leur monastère, fut la noble demoiselle Marianna, fille des illustres seigneurs Marquis Serluppi. Elle était toute jeune, mais d'une vocation éprouvée. Elle revêtit l'habit religieux le 21 avril 1805, et prit le nom de sœur Maria Luigia.

Ainsi croissait le nombre des religieuses, pendant que la Providence allait lui préparant une autre grande recrue, dont nous devons parler.

Les Français avaient occupé les états de Parme, et le gouvernement intima à Son Altesse royale la Mère sœur Giacinta Domenica de Bourbon, fille de défunt Ferdinand I, Infant d'Espagne, Duc de Parme, de Piacenza et de Guastalla, l'ordre d'abandonner Colorno, où depuis plusieurs années elle professait la vie claustrale dans l'Ordre de saint Dominique, et de se transporter ailleurs.

Le Pape, qui s'était rendu à Paris pour couronner Napoléon Empereur des Français, en fut informé, et fit inviter cette Princesse à se rendre à Parme, dans la maison de Sant' Orsola, où se trouvait comme religieuse ursuline l'une de ses sœurs, pour

conférer bientôt avec lui sur cette affaire, lors de son retour en Italie.

La Princesse se rendit à la maison indiquée, et elle eut avec le Pape l'entrevue souhaitée. Le Pape qui connaissait à combien de titres le monastère des San Domenico e Sisto de Rome était digne de recevoir et de posséder une telle âme, lui conseilla de s'y rendre, ajoutant que c'était aussi son bon plaisir. On commença immédiatement à négocier cette très importante affaire avec le Vicaire Général de l'Ordre, et en peu de temps tout fut combiné, comme nous allons voir. Mais puisque cette Princesse fournira des épisodes très intéressants dans ces *Mémoires*, il sera bon en premier lieu d'en donner une connaissance distincte, afin de mieux faire apprécier ses vertus et ses mérites par ceux qui liront ces pages.

S. A. R. Mère sœur Giacinta Domenica naquit de Ferdinand I, Infant d'Espagne, Duc de Parma, Piacenza et Guastalla, et de Maria Amalia, Archiduchesse d'Autriche, le 7 septembre, 1777. Elle reçut aux Fonts sacrés, les noms de Carlotta Maria Ferdinanda. La royale enfant avait un bon caractère et une douce ingenuité d'habitudes, qui en faisaient les délices de ses augustes parents.

Sous la discipline d'excellents précepteurs, et en particulier de Mgr Turchi, plus tard Evêque de Parme, se développèrent son intelligence et sa piété. Toutefois, jusqu'à l'âge de 16 ans elle ne fit pas connaître à quel état Dieu l'appellerait. A cette époque, elle commença à dire qu'elle voulait être sœur Dominicaine, et à s'appeler elle-même sœur Giacinta Domenica.

En ce moment-là on ne prêta pas d'attention à ses paroles, et durant l'espace de quatre années ses illustres parents, peut-être pour éprouver sa vocation, firent semblant de ne pas comprendre. Mais à la fin, la voyant persévérante dans sa résolution, et pour satisfaire à ses pieux désirs, ils la placèrent dans le couvent de San Domenico de Parme, afin qu'elle s'y essayât aux rigueurs de l'observance régulière.

Se séparer des siens fut pour elle un sacrifice des plus douloureux: mais sa force à le supporter fut de telle trempe que jamais on ne l'aurait deviné, si elle ne l'avait elle-même fait connaître plus tard.

Les circonstances déjà si critiques pour les religieuses, et la crainte d'un avenir plus funeste encore faisaient hésiter ses parents à lui donner l'autorisation de revêtir le saint habit: mais ses priè-

res furent si instantes, qu'à la fin ils se décidèrent à consentir.

Après dix mois de probation, le 11 avril 1797, elle reçut l'habit religieux, et prit les noms déjà choisis de sœur Giacinta Domenica.

Cependant, à peine eut-elle commencé son noviciat, qu'elle remarqua dans ce monastère des coutumes et une certaine légèreté dans le vêtement, qui ne convenait nullement à sa ferveur, [1] et avec ses douces manières essaya plusieurs fois de le faire comprendre aux religieuses: mais on ne profitait pas de ses insinuations, et elle était très affligée et hésitante sur la question de sa profession. Or il advint que sur ces entrefaites arrivèrent à San Domenico de Parme six religieuses de San Rocco de Ferrara, également Dominicaines, dont le monastère venait d'être supprimé par ordre du gouvernement français. En voyant la décence et la gravité du vêtement chez ces religieuses, et leur manière de vivre observante et régulière, la bonne novice fut tellement édifiée, que de nouveau elle vint exhorter les autres religieuses à réformer leur vêtement sur le modèle de ce qu'elles voyaient. On n'en résista que plus à ses conseils, on se raidit et on refusa de l'écouter. Quand elle s'aperçut que ses paroles avaient causé quelque trouble, elle écrivit à la Mère Prieure qu'elle pouvait se tenir tranquille, et que jamais plus elle ne lui parlerait de rien de semblable.

Elle reçut un peu plus tard la visite de S. A. R. la Princesse Antonia, sa sœur, qui venait la voir de temps à autre, et, par mode de conversation, elle lui raconta ce qui lui était arrivé avec les religieuses, ajoutant avec sa douce ingénuité que si elle en avait parlé à son père, il lui eut été très facile de se faire bâtir un monastère, où l'on mènerait une vie plus observante, et d'en faire construire même un autre pour des religieux Gavotti [2] de l'Ordre, qui assisteraient les religieuses.

Rentrée dans sa maison, la Princesse raconta le tout à l'Infant, son père. Celui-ci, loin de prendre ces paroles comme une plaisanterie, se mit à réfléchir sérieusement sur les moyens de contenter les fervents désirs de sa fille aimée.

Il venait d'arriver en ce moment à Colorno quelques autres

1 On plissait les scapulaires, les voiles et les robes, on laissait sortir les cheveux sur les oreilles, et autres niaiseries de ce genre. Dans le monde elles seraient ridicules, parce que si l'on vit dans le monde, il faut y aller plus sincèrement : elles l'étaient deux fois chez des religieuses qui ne sont plus du monde et ne sont pas encore du cloître.

2 On appelait de ce nom des religieux plus fidèles que les autres à la pratique de leur Règle,

religieuses de San Rocco et de Santa Monica, autre monastère supprimé à Ferrare, et à qui il offrit un refuge. Avec ses religieuses, il pensa créer un monastère dont sa fille serait la fondatrice. Il en dessina le plan, et, sans délai, en fit commencer la construction; puis en même temps il se mit à traiter avec le Pape, pour obtenir toutes les permissions nécessaires. Il pensa également à la construction d'un couvent de religieux Gavotti. Ce dernier cependant ne fut pas entrepris, à raison de la mort imprévue du Prince, comme nous verrons.

Quand la maison fut en état d'être habitée, le Bref pour la translation des religieuses arriva de Rome, le 21 décembre de la même année, et l'Infant le transmit au monastère de San Domenico de Parme, avec ordre de l'Evêque prescrivant à la novice de sortir avec les six religieuses de San Rocco, qui demeuraient dans ce monastère.

Quelle fut la surprise et la douleur des malheureuses sœurs de San Domenico, qui par leur propre faute perdaient un sujet de telle valeur, il serait difficile de l'exprimer. Leur regret fut inutile: il n'y avait plus de remède.

L'Infant alla au-devant des religieuses et les transporta dans le nouveau monastère, à Colorno, où il admit encore celles qui étaient venues plus tard de Ferrara, et se trouvaient encore hors de clôture.

Pendant ce temps on travaillait vigoureusement à achever la construction, pour que la clôture parfaite pût être établie, et que la novice pût ensuite faire sa profession.

Mais subitement des troubles éclatèrent, et la guerre menaça de ses fureurs ce même territoire. L'Infant s'éloigna le 12 juin, conduisant avec lui sa fille. Celle-ci reçut de son père l'ordre de quitter l'habit religieux, et ce fut pour elle une amère douleur. La famille partit donc de Colorno, enmenant avec elle toutes les religieuses de Colorno, qui formaient ainsi au pieux Souverain un singulier cortège. Celui-ci toutefois marchait à une journée de distance, la novice seule était en compagnie de ses parents, et de tout le reste de la famille royale.

On traversa de la sorte bien des villes, et on arriva enfin à Vérone. Toutes les religieuses furent placées dans le monastère de San Domenico de cette ville. La novice se voyant séparée de ses compagnes, fit tant d'instances auprès des siens, pour qu'on lui permît de les suivre, qu'à la fin on le lui accorda. Elle demanda

à reprendre l'habit, et ce fut pour elle une grande consolation de se voir réunie à ses religieuses.

Là, dès le premier moment, elle se gagna l'affection de toutes les sœurs, qui lui conseillaient, la priaient de rester avec elles : elle répondait avec fermeté que l'œuvre commencée devait s'achever.

Cependant le péril de la guerre s'était évanoui, et après neuf jours passés dans ce monastère, elle fut avec ses compagnes ramenée à Colorno.

L'Infant redoubla de zèle pour l'achèvement de la construction, si bien que, le 27 septembre, on établit la clôture du nouveau monastère, sous le titre des San Giacinto et Liborio. Le lendemain, avec une joie indicible, la novice fit sa profession solennelle.

Les religieuses savaient déjà par expérience toute sa sagesse, et n'attendaient que cet acte, pour lui reconnaître le titre de Fondatrice, à côté de celui de Supérieure. Jusqu'à ce moment, elles avaient été gouvernées par une Vicaire : lorsque le monastère fut installé et réduit en parfaite clôture, il fut nécessaire d'élire une Prieure.

Toutes portèrent les yeux sur elle, et à l'unanimité la déclarèrent leur Mère.

C'est elle-même qui s'opposa à cette élection, et bien plus encore l'Infant, qui la trouvait trop jeune, et craignait qu'elle ne manquât de l'expérience nécessaire pour gouverner une communauté, ou encore que les religieuses n'eussent fait cette élection pour quelque motif humain. Tout ce qu'il fallut d'effort pour ébranler la conviction du Prince, on ne saurait le redire. Il alla jusqu'à s'éloigner du monastère, où il venait souvent pour voir sa fille. Les religieuses restèrent fermes dans leur affirmation que sœur Giacinta Domenica avait les moyens plus qu'il n'était nécessaire pour gouverner, et que son édifiante conduite était le seul motif qui les avait excitées à la vouloir comme Prieure. Enfin, Mgr Turchi, Evêque de Parme, intervint, et l'Infant se laissa fléchir et consentit.

Les religieuses n'avaient plus rien à désirer sous la discipline d'une si aimable et bonne Prieure, si ce n'est que de temps en temps venait les troubler la crainte de quelque désastre. Les troubles augmentaient, ainsi que les innovations en France. C'est pour ce motif que plus d'une fois furent interrompus les travaux de la construction, qui durèrent encore trois ans.

Les religieuses vivaient sans revenus, l'Infant ayant d'ailleurs

l'intention de leur en assurer plus tard. En attendant, c'est lui-même qui pourvoyait à l'entretien des religieuses. A sa fille personnellement il avait donné une propriété appelée Mazzabue, sous forme de dot: mais la religieuse la transforma aussitôt en propriété du monastère.

Les trois ans s'écoulèrent, pendant lesquels plusieurs autres jeunes filles revêtirent l'habit religieux.

C'est alors qu'une main homicide et inconnue donna le coup de mort à l'Infant.

Ce malheur répandit l'alarme et la désolation dans le cloître.

Il y eut d'abord la douleur immense qu'éprouva la pauvre Prieure pour la perte d'un père si aimé, arraché à la vie d'une façon si barbare. Et il s'y ajouta la crainte de se voir privée des moyens d'entretenir ses religieuses.

Il est bien vrai que son frère, Louis I, Infant d'Espagne, qui déjà régnait sur l'Etrurie, s'était fait l'héritier des admirables vertus de son royal père, et s'offrit généreusement à le remplacer, et assura au monastère une subsistance convenable et décente: malheureusement, dans la plus belle fleur de ses années, peu de mois plus tard, il cessa de vivre, à l'extrême regret de tous ses sujets.

Sa très pieuse veuve, Marie Louise, Reine régente, continua quelque temps cette générosité: mais les circonstances toujours plus difficiles et désastreuses amenèrent peu à peu la suppression de tout moyen de subsistance. Au bout de peu de temps, la pauvre Prieure se trouva dans de telles angoisses, qu'elles auraient arrêté les plus courageux. On lui conseilla alors de se transférer à Rome, mais elle tint ferme, et pendant plus de deux ans elle continua à vivre dans son monastère, faisant de grands sacrifices pour aller de l'avant le mieux possible.

A cette époque, l'Empereur des Français lui fit entendre qu'il voulait encore sa petite propriété donnée par l'Infant son père. C'était le pauvre et dernier moyen de subsistance qui lui restait. Elle écrivit au Pape, qui se trouvait alors à Paris, comme nous l'avons indiqué plus haut, le suppliant d'intervenir auprès de ce Souverain. Le Pape obtint en effet qu'on ne lui enlèverait pas sa propriété, parce que c'était sa dot, mais à la condition qu'elle abandonnerait Colorno et s'établirait ailleurs.

Le Pape quitta Paris et traversa Parme pour regagner Rome. Il eut avec elle une entrevue déjà rappelée, dans le couvent de Sant' Orsola de cette ville, et il lui signifia que sa volonté était

qu'elle se transportât à Rome, dans le monastère des San Domenico e Sisto, à Magnanopoli.

Les souverains d'Espagne furent informés de tout, et Sa Majesté la Reine, sa tante paternelle, fit donner ordre à S. E. le Marquis de la Grue, son Ministre près la Cour de Parme, de lui faire entreprendre le voyage vers Rome de la manière la plus conforme à son rang, de l'accompagner lui-même avec la Marquise sa femme, et de pourvoir soigneusement pour tout ce qui lui serait convenable. Le noble personnage se mit de suite à l'œuvre pour exécuter les ordres de sa Souveraine, et en peu de jours tout fut en ordre pour le départ.

La séparation de la bonne Prieure d'avec ses chères filles fut une scène des plus émouvantes et des plus douloureuses. Celles-ci ne conservaient plus aucune espérance de la revoir, et elles restaient privées non seulement de sa présence, mais encore du pain nécessaire. La tendre Mère pourvut à la situation du mieux qu'il lui fut possible, en leur laissant cette propriété qui formait sa dot, et en promettant de ne pas les oublier.

Arrivé le jour fixé pour le départ, elle abandonna Colorno, accompagnée du Ministre nommé plus haut, de sa femme, du Père M. Gualandi, Provincial des deux Lombardies, de deux religieuses de chœur, et enfin de deux sœurs converses, pour son service.

Lorsque entourée de toute cette compagnie elle fit son entrée dans les états de Toscane, elle trouva pour l'attendre une compagnie de dragons, que l'aimable et pieuse Souveraine avait envoyés jusqu'à la frontière pour lui faire escorte. La Reine Régente elle-même vint à sa rencontre jusqu'à une de ses villas située à 15 milles de Florence, et là lui fit trouver tout préparé un quartier commode pour y passer la nuit, après lui avoir offert un noble souper.

Le lendemain elles se mirent en route ensemble pour entrer dans la capitale. On ne saurait dire quelles attentions eut Sa Majesté pour sa bien-aimée parente, qui lui remettait en mémoire le doux et douloureux souvenir de son royal époux défunt.

Elle lui destina un gracieux appartement dans son propre palais, et traita avec une magnanime splendeur toutes les personnes de sa suite. Elle lui fit visiter quelques-unes des principales églises, la conduisit dans divers monastères, et enfin, au départ de Florence, elle voulut qu'elle fut escortée des mêmes dragons, auxquels

elle ajouta l'un de ses courriers, qui l'accompagnèrent jusqu'à son entrée sur les Etats pontificaux.

Là elle trouva qui venait à sa rencontre un courrier du Pape, qui, dès le 16 mai, était revenu à son Siège dans Rome.

A quelque distance de la capitale elle rencontra le R.^{me} P. Vicaire Général, en compagnie de S. E. Don Antonio Varcas, Ministre de LL. MM. Catholiques, près le Saint Siège. Tous deux étaient venus à sa rencontre: celui-ci au nom de ses souverains, celui-là au nom de tout l'Ordre, et en particulier des religieuses de San Domenico.

Pendant ces derniers temps, le même Ministre s'était transporté plusieurs fois au monastère de San Domenico, et avait eu diverses entrevues avec la Prieure, pour faire préparer, sur l'ordre de LL. MM., un gracieux quartier où elle passerait ses journées; pour les nuits, on lui destinait une simple cellule au dortoir commun.

Notre Princesse fit son entrée dans Rome le 19 juin 1805. Elle trouva trois voitures nobles, attelées de six chevaux, envoyées par le Ministre à la Porta del Popolo. Elle y monta avec toute sa suite, et alla visiter la Basilique Vaticane.

Elle voulait se rendre de suite à son monastère: mais le Ministre s'était déjà muni d'une permission spéciale du Pape, pour lui offrir un opulent dîner, dans le palais de sa résidence, Piazza di Spagna.

Elle fut servie de la manière qui convenait à son rang; puis, après le repas, elle voulut se rendre immédiatement à San Domenico.

Cependant l'arrivée de la Princesse était déjà connue dans Rome, et le peuple était en grand mouvement pour la voir. Mais le Pape, soit pour prévenir tout désordre, soit pour lui donner un témoignage de son estime, avait fait envoyer dès le matin sa Garde Suisse, pour protéger les portes du monastère: le bon ordre fut assuré et le peuple maintenu dans le devoir.

Toutes les religieuses étaient à la porte de la clôture pour l'attendre; là aussi se trouvaient l'E^{me} seigneur Cardinal della Somaglia, Vicaire du Saint Père; les prélats Auditeurs de Rote espagnols, avec tout ce qu'il y avait de plus respectable dans Rome, appartenant à l'Espagne: tous furent reçus et complimentés par la Prieure.

Enfin arriva la Mère sœur Giacinta Domenica au monastère, et au premier coup d'œil la communauté eut la douce persuasion

qu'elle faisait en quelque sorte l'acquisition d'un ange. Au charme de son visage on trouva unie cette douce ingénuité, qu'on pourrait appeler sa caractéristique, et qui fut toujours, la consolation de toutes, durant les courtes années qu'il plut au Seigneur de la laisser encore en ce monde.

Elle complimenta avec bonne grâce toutes les visites, s'en délivra très vite, et se retira avec les religieuses, toute rayonnante de joie de se voir enfin, après tant de péripéties douloureuses, revenue à habiter dans la maison de Dieu.

Restée en liberté avec ses nouvelles sœurs, on ne saurait dire par combien de marques de bonté elle donna à connaître sa satisfaction de se retrouver dans leur compagnie.

Elle n'avait alors que 28 ans: toutefois, à raison de son rang, et de son titre de Fondatrice et de Prieure, on lui donna la place de première Mère, soit au chœur, soit dans tous les endroits où se doit réunir la communauté.

Aux autres religieuses ses compagnes, également jeunes, aimables et bonnes, on donna le rang qui leur appartenait selon la Règle de l'Ordre.

Deux jours après son entrée au monastère, le Pape voulut lui faire une visite.

Son Excellence le Ministre d'Espagne fit servir un « rinfresco » exquis et abondant. Toute la communauté y eut sa part, ainsi que la Cour pontificale qui accompagnait.

Le Pape offrit ses congratulations à la Princesse pour son heureuse arrivée dans ce monastère, puis, par l'entremise de la Mère Prieure à toute la communauté, pour l'acquisition qu'elle venaient de faire d'un si respectable et si digne sujet.

Après le départ du Pape, et en considération de la royale Princesse, le Ministre fit servir un magnifique « ambigu » [1] de glaces et de friandises de toute sorte, pour les distingués personnages qui avaient fait cortège au Pape, c'est-à-dire pour l'E^me^ Cardinal Gonsalvi, Secrétaire d'Etat, les auditeurs de Rote espagnols, les T. R. Pères Gaddi, Vicaire Général, Gualandi le Provincial, et les Confesseurs du monastère. Tout avait été organisé par la famille du Ministre, entrée dans ce but à San Domenico, et la fête fut extrêmement splendide et digne. Elle se termina vers une heure de la nuit.

---

1 On saura sans doute qu'on appelle de ce nom un repas froid, où l'on sert en même temps tous les mets et tout le dessert

Pendant quelque temps se succédèrent les visites de la noblesse romaine, et en particulier des personnages les plus remarquables de la Cour pontificale, qui se rendaient au monastère pour complimenter la Princesse. Celle-ci aimait le silence et la solitude, et laissait à la Mère Prieure le soin de la remplacer.

Après quelque temps, elle voulut donner une dot religieuse et pour elle-même et pour ses quatre compagnes, offrant au monastère pour elle-même 2000 écus, 1000 écus pour chacune des deux religieuses de chœur qui l'accompagnaient, et 500 pour chaque converse: en tout, 5000 écus.

Le Ministre lui offrit ensuite au nom de LL. MM. et pour ses menus besoins une rente annuelle, telle qu'elle la demanderait: elle n'accepta que 120 écus par mois, se réservant la liberté de recourir à lui, s'il se présentait quelque raison spéciale: et quand elle le fit, elle fut toujours servie selon son rang.

La Princesse n'avait guère vécu plus d'un an à San Domenico, que l'on commença à s'apercevoir que sa santé, toujours chancelante dans le passé, allait subissant une nouvelle altération. Les médecins déclarèrent qu'il lui était indispensable de faire de l'exercice, et lui ordonnèrent des promenades fréquentes.

Malgré toutes ses répugnances, la sœur se résigna à en demander l'autorisation au Pape par l'intermédiaire du Ministre, et elle obtint immédiatement, sans difficulté et sans restriction.

Elle commença donc à sortir chaque matin, avec deux carrosses que lui envoyait le Ministre. Accompagnée de ses deux sœurs de chœur et d'une converse dans le premier carrosse, puis d'un officier du Ministre et d'un Confesseur du monastère dans la seconde, elle allait visiter les basiliques et les autres églises principales, voir quelque monastère, parfois quelque villa où elle pourrait se promener en voiture.

Cela dura environ deux mois: il lui sembla alors qu'il y avait quelque amélioration, et elle ne voulut plus continuer ses sorties.

Sur ces entrefaites avait terminé sa probation S. E. Donna Clelia, fille des Princes Barberini. Elle désira revêtir l'habit religieux le 13 avril 1806, et son ardent désir fut satisfait.

Elle prit les noms de sœur Maria Domenica.

La fonction sainte fut célébrée avec grande solennité par l'E^{me} Cardinal Litta, avec l'intervention d'un grand nombre de dames, et à la pleine satisfaction des illustres parents.

Malgré les nombreuses préoccupations qui lui arrivaient du

dehors, comme nous venons de le voir, la Prieure ne perdait jamais de vue ni la conservation, ni le bon ordre du monastère.

Elle avait remarqué que le pavé de la salle du tour menaçait ruine: et cela la tint quelque temps dans l'agitation. Il lui coûtait de reprendre encore un travail exécuté peu auparavant par ordre et aux frais des Mères Doria, pendant que la communauté se trouvait encore à Santa Caterina: mais le péril qui résultait de l'incurie des ouvriers lui fit vaincre ses répugnances, et la détermina à reprendre entièrement ce travail. On mit la main à l'œuvre le 1er juin de cette même année 1806, et sous ses propres yeux elle le fit achever rapidement, avec une dépense de 239 écus.

Elle réfléchit également que la présence d'une fille de roi dans le monastère amènerait facilement des visites de personnages distingués dans la clôture, et en particulier celles du Pape, qui auparavant déjà avait l'habitude d'entrer au moins une fois l'an, et elle se détermina à organiser au rez-de-chaussée une grande salle, qui resterait toujours prête pour ces occurrences. Jusqu'alors, quand le Pape venait, on faisait préparer la Salle de l'archive, et on y installait le trône pontifical.

Elle fit donc embellir ce salon du rez-de-chaussée, y fit peindre quelques miracles de saint Dominique et de saint Sixte, en forme de bas-reliefs, l'orna des emblèmes de l'Ordre, d'arabesques et de fleurs gracieuses; on donna aux parois une teinte fort simple entourée d'une frise et d'encadrements. Elle fit accommoder les fenêtres, et l'on eut ainsi une salle convenable pour recevoir toute sorte de personnages.

Nous avons déjà indiqué plus haut les difficultés et les sacrifices qui s'imposaient aux religieuses, pour le recouvrement de leurs biens, passés anormalement en d'autres mains, durant la République. Mais, autant les acquéreurs avaient souci de garder ces possessions, autant en avaient les religieuses pour les récupérer. Il fallut faire des procès à quelques-uns d'entre eux, particulièrement contre le noble Di Pietro, qui revendiquait un quart sur la propriété d'Aquacetosa. Enfin le 20 novembre de la même année 1806, [1] les religieuses obtinrent une sentence favorable et décisive, qui les libérait pour toujours de ces tracasseries.

La guerre d'extermination contre les Ordres religieux augmentait sans cesse le nombre de ses victimes, parmi toutes les personnes de

---

1 Par une erreur manifeste, le ms. porte 1816.

l'un et de l'autre sexe qui professaient la vie religieuse dans le pays de France, où on les chassait sans pitié de leurs couvents. L'une de ces victimes fut Donna Elena Chiaramonti, nièce du Souverain Pontife régnant, religieuse Bénédictine à Cesena, sa patrie. Son monastère supprimé, elle passa dans un autre monastère de l'Ordre qu'elle professait. Voyant que celui-ci également était sur le point de succomber, elle s'occupa d'en trouver un autre pour finir ses jours dans la clôture. Mais elle voyait sa santé fort chancelante, et plus encore affaiblie par ses souffrances lors de la suppression de son monastère: elle n'avait pas le courage nécessaire pour s'engager à nouveau dans les rigueurs de l'observance régulière, jusqu'à ce que son état fut un peu amélioré. Elle écrivit donc au Saint Père qu'elle désirerait se rendre à Rome, pour passer quelque temps dans le monastère de San Domenico, où, espérait-elle, l'air favorable améliorerait sa santé. Le Pape qui n'avait jamais voulu aucun de ses parents dans Rome, se résigna pourtant à lui donner cette permission, pensant que comme religieuse elle n'aurait aucune relation avec le monde, et qu'elle resterait cachée aux yeux de tous, absolument comme si elle n'y était pas. Il se concerta sur cette affaire avec le R.^{me} P. Vicaire Général Gaddi, qui fut le porte-voix du Saint-Père auprès des religieuses de San Domenico. Celles-ci se firent un plaisir de recevoir une religieuse nièce du Pape.

Quand tout fut réglé avec le monastère, le Pape envoya Mgr Braga, son Chapelain secret, pour l'y amener. Ce dernier, accompagné d'un serviteur et d'une seule femme de service, la conduisit rapidement à Rome. Elle y arriva le 22 octobre 1807. S. E. la Duchesse de Poli alla à sa rencontre, mais ce fut à très grande peine que celle-ci obtint du Pape la permission de la retenir à dîner chez elle ce jour-là. Après le repas, elle fut conduite immédiatement au monastère, où les religieuses déjà prévenues l'attendaient près de la porte de clôture, et la reçurent des mains de la Duchesse.

Et comme le Pape, par une humilité singulière, avait fait comprendre qu'il ne voulait aucune distinction pour elle, on lui avait préparé une seule chambre, mais convenable, pour elle, et une autre pour sa femme de chambre.

Elle resta toujours en habit séculier, et comme pensionnaire, jusqu'à ce que sa santé fût un peu améliorée. Et en effet, au bout de quelque temps, elle se trouva fort soulagée de ses incommodités qui la fatiguaient, et alors elle se fit un devoir de rentrer dans

l'Institut qu'elle avait embrassé en se faisant religieuse. Le 24 février, 1809, avec l'autorisation du Saint-Père, et accompagnée de la Princesse de Palestrina, elle quitta le monastère de San Domenico, pour entrer dans celui de Sant' Ambrogio, de l'Ordre de saint Benoît.

Mais afin de continuer avec ordre la série de ces *Mémoires*, il convient de faire quelques pas en arrière, pour raconter les événements survenus entre temps, qui pouvaient avoir quelque intérêt pour les religieuses.

Malgré les moyens employés par le Pape, ses fatigues, le voyage en France, et tous les autres sacrifices auxquels il avait dû se soumettre, pour obtenir la paix de l'Empereur des Français, celui-ci l'avait déjà troublée, et il voulait l'enlever complètement à l'Eglise. Il était toujours plus mal disposé envers le Souverain Pontife, et multipliait ses injustes prétentions, auxquelles le Pape ne pouvait adhérer; il trouva même dans ces refus un prétexte pour ordonner à ses troupes d'occuper les Etats pontificaux. Et celles-ci, après un simulacre d'amitié, entrèrent dans Rome le 2 février 1808, sous les ordres du général Miollis.

Impossible de décrire la désolation et la terreur qu'excita chez toutes les personnes de bien cette occupation violente, surtout lorsqu'on vit du premier coup, sur la Place du Quirinal, quatre grosses pièces d'artillerie, braquées contre le Palais Pontifical.

Mais si tous avaient raison de redouter quelque grave désastre, bien plus encore les communautés religieuses. Et de fait les soldats commencèrent aussitôt à s'installer dans les couvents, jetant les pauvres religieux dans quelque coin incommode et étroit de la maison, leur donnant chaque jour des preuves de cette haine intérieure qu'ils nourrissaient contre tout ce qui appartenait à l'Eglise.

Au sein de ces troubles, les religieuses passaient leurs journées à prier et à pleurer. Le souvenir des maux soufferts antérieurement de la part de cette nation, leur faisait craindre d'avoir bientôt à en subir d'autres encore.

Cependant le second priorat de la Mère Paracciani touchait à son terme, et, selon les lois de l'Ordre Dominicain, il fallait songer à choisir une autre personne. Mais les religieuses trouvaient dans leur Prieure toutes les qualités nécessaires pour gouverner, et spécialement en des circonstances si difficiles. A l'unanimité, elles décidèrent de la reconfirmer, et dans ce but, elles envoyèrent au

Pape une supplique, où on lui demandait cette faveur pour deux autres années. Le R.me P. Gaddi, devenu Maître Général de l'Ordre par un Bref pontifical, fut chargé de présenter la supplique, et, avec la plus grande facilité il obtint du Pape, qui d'ailleurs connaissait pleinement le mérite de la personne, un Rescrit favorable, en vertu duquel la Mère sœur Maria Livia Paracciani commença un nouveau priorat le 1er mai 1808. C'était le troisième.

La première opération qu'elle dût faire, après sa nouvelle confirmation, fut de réparer le toit du portail extérieur du monastère, où l'on découvrit que les plombs avaient été volés, sans que jamais on ait pu retrouver l'auteur de ce vol. Après ce travail urgent, une autre entreprise lui tenait au cœur, sans qu'elle eût pu encore y pourvoir.

Les Pères Confesseurs du monastère étaient fort resserrés dans leur maison, et on ne pouvait la rendre ni plus commode, ni plus grande, parce que toutes les chambres contiguës étaient occupées par les employés du monastère, qu'on ne pouvait forcer à déloger. Finalement l'un d'eux s'en alla laissant libres deux chambres. La Prieure profita de l'occasion pour agrandir la maison des Pères, en y faisant incorporer les chambres abandonnées, et de la sorte, cette habitation devint plus commode et plus spacieuse.

Pendant ce temps continuaient les vexations que l'Empereur des Français exerçait contre le Pape, par l'intermédiaire du général Miollis; et, en dernier lieu, au bout de seize mois, le 10 juin 1809, au vacarme du canon, fut publié le changement de gouvernement, auquel fit suite immédiatement contre l'Empereur et ses adhérents, l'excommunication affichée par le Pape dans les quatre basiliques patriarcales.

Combien fut générale la désolation à ce grand changement, on l'exprimerait difficilement.

Le nouveau gouvernement s'empara des maisons, des archives des tribunaux qui appartenaient à l'ancien, et se mit à rechercher et à éloigner de Rome tous ceux qui avaient exercé des fonctions de quelque importance. L'un des premiers qui éprouva cette rigueur fut le R.me P. M. Fr. Angelo Maria Merenda, Dominicain, Commissaire Général de l'Inquisition, charge trop odieuse à cette sorte de gens, et enfin Vicaire du monastère de San Domenico. Son zèle avait apporté de nombreux avantages aux sœurs, lors de leur retour, après la période républicaine, ainsi que nous l'avons noté plus haut. Il abandonna Rome le 17 du même mois de juin. Dès

ce moment tous les pouvoirs du Vicaire appartinrent au R. P. M. Coppini, qui depuis le 19 novembre 1806 avait été donné au monastère comme premier Confesseur.

Les religieuses trouvèrent dans le Vicaire nouveau toutes les qualités qui pouvaient le mieux compenser la perte du P. Merenda. Mais l'appréhension d'autres malheurs ne cessait de les inquiéter, et avec raison, ainsi que nous allons voir.

Toutes les rigueurs dont usait le nouveau gouvernement contre les personnes les plus respectables ne tendaient qu'à la destruction de la religion dans la Capitale du monde catholique, jusque dans ses fondements, et à consommer l'horrible attentat d'arracher de son trône le Chef visible de l'Eglise. Ils s'emparèrent donc de la personne sacrée du Pape dans la nuit du 5 au 6 juillet de cette même année. Ils avaient escaladé le Palais pontifical, où depuis plusieurs jours le Pape était tenu enfermé comme un prisonnier. Ils le mirent dans une voiture, au milleu de soldats armés, comme on fait pour un criminel, afin de le transporter en France, avec cette manière barbare que tous connaissent.

Dès le matin se répandit la douloureuse nouvelle, et la désolation fut générale, les larmes communes chez tous les sujets fidèles, chez tous les vrais catholiques. Et comme il était, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, le Protecteur de l'Ordre des Prêcheurs, on devine combien fut terrible ce coup pour les religieuses de San Domenico, que le Saint-Père avait entourées d'une si particulière bienveillance. Les larmes augmentaient chaque jour, et sans cesse de nouvelles sources s'en ouvraient, quand on apprenait les continuelles déportations des Cardinaux et des Prélats les plus distingués, et dont beaucoup étaient unis aux religieuses par les liens du sang. La seule consolation qui leur restait, en ces douloureuses circonstances, de voir de temps en temps le père commun de tout l'Ordre, le R.^{me} P. Général Gaddi.

Mais lui aussi, comme les Maîtres Généraux de tous les Ordres, reçut l'intimation de quitter Rome le 11 août de cette année. Il fut obligé de l'abandonner, et transporté en France, malgré son grand âge et les diverses infirmités dont il souffrait. Les religieuses restèrent ainsi dans la crainte continuelle de ne plus le revoir.

Il pourvut, avant de partir, à toutes les occurrences présentes et futures du monastère, laissant tous ses pouvoirs au P. Coppini, comme à celles de l'Ordre entier qui subsistait encore, en donnant ses pouvoirs au T. R. P. Fr. Antonino Molinari, son « socius »

d'Italie, religieux d'une piété, d'une doctrine et d'un mérite rares, qui n'avait encore souffert aucune tracasserie de la part du nouveau gouvernement.

Nous avons vu en son temps de quelle splendide manière les Souverains d'Espagne avaient traité la Mère Giacinta Domenica, leur nièce, durant son voyage vers Rome et son installation à San Domenico e Sisto. Nous avons vu également le tendre accueil que lui avait fait et les marques d'attachement que lui avait données la Reine d'Etrurie, lorsqu'elle traversa ses Etats: il nous reste maintenant à voir comment, après un court intervalle de temps, fut suscitée par l'Empereur des Français une terrible persécution contre toute l'auguste famille des Bourbons, et comment notre aimable Princesse fut obligée d'en déplorer les malheurs, et de vivre dans une crainte continuelle sur le sort de sa royale parenté.

La Toscane fut traîtreusement occupée par les troupes françaises, sous les ordres du général Miollis, vers les premiers jours de décembre 1807. Ce dernier, par ordre de son Empereur, intima à la Reine Régente d'Etrurie d'abandonner immédiatement Florence et de se rendre dans la ville de Compiègne, que l'Empereur lui désignait comme résidence. La bonne Souveraine partit donc, sous le coup de cette violence, le 10 du même mois, enmenant avec elle ses deux fils: S. M. Carlo Lodovico l'aîné, âgé de 7 ans, déjà reconnu comme Roi d'Etrurie, et la Princesse Louise Charlotte, son second enfant, âgée de 5 ans. Elle abandonnait ses Etats aux mains d'un envahisseur ennemi.

Peu de temps après, c'est-à-dire en mai 1808, la même ruse atteignit les Souverains d'Espagne, qui furent eux aussi privés de leur royaume, séparés barbarement entre eux. Le Prince des Asturies, déjà reconnu Roi d'Espagne, sous le nom de Ferdinand VII, l'Infant Don Carlos, son frère, l'Infant Don Antonio, son oncle, furent transportés dans la ville de Valence; à S. M. Carlo IV, son père, fut assignée comme demeure la ville de Marseille, ainsi qu'à la Reine sa femme, et à l'Infant Don Francesco, le dernier de leurs enfants.

Cette nouvelle abominable répandue dans Rome, porta un coup plus violent qu'on ne saurait dire à la santé déjà faible de sœur Giacinta Domenica, et à sa constitution imparfaite.

Elle se résigna aux dispositions de la Providence, mais elle ne pouvait ne pas prévoir que les malheurs de sa royale famille

devaient avoir des conséquences funestes, à quelque point de vue qu'on les envisageât.

Il restait encore à Rome Don Antonio Varcas, Ministre d'Espagne près de la Cour de Rome, dont nous avons parlé plusieurs fois, et qui nourrissait pour notre Princesse un zèle inaltérable. Il était privé de toutes communications avec ses malheureux Souverains: il continuait néanmoins à user envers elle de toutes les attentions, et à lui donner de continuelles preuves de son respectueux et sincère attachement. Mais la violence française qui sévissait contre le Pape, sévit aussi contre ce Prince, qui fut d'abord séquestré dans son propre palais et ensuite transporté dans la forteresse de Fenestrelle, déjà peuplée d'un grand nombre de déportés.

Avant de partir, ce seigneur qui avait à cœur la situation de Mère sœur Giacinta, s'ingénia pour lui assurer le mieux possible une rente. Il traita l'affaire avec le banquier Lavage, et obtint qu'il lui paierait la moitié de la somme que lui avait assignée LL. MM. Mais cela ne dura qu'un an, et bientôt elle resta privée de tout secours, n'ayant que l'entretien commun que le monastère lui offrait comme à toutes ses compagnes. En cet état de choses, la Mère Prieure ne pouvant admettre qu'une religieuse si remarquable que sœur Giacinta fut dans l'impuissance de faire ces petites dépenses qui sont parfois indispensables, même dans les monastères les plus riches, avait déjà résolu d'y suppléer elle-même, avec les autorisations voulues, en lui assurant une somme convenable sur la caisse des revenus communs. [1] Mais voilà que de concert avec la Mère Prieure, la Princesse résolut de tenter une autre voie, c'est-à-dire de faire appeler au monastère le général Miollis, de lui exposer les circonstances critiques où elle se trouvait, et de lui demander son intervention auprès de l'Empereur pour lui faire obtenir une pension annuelle, afin de pouvoir subvenir à ses propres besoins, sans être tellement à charge au monastère.

Le général eut plaisir, pour ainsi dire, à cette confiancc en sa médiation, que lui témoigna Son Altesse, et peut-être fut-il pénétré de ce sentiment de respect qu'elle savait imprimer dans le cœur de quiconque la voyait. Il travailla si efficacement auprès de la Cour de Paris, qu'il arriva à obtenir une pension annuelle de 30,000

1 On ne saurait trop recommander la méditation de cette doctrine aux personnes que l'expérience peut instruire, que la psychologie peut guider. Honorius III et saint Dominique l'avaient admise et consacrée ; elle est affirmée encore par sœur Dolara, religieuse très instruite, très intelligente, très sainte, qui avait expérimenté les deux systèmes au couvent de la Madeleine et dans celui de San Domenico. (Trad.).

francs. Cette pension lui fut fidèlement servie par acomptes, chaque mois, jusqu'à la fin de sa courte vie.

Non seulement le général s'employa en cette circonstance en faveur de la Mère Bourbon, mais il lui offrit encore ses services pour toute autre occurrence qui se pourrait présenter. Rome malheureusement était alors toute entière sous sa domination, et l'offre ne pouvait se refuser absolument. La Princesse le remercia gentiment de ses bonnes dispositions, et l'assura qu'elle ne manquerait pas d'y recourir à l'occasion. Et de fait, le moment vint où le monastère eut besoin de son autorité pour rester exempt de beaucoup de tracasseries que le gouvernement lui aurait faites, ainsi que nous le verrons au cours de ces *Mémoires*.

Cependant la persécution contre les communautés religieuses allait tous les jours s'aggravant. Au gouvernement il ne suffisait pas d'avoir chassé de Rome tous les chefs des Ordres religieux, mais chaque jour il intimait le départ à l'un ou à l'autre personnage. Déjà le 15 mai de l'année 1810, avait dû s'éloigner le P. M. Raimondi, le deuxième Confesseur de San Domenico. Le P. M. Airenti qui le remplaça n'exerça qu'un mois ces fonctions, obligé qu'il fut de partir également le 15 juin. Ce dernier fut remplacé par le P. M. Molinari, « socius » du R.me P. Général pour l'Italie, qui peut-être avait échappé aux recherches insidieuses des ennemis, et fut laissé tranquille jusqu'à sa mort survenue 15 mois et 15 jours après son entrée en fonction.

Depuis quelque temps se répandait sourdement le bruit que les religieuses seraient assurément supprimées. Le décret fatal parut en effet le 1er juin 1810.

Quel fut à ce coup la consternation et la désolation des pauvres religieuses, nul ne pourrait le comprendre.

Bien que depuis l'époque républicaine beaucoup de jeunes filles eussent embrassé l'état religieux, il se trouvait néanmoins un grand nombre de religieuses âgées, pauvres, abandonnées sans secours humains, depuis que le gouvernement français ne payait plus les « luoghi di Monte », et avait chassé de Rome toutes les personnes pieuses de qui elles recevaient quelques aumônes.

Le terrible décret ordonnait qu'immédiatement après sa publication toutes les religieuses devaient se séculariser, et, le 15 du même mois évacuer leurs couvents respectifs.

Aussitôt les commissaires du Domaine commencèrent à se transporter dans les monastères tombés en leurs mains, mettant

les scellés sur les archives, emportant les papiers et les gros livres, inventoriant tous les meubles qui appartenaient à l'église, et tous les ustensiles nécessaires dans les officines diverses.

Enfin arriva le jour fixé pour l'ouverture de la scène barbare. Dès l'aube la plus matinale on vit tous les monastères inondés par une foule de gens accourues sur place, les uns par curiosité, les autres pour emporter les maigres effets des religieuses expulsées; plus d'un pour voler quelque chose, s'il le pouvait; les derniers enfin pour recevoir ces malheureuses, et les reconduire chez elles, ou dans quelque asile offert par la charité des fidèles à celles qui n'avaient pas de parents.

Un peu après midi, le temps devint horrible. La pluie tombait à torrents, le vent soufflait avec impétuosité, et cependant une foule dépenaillée persévérait devant les portes des monastères, et trouvait une mauvaise satisfaction à considérer curieusement les victimes arrachées de leur asile plus mortes que vives, et à les accompagner quand elles montaient en voitures des plus insolentes réflexions.

Mais voilà que par le bon plaisir de Dieu quatre monastères, des plus vastes de Rome, et des quatre principaux Ordres, furent soustraits au massacre général, afin que si quelque religieuse parmi les expulsées, voulait s'y retirer, elle eût un asile où passer ses jours.

Le premier des quatre fut celui de San Domenico qui par son ampleur pouvait recevoir un grand nombre de personnes.

Toutefois, dans le décret de conservation il était expressément spécifié que ces monastères seraient maintenus et dirigés par le gouvernement: beaucoup craignirent qu'elles ne fussent un jour compromises, et qu'on ne leur demandât des choses incompatibles avec la rigueur de la religion catholique, apostolique et romaine. C'est ce qui empêcha un bon nombre de religieuses d'en profiter, et laissa troublées celles qui désiraient s'y refugier. Heureusement, le monastère de San Domenico était célèbre par sa fidélité à la discipline régulière, par la bonté et la vertu de ses nobles habitantes: c'est ainsi que toute la communauté de Santa Maria Maddalena, au Quirinal, également de l'Ordre Dominicain, y trouva un sûr asile, comme un sanctuaire manifestement protégé du ciel, et elle fit instance pour y être admise. Elle l'obtint au bout de peu de jours, ainsi que nous verrons bientôt.

Le gouvernement avait assuré que le monastère de San Domenico, comme l'un des quatre conservés, continuerait à jouir de

la possession de ses revenus, dont le recouvrement lui avait tant coûté, après la célèbre République: mais un gouvernement rapace, qui voulait tout pour lui, méritait peu de confiance. Et de fait, très peu de jours après cette assurance donnée, les choses changèrent d'aspect, et le 20 du même mois de juin, arriva au monastère le commissaire Zucchi, qui fit demander la Mère Prieure, et lui intima l'indémaniation de tous les revenus, lui promettant comme compensation que toutes ses religieuses recevraient la pension accordée aux expulsées; puis il demanda à entrer, se fit conduire directement à l'archive, mit les scellés sur les armoires, et après cette opération, sortit du monastère.

Les jours suivants, les commissaires revinrent en plus grand nombre, firent d'abord un inventaire scrupuleux de tout ce qui se trouvait dans l'église extérieure, puis entrèrent dans la clôture, et firent le même inventaire dans la sacristie intérieure, dans la cuisine, et tout le reste de la maison.

Quelques jours plus tard, ils revinrent encore pour ouvrir les armoires de l'archive déjà désignées par Zucchi, en retirèrent le grand livre courant, avec les quatre derniers volumes des documents, et enfin remirent leurs scellés sur les armoires.

Contemporainement à toutes ces visites, le général Miollis, gouverneur de Rome, déjà nommé plus haut, fit également la sienne. Il demanda à voir la grandeur des locaux, afin d'y pouvoir introduire d'autres religieuses. Avec lui entrèrent les autorités constituées. La Mère Prieure, la Sous Prieure et la Bourbon les accompagnèrent. L'entrée de ses individus dans le monastère était toujours pour les religieuses un motif d'affliction et de crainte: mais la prudence et le courage de la Mère Prieure, la tenue grave des deux autres sœurs qui la suivaient, semblaient leur inspirer un tel respect, qu'ils se retiraient toujours pour ainsi dire édifiés, assurant qu'en toute occasion ils rendraient tous les services qui pourraient tourner à l'avantage du monastère.

Cependant les religieuses s'occupaient avec le plus grand zèle à préparer le logement pour leurs nouvelles hôtesses. Toutes à l'envi se restreignaient le plus possible, sacrifiaient les chambres qui ne leur étaient pas absolument nécessaires, bien que cette privation leur fut incommode. La Mère Bourbon se distingua particulièrement. Elle enleva à ses converses les cellules où elles habitaient, pour les mettre à la disposition de la Mère Prieure, et les transporta dans le petit quartier laissé à son usage pour y tra-

vailler pendant la journée: on voyait ainsi dans la même chambre et la toile que brodait la bonne Princesse, et le lit de l'une de ces converses. On acheva ainsi les préparatifs opportuns pour recevoir une communauté de trente trois personnes. On obtint de Mgr Attanasio, Délégué Apostolique, qui par crainte du gouvernement n'apparaissait que comme Vice Gerente, les autorisations nécessaires, et l'entrée fut fixée au 27 du même mois de juin.

La Prieure s'était déjà pourvue d'une liste exacte des religieuses à recevoir, de leur place dans le monastère, et de tout ce qui pouvait contribuer aux bon ordre dans l'organisation de la croissante communauté. Elle les plaça parmi ses sœurs par ordre d'ancienneté, sauf quelques petites exceptions voulues par les Supérieurs, et nécessaires en ces circonstances; elle assigna à toutes et à chacune la place convenable, conformément aux instructions reçues. Et comme les religieuses de la Maddalena étaient séparées entre elles, ayant dû, dès le 15 du mois, rentrer dans les maisons de leurs parents, excepté un petit nombre, qui, avec la Prieure, sur l'ordre du gouvernement, avaient dû rester pour garder le local, la Mère Prieure imagina un moyen très délicat pour les transporter dans son monastère, sans qu'elles eussent même à songer aux voitures nécessaires.

Elle pria quelques dames, parentes de ses Sœurs, de vouloir bien, le jour fixé, se rendre dans les maisons des religieuses expulsées avec leurs propres carrosses, pour les prendre et les transporter à San Domenico. Ces dames acceptèrent de rendre ce bon service; chacune d'elles prit l'indication du nombre de Sœurs qu'il lui convenait de transporter: celles-ci avaient été averties de se tenir prêtes à l'ordre, et ainsi on les conduisit le jour fixé, dans leur chère clôture.

Mais afin que les effets des nouvelles hôtesses pussent être reconnus, aux noms qu'ils portaient, et pussent être placés sans confusion dans les cellules destinées aux propriétaires, la Mère Prieure avait fait entrer dès le matin l'une d'entre elles, appelée sœur Anna Vittoria, déjà connue d'elle, qui se trouvait encore dans l'ancien local, [1] et qui avec l'une de ses Sœurs, sœur Maria Crocefissa de Felici, fut accompagnée jusqu'à San Domenico par la noble Dame Marquise Androsilla.

Cependant les religieuses de San Domenico étaient accourues

---

1 Il s'agit de la très intelligente sœur Anna Vittoria Dolara, l'auteur de ces présents *Mémoires*,

à la rencontre de leurs deux nouvelles hôtesses, et ces dernières, se voyant, après tant d'angoisses, ouvrir cet asile de paix, trouvant de si aimables sœurs pour les recevoir avec tant d'affection, reprirent le saint habit qu'elles avaient dû quitter depuis plusieurs jours, essuyèrent de suite leurs larmes, et ne pensèrent plus qu'à rendre grâces au Très-Haut, pour cette faveur signalée, et à ces bonnes Mères qui les accueillaient avec tant de charité.

Après les premières démonstrations d'amitié, la Mère Prieure consigna les deux arrivées à quelques religieuses qui les accompagneraient, et les conduiraient voir les cellules destinées à la nouvelle communauté. Dans chacune d'elles on avait laissé quelques meubles afin de pourvoir à toute nécessité, et suppléer à ce qui manquerait.

Aussitôt commença le transport des effets des religieuses arrivantes, provenant de leurs maisons respectives, et avec l'aide de quelques serviteurs du monastère, entrés pour cela durant quelques heures, toutes les cellules furent accommodées, les lits reconstruits et toutes choses mises en bon ordre.

Et de fait, vers les 5 heures de l'après midi, elles commencèrent à arriver de tous côtés, accompagnées, comme nous avons vu, de pieuses dames, qui étaient on ne peut plus satisfaites de pouvoir rendre un bon service.

C'était un spectacle intéressant de voir la grande cour du monastère remplie d'une grande quantité de carrosses, qui se succédaient les uns aux autres, à mesure qu'arrivaient les religieuses.

Cela devint même une cérémonie imposante, à raison du bel ordre observé en cette circonstance par les religieuses de San Domenico.

Placés dans l'escalier qui conduit à la porte du monastère, les deux Pères Confesseurs, et quelques autres religieux de l'Ordre qui les accompagnaient, étaient les premiers à recevoir et à complimenter les nouvelles religieuses de San Domenico. Sur le seuil de la clôture se tenaient les Mères Prieure, Sous Prieure et Bourbon, puis graduellement et par ordre toutes les autres. Et enfin, dans la cour intérieure du monastère, et au loin, on voyait dans un spectacle pittoresque, les sœurs converses qui embrassaient pêle-mêle leurs nouvelles compagnes, à mesure qu'elles étaient introduites, les invitaient allégrement aux occupations de la maison et de la cuisine, se reconnaissant tantôt comme compatriotes, tantôt comme amies.

La cérémonie de l'entrée était achevée pour ce jour-là. Vingt et une religieuses étaient arrivées: les autres avaient été empêchées ou par les infirmités, ou par ordre du gouvernement qui les voulait laisser pour quelques mois gardiennes des locaux.

Après une petite conversation au rez-de-chaussée, les nouvelles Sœurs furent accompagnées dans leurs cellules respectives, pour organiser leurs effets, et se reposer de la fatigue.

Arrivée l'heure du souper, elles furent conduites dans une grande salle contiguë au réfectoire, et appelée salle du travail. [1] On les y traita avec toute charité et politesse.

Après le souper, toute la communauté de San Domenico les entoura, les consola des épreuves passées, les encouragea à rester le cœur calme en face des incertitudes de l'avenir.

Enfin, la Mère Prieure leur fit savoir qu'elle leur permettait de reprendre l'habit, qu'elle les dispensait du maigre et du chœur jusqu'au dimanche suivant, et le jour de leur entrée qui était le jeudi. On les reconduisit ensuite dans leurs cellules pour le repos de la nuit.

Le matin suivant, veille des saints Apôtres Pierre et Paul, on leur servit le café, par ordre de la Mère Prieure. Et ainsi elles continuèrent à être l'objet de toutes les attentions de la part de ces bonnes religieuses, pour les repas du matin et du soir.

Le dimanche venu, on les introduisit au chœur, où elles reçurent les places qui leur étaient destinées, et commencèrent à remplir les fonctions qui leur étaient assignées à l'église et dans les offices de la communauté.

Pendant qu'à l'intérieur du monastère les choses se passaient avec la plus grande tranquillité et harmonie, les vexations continuelles ne manquaient pas à la Mère Prieure, de la part du gouvernement.

On avait arraché de leurs églises les curés légitimes, les recteurs, les sacristains, et on leur substituait d'autres individus sous le titre de custodes. Comme ceux-ci avaient prêté le honteux serment, ils méritaient une récompense pour leurs promesses. [2] Et même pour l'église de San Domenico, on offrit gentiment, par des billets réitérés, l'un de ces dignes sujets. La Mère Prieure rejeta constam-

---

1 Cette salle qui existe encore servait en même temps, et d'une façon fort raisonnable, et de vestibule au réfectoire et de salle de travail. (Trad.).

2 Ils avaient prêté serment à la Constitution civile du Clergé. (Trad.).

ment le cadeau exquis, et éluda avec sa prudence les visées et les propositions du gouvernement. Elle déjoua avec dextérité un tel péril.

Plus insistante et plus violente fut la vexation qu'elle eut à subir peu après, quand on voulut l'obliger à laisser l'église ouverte toute la journée. Mais prévoyant que si elle adhérait à cette proposition, elle pourrait voir de nouveau suscitée l'idée d'y introduire un custode juré, elle resta ferme dans son refus, sans se soucier des billets réitérés de ces zélés ministres.

Dans cette occasion encore elle resta victorieuse, et on cessa de la tourmenter.

Outre les inquiétudes qu'avait à subir la Mère Prieure de la part du Ministre des Cultes, l'affaire des pensions s'imposait encore à elle. Le décret impérial qui habilitait les religieuses à recevoir des pensions était publié, et le sieur Janet, Intendant du Trésor Public, commençait à donner ses ordres, et, par lui, une foule de subalternes, à recevoir tous les documents nécessaires pour la délivrance d'un brevet de pension. Il fallait d'abord donner le certificat de Baptême de chacune, que ces bons chrétiens ne connaissaient que sous la dénomination d'Acte de naissance. Il fallait ensuite les certificats de Profession, et mille choses encore, non pas tant pour la bonne marche de l'administration, que pour retarder le plus possible le payement des pensions. Et parce que le plus grand nombre des converses n'était pas de Rome, il fallait écrire au-dehors, dans les pays respectifs, et comme les vieux curés étaient morts ou déportés, on avait des difficultés incroyables à obtenir des certificats.

Enfin on avait obtenu les brevets qui accordaient aux sœurs de chœur, âgées de plus de soixante ans, 600 francs de pension ; aux moins âgées, 500 francs ; aux sœurs converses de plus de soixante ans, 400 francs, et aux plus jeunes, 300 francs.

Mais étaient exclues de ce droit aux pensions toutes les étrangères, c'est-à-dire toutes celles qui n'étaient point nées dans les départements du Tibre et du Trasimème, auxquelles on enjoignait de rentrer dans leurs propres pays. Et voilà une nouvelle difficulté à surmonter. Il fallait traiter dans chaque cas particulier avec Janet, homme brouillon, avare et vendu entièrement à l'Empereur, qui l'avait élevé de la condition la plus abjecte à la grande charge d'Intendant, et l'avait décoré du titre de Baron de l'Empire.

La Mère Prieure ne se découragea point devant ce nouvel em-

barras, et persuadée qu'avec ces gens-là il faut une continuelle insistance, elle se mit avec la plus grande activité à employer tous ses moyens les plus opportuns pour obtenir que les religieuses étrangères, dont il y avait un bon nombre à San Domenico, ne partiraient point, et pour leur procurer leur unique moyen de subsistance qui était la pension.

Mais comme c'était une grosse charge pour le monastère de maintenir tant de personnes privées de ressources, la Providence émut le cœur de la Mère Bourbon, qui spontanément offrit de suppléer pour l'une d'elles, comme elle fit encore pour les Pères Confesseurs, qui ayant refusé de prêter le serment, étaient exclus du droit de la pension, et même, afin d'être oubliés par le gouvernement se tenaient à l'écart le plus possible. Pour d'autres étrangères contribuèrent quelques pieuses dames, et de cette manière elles purent toutes payer à la communauté leur alimentation, à l'heure même où la Mère Prieure continuait à agir avec la plus grande activité, pour l'obtenir du gouvernement.

Toutes les difficultés qui empêchaient les sœurs de voyager furent placées dans la plus ample forme sous les yeux de l'Intendant; les attestations des médecins furent multipliées et énergiques, toutes les fois qu'il les exigeait; on fit agir les personnes qui semblaient les plus aptes à faciliter le résultat; on stimulait le général afin qu'il en écrivit à Paris. A force d'insistances, on obtint enfin, mais au bout de plus d'une année, que même les étrangères recevraient leur brevet de la pension ecclésiastique.

Pendant qu'on luttait pour surmonter tous ces obstacles, le premier trimestre de paiement était échu, et, selon la teneur des affiches publiques, l'Agent du monastère alla réclamer les pensions des religieuses, qui, romaines, ou nées dans l'un des deux départements, n'avaient aucune difficulté à craindre. Mais quelle fut sa surprise en voyant que toute la communauté de la Maddalena était portée dans les Registres pour la pension de 300 francs, juste celle qu'on assignait aux jeunes converses! L'erreur de l'Intendant était manifeste et indiscutable: et pourtant que de peine on eut à y faire apporter remède! Les pas de l'Agent furent innombrables, les soucis de la Mère Prieure continuels: finalement on eut raison encore de cette contrariété, mais après y avoir peiné longtemps.

Nous devons noter que dans le monastère de la Maddalena se trouvait une religieuse émigrée de Marseille, placée là par Sa Sainteté le Pape Pie VI, alors régnant. Avec trois de ses sœurs

elle était venue à Rome en 1790, pour y chercher un asile dans quelque monastère, parce que la première Révolution avait supprimé tous les couvents en France, et que la persécution sévissait de plus en plus dans ce pays contre les personnes ecclésiastiques. Depuis son arrivée dans cette capitale, le monastère de San Domenico avait payé chaque année à celui de la Maddalena la somme de 60 écus pour son entretien: mais aujourd'hui San Domenico ne pouvait plus s'en charger, parce qu'on lui avait enlevé ses revenus.

La malheureuse, étant étrangère, n'avait aucun droit à la pension, et la communauté de la Maddalena étant dissoute, elle n'avait plus d'asile où se réfugier. Dans cette terrible situation, la Providence inspira à un homme de bien de se présenter au monastère expirant de la Maddalena, et de s'offrir pour recevoir chez lui quelque religieuse sans abri. Il dit son nom, sa profession, et l'on vit que son offre était un acte véritable de bienfaisance. On lui proposa la française désolée, qu'il accueillit avec charité et qu'il confia à sa femme, elle aussi chrétienne, pieuse et charitable.

Mais la malheureuse émigrée, n'avait eu qu'un but, en abandonnant sa Patrie, un père infirme, une sœur veuve, mais riche, qui avaient essayé tous les moyens pour la retenir auprès d'eux: celui de se renfermer dans un cloître; elle ne pouvait se résigner à retourner vivre parmi les personnes séculières. Si nombreux furent les billets qu'elle écrivit au monastère de San Domenico; si nombreuses ses supplications et lamentations, que la Mère Bourbon en eut pitié, et se décida à lui donner encore la pension sur celle qui lui était assignée; et c'est ainsi que vers la fin de juillet de la même année, elle eut la consolation de se voir réunie à ses sœurs de San Domenico.

Cependant, en même temps que le gouvernement accordait des pensions aux religieuses, il cherchait à les diminuer par tous les moyens possibles. On était forcé de subir les dépenses du Timbre, du Registre, du Notaire certificateur qui devait être présent à la signature des religieuses, pour prévenir toute équivoque.

C'était au surplus une étrange prétention que de pauvres paysannes converses, habituées à n'avoir par les mains que les marmites et le balai, dussent prendre, sur l'ordre de ces hommes, la plume pour écrire leur propre nom. La chose était manifestement impossible, et pourtant elle était rigoureusement ordonnée. Mais le Notaire se contentait de quelque pour-boire donné en secret, et fermait un œil en laissant la Mère Prieure signer à leur place.

Si quelque religieuse tombait gravement malade, elle devait faire son testament, faute duquel, d'après le grand code Napoléon, le Domaine entrait en possession de l'héritage de la défunte.

A cet inconvénient il était nécessaire d'apporter un remède, surtout par une gratification au Notaire, qui content de son aubaine, gardait le secret, et n'insistait pas pour entrer auprès des moribondes. Enfin, pour la reconnaissance des cadavres, la Mère Prieure, malgré tous ses efforts, dut payer l'impôt, sans que même on daignât ouvrir l'église, pour l'étrange cérémonie.

Une autre vexation se produisit peu après: ce fut l'impôt sur les portails.

Combien la Mère Prieure dut lutter pour avoir raison encore de cette difficulté, on ne saurait le raconter. Mais elle était fort pourvue de courage, et à toute requête du gouvernement qui eût une apparence d'étrangeté, elle tenait toujours prête une réponse négative.

Le couvent était conservé, et une semblable charge ne le concernait aucunement. Elle chassait comme des mouches importunes tous ceux qui venaient la fatiguer. Elle réussit cette fois à ne point se soumettre.

Les Français aiment outre mesure la propreté, et ils prenaient pour eux le soin de vider les caisses, ordonnant ensuite aux habitants de Rome de nettoyer et d'arroser les rues. Dès la première année de l'occupation de Rome, au début de l'été, ils ordonnèrent ce balayage quotidien, que chacun devait exécuter tout le long de sa propre habitation. Le monastère de San Domenico, qui, à cette époque avait encore la possession de ses rentes, se soumit pour la première fois à la dépense nécessaire, sans se plaindre: mais quand on intima le même ordre, l'année suivante, alors qu'on n'avait plus que les pensions comme moyen de subsistance, ce surcroît de dépense, qui s'élevait à 60 baioques par jour, n'était plus supportable. La Mère Prieure commanda d'interrompre pendant quelques jours le balayage, pour voir ce qui en résulterait: voyant que personne ne réclamait, elle le fit cesser entièrement.

Ainsi se passait le temps en des luttes continuelles entre la Mère Prieure et un gouvernement rapace, qui cherchait à faire de l'argent même avec des pierres. Il allait en effet visiter les locaux évacués, pour en vendre l'un ou l'autre à qui en voudrait, dans le seul but de les démolir.

Il se présenta enfin quelqu'un pour demander au Domaine la

Maddalena en location. La Prieure qui en avait eu la garde et les quelques compagnes restées avec elles, eurent la liberté de s'en aller où il leur plairait. Elles assistèrent à la dernière vente des meubles annexés au Domaine, des ornements sacrés, que sous les yeux des commissaires, elles furent elles-mêmes obligées de consigner aux Juifs. Les transports achevés, les clés du monastère remises aux possesseurs illégitimes, le 6 février 1811, elles purent elles aussi se réunir à leurs sœurs dans San Domenico. La Mère Prieure les y fit transporter avec les mêmes formalités décentes que les premières, et de cette façon fut complété le nombre des trente-trois religieuses qui composaient alors la communauté de Santa Maria Maddalena au Quirinal.

Les nouvelles religieuses furent installées, et ne formèrent qu'une seule communauté avec celles de San Domenico. Toutes elles reconnurent sans délai la Prieure comme unique Supérieure et Mère de toutes.

On n'aurait rien pu désirer de mieux pour le bon ordre et la sage organisation, si un aussi considérable accroissement de personnel n'était résulté d'une cause aussi funeste à la religion. Mais cette fureur exterminatrice qui n'avait pas d'oreilles pour entendre les gémissements de l'humanité, essaya bientôt de troubler cette bonne harmonie, quoique ses tentatives soient restées vaines.

Dans cette suppression générale des monastères, parmi lesquels quatre, ainsi que nous avons vu, restèrent indemnes, sous la dénomination de couvents impériaux, les religieuses de Santa Caterina da Siena travaillèrent tellement, que moyennant de forts appuis qu'elles pensaient avoir à Paris, près de la Cour, elles obtinrent la permission de rester dans leur monastère. On leur avait donné l'assurance réitérée qu'elles seraient elles aussi préservées du commun désastre. Sur ces données, elles conservèrent leur habit, et de bon cœur donnèrent l'hospitalité aux Sœurs de l'Umiltà, comme celles de San Domenico l'avaient donnée à celles de la Maddalena.

Pendant quelque temps elles furent elles aussi laissées en paix, et la permission qu'elles avaient obtenue d'hospitaliser une autre communauté leur donnait de la sécurité. Cependant les malheureuses durent bientôt rester convaincues que leurs appuis n'étaient que des joncs très fragiles. Alors commencèrent à se présenter à leur monastère tantôt l'une, tantôt l'autre des autorités constituées, faisant beaucoup d'inquisition, entrant dans les limites de la clôture,

pour examiner le local, et leur laissant entendre de diverses manières que déjà vacillait la sécurité sur laquelle jusqu'alors elles avaient compté.

Les religieuses redoublèrent les efforts et les médiations. Malgré tout, il leur fut à la fin ordonné d'évacuer le monastère, parce que, selon la teneur du Décret Impérial, quatre monastères, et non pas cinq, devaient être conservés.

Ces pauvres religieuses imaginèrent alors un autre stratagème pour ne point sortir: celui d'établir une passerelle, une sorte de pont, partant de Santa Caterina et s'appuyant à San Domenico, afin de pouvoir dire qu'il n'y avait qu'un seul monastère, aussitôt qu'on aurait ouvert la communication. On fit présenter le projet à la Mère Prieure de San Domenico, qui n'y fit point opposition, quoiqu'elle le considérât comme fantaisiste et inutile. On envoya en conséquence des personnes intelligentes chargées d'examiner l'endroit le plus convenable pour établir ce pont. Mais, au moment où la Mère Prieure adhérait aux instances des Sœurs de Santa Caterina, arriva brusquement un ordre du gouverneur qui en lui interdisait l'exécution, et l'obligea à se désister complètement: et depuis ce moment il ne se parla jamais plus de passerelle.

Ayant ainsi perdu toute espérance de pouvoir rester dans leur monastère, les religieuses de Santa Caterina commencèrent, et non point sans une profonde amertume, à se préoccuper de l'évacuation, à laquelle on les pressait de diverses manières.

Quelques-unes n'hésitèrent pas à se tourner vers saint Dominique, qui comme un bon Père tendait ses bras à celles de ses filles qui désiraient se réfugier dans sa maison; d'autres, effrayées du peu de place, sachant que le monastère regorgeait déjà de religieuses, se retirèrent dans les maisons de leurs familles; les troisièmes enfin, craignant que le monastère de San Domenico lui-même ne fut point pour durer longtemps, prirent en location une maison où elles se retirèrent pour vivre religieusement, au nombre de quatre sœurs de chœur et d'autant de converses.

Celles d'entre elles qui restaient disposées à rentrer en clôture, en firent parvenir la requête à la Mère Prieure. Celle-ci, toujours remplie de compassion envers ses sœurs affligées, les encourageait, et en même temps travaillait à leur préparer un asile aussi convenable et commode que le permettraient les circonstances. Dans ce but, elle resserra quelques sœurs de sa communauté, en envoya d'autres occuper des appartements particuliers, c'est-à-dire ceux de Mgr

Borghese; elle fit ouvrir ce bras de dortoir qui après l'époque républicaine avait été muré: elle y trouva trois chambres habitables, et y fit exécuter sans délai les réparations nécessaires; les autres chambres serviraient de garde-robe pour les nouvelles expulsées. Rien n'échappait ni à son œil, ni à sa pensée de tout ce qui pouvait être un avantage ou un soulagement pour ses malheureuses sœurs.

Bientôt arriva le jour fixé pour leur entrée: c'était le 25 juillet 1811. Toute la communauté se trouva réunie pour les recevoir, comme elle avait fait pour les religieuses de la Maddalena, et à la tombée de la nuit, avec l'autorisation préalable de Mgr le Vice-Gerente, elles firent leur entrée à San Domenico. Elles étaient sept religieuses de chœur de Santa Caterina, et quatre de l'Umiltà: elles amenaient avec elles un grand nombre de converses, la plus part déjà avancées en âge, et peu aptes à la fatigue.

Les attentions dont usèrent en ces circonstances les religieuses de San Domenico furent sans limites. Chacune eut sa place convenable et commode, bien que la communauté, avec ce nouvel accroissement de personnel dépassât le nombre de cent religieuses. On vit se vérifier en cette occasion une sorte de prophétie faite bien des années auparavant aux religieuses de San Domenico, par un Frère lai Franciscain, appelé Fra Bonifazio, qui avait une réputation de sainteté. Il entendait les Sœurs se plaindre de leur petit nombre, et il leur dit clairement: Soyez sans inquiétude! Il viendra une époque où vous en aurez tant et tant, que vous ne pourrez pas même recevoir toutes celles qui voudraient entrer.

Mais à peine avait-on organisé toutes choses pour les nouvelles hospitalisées, qu'un autre bouleversement obligea non seulement ces dernières, mais encore toute la communauté à se déplacer, à se restreindre encore le plus possible.

Le 4 août, dix jours après la dernière entrée à San Domenico, le général Miollis se rendit auprès de la Prieure, et sans autre compliment lui déclara qu'il avait besoin de six autres chambres, pour d'autres personnes. La Prieure qui avait toujours prêt sur les lèvres un « non », quand il s'agissait des requêtes des Français, s'excusa de ne pouvoir le servir, assurant qu'il n'y avait plus de place, et que les religieuses étaient déjà suffisamment resserrées. Le général prit alors un ton d'autorité, et répliqua qu'il en avait besoin et que sur le champ il voulait entrer pour visiter par lui-même les locaux. Comment résister à la force? La Mère Prieure dut céder, et appelant les deux Mères qu'elle menait toujours avec

elle quand elle était obligée d'introduire des personnes appartenant an gouvernement, elle l'introduisit dans la clôture. A peine entré dans les dortoirs, sans donner attention aux observations que lui faisait la Mère Prieure, il remarqua un groupe de chambres dont les fenêtres donnaient sur la cour intérieure. C'est celles-là qu'il commanda d'évacuer immédiatement, comme les plus conformes à ses vœux.

Le général parti, la Mère Prieure se trouva dans un nouvel embarras pour loger les religieuses qui les occupaient, et se vit obligée d'enlever à plusieurs d'entre elles l'usage séparé d'une chambre.

Le lendemain, le 5 du même mois, pendant qu'on chantait la Messe solennelle pour la fête du B. Père saint Dominique, [1] on annonça au tour l'architecte, qui par ordre du Général, venait pour inspecter ces chambres. On l'introduisit également, et après les avoir parcourues, les voyant toutes de même grandeur, il dit qu'il avait besoin d'une chambre plus vaste, et qu'il allait faire démolir un mur mitoyen, pour en faire de deux une seule. La Mère Prieure eut peine d'une telle détermination, et pour en empêcher l'exécution, elle lui ouvrit une autre porte qui donnait sur une vaste chambre, formant l'angle du dortoir, lui demandant si elle serait adaptée à ses intentions, sans arriver à la dévastation d'une autre. L'architecte s'en contenta, mais demanda à la Prieure de la faire évacuer sur le champ, parce qu'il devait envoyer les artistes pour la réparer immédiatement; et il partit.

Cette chambre était alors occupée par une pauvre converse, presque moribonde, appelée sœur Domenica Cristofori, qui deux jours après cessa de vivre. Bien que la pauvrette se trouvât dans un tel état, il fallut la transporter ailleurs immédiatement.

Le lendemain 6, l'architecte envoya un seul maçon, qui nonchalemment s'occupa à boucher les trous des clous: ce qui semblait incompatible avec la grande hâte montrée par le Général, pour l'évacuation de ces chambres. Il se passa ensuite quatre jours, sans que comparût personne. Les religieuses cependant vivaient dans une grande agitation, ignorant le destin qui les menaçait, d'autant plus que Rome alors était parcourue par quelques soi-disant religieuses « Maçonesse », venues de Paris, comme réformatrices des monastères et des hôpitaux, et le Général allait souvent répétant

1 A San Domenico, la fête de saint Dominique se célèbre le 5 août.

à la Mère Prieure: « Je vous donnerai de bonnes religieuses, qui vous aideront au chœur, et vous serez contente ».

Enfin, le 10, arrivèrent des peintres, des menuisiers pour mettre la main à l'œuvre, et en même temps commença à arriver le mobilier qu'on reconnut sans peine destiné à des personnes séculières. Entre temps, une lettre de la Duchesse Strozzi, résidant à Florence, ancienne dame d'honneur de S. M. la Reine d'Etrurie, informa secrètement la Mère Prieure de la prochaine arrivée de cette Souveraine, que l'Empereur des Français reléguait dans le monastère de San Domenico. A cette nouvelle cessèrent les craintes qu'on avait eues sur le caractère de la personne à recevoir, car tout le monde connaissait les rares vertus de cette aimable Souveraine, et, en même temps que les religieuses déploraient le triste sort et l'indigne traitement que lui infligeait l'usurpateur de son trône, elles se félicitaient de posséder une personne qui loin d'être un trouble pour le monastère, lui apporterait édification et contentement.

Le Général cependant doublait ses visites pour examiner les travaux, auxquels il donnait grand air d'importance, bien qu'ils ne fussent qu'une chose de rien eu égard à la personne à laquelle ils devaient servir.

A la grande chambre, désignée pour recevoir le lit, on ne donna qu'une teinte vert-pâle, avec un soubassement terne et sans goût; la chambre contiguë, qui devait servir pour la Princesse, fut peinte en jaune, sans aucun ornement. On ne parla ni de glaces, ni de pavé; on ne fit que nettoyer les fenêtres.

Le zèle du Général pour l'achèvement rapide de ces magnifiques travaux était secondé par son aide-de-eamp, appelé Gérard. C'est lui qui stimulait vigoureusement les artistes, et, quoique boîteux, il se glissait partout, comme un chat, pour visiter les grandes fenêtres des dortoirs, en observer la position, examiner la solidité des barreaux.

Le 14, veille de l'Assomption de la B. V. M., comme les ouvriers étaient encore en retard pour leurs réparations, ils demandèrent à la Mère Prieure de les laisser terminer, parce que le Général voulait absolument que le travail fût terminé ce jour-là.

A la tombée de la nuit, au moment où le portier du monastère allait fermer les portails, celui-ci fut appelé par le Général qui passait là, et le chargea d'avertir la Mère Prieure qu'elle ne devait pas fermer, parce que ce soir-là il avait quelque chose à lui

dire. Jamais la Prieure n'aurait soupçonné que ce soir-là même pouvait arriver la royale prisonnière, attendu que le Général n'ignorait pas dans quel état se trouvait encore le quartier qu'on lui destinait. On ne lui avait pas même donné ordre de préparer le souper.

Ayant terminé Matines pour la solennité du jour, les religieuses se trouvaient au réfectoire pour la collation, et la Prieure était restée près du tour, attendant l'arrivée du Général, pour l'envoyer au parloir et entendre ce qu'il avait à lui dire, lorsqu'à l'improviste on entendit frapper avec grand bruit à la porte, et elle dut s'y transporter pour faire cesser les coups redoublés.

Elle prit alors l'attitude qu'elle avait toujours quand elle était contrainte de parler avec quelqu'un du gouvernement Français. Une petite lanterne à la main, suivie de ses compagnes habituelles, elle se rendit à la porte de la clôture et l'ouvrit. Mais quelle fut sa surprise de voir, au lieu du Général, l'aimable Souveraine, qu'on avait fait descendre de voiture, avec sa tendre fille et les deux seules personnes qui la suivaient. Elle était là, attendant patiemment qu'on lui ouvrît les portes de sa prison. « Ah! Majesté! » s'écria alors la Prieure stupéfaite, en lui baisant respectueusement la main, et suffoquée d'attendrissement, elle se tut. Alors le Ministre de la police, Monbretton, qui s'était joint à l'indigne Fournier pour accompagner la prisonnière au monastère et en faire la consigne, prit la parole pour reprocher à la Prieure d'avoir fait fermer la porte, malgré les instructions et les avis du Général. « Quelles instructions? Quels avis? répliqua alors la Prieure, avec la plus grande énergie. Le Général ne m'a jamais dit quelle personne je devais recevoir, il m'a fait seulement savoir que ce soir il devait me parler. — Mais comment, reprit Monbretton, le Général ne vous a rien dit? — Non, répliqua la Prieure. Et cette manière de traiter une souveraine est trop barbare. Le quartier n'est pas achevé, il n'y a rien pour la restaurer après les fatigues du voyage. Et même sa parente est dans l'ignorance parfaite de ce qui arrive ».

A cette étrange querelle, la royale prisonnière qui en était l'objet se sentait d'un côté le cœur serré pour les privations annoncées, mais d'autre part elle était soulagée de la crainte de trouver dans la Prieure une personne qui agirait d'accord avec le gouvernement, et pourrait accroître ses peines.

Cette crainte, comme elle le raconta elle-même plus tard pro-

venait des éloges continuels que son rigide gardien Fournier lui en avait fait durant le voyage, et tandis qu'il usait à son égard des procédés les plus discourtois, il lui assurait qu'à San Domenico elle serait fort bien, qu'elle trouverait dans la Prieure une excellente personne, dont il avait entendu louer beaucoup à Paris les qualités très remarquable. Tant il est vrai que la vertu ne laisse pas de jeter ses rayons au milieu des ténèbres les plus épaisses, et que les impies eux-mêmes se voient obligés parfois de lui rendre hommage, au moment où ils la détestent.

Ce dialogue avait fait découvrir à Sa Majesté le mensonge des deux Français qui lui avaient donné à entendre que la Prieure était prévenue de son arrivée prochaine, qu'on avait déjà fait en conséquence les préparatifs nécessaires.

La Souveraine opprimée fut alors introduite au lieu de sa détention, et en même temps on fit avertir la Mère sœur Giacinta Domenica de tout ce qui était arrivé. La bonne Princesse qui jamais n'aurait imaginé pour son aimable parente une entrée si précipitée, était tranquille dans sa chambre, et sur le point d'aller se reposer.

A cette nouvelle imprévue, la Mère sœur Giacinta, saisie de mille sentiments divers, descendit précipitamment à la rencontre de la Souveraine, et toutes deux confondirent leurs embrassements et leurs larmes. Ce fut, pour les religieuses spectatrices, la scène la plus tendre, la plus émouvante.

Après les premières démonstrations réciproques d'affection, la Mère sœur Giacinta Domenica voyant que S. M. avait besoin de repos et de nourriture, ordonna à ses converses de préparer rapidement le souper, pendant que la Prieure commandait aux artistes qui heureusement étaient encore à l'intérieur, occupés à l'achèvement de leurs travaux, de transporter des lits dans les chambres de Mère sœur Giacinta Domenica, car il n'était pas possible d'employer ceux qu'avait envoyés le Général, à raison de l'odeur de vernis qu'ils exhalaient.

Les religieuses pendant ce temps vinrent offrir leurs hommages à S. M., qui oubliait sa fatigue et ses malheurs, et montrait à toutes un visage riant, et les recevait toutes avec son affabilité habituelle, attendant tranquillement, en compagnie de sa parente, qu'on lui eût préparé quelque nourriture, ayant à ses côtés sa fille, une enfant, qui saisie par la nouveauté des objets se montrait fort gaie.

Cependant le Ministre de police, avec l'indigne Fournier, qui avaient assisté au déménagement de la voiture, remontèrent dans le quartier où se trouvait S. M., et au lieu de la consoler, se mirent à lui montrer de la tristesse et de la compassion, lui répétant qu'elle serait mal à l'aise, au milieu de tant de femmes, et après d'autres compliments tout aussi gracieux, ils s'en allèrent.

Délivrée enfin de ses persécuteurs, la royale prisonnière prit quelque nourriture, puis s'en alla se reposer.

A peine le jour levé, la Mère sœur Giacinta Domenica réfléchissant que sa parente manquait du service nécessaire, n'ayant qu'une demoiselle attachée à sa personne et une autre pour le soin de la Princesse et tout le reste du travail, en parla avec la Mère Prieure, et lui fit céder deux servantes du monastère, qui étaient à charge à la communauté, parce qu'étant en habits séculiers, elles ne recevaient aucune pension. Elle en destina une comme femme de chambre pour S. M., et l'autre pour aider ses converses en cuisine, à lui préparer ses repas.

Elle prit également à sa charge l'un des « fattori », qui auraient simplement à faire les dépenses courantes pour le même objet.

Voyant ensuite que parmi les amertumes qui oppressaient le cœur de la vertueuse Souveraine, il fallait compter encore celle d'être dans l'impossibilité de pourvoir à l'éducation de la Princesse sa fille, selon son rang, parce qu'on lui refusait la permission de se procurer les maîtres nécessaires chargés de cultiver cette jeune plante, à l'heure où elle en avait le plus besoin, elle prit sa petite nièce sous sa direction, et se chargea elle-même de tout ce qui concernait la formation à la piété et au travail manuel, et d'accord avec la Mère Prieure, elle proposa à sa parente une religieuse de la Maddalena, appelée sœur Anna Vittoria Dolara, [1] qui connaissait la peinture et la langue française, et pouvait en quelque manière suppléer au manque de maîtres meilleurs. Sa Majesté fut contente de ce projet, et à partir de ce jour la religieuse en question eut l'honneur d'enseigner ces deux choses à la jeune Princesse; et elle continua dans cet emploi, à sa très grande satisfaction, tout le temps que S. M. fut détenue au monastère.

Deux jours plus tard, le Général vint visiter sa prisonnière, et après avoir passé quelque temps près d'elle, lui avoir assuré que sa détention serait de courte durée, parce qu'il suffisait à l'Em-

1 C'est l'auteur même de ce récit.

pereur d'avoir une petite satisfaction, il prit congé. Mais, au moment de sortir, il se tourna vers la Mère Prieure qui l'accompagnait, et se mit à lui montrer quelque défiance pour les religieuses, à grogner contre les grilles, prétendant que toutes les personnes qui avaient coutume de venir au monastère devaient être éloignées pour plus de précaution et de sûreté. A cette extravagance, la Prieure, sur un ton sérieux et décidé lui dit: « Monsieur le Général, je connais parfaitement mes religieuses: elles ne seront jamais capables de me compromettre. Quant aux grilles, nous sommes renfermées ici spontanément et non par force, et nous voulons voir nos parents, les domestiques et qui il nous plaira. Pour votre prisonnière, j'en réponds. Au reste n'espérez pas que j'aille faire une innovation quelconque ». A cette réponse aussi juste que résolue, Son Excellence n'eut rien à répliquer, et serrant les épaules: « Adieu, Madame », dit-il, et il s'en alla à ses affaires.

Cependant S. M. était logée provisoirement dans les chambres de sa parente, comme nous avons vu, et l'on continuait à faire certaines adaptations des plus nécessaires dans le quartier qui lui était destiné. On dut y consacrer encore quelques jours. Mais le Général qui venait la visiter, et qui voyait un peu de campagne à l'horizon de ses fenêtres, sans penser à la hauteur des murailles qui entouraient le monastère de tous côtés, était inquiet, et insistait pour que S. M. passât le plus tôt possible dans les chambres supérieures, dont les fenêtres n'avaient comme vue d'agrément, que la cour intérieure.

Enfin, les travaux furent terminés bientôt, et la translation eut lieu. C'est alors que l'agité gardien goûta un peu de paix.

Ayant arrangé cette affaire, l'aimable Souveraine passait ses journées à San Domenico, appliquée à la prière, à la fréquentation des sacrements. Elle donnait sans cesse des preuves de sa piété, jusqu'à se lever de son lit avant le jour et en temps d'hiver, lorsque sa santé le lui permettait, pour accompagner le Saint Sacrement porté aux infirmes. Elle passait le reste de la journée à lire et à travailler. Elle n'avait d'autre récréation que celle d'un peu de musique, qu'elle connaissait excellemment, et quelques moments de conversation avec l'une ou l'autre religieuse qu'elle admettait gracieusement en sa compagnie.

Sa parente s'efforçait d'adoucir ses peines en usant de toutes les attentions possibles.

Cependant, du côté du gouvernement, qui l'avait enfermée dans

un cloître, personne ne se chargeait de sa subsistance. Le Général lui donnait de bonnes espérances: mais un mois était bientôt écoulé, et on n'avait pas encore vu un sou. Enfin, le 13 septembre, on demanda la Mère Prieure à la porte: elle trouva devant elle le Général, accompagné de l'Intendant Janet, qui lui dit avoir besoin de parler à S. M.

C'était une coutume du Général Miollis, je ne sais si c'était par l'effet d'un bon cœur, ou de simple politique, dès qu'il s'agissait d'accomplir quelqu'exploit odieux, d'en confier l'exécution à un autre. C'est ce qui arriva précisément en cette occasion, pour laquelle on ne pouvait trouver une personne plus adaptée que l'incivil Janet.

Le Général laissa donc l'Intendant avec la Prieure, sans voir S. M., et s'en alla, bien persuadé que son commis ferait place nette.

Janet monta alors chez la royale prisonnière, qui, prévenue de la visite, l'attendait dans ses appartements. Après un compliment aussi court que mal combiné, il lui intima brusquement de lui livrer ses joyaux, et tout ce qu'elle avait de précieux avec elle, apportant, entre autres prétextes, qu'ils n'étaïent pas en sûreté, parmi tant de femmes, tandis que lui les garderait soigneusement.

La malheureuse Souveraine chercha vainement à lui persuader que le peu qui lui restait n'appartenait point à l'Etat, qne tout, ou à peu près, appartenait à sa fille, ayant été obligée de vendre ses propres bijoux, quand l'Empereur l'avait privée de ses moyens de subsistance, durant les derniers mois qu'elle passa à Nice; qu'enfin elle n'avait rien à craindre de la part des religieuses, qui ne prenaient pas même la liberté d'entrer dans son quartier, sauf quand on les appelait: rien ne réussit à le persuader, et il fallut en venir à l'acte de la consignation, au moment même de la demande, entre ses propres mains, sans témoin, sans reçu, sans aucun appui, et livrer à l'avide Janet le peu qui lui restait, après avoir été dépouillée du trône et de tout ce qui faisait sa grandeur. Superbe de sa conquête, après un long et dégoûtant entretien, l'Intendant accommoda les bijoux dans leurs écrins respectifs, et promettant à S. M. la pension, mais tenant sa proie dans ses mains, il sortit en hâte du monastère.

La vertueuse Souveraine sortit également de sa chambre, alla s'agenouiller aux pieds d'un autel voisin, pour rendre grâces au Très-Haut de cette nouvelle épreuve, par laquelle il avait daigné la visiter. A l'édification de toutes les religieuses, qui étaient accourues après la sortie de l'Intendant, elle termina sa prière par

ces paroles de Job: « Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a enlevé: que le nom du Seigneur soit béni! »

Le lendemain, 14, la Mère Prieure fut de nouveau mandée au parloir. C'était le Payeur général, qui s'annonçait avec grand fracas, et par ordre de l'Intendant apportait la pension pour la Reine d'Etrurie. La Prieure descendit pour la recevoir elle-même: mais le Payeur se mit à insister pour voir S. M. et la lui consigner en mains propres, devant en rapporter un reçu signé de sa main et devant lui. Le véritable Payeur était malade. Il s'appelait Allier; c'était un homme plus civil et humain. Plus d'une fois il s'était prêté pour faciliter les pensions à quelques-unes qui ne pouvaient les obtenir, et réparer des erreurs commises au détriment de beaucoup de religieuses. Celui qui s'était annoncé en cette circonstance comme tel, n'était qu'un certain Boucher, Procureur Impérial, qui se trouvait par hasard auprès du Payeur, lorsqu'arriva de la part de l'Intendant l'ordre de solder à S. M. une échéance de la pension annuelle de 30000 francs, accordée par l'Empereur. Il s'offrit pour le remplacer, et porter la somme au monastère.

La Prieure ignorait complètement ce qui se passait entre eux et supposa que tout se faisait d'entente avec le Général. Elle crut donc devoir prier S. M. de vouloir bien descendre au parloir, pour donner sa signature. Boucher, content de l'avoir vue, s'en alla, se vantant d'avoir persuadé à la Prieure de la faire descendre. Le Général le sut, et courut précipitamment à San Domenico pour reprocher aigrement à la Prieure d'avoir fait descendre la prisonnière à la grille; il renouvela la défense rigoureuse de la laisser voir à qui que ce fut, sans excepter l'Intendant, que la veille il avait introduit lui-même pour la faire détrousser de ses brillants, et il ajouta: « Sa commission est faite: cela suffit. Il ne lui est plus permis de la voir ».

La Prieure resta surprise d'une si étrange manière de procéder, et fut instruite par les injustes reproches du Général. Il n'y eut plus de péril qu'elle laissât voir la royale prisonnière par personne. Du reste celle-ci avait soin de se retirer dans ses appartements, dès qu'on lui annonçait l'entrée de quelqu'un dans le monastère. Elle n'avait la permission de voir que le Ministre de police, Monbretton, chaque fois qu'elle l'aurait demandé, ou qu'il fut allé lui-même la visiter spontanément. Les premiers jours, il s'y transporta en effet plusieurs fois: mais comme elle se souciait peu de ces gens-là, elle le recevait très froidement, et après quelques

moments passés, elle le congédiait. Voyant qu'il était peu agréé, après la troisième ou quatrième visite, il cessa de la molester davantage.

Cependant les quelques religieuses qui avaient l'honneur d'être admises à sa conversation, considérant d'une part les rares vertus et qualités qui ornaient l'aimable Souveraine, et d'une autre, l'extrême rigueur avec laquelle la traitait un gouvernement barbare, qui pourtant se vantait d'humanité et de courtoisie, eurent quelque curiosité de savoir de quelle manière, et pour quel motif elle était tombée dans un tel gouffre de malheurs. Elles eurent le courage de lui demander le récit des événements. Et elle, avec sa bienveillance habituelle, se montra disposée à leur complaire, et fit le récit suivant:

« Arrachée violemment par ordre de l'Empereur des Français à ce trône qui avait coûté tant de millions au Roi mon père, je fus obligée par le cruel usurpateur qui s'en empara, d'abandonner en hâte la Toscane, et de me transporter dans la ville de Compiègne, pour y fixer mon séjour.

« A cette étrange violence ma pauvre humanité fut secouée fortement. Mais après quelques explosions de douleur, je me résignai aux inscrutables dispositions de la Providence, cherchant même à inspirer courage à ceux qui m'entouraient, et déploraient mon triste sort, se plaignant avec larmes d'une si barbare oppression.

« Je déposai aux pieds de la Croix cette couronne qui depuis la mort de mon cher époux me constituait Régente des Etats d'Etrurie, pour les conserver à mon fils encore enfant.

« J'organisai les équipages nécessaires, et me disposai à partir. Ce fut le 10 décembre 1807 qu'avec mes enfants tout petits, je m'éloignai de Florence, laissant mes fidèles sujets dans la désolation et les larmes. Vous pouvez sans peine supposer combien dût être pénible un long voyage, durant une saison si rigoureuse. Et cependant, Dieu merci, j'arrivai à Compiègne en parfaite santé, bien que le corps fatigué et l'esprit opprimé.

« Depuis mon arrivée, j'avais passé déjà cinq mois dans cette ville, sans qu'on eut pensé à me donner le moindre moyen de subsistance pour mes enfants: tous les efforts pour l'obtenir étaient restés inutiles.

« Enfin, le gouvernement m'ordonna par lettre de partir au plus tard le 5 avril, pour me transporter à Colorno, où l'on me

donnerait un palais, avec le jardin adjacent, et où l'on augmenterait ma rente.

« Après cette promesse, j'abandonnai Compiègne le jour prescrit, et avec mes deux enfants convalescents, je me mis en voyage, dirigeant les équipages du côté de Colorno, où une personne attachée au gouvernement m'avait précédée pour accommoder le palais.

« Arrivée à Lyon à 11 h. du soir, au lieu du maître de maison, envoyé en avant pour préparer les logements, je ne rencontrai que l'aubergiste, avec une misérable lanterne à la main. A cette vue, je pensai que les voituriers s'étaient trompés de chemin, et je ne voulais pas descendre: mais l'aubergiste me donna de telles indications caractéristiques sur mes gens, qu'il me dit avoir passé, et, sur l'ordre du gouvernement, être repartis aussitôt, que je descendis alors de carrosse. J'étais toute tremblante. L'hôtelier me pria d'être tranquille, parce qu'avant peu le Préfet viendrait me dire quel était mon sort. Et en effet, peu de temps après vint le Préfet, accompagné du Ministre de police, et il me consigna une lettre où l'on m'ordonnait de me transporter à Nice, où se trouvaient déjà mes gens. Il voulait me faire partir de suite en barque, par le Rhône, jusqu'à Avignon, faisant ce voyage en 28 heures. Je m'y opposai, en donnant comme raison spéciale la santé de mes enfants, tous deux convalescents. Après quelque discussion, il me fut accordé de ne partir que le lendemain. Pendant que je parlai avec le Préfet, l'hôtel fut entouré de gendarmes, et près de ma chambre se tenait le Ministre de police. Quelle nuit je passai, me sachant un si illustre cortège, vous pouvez l'imaginer facilement.

« Le lendemain matin à midi, j'entrai dans la barque, préparée à mes frais. Quand je voyais mes enfants très joyeux de se trouver sur l'eau, leur allégresse innocente diminuait ma peine.

« Le voyage dura trois jours, et fut heureux.

« A Avignon, je retrouvai mes gens, et avec eux, je continuai mon trajet jusqu'à Aix. De là jusqu'à Antibes, la route est très mauvaise, et il fallut la faire presque toute à pied.

« Enfin, avant d'arriver à Nice, nous trouvâmes le fleuve du Var, long de trois milles, avec un pont de bois si ruiné, que pour éviter un danger manifeste, il fallut le passer à pied; et en attendant d'être rejoints par les carrosses qui devaient le franchir à gué, nous fîmes un long chemin: on pourrait presque dire que nous entrâmes dans Nice à pied.

« L'arrivée eut lieu le 18. Je descendis à l'hôtel d'York, qui

m'aurait plu à raison de sa belle situation mes moyens ne me permettaient pas de m'arrêter dans un hôtel, ni de subir la dépense exorbitante que j'aurais dû y faire. Je me hâtai d'en sortir.

« Nous changeâmes plusieurs fois de logement, parce qu'il n'était pas facile d'en trouver un qui put recevoir également ma suite, composée d'environ 70 personnes.

« Enfin, je découvris une campagne agréable, à laquelle était annexé un beau jardin: c'est là que je fixai mon séjour.

« Près de ma chambre se trouvait une gracieuse terrasse, et là, ô souvenir amer! là précisément, oppressée de douleur, j'allai cacher mes larmes à mes chers enfants, et aux autres personnes plus fidèles.

« Bien que je l'eusse fait orner d'une manière très agréable, elle ne me présentait à l'esprit que des objets tristes et funestes.

« A mon arrivée dans cette ville, l'un de mes premiers soucis fut de chercher de bons maîtres pour mes enfants, dont l'éducation me tenait au cœur plus que toute autre chose. J''eus des difficultés à les trouver de mon goût, mais enfin je parvins à en rencontrer qui les formeraient suffisamment tous deux, selon les convenances de leur rang.

« Ayant pourvu à ce premier devoir, l'économie de la maison était ma seconde préoccupation. Je me voyais tombée de la condition de Reine à celle d'une dame particulière, et d'humble fortune. Je renouvelai constamment mes instances auprès du gouvernement, pour l'augmentation de ma rente; mais c'était inutile: je n'ai jamais reçu de réponse.

« Pour détourner mes pensées de tant d'idées douloureuses, je montai souvent sur la belle terrasse d'où je contemplais de riches campagnes, un horizon sans limites, et le doux spectacle de la mer tranquille.

« C'est là qu'un jour, la pensée ravie à la suite du regard, se présenta à moi un projet aussi périlleux que séduisant: je l'embrassai de tout mon cœur oppressé par tant de malheurs, et il devint la raison funeste de mes infortunes ultérieures. Cette mer, me répétai-je à moi-même, pourrait seule me réunir aux personnes de mon sang, me faciliter l'éducation de mes enfants, rendre le calme à mon esprit agité, me délivrer des mains de mon cruel oppresseur.

« Sur ces entrefaites, se répandit le bruit que le Souverain

Pontife, l'immortel Pie VII, arraché lui aussi violemment à son Siège, entouré de forces françaises, devait arriver à Nice. Après m'être bien assurée du fait de cette impiété, qu'à peine je pouvais croire, le 7 août 1809, désireuse de le voir et de recevoir sa Bénédiction, je manifestai le désir de faire une promenade, et prenant dans un carrosse mon fils et deux personnes de ma suite, je me rendis jusqu'au pont du Var, bien résolue à subir tout ce qui pourrait en résulter, pourvu qu'il me fût donné d'atteindre le but désiré.

« Arrêtée à cet endroit, je vis passer Mgr Colonna, Evêque de Nice, [1] qui, m'ayant reconnue, vint à ma rencontre, et me dit qu'assurément Sa Sainteté devait passer là, dans la matinée, ajoutant que dans cette certitude il était venu lui-même pour le rencontrer: puis il me salua et continua son voyage.

« Alors je me figurai que c'était une occasion favorable pour voir Sa Sainteté et lui parler. Je continuai courageusement mon chemin, je traversai le pont, et fis un long trajet, jusqu'à fatiguer les chevaux. On était à 2 h. de l'après midi, et mon fils avait besoin de manger. Arrivée ainsi à un petit village appelé Cagnes, je fis détacher les chevaux et acheter du pain et des œufs, unique sorte de comestibles que l'on trouve dans l'endroit. A peine nous étions nous mis à manger, qu'on vint m'avertir que l'on voyait venir des carrosses, et que c'était véritablement le Saint Père. A cet avis, je courus tout de suite par une petite descente où les carrosses ne pouvaient marcher vite, et là, je m'agenouillai, demandant la Bénédiction. Le saint Pasteur me la donna avec bonté, mais sans savoir qui j'étais. Mon écuyer s'approcha de son carrosse et le lui dit. Tout surpris, il fit arrêter la voiture, ouvrit la portière et malgré mes oppositions voulut descendre absolument, répétant au moins par deux fois: « Vous le méritez ». Il me donna sa main à baiser, me demanda comment j'étais, fit des caresses à mon enfant, lui mit la main sur la tête en disant qu'il le trouvait grandi.

« Cela dit, il remonta en voiture jusqu'au pont du Var, et moi je marchai à sa suite: là il fallut descendre et traverser à pied. A chaque instant Sa Sainteté se retournait pour nous voir le suivre à distance. Après un long trajet, il nous fit appeler, et voulait que nous allions près de lui. A ce moment survint le Sous-Préfet pour me donner le bras, me chargeant de reproches parce

---

1 Cet saint Evêque finit ses jours à Sainte-Sabine, et y fut enterré.

que j'étais sorti de son département, sans l'ordre du gouvernement: et de cette affaire il devait écrire à Paris.

« Ce fut mon entretien pendant tout le passage du fleuve, sans qu'il me fût possible de jamais dire une parole au saint voyageur, qui me regardait sans pouvoir de son côté articuler un mot.

« Oh! quel tableau pour un cœur sensible! Voir un personnage aussi vénérable au milieu de ces scélérats, qui essayaient de l'accabler de fatigues, sans autre cortège que Mgr Doria, l'inique Radet et le Sous-Préfet qui jamais ne se séparait de lui; sans autre soulagement, sous le feu d'un soleil très ardent, qu'une misérable ombrelle, portée par son chirurgien, et une foule de gendarmes qui renouvelaient le spectacle de la capture de Jésus-Christ. Quant à l'évêque de Nice, c'est à peine s'il put l'approcher.

« C'est ainsi qu'après un long et pénible trajet à pieds, le Saint Père, à un âge déjà si avancé, montrant toujours un visage rayonnant de joie céleste, entra à Nice. Et moi, sans pouvoir lui dire une autre parole, je remontais dans mon carrosse pour regagner ma campagne.

« Arrivée à la maison, je dus aussitôt me mettre au lit. Ce n'était pas de la fatigue: mais l'impression du traitement indigne dont on usait envers le Vicaire du Christ m'avait fait tant de mal, que je ne pouvais plus me tenir sur pieds: j'avais une très forte migraine.

« Inutilement je demandai de lui faire une visite le lendemain: j'obtins seulement d'assister à sa Messe, mais sans pouvoir lui dire une parole.

« Il resta à Nice trois jours, puis il partit dans la direction de Savona. Il me laissa le cœur si oppressé, pour n'avoir pu lui apporter aucun soulagement au milieu de tant de souffrances de tout genre qu'on lui infligeait, que je faillis en succomber d'amertume.

« Ce douloureux tableau qui se gravait toujours plus dans mon esprit, influa beaucoup à me faire mûrir un projet déjà formé, celui de me soustraire au joug de fer de l'oppresseur de ma famille.

« Dans ce but, je fis connaître mon dessein à une personne sûre que j'avais résolu d'envoyer pour négocier notre délivrance, et j'arrangeai les choses de sorte que le 18 septembre tout fut prêt pour s'embarquer.

« J'étais persuadée que toutes les opérations délicates et diffi-

elles exigent le secret et la patience; que le voyage par mer pourrait être encore plus long que les voyages ordinaires, puisque le caprice des vents se joue d'un malheureux qui attend avec anxiété son destin.

« Pour moi cependant qui n'avais découvert à personne mon secret, je ne trouvais de confort qu'à monter sur ma terrasse, et à chercher quelque signal de délivrance dans chaque voile que je découvrais au loin. Quelles étaient les palpitations de mon cœur à la vue de quelque gros navire, je ne saurais vous le dire. Quand je voyais poindre quelque bâtiment, je braquais mon télescope pour voir si je pourrais découvrir les signaux convenus, qui me montreraient que c'était bien le bateau ami, venu pour assurer ma délivrance.

« Je passai de la sorte une année et demie sans recevoir aucune nouvelle de la personne que j'avais envoyée. Je me déterminai donc à en envoyer une autre, mais par une voie toute différente de la première.

« Le premier envoyé revint quelque temps après le départ du second: mais il n'avait rien pu faire, étant toujours empêché par des conjonctures inattendues. Ce fut pour moi un coup terrible: j'espérais pourtant un bon succès de mon second envoyé: cette douce illusion me faisait passer des journées moins noires.

« Tandis que je cherchais à m'encourager moi-même, voilà que le 6 avril 1811, on m'apporte une lettre où l'on me dit que le gouvernement a suspendu ma pension, et que jusqu'à nouvel ordre on ne me la paierait plus. Ah!... cette nouvelle, croyez-le, fut un coup de foudre pour mon cœur agité. Je m'imaginai que le gouvernement avait découvert quelque chose de ce qui était caché à tout le monde, et cette pensée me crucifiait jour et nuit, sans me laisser de repos.

« Mes gens attribuaient ce funeste changement à l'influence de l'air, et moi qui ne voulais pas trahir mon secret, je buvais seule tout le fiel de mon malheur. Je cherchais à les encourager le mieux qu'il m'était possible dans le temps même où j'étais la seule personne qui eut besoin d'un plus grand courage. Je désirais la nuit pour donner trêve, dans son silence, à cette tempête de maux dont je me voyais menacée. Mais, hélas! c'était précisément dans le silence de la nuit que mes peines croissaient sans mesure.

« C'était une heure après minuit: toute ma maison était plon-

gée dans un profond sommeil, lorsque les aboiements de mon fidèle Barbone commencèrent à m'avertir que l'ennemi était à la porte. Au même instant, retentirent d'horribles coups, mêlés à d'effroyables cris qui intimèrent d'ouvrir la porte sans délai, au nom de la justice.

« A ces voix confuses, et sans aucune résistance de notre part, la porte fut immédiatement ouverte, pour éviter les insultes auxquelles nous nous serions exposés, si nous avions retardé un moment. Les gendarmes étaient largement pourvus de menottes, de cordes, de marteaux et de tous les instruments nécessaires pour faires des arrestations en cas de résistance. La porte ouverte, entrèrent le Commandant des gendarmes, deux Commissaires de police, l'un de Nice, l'autre de Gênes. Celui-ci était venu expressément le jour précédent, comme si pour cette besogne ne suffisaient pas à eux seuls ceux qui se trouvaient à Nice.

« Pendant que ceux-là entraient par la porte, une autre escouade assez nombreuse avait entouré la maison, escaladant les murs des deux jardins, de sorte qu'en un instant mon habitation fut de tous côtés remplie de ces gens-là.

« Une autre escouade occupait la route et tous les sentiers qui conduisaient à ma maison; et en même temps, on plaça des sentinelles à toutes les chambres, sans que personne ne put en sortir. C'est à grand peine si l'on permit à mon médecin, et encore accompagné d'un gendarme, d'aller chercher quelque liqueur pour me remettre de la secousse que m'avait occasionnée la frayeur.

« Le prétexte mis en avant pour entrer dans ma maison, et la bouleverser entièrement, était de chercher un anglais échappé, qu'ils croyaient caché chez moi.

« Leurs recherches furent scrupuleuses et se firent partout, sauf dans les trois chambres à coucher occupées par moi et par mes enfants, où, dirent-ils, ils avaient ordre de ne pas entrer.

« Non contents d'avoir examiné tous les recoins du logis, ils se mirent à examiner les papiers que possédaient mon écuyer et mon maître de maison. Ils les mirent dans deux grands sacs, que les gendarmes avaient apportés dans ce but.

« Personne, pendant ce temps, ne pouvait sortir et m'apporter des nouvelles, puisque chacun était séquestré dans sa propre chambre, et moi je n'entendais que le pas monotone des sentinelles, et le retentissement des sabres que traînaient les gendarmes, quand ils descendaient les escaliers.

« Enfin, vers les 4 h. du matin, ils vinrent me dire qu'ils avaient enlevé les gardes: mais ils m'enlevaient tous mes papiers, et enmenaient mon écuyer et mon maître de maison, et tous deux au milieu d'une troupe de gendarmes.

« A ce coup, je ne pus résister. Je restai pendant un bon moment comme stupide, sans pouvoir proférer une syllabe. Revenue à moi-même, je ne pouvais que suivre dans mon cœur les pas incertains des deux pauvres innocents arrêtés et traduits en prison sans ombre de délit.

« Cependant je portai mes yeux autour de mon lit, et je le vis entouré de toutes les personnes de ma maison, qui étaient accourues dès qu'elles avaient pu sortir de leurs propres chambres, pour m'encourager. Mais elles étaient abattues et tremblantes, à ce point que malgré ma terrible situation, je dus entreprendre envers elles le pieux office qu'elles étaient venues m'apporter.

« Je fus assurée qu'il n'y avait plus de gardes chez moi, et que mes chers enfants n'avaient rien entendu de tout ce qui était arrivé. Leur sommeil n'avait pas été interrompu.

« Pendant que mon cœur cherchait un adoucissement à ses peines, par la petite consolation de savoir que mes enfants n'avaient rien subi de l'effroi qui nous avait tous saisis, voici de nouveau d'autres coups très forts à la porte, qui allaient augmentant en nombre et en violence. On aurait dit l'attaque d'un ennemi qui aurait voulu l'abattre, plutôt qu'une simple invitation à l'ouvrir.

« A ce moment, j'étais extrêmement accablée, et je me jetai entre les bras de l'une des deux dames qui m'assistaient: je me crus perdue sans remède. On ouvrit enfin la porte sous les coups continus, et l'on se trouva en face d'une personne bienveillante qui venait nous avertir que la chambre de mon maître de maison était en flammes, et que si on n'y portait de suite remède, le feu aurait bientôt dévoré tout le reste de l'habitation. Le malheureux prisonnier, dans la confusion de son départ précipité, avait laissé un rat-de-cave allumé sur un pupitre, le feu avait pris au tapis et à quelques feuilles de papier, et il menaçait de s'étendre dans la chambre qui était au-dessous de la mienne. Mon épouvante augmenta par l'appréhension, après tant d'autres malheurs, de rester victimes des flammes. Vous pouvez l'imaginer facilement.

« Cette porte avait été scellée par le gouvernement: il fallut

la renverser avec des instruments. Cela fut fait en un instant, pour arrêter l'incendie qui en effet menaçait de s'étendre.

« Après cette opération, tout rentra dans le calme, mais personne ne songea à se remettre au lit durant le peu qui restait de cette horrible nuit. L'un se promenait pensif, l'autre soupirait ou tremblait, chacun laissant voir, quoique d'une manière différente, combien était grande l'agitation de son cœur.

« Le jour à peine levé, je fis appeler mon intendant, je l'informai brièvement de ce qui était arrivé pendant la nuit, et le chargeai de prendre des informations sur le sort des malheureux innocents, d'agir en même temps auprès du gouvernement pour qu'ils fussent vite mis en liberté.

« L'intendant partit pour exécuter mes désirs, et après quelques heures il revint m' informer que les deux malheureux étaient maintenus aux arrêts, dans le quartier des gendarmes, avec des sentinelles à vue, et que cette même nuit ils avaient arrêté un banquier de Nice, qui se trouvait enfermé avec les deux autres. Son crime était d'avoir envoyé quelque lettre de moi à l'un de ses correspondants à Paris, sans savoir quel en était le contenu. De même le délit de mon maître de maison était d'avoir porté quelques lettres à la poste, comme fait tout serviteur qui obéit aux ordres de son maître, sans connaître ses secrets. Quant à mon premier écuyer, il n'avait à se reprocher d'autre crime que d'être très attaché à son devoir et à ma personne, et pour ce motif les gardiens eux-mêmes ne purent s'empêcher d'avouer qu'il était entièrement innocent.

« Quoiqu'il en soit, la personne envoyée par moi ne put rien faire pour leur aider, ni leur parler sans témoins.

« Deux jours plus tard le Colonel des gendarmes vint m'apporter une lettre ouverte de mon écuyer, où il me disait que lui et son compagnon avaient été interrogés par le Ministre de Police, et il me priait de leur envoyer de suite les effets et l'argent pour faire un voyage, devant partir séparément et sans délai pour Paris, où ils seraient interrogés par le Ministre de Police générale. Ils devaient en même temps payer le voyage aux gendarmes qui les accompagneraient. Tout fut exécuté avec la plus grande sollicitude. Je fis préparer deux valises et l'argent nécessaire, et ainsi partirent ces infortunés. Je fis écrire de suite ce qui était arrivé à mon intendant à Paris, le chargeant de rechercher les prévenus, de leur fournir ce qui serait nécessaire, et surtout de faire tous les efforts

pour les délivrer des mains de la justice, qui injustement les avait emprisonnés et traités avec tant de rigueur.

« Une fois écrite cette lettre, vous pouvez bien imaginer combien grande était mon impatience de recevoir une réponse. Elle arriva enfin: mais combien différente de celle que j'attendais! Mon intendant ignorait tout ce qui était arrivé, en particulier l'arrestation des deux malheureuses victimes et leur arrivée à Paris. Il m'assurait qu'il n'omettrait aucune pratique afin de pouvoir m'informer de ce que je demandais. Mais il ajoutait qu'il ne pourrait pas même m'envoyer de l'argent pour ce mois, parce que subsistait l'ordre de ne plus me payer ma pension, jusqu'à nouvel avis.

« Vous pouvez vous figurer combien me grandissaient les angoisses du cœur sous des coups si nombreux. Quelques-uns cherchaient à me donner de bonnes espérances: mais en attendant, le résultat de tout ce que l'on essayait ne pouvait être plus malheureux.

« Enfin, après quelques jours, le Colonel de gendarmerie revint me voir, et m'informa que les deux hommes attachés à mon service étaient arrivés à Paris, et qu'en ce moment-là même, après avoir été présentés au Ministre de la Police, ils avaient été transférés ailleurs: mais il ne voulut pas me dire autre chose. Je fis tout pour savoir quelque chose de plus: ce fut inutilement. Il ajouta pourtant que pour le premier je ne tarderais pas beaucoup à le revoir.

« Un peu plus tard, j'appris qu'en même temps que les deux premiers on avait arrêté encore Sassi et Chifenti, le premier dans un port de Hollande où il se disposait à partir pour Londres, et exécuter ma commission; le second à Livourne, où, déjà de retour, il était tranquillement au sein de sa famille.

« O Dieu! A ce coup, je ne sais comment je pus survivre.

« Le sort de ces deux autres malheureux, opprimés à cause de moi, occupait mon esprit à tel point que je ne trouvais plus de repos ni jour ni nuit.

« A quelques jours de là, je reçus une autre lettre de mon intendant, où il me disait également qu'il ne négligeait aucun moyen pour savoir quelque chose sur le sort des deux malheureux prisonniers: mais inutilement. Il ne faisait que demander audience aux Autorités, mais il n'en rapportait rien qui lui mit au clair quoi que ce soit. Il me conseillait de diminuer le nombre des personnes à mon service, parce qu'il n'y avait aucune espérance de rien per-

cevoir. En attendant, il vendrait le peu de mon argenterie que je lui avais confiée, afin de m'envoyer de quoi subsister.

« Depuis deux mois je n'avais pas reçu un sou, et je comprenais fort bien que je ne pouvais continuer avec cette quantité de gens que je retenais auprès de moi. D'ailleurs, il m'en coûtait extrêmement de congédier des personnes que j'avais enlevées à leur patrie, à leurs familles. Mon sort devenait tous les jours plus terrible.

« Je me déterminai à écrire à l'Empereur, pour savoir la raison d'un si cruel traitement, et demander la liberté des deux infortunés. J'envoyai la lettre à mon intendant, qui se présenta au Ministre des affaires étrangères. Celui-ci ne voulut ni recevoir la lettre, ni voir celui qui l'apportait.

« J'en écrivis une autre à l'Empereur d'Autriche et j'y en renfermai une seconde pour sa fille l'Impératrice des Français: pour celles-ci non plus je n'obtins aucune réponse. Et alors je me répétais à moi-même: Voyez! quand j'étais sur le trône, pour une seule de mes signatures au bas d'une lettre écrite par une main étrangère, on me répondait à l'instant, et maintenant que je suis malheureuse, il semble que personne n'ose se salir les mains pour me répondre, ne serait-ce que pour me dire au moins qu'il ne peut rien faire pour moi.

« Cependant l'appauvrissement de mes finances allait s'augmentant, et me força d'en arriver à cette décision si douloureuse à mon cœur, celle de restreindre le nombre des personnes à mon service.

« Je fis, dans ce but, une note des personnes à renvoyer, et je la consignai à mon intendant, le chargeant de les appeler, de leur faire une pathétique description de ma très dure situation. Il leur dirait de ma part que je ne pouvais continuer les sacrifices supportés jusque-là, que je me chargais de leur payer les frais du voyage jusque dans leur pays, et que je paierais un trimestre, en les replaçant au sein de leurs familles; que si par hasard ma situation changeait, je me souviendrais d'eux immédiatement.

« En entendant ce discours si juste et si raisonnable, ces malheureux, au lieu de prendre part à mes afflictions, imitèrent les cruautés des ministres d'un gouvernement usurpateur et tyrannique, et se mirent à vomir tant et de si indécentes injures contre moi et contre l'intendant, que celui-ci, tout scandalisé, me dit que si jusqu'ici il m'avait conseillé de m'en défaire par nécessité, il croyait

désormais indispensable de ne plus tenir autour de moi de telles gens.

« Sur ces entrefaites, afin de faire face à la dépense de leurs voyages que je m'étais imposée moi-même, ne recevant plus un centime du gouvernement, je commençai par vendre quatre très beaux chevaux normands de carrosse, trois de selle, et une splendide voiture que j'envoyai à Turin, pour la vendre un peu mieux: mais tout cela fut vendu à moitié prix, comme il arrive à ceux qui vendent par besoin.

« En ce moment-là, je multipliai les instances auprès de mon intendant à Paris, soit pour recevoir la rente, soit pour obtenir quelques nouvelles sur ces malheureux, dont on ne connaissait plus l'existence.

« J'étais pressée de tous côtés de découvrir mon secret, mais je persistai dans la résolution de ne rien dire, dans l'espoir que, ne pouvant rien trouver, la tempête à la fin se calmerait. Il ne leur fut pas possible de m'arracher de la bouche une seule parole. Me voyant ensuite toute voie fermée pour ma subsistence, je fis un dernier effort pour avoir quelqu'argent. Je défis de mes propres mains les uniformes de gala du hussard, du maure, du mameluck; les livrées des estafiers: j'en brûlai les galons, je détruisis tout ce qui ressentait le luxe, comme les fourrures plus rares, les tapisseries plus élégantes.

« Cependant, je me voyais surveillée de telle sorte que non seulement mes pas étaient suivis de loin, si je sortais: mais encore pendant la nuit ma maison était entourée d'espions, qui, durant la journée se réfugiaient dans les maisons d'en face, pour observer avec la plus minutieuse attention la moindre de mes démarches.

« Pendant que les jours se succédaient si douloureux et les nuits si cruelles, on vint m'apporter une lettre de mon intendant de Paris, dans laquelle il me signifiait sa peine pour moi à voir le gouvernement si irrité, il finissait par me dire qu'il avait demandé la permission de venir me voir, et que dans peu de jours il serait auprès de ma personne. Et en effet, le 22 juin 1811, je le vis devant moi. Il se jeta immédiatement à mes pieds, me signifia que ma maison était dans un péril imminent: quatre personnes étaient en prison, dont deux couraient risque de la vie. Il me suppliait donc de parler, dans le seul but de mettre une barrière à ce torrent impétueux de malheurs.

« Je m'étais imposé un silence inviolable: mais l'attitude de cet honnête homme, si attaché à ma personne et à mes intérêts, le désir de trouver un remède à tant de calamités et de sauver la vie à ces malheureux, me persuadèrent de lui ouvrir mon cœur, et à lui confier sincèrement le motif de toute cette fureur de l'Empereur contre moi.

« En entendant ces choses, il ne put faire moins que de se plaindre avec moi, de ce que je lui avais tout caché: je ne l'avais fait que parce que je savais bien qu'il était d'un avis contraire.

« Il me fit ensuite de mon affaire un tableau si terrible, que mes craintes s'en accrurent de beaucoup pour la vie de ces malheureux, et sur le sort qui pouvait m'être réservé en un moment de telle rigueur.

« Après m'avoir signifié tout ce qu'il voyait de péril dans cette affaire, il ajouta qu'il y aurait un seul remède, ce serait d'écrire une lettre à l'Empereur, en confessant sincèrement l'entreprise et les raisons de l'accomplir, en implorant sa clémence pour ces infortunés, et en prenant sur moi toute la responsabilité de la fuite projetée. Mon cœur frémit à cet humiliant projet, et je ne pus l'entendre sans éprouver un sentiment d'horreur. Cependant, telles furent les raisons de mon bon intendant, telles ses prières, telle sa persuasion que cet acte était le seul moyen valable pour apaiser la fureur de Napoléon, que vaincue par ses instances, je cédai et promis d'écrire. Je le fis effectivement, mais, ah, Dieu! combien de fois au moment de commencer me tomba des mains cette plume fatale qui devait de ma propre main me déclarer coupable devant le barbare usurpateur de mon trône! L'unique raison qui me persuada, fut l'espérance de sauver la vie à ces malheureux pour lesquels je demandais pitié, affirmant qu'ils n'avaient commis d'autre faute que celle de m'avoir obéi.

« Le bon intendant était content d'avoir eu raison de ma fermeté, prit la lettre, m'assura qu'il allait préparer son départ, et que dans peu de jours j'apprendrais un bon résultat.

« A cette occasion, je lui confiais quelques bijoux à vendre, et lui me conseilla de restreindre davantage encore mon service, ce que je fis en congédiant d'autres personnes, et en ne gardant que deux chevaux, ce qui m'obligeait souvent à sortir à pieds.

« A peine mon intendant parti, se présente devant moi un certain employé de Nice, tout monté en habit de juge, qui me dit avoir une lettre de la Princesse Pauline à me remettre.

« Je confesse la vérité: cette nouvelle m'apporta une grande surprise. La Princesse Pauline m'avait été vraiment attachée d'une grande amitié, tant que je fus sur le trône: mais elle m'oublia complètement dès le début de mes disgrâces.

« Je fis entrer le commissionnaire inconnu, qui accompagna la lettre annoncée de mille expressions et bavardages. Après l'avoir écouté un instant, je le congédiai.

« J'ouvris la lettre et la trouvai pleine de choses obligeantes. La Princesse me disait être profondément affligée de ma situation, et elle me priait, bien que nous eussions si longtemps gardé le silence, de lui écrire de nouveau, ne voulant pas rester de nouveau sans nouvelles de moi.

« Après avoir fait divers calculs dans ma tête, je fis chercher mon intendant Goupi, à qui je montrai la lettre, et lui, après l'avoir bien et bien méditée, la prit pour un heureux acheminement vers la bonne issue de mon affaire. Il me conseilla de répondre à la Princesse, et de lui raconter ce que j'avais fait envers l'Empereur, la priant de s'intéresser à moi auprès de lui. Je le fis en effet, et je consignai encore cette lettre à l'intendant. Le jour suivant, il partit plein de l'espérance de pouvoir m'aider.

« Je restai quelque peu consolée, et l'espoir d'une bonne issue pour toutes ces tentatives, tempéra au moins en partie la continuelle affliction qui m'opprimait le cœur. Je comptais les jours, et je n'avais qu'un désir, celui de recevoir quelque lettre qui me permettrait des conjectures. J'en reçus une en effet, mais il ne me parlait que d'un retard nécessaire, m'assurant qu'il avait expédié mon pli à son fils qui agissait pour lui durant les temps d'absence.

« Après quelques jours encore d'attente, j'en reçus une autre qui m'informait de son arrivée à Paris, le 8 juillet; il ajoutait que ma lettre à la Princesse Pauline n'avait pas été consignée encore, parce que la Princesse était partie depuis dix jours pour les Bains d'Aix; qu'il avait demandé une audience au Ministre de Police générale et à celui des Affaires Etrangères. Il espérait qu'en ce moment-là tous deux avaient eu mes lettres sous les yeux.

« Mon désir anxieux de savoir quelque résultat de tant de démarches faites depuis l'arrivée de mon intendant à Paris, croissait à mesure que passaient les jours, que je trouvais d'une longueur insupportable.

« Il m'écrivit plusieurs fois, mais toujours en se plaignant de ne pouvoir me donner aucune nouvelle, et ajoutant que ce retard

de l'Empereur lui donnait beaucoup à craindre sur l'issue de mon affaire.

« Finalement, le 20, il m'écrivit une lettre qui loin de m'apporter quelque confort, ne fit que rendre plus lourd le poids horrible qui m'oppressait le cœur.

« Voici la teneur de cette lettre :

« Aujourd'hui, à ma profonde douleur, je dois vous annoncer « que votre affaire prend une issue très malheureuse, ne serait-ce « qu'à raison de la publicité qu'on lui donne. Les accusés ont été « traduits depuis cinq jours devant une Commission militaire, pour « être jugés durant le cours de la semaine prochaine. On a déjà « choisi les avocats pour la défense, et l'instruction du procès « commencera le lundi, 22 courant. On suppose que cette instruc- « tion occupera toute la semaine, et qu'on prononcera la sen- « tence le 27.

« Vous pouvez croire que je ne négligerai aucun moyen que « je supposerai utile à ces malheureux, et dès que je pourrai sa- « voir quelque chose, je ne manquerai pas de vous renseigner ».

« Ce sont les termes précis de la lettre. Vous devinez quelle impression elle fit sur mon esprit déjà si agité.

« Peu de jours après, j'en reçus une autre où il me disait avoir vu les avocats. Ceux-ci lui avaient assuré qu'il n'y avait rien à craindre pour l'écuyer, qu'il en était presque de même pour les autres ; que quant à la situation plus critique de Della Tosa, il était à espérer que la manière de le défendre pourrait réussir à le sauver, puisque j'avais pris sur moi toute l'inculpation. Il assurait qu'il s'informerait jour par jour des événements, et me renseignerait minutieusement. Il me disait encore qu'il avait consigné au Ministre de la Police générale un nouveau *Mémoire* afin d'obtenir de l'Empereur, à titre provisoire, une somme d'argent pour payer mes dettes : mais il doutait que l'Empereur se voulut prononcer en même temps sur toutes ces choses.

« Cette seconde lettre finit par me broyer le cœur plus que jamais, bien qu'elle m'apportât quelque espoir de salut pour les deux malheureuses victimes, qui occupaient mon esprit au point qu'il était toujours ballotté dans un océan d'agitation pour eux. J'en oubliai presque mon propre sort, et l'appréhension du coup terrible qui devait m'atteindre deux jours plus tard.

« Le 2 août, j'étais allé avec mes enfants et ma famille prendre le Jubilé dans l'église des Capucins. Je n'y fis que recomman-

der au Seigneur la bonne issue de l'affaire, laissant à ces religieux quelques messes à célébrer pour cette intention. Revenue à la maison, j'entendis un carrosse s'approcher: mon intendant de Paris en descendait avec un autre individu. Me flattant de quelque espérance, je volai au sommet de l'escalier, m'imaginant qu'il arrivait avec la nouvelle d'une heureuse issue pour nos efforts.

« Mais quoi? Au premier regard que je porte sur lui, je lis gravée dans son visage la plus profonde désolation. Il me regarde sans articuler une syllabe, et son compagnon que je croyais mon écuyer, m'était complètement inconnu: je le connus seulement pour une personne attachée au gouvernement.

« A cette contenance inattendue, je me retirai dans mon appartement, où me suivit mon intendant tout seul. Je lui demandai comment marchait l'affaire. — Mal! mal! — me répondit-il en pleurant, puis il se tut. — Mon Dieu, qu'est-il arrivé? repris-je. Ne me laissez pas dans cette peine.

« Il était clair qu'il ne pouvait se décider à me répondre. Enfin, se faisant violence: Le pauvre Chifenti, reprit-il, a été fusillé; Sassi a été conduit jusqu'à la potence, après avoir été témoin de la mort du premier, mais au moment de subir le même sort, on lui apporta la grâce de la vie, et sa peine fut commuée en celle de la prison perpétuelle. Le maître de maison a été lui aussi en péril de mort: il est en liberté pour une majorité de deux votes; l'écuyer a été reconnu complètement innocent.

» Ce que je viens de dire à V. M. n'est pas une petite douleur: il me reste à dire le plus dur.

» Par ordre du gouvernement, le fils de V. M. doit être conduit chez ses grands parents, à Marseille, et je suis chargé de l'y conduire.

» V. M. doit se transférer dans un couvent à Rome, et l'homme qui est avec moi, et qui s'appelle M. Fournier, appartient à la Police générale, et est chargé de vous y conduire. C'est lui qui est porteur de tous ces ordres, et il faut le faire entrer.

« J'écoutai ce discours, mais sans pouvoir répondre une parole. J'étais en proie à une sorte de stupeur, et je ne savais plus si j'existais. Je commençai à éclater en quelques paroles. Le pauvre Goupi me supplia de ne pas exaspérer le gouvernement par des lamentations, qui, bien que justes, pourraient rendre encore pire ma situation. Il fallait me soumettre avec résignation à mon destin, disait-il, et faire entrer M. Fournier.

« Il entra de fait, et au nom du gouvernement, me présenta un grand pli, dans lequel se trouvait une lettre du Ministre de Police, qui m'intimait la sentence prononcée contre moi.

« On m'y donnait le titre d'Altesse et pareillement à mon fils celui de Prince. Celui-ci devait aller à Marseille, et moi avec ma fille dans le couvent des SS. Domenico e Sisto de Rome, où se trouvait déjà ma parente.

« Je ne devais être accompagnée que d'une ou deux femmes. On penserait ensuite à me donner quelque pension.

« On y avait en outre inséré en imprimé la sentence de ces malheureux: la mort pour Chifenti, la prison pour Sassi, la liberté pour mon maître de maison, l'innocence reconnue de mon écuyer.

« Quand j'eus lu cette terrible feuille, on m'ajouta que le délai fixé pour l'exécution de ces ordres était de 24 heures.

« Durant la nuit suivante je devais donc tout préparer pour le départ.

« Ils me prévinrent que le lendemain à 8 heures du matin, ils reviendraient pour faire l'inventaire de ce qui se trouvait chez moi, et que pour plus de sûreté le gouvernement ordonnait l'apposition des scellés. Après quoi, ils se retirèrent.

« A peine sortis les deux commissaires de ma chambre, tous les gens de la famille étaient dans une extrême impatience de savoir les résultats d'une audience si longue!

« J'étais noyée dans un océan de larmes, et je ne me sentais pas la force de sortir pour rendre compte d'un événement aussi fatal.

« Je fis cependant un effort sur moi-même, et je parus devant ceux qui m'attendaient. Mais à la pâleur de mon visage, et en me voyant retomber sur une chaise plus morte que vive, sans pouvoir prononcer un mot, ils comprirent facilement que mon affaire avait eu le plus sinistre résultat.

« On m'apporta un peu de liqueur qui me réconforta, et je commençai par leur dire que dans le délai de 24 heures je devais les abandonner tous, qu'on arracherait à mes bras mon fils qui devait être transféré chez mes parents à Marseille, et qu'enfin je devais être conduite à Rome, pour être renfermée dans un couvent.

« On ne saurait exprimer ce que devint ma maison en ce moment-là. C'étaient des pleurs, des hurlements qui montaient jusqu'au ciel.

« Au milieu de ma douleur, je n'avais qu'une préoccupation, celle de cacher les choses à mon fils, afin qu'il put au moins re-

poser tranquillement cette dernière nuit, qu'il devait passer près de moi.

« Personne n'alla au lit: moi seule je me couchai quelques moments, ne pouvant plus me tenir sur pieds, à cause de la grande douleur que j'éprouvai.

« J'aurais voulu, cette nuit-là mettre quelqu'objet en sûreté: mais je ne pus rien tenter, parce que ma maison était entourée de gendarmes qui arrêtaient quiconque en sortait,

« Ainsi se passa cette nuit terrible.

« Le matin à 8 h. les deux hommes revinrent ponctuellement pour faire l'inventaire, et mettre les sceaux sur les valises.

« Je demandai des personnes de mon choix pour m'accompagner: mais Fournier s'était mis en tête de ne me donner qu'une femme de chambre pour me servir moi et ma fille. Enfin, à force d'insistance de ma part, il permit que l'une des dames qui avaient toujours été auprès de moi, m'accompagnât.

« Je demandai un serviteur: le barbare Fournier devint furibond, disant qu'il avait trop fait de m'accorder deux femmes. Il m'avait en effet permis de prendre une seconde femme de chambre. Il ajouta que son serviteur et son courrier suffiraient à tous les besoins.

« Enfin, à raison de mes infirmités, et en particulier d'une inflammation aux jambes, il daigna m'accorder mon médecin, qui se déclara disposé à être mon serviteur, et, s'il l'eut fallu, aurait suivi mon carrosse. Fournier y mit pourtant comme condition que le médecin n'entrerait pas dans Rome.

« Quant aux valises, il me donna la permission d'en envoyer cinq au Banquier; mais quand elles furent prêtes, il lui sembla que c'était trop, et il les réduisit à deux, qui furent expédiées selon son bon vouloir à la personne indiquée, et devaient se trouver à Rome à notre arrivée, ou peu après.

« La matinée était déjà avancée, quand il fallut me résoudre à donner la terrible nouvelle à mon pauvre enfant, qui, la nuit suivante devait se séparer de sa mère. Mon Dieu! En entendant cette sentence, bien que je la lui adoucisse le plus possible, le pauvre petit se mit à verser un torrent de larmes: il n'y avait plus moyen de le consoler. On ne réussit pas à lui faire prendre un peu de nourriture, il ne voulut pas même tremper les lèvres à un verre d'eau.

« Il demanda alors, puisqu'on lui enlevait sa chère mère, qu'on

lui laissât le prêtre Marchioni, auquel il était fort affectionné, et mon agent manifesta ce désir à Fournier: mais celui-ci refusa cruellement, disant qu'il ne devait avoir avec lui qu'un valet de chambre.

« Imaginez le coup de foudre qui me traversa l'âme. Devoir me séparer de mon enfant, et l'envoyer sans aucune suite, avec un seul serviteur!

« Je choisis dans ma détresse un valet de chambre, homme de jugement et de cœur, qui m'avait servie depuis mon arrivée en Toscane, et je lui confiai l'unique objet de mes espérances, le gage le plus cher, le plus précieux de mon cœur. Je lui dis que je savais son attachement à ma personne: je lui demandai de m'en donner la plus grande preuve, en se chargeant d'accompagner mon enfant, de le servir fidèlement dans le séjour qu'on lui destinerait, comme, jusqu'à ce moment, il avait fait pour moi même.

« Le bon valet de chambre se montra reconnaissant de ma confiance en sa loyauté, en son attachement, et me promit la plus fidèle assistance, le dévouement le plus constant envers le fruit de mon sang, s'augurant tendrement que bientôt il le ramènerait daus mes bras.

« On prépara immédiatement pour les deux un petit équipage: il ne manquait pour porter le comble à ma désolation, que de me l'arracher des bras. Enfin sonna une heure!... heure fatale, fixée pour la séparation cruelle. Je le serrai de nouveau contre mon sein, il étendit ses petits bras pour me donner le dernier embrassement, et confondre ses larmes avec les miennes.

« Mais voici!... A une scène si émouvante, capable d'amollir le rocher le plus dur, s'avance Fournier furieux, qui prend l'enfant par un bras, le dérobe à mes cris et à mes regards, en s'écriant: « Ce n'est pas le temps de pleurer, mais de partir! » Et il le consigna à l'autre conducteur, qui, plus rapide que l'éclair, le fit monter dans sa voiture et disparaître.

« Ce que je restai à ce moment, je ne saurais vous le dire. J'étais immobile comme une statue, les yeux hagards, tournés du côté où était parti mon fils: je n'avais plus ni forces, ni sentiment; je ne savais si j'existais. Mon gardien, après avoir vu partir l'enfant, revint où j''étais étendue demi-morte, et se mit avec tant de cris à hâter mon départ, qu'il fallut l'effectuer presque à l'instant.

« Que vous dirai-je de ces malheureux serviteurs, qui dans cette catastrophe restaient privés de moi, privés de tout? Le seul souvenir me fait horreur.

« Le pauvre Docteur m'avait munie d'un peu de liqueur parfumée. Je montai en voiture avec ma fille, et les deux personnes destinées à me suivre, pour entreprendre le douloureux voyage, qui devait achever ma condamnation.

« Ce que fut cet horrible trajet, on ne le comprendrait point facilement. Les routes les plus ravinées, les plus dangereuses étaient précisément celles par lesquelles il me fallait passer. Les auberges les plus pauvres et les plus solitaires étaient celles qui avaient charge de me fournir la nourriture. Les lits les plus incommodes, les plus sales devaient offrir le repos à mes fatigues. Je ne pouvais fermer les paupières, à raison de la douleur qui m'étreignait l'âme, et des dégoûtants insectes dont j'étais molestée et couverte.

« Fournier avait pris la précaution de faire effacer le blason de ma voiture, afin qu'on ne put nullement soupçonner qui elle portait. Il avait défendu aux personnes qui m'accompagnaient de m'appeler avec le titre qui convenait, afin de nous faire passer pour sa famille.

« A peine étions-nous arrivés dans quelque misérable auberge, il ordonnait aussitôt de placer son lit dans la chambre la plus voisine de la mienne, afin que personne ne put pénétrer dans celle où je me trouvais, sans qu'il le vit. Rien n'échappait à cet œil vigilant et terrible; son zèle pour son fatal gouvernement n'oubliait rien de ce qui pouvait le rendre inexorable dans sa besogne.

« Nous étions arrivés de cette façon douloureuse, quand me sentant sans forces et m'évanouir, je demandai qu'on s'arrêtât un moment, pour prendre quelque nourriture. « Non! répliqua l'inhumain Fournier. Ce n'est pas maintenant le temps de nous arrêter. Ce soir vous entrerez dans votre couvent, et là vous pourrez vous restaurer à votre aise ».

« On poursuivit donc le voyage durant toute cette dernière journée, sans pouvoir obtenir même un acte de compassion pour mon malaise.

« Enfin nous arrivâmes à Storta, dernière poste avant d'entrer à Rome. Là, il fit arrêter ma voiture. Alors apparut le Ministre de Police, Monbretton, venu jusques-là pour recevoir la consignation de ma personne.

« On me fit descendre seule, pendant que ma fille, et les deux compagnes de ma disgrâce restaient dans le carrosse. On me conduisit dans une sorte d'auberge, sans me dire en quel endroit on était.

« Au sommet de l'escalier, peint en couleurs vives, se trou-

vaient deux sentinelles, mais si horribles, si hirsutes, que dans l'horreur d'une lumière mourante, je les pris pour deux véritables soldats. Mon sang se glaça dans mes veines : mais quand en m'approchant, je vis que ce n'était qu'une peinture, mon épouvante cessa de ce côté.

« J'entrai dans une chambre, et mon gardien me présenta Monbretton.

« Après cette cérémonie, mes compagnes eurent la permission d'entrer, jusqu'à ce que la nuit vint cacher dans ses ténèbres à la ville de Rome l'entrée que je devais y faire.

« A une heure de nuit, après un arrêt bien long, je fus ramenée à ma voiture, parmi les imprécations des « vetturini », qui étaient furieux d'avoir si longtemps attendu, sans savoir l'endroit où ils devaient me conduire. La montée « delle Tre Cannelle » est d'ailleurs redoutable pour les chevaux fatigués et affamés, et ils ne faisaient que blasphémer.

« J'arrivai enfin au lieu de ma détention.

« Le reste vous le savez mieux que moi, comme spectatrices de tout ce qui arriva lors de mon entrée.

« Je finis donc le récit des événements de ma vie, et je l'ai raccourci beaucoup, pour motif de brièveté. Je ne vous ai pas même dit la moitié de tout ce qui m'est arrivé depuis le jour où je fus chassée du trône, jusqu'à l'époque douloureuse qui m'a amenée prisonnière parmi vous ».

Après avoir entendu cet apitoyant récit, les religieuses s'affectionnèrent encore davantage à une créature si aimable et si persécutée. Elles admiraient la résignation avec laquelle elle supportait le poids de tant d'afflictions, qui ne cessèrent de l'accompagner même dans ce couvent, comme nous le verrons.

Mais reprenons le fil de ces *Mémoires*, interrompu par une digression.

Les religieuses de l'Annunziata, également dominicaines, avaient reçu plusieurs fois l'assurance qu'elles échapperaient au sort commun des autres monastères, furent enfin avisées d'avoir à évacuer leurs locaux.

Atterrées par ce coup inattendu, les pauvrettes recoururent immédiatement à la Prieure de San Domenico afin d'obtenir un asile, au moins pour celles d'entre elles qui pourraient être reçues.

Le nombre des personnes vivant à San Domenico dépassait déjà la centaine, et toute augmentation devenait d'une aggravation

notable. Et pourtant, avec son bon cœur, la Prieure ne put refuser. Elle en parla aux religieuses qui se montrèrent disposées à mettre le comble à leurs sacrifices en acceptant l'incommodité de se voir encore plus resserrées. Mais la Providence disposa les choses de façon que les dernières représentations de ces malheureuses furent acceptées du gouvernement.

Elles firent valoir que leur maison était destinée à hospitaliser les jeunes filles catéchumènes, qui autrement resteraient sans refuge: on leur permit de rester dans leur maison, à la condition toutefois de déposer l'habit religieux. Et ainsi le monastère de San Domenico n'eut pas à subir cet accroissement et cette charge.

Cependant, vers la mi-septembre, le P. M. Molineri, le deuxième Confesseur du monastère de San Domenico, tomba gravement malade, et de la nature de son mal on sut bien vite qu'il devait succomber.

Une telle perte était extrêmement douloureuse pour les religieuses de San Domenico, et elles recommandèrent instamment aux médecins de ne rien omettre pour procurer son rétablissement. Mais le mal empira, et le 2 octobre de la même année, l'infirme paya le tribut commun.

Il était établi dans le Code Napoléon que chaque individu, sans excepter les personnes religieuses, devait, en cas de mort, faire son testament, sans quoi le Domaine entrait en possession de l'héritage. Le saint malade le savait, et ne voulant pas permettre au gouvernement de s'emparer du peu qui lui appartenait, il se décida à faire cet acte si nécessaire en ces critiques circonstances, et comme son couvent était supprimé, et le Général déporté, il pensa nommer héritière la Mère Prieure, afin que cette Mère commune de tout ce qui subsistait de l'Ordre, c'est-à-dire de ses religieuses et de quelques pauvres religieux restés à Rome, découragés et cachés, pût disposer de ce misérable héritage avec les permissions voulues et de la manière la plus conforme aux lois de l'Ordre. Et de fait, après son passage à une meilleure vie, la Mère Prieure se chargea de faire transporter son cadavre dans l'église de la Minerve, pour être inhumé dans la sépulture des religieux; elle pourvu aux funérailles, et avec les permissions voulues, distribua en aumône le peu d'effets qu'il avait laissés.

C'est vers ce même temps que se présenta au monastère le P. M. Olivieri, Professeur de langue hébraïque dans l'Archigymnase de la Sapience, à Rome. Il venait prendre congé des religieuses,

ayant résolu d'abandonner sa chaire et la capitale, à cause du péril où se trouvaient ces professeurs d'être déportés, s'ils refusaient de prêter le serment interdit.

Les religieuses regrettaient de voir s'éloigner de Rome un autre membre respectable non seulement de l'Ordre, mais encore de leur Province, en un temps de telle détresse et pénurie. Elles en parlèrent à la Mère Prieure, qui de son côté pensait à la nécessité imminente où se trouvait le monastère, d'un autre confesseur. La Prieure proposa au P. Olivieri de rester dans Rome, promettant de lui faire donner la place du pauvre P. Molineri, déjà réduit à l'extrémité, et que pour le serment elle espérait qu'il ne serait aucunement compromis. A ces propositions le P. Olivieri renonça à la pensée de s'éloigner, et, peu de jours après, il prit la place du respectable défunt, en qualité de deuxième Confesseur du monastère.

Mais comme de temps en temps les religieux étaient molestés par quelque billet du gouvernement, qui leur demandait de se présenter à tels bureaux où l'on exigeait d'eux le serment défendu, ils faisaient toujours les sourds à ces convocations, et refusaient de comparaître. La Mère Prieure, fatiguée de ces instances fastidieuses, un jour que le Général Miollis était entré au monastère pour visiter Sa Majesté, lui dit avec bonne grâce qu'elle le priait de faire cesser ces convocations qui d'ailleurs seraient toujours inutiles. Le Général répondit immédiatement: « Qu'ils prêtent le serment, et les convocations cesseront ». Alors, sur un ton très franc et décidé, la Prieure répondit: « Quel serment? Quel serment? Vous savez mieux que moi, Monsieur le Général, qu'on ne peut pas prêter un tel serment. Nos confesseurs sont inflexibles. Pour ce motif, faites compte qu'ils n'y sont pas, et laissez-les en paix ». Le Général, peut-être parce qu'il avait besoin de ne pas offenser la Prieure, à cause de l'ôtage, ou de la Princesse et Souveraine qu'elle devait jalousement lui garder, ne répliqua rien, et à partir de ce moment il fit cesser les ennuis de ce côté.

On commençait à jouir d'une ombre de calme de la part du gouvernement: mais voici qu'un nouveau désastre vint troubler la communauté.

Dans la nuit du 23 au 24 octobre de la même année, tandis que la communauté était plongée dans le sommeil, un vent impétueux et bruyant commença à souffler avec tant de force qu'il réveilla toutes les religieuses, et les effraya à ce point que bientôt

toutes tremblèrent d'épouvante. De tous côtés le vacarme augmentait: mais c'est surtout contre la façade méridionale qu'il s'acharna, arrachant les toits, renversant les cheminées, emportant en l'air les tuiles et les jetant en tourbillon contre les fenêtres qui furent réduites en pièces, et contre les toits inférieurs. Les pauvres Sœurs étaient dans un épouvantement terrible. Toutes se levèrent à l'instant, toutes sortirent de leurs cellules, recommandant leur âme à Dieu. On s'imagina pour un moment être à la fin du monde. Impossible d'exprimer l'effroi de S. M., qui, par suite des secousses subies durant ses malheurs, était émue jusqu'au fond par la moindre agitation.

Enfin l'horrible ouragan cessa, et après quelque temps le ciel redevint serein. Aucune sœur n'eut le courage de se remettre au lit, et toutes attendaient le retour du jour, pour voir ce qui justifiait leur épouvante. Elles ne furent pas moins effrayées en voyant les dommages causés, lorsque la lumière leur montra ce qui avait provoqué le vacarme terrible de la nuit. Lorsque le matin, chacune alla ouvrir sa fenêtre, elle la trouva les vitres criblées sous une grêle de cailloux, que le vent avait soulevés, puis jetés de toutes parts avec impétuosité, surtout dans le dortoir qui regarde le jardin, et qui avait été spécialement maltraité. Le toit était entièrement découvert, les débris étaient tombés sur les loges des religieuses, dans les jardins, et formaient des monceaux affreux.

Après avoir évalué et déploré les graves dommages, il était nécessaire d'y apporter remède d'urgence. Les sœurs ne pouvaient habiter dans cette partie du dortoir sans un péril manifeste, tant elle était ruinée. Dans ce but, la Prieure en fit avertir immédiatement M. De Villers, Directeur du Domaine, afin qu'il prit les mesures opportunes pour réparer l'accident imprévu.

Le Directeur envoya sur le champ un architecte français, appelé M. Pelletier, qui demanda à visiter le local pour examiner quelles seraient les réparations à y faire. Mais il était si inexpert dans la langue italienne, qu'il avait besoin d'un interprète pour reporter à la Prieure ses observations. [1] Toutefois, il se montra très interessé pour la prompte réparation des dommages, et promit de tout exécuter avec l'activité la plus grande. Il fit deblayer immédiatement les loges des débris accumulés, et, après des inclinations réitérées s'en alla.

1 Cette interprète était sœur Dolara elle-même.

On fit une évaluation appelée en français « procès-verbal », et l'on procéda à l'adjudication au concours. On fit connaître au public par les avis ordinaires le travail qui était à faire dans le monastère de San Domenico, et divers entrepreneurs arrivèrent pour se rendre compte de l'état des choses.

Les jours passaient sans conclusion. Enfin il s'en trouva un pour assumer l'entreprise, et on commença les travaux. Bien qu'ils fussent aux frais du Domaine, il y eut pourtant des dépenses pour le monastère. Le gouvernement déclara qu'il n'était pas obligé de se charger des vitres, ni des dépenses à subir pour les gardiens que la Prieure fit arriver durant les travaux, ne voulant pas permettre à des ouvriers inconnus de courir seuls dans ces parties du couvent où ils devaient passer.

L'église avait été pareillement endommagée du côté du midi, dans les fenêtres, dans le toit, et il fallut pour la réparation de ces dégâts recourir à un autre bureau, celui du Ministère des Cultes. On envoya également un architecte, qui se rendit partout, examina toutes choses, comme s'il avait de grands projets; il fit même demander le nombre des vitres cassées: mais quand on vint à la conclusion, il fallut encore que la Mère Prieure subît la dépense de ces autres verrières; il n'avait pas été possible d'obtenir pour cet objet un sou de ce bureau, qui se vantait d'un si grand zèle pour le maintien des églises.

Ces travaux, qui, avec l'argent à la main, auraient demandé bien moins de temps, n'étant soldés qu'avec l'argent péniblement arraché au Domaine, après toutes ces formalités que nous venons d'indiquer, durèrent quelques mois avant qu'on les vît achevés.

Mais à peine la maison était-elle déblayée des débris et des ouvriers, qu'un nouveau et terrible désastre ramena ceux-ci pour y réparer d'autres dégâts.

Durant la nuit du 22 mars de l'année suivante, 1812, une horrible secousse de tremblement de terre qui dura plusieurs minutes, allait, semblait-il, renverser en un moment tout l'édifice. Le bruit, la secousse, l'ondulation furent tels, que toutes crurent qu'elles allaient rester ensevelies sous les ruines du monastère.

Cette fois encore les religieuses en étaient au repos du sommeil. Lorsque quelques-unes entendirent s'écrouler les murs de leurs cellules, les pierres tomber sur le lit où elles étaient couchées et dormaient, il ne leur resta pas même assez de souffle pour crier, comme la nature elle-même pousse à le faire en ces funestes événements.

Se reprenant un peu de leur terreur subite, elles sortirent en hâte de leurs chambres, cherchant anxieusement si toutes restaient vivantes. Pendant qu'elles se retrouvaient en pleine confusion, pleurant, priant, s'encourageant l'une l''autre, on sentit encore une seconde secousse, qui, quoique moins forte que la première, finit d'atterrer tout le monde par la crainte de quelqu'autre retour, encore plus funeste.

On attendait le jour avec impatience: mais l'apparition de la lumière ne fit qu'accroître grandement leur terreur.

La chûte de diverses cheminées, en particulier de celle de la cuisine commune, qui était fort grande et toute entourée d'une cage de fer, et par suite était d'un poids énorme, avait donné un tel choc sur le toit qui couvrait les chambres, en particulier celles de la Mère Bourbon, qu'elle l'avait presque effondré, à l'extrême frayeur de la Princesse. Les grosses poutres étaient brisées, ainsi qu'une grande fenêtre voisine de l'endroit où elle était tombée. L'un des principaux escaliers du monastère en resta si maltraité dans la voûte, qu'on ne pouvait plus s'en servir qu'avec la crainte de rester écrasé. On ne trouvait pas une cellule qui ne fut au moins fendillée aux quatre angles, avec de profondes et énormes crevasses. Dans quelques-unes étaient tombés les murs intermédiaires, en faisant pour ainsi dire de deux cellules une seule; dans d'autres, le pavé était disjoint. Bref, il n'y avait pas un angle de la maison qui ne portât profondément empreints les signes du terrible fléau.

Il fallut dans cette détresse faire encore des instances auprès du gouvernement, et la Prieure ne manqua pas d'agir sans retard, avec un pressant billet au Directeur du Domaine. Ce dernier, tout maussade pour les nouvelles dépenses à faire, se rendit au monastère, en compagnie de l'Intendant Janet, non moins rétif que le premier, quand il s'agissait de débourser de l'argent. Ils visitèrent ensemble tout le couvent. Ils virent qu'il n'y avait pas de prétexte pour échapper à un travail si urgent, et promirent de faire tout ce qui serait nécessaire.

Il fallut, par des instances redoublées, exciter leurs leuteurs à l'entreprendre. Enfin on vit revenir l'habituel architecte Pelletier, et après les formalités que nous avons déjà indiquées à propos de l'orage, on fit faire, cette fois encore, les réparations nécessaires.

La maison revenait peu à peu à son état premier. Toutefois l'impression restée dans l'esprit des religieuses par l'excessive frayeur ne laissa pas de nuire chez quelques-unes à la santé physique,

L'une de ces dernières fut la Mère sœur Maria Agnese Magnani, dont nous avons parlé ailleurs.

Elle avait été excessivement effrayée par le désastre, et aussitôt elle commença à ressentir une notable aggravation dans ses indispositions ordinaires. Cette aggravation finit par lui vicier la masse du sang, et il s'y ajouta au bras gauche une grande tumeur qui résista aux plus efficaces remèdes. Elle fut prise de convulsions et de très violentes fièvres, et, le 11 avril 1812, elle cessa de vivre, à la grande douleur de la communauté toute entière, qui l'avait toujours aimée tendrement pour ses vertus religieuses.

Cependant approchait le jour où la Mère Prieure devait abandonner sa charge. Elle avait été déjà reconfirmée plusieurs fois, comme nous avons dit ailleurs. Mais les religieuses, réfléchissant sérieusement avec quelle prudence et discernement elle s'était comportée au milieu de toutes les circonstances épineuses créées par le malheureux gouvernement Français, quelle sagesse elle avait observée à son égard, sagesse qu'il fallait encore observer, décidèrent à l'unanimité de solliciter pour elle une nouvelle confirmation, bien que cela fût sans exemple dans l'Ordre Dominicain. Elles recoururent à Mgr Atanasio, Vice-Gerente, Délégué Apostolique, et l'unique Supérieur ecclésiastique demeurant encore dans Rome, lui envoyant un *Pro-memoria,* où elles exposaient leur désir, et les fortes raisons qui les persuadaient. Le Prélat lut leur lettre et y répondit immédiatement par un rescrit qui la confirmait comme Prieure, non plus seulement pour deux, mais pour trois ans, c'est-à-dire jusqu'au 30 avril 1815.

On remplit immédiatement les formalités nécessaires pour signifier la confirmation, bien qu'on n'eut pas recouru au scrutin, parce qu'il y avait alors dans le monastère de San Domenico une partie de la communauté de Santa Caterina, toute celle de Santa Maria Maddalena, et une partie de celles dell'Umiltà. Elles y étaient toutes réunies, mais non point incorporées, et n'avaient aucun droit à l'élection de la Prieure d'un monastère qui n'était pour elles qu'un séjour précaire.

Toutefois le P. M. Cuppini qui gouvernait alors la communauté avec le titre de premier Confesseur et Vicaire, appela la Mère sœur Maria Giacinta Naro, qui parmi les religieuses de Santa Caterina et dell'Umiltà était la plus influente, et la Mère sœur Maria Luisa Parrazzani, qui était Prieure de la Maddalena, à l'époque de la suppression de ce monastère, et il leur demanda séparé-

ment si elles n'avaient rien à objecter contre la confirmation de la Mère Prieure: il reçut de toutes les deux pleine et entière approbation.

Quand tout fut ainsi préparé, il ne restait plus qu'à fléchir l'esprit de la Prieure, pour lui faire accepter à nouveau le poids dont elle espérait être déchargée dans peu de jours.

Quelles furent à cette nouvelle ses oppositions, il est facile de l'imaginer. Alors, avec ses douces manières, la Mère Bourbon commença par lui donner un puissant assaut, dans l'espoir qu'elle ne lui refuserait pas ce que les autres n'avaient pu obtenir. La Mère fléchit en effet aux instances de la Princesse, mais au moment de céder elle dit: « Et bien si vous me voulez comme Prieure, moi je vous veux comme Camerlingue ».

La Mère sœur Giacinta Domenica resta surprise à cette condition inattendue, et se mit à s'excuser: mais la Prieure tint ferme dans son idée, et la Mère Giacinta Domenica consentit à accepter la Procure, comme la Prieure à subir un nouveau triennat.

On accomplit alors les actes nécessaires pour la convalidation de la confirmation, laissant de côté tout ce qui en semblables circonstances apparaît au public, de peur que si le gouvernement en avait le soupçon, il ne prétendit avoir quelque droit sur l'élection de la Prieure, dans un monastère qu'il avait conservé.

Quand on apprit dans le monastère la nouvelle charge de la Mère Bourbon, toutes les religieuses applaudirent à la bonne pensée de la Prieure, qui faisait un choix si excellent, et, dans les critiques circonstances de l'heure présente, véritablement opportun.

La nouvelle Camerlingue avait en effet dans la poitrine un cœur royal, et elle ne tarda point à en montrer les bienfaisants résultats.

D'abord, elle commença de suite, autant que le lui permettait sa faible santé, à veiller par elle-même sur la fidélité des fournisseurs, sur l'exactitude des poids, des mesures, des comptes; elle s'appliqua à donner à la communauté le meilleur traitement possible, et aussi, pour les grandes solennités, et en d'autres occasions qu'elle cherchait à dessein, à lui procurer quelque douceur. Elle n'était jamais plus contente que lorsqu'elle pouvait, à ses frais, user envers elle de quelque générosité.

Cependant, commença à se répandre dans Rome le bruit que LL. MM. Charles IV et la Reine, sa femme, devaient, par ordre de l'Empereur Napoléon, quitter la ville de Marseille, où, égale-

ment par ses ordres, ils habitaient, et se transporter dans Rome, pour y résider. Cette nouvelle fut très agréable à la malheureuse cité, non seulement parce qu'elle accueillerait dans ses murs des souverains si respectables, bien que victimes d'un usurpateur ambitieux, mais encore par l'espérance de voir délivrée de son injuste détention leur vertueuse fille. Cet espoir commença également à contenter le cœur de la royale prisonnière, impatiente de revoir ses augustes parents et son cher enfant, et de terminer son emprisonnement.

On multipliait les préparatifs pour l'arrivée prochaine des deux souverains, auxquels on destinait comme habitation le palais Borghese. Le Général encourageait les espérances de S. M., l'assurant qu'il lui apporterait la grâce obtenue de l'Empereur. Les religieuses lui offraient leurs vœux et félicitations anticipés, pour sa prochaine libération. Mais la Mère Giacinta Domenica disait en confidence à quelqu'une [1] qu'elle regrettait vivement que l'on donnât à sa parente un tel espoir de liberté, parce qu'un pressentiment intime lui faisait craindre qu'on n'obtiendrait pas sa grâce.

Enfin, le 18 juillet de la même année 1812, LL. MM. arrivèrent à Rome, au milieu d'une immense foule accourue pour les voir. Ils prirent à peine un très court repos, puis se rendirent immédiatement à San Domenico pour embrasser leur fille bien-aimée, et aussi la Mère Giacinta Domenica leur nièce très chère.

Quelle fut, et combien tendre cette première entrevue, la plume est impuissante à l'exprimer. Lorsque le roi Charles arriva sur le seuil du monastère, il se précipita au cou de sa fille qui l'attendait: « Ma fille, lui dit-il, je n'espérais plus vous revoir qu'en Paradis ». On n'entendit pas la réponse de Sa Majesté, parce que les larmes et l'émotion du cœur lui coupèrent la parole sur les lèvres.

La royale prisonnière se tourna ensuite vers sa mère bien-aimée, et lui donna à elle aussi les marques les plus vives de son respectueux attachement. Enfin, suivant l'élan de son cœur maternel, avec quelle tendresse elle serrait dans ses bras le roi son fils, l'unique objet de ses espérances! Ni l'un ni l'autre ne disait mot, mais leur forte étreinte faisait suffisamment comprendre quels étaient leurs sentiments réciproques, en se revoyant pour la première fois, après une séparation si cruelle.

---

1 Sœur Dolara.

Quelques-unes des Mères plus anciennes, spectatrices d'une scène si émouvante, n'en revenaient pas de stupeur, en voyant réunis dans le vestibule d'un monastère, les souverains les plus augustes et les plus respectables de la terre, après avoir été opprimés de tant de manières, par l'indigne usurpateur de leurs couronnes, et si longtemps, si barbarement séparés.

Après ces premiers embrassements mutuels, LL. MM. entrèrent, et se rendirent immédiatement dans les chambres de leur fille, avec la Mère Giacinta Domenica, tandis que les Mères Prieure, Sous-Prieure et Gaetani restèrent en compagnie des messieurs de la suite, dans une chambre contiguë.

Le reste de la communauté formait divers groupes pittoresques, à quelque distance, attendant pour revoir les souverains quand ils sortiraient.

Après un entretien discret, ils sortirent du quartier de leur fille, firent un tour dans le monastère, et s'en retournèrent chez eux, laissant leur fille sans espoir d'obtenir la grâce que malheureusement ils avaient demandée sans résultat.

Ils n'avaient pas même pu parler librement, à raison de l'importune présence du Général Miollis, qui ne s'éloigna pas un instant de la chambre.

C'est alors que la vertueuse Souveraine eut besoin de pratiquer toute cette résignation qui, depuis tant d'années, et au milieu de tant d'infortunes, était sa compagne inséparable.

Tout espoir de liberté était évanoui, et elle dut restreindre sa consolation à voir de temps en temps ses parents, son fils, et son cousin l'Infant Don Francesco, selon le bon plaisir du Général, qui les accompagnait constamment, et ne les perdait jamais de vue.

Le jour approchait où les religieuses de San Domenico font la commémoraison spéciale d'une très ancienne image de la B. V. Marie, qui pour avoir été découverte dans une grotte, est nommée chez elles la « Madonna delle Grotte ».

Cette solennité se célèbre le 8 septembre, dédié à la Nativité de Notre-Dame. On se transporta, pour célébrer les divins Offices, dans l'église d'en-haut, où se trouve placée l'image en question. En cette circonstance, S. M. voulut montrer sa tendre dévotion envers la B. V. Marie, et elle donna une gracieuse lampe en argent, en forme de sphère, de laquelle sortaient neuf bras avec les bobêches pour recevoir les cierges: elle prend ainsi la forme d'un gracieux lampadaire, d'un dessin exquis, et d'un travail élégant,

L'année précédente, une lampe également d'argent avait été offerte à la même Image par une pieuse personne qui ne voulut pas faire connaître son nom.

Indépendamment des dégâts causés à la maison par le tremblement de terre déjà décrit, le fléau avait grandement nui au jardin, surtout à la vaste tonnelle qui donne une ombre si agréable à qui s'y promène. Il y avait autrefois un grand nombre de colonnes qui soutenaient les poutres destinées à supporter les ceps de vigne; on y voyait aussi beaucoup de bustes, dont les meilleurs furent enlevés par ceux qui habitèrent San Domenico, durant la République; les autres étaient tombés en tout ou en partie. Le tremblement de terre renversa ce qui en restait, et une réparation était encore nécessaire dans cette aile de la maison. On fit immédiatement un recours au Domaine; mais il répondit qu'il était obligé uniquement de réparer le local habitable, et qu'il n'avait pas à s'occuper de l'entretien du jardin. Voyant qu'on ne pouvait rien obtenir du gouvernement, une religieuse s'offrit à le réparer à ses frais. Ce fut fait immédiatement, en remplaçant les colonnes de marbre par autant de colonnes de bois: par ce moyen la vigne redevint ce qu'elle était précédemment.

Non seulement on avait de grandes difficultés à obtenir du Domaine les réparations nécessaires, mais celles-même dont il ne pouvait se dispenser duraient peu, parce qu'elles se faisaient par des gens inconnus, et en soumission publique. C'est ainsi que les premières pluies tombées après la réparation des toits, montrèrent parfaitement la qualité du travail. Il pleuvait partout, et il fallut de nouveau avertir le Directeur du Domaine. Sur cet avis, le Directeur se rendit lui-même au monastère et fit demander la Mère Prieure. « Madame, dit-il, nous nous voyons trop souvent ». — « Nous nous verrions moins souvent, dit la Prieure, si les travaux étaient faits comme il faut ». Il continua encore à se montrer mécontent d'avoir trop à dépenser pour cette maison, disant que c'est celle qui lui donnait le plus à faire. Finalement, après avoir exclu l'architecte Pelletier, qu'il soupçonnait être trop favorable au monastère, il envoya un pauvre homme comme maître de travail, avec deux ou trois manœuvres en haillons, pour faire les réparations voulues.

Pendant qu'on réalisait ces améliorations et d'autres encore dans la maison, il se produisit une aggravation dans les infirmités qui, depuis longtemps, affligeaient la Mère sœur Maria Vittoria

Carocci. Elle était chargée d'années, et avait à supporter une cécité douloureuse. Malgré tous les efforts des médecins, le 28 décembre de cette année 1812, jour dédié aux saints Innocents, pour lesquels elle avait une grande dévotion, elle rendit l'âme à son Créateur.

Il eût été difficile de célébrer les funérailles en un moment où presque tous les religieux de l'Ordre se trouvaient dispersés, et où il n'en restait plus assez pour une fonction quelconque. La Prieure ne perdit pas courage. Elle fit appeler les musiciens de la Chapelle Pontificale, leur fit chanter la messe funèbre, qui fut suivie des obsèques selon le rit dominicain. On continua à faire de la sorte, jusqu'à ce que l'Ordre des Prêcheurs fût rétabli dans Rome.

Les religieuses de San Domenico avaient coutume d'entendre les prédications à la grille du parloir; là aussi on faisait les vestitions religieuses, parce qu'il manquait dans l'église une grille commode à cet usage. Mais en ce moment, le parloir ne pouvait plus contenir cette multitude de religieuses pour écouter la parole de Dieu. La Mère Prieure imagina de changer la forme de la fenêtre de communion, d'en agrandir la grille, en la mettant au niveau de l'église intérieure, d'où toutes les sœurs placées dans leurs stalles pouvaient entendre la voix du prédicateur commodément.

Ayant combiné ce changement, elle le communiqua à l'architecte qui le trouva bien compris, et, après la visite et avec la permission de Mgr le Vice-Gerente, on entreprit l'exécution; on y établit même un troisième confessionnal, on y installa l'armoire des Saintes-Huiles, et on l'adapta de façon à pouvoir y faire la cérémonie des vestitions. La Mère Prieure avait déjà trouvé une religieuse qui s'offrit pour supporter cette dépense, et pour le Carême suivant, ce fut le P. M. Ricci, qui y prêcha.

Ce Carême était déjà avancé, lorsque, le 7 mars, jour consacré à la gloire de l'Angélique Docteur Thomas d'Aquin, et où les religieuses de San Domenico commencent leur retraite et les exercices spirituels, une violente fièvre saisit la Mère sœur Giacinta Domenica de Bourbon. Les religieuses qui l'aimaient tendrement, commencèrent aussitôt à redouter sa perte. Elles firent des prières particulières pour obtenir sa guérison du Très-Haut; on y ajouta des triduums publics avec l'exposition du Saint-Sacrement; on envoya des cierges et des messes à toutes les églises où se vénèrent

des images miraculeuses de la Vierge. Le Général Miollis cependant se rendait souvent au monastère pour prendre des nouvelles et les communiquer à LL. MM., et plus d'une fois il demanda à voir l'infirme. Mais la Prieure restait inflexible à le refuser, l'assurant qu'elle n'était pas en état de recevoir des visites, et ne voulait voir absolument personne.

Entre temps, on multipliait les remèdes. Les médecins, dont quelques-uns étaient ceux du monastère, d'autres envoyés par la Cour d'Espagne, avaient des consultations fréquentes, prescrivaient à chaque instant des remèdes nouveaux. Malgré tout, le mal s'aggravait, et la malade reçut les sacrements. Après cette cérémonie, il fallut venir à l'acte du testament, qu'on dût faire selon les formalités habituelles des séculiers, c'est-à-dire devant Notaire et témoins, dès qu'il s'agissait d'une personne de sang royal. Comme l'infirme, habituée à souffrir constamment de diverses indispositions, qu'elle supportait avec la plus grande gaîté et indifférence, conservait tout son courage durant celle qui devait la terrasser, et n'avait rien perdu de sa jovialité naturelle, les religieuses, au milieu de leur terrible crainte de la voir succomber, n'avaient nullement perdu l'espérance d'une amélioration. Cette espérance même leur fit sentir plus vivement la douloureuse surprise de sa mort. C'est le 6 avril 1813 que conversant avec l'une de ses compagnes, sans donner aucun signe d'une fin prochaine, tout-à-coup elle leva les yeux au ciel, et à l'âge seulement de 34 ans, et non encore achevés, elle cessa paisiblement de vivre.

La désolation et la douleur pour cette perte furent grandes, dans toute la communauté, elles furent plus grandes encore pour sa royale parente, qui fut contrainte d'entendre le son lugubre de la cloche, et fut témoin, sans en être consolée, de toutes les marques de deuil qui accompagnèrent cette perte. A la funeste nouvelle qu'il fallut nécessairement lui porter, elle versa de brûlantss larmes, et fut saisie violemment dans toute sa personne de tremblement et de convulsions. Elle reprit enfin son courage, et commença à donner des ordres pour les funérailles, qu'elle voulut faire donner à ses frais, avec la simplicité monastique sans doute, mais aussi conformes au rang de la défunte.

La Prieure cependant, affligée elle aussi de la perte d'une fille si bonne, se chargea de les faire exécuter honorablement. Elle voulut que tout fut organisé avec ordre et rapidité, pour éviter le concours qui se produirait, si cette nouvelle se répandait. On ne

para point l'église, afin de conserver la simplicité religieuse, mais on recouvrit de draperies noires la vaste tribune ; le maître-autel fut orné de nombreux cierges, et de tous les parements qui annoncent un deuil. On prépara un nombre de messes assez considérable, pour que tous les autels fussent occupés sans interruption. Au milieu de la large nef de l'église, on prépara une enceinte formée de bancs couverts en noir, et là, sur un riche tapis, fut placé le cadavre, revêtu des habits religieux, avec une guirlande de fleurs à la tête et aux pieds, selon ce qui se pratique ordinairement pour les religieuses. A l'entour, on disposa de nombreux cierges. Elle resta ainsi exposée à la vue du public. Beaucoup s'imaginaient qu'à raison des préparatifs, les funérailles seraient renvoyées au jour suivant: le concours néanmoins fut grand durant toute cette matinée, jusqu'au moment de la sépulture.

Quand approcha l'heure de la messe funèbre, tous les sièges préparés furent occupés par les familiers de S. M. le Roi d'Espagne, à commencer par Son Exc. le Prince de San Martino, majordome de ce Souverain, avec quelques dames de S. M. la Reine; puis vint la suite nombreuse des autres officiers du palais, tous en grand gala, et en uniforme. Une fois placés ces personnages, vinrent quelques serviteurs du monastère, vêtus en deuil, qui distribuèrent à tous les assistants des cierges qu'on tiendrait allumés durant la fonction.

La Messe funèbre fut célébrée par le R. P. M. Cuppini, qui avait été le Confesseur de la défunte, et chantée par les musiciens de la Chapelle Pontificale, appelés en grand nombre pour la cérémonie.

La Messe finie, les deux confesseurs donnèrent l'absoute ; après quoi, les officiers allèrent offrir leurs hommages de condoléances à la Mère Prieure, mais sans pouvoir en faire autant envers S. M. la Reine d'Etrurie, toujours placée sous la raide surveillance du Général Miollis.

Cependant approchait l'heure de donner la sépulture au cadavre, et le peuple accourut en foule. En voyant l'extraordinaire beauté et sérénité de la défunte, comme chez une personne vivante, il manifestait le plus vif regret.

Enfin on apporta les trois cercueils déjà préparés, et on l'y déposa avec les formalités habituelles de témoins, de sceaux du monastère, de ceux d'Espagne, sur le cercueil de plomb, puis on le plaça dans la sépulture commune.

On ouvrit ensuite son testament, et l'on trouva qu'elle laissait héritière universelle de tous les biens qu'elle possédait à Rome, tant mobiliers qu'immobiliers, sœur Maria Giovanna Bussoli, cette religieuse qu'elle avait toujours eue à ses côtés, et lui avait toujours prêté la plus dévouée, la plus fidèle assistance, depuis l'époque où elle était dans son monastère de Colorno. Les biens fonds, c'est-à-dire la propriété que lui avait donnée son père à titre de dot, elle les laissait à S. A. R. la Princesse Antonia, sa sœur, religieuse Ursuline dans la ville de Parme, avec la charge de venir en aide à son ancien monastère de Colorno, tant que les sœurs resteraient dispersées; cette propriété devrait leur revenir, si le monastère se rétablissait; si à la mort de la susdite Princesse, il n'était pas encore rétabli, c'est le monastère de San Domenico, où la royale testatrice avait fini ses jours, qui en prendrait possession.

Cependant la Mère Prieure désirait faire accepter par S. M. la Reine d'Etrurie quelque souvenir de la défunte sa parente, et par S. A. R. quelque souvenir de sa chère tante. D'accord avec la religieuse héritière, elle présenta à la Reine une superbe répétition en or, de la valeur d'environ 800 livres, donnée peu auparavant à la défunte par S. M. la Reine d'Espagne; et à la seconde, c'est-à-dire à la Princesse Carlotta, une gracieuse tabatière d'or, surmontée d'une montre avec un contour de brillants, de la valeur d'environ 300 livres.

Au médecin envoyé par la Cour d'Espagne, la Mère Prieure donna une répétition en or, avec son réveil. Aux autres médecins, et à tous ceux qui avaient prêté quelqu'assistance à la Princesse défunte, durant sa maladie, la Mère Prieure montra une large reconnaissance en leur offrant des objets, ou de l'argent qu'elle avait laissés après elle.

La mémoire de notre Princesse ne disparut pas avec le son des cloches, comme il arrive, hélas! si souvent. Toutes les religieuses conservèrent fidèlement gravé dans leur cœur le souvenir de ses vertus, qui formaient souvent l'objet de leurs conversations. De plus la Mère Prieure entreprit immédiatement d'en faire peindre plusieurs portraits en miniature, qu'elle donna à plusieurs personnes particulièrement attachées. Elle en offrit un à S. M. la Reine d'Etrurie; elle en transmit un autre à S. A. R. la Princesse Antonia, sœur de la défunte; elle en fit également peindre un grand à l'huile, qu'on plaça dans l'Archive du monastère,

avec une inscription au-bas, afin de perpétuer la chère mémoire. [1]

Peu de jours étaient passés, lorsque les monarques d'Espagne, pour donner une preuve patente de l'affection qu'ils avaient portée à leur nièce, décidèrent de lui élever un monument dans l'église de San Domenico, pour conserver et ses cendres, et sa mémoire à la postérité.

Ils envoyèrent donc un architecte dans cette église, pour examiner de quel côté on pourrait le placer plus convenablement. Après une exploration attentive, on trouva que l'endroit le plus adapté serait à gauche de la porte d'entrée de l'église, parce que à droite se trouvait déjà une autre pierre avec laquelle elle formerait symétrie. Quand on eut fixé l'emplacement, l'architecte fit son dessin, qu'il présenta à LL. MM., pour recevoir leur approbation. Celle-ci fut donné, et on mit la main au travail, qui fut terminé vers la fin de juillet, c'est-à-dire à peu près trois mois après la mort de la Princesse. Le monument fut alors découvert aux yeux du public. Il était composé d'une petite urne en marbre, sur laquelle repose un coussin; dans la partie inférieure se voient les armes des souverains d'Espagne, avec cette inscription: A ☧ Ω A LA MÉMOIRE ET AUX RESTES DE GIACINTA DOMENICA DE BOURBON, DÉCÉDÉE À ROME LE 6 AVRIL 1813. — CHARLES IV ET ALOISIA, ROIS D'ESPAGNE, À LEUR NIÈCE ÉRIGÈRENT CE MONUMENT. [2]

On porta à LL. MM. la nouvelle que le travail était achevé; elles vinrent le voir le 5 du mois d'août, et après l'avoir examiné, manifestèrent leur satisfaction; puis, avec l'inévitable compagnie du Général Miollis, entrèrent dans le monastère, pour visiter S. M. leur fille.

Vers cette époque tomba gravement malade le P. M. Ricci, celui-là même qui durant le Carême précédent avait prêché aux religieuses de San Domenico. Se voyant sur le point de mourir, il dut comme le P. Molineri, faire son testament. Il laissa la Mère

---

1 Toutes ces peintures furent l'œuvre de sœur Dolara elle-même. Le P. Mackey, O. P, en conserve une dans sa collection du Collège Angelico, à Rome.

2 La voici en latin :

A ☧ Ω
Memoriae et cineri
Hyacintae Dominicae Borboniae
Romae defunctae
Die sexto Aprilis MDCCCXIII
Carolus IV et Aloysia
Hispaniarvm reges
Nepti monumentum posuerunt.

Prieure héritière de ses humbles effets. Quel héritage pouvait-on supposer chez un pauvre religieux sans couvent, san pension, traqué par le gouvernement qui le voulait éloigner de Rome, et réfugié en secret dans une maison de pauvres, où il avait été plusieurs fois volé du peu qu'il pouvait avoir avec lui? Après son passage à une vie meilleure, il fallut que la Prieure héritière suppléât du sien à ce qui manquait pour les funérailles.

Quelques mois s'étaient passés depuis la mort de la Mère de Bourbon, lorsque, le 7 septembre de la même année, on apporta à San Domenico la triste nouvelle que S. M. la Reine d'Espagne s'était malheureusement fracturé une jambe. Cette nouvelle fort pénible, particulièrement pour S. M. la Reine d'Etrurie, fit que la communauté se mit à prier ardemment, et que la Prieure ordonna de suite un Triduum dans l'église extérieure, avee l'exposition du Saint-Sacrement, afin d'obtenir du Très-Haut le parfait rétablissement de la souveraine, ce qui, avec le temps, se réalisa heureusement.

Mais pendant que celle-ci allait se guérissant, il survint pour le Monastère un autre motif de grande affliction.

Sœur Amalia Teresa Anguissola, d'une noble famille de Plaisance, l'une précisément de ces deux religieuses choristes que la Mère de Bourbon avait amenées avec elle de Colorno, fut prise d'une très violente fièvre, avec des douleurs de côté, et autres symptômes très mauvais, qui firent redouter immédiatement sa mort comme inévitable.

Elle avait caché constamment cette douleur, qui depuis longtemps la tourmentait. La Prieure, la voyant abattue, épuisée de forces, lui commanda de se mettre au lit sans retard. Elle fut obéie, et appela le médecin, qui dès la première visite donna le cas comme desespéré. La malade reçut donc les saints Sacrements, et, en pleine connaissance, avec des sentiments de parfaite résignation, Le 21 décembre de la même année, après vingt neuf jours de pénible maladie, n'étant âgée que de 32 ans, elle passa paisiblement à la vie meilleure, Elle avait été un modèle d'observance régulière et de pureté de vie. Toutes l'aimaient tendrement, et toutes la pleurèrent longtemps.

Cependant les armées alliées faisaient de rapides progrès et avançaient à grands pas vers la capitale de la France. Tous espéraient que sous peu se produirait le changement tant désiré. Un peu plus tard, les troupes napolitaines entrèrent dans Rome sous la

conduite du général prince Pignatelli. La Reine d'Etrurie commença elle aussi à se promettre sa prochaine libération.

Mais le général Miollis qui résidait encore à Rome, se fortifiait autour du Château-Saint-Ange, pour s'y retirer avec sa garnison. Il imagina de s'assurer à temps de quelque respectable otage pour rendre ensuite sa sortie plus honorable et difficile. Le 23 janvier 1814, il se rendit dans ce but au monastère de San Domenico, montrant par son trouble extérieur ce qu'il allait machinant, et il proposa à S. M. de se retirer avec lui dans le fort, afin de pourvoir ainsi à sa propre sécurité. Ce jour-la S. M. gardait le lit, avec quelque altération au pouls; pour ce motif Miollis ne donna pas grande importance à ce refus, et il se contenta de le proposer d'une manière générale, puis, après une brève conversation, il se retira avec le dessein de renouveler l'assaut avec plus de force dans quelques jours.

LL. MM. connurent cette hardie tentative, qui peut-être leur avait été proposée également: elles firent comprendre au général Pignatelli, qui leur avait déjà donné une garde convenable de ses soldats, qu'elles en désiraient une autre près du monastère de San Domenico, pour la sécurité de leur fille.

Le Prince se hâta de répondre au désir de LL. MM., et le jour suivant, le 14, il envoya une garde de trente grenadiers commandés par un officier d'état major, pour protéger la cour et le portail du monastère. Lorsque parut la garde, la Reine, ignorant que c'étaient des troupes napolitaines, fut prise de quelque crainte qu'il ne s'agît d'une nouvelle violence de la part des Français après le discours que le général lui avait tenu la veille. Mais sa crainte cessa immédiatement, lorsque la Mère Prieure fut mandée au parloir par l'officier qui la chargea d'avertir S. M. qu'il y avait dans la cour une garde de trente grenadiers napolitains, envoyée par le général prince Pignatelli, et mise à sa disposition pour sa sécurité. Il la priait d'agréer les respects du Prince général, qui sous peu viendrait lui apporter ses hommages. La Mère Prieure donna immédiatement les ordres opportuns tant pour le logement des soldats, à qui on porta même du feu, que pour celui de l'officier, qui fut installé dans la maison du régisseur, dans la même cour.

Ainsi passa la première nuit. Le lendemain, le général Pignatelli apporta ses hommages à S. M. à qui pourtant il donnait simplement le titre d'Altesse, et lui annonça sa prochaine libération.

Cependant, le 18, le général Miollis revint pour la seconde fois. Il traversa la garde nopolitaine, mais ne fut pas salué. Il entra dans le monastère, esssaya encore, mais en vain, de persuader à S. M. de se retirer dans le Chateau-Saint-Ange. Mécontent de voir l'inutilité de son discours, il s'en retourna par le même chemin, Mais, au milieu de la nuit suivante, les religieuses qui habitaient du côté de la cour, entendirent la garde se mettre en mouvement et faire des évolutions militaires. Sur le moment, on ne prit ce mouvement insolite que pour un caprice des soldats, qui ne pouvant dormir, se divertissaient entr'eux: mais à peine, le jour venu, on sut que la troupe française s'était approchée du monastère, avec le dessein de forcer le portail, et que l'officier napolitain avait demandé en secret un renfort au quartier voisin: ce que voyant, les Français s'étaient éloignés.

Le jour suivant, c'est-à-dire le 19, S. M. reçut la visite du prince de Lavauguyon, commandant en chef des troupes napolitaines, qui, au nom de son Souverain, Joachim Napoléon Murat, lui annonçait une pleine et immédiate liberté.

A cette heureuse nouvelle, toute la communauté se fit un honneur de féliciter cette aimable Souveraine de ce que qu'elle était arrivée à l'heureux moment de voir briser ses entraves.

S. M. donna ensuite divers ordres, pour se préparer à sortir, et entre autres choses, elle ordonna que le matin suivant on donnât un abondant « rinfresco » à ces soldats qui avaient veillé la nuit, et se trouvaient de garde.

L'ordre fut ponctuellement exécuté. On fit placer des tables au milieu de la cour; les soldats se réunirent à l'entour, mangeant et buvant allègrement, et manifestant leur joie avec le tambour et les autres moyens habituels.

Mais voilà qu'au plus beau de la fête, on vit s'approcher une voiture de la porte du monastère, d'où descendit le général Pignatelli, qui voulut entrer, et se transporter directement dans le quartier de S. M. A peine entré dans sa chambre, il lui signfia en peu de mots qu'il était venu pour l'emmener du monastère, et la conduire à l'instant chez ses royaux parents. Surprise à cette nouvelle, S. M. répondit qu'elle n'était pas prête, qu'elle avait besoin d'un peu de temps pour préparer son bagage, et sortir plus commodément. Lui, persistait dans son intention, elle, dans sa résistance. Enfin, le général conclut que si elle ne cédait pas de bon gré, il avait dans la cour la force à laquelle elle ne pourrait ré-

siter, S. M. voyant alors quil fallait recouvrer sa liberté par les modes âpres et violents par lesquels elle l'avait perdue, crut que son devoir était de se résigner aux dispositions divines, et après un petit intervalle de temps, pendant lequel elle put à peine prendre congé de quelques religieuses, même sans avoir diné, elle descendit en bas, où l'attendaient le Général, avec la Princesse sa fille et Domenica Paglicci, sa fidèle compagne durant les infortunes que nous avons racontées. Elle monta dans la voiture déchirée qui l'attendait, et sans autre suite que celle du gérant de San Domenico, qui monta derrière, elle fut transportée dans le plus parfait incognito au palais Borghese.

S. M, étant partie comme nous venons de dire, restèrent dans le couvent Mademoiselle Giuseppa Griech, dame de chambre de la princesse Charlotte, et une servante du monastère appelée Clara... que la Mère de Bourbon avait demandée à la Prieure, lorsqu'entra sa parente, pour la servir comme aide de la femme de chambre.

Durant le peu de temps qui s'écoula jusqu'au soir, elles préparèrent les malles et les autres objets qui servaient à leur maitresse, et attendirent les fourgons d'Espagne qui devaient les transporter. Vers une heure de la nuit, on les fit emmener elles aussi.

La seconde était inconsolable d'avoir à sortir du monastère, où elle désirait depuis plusieurs années revêtir l'habit religieux. Elle n'avait pas le courage d'abandonner S. M. en ces circonstances. Mais elle resta néanmoins si ferme dans son désir d'être sœur converse à San Domenico, qu'à la fin, la pieuse Souveraine, quoiqu'à son très grand regret, et bien qu'elle aimât beaucoup cette jeune fille, à raison de ses qualités, la consola, au bout d'un peu plus d'une année, et la reconduisit au monastère, à l'occasion de la vestition de deux autres converses. Elle fit toutes les dépenses nécessaires pour qu'elle pût devenir religieuse, et lui donna son propre nom, celui de sœur Louise.

Mais, pour revenir à l'époque dont nous nous sommes éloigné, à peine eût-on connaissance dans le monastère du départ subit de S. M., que toutes les religieuses qui n'avaient put la voir, en restèrent surprises et affligées, Mais la Souveraine, qui dans sa bonté devinait déjà toutes choses, pensa à se laisser revoir bien vite, et à compenser leur peine par une visite gracieuse. Elle se transporta donc dès le lendemain au monastère, menant avec elle le Roi son fils et la princesse Charlotte. Cette marque d'affection

fut d'autant plus agréable aux religieuses que son départ inattendu avait été plus pénible.

Elle continua ensuite à venir fréquemment à San Domenico, et à donner de la sorte des preuves non équivoques de l'attachement qu'elle conservait aux religieuses.

Le gouvernement français était fini dans Rome, et était remplacé par le gouvernement provisoire de Naples.

Ce dernier gouvernement donnait des marques de dévouement à l'auguste Chef de l'Eglise Catholique, le Souverain Pontife régnant, Pie VII, et bien que celui-ci fût encore loin de son Siège, lorsqu'approcha l'heureux anniversaire de son couronnement, le gouvernement provisoire, ou plutôt, en son nom, le prince Alban envoya au monastère de San Domenico, comme à toutes les autres églises, de grandes lanternes et des chandelles pour illuminer les deux soirs du 20 et du 21 mars, et solenniser ainsi un cher souvenir. Et de fait, l'illumination de la façade de l'église réussit brillamment, embellie encore par les torches et les lumières que les Sœurs intercalèrent à celles qu'avait fournies le gouvernement,

Cependant le Général Miollis était depuis plusieurs jours comme relégué dans sa villa, et il eut la facilité de voir de ses propres yeux les démonstrations d'attachement du peuple romain envers la personne sacrée du Souverain Pontife. Il eut même le courage d'illuminer les fenêtres de son casino. Mais après cette ostentation toute politique. la nuit même du 21, le bâton du commandement lui étant tombé des mains, il abandonna finalement la ville de Rome.

Les troupes alliées continuaient cependant leur marche rapide dans la direction de Paris: l'empereur Napoléon, voyant sa fortune complètement renversée, se détermina enfin à faire un décret par lequel il déclarait le Pape libre et délivré de sa prison.

Peu de jours après, c'est-à-dire le 31 mars, les vainqueurs entrèrent dans la capitale, désirés et accueillis par ses malheureux habitants avec les marques les plus manifestes d'acclamations et de joie.

Quand l'heureuse nouvelle de ces grands événements parvint à Rome, la Ville commença à respirer, et à hâter de ses vœux l'heureux retour du Saint Père à son Siège.

Les religieuses de San Domenico donnèrent des preuves non équivoques de leur allégresse.

En particulier, elles songèrent aussitôt à revêtir de ses riches

ornements la prodigieuse image de la B. V. Marie, peinte par saint Luc. Elle en était restée dépouillée pendant toute la durée du gouvernement français. Se trouvant enfin rassurées contre de nouveaux désastres, elles firent rentrer au monastère tous les objets d'importance que, pendant ce temps, on avait tenus cachés.

Le jour du 11 mai, alors que le gouvernement fut repris au nom du Pape, et qu'on ordonna dans toutes les églises de sonner en fête toutes les cloches, les religieuses firent preuve d'un zèle signalé. Non seulement elles firent comme tout le monde cette démonstration de joie, mais elles adressèrent encore au Très-Haut d'ardentes prières pour le remercier d'une faveur si admirable.

Le lendemain on chanta solennellement le cantique « Te Deum » quand le Chateau-Saint-Ange fut remis par les soldats napolitains aux troupes du Pape.

Il faut remarquer ici que les napolitains, bien qu'ils fussent entrés dans Rome sous le masque de l'amitié, s'étaient néamoins, au moment de leur entrée. emparés de toutes les caisses. Il en résulta uu retard général pour toutes les pensions ecclésiastiques, que de leur côté les Français avaient toujours payés ponctuellement. Ils trouvèrent moyen de retarder avec des manifestes, avec des promesses, avec la vérification des brevets; ils annoncaient des payements, donnaient des certificats de sécurité, ils faisaient presque toucher le comptant de la main: en réalité on ne put jamais obtenir un sou de ce gouvernement libéral.

Comme nous l'avons vu ailleurs, le monastère de San Domenico regorgeait des religieuses qu'on y avait réunies. Il y avait toute la communauté de la Maddalena, la plus grande partie de celles de Santa Caterina, de l'Umiltà, et d'autres religieuses étrangères. Les bonnes Sœurs de San Domenico, sans donner jamais aucun signe de regret, continuèrent pendant les quatre mois que dura le gouvernement de Naples, à fournir à toutes la nourriture comme d'habitude, et à pratiquer le système.

Cependant arriva le moment si désiré du retour du Souverain Pontife dans Rome.

Son entrée solennelle dans cette capitale eut lieu le 24 du même mois de mai. Il arriva fêté et acclamé par une incroyable multitude de peuple qui était allée à sa rencontre, à une distance de plusieurs milles,

Les préparatifs et les fêtes de l'heureuse Cité formaient un

spectacle également délicieux à la vue, et émouvant pour le cœur de tout vrai chrétien, de tout sujet fidèle,

Les religieuses de San Domenico firent pour cet heureux événement, trois soirs de suite, une brillante illumination qui embrassait non pas seulement la façade de l'église, mais les deux portails extérieurs de la cour, et tout le vaste mur qui l'entoure.

Elles envoyèrent ensnite leurs Pères Confesseurs pour féliciter Sa Sainteté de son retour, et lui demander pour toute la communauté la Bénédiction Apostolique.

Le Pape ayant nommé ensuite une Commission ecclésiastique provisoire, composée des prélats les plus respectables, la Mère Prieure ne manqua pas de lui envoyer sans délai une supplique, pour obtenir le recouvrement des rentes du monastère, des gros livres, que le Domaine avait emportés jadis, pour demander la permission d'enlever de l'Archive les scellés français, et enfin une prompte mesure au sujet des personnes étrangères.

Pendant que la Mère Prieure travaillait de la sorte à promouvoir les intérêts du monastère, ces bonnes religieuses eurent la consolation de v oir rentrer dans Rome le chef respectable de l'Ordre des Frères Prêcheurs, le R.^{me} P. Gaddi, qui, malgré son âge avancé, et les souffrances subies durant sa pénible déportation. y revint heureusement le 23 juin de la même année. Mais parce que les religieux, dont beaucoup étaient morts, tandis que d'autres étaient encore éloignés, ne pouvaient si vite reprendre l'ancien système, ce fut seulement le 30 août, que par un billet de la Secrétairerie d'Etat, il fut rendu par le Pape au gouvernement de l'Ordre en qualité de Vicaire Général.

La fête de saint Dominique approchait. On sait que les religieuses de San Domenico la célébrent avec une pieuse magnificence le 5 du mois d'août.

S. M. la Reine d'Etrurie avait déjà supplié le Saint-Père de vouloir bien donner lui-même la première communion à S. A. R. la princesse Charlotte, et lui conférer le sacrement de Confirmation. Sa Sainteté acquiesça à la demande de la pieuse Souveraine. Tout étant combiné avec la mère Prieure, le Saint-Père se rendit le 4 avec un nombreux cortège à San Domenico, où l'avaient déjà précédé LL. MM. mère et fille, et S. E. D. Elena Chiaramonti, nièce de S. S. qui fut la marraine de la Princesse royale. La communauté était rangée sur deux ailes dans le cloître d'entrée, où le Sain-Père devait passer, elle reçut sa Bénédiction, puis elle le

suivit jusqu'à l'église intérieure du Monastère. Le Pape célébra le Saint Sacrifice, donna d'abord la communion à la princesse candidate, puis à S. M. la Reine, à sa propre nièce et enfin aux deux dames de la suite de la Reine.

La messe terminée, le Saint Père revêtit les habits pontificaux, et donna à la Princesse le sacrement de Confirmation, assistée dans la fonction entr'autres par Mgr Minocchio Sacriste, par Mgr Soglia et divers autres prélats.

La cérémonie terminée, le Saint Père entendit une autre messe, puis il se rendit, comme d'habitude, dans la salle de l'Archive avec les souverains, et on servit un chocolat et autres rafraichissements.

Enfin il passa dans le grand salon du trône, où il admit au baisement du pied toute la nombreuse communauté, en même temps que les dames invitées. Il monta encore dans le dortoir pour visiter sœur Maria Domenica Barberini, retenue au lit par une pénible infirmité, puis s'en retourna dans son palais du Quirinal.

Les dommages immenses causés à la communauté par la chute du gouvernement allaient peu à peu en se réparant. Les religieuses de San Domenico revenaient à l'espérance fondée de recouvrer leur ancienne et honorable situation.

Celles de la Maddalena, bien que très attachées à leur aimable hôtesse, crurent indispensable de faire des instances pour rentrer dans leur ancien couvent. Celui-ci avait été pris en location par le comte Giraud, qui l'avait sous loué à une autre personne, et celle-ci n'entendait pas, au moins pour le moment, l'abandonner.

S. M. la Reine d'Etrurie voulut bien s'en occuper, et elle réussit à récupérer les clés, que, le 13 du même mois d'août, elle apporta à San Domenico, et que de sa propre main elle voulut consigner à la Mère Prieure de la Maddalena. [1]

Aussitôt celle-ci donna ordre à des architectes et à des personnes amies des religieuses de visiter le monastère recouvré. On le trouva fort maltraité en divers endrois, et même ruiné. On commença à y travailler vigoureusement, pour le restaurer, au moins de façont à pouvoir le plus vite possible recevoir les religieuses, ses anciennes propriétaires.

Les choses allaient prenant bonne apparence des deux cotés.

---

1. Cette intervention de la Reine d'Etrurie en faveur de la Maddalena est due en grande partie à l'affection qu'elle avait vouée à la très intelligente et bonne sœur Dolara.

Mais le Seigneur voulut modérer la consolation des religieuses de San Domenico, par l'amertume d'une perte qui leur fut très sensible.

Les indispositions dont souffrait depuis longtemps la Mère Sœur Maria Giuseppa Zucconi, s'aggravèrent outre mesure, et malgré tous les efforts de la médecine, le 17 du même mois d'août, munie de tous les Sacrements, elle passa à la vie meilleure.

Cette Mère était d'une vertu exemplaire, et elle avait soutenu avec bonheur les premières charges du monastère, et, pendant ce temps, elle avait pris des mesures également sages et avantageuses. Aussi sa perte fut-elle douloureuse pour toutes, et spécialement pour sa Sœur qui lui survivait; tout en étant son aînée, celle-ci avec une vertueuse résignation voulut l'assister, comme elle avait fait toujours, dans toutes ses infirmités, jusqu'à son dernier soupir.

La Mère Prieure cependant ne cessait de s'employer vigoureusement pour que le monastèse rentrât en possession de tout ce qui lui avait appartenu avant la révolution. Après avoir obtenu l'autorisation de lever les scellés apposés par les Français dans l'Archive, après avoir recouvré les cadastres et autres livres importants, on reçut enfin à San Domenico, le 6 septembre de la même année, l'heureuse nouvelle du recouvrement de tous les biens, à la reserve de quelques objets de moindre importance, qui se trouvaient ou vendus ou détruits. Les propriétés et autres biens fonds restaient intacts, et les locataires qui, durant la période du gouvernement tombé, payaient les locations à ce dernier, revinrent les verser à la caisse du monastère. De cette sorte, celui-ci se remit rapidement des privations qu'il avait souffertes.

La Mère Prieure renouvela alors les locations et les instruments au fur et mesure des besoins.

Dans l'intérieur du couvent, le nombre des religieuses allait se multipliant. Il faut compter parmi elles plusieurs religieuses du monastère supprimé de Santa Maria de l'Umiltà. et quelques étrangères, comme ont peut le voir dans les régistres conservés à San Domenico.

Le P. M. Oliveri terminait à cette époque, et avec mèrite, son triennat de Confesseur. Il était Professeur de langue hébraïque à l'Archigymnase de la Sapience. Il fut remplacé provisoirement dans ses fonctions de Confesseur par le R. P. M. Connely, de nationalité anglaise, élu évêque de New-York [1] en Amérique. Durant

---

1. Il fut le premier évêque de New-York. Il était irlandais. Sœur Dolora fit de lui un beau portrait, grandeur naturelle, que l'on conserve, dit-on, à la Casanate.

les premiers jours du mois de novembre où l'on entrait, il fut consacré, avec une solennité convenable, dans l'église même de San Domenico; il continua pourtant à assister les religieuses, jusqu'à l'arrivée à Rome du R. P. M. Airenti, qui devait remplir cet office.

On avait entre temps réparé dans le monastère de la Maddalena les parties les plus necessaires, et, avec le concours de l'incomparable frère convers de San Domenico, Fra Benedetto Ercolani, on l'avait réorganisé au point de pouvoir être habité. Les religieuses de ce monastère commencèrent leurs préparatifs pour y rentrer. En cette circonstance, la sollicitude de la Mère Prieure sut trouver encore des dames pour les reconduire à la Maddalena, comme elle en avait trouvé pour les amener à Magnanapoli. C'est le 24 octobre que les premières commençèrent à sortir, et l'on continua de la sorte pendant plusieurs jours. On n'était pas obligé alors de faire une sortie tumultueuse et brusque, comme on avait dû faire pour l'entrée, sous le gouvernement précédent. C'est en échangeant des témoignages de mutuelle bienveillance et d'affection du côté des religieuses de San Domenico, d'attachement et de reconnaissance du côté de celles de la Maddalena, après avoir vécu ensemble durant quatre ans et quatre mois, qu'on se sépara. Il ne resta à San Sisto que cette religieuse française, qui, comme nous l'avons noté au début de ces *Memoires*, avait été destinées pour ellles,

Mais en quittant San Domenico, les religieuses de la Maddalena emportèrent la grande douleur de laisser gravement malade une religieuse des plus jeunes du monastère, c'est-à-dire de sœur Maria Damenica Barberini. Sa faible santé était désormais si détériorée qu'immanquablement sa perte devait se produire sous peu. Les tentatives pour prolonger les jours d'une si aimable et bonne religieuse furent innombrables: mais le Seigneur avait décidé de l'appeler à lui, et tout resta inutile. Après avoir été éprouvée par une longue infirmité, dont les symptômes furent si étranges, qu'il serait impossible de les décrire, à la fin, munie de tous les Sacrements de l'Eglise, qu'elle avais réclamés plusieurs fois, et qu'elle reçut avec une édifiante piété, elle passa paisiblement à une meilleure vie, le 31 décembre de la même année 1814,

Mais la Providence qui avait déjà privé ces religieuses de tant de sujets remarquables, daigna envoyer d'autres nobles jeunes filles, pour remplacer celles qu'on avait perdues.

Le priorat de la Mère sœur Maria Livia Paracciani touchait

à son terme. Elle avait rempli ces délicates fonctions pendant onze ans, et elle se flattait de se voir désormais déchargée. Mais les religieuses qui toujours l'aimèrent profondément, à raison de ses rares qualités, toutes adaptées pour le gouvernement, surtout pour son incomparable prudence et dextérité avec lesquelles elle s'était comportée durant ces derniers temps, si terriblement scabreux, demandèrent unanimement pour elle une nouvelle confirmation. Elles l'obtinrent par une faveur spéciale, parce que dans l'Ordre de saint Dominique, il n'est pas de coutume qu'on dépasse le second biennat. Et aussi, le 1er mai 1815, elle fut de nouvau confirmée Prieure par le R.me P. M. Gaddi, Vicaire-Général de l'Ordre des Prêcheurs, en vertu d'un Rescrit spécial du Souverain Pontife.

Les Religieuses de Santa Maria Maddalena avaient quitté San Domenico, comme nous avons dit: mais il y restait encore celles de Santa Caterina. Elles avaient sans doute bon espoir de recouvrer leur domicile: mais il avait été transformé en Régie des tabacs, et avait tellement perdu la forme d'un monastère, qu'il semblait impossible, sans une dépense exorbitante, de pouvoir la lui rendre. Ce n'est pas tout. La foudre y était tombée récemment, et avait endommagé notablement l'église et la tour: c'était un surcroît de difficultés qui semblaient insurmontables. Ces bonnes religieuses ne se découragèrent nullement, et elles ne cessèrent point pour autant de réitérer leur instances. Elles prirent de forts engagements, et eurent enfin le plaisir de voir s'effectuer l'évacuation des tabacs, qui furent transportés au Corso, dans l'ancien monastère des Convertite.

Une fois les locaux délivrés de tout ce qui en empêchait les restaurations nécessaires, les travaux commencèrent de suite par ordre des religieuses. On marcha rapidement. Des artistes de toute sorte arrivèrent pour le remettre au plus vite dans la forme première. Le gouvernement envoya de son côté d'autres architectes et artistes pour restaurer la tour [1] et l'église. Le monastère fut ansi réparé le mieux possible, et le 23 juin de l'année 1816, après avoir échangé les marques de la meilleure affection, ces excellentes religieuses se séparèrent encore de San Domenico, qui les accompagna de ses meilleurs vœux et de ses yeux, jusqu'à ce qu'il les vit entrer dans leurs cloîtres reconquis.

---

1. Il s'agit de la tour, dite de Néron, renfermée dans l'enceinte du monastère. Elle fut en réalité construite vers 1200 par Pierre Alessio. On l'appelle encore « Torre delle Milizie »

Les deux communautés se trouvaient maintenant dans leurs monastères respectifs, et celle de San Domenico était heureuse d'avoir pu donner un asile de paix à tant de personnes qui en avaient besoin en ce temps si douloureux. Elle était contente aussi d'avoir retrouvé sa liberté de vie, bien que durant ces critiques circonstances de boulversement universel, et malgré le nombre prodigieusement augmenté des religieuses venues de monastères différents, malgré tous les autres sujets de distractions, et les événements inouis que nous avons rappelés au cours de ces *Mémoires,* elles n'eussent en rien modifié leurs habitudes religieuses, ni omis, en dehors des obligations, aucune de leurs pratiques de dévotion, de leurs pieuses coutumes. Elles restèrent toujours fidèles à leur vie de vertu, et laissèrent gravée dans le cœur de celles qui eurent le bonheur de vivre avec elles durant quelques années la plus favorable opinion.

Et comme notre bon Père du ciel mortifie parfois, et ensuite vivifie, les personnes qui lui sont particulièrement agréables, ainsi après avoir fait déplorer aux religieuses de San Domenico la perte de beaucoup de sœurs excellentes, il lui plut de leur en envoyer d'autres, aussitôt que le monastère fut évacué, afin de remplacer celles qui manquaient.

L'une de celles qu'il envoya fut la Demoiselle Eleonara, fille des Ill.^{mes} seigneurs Comte et Comtesse Campello de Spoleto. Elle avait été élevée dès ses plus jeunes années dans le monastère de San Domenico. Arrivée à l'âge convenable, elle manifesta sa vocation pour l'état religieux, et le désir d'en revêtir l'habit dans le même monastère.

Entendant ces projets, ses sages parents la ramenèrent immédiatement dans leur maison, pour en faire l'épreuve nécessaire. Mais la trouvant ferme et constante dans son désir, ils la ramenèrent au bout de quelques mois à San Domenico, où elle termina heureuseument sa probation, au grand contentement de toute la communauté. Elle reçut le saint habit le 23 juin de la même année, prenant les noms de sœur Maria Caterina. Cette fonction fut honorée par l'intervention de beaucoup de dames, et en particulier de S. M. la Reine d'Etrurie, qui y amena encore son auguste famille.

Peu après, ou mieux le jour même où sœur Maria Caterina Campello faisait sa profession solennelle, la noble Demoiselle Caterina, fille des Marquis Sacripanti, élevée elle aussi à San Dome-

nico, et malgré l'opposition de sa mère qui l'avait à l'improviste enlevée du monastère, et l'avait fait rester quelque temps hors de Rome, pour la placer à son retour dans la vénérable maison de Torre de' Specchi, [1] imita la vertueuse constance de sa compagne.

Avec une grande habileté, elle demanda à assister à la cérémonie dont nous venons de parler. et quand celle-ci fut terminée, la jeune fille déclara qu'elle ne voulait plus sortir de son monastère bien aimé. Elle commença et acheva sa probation avec le même bonheur, elle revêtit en son temps le saint habit, prenant les noms de Sœur Maria Agnese.

Les dames romaines qui savaient quelle excellente éducation les religieuses de San Domenieo donnaient aux jeunes filles de la noblesse, mais qui, sous le gouvernement passé, n'y avaient pas trouvé de place pour y mettre leurs filles, commencèrent à en amener plusieurs dès qu'il y eut de la place. Le monastère se reprit donc à fleurir, même en fait d'éducation.

Vers cette époque, c'est-à-dire peu de jours après la vestition de la jeune Campello, le premier Confesseur du monastère, le P. M. Cuppini, vit finir ses fonctions, qu'il avait exercées louablement pendant plusieurs années, surtout durant l'époque du gouvernement français. C'est alors que le R.me Vicaire Général Graddi, au moment de s'éloigner, pour sa déportation, le nomma Vicaire du monastère, avec toutes les facultés nécessaires pour toute occurrence, durant ces circonstances critiques.

Le R. P. M. Tassoni lui sucéda dans son emploi.

C'est au millieu de ces événements qu'expira le dernier biennat du priorat de la Mère Sœur Maria Livia Paracciani. Les religieuses, réunies pour l'élection d'une nouvelle prieure. d'un sentiment unanime jetèrent les yeux sur la Mère sœur Maria Eletta Doria Panfili. A la satisfaction de toutes, elle avait été déjà Prieure plusieurs fois, puis Sous-Prieure plusieurs années. Dans son emploi elle avait vu passer les années du gouvernement Français, et, au moment où nous sommes, elle était encore Sous-Prieure.

Le choix ne pouvait être meilleur. Nous avons dejà parlé au début de ces *Memoires* des qualités exceptionnelles de cette excellente religieuse. Elle était infatigable dans son zèle pour l'observance régulière et pour procurer le bien du monastère.

1 Couvent de Santa Francesca Romana.

Le 1er mai 1817, au contentement de toutes, son élection fut comfirmée, avec les formalités décrites ailleurs.

La nouvelle Prieure, revêtue de son importante charge, dut à son tour songer à la distribution ordinaire des offices. Elle pensa sagement que pour la fonction délicate de la procure elle ne pouvait mieux chosir que la Mère Paracciani, qui, durant les nombreuses années de son priorat, avait donné des preuves très claires de son talent et de sa dextérité dans les conjonctures les plus délicates.

Toutes les religieuses applaudirent à ce choix. L'opposition ne venait que des dispositions de cette Mère, qui lui auraient fait préférer le repos d'une vie retirée et tranquille. Mais sa vertu lui persuada d'accepter volontiers le laborieux emploi que la bonne Prieure avait résolu de lui imposer.

A cette époque toutes les sollicitudes douloureuses étaient finies, les Sœurs étaient seules entr'elles, et on n'avait plus l'encombrement des religieuses, entassées par l'illégitime gouvernement Français: la nouvelle Prieure de San Domenico et la Procureuse purent s'appliquer plus facilement à améliorer le monastère en tout ce qui pouvait y subsister encore d'incommode et d'imparfait.

On avait d'abord remarqué, que pour ouvrir la porte d'entrée, ou encore l'autre, appelée la Rustica, il fallait passer dans une partie du cloître, trajet fort pénible, surtout en hiver: on imagina donc d'établir une communication de la salle du tour à la porte par où les religieuses pourraient passer commodément, sans être exposées à aucun inconvénient. On exécuta ce projet avec autant de célérité que d'habilité, uniquement en retrécissant un peu le parloir extérieur, sans rien altérer ou changer à l'architecture de l'édifice. Les religieuses ne tardèrent pas à en expérimenter les avantages.

On observa encore que, par manque d'un abri, l'un des lavoirs communs restait incommode pour les sœurs converses qui doivent y travailler constamment: on y pourvut donc en faisant élever un grand mur, avec les fenêtres nécessaires et vitrées: ce qui fut à la fois plus commode et plus décent.

On profita de l'occasion pour réparer la cuisine, en particulier celle de l'infirmerie, qui semblait un peu étroite, en comparaison des autres officines. toutes belles et spacieuses, en correspondance avec l'ampleur du l'ocal. On augmenta les fournaux, on y plaça des tables de marbre, et en un mot on y introduisit toutes les commodités qui pourraient faciliter le travail aux cuisinières.

Il restait enfin une dernière entreprise, celle de réparer la partie nord, qui comme nous l'avons dit ailleurs, avait été occupée par les malades français. On y avait enlevé les briques; l'intérieur était presque détruit. On mit la main à l'œuvre, et en peu de temps, ont vit le batiment s'élever plus gracieux qn'auparavant. Et comme ce quartier qui avait toujours servi pour les novices, était un peu restreint et dépendant, étant situé à la tête de l'un des quatre dortoirs, on décida sagement de laisser le premier étage de l'édifice séparé, consistant en chambres, pour l'usage des religieuses, et de transformer le second en noviciat. L'exécution du projet fut heureuse comme la pensée. Ce local était entièrement libre et séparé du reste des dortoirs, même pour les escaliers. On y créa encore une gracieuse chapelle, avec toutes les autres commodités nécessaires aux novices, La jeune Sacripanti, qui avait justement pris l'habit ces jours-là, fut la première à l'inaugurer, et à y terminer heureusement son noviciat.

J'ai omis beaucoup de détails qui, en comparaison des grands événements racontés dans ces *Mémoires*, pourraient sembler de minime importance. Ils pourraient servir toutefois pour continuer l'histoire du vén. monastère des SS. Domenico e Sisto, qui formera toujours un sujet d'édification pour quiconque a le bonheur de lui appartenir en quelque manière, et de connaître ces respectables et très bonnes religieuses.

Ici s'achève le récit de sœur Dolara. Nous passons la plume à sœur Pannillini, qui nous résumera les événements des années suivantes, jusqu'à nos jours.

CHAPITRE II.

Les personnes. [1]

I. — **Mère sœur Maria Paracciani.** Son nom de Baptême était Anna Maria,

Elle était fille de seigneur Rutilio et de Dame Maria Paracciani.

C'est à l'âge de 16 ans qu'elle revêtit l'habit dominicain, le 28 mars 1744, sous la présidence du cardinal Lucini.

Elle devint Procureuse en 1776, Sous-Prieure en 1778, Prieure en 1780, en 1788, en 1790, tant la communauté avait confiance en ses vertus et en son intelligence. Elle traçait ainsi la voie à l'admirable Prieure Livia Paracciani, qui gouverna la communauté pendant la révolution.

Elle mourut à Santa Caterina, chassée de son propre couvent, le 10 janvier 1800, et y fut ensevelie.

II. — **Mère Sœur Maria Girolama Serra.** Elle s'appelait Maria Camilla dans le monde.

C'est le 10 mars 1730 qu'elle fut admise à la sainte vêture, n'ayant encore que 14 ans d'âge.

Elle était Procureuse en 1766.

Elle eut elle aussi à subir la violence qui l'expulsa de son cloître bien-aimé, en 1798.

Elle trépassa pieusement dans le monastère de Santa Caterina, le 6 avril 1800, et elle y reçut encore l'hospitalité de la tombe.

III. — **Sœur Vittoria Petrucci, converse.** A ce qu'il semble, elle fit sa vestition religieuse eu 1757 : mais on ignore le jour.

Elle s'appelait Laura dans le monde, et elle avait 21 ans lors de sa vêture.

Elle partit pour le ciel le 10 janvier 1801.

IV. — **Mère sœur Amante Maria Puntelli.** Dans le monde, elle

---

1 Ces notices sont dues dans leur ensemble à Sœur Tommasa Angelica Pannillini.

C'est le 3 juillet 1734, qu'à l'âge de 13 ans, sous la présidence du Cardinal Altieri, elle fut admise à l'habit religieux.

Elle mourut saintement le 6 janvier 1802, dans sa 81e année d'âge, et sa 68e de vie religieuse.

En 1764 et 1778, elle apparaît comme Procureuse, d'une bonté et d'un sens pratiqne apprécié par toute la communauté.

V. — **Sœur Teresa Maria Doria.** Durant les siècles passés, les plus illustres familles romaines honoraient à l'envi de leurs noms notre monastère. Cette noble émulation ne cessa point durant les époques plus voisines de nous.

La sœur que nous venons de nommer, avec sa sœur Maria Eletta dont nous parlerons plus tard, et beaucoup d'autres qui les suivirent le démontrent clairement.

Sœur Teresa s'était appelée Donna Violante, dans le monde.

Elle était fille du prince Don Andrea Doria et de noble Dame Eleonora Caraffa.

Elle entra avec sa sœur le 10 novembre 1768, pour y faire son éducation. Elle avait alors 11 ans.

Elle reçut la Confirmation le 17 août des mains du Cardinal Panfili.

Ayant achevé son éducation, elle demanda à revêtir l'habit dominicain, ce qui lui fut accordé le 16 septembre 1781, sous la présidence du Cardinal Colonna, Vicaire de Sa Sainteté.

Elle choisit le nom de Teresa Maria.

Sa profession eut lieu le 19 septembre 1782, entre les mains du R.me P. Migliavacca, Commissaire du Saint-Office et Vicaire du couvent.

Sa sœur la suivit bientôt, comme nous dirons plus loin.

Toutes deux ensemble, sans se soucier des humaines grandeurs, elles travaillèrent à l'envi à l'œuvre de leur sanctification. Elles étaient heureuses dans l'exercice de l'humilité, elles pratiquèrent la pauvreté la plus rigide, la plus stricte que l'on puisse imaginer, ne se réservant même pas pour elles-mêmes ces petites facilités que permet la vie religieuse, sans préjudice pour les vœux.

Elles rendirent de grands services au monastère, et leur arrivée y fut une véritable bénédiction du Ciel.

Elles étaient toujours prêtes à subvenir à tous les besoins de la communauté: on aurait dit qu'elles ne respiraient que pour en procurer les avantages.

Elles étaient encore jeunes religieuses, lorsqu'en 1786, les Supérieurs décidèrent de transporter et d'agrandir l'Archive: aussitôt nos sœurs s'offrirent pour en assumer la dépense. On crut encore devoir transformer en garde robe une chambre inutilisable, et les deux sœurs furent là pour offrir ce qu'il fallait.

En 1791, elles renouvelèrent à leurs frais le pavé des quatre dortoirs, et réparèrent la cuisine. Pour rendre le foyer plus commode et en même temps plus économique, Son Excellence le prince Don Andrea Doria, leur frère, fit venir de Florence à Rome le célèbre ingénieur Quinquernel, qui remporta à son départ l'approbation générale pour son travail.

Enfin, l'an 1800, alors qu'on réorganisait le monastère, elles firent renouveler à leurs frais le pavé du tour, et exécuter d'autres travaux encore pour la commodité de la Tourière, de la Camerlingue et de la Procureuse.

Sœur Teresa Maria ne vécut que 20 ans en religion. Une longue et pénible infirmité, qu'elle supporta avec une admirable résignation, l'enleva à la terre et à l'affection de ses sœurs, le 18 avril 1802.

Elle n'avait encore que 43 ans d'âge, étant née le 4 décembre 1758.

VI. — **Sœur Raimonda Colombini, converse.** Elle reçut au Baptême le nom d'Artemia.

A l'âge de 25 ans, elle fut admise à la vestition religieuse le 25 février 1764, en présence du P. M. Alessandro Boli, Confesseur.

Sa mort arriva le 2 mai 1802. Elle avait atteint ses 74 ans d'âge passés au service de Dieu.

VII. — **Mère sœur Maria Costanza Cavalieri.** Elle revêtit les livrées dominicaines le 15 mai 1732.

Dans le monde, elle s'était appelée Métilde.

Elle reçut le jour de seigneur Marquis Emilio et de Dame Anna Cavalieri.

Elle avait 17 ans lors de sa vestition religieuse.

Elle fut Prieure en 1774, Procureuse en 1762 et 1782, Sous Prieure en 1768: toutes charges qui supposent intelligence, dévouement, esprit pratique et bonté.

Elle entra dans sa paix éternelle le 20 janvier 1803, à l'âge de 88 ans dont elle avait passé 71 dans la vie religieuse.

Existence magnifique, si la beauté de la vie consiste à lui donner Dieu pour objet!

VIII. — **Sœur Metilde Vasconi, converse.** Elle était fille d'Andrea et de Marianna Vasconi.

Elle reçut l'habit religieux en 1755, à l'âge de 24 ans.

Elle mourut le 20 décembre 1803, ayant atteint sa 72e année d'âge et de vertu.

IX. — **Sœur Vincenza Buffalini.** Ses parents furent Domenico et Agata Buffalini.

Elle reçut l'habit religieux le jour du saint Nom de Marie, en 1778, en présence du P. M. Vincenzo Ricci.

Elle prononça ses vœux solennels le 26 septembre 1779.

A l'époque de la suppression, cette pauvre sœur souffrit de troubles d'esprit, et on la plaça convenablement dans une maison spéciale où l'on pouvait la surveiller sans dérangement.

Lorsque nos sœurs rentrèrent dans leurs cloître, on ne crut pas à propos de la réadmettre dans la communauté. Comme en 1806 elle était un peu mieux, elle fut placée, de par un Décret pontifical, parmi les « maestre pie », où elle mourut pieusement le 3 mars 1809.

Le monastère payait 8 écus mensuels pour son entretien.

X. — **Sœur Maria Agnese Magnani.** Elle était la fille de noble Marquis Pietro Magnani et de noble Dame Francesca Piroti.

Au Baptême elle reçut le nom de Laura.

Le 26 avril 1762, elle demanda le vêtement religieux qui lui fut donné par Mère sœur Aurora Celeste Alberici. Elle n'avait alors que 19 ans d'âge. Ce fut le Cardinal Cavalchini qui présida la cérémonie.

L'année suivante, le 15 mai, elle prononça ses vœux solennels entre les mains du P. M. Ricchini, Vicaire du monastère, et Maître du Sacré-Palais.

La période de sa vie que nous connaissons est bien courte: mais c'est précisément cette ressemblance de plus avec son Divin Epoux qui nous la rend encore plus vénérable.

En 1796, on lui imposa la charge du gouvernement qui pour elle peut s'appeler vraiment une très lourde croix, et à double titre. Celui qui a quelque idée de l'histoire de nos temps pourra bien comprendre à quoi nous faisons allusion (la Révolution): mais il

ne pourra jamais se former un jugement exact sur la torture à laquelle fut soumise cette religieuse, s'il n'a quelques notions spéciales sur ce qui regarde notre monastère.

Il suffira de dire que placée à la tête de la communauté, elle dut, par ordre souverain, voir sortir du couvent, 32000 livres d'argenterie, [1] assister à la spoliation complète de tout son monastère; elle fut contrainte d'aliéner à très vil prix de très riches ornements, pour donner du pain à ses filles, au moins pendant quelques jours; et, malgré tous ses efforts, toute son activité, toutes ses sollicitudes pour les soulager le mieux possible, elle les voyait, avec l'angoisse atroce de son cœur, languir, s'étioler gravement, perdre la santé.

Elle avait naturellement le cœur très tendre, et elle aimait profondément toutes ses religieuses. Une fois mise au gouvernement, on aurait dit qu'elle n'avait d'affection que pour elles. Toutes leurs souffrances étaient les siennes. On ne saurait concevoir les brisements de cœur qu'elle éprouva durant les quatre années que dura sa charge. Et toutes ses souffrances auraient été encore tolérables, s'il ne s'en était ajouté une autre plus grande encore, celle de devoir avec sa communauté abandonner le monastère.

Ce coup fatal fut comme une sentence de mort pour nos sœurs, et surtout pour la Prieure qui souffrait chaque souffrance de ses filles bien-aimées.

Les deux années d'exil furent une très douloureuse agonie.

Elle eut la consolation de rentrer dans le saint asile; mais ici encore la joie fut accompagnée d'amertume: deux sœurs manquaient à la communauté, étant mortes durant le séjour à Santa Caterina.

La Prieure fut enfin déchargée du gouvernement; elle n'en resta pas moins au service de la communauté.

Cependant les peines passées et présentes avaient affaibli considérablement sa santé, qui reçut hélas! le coup de grâce durant cette nuit du 22 mars 1812, alors qu'un terrible tremblement de terre démolit une partie du monastère, et causa une indicible épouvante.

Sa dernière maladie apparut grave dès le principe et résista aux remèdes les plus efficaces. Survinrent ensuite des convulsions, des fièvres violentes, qui, en 21 jours, la conduisirent au tombeau.

---

1 Le Pape avait ordonné cette mesure, pour payer l'impôt de guerre à Napoléon.

Elle partit pour un monde meilleur le 11 avril 1812. Elle avait en ce moment 50 ans de vie religieuse, et 69 ans d'âge.

XI. — **Mère sœur Maria Vittoria Caracci.** Elle revêtit l'habit religieux le 18 août 1757, sous la présidence du Cardinal Borghese, à l'âge de 19 ans.

Elle se rendit très utile au monastère, et s'y distingua par la sainteté de sa vie.

Elle rendit spécialement service au chœur comme Chantre.

Elle exerça encore d'autres offices; en 1784, elle était Sous Prieure; en 1786 et 1790, Procureuse.

Dans le monde, elle avait porté le nom de Rosa.

Ses parents furent le noble seigneur Andrea et Dame Diamante Caracci.

Elle reposa dans la paix de Dieu le 28 décembre 1812.

XII. — **Mère sœur Giacinta Domenica de Bourbon.** Ici le traducteur abrégera très considérablement la notice écrite par sœur Tommasa Angelica Pannilini, soit parce que sœur Anna Vittoria Dolara nous a parlé longuement de cette sœur dans son récit, soit parce que sœur Pannilini ne fait guères que reproduire ce dernier.

Elle était fille de Ferdinand Ier de Bourbon et de Marie Amélie, Archiduchesse d'Autriche.

Elle naquit le 7 septembre 1777, et reçut au Baptême les dix noms de Carlotta - Maria - Ferdinanda - Teresa - Anna - Giuseppa Giovanna - Lodovica - Vincenza - Rosalia.

Son parrain fut Ferdinand, Roi des deux Siciles, et sa maraine Maria Carolina, femme de Ferdinand.

Ses précepteurs développèrent excellemment son bon caractère, son intelligence et sa piété.

A 16 ans elle commença à annoncer son intention de se faire Dominicaine, et à s'appeler sœur Giacinta Domenica.

Pendant quatre années on éprouva sa volonté, et comme elle persévérait, on la plaça à titre d'essai chez les Dominicaines de San Domenico à Parme. Après dix mois d'épreuves elle fut admise à la vestition le 11 avril 1797.

Pour réaliser une vie plus exactement observante, elle obtint de son père la construction d'un couvent à Colorno, où elle se transporta, le 27 septembre 1798, avec des sœurs venues de divers couvents supprimés. Dès le lendemain, elle y fit sa profession solennelle, et malgré ses protestations, on la nomma Prieure.

En 1805, elle fut expulsée de Colorno, et, sur l'avis du Pape, elle choisit comme domicile le monastère de San Domenico e Sisto, où elle arriva le 19 juin de cette année, avec deux sœurs de chœur et une sœur converse qui voulurent l'accompagner.

Elle voulut donner son aumône dotale et celle de ses compagnes: 2000 écus pour elle, et 2500 écus pour ses compagnes, soit 1000 écus pour chaque sœur de chœur et 500 pour une sœur converse, auxquels elle en ajouta 500 autres pour une seconde sœur converse qui vint la rejoindre un peu plus tard.

Mais bientôt ses ressources furent supprimées avec la souveraineté des siens: elle put prendre sur elle d'en parler au général Miollis, qui se fit honneur en lui obtenant à Paris une pension viagère de 30,000 frs, [1] payable par échéances mensuelles.

Avec ses ressources, elle faisait du bien à sa communauté, donnait des pensions à des religieuses exilées et pauvres, à des religieux sans ressources: pour elle-même elle pratiquait la pauvreté jusqu'au scrupule, consignant aux Supérieurs toutes les aumônes qui lui arrivaient.

Aussi, en 1812 fut-elle nommée Procureuse du monastère. Elle se montra fort exacte dans l'accomplissement des devoirs de sa charge, allant jusqu'à vérifier elle-même les poids et mesures des fournisseurs.

Elle s'ingénia à procurer au monastère des reliques insignes, de la vraie Croix, de saint Dominique, de saint Thomas d'Aquin et d'autres saints encore.

Lorsque sa belle-sœur la Reine d'Etrurie fut enfermée dans le monastère de San Domenico e Sisto, elle se prodigua, malgré une santé déjà affaiblie, pour lui adoucir la captivité. Elle voulut en particulier se charger de l'éducation de sa petite nièce, se faisant aider par la docte sœur Anna Vittoria Dolara,

Cependant, sa santé allait s'affaiblissant. Malgré tous les soins, elle mourut presqu'inopinément le 6 avril 1813.

Sa vie fut pour tous une grande édification, et sa mort pour tous une grande douleur.

---

1 Le journal l'*Écho de Paris* du 16 octobre 1910, dans son article *Nouvelles d'il y a cent ans* (16 octobre 1810) rappelle en effet ce qui suit : « Par décret impérial. Il est accordé une pension viagère de 30000 frs à Madame Hyacinthe Dominique de Bourbon, religieuse dans le couvent de Saint-Dominique à Rome Cette pension sera inscrite au Trésor public, avec jouissance, à compter du 22 juin 1810 ».

On se piqua véritablement d'un peu de générosité par cette restitution.

Ses funérailles furent une manifestation solennelle de piété et de vénération.

Dans le testament qu'elle dut faire selon la loi, on ne trouva que des intentions de bienfaisance et de piété.

Elle laissa en particulier 2000 écus, qui servirent pour la célébration de messes annuelles et pour l'entretien du luminaire dans l'église.

XIII. — **Sœur Amalia Teresa Anguissola.** Cette religieuse naquit de parents nobles à Piacenza, le 17 mai 1781, et elle revêtit l'habit dominicain dans le monastère des SS. Giacinto e Liborio de Colorno, le 11 septembre 1800.

Elle prononça ses vœux solennels l'année suivante, le 12 du même mois.

Nous n'avons pas de renseignements détaillés sur sa vie. On sait seulement qu'elle fut l'une de ces âmes que le Seigneur a remplies de l'esprit de pénitence. Elle avait été atteinte au côté de cruelles douleurs: elle ne les fit pas connaître, jusqu'au jour où la Prieure, la Mère Paracciani, devina ses souffrances.

On lui ordonna de se mettre au lit: elle obéit. On appela le médecin qui de suite déclara le cas désespéré.

La maladie dura 29 jours, et une très violente fièvre s'y était ajoutée.

Elle reçut les derniers Sacrements et expira avec sa pleine connaissance et une parfaite résignation, le 21 décembre 1813, à l'âge de 32 ans.

Toutes les religieuses la pleurèrent vivement, parce que toutes l'aimaient tendrement, à cause de sa vie exemplaire et de la candeur de son âme.

XIV. — **Mère sœur Giuseppa Zucconi.** Elle revêtit l'habit religieux en 1757, le 22 mars, sous la présidence du Cardinal Paolucci. Elle comptait alors 19 ans d'âge.

Dans le monde, elle avait porté le nom d'Anna Maria.

Elle était la sœur de sœur Maria Teresa rencontrée ailleurs.

Elle rendit de grands services à sa communauté, par l'exercice fidèle des charges qu'on lui confia.

En 1784, elle est Procureuse; en 1788, Sous Prieure; en 1792, Prieure; en 1794, elle est confirmée dans cette charge. En 1796, elle est de nouveau Sous Prieure, et en 1798, Procureuse.

Son existence fut admirablement remplie.

Elle mourut le 17 août, 1814, âgée de 62 ans.

XV. — **Sœur Maria Domenica Barberini.** Cette sœur fut pour San Domenico e Sisto un autre présent de la prédilection Divine.

Elle revêtit les livrées dominicaines le 13 avril 1806, dans une cérémonie très solennelle que présida le Cardinal Litta.

Nous n'avons pas à dire qu'elle fut de famille illustre: son nom est assez célèbre pour qu'on n'ait nul besoin de le louer pour le faire connaître.

Les parents de la nouvelle candidate étaient Don Carlo Mario et Donna Giustina, Princes de Palestrina.

Dans le monde la jeune fille s'était appelée Clelia.

Encore enfant, elle avait fait son éducation dans notre monastère, et, depuis cette époque, elle avait nourri et conservé une grande affection pour le cloître et l'institut dominicain: ce qui justifie toujours en faveur de l'Ordre de plus chères et de plus grandes espérances.

Elle prononça ses vœux solennels le 5 mai de l'année suivante: sacrifice qui fut vite accepté et vite accompli

La jeune religieuse en effet fut toujours de santé faible: mais elle cacha ses graves et sérieuses souffrances sous le manteau d'une vertueuse indifférence, et par un ardent désir de souffrir. A la fin, elle fut vaincue par le violence du mal, et elle dut céder.

Après une vie de douleur et de mérite, après être restée longtemps clouée sur son lit de souffrance, elle arriva enfin au moment tant désiré qui devait l'unir éternellement à son Dieu. Ce fut le 31 décembre 1814.

Toute la communauté resta plongée dans un deuil profond.

La maladie déclarée de la phtisie avait duré 16 mois: en réalité elle avait commencé deux ou trois mois plus tôt.

Une lettre anonyme, mais contemporaine des faits, conservée à l'Archive de San Domenico e Sisto, écrite sans doute par la Prieure, contient des détails édifiants, que le traducteur ajoute ici au récit de sœur Pannilini.

« Cette bonne sœur n'a vécu que huit ans en religion. Elle y entra avec une grande ferveur. Tout son bonheur était l'oraison, à laquelle elle s'appliquait presque sans relâche, et la rigueur de l'abstinence et autres mortifications, à ce point que l'obéissance pouvait seule obtenir quelque modération.

« Sans cesse, elle insinuait son désir de mourir. Un jour, toutes les religieuses s'affligeaient de la perte d'une autre jeune sœur, et elle s'en affligeait elle-même. Toutefois elle ne put s'empêcher

de dire : « Est-elle heureuse ! » et cela avec l'expression d'un désir si intense, que ces mots firent une profonde impression chez celle qui l'entendit.

« Quand le mal se fut déclaré, jamais on ne la vit triste, jamais on ne l'entendit se plaindre, jamais elle ne chercha de soulagement ; c'est à peine si on obtenait qu'elle nous dit ce qu'elle éprouvait.

« Elle vécut dans cet état durant plus de seize mois, presque toujours alitée, ne se levant que peu d'heures, quand elle souffrait moins...

« Elle aimait beaucoup à rester seule, afin de pouvoir faire oraison.

« C'était pour tout dire en un mot, une très bonne jeune sœur.

« Sa mort a correspondu à sa vie. Elle en accepta la nouvelle avec une tranquillité et une indifférence parfaite.

« Elle reçut les Sacrements, et lorsqu'ensuite le Confesseur lui demandait si rien ne l'inquiétait plus, elle répondit toujours négativement...

« Les deux derniers jours, elle ne sentait plus, ne pouvait plus parler: elle conservait néanmoins la même gaîté...

« Voilà ce qu'on a vu et ce qu'on peut dire. On en dirait bien plus, si elle avait fait connaître ses sentiments: mais elle parlait très peu, et cherchait à se cacher le plus possible ».

XVI. — **Sœur Maria Teresa Pericoli.** Cette sœur était venue du monastère de l'Umiltà : elle ne passa à San Domenico e Sisto qu'en 1814, quand il fut décidé que ce monastère ne serait pas rétabli.

Elle entra le 12 septembre.

Sa pieuse mort survint le 17 janvier 1817.

XVII. — **Sœur Chiara Maria Gaetani.** Elle était la sœur de sœur Anna Costanza Gaetani, signalée ailleurs. Sa famille était de la plus illustre noblesse romaine.

Dans le monde elle porta le nom de Vincenza.

Elle fut admise à la vestition le 10 août 1783, sous la présidence du Cardinal Antonelli.

Elle prononça ses vœux le 11 août de l'année suivante, entre les mains du R.me P. Migliavacca.

Une longue et pénible maladie la rendit longtemps inhabile à servir la communauté.

Elle mourut dans le baiser du Seigneur le 4 février 1817, à l'âge de 54 ans.

XVIII. — **Sœur Lucia Simone, converse.** Elle vint à San Domenico e Sisto le 14 juin 1815, du couvent de Marino fondé par sœur Isabella Colonna de notre monastère et atteint par la loi de suppression.

Après une longue maladie très patiemment supportée, elle mourut le 9 février 1817.

XIX. — **Sœur Maria Coltellacci, converse.** Elle reçut le jour de Giovanni et Anna Maria Coltellacci.

En divers documents on lit: Coltellani; c'est l'opinion reçue qu'il faut lire Coltellacci.

C'est en 1777, à l'âge de 26 ans, qu'elle revêtit l'habit religieux, en présence du P. Bizzoni, Confesseur.

Elle fit profession le 9 juin 1778.

Sa sainte mort arriva le 27 avril 1817.

XX. — **Sœur Maria Leonora Stable.** Cette religieuse était de l'Adoration Perpétuelle du Saint-Sacrement de Marseille.

Chassée de son monastère, elle vint à Rome et fut destinée à San Domenico e Sisto: mais pour ne pas la séparer d'une sœur à elle qui était destinée à la Maddalena, il fut établi que tout en habitant ce dernier couvent, elle serait entretenue par notre communauté, qui payait la somme de 60 écus par an.

A la suppression du monastère de la Maddalena, la Mère de Bourbon s'offrit à payer sa pension, et elle passa à San Domenico e Sisto, où elle vécut toujours heureuse.

Quand on rétablit le monastère de la Maddalena, elle préféra n'y pas retourner et mourir parmi nous.

Sa mort arriva après une courte maladie, le 4 mai 1817.

XXI. — **Sœur Angela Altobelli, converse.** Ses parents furent Agostino et Agata Altobelli, qui au Baptême lui donnèrent le nom de Agata.

Elle célébra sa vestition religieuse à l'âge de 25 ans, en 1757.

Elle alla recevoir la récompense de ses longs mérites, le 22 février 1818, comptant alors 86 ans d'âge.

XXII. — **Mère sœur Maria Serafina Cerri.** Au Baptême on la nomma Isabella.

Elle était la fille de noble seigneur Bernardino Cerri.

Sa vestition religieuse eut lieu le 19 juin 1770, sous la présidence du Cardinal Panfili.

Elle n'était alors âgée que de 18 ans.

Le 24 du même mois, l'année suivante, elle fit sa profession solennelle.

En 1792, elle est nommée Sous Prieure, et en 1794, Procureuse.

Elle entra dans l'autre vie le 29 avril 1818.

XXIII. — **Mère sœur Maria Teresa Zucconi.** Son père était le noble chevalier Giuseppe, et sa mère Dame Anna Zucconi.

A l'âge de 16 ans, elle revêtit les livrées de saint Dominique, le 3 septembre 1752, sous la présidence du Cardinal Portocarrero.

En 1780, elle fut nommée Procureuse; en 1786, Prieure; en 1790, Sous Prieure.

Une telle confiance, dans une communauté de religieuses cloîtrées, où les charges se donnent selon vote des sœurs, qui se voient de si près et se connaissent si bien, et toujours justifiée chez celles qui la méritent et la conquièrent.

Sœur Teresa Zucconi quitta ce monde le 11 juin 1818, à l'âge de 82 ans, ayant traversé avec fidélité et courage toute la période révolutionnaire.

XXIV. — **Sœur Maria Giovanna Bussali.** Elle fut la fidèle et incomparable compagne de Mère sœur Giacinta Domenica de Bourbon.

Elle naquit à Rovigo, d'une famille noble, le 27 septembre 1768.

Elle se rendit à San Rocco de Ferrare, pour y revêtir l'habit dominicain, et elle eut la consolation de le recevoir le 17 août 1790.

L'année suivante, le même jour, elle émit sa profession solennelle.

Mais de cruels événements interrompirent la paix de sa solitude. Chassée de son asile aimé, elle passa à Colorno, et là elle partagea les joies et les angoisses de l'auguste fondatrice de ce monastère.

L'amitié et la confiance dont elle fut honorée par celle-ci forment son plus bel éloge. Sœur Giacinta Domenica étant si fervente, si désireuse de la perfection, ne pouvait aimer que la perfection.

Lorsqu'elle passa à San Domenico e Sisto, elle avait 37 ans.

Nous ne connaissons aucune particularité de son séjour parmi les nôtres.

Une longue et douloureuse infirmité la conduisit au terme, le 30 juillet 1818.

Elle n'avait pas encore 50 ans accomplis.

XXV. — **Sœur Rosa Lodovica Lodi.** Cette religieuse avait appartenu au monastère de Sale, en Piémont. Lors de la suppression, elle passa dans celui de l'Umiltà à Rome, où les sœurs de San Domenico e Sisto payaient pour son entretien 60 écus par an.

Lorsque le monastère de l'Umiltà fut supprimé à son tour, en 1810, elle passa à San Domenico e Sisto, où elle mourut le 24 décembre 1819, âgée de 67 ans.

XXVI. — **Mère sœur Marianna Cerri.** Elle s'appelait Barbara dans le monde, et était la sœur de sœur Serafina, que nous retrouvons ailleurs.

Elle célébra sa vestition le 18 avril 1773, ayant alors 20 ans, sous la présidence du Cardinal Colonna, Vicaire de Sa Sainteté.

Elle émit ses vœux solennels le 8 mai 1774.

En 1800, elle était Sous Prieure; en 1802, Procureuse.

Nous n'avons malheureusement pas d'autres particularités à signaler.

XXVII. — **Sœur Girolama Genoveffa Paoletti.** Cette religieuse était de famille romaine, mais elle avait revêtu l'habit dominicain dans le monastère de Sant' Agnese de Rieti.

Chassée de son cloître, elle revint dans son pays.

Lorsqu'on rétablit son couvent, elle se trouvait déjà accablée par les années et incapable de supporter les fatigues d'un voyage. Sur la recommandation de Mgr Mocozzo, Secrétaire de la Congrégation des Evêques et Réguliers, elle fut reçue dans notte monastère, où elle entra le 3 juin 1815.

Elle rendit bientôt son âme à Dieu, après une courte maladie, le 22 octobre 1820, à l'âge de 86 ans.

XXVIII. — **Mère sœur Maria Emilia Fantaguzzi.** Cette digne religieuse naquit à Cesena.

Elle était un peu parente du Pape Pie VII.

Elle revêtit les devises dominicaines au monastère de Saint-Pierre-Martyr, à Bologne, le 9 mai 1774, et elle y fit profession le 15 du même mois de l'année suivante.

Quand elle passa au couvent de San Domenico e Sisto, elle avait 46 ans.

Elle arriva en habits séculiers avec deux compagnes qui avaient vécu avec elle dans une maison particulière. C'était le soir du 20 octobre 1802.

Le matin suivant, sans autre formalité, les trois reprirent les livrées dominicaines. Après la messe conventuelle, le R.me P. M. Gaddi, Vicaire Général de l'Ordre, fit un discours analogue aux circonstances, puis bénit leurs scapulaires.

Notre religieuse était la nièce de Mgr Locatelli, évêque de Spoleto, élevé à la pourpre sacrée le 17 janvier 1803. La communauté, en cette circonstance, pour témoigner de son respect envers l'illustre Prince de l'Eglise, et montrer sa sincère affection pour la nouvelle sœur, fit une illumination convenable dans la cour extérieure deux soirs de suite.

Tout le temps que sœur Emilia passa dans le nouveau cloître que lui avait assigné la Providence, elle montra avec une évidence indiscutable combien profonds était son esprit religieux et son amour des observances régulières.

On la considéra toujours comme un modèle de vie monastique.

Elle exerça divers offices, car elle était à la fois et très capable et très zélée.

Elle mourut Sous Prieure le 3 mai 1822, à l'âge de 67 ans.

XXIX. — **Sœur Maria Eletta Doria.** Nous connaissons déjà un peu cette excellente religieuse, pour l'avoir rencontrée avec sa sœur Teresa Maria.

Dans le monde elle s'appelait Donna Olimpia.

A l'âge de 9 ans elle entra avec elle le 10 novembre 1768, pour y faire son éducation; puis, l'ayant achevée, elle demanda les livrées dominicaines, qui lui furent données le 23 février 1783, sous la présidence du Cardinal Colonna, Vicaire de Sa Sainteté.

Elle fit sa profession solennelle le 23 février, 1784.

Durant sa vie religieuse, son grand souci fut d'oublier le nom qu'elle portait et de pratiquer avec une générosité sans limites les vertus les plus humbles et les plus simples. On reconnut vite son mérite autour d'elle, et en 1800, le 17 juin, avant même qu'elle fût comptée au nombre des Mères, elle fut élue Prieure par la communauté.

D'une part, elle était heureuse de se voir rendue à son couvent, où la communauté était rentrée depuis peu de jours: mais

d'autre part le lourd fardeau qu'on lui imposait lui remplissait le cœur d'inquiétudes.

Cette peine augmenta considérablement, lorsque vers la fin des deux années de son priorat, elle perdit sa sœur bien-aimée: ce coup lui fut encore plus douloureux à raison de la situation où elle se trouvait.

En 1802, elle fut confirmée dans ses fonctions, jusqu'en mai 1804, époque où fut élue Prieure la Mère Livia Paracciani.

Elle fut nommée alors Sous Prieure, et conservée dans ces fonctions jusqu'en 1817. A cette date, elle fut réélue Prieure à l'unanimité, et elle fut encore confirmée en 1819 et en 1821.

Elle ne termina pas cette dernière période de deux années. Elle fut assaillie par la mort bien plus que par la maladie.

Atteinte du choléra, elle passa en 24 heures dans son autre vie, pour y recevoir la récompense de ses admirables vertus.

Elle quitta la terre le 15 mai 1822.

Sœur Maria Eletta Doria avait alors 65 ans d'âge, moins quelques mois, étant née le 5 septembre 1757.

XXX. — **Sœur Emilia Scagnardi, converse.** Elle s'appelait Angela dans le monde, et elle était la fille de Giovanni et Ortensia Scagnardi.

C'est à l'âge de 25 ans qu'elle revêtit l'habit religieux, l'an 1770, en présence du P. Domenico Doria, Confesseur.

Elle fit sa profession le 8 avril 1771.

Elle partit pour la patrie bienheureuse le 13 janvier 1823.

XXXI. — **Mère sœur Serafina Monti.** Le monastère de Sant' Agnese de Bologne avait demandé quatre religieuses à notre monastère pour sa fondation: il lui en rendit deux, lors de sa destruction.

Celles-ci n'eurent pas la réputation de sainteté comparable à celle laissée par leurs aînées: mais elles possédèrent aussi ces vertus qui constituent la perfection des âmes consacrées à Dieu.

Leur entrée dans notre monastère eut lieu le 16 mai 1823. Elles furent accueillies avec affection par leurs nouvelles sœurs, à qui elles apportèrent des dons précieux, et entr'autres un beau calice d'argent, avec des bas-reliefs dorés, un reliquaire d'argent avec deux dents du Patriarche saint Dominique, et un autre en filigranes, avec une relique insigne de sainte Agnès Vierge et Martyre, le Bréviaire de saint Dominique, une aube magnifique,

et enfin une urne de bois doré, avec les deux têtes des BB.ses Cecilia et Amata, qui partirent de San Sisto pour la fondation de Sant'Agnese de Bologne, et des ossements de la B.se Diana, fondatrice de ce monastère.

La Mère sœur Maria Serafina, lors de son arrivée à San Domenico e Sisto, était complètement aveugle, et comptait 69 ans d'âge.

Les jours qu'elle dut passer dans le monde, après la suppression de son couvent, furent des jours de larmes et de deuil, et elle n'eut qu'un seul désir, elle ne demandait à Dieu qu'une seule grâce, celle de terminer ses jours dans une maison à lui consacrée, sous la Règle de saint Dominique.

Il semble que le Seigneur se soit complu à entendre les sollicitations de sa fidèle et fervente épouse, et qu'il voulut les exaucer d'une façon singulière.

Le lendemain de son entrée à San Domenico, elle alla se reposer un peu après le dîner. En montant sur son lit, un pied lui manqua; elle tomba à terre et se heurta si violemment à la tête, qu'elle resta privée de toute connaissance, et mourut après une agonie de trois heures.

Durant ce court espace de temps, elle ne put recevoir que le Sacrement de l'Extrême-Onction. Elle n'était pas en état de recevoir le saint Viatique: mais elle avait fait sa confession le matin même.

Elle avait eu soin de se trouver prête à chaque instant, pour recevoir le Maître.

XXXII. — **Sœur Colomba Cafattini, converse.** Au Baptême elle reçut le nom de Maria Geltrude, que lui donnèrent ses parents, Clemente et Teresa Cafattini.

A l'âge de 29 ans, en 1786, elle revêtit le costume dominicain, en présence du P. Bettini, Confesseur.

Le 30 septembre de l'année suivante, elle fit sa profession religieuse.

La mort l'enleva à ses sœurs le 1er juin 1823; elle était âgée de 61 ans.

XXXIII. — **Mère sœur Maria Angelica Olgiati.** Le souvenir des vertus et de la bonté de cette religieuse restera toujours vivant dans notre monastère.

Elle s'y trouva à l'aube de sa vie, puisqu'elle y entra pour

achever son éducation, les premiers jours de septembre de 1784.

Bien disposée comme elle était, elle ne tarda pas à s'affectionner à l'état religieux, et à vouloir en porter les livrées.

Elle obtint de réaliser ses désirs le 25 juin 1786, sous la présidence du Cardinal Zelada.

Elle échangea alors son nom d'Eleonora reçu au Baptême, contre celui de sœur Maria Angelica. Elle avait alors 20 ans.

Bien que ce premier pas fut un grand bonheur pour la jeune Olgiati, la fonction qu'elle accomplit le 2 juillet de l'année suivante fut encore bien plus chère à son cœur ardent: c'est alors qu'elle prononça ses vœux solennels, et se consacra irrévocablement à Jésus-Christ, qui faisait toutes les délices et tout l'amour de son âme.

A l'occasion de sa profession, elle donna à l'église une peinture avec cadre doré, représentant saint Vincent Ferrier, pour qui elle avait une dévotion particulière.

A la pureté de son âme, qui justifiait son nom d'Angelica, elle joignait une sagesse, une prudence, qui la rendaient le charme, la plus douce complaisance de ses Supérieures, de ses compagnes et de ses inférieures.

Elle dirigea quelque temps le noviciat, à la grande satisfaction de la communauté, et à l'avantage des disciples.

Une maladie de poitrine l'arracha à la vie avant le temps.

Elle partit pour le Ciel dans la matinée du 8 septembre 1823. Elle était âgée de 57 ans.

Le deuil de toute la communauté fut plus grand qu'on ne saurait l'exprimer.

XXXIV. — **Sœur Rosa Sensini, converse.** Dans le monde, elle s'appela Innocenza.

Elle était née de Pietro et d'Antonia Sensini.

C'est le 4 avril 1782, à l'âge de 22 ans, qu'elle revêtit l'habit religieux, en présence du P. Tomei, Confesseur du monastère.

Elle mourut dans la paix du Seigneur le 16 janvier 1824, à l'âge de 64 ans.

XXXV. — **Sœur Gesualda Moglie.** Elle vint du couvent de l'Umiltà à San Domenico en 1810, lors de la suppression de son couvent.

A la suite d'une chûte, elle resta quelque temps incapable de rendre service à la communauté.

porta le nom d'Elisa Angela, que lui donnèrent au Baptême ses parents, nobles seigneurs Venuto et Dame Angela Puntelli.

Elle mourut après une courte maladie, le 25 août 1824.

XXXVI. — **Sœur Maria Agnese Sacripanti.** La jeune Caterina, fille du noble marquis Filippo Sacripanti et de noble Dame Pandolfina Campagnacci Marefoschi, fit l'éducation de sa première jeunesse dans notre monastère. Mais ayant manifesté l'intention de s'y faire religieuse, elle en fut enlevée brusquement par sa mère, qui, après l'avoir gardée quelque temps auprès d'elle, la plaça dans la noble maison de Tor de' Specchi. [1]

La jeune fille restait inébranlable dans sa vocation, que déjà elle avait affirmée, avant son départ, et, par un raisonnement fort sagace, elle demanda l'autorisation d'assister à la profession de sœur Maria Caterina Campello, sa compagne d'éducation à San Domenico e Sisto. L'autorisation lui fut accordée, avec le privilège d'assister à la fonction dans le chœur intérieur.

La cérémonie terminée, elle déclara qu'elle ne voulait plus sortir de son cher monastère. A cette énergique résolution, ses parents ne surent plus qu'opposer.

Elle commença immédiatement sa probation.

C'est le 16 novembre 1817 que furent couronnées ses ambitions, et qu'elle revêtit enfin la bure dominicaine tant désirée.

Elle la reçut des mains du R.^{me} P. Gaddi, et prit le nom de sœur Maria Agnese.

Entre les mains du même religieux elle prononça ses vœux solennels l'année suivante, le 22 du même mois.

Ce fut une religieuse très intelligente et très instruite, et en plus, riche d'un bel ensemble de vertus religieuses.

En 1822, on descendit de son tabernacle la miraculeuse Vierge de saint Luc. Notre sœur, qui était peintre assez habile, en fit une copie qui se conserve encore dans notre monastère: et c'est assurément la reproduction la plus exacte qui en ait été faite.

Après un début si rare, la terre, croirait-on, ne fut plus digne de la posséder, et elle fut soustraite par la mort aux espérances du monastère le 1er février 1825, à l'âge de 33 ans, comme elle l'avait demandé instamment au Seigneur.

---

1 C'est un monastère fondé par sainte Françoise Romaine, où se retiraient souvent des personnes appartenant à la noblesse.

XXXVII. — **Sœur Angela Pace, converse.** Cette sœur naquit à Olevano, de Francesco Pace et de Angela Mastropietro, le 7 janvier 1806.

On lui donna aux Fonts Baptismaux les noms de Felice Margherita Geltrude.

Le 13 février 1827, elle fut admise à la vestition en présence du P. M. Mauro Reggio, Confesseur ordinaire.

Elle fut un ange de nom et de réalité.

Elle ne tarda pas à être mûre pour le Ciel, où elle s'envola le 13 novembre de cette même année 1827, après quatre mois de maladie.

Selon le privilège de l'Ordre, elle put faire sa profession avant de mourir, mettant dans cet acte toutes les générosités de son âme, dont elle ne put rien rétracter.

XXXVIII. — **Mère sœur Maria Giuseppa Dionisi.** C'était une noble véronaise, qui revêtit l'habit dominicain dans un couvent de l'Ordre en son pays. Elle fut contrainte d'abandonner son cher monastère, comme tant d'autres infortunées.

Elle vécut dans le monde jusqu'au retour de la paix: mais ne voyant pas ressusciter son couvent, elle demanda son admission dans le nôtre, où elle entra le 24 mai 1816.

Elle fut une religieuse de sainte vie, très amie du silence et de la solitude.

Elle mourut à l'âge de 77 ans, le 27 septembre 1829.

XXXIX. — **Sœur Maria Margherita Sampieri.** Cette sœur, dépouillée de son habit religieux par ordre du gouvernement français, rentra dans sa maison paternelle, mais conserva pour son couvent la plus profonde dévotion.

XL. — **Sœur Anna Bernardina, converse.** Elle avait fait profession chez les Dominicaines de Marino: puis, expulsée par la loi de suppression, elle se réfugia à San Domenico e Sisto le 14 juin 1815.

Elle y mourut pieusement le 14 février 1831, âgée de 56 ans.

XLI. — **Mère sœur Maria Colomba Bernardini.** Elle avait reçu l'habit dominicain dans le monastère de l'Umiltà, d'où elle passa à San Domenico e Sisto en 1810, lors de la suppression de son couvent.

Dans sa nouvelle communauté, elle fut admise parmi les Mères du Conseil, vers 1830.

Ce fut une religieuse de grand cœur.

Elle mourut d'apoplexie le 26 février 1831.

XLII. — **Mère sœur Maria Livia Paracciani.** [1] Cette religieuse doit être considérée comme l'un de ces présents que la Providence fait aux monastères, à raison de leurs vertus passées, et pour l'accroissement de celles-ci dans l'avenir.

Elle revêtit les couleurs dominicaines le 10 janvier 1798, sous la présidence du Cardinal Corsini.

Elle était fille du noble Chevalier Angelo et de Dame Clarice Paracciani.

Elle conserva en religion son nom de Baptême, en y ajoutant celui de Maria, commun à toutes les religieuses, en témoignage de la spéciale dévotion qu'elles professent envers la Mère de Dieu.

Elle prononça ses vœux solennels l'année suivante, le 23 du même mois de janvier. La Prieure, Mère sœur Maria Eleonora Piroti, se trouvant malade, elle fut remplacée à la cérémonie par la Sous Prieure, qui était précisément sœur Maria Clementina Paracciani, la tante de la candidate, que nous retrouvons ailleurs. La cérémonie en dut revêtir un caractère de plus tendre et émouvante affection.

Une fois entrée dans la vie régulière, sœur Maria Livia eut à s'occuper de diverses fonctions pour le bien de la communauté, et elle montra aussitôt, à un rare degré, de grandes vertus et de grands talents, avec un amour absolu pour son monastère.

Ceci est l'âme et la vie de toute activité religieuse : sans cela, la science la plus sublime est insuffisante.

Elle nourrit cet amour en elle depuis son enfance, car elle était entrée dans le monastère, pour son éducation, n'ayant que trois ans d'âge, et elle n'en était sortie qu'autant qu'il fallait pour démontrer sa vocation.

Cet amour grandit encore avec les années, puis sanctifié par des liens encore plus sacrés, il devint amour parfait : un amour

---

1 Bien que cette sainte religieuse nous soit déjà largement connue par le récit de sœur Dolara, dans le premier chapitre de ce Livre, nous reproduisons pourtant la biographie écrite par sœur Tommasa Angelica Pannilini, parce qu'elle nous montre surtout la personnalité même de notre religieuse. *(Traducteur).*

que nulle langue humaine ne saurait décrire, que peut comprendre seulement celui qui l'éprouve, et qui donne sur la terre un avant-goût de cet amour parfait et pur dont jouiront les âmes dans le Ciel.

Les religieuses, témoins des belles dispositions de sœur Maria Livia, ne tardèrent pas à la mettre sur le chandelier. En 1800 elle est Procureuse; en 1802, Sous Prieure. Cette lueur de paix qui avait brillé à l'horizon de l'Eglise et des Etats allait s'éteindre, et des jours critiques et douloureux se préparaient pour tout le monde, surtout pour les religieuses.

Le Seigneur qui dispose admirablement toutes choses avait préparé pour notre monastère une religieuse qui à tous points de vue se pouvait comparer à ses plus illustres devancières, telles que sœur Anfrosina Peruschi, sœur Costanza d'Alì, sœur Battista Frangipani. Il inspira donc aux sœurs la pensée d'en profiter, dès qu'elles le pourraient. Et en effet, lorsque fut achevée la seconde période de deux ans du gouvernement de sœur Eletta Doria, elles élurent sœur Maria Livia. C'était le 1er mai 1804.

L'élue répondit pleinement à l'attente de ses sœurs devenues désormais ses filles. Celles-ci voulurent qu'elle restât à leur tête de longues années, et ne consentirent, et avec quel regret! à la délivrer après la période des deux années qui s'achevait en 1817, que pour condescendre à ses instances réitérées, et avec l'espoir qu'elle déposerait la croix un instant pour la reprendre ensuite avec une vigueur plus grande.

Tout éloge est insuffisant pour le mérite de cette vertueuse Mère. Sa prudence dans les conseils, sa maturité dans les résolutions, son zèle pour l'observance régulière, sa charité pour les religieuses ses filles, dont elle prévenait les besoins, consolait les peines; son affabilité ou sa sévérité selon les circonstances, lui conciliaient le respect et la vénération, et, ce qui plus importe, l'amour de toutes. Toutes la considéraient comme la plus tendre des mères, toutes se reposaient avec confiance et sécurité dans son cœur.

Et tout ce qu'on pourrait dire pour démontrer son courage invincible, son infatigable activité, la fermeté de son esprit, serait au-dessous de la réalité. Qu'il nous suffise de savoir qu'elle lutta avec une incomparable énergie contre les événements les plus terribles, restant privée de tous les Supérieurs, de tout appui humain, au milieu de ses tribulations. Le P. Merenda, Vicaire du monastère, le Souverain Pontife, le P. Raynaud, Confesseur, le P. Airen-

ti, le P. Molineri: tous ces protecteurs lui furent enlevés par l'exil ou par la mort.

On redoutait une nouvelle expulsion du monastère, dont tous les biens avaient été confisqués, et les moyens restreints de subsistence fournis par le gouvernement ne suffisaient pas aux besoins de la communauté. C'était un accroissement constant de soucis, d'angoisses, de douleurs pour la pauvre Prieure.

Et cependant, elle portait sa lourde croix avec une admirable désinvolture, avec une force d'âme vraiment digne d'une épouse du Crucifié.

Une telle énergie ne saurait nous surprendre, puisque notre sœur la puisait à la source éternelle des grâces, dans l'oraison assidue qui fut toujours son étude principale. Elle ne pouvait pas, avec les graves soucis qui l'assaillaient sans relâche, donner le long du jour tout le temps qu'elle aurait voulu consacrer à ce saint exercice, pour satisfaire l'ardeur de son cœur: elle dérobait au sommeil des heures entières pour les employer à satisfaire son âme devant le Saint Sacrement. Elle conserva cette habitude jusqu'à la fin de sa vie, puisqu'elle ne mourut pas de maladie, mais en travaillant pour la communauté.

Et en effet, après avoir gouverné son monastère pendant treize années consécutives, à la pleine satisfaction non pas seulement de ses religieuses, mais encore de toutes les autres religieuses qui pendant le régime du gouvernement français, furent réunies à San Domenico e Sisto, elle fut délivrée de la lourde charge: mais on lui en imposa une autre non moins laborieuse et difficile, celle de Procureuse. Elle dut ainsi, non moins que durant son priorat faire usage de tous ses talents et de toute sa sagacité.

Elle travailla sept ans dans cet office, c'est-à-dire jusqu'au 1er mai 1824, jour où de nouveau elle fut appelée au gouvernement de la communauté, pour deux autres périodes consécutives de deux années.

En 1828, elle revint à ses fonctions de Procureuse et elle y resta jusqu'à sa mort.

La mort, hélas! avançait effectivement à grands pas, quoique à la sourdine. On peut dire que pour la communauté elle fut imprévue, tant à cause des circonstances qu'à raison de l'amour que toutes les sœurs portaient à une personne qu'elles auraient voulu voir toujours sur la terre.

Depuis quelque temps sœur Maria Livia souffrait d'un vice

organique qu'elle avait supporté d'abord avec la plus grande indifférence. En juillet 1831 il commença à lui devenir plus incommode, et la sœur dut enfin se résigner à prendre quelques soins, à s'épargner quelques fatigues: elle ne cessa pourtant pas d'exercer son office, et même en ce jour fatal du 26 juillet, où elle resta victime d'un assaut plus violent, avant que le mal ne l'étreignit, elle avait passé quelques heures à traiter les affaires de sa charge.

Un coup si inattendu sema la désolation dans le monastère. La douleur d'une telle perte, l'amour que les sœurs lui portaient étaient si vifs, que celles-ci ne pouvaient les garder pour elles seules, et les communiquaient aux personnes qui approchaient de la communauté.

La mémoire de sœur Maria Livia Paracciani est restée chère et vénérée jusqu'à nos jours, comme elle le fut au premier moment qui suivit sa mort.

Lorsqu'elle s'en alla recevoir la récompense de ses vertus et de ses fatigues, elle avait 72 ans d'âge: mais elle conservait une telle vigueur de forces intellectuelles, et même physiques, qu'elle aurait pu s'attendre à une vie encore bien plus longue.

XLIII. — **Mère sœur Rosa Maria Caucci.** Son nom séculier était Maria.

Elle avait reçu le jour de noble Marquis Giuseppe et de Dame Laudomia Caucci.

Elle fut élevée dans notre monastère, mais on ne sait pas d'une façon précise quand elle y entra pour la première fois. On sait seulement qu'elle en sortit le 31 mai 1787, et qu'elle y rentra comme postulante le 9 septembre 1788.

C'est le 1er juin 1789, sous la présidence du Cardinal Valenti Gonzaga, et à l'âge de 19 ans, qu'elle célébra sa vestition religieuse.

Le 25 juin 1790, elle fit sa profession entre les mains du P. Merigo, Provincial de Lombardie.

En 1824 et en 1826 elle était Maîtresse des novices: charge qui donne une grande idée de sa piété et de son jugement.

Elle fut également Sous Prieure, sans que nous sachions à quelle époque.

Elle prit son vol vers le Ciel le 5 mars 1832.

XLIV. — **Mère sœur Maria Maddalena Benedetti.** Cette sœur endossa les livrées dominicaines dans notre monastère, le 2 juillet 1793.

Dans le monde elle s'était appelée Barbara.

Elle était née de seigneur Isidoro et de Dame Giulia Benedetti.

A sa vestition présida le Cardinal Stefano Borgia. Elle avait alors 26 ans.

Sa profession eut lieu le 2 juillet 1794.

Elle ne tarda pas à se rendre remarquable par ses vertus.

Elle fut une religieuse de grande oraison, très zélée pour les observances régulières, pour la discipline austère.

Elle fut durant sa vie un honneur pour sa communauté.

Elle exerça divers offices, en particulier celui de Sous Chantre et de Sous Prieure.

En 1828 elle était Maîtresse des novices.

A la mort de la Mère Doria elle fut désignée pour lui succéder dans le priorat.

En 1832, elle fut pour la dernière fois et pour peu de temps Sous Prieure.

Elle fut frappée d'un coup d'apoplexie qui la priva immédiatement de la parole, et lui enleva le sentiment dans tout le côté gauche du corps.

Elle ne survécut que sept jours: mais sans rien perdre de sa connaissance.

Elle entra dans son éternité le 10 octobre de cette même année, étant âgée de 64 ans.

XLV. — **Sœur Rosa Vincenza Rossi.** Comme sœur Lodovica Lodi dont nous avons parlé, elle avait été admise à l'habit dominicain dans le monastère de Sale en Piémont, puis, lors de la suppression de ce couvent, elle s'était réfugiée dans celui de l'Umiltà à Rome. Ce dernier étant supprimé en 1810, elle se retira dans notre monastère, qui d'ailleurs avait subvenu jusqu'alors à son entretien, dans le couvent de l'Umiltà, par une pension de 60 écus annuels. Sa confiance en Dieu au sein de toutes les épreuves avait été inaltérable.

XLVI. — **Sœur Caterina Cuccioni, converse.** Dans le monde elle porta le nom de Maria Francesca.

Elle était la fille de Giuseppe et de Flaminia Cuccioni.

Elle célébra sa vestition à l'âge de 21 ans, le 26 avril 1775, et elle fit sa profession le 26 août de l'année suivante.

Elle souffrit d'une longue infirmité, qu'elle supporta toujours avec le plus grand mérite.

Elle expira saintement le 16 janvier 1833, à l'âge de 79 ans.

XLVII. — **Sœur Domenica Pompa, converse.** Elle fut admise à la vêture religieuse le 3 mars 1816, en présence du P. Coppini, Confesseur.

Elle s'était appelée Vittoria dans le monde, et ses parents étaient Giovanni Battista Pompa et Maria Grazia Martini, de Montefortino.

Au moment de sa vestition elle avait déjà 32 ans.

Elle fit sa profession solennelle le 23 mars 1817.

Elle mourut pieusement le 16 janvier 1833, à l'âge de 49 ans.

XLVIII. — **Sœur Emilia Atanasi, converse.** Elle venait du couvent de l'Umiltà. Celui-ci étant supprimé en 1810, elle se réfugia à San Domenico, où elle mourut pieusement le 17 janvier 1833, étouffée par un catarrhe, à l'âge de 82 ans.

XLIX. — **Mère sœur Marianna Fargna.** Cette vénérable Mère était fille de noble Marquis Nicolò Fargna et de Dame Giulia Sinibaldi.

Elle vint au monde le 23 septembre 1751.

Au Baptême elle reçut les noms de Anna Maddalena Lutgarda Giovacchina.

Elle revêtit l'habit religieux dans le monastère de Santa Lucia de Gubbio, où elle fut même Prieure.

Les Supérieurs lui confièrent la réforme de divers monastères, et elle y réussit à la pleine satisfaction de tous.

Lorsque son monastère fut supprimé, elle désira venir dans le nôtre: mais il fut impossible de la recevoir, à cause du grand nombre de personnes qui déjà encombraient absolument le local. Sœur Marianna se fixa dans une maison de sa famille à Città delle Pieve.

En 1814. notre monastère fut désencombré par le départ de toutes les religieuses qui s'y étaient réfugiées, et on put recevoir la Mère Fargna.

Elle entra le 26 novembre de la même année. Ses religieuses qui cherchaient à rétablir le monastère de Gubbio, l'avaient réclamée ardemment parmi elles, et elle n'aurait pas hésité à les contenter si elles avaient voulu lui faire une promesse. Elle voulait l'assurance qu'on ne la chargerait plus du gouvernement, dont elle

connaissait par expérience les responsabilités devant Dieu, devant le monde et pour sa propre âme.

Ses filles étant persuadées que son amour pour elles serait plus fort qu'un refus, n'eurent pas le cœur de lui promettre une chose que dans les circonstances elles n'auraient pu maintenir. C'est alors que sœur Marianna s'adressa de nouveau à San Domenico e Sisto, où elle avait une parente très rapprochée dans la Mère sœur Angelica Olgiati, dont nous avons parlé précédemment.

On ne saurait dire avec quelle cordialité elle fut reçue par nos Sœurs, qui s'estimaient très heureuses d'acquérir une personne d'un tel mérite.

Sa conduite dans son nouveau couvent fut on ne peut plus exemplaire. Nos Sœurs virent de leurs yeux ce qu'elles avaient entendu raconter de ses talents, de son esprit religieux, de ses vertus. Elles comprirent combien avaient raison ses anciennes filles de la vouloir comme leur Mère.

Elle supporta avec la plus parfaite résignation une longue cécité, qui lui rendit impossible la récitation de l'Office divin: cependant, comme elle jouissait d'une santé discrète, malgré son grand âge, elle n'omit jamais d'assister au chœur, où elle récitait ce qu'elle savait de mémoire se contentant d'écouter le reste.

Après une maladie de 57 jours, elle quitta ce monde âgée de 82 ans, le 8 mars 1833, pleurée par toute la communauté qui utilisait largement ses conseils.

L. — **Sœur Maddalena Maria Morillo.** Cette religieuse naquit à Bilbao dans la Biscaye, province d'Espagne.

Elle revêtit l'habit dominicain dans le monastère de Sant' Anna de Villa de Elario, le 21 juin 1815.

Elle fit sa profession l'année suivante, le 23 du même mois, entre les mains du P. Francesco Zuloaga.

La sœur, chassée de son asile par les révolutions politiques, vint à Rome, demanda son admission dans notre monastère et y entra le 2 octobre 1824.

Atteinte de la poitrine, elle y mourut saintement le 12 février 1835.

LI. — **Mère sœur Aurea Costanza Caetani.** Donna Maria Caetani, car tel était le nom que cette religieuse avait reçu au Baptême, revêtit l'habit dominicain sous la présidence du Cardinal Visconti, le 20 avril 1779, dans toute la fraîcheur de ses 18 ans,

L'année suivante, le 22 du même mois, elle fit sa profession solennelle.

Elle se rendit recommandable par ses vertus religieuses, en particulier par sa force d'âme. C'est grâce à cette énergie qu'elle fut comme le bras droit de la Mère Prieure Paracciani, qui pendant la période douloureuse de l'invasion française, l'avait toujours à ses côtés, chaque fois qu'elle devait se rencontrer avec les despotiques oppresseurs. Le Seigneur qui prédestine toutes choses selon la loi de sa volonté, avait donné à notre sœur Aurea Costanza un extérieur qui s'accordait parfaitement avec l'intérieur; sa présence en imposait dès la première apparition.

Elle ne montra pas moins de force à supporter les nombreuses et graves incommodités qu'elle eut à souffrir durant sa jeunesse, conséquence funeste des angoisses et amertumes qu'elle avait dû traverser avec les autres sœurs.

En 1822, en 1828, en 1832 et enfin en 1834 elle fut élue Sous Prieure.

Elle rendit son âme à son Dieu le 16 octobre 1835, après une maladie de 10 mois qu'elle souffrit avec une patience, une résignation et une édification admirables.

LII. — **Mère sœur Teresa Maria Monti.** Elle était venue à San Domenico e Sisto du monastère de Sant' Agnese de Bologne, avec sa sœur Maria Serafina, dont nous avons parlé, en même temps que d'elle-même.

Après la mort inattendue de sa sœur tant aimée, elle se trouva délivrée de tout lien du côté de la terre et se donna toute entière au service de son Dieu. Sa conduite, son attitude, son langage faisaient deviner en elle une âme toute ardente pour le bien, une religieuse de rare vertu et sainteté.

On lui confia la charge si grave de Maîtresse des novices: elle s'en acquitta avec exactitude et vigilance, avec un parfait esprit d'observance régulière.

Elle supporta avec une patience exemplaire une maladie continuelle d'estomac, qui ne lui permettait de prendre que très peu de nourriture, et très rarement, et très limitée pour la qualité.

Malgré ces graves incommodités, jamais elle ne se dispensa des exercices quotidiens de la communauté, et elle les suivait très rigoureusement.

Son mal augmenta avec les années, et elle arriva au terme

de ses jours le 13 août 1837, étant âgée d'ailleurs de 71 ans, dont elle avait passé 14 à San Domenico e Sisto.

LIII. — **Sœur Maria Maddalena Vitelleschi.** La croix qui est le triomphe glorieux de l'Homme-Dieu, la part choisie des âmes consacrées à lui, n'a jamais cessé d'être la compagne inséparable de nos Sœurs, même aux époques de plus grande prospérité. Elles ne devaient pas oublier que la croix est indispensable à quiconque veut entrer dans la gloire que nous a méritée notre Divin Sauveur Jésus-Christ.

La religieuse dont nous allons parler fut l'instrument dont se servit le Seigneur pour renouveler dans notre communauté le calice d'amertume.

Elle avait passé sa première jeunesse chez nous et y avait fait son éducation.

Elle voulut revêtir les livrées dominicaines. Avec la permission préalable de ses parents, le Marquis Pietro Vitelleschi et la Marquise Maddalena Ricci, elle put réaliser son désir le 27 octobre 1833, sous la présidence du Cardinal Zurla, Vicaire de Sa Sainteté.

Elle ajouta à son nom de Maria reçu au Baptême, celui de Maddalena.

Elle fit sa profession l'année suivante, le 28 du même mois, entre les mains du R.^{me} P. Olivieri.

C'était une jeune fille de grand talent, d'esprit éveillé, de santé robuste, de noble et illustre famille romaine, et, ce qui importe plus encore, d'une vocation éprouvée. Elle était pour les Sœurs un sujet de belles et légitimes espérances. On ne voit pas ce qu'il aurait fallu ajouter de plus pour conclure qu'elles avaient fait dans la jeune Vitelleschi une précieuse acquisition, et d'avoir assuré au monastère un appui solide.

Hélas! combien les conseils de Dieu diffèrent de ceux des hommes! En un moment s'évanouirent tous ces beaux rêves! Le choléra qui sévissait à Rome en 1837 brisa dans sa plus belle floraison cette plante nouvelle.

Sœur Maria Maddalena, le 2 septembre, fut saisie d'une légère indisposition. Le médecin appelé déclara ne rien trouver de plus que ce qui apparaissait à l'extérieur: mais pendant la nuit le mal se manifesta clairement. Il n'y avait plus de remède, et en peu d'heures elle succomba.

Quelle fut la douleur de la communauté à ce coup inattendu, nul ne saurait l'exprimer. Et elle s'accrut encore lorsqu'on apprit que par ordre supérieur, le cadavre devrait être transporté au cimetière de « San Lorenzo fuori le Mura ». A ces deux coups, le deuil et l'angoisse de la communauté atteignit le comble.

Il fallut pourtant se résigner.

On prit toutes les précautions voulues pour assurer la restitution du cadavre, une fois que le péril aurait cessé.

On le mit dans un cercueil soigneusement préparé : puis eut lieu la seconde séparation.

Sur le cercueil, on grava l'inscription suivante : HIC JACET CORPUS SORORIS MARIÆ MAGDALENÆ DE MARCHIONIBUS VITELLESCHI, ROMANÆ, RELIGIOSÆ PROFESSÆ VEN. MONASTERII SS. DOMINICI ET SIXTI DE URBE. QUÆ OBIIT DIE 3 7BRIS A. 1837, ÆTATIS SUÆ XXIII.

Au bout d'une année, la Mère Prieure, sœur Maria Luigia Balboni, au nom de toute la communauté, fit supplier le Cardinal Odescalchi, Vicaire de Sa Sainteté, d'autoriser la réintégration du cadavre de la sœur bien-aimée. Le Cardinal Vicaire renvoya la supplique, avec une forte recommandation, au Cardinal Gamberini, Préfet de la Consulta Sanitaria. Ce dernier, après avoir fait examiner la supplique en pleine congrégation répondit par lettre au Cardinal Vicaire que les religieuses étaient libres d'exhumer les restes de leur sœur, mais que l'exhumation aurait lieu en décembre.

Et effectivement, avec une nouvelle autorisation du Cardinal Della Porta, successeur au Cardinal Odescalchi, le 28 décembre 1838, la cérémonie eut lieu avec toutes les convenances, et la chère sœur fut placée dans la sépulture du monastère, à la grande consolation de toute la communauté, qui n'ayant pu en jouir dans la vie voulait au moins conserver ses restes mortels.

LIV. — **Mère sœur Luisa Teresa Pignoni.** Elle fut compagne de sœur Emilia Fantaguzzi, dont nous avons parlé plus haut : elle fut sa compagne de vocation, d'exil, d'amour invincible pour les vertus de la vie religieuse.

Elle fut elle aussi admise à la vêture religieuse à Bologne sa patrie, dans le monastère de Saint-Pierre-Martyr, le 9 septembre 1787. Le 10 du même mois de l'année suivante elle prononça ses vœux avec toute la ferveur d'une âme qui se donne véritablement à Dieu.

Expulsée de son monastère, elle n'eut pas de paix tant qu'elle ne se fut pas réfugiée dans un autre asile, où elle pourrait servir le Seigneur qu'elle avait choisi comme l'unique bien de son âme.

Ses désirs furent réalisés le jour où elle fut admise à San Domenico. Elle avait alors 38 ans d'âge.

Elle vécut le reste de ses jours dans l'exercice constant des vertus religieuses, dans l'accomplissement assidu et exact des offices que lui confia l'obéissance.

Elle souffrit d'une longue et douloureuse hydropisie, qui la conduisit à la tombe et au Ciel, le 27 septembre 1837, à l'âge de 73 ans, pendant qu'elle exerçait la charge de Sous Prieure.

LV. — **Mère sœur Rosa Caterina Riccioli.** Elle était de Viterbe et avait reçu l'habit religieux dans le monastère de l'Umiltà.

Après la suppression de ce dernier elle passa à Santa Caterina, avec sa Prieure, sœur Teresa dont il est question ailleurs.

Lorsque le couvent de Santa Caterina fut supprimé à son tour, elle s'installa dans une maison particulière, jusqu'au 1er octobre 1814.

C'est ce jour-là qu'elle fit son entrée à San Domenico e Sisto.

Ce fut une religieuse de grande piété et observance.

Vers 1830, elle fut admise parmi les Mères du Conseil.

Elle mourut d'une maladie de poitrine, le 26 octobre 1837, étant arrivée à l'âge de 80 ans.

LVI. — **Sœur Vittoria Canterani, converse.** Elle était la troisième des trois sœurs converses qui en 1810, cherchèrent un refuge à San Domenico.

Sœur Vittoria était de Gallicano.

Elle fut subitement atteinte d'un coup de paralysie qui lui enleva immédiatement la parole, et, après trois jours, la vie elle-même.

Elle entra dans son repos éternel le 7 décembre 1837.

LVII. — **Mère sœur Maria Luisa Serlupi.** Elle fut la première fleur qui après dix ans de pénible stérilité, germa dans notre monastère, réjouit d'une indicible consolation ces saintes murailles, et essuya tant de larmes qu'y avait fait verser l'amour et l'intérêt de la religion.

Cette noble jeune fille fut reçue par nos religieuses comme une compensation que la bonté du Seigneur leur accordait pour les douloureux sacrifices qu'elles avaient faits peu auparavant.

Elle était d'une illustre et considérable famille romaine, de la famille des marquis Serlupi : fille du Marquis Domenico Serlupi Crescenzi, et de Dame Caterina Collicola. Sa vocation était éprouvée : elle avait fait son éducation dans nos saintes murailles. On ne pouvait souhaiter rien de plus, pour la considérer comme un présent du Ciel.

Le 21 avril 1805, fut le jour où elle revêtit les livrées dominicaines, sous la présidence du Cardinal Roverella, Dataire de Sa Sainteté. Elle fut accompagnée par Donna Margherita Colonna, Duchesse de Zagarolo.

Elle échangea son nom de Marianna contre celui de sœur Maria Luigia.

L'année suivante, le 22 du même mois elle fit sa profession solennelle.

Elle fut toujours une religieuse très active, d'un très grand zèle et d'une discipline rigoureuse.

Pendant 14 ans elle exerça le laborieux office de Procureuse; elle fut encore Camerlingue et Sous Prieure.

C'est durant cette dernière charge qu'elle fut surprise par une paralysie générale, qui, au bout de 43 jours la réduisit à l'extrémité.

Elle s'en alla à Dieu le 18 mars 1838, à l'âge de 51 ans, laissant un souvenir fait d'affection et de vénération.

LVIII. — **Sœur Teresa Fioretti, converse.** Dans le monde, elle s'appelait Sylvia.

Elle était fille de Giovan Battista et de Francesca Fioretti, de Genzano.

Elle était dans le monastère depuis le 29 mars 1801, lorsque le 8 avril 1804, elle revêtit le costume dominicain, en présence du P. M. Zoppi.

Elle avait alors 21 ans.

Le 16 du même mois de l'année suivante elle fit sa profession solennelle.

Elle mourut d'une hydropisie de poitrine saintement supportée, le 26 avril 1838, à l'âge de 50 ans.

LIX. — **Mère sœur Maria Giacinta Piccolomini.** Elle porta dans le monde le nom de Prudenza.

Elle était fille du Baron Pietro et de Dame Laura Piccolomini.

C'est à l'âge de 20 ans, le 8 octobre 1793, qu'elle fit sa ves-

tition dominicaine, sous la présidence du Cardinal Duc d'York. Le 9 novembre 1794 elle prononça ses vœux solennels.

Dès les débuts de sa vie religieuse elle donna des marques d'une vertu non commune, d'une rare prudence, d'un zèle non moins rare.

Elle souffrit elle aussi les tristesses et les angoisses de ses compagnes avec une très grande résignation, et elle les affronta avec la force qui lui venait de son ardente et constante oraison.

Elle fut Chantre, et elle écrivit beaucoup de livres utiles pour le chœur. A ce labeur elle consacrait de longues heures de ses nuits, ne donnant à son corps qu'un maigre repos.

En 1824, on la fit Procureuse, et en 1826 on la confirma dans ses fonctions.

Le 1er mai 1828 elle fut élue Prieure, et elle dut continuer cette lourde charge jusqu'en 1838, à la satisfaction, à la joie de toute la communauté. Elle aurait dû subir encore ces responsabilités, si la mort impitoyable ne l'avait arrachée à l'affection de ses filles qui l'aimaient profondément.

Sa dernière infirmité fut une hydropisie de poitrine qu'elle avait négligée d'abord par esprit de rigoureuse observance.

Contrainte par le mal, elle s'alita, et pendant ce temps elle finit sa cinquième période de deux ans dans le priorat.

Les religieuses qui voulaient la conserver comme leur Mère, et qui, à raison de la maladie, ne pouvaient l'élire régulièrement la nommèrent Présidente.

Elles ne voyaient pas le péril qui la menaçait, et elles attendaient l'heure de son rétablissement pour réaliser leur désir: mais le Seigneur avait disposé de couronner son épouse, et les espérances de la communauté furent trompées.

Le 24 mai 1838 fut le jour fatal. Elle expira laissant ses filles plongées dans le deuil et les larmes.

Un peintre qui par hasard se trouvait dans l'église à ses funérailles, sur la demande d'une dame qui y assistait, en dessina les traits, et c'est pour ce motif que par un cas presque sans autre exemple, son portrait se trouve dans le monastère.

LX. — **Sœur Lodovica Secondiani, converse.** Dans le monde elle avait porté le nom de Maria Rosa, que lui avaient donné au Baptême ses parents Massimo Secondiani et Anna Rainaldi, de Palombara, dans la Sabina.

C'est à l'âge de 23 ans qu'elle célébra sa vêture religieuse, le 3 mars 1816, en compagnie de sœur Domenica Pompa, converse, rencontrée plus haut. L'année suivante, le 23 mars elle prononça ses vœux solennels.

Elle souffrit pendant trois ans d'un asthme très pénible; puis survint un coup d'apoplexie, qui l'emporta dans son éternité, le 3 juin 1838, alors qu'elle n'avait pas dépassé ses 55 ans d'âge.

LXI. — **Sœur Tommasa Bettazzi, converse.** Au Baptême, ses parents Orazio et Rosa Bettazzi, lui donnèrent le nom de Maria Geltrude.

A l'âge de 23 ans, le 15 mai 1791, elle fut admise à l'habit religieux, en présence du P. M. Giacinto Bocca, Confesseur.

Elle fit sa profession solennelle l'année suivante, le 9 juillet, en présence du Confesseur Bacilotti.

Elle s'en alla à son Dieu le 24 novembre 1839.

LXII. — **Sœur Diana Federici, converse.** Dans le monde elle s'appelait Geltrude, et était fille de Luigi Federici, de Frascati.

Elle reçut l'habit religieux à l'âge de 22 ans, le 23 janvier 1825, en présence du P. M. Cotolengo, Confesseur.

L'année suivante, elle fit sa profession solennelle en présence du P. Reggio, Confesseur.

Elle était riche de nombreuses qualités, et en particulier d'un caractère toujours égal et joyeux.

Elle mourut saintement d'une pneumonie, le 19 janvier 1840, à l'âge de 37 ans.

LXIII. — **Sœur Prima Tiscornia, converse.** Cette sœur fut appelée par la Mère de Bourbon, une année après son arrivée à elle-même, et elle entra à San Domenico le 1er juillet 1806.

Elle avait célébré sa vestition et sa profession à Colorno, nous ne savons à quelle époque précise.

Toute sa vie fut très exemplaire, mais surtout remarquable par la pratique de l'oraison assidue.

Longtemps elle souffrit d'attaques d'épilepsie: malgré toutes les cures, elle ne put s'en délivrer, si ce n'est pour quelques brefs intervalles.

En 1840, une hydropisie de poitrine vint s'ajouter à ces maux, et la conduisit au terme de ses souffrances, le 13 mars 1841.

Elle avait alors 62 ans d'âge, et 39 de profession.

LXIV. — **Mère sœur Maria Caterina Campello.** Après une interruption de dix années, extrêmement douloureuses, on vit refleurir dans notre jardin de San Domenico une nouvelle et tendre plante. Ce fut la noble Comtesse Eleonora Campello de Spoleto, fille du Comte Bernardino Campello et de la Comtesse Maria Beatrice de Bourbon.

Elle fit son éducation dans notre monastère. Sous l'inspiration de la grâce divine, elle demanda son admission à l'habit religieux.

A cette nouvelle, ses parents eurent avant tout la pensée très sage de la reconduire immédiatement à la maison paternelle, pour éprouver convenablement sa vocation. Ils trouvèrent leur fille ferme, solide, bien fondée en raison, et, après quelque temps, ils la rendirent eux-mêmes au cloître qu'elle aimait.

Elle y fit sa probation, puis, le 23 juin 1816, elle revêtit la bure dominicaine, prenant le nom de sœur Maria Caterina. Ce fut le R.^me P. Pio Gaddi, Vicaire Général de l'Ordre, qui présida la cérémonie. C'est lui encore qui reçut ses vœux solennels, le 24 juin de l'année suivante.

La Reine d'Etrurie avec sa fille assista à la cérémonie dans le chœur intérieur.

La vie toute entière de la nouvelle religieuse se résume dans la pratique admirable des vertus qui s'imposaient à elle, en particulier de la charité envers tout le monde, et de l'amour le plus tendre envers ses sœurs.

Pour ce motif on la fit d'abord Maîtresse des novices, puis Sous Prieure, et, en 1840, Prieure du monastère.

Son gouvernement fit les délices de ses filles. Elle étendit de plus en plus les tendresses de son cœur, les vertueuses anxiétés de sa charité. Toutes ses pensées avaient pour but le bien de la communauté, et les soins pour les personnes.

En 1842, elle fut confirmée Prieure pour deux nouvelles années, et, bien qu'à cette époque elle fut déjà sujette à beaucoup d'infirmités, jamais elle n'oublia les devoirs de sa charge. Elle les conserva présents à son esprit, jusque dans sa dernière maladie.

Celle-ci l'éprouva pendant trois mois, puis la malade partit pour le Ciel, afin d'y recevoir la récompense de ses vertus.

Elle n'avait pas eu le temps d'achever son deuxième priorat.

Elle rendit sa belle âme à Dieu le 27 février 1844, à l'âge de 49 ans.

Sa mort fut sereine, tranquille et fervente: preuve manifeste de la sainteté de sa vie et de la sécurité de sa conscience.

Ses filles la pleurèrent amèrement, et lui conservèrent l'amour qu'elle leur avait porté.

LXV. — **Sœur Paola Zumiani, converse.** Elle avait revêtu les devises dominicaines dans un monastère du pays de Vérone.

Chassée de son cloître, elle vécut avec Mère sœur Maria Giuseppa Dionisi dont nous avons parlé, puis entra avec elle dans notre couvent, le 24 mai 1816.

Elle se distingua par son assiduité à l'oraison et dans le service infatiguable de la communauté.

Elle mourut à l'âge de 77 ans, le 28 juillet 1846, après une longue et douloureuse hydropisie, qu'elle supporta avec la plus édifiante résignation.

LXVI. — **Mère sœur Teresa Maria Matteucci.** Cette sainte religieuse revêtit l'habit dominicain en 1821, dans le monastère de Santa Maria Maddalena au Quirinal, dont elle était Prieure en 1839, quand par ordre du Souverain Pontife Grégoire XVI elle dut le voir donner aux Sœurs Sacramentate (Sacramentines) de Turin. Quiconque a du cœur peut facilement comprendre par quelles angoisses elle dut passer pour obéir à un ordre aussi terrible. Sa vertu seule put la soutenir en ces circonstances atroces. [1]

Elle passa à San Domenico e Sisto le soir du 3 août 1839. Tant qu'elle vécut dans son cloître bénit, elle donna des exemples magnifiques de vertu solide et spécialement de profonde humilité et d'une parfaite fidélité à l'oraison.

Une fièvre de 24 heures seulement l'enleva de ce monde, le 21 mars 1847, à l'âge de 66 ans.

Toutes la pleurèrent, et particulièrement ses filles. Dans notre communauté elle occupait la première place après la Mère sœur Maria Rosa Ferrari.

LXVII. — **Sœur Maddalena Vannutelli, converse.** Elle fut l'une des trois sœurs converses qui arrivèrent de Marino à San Sisto le 14 juin 1815, étant expulsées de leur monastère supprimé. Déjà nous avons rencontré sœurs Anna Bernardini, et Lucia Simoni, les deux autres.

---

1 Il est fait ici allusion à l'histoire la plus révoltante que nous ayons jamais lue. Le Pape ne connut pas tout ce qui s'était fait en son nom, contre des femmes sans défense, et quand tout ut fini, il vint en personne s'en expliquer au parloir de Santa Caterina.

Sœur Maddalena se distinguait par son assiduité à l'oraison, son ardeur infatigable au travail, son zèle pour l'accomplissement de tous ses devoirs.

Elle montra combien profonde était sa vertu, en particulier durant la maladie qui précéda sa mort et qui la tortura pendant 15 mois.

Elle fit une mort enviable par son calme et sa tranquillité.

Elle rendit son âme à Dieu le 11 juin 1847, à l'âge de 79 ans.

LIVRE DIXIÈME

1848-1870

CHAPITRE I.

Faits généraux. [1]

En 1848, il y avait juste cinquante ans que les Sœurs de San Domenico e Sisto avaient dû abandonner leur sainte clôture: elles n'auraient jamais imaginé comme possible le retour d'un tel malheur.

Et cependant la révolution revivait avec toutes ses haines et ses impiétés.

La république avait été proclamée dans Rome, Pie IX s'était enfui à Gaëte, et après lui les cardinaux, les prélats, les chefs des Ordres religieux.

Les vainqueurs du jour s'attaquèrent d'abord à l'argent des propriétaires, selon l'habitude. Ils commencèrent par imposer un prêt forcé à tous ceux dont les rentes dépassaient 2000 francs. Les couvents furent donc frappés, et celui de San Domenico e Sisto fut taxé pour 1241 lires.

Nos religieuses ne pouvant débourser une telle somme, en avertirent le Ministre des finances. Celui-ci insista par plusieurs lettres: mais n'obtenant rien, il saisit les locations des fermiers, bien qu'il n'ait pas eu le temps de les extorquer.

Après cette première exigence, on décréta l'inventaire de tous les biens meubles et immeubles appartenant aux corporations religieuses, propriétaires ou mendiantes. Nos Sœurs assayèrent de le différer: mais inutilement.

---

1 Ce chapitre est de sœur Tommasa Angelica quoique un peu abrégé.

Le 2 mars 1849, se présenta un Commissaire de la République, qui l'exigea absolument, et prétendit que la Prieure, en son nom et au nom de toutes les Sœurs, devait jurer qu'il serait fidèle. L'autorité ecclésiastique avait interdit le serment, et la Prieure le refusa. On vit alors entrer de force dans le couvent un commissaire, l'huissier, des témoins, un notaire, chargés de commencer le travail.

Le monastère fit entrer son comptable et quelques amis, qui d'ailleurs furent toujours accompagnés des sœurs Vincenza Olgiati, Camerlingue, et de sœur Anna Teresa Uccelli.

A midi, ils sortirent de la clôture, et il fallut leur donner à dîner au parloir; après quoi ils rentrèrent jusqu'à 5 h. 1/4 pour continuer leur travail. Le lendemain matin, ils revinrent, et achevèrent à peu près l'inventaire du rez-de-chaussée, notant avec détail ce qui appartenait à la communauté et ce qui était mis à l'usage des Sœurs en particulier.

Leur intention était de continuer les jours suivants: mais des événements plus graves se passaient.

Les républicains avaient eu une escarmouche avec les français, non loin de la Porta Cavalleggeri, en attendant l'assaut qui se préparait. Il y eut des blessés, et le Commissaire envoya prendre au monastère des lits et du linge pour les blessés On leur envoya sept lits et même des draps convenables. Ces hommes se montrèrent touchés du procédé charitable, et donnèrent l'espoir qu'on ne molesterait plus les sœurs. Mais la parole de ces gens-là vaut ce qu'ils valent eux-mêmes, et 48 heures après on fit tout le contraire.

Le 4 mai, dans la matinée, on intima aux Sœurs d'abandonner immédiatement leur asile, et l'ordre était irrévocable. Le couvent allait devenir un hôpital militaire.

Combien cet ordre leur brisa le cœur, nulle plume ne saurait le décrire; nulle intelligence peut-être ne saurait le concevoir. Cependant après la première explosion donnée à leur douleur, l'amour même qu'elles avaient pour leur monastère leur donna courage et force pour s'occuper du déménagement, et arracher tout ce qu'elles pourraient à la rapacité des sataniques envahisseurs.

Penser à vider en peu d'heures un vaste local tel que le monastère de San Domenico e Sisto, semble chose impossible: et pourtant nos Sœurs, aidées de leurs amis fidèles du dehors, le réalisèrent. Ce fut d'ailleurs une chance heureuse pour nos Sœurs que la proximité du couvent de Santa Caterina où elles étaient

reléguées, leur facilitât le transport des objets. Tout ce qui avait de la valeur fut sauvé: les ornements de l'église, le linge de la communauté et des religieuses, beaucoup de meubles: mais les provisions de vin, d'huile, de bois, de charbon, disparurent. Le repas même de la communauté, déjà préparé, fut dévoré en un clin d'œil par une foule d'affamés, qui s'introduisit dans la clôture et prit la place des Sœurs.

Toutes les grandes armoires restèrent vides: on ne put transporter à Santa Caterina que les plus petites.

Le Triumvirat, dans un rescrit spécial, avait assuré que le salon « noble », destiné à recevoir le Pape, et l'Archive resteraient intacts et à la disposition des religieuses qui pourraient s'en servir pour y retirer les objets qu'elles ne pourraient emporter immédiatement, et il promettait que tout leur serait envoyé par la suite sur leur demande. Les Sœurs eurent le malheur d'en profiter pour y renfermer ce qui était nécessaire pour les Quarante Heures, en particulier une grande provision de cire et des objets qui auraient trop souffert du transport. Quand elles eurent à réclamer ce qui leur appartenait, un sieur Gentili, surintendant de l'hôpital installé dans notre couvent, demanda le rescrit comme lui appartenant: on le lui remit, puis il nia l'avoir reçu. On recourut au Triumvirat: mais tout fut inutile. L'Archive fut transporté au palais Borromeo. Pour recouvrer le baldaquin, il fallut débourser 50 lires: tout le reste fut perdu.

Revenons à cette fatale journée du 4 mai. Le soir venu, le Capitaine Francesco Fiori, qui surveillait les civiques, ordonna le départ. On ne put trouver qu'une seule voiture, pour transporter les malades en plusieurs voyages. Au second voyage, on transféra la Vierge de saint Luc, le plus grand trésor de notre monastère, dont nos Sœurs ne voulurent jamais se séparer.

Deux infirmes plus faibles furent transférées en chaise à porteurs: on n'avait pu trouver une litière.

Les religieuses s'en allèrent à pieds, sans se rendre bien compte à elles-mêmes comment elles avaient pu franchir le seuil de leur saint asile.

Arrivées à Santa Caterina plus mortes que vives, elles furent de la part de leurs aimables sœurs l'objet de toutes sortes d'attentions et de cordialités. Celles-ci se montrèrent si charitables, pour leurs nouvelles hospitalières, qu'elles se privèrent de leurs

meilleures cellules pour les leur abandonner, et firent tout le possible pour adoucir leur douloureuse situation.

Et ceci était d'autant plus méritoire que les Sœurs de Santa Caterina avaient déjà offert asile aux Dominicaines de l'Annunziata. Le monastère de Santa Caterina abrita alors 119 personnes: ses 36 religieuses, avec 4 personnes de service; les 35 religieuses de l'Annunziata, avec 2 personnes de service; enfin les 40 religieuses de San Domenico e Sisto, 21 choristes et 19 converses, plus 2 postulantes.

Chaque sœur occupait la place que la règle lui assignait.

La Prieure de Santa Caterina était d'une manière générale reconnue comme la Supérieure de toutes: en pratique cependant chaque communauté dépendait de sa Prieure. On avait la conviction que les violences de l'impiété ne sont jamais durables.

Le 5 mai, lendemain de l'expulsion, on transporta à San Domenico e Sisto l'hôpital de San Giovanni. Ce fut une nouvelle douleur pour nos sœurs, parce que pour adapter le local à sa nouvelle destination, il fallut abattre des murs, arracher des grilles, etc., et de leur asile elles entendaient les coups de pique et de marteau qui ravageaient leur domicile.

Le 8, ordre fut donné aux confesseurs d'abandonner leur maison, contiguë au monastère, parce qu'on devait y loger les médecins de l'hôpital. Les confesseurs durent se loger ailleurs, comme ils purent, et bientôt se cacher, pour échapper au péril de mort qui les menaçait: ce fut une force de moins pour les communautés.

Cependant la République ne s'arrêta pas là: elle annonçait emphatiquement qu'elle allait ouvrir les cloîtres et briser les vœux religieux.

Et en effet, le 19 mai se présentèrent à Santa Caterina trois commissaires, qui, par ordre du gouvernement firent venir toutes les religieuses à la porte de la clôture. L'un d'eux prononça alors un long discours, qu'un autre rendit intelligible pour tout le monde en disant ouvertement que le gouvernement ne les reconnaissait plus comme religieuses, mais simplement comme citoyennes, que par suite si quelqu'une voulait sortir, elle le pouvait, et qu'enfin il déclarait ouvertes les portes du monastère. A ce discours, les pauvres religieuses, qu'épouvantait chacune de ces visites, reprirent un peu de souffle, et toutes crièrent: Personne! personne! Une sœur prenant en main le crucifix qu'elle portait sur elle, le montra à ces forcenés. Un coup de foudre, ou l'apparition d'une

horde ennemie n'aurait pu épouvanter à ce point les promoteurs de la manifestation: effrayés par le courage de ces âmes qu'ils appelaient faibles ou égarées, ils s'enfuirent en confusion plus vite que l'éclair.

Cependant, les 28 et 29 juin, les Français ouvrirent une brêche à la Porta San Pancrazio, qu'ils occupèrent dans la matinée du 30; le 3 juillet, ils s'emparèrent de la Porta del Popolo, et le Général Oudinot, en tête d'une partie de son armée, entra dans Rome, qu'il traversa par le Corso, au milieu de la foule ivre de joie. Le 15, on chanta un *Te Deum* à Saint-Pierre, et le drapeau pontifical, so-solennellement hissé, fut salué de 100 coups de canon et du son de toutes les cloches de Rome.

Nos religieuses crurent arrivé le moment pour elles de rentrer dans leur monastère, et il fut résolu que le 19, de grand matin, un certain nombre, neuf en tout, le tenteraient. Cette idée ne fut pas désapprouvée au Vicariat, et elle fut mise à exécution: mais l'ennemi était encore dans la place, et il recourut à son arme la meilleure, la calomnie, pour éloigner les Sœurs. On répandit le bruit qu'elles avaient maltraité les infirmières, qu'elles voulaient servir elles-mêmes les malades, qu'elles s'étaient promenées dans le cloître avec des carabiniers. Pour mettre fin à ces dires ridicules, le Vice-Gerente ordonna à nos Sœurs de rentrer à Santa Caterina: ce que, à leur grande douleur, elles firent dès le 30 juillet, à 3 heures après minuit.

L'épreuve n'était pas finie. Le Général Oudinot trouva lui aussi que le monastère était adapté pour un hôpital: il fit donc savoir à la Prieure résidant à Santa Caterina, que son monastère était placé sous la protection de la France, et qu'aussitôt qu'on n'en aurait plus besoin pour les soldats, on le restituerait intégralement. Ce fut naturellement une douleur ajoutée aux autres.

C'est alors, le 6 septembre 1849, qu'on fit rétablir à l'entrée les armes du Pape et de l'Ordre, que les républicains avaient rasées.

Les finances furent réorganisées. Elles perdirent comme tout le monde le 35 pour 100 sur leur papier républicain, mais elles purent faire rentrer les fermages et les locations convenablement.

Enfin, durant les derniers jours de décembre, le général français annonça qu'on allait rendre d'abord aux Sœurs le dortoir de leur couvent qui regarde Santa Maria Maggiore, avec le chœur, l'église et la sacristie intérieure. Il fit prendre les plus scrupuleuses mesures pour l'établissement de la clôture, et y employa un

grand nombre d'ouvriers pour hâter les travaux. Neuf religieuses purent s'y installer dès le 24 janvier 1850: l'humidité des travaux récents empêcha la communauté d'y rentrer en même temps toute entière. On réoccupa de la sorte cette même partie du monastère qu'habitèrent d'abord les Sœurs venues de San Sisto Vecchio, en 1575.

La cérémonie du retour fut touchante.

Dès 6 heures du matin, les Sœurs désignées quittèrent, le cœur très ému, le cloître hospitalier de Santa Caterina, et se rendirent à San Domenico e Sisto. Le Vicaire Général de l'Ordre, le P. M. Tommaso Cipolletti, les attendait sur la porte, et les bénit avec l'eau sainte l'une après l'autre. Elles se rendirent au chœur, où elles placèrent sur l'autel, le crâne de saint Dominique, rapporté par elles; puis elles récitèrent Prime, et le R.me P. Vicaire célébra la messe, leur distribua l'Eucharistie, après quoi on chanta un solennel *Te Deum* d'actions de grâces.

Dès le 5 février les travaux furent assez avancés pour permettre le retour de onze autres religieuses: elles partirent dès le matin en carrosses fermés, et dans le dernier se trouvait la Prieure et la Vierge de saint Luc. Le cérémonial de leur retour fut le même que pour les premières, sauf les oraisons ajoutées en l'honneur de la Vierge.

Le soir, trois sœurs infirmes y rentrèrent à leur tour.

Le 25 février, le 22 mars d'autres religieuses rentrèrent dans leur couvent; les dix dernières ne firent leur retour que le 23 octobre, après seize mois d'absence. La joie fut complète, bien que les Sœurs fussent fort à l'étroit, et contraintes d'habiter jusqu'à trois par cellule: car on ne leur avait restitué encore qu'un seul bras de leur cloître.

Cinq manquèrent à l'appel et ne goûtèrent pas la joie du retour après avoir éprouvé les angoisses du départ: elles étaient mortes à Santa Caterina entre le 21 mai 1849 et le 4 juillet 1850, comme nous dirons bientôt dans leurs biographies.

Rentrée dans son couvent, la communauté commença par renouveler les emplois et les charges, conformément à la Règle.

On mit ensuite la main à la restauration de l'église, qui avait souffert durant cette période de trouble et de désordre. On raffraîchit les stucs et les dorures, quand la chose fut nécessaire, on retoucha les peintures de l'abside, et les tableaux du Rosaire et de saint Dominique; on nettoya les marbres et les pilastres. Il fallut

songer également au pavé. On le construisit en « bardiglio », avec un contour de « rossolevante », et, entre les autels de grands disques en « porto venere », ainsi que les bandes autour des gradins des autels. Toutes ces réparations comportèrent une dépense totale de 4316 lires.

Elles eurent à cœur de faire refleurir le culte divin dans leur église. On y célébra des neuvaines lors du retour de Pie IX, on fit exécuter à Faenza une statue de saint Dominique, que l'on exposait pour ses solennités, on fit donner chaque année son panégyrique pour sa fête, parce que cela ne se faisait alors dans aucune église de Rome. Elles célébrèrent avec grande pompe les centenaires de saint Pierre Martyr, de sainte Catherine de Sienne; elles augmentèrent les dépenses pour les solennités du Saint Sacrement. On célébrait des fêtes en l'honneur de la Vierge de saint Luc, pour la création des cardinaux de l'Ordre, et ainsi de suite.

Une grande joie vint récompenser cette fidélité à toute épreuve. Elles avaient fait des instances auprès du général français pour obtenir la restitution du dortoir situé au midi, parce qu'on était violemment à l'étroit dans le local occupé, les religieuses n'ayant pas la liberté si désirable de la cellule. Le général le leur accorda avec les chambres du priorat, la chapelle des reliques, le réfectoire, le four, et plus tard six autres cellules.

On y entra le 23 mars 1856, jour de Pâques. On chanta des *Te Deum*: on était au bonheur.

Le Pape venait les voir, dire la messe et prendre le caffé chez elles. Il y vint solenellement le 4 octobre 1846; il y retourna le 4 août 1847. Après son retour de l'exil, le 9 octobre 1851, il vint surprendre les Sœurs pendant leur repas, et jouir de leur confusion de ce qu'elles ne savaient même pas comment placer convenablement une chaise pour lui.

Pie IX leur fit cadeau un jour d'une belle peinture qu'avait exécutée pour lui le P. Besson, représentant l'embrassement de saint Dominique et de saint François. Elles conservent ce tableau précieux à double titre. Elles se montrèrent reconnaissantes de leur mieux. Tantôt elles offrent au Denier de Saint Pierre 3000 francs et créent une rente de 60 francs par an, pour la même œuvre; tantôt elles prient longuement pour lui et pour l'Eglise.

Pie IX fit une autre visite inopinément le 17 janvier 1864, alla bénir la Prieure, sœur Imelda di Pietro et une autre sœur

qui étaient alitées, et visita tout le monastère. Les religieuses étaient ravies de tant de bonté.

Durant cette période de calme et d'activité, les Sœurs se rendent populaires, par les aumônes qu'elles font aux pauvres, aux églises nécessitences; par les travaux qu'elles font exécuter sans cesse, consacrant leurs économies à des œuvres qui donnent aux travailleurs du pain par le travail.

Nous devons signaler parmi ces travaux une restauration qui a son importance dans l'histoire d'un chef-d'œuvre hors ligne, et que les détails historiques nous font regretter, parce qu'elle altéra profondément l'œuvre ancienne.

Il nous souvient qu'en 1646, la Prieure, Mère sœur Raimonda Colonna donna à la chapelle pour l'autel majeur, un merveilleux tabernacle, en lapislazzoli oriental.

Lors de la nouvelle restauration, qui coûta la somme de 1450 francs, on enleva (et c'est ceci que nous regrettons) six anges de métal doré, qui soutenaient l'absidiole et l'archivolte, et on les remplaça par six colonnettes: deux en lapislazzuli d'Amérique, et les quatre autres couvertes d'améthystes: le tout orné de bronzes dorés et de pierres de couleur. On redora au feu tout le métal du tabernacle, on remit en place les morceaux de l'ancien lapislazzuli de Perse. Le travail fut exécuté par Angelo Pellegrini orfèvre et sculpteur sur bronze, successeur du célèbre Spagna, d'après les dessins de l'architecte Francesco Azurri. [1]

A la fin de cette période, la Providence ménagea à la communauté une joie, courte assurément, mais profonde et sincère tant qu'elle dura.

La politique avait bouleversé l'Italie: Napoléon III, pour maintenir apparemment quelques droits du Saint-Siège, maintenait quelques troupes dans Rome; mais il les retirait peu à peu, et le départ commença aux premiers jours de décembre 1866.

Mais comme le dernier local qu'ils abandonnèrent fut San Domenico e Sisto, qui n'était plus alors un hôpital, mais un marché où l'on vendait des effets militaires, nos Sœurs ne purent rentrer dans l'autre moitié de leur couvent que le 8 mai 1867.

---

1 Sur le ciboire on lit deux inscriptions, l'une relative à la construction, l'autre à la restauration.

La première est ainsi conçue : « Pr : Fr : Lud : Madetrii conf : fieri : fecit : sumptibus : Dnæ : Raymundæ ; Columnæ : Monialis : Egid. : de Francis : Jac. Anno : Dni : MDCXLVI ».

La seconde : « Opus : cura : et : sumptibus : Sr : Raymundæ : ex : principibus : Columnæ : anno : MDCXLVI : extructum : vetustate : fatiscens : restauratum : est : apsidi : suffectis : columnis : amethysto : obducto : lapislazzulo : supposito : gemmisque : ornatis : sorore : Maria : Johanna : Vitelleschi : Priorissa : an. : MDCCCLXV : Fr. : Vincentio : Leone : Sallua : Monasterii : Vicario ».

Dès le 4, une lettre officielle était remise de la part de l'Intendant au R.^{me} P. Jandel, Maître Général de l'Ordre, annonçant que le 6 le monastère serait consigné aux religieuses.

On ne saurait exprimer la joie des Sœurs, à cette nouvelle: ce fut encore un *Te Deum* enthousiaste qu'on entonna dès qu'un coup de la clochette d'entrée annonça que la remise officielle était terminée. Durant les sept siècles d'histoire que compte le monastère, bien peu de jours furent aussi heureux que celui-là. Le Vicaire du couvent, les confesseurs, les amis apportaient des félicitations de tous côtés.

Dès le matin de ce jour-là, le Municipe avait envoyé des inspecteurs pour examiner les restaurations à faire, et indiquer la somme à y consacrer.

Tout semblait rayonner dans les âmes et au dehors: nul ne songeait à 1870 qui arrivait. Mais ce n'est point le cas d'anticiper sur les événements eux-mêmes.

CHAPITRE II.

LES PERSONNES.

I. — **Mère sœur Maria Costanza Curtilesci.** Cette religieuse s'appelait Augusta dans le monde.

Elle était fille du noble Marquis Alessandro Curtilesci, et de Donna Teresa de' Duchi Caffarelli.

Elle avait été élevée elle aussi dans notre monastère. Elle l'aima beaucoup, et cet amour grandit avec les années.

Elle y revêtit l'habit religieux le 5 avril 1826, sous la présidence du Cardinal Pacca, évêque de Porto, et elle fut accompagnée de la Comtesse Negroni, sa tante.

Le 9 mai 1827, elle pronnonça ses vœux solennels, entre les mains du R.^{me} P. Velzi, Vicaire Général de l'Ordre.

Ce fut une religieuse d'un esprit très vif, fort zélée, assidue au chœur, où elle employa ses forces pendant plusieurs années, dans les fonctions de Sous Chantre et de Chantre: elle avait une voix extraordinaire.

Elle souffrit d'une longue maladie, qu'on pourrait appeler plutôt un cruel martyre, et elle était devenue un sujet de compas-

sion et de larmes pour celles qui la voyaient. Tous les jours augmentaient ses peines et ses douleurs: ce qui surprenait les médecins eux-mêmes, qui n'arrivaient pas à comprendre comment elle pouvait résister.

On fit des prières publiques et privées pour sa guérison: mais il ne plut pas au Seigneur de les exaucer. Son mal alla en empirant, au point qu'elle fut réduite à l'état d'un véritable squelette.

Durant les derniers jours de sa vie arriva de la part du gouvernement républicain l'ordre d'évacuer le monastère, et elle aussi, quoique moribonde, dut subir le sort commun. Ce fut un spectacle lamentable de la voir transportée en cet état, sur une chaise, de San Domenico à Santa Caterina, assistée de deux médecins et du Confesseur, en prévision de tout accident sinistre.

Trois jours après cette translation désastreuse, son mal s'accrut d'une façon très dangereuse: mais elle survécut encore quatorze jours.

Elle expira courageusement dans les spasmes les plus violents, le 21 mai 1849, à l'âge de 43 ans.

C'est à Santa Caterina qu'elle fut ensevelie.

II. — **Sœur Agnese Sinibaldi, converse.** Son nom séculier fut Angela.

Elle reçut le jour de Giovanni et Anna Sinibaldi, de Lescignano.

Elle entra au monastère le 3 décembre 1792, à l'âge de 15 ans; elle y revêtit l'habit religieux le 23 janvier 1798, en présence du P. M. Domenico Raimondo, Confesseur.

Après une si longue attente, la vestition ne fut uéanmoins pour elle qu'une consolation momentanée, suivie bien vite de la plus cruelle des douleurs. Au mois de mai suivant, arriva de la part du gouvernement républicain l'ordre d'enlever l'habit religieux à toutes les novices, et elle, comme novice, dut se soumettre à la cruelle injonction. Elle ne voulut pourtant pas abandonner ses religieuses, auxquelles elle avait voué la plus tendre affection. Quand celles-ci furent chassées de leur asile, elle les suivit dans leurs peines, dans leurs privations, et, bien qu'on manquât même du nécessaire, elle ne voulut pas rentrer dans la maison paternelle, à Lescignano, où elle aurait pu vivre commodément, ses parents étant assez riches.

Une preuve si constante de vocation fit que les religieuses, à

peine rentrées à San Domenico, lui rendirent l'habit sans autres formalités, et ceci eut lieu le 8 juin 1800.

Le 21 octobre de la même année, elle fit sa profession solennelle.

Sa vie entière répondit à de si beaux commencements.

Elle resta toujours un modèle de bonne volonté, infatigable au travail, pleine de zèle et d'affection pour son monastère et pour chaque sœur en particulier, on ne peut plus exemplaire dans toute sa conduite.

Le Seigneur permit qu'une seconde fois elle dût abandonner son cloître bien aimé. Elle alla avec les autres, comme la première fois, à Santa Caterina: mais ce fut pour elle un si grand sacrifice, qu'on peut croire qu'il lui coûta la vie.

Une violente maladie qui l'atteignit aux poumons la retint au lit pendant 10 jours à peine, et elle rendit sa belle âme à Dieu le 2 décembre 1849, à l'âge de 72 ans.

Elle fut ensevelie dans le monastère de Santa Caterina, où s'était réfugiée notre communauté, durant cette année désastreuse.

III. — **Mère sœur Maria Clementina Saliucci.** Cette religieuse nous était arrivée du monastère de l'Umiltà. Elle avait d'abord séjourné à Santa Caterina, puis dans une maison particulière, puis enfin, le 15 octobre 1814, elle fit son entrée à San Domenico.

A partir de ce jour, elle s'affectionna tellement à ce saint asile, que lorsqu'en 1849 elle dut s'en éloigner, ce fut pour elle la plus cruelle de toutes les douleurs.

Durant son séjour à Santa Caterina elle ne pensait qu'à rentrer dans son cloître de San Domenico: et c'est par cette pensée qu'elle adoucissait l'amertume de son exil.

Mais il ne plut pas au Seigneur de lui accorder cette faveur, et il l'appela à Lui le 12 janvier 1850, peu de jours avant l'heure où elle aurait pu réaliser son ardent désir.

Elle fut atteinte à la poitrine: mais elle garda sa pleine connaissance et compris fort bien son état. Elle demanda à être ensevelie à San Domenico e Sisto, afin de ne pas être séparée de ses bien aimées Sœurs même après sa mort.

Son désir, avec l'autorisation du Cardinal Vicaire, fut ponctuellement réalisé.

On ne sait pas à quelle date précise elle fut comptée parmi les Mères du Conseil; on croit pourtant que ce fut vers 1835.

Elle mourut avec confiance parce qu'elle avait vécu avec courage.

IV. — **Sœur Maria Magrini, converse.** Dans le siècle, elle porta le nom de Modesta.

Elle naquit dans le territoire « del Tufo », au royaume de Naples, le 6 décembre 1797, de Bernardino Magrini et de Giovanna Ruggeri.

Elle fut admise à la vestition sainte dans notre monastère, le 26 mai 1823, en présence du P. M. Degola, Confesseur ordinaire.

L'année suivante, le 2 juillet elle fit sa profession, en présence du P. Cotolengo.

Toute sa vie fut très exemplaire. Elle se signala surtout par sa charité, vertu qui d'ailleurs n'est jamais seule, mais qui suffit à elle seule pour la sanctification d'une âme.

En mars 1848, elle fut atteinte d'un coup d'apoplexie, qui la laissa à peu près impuissante à rendre service à la communauté, mais qui lui laissa indemnes ses facultés intellectuelles, et lui fut ainsi très méritoire par le sacrifice constant de son désir de travailler, d'être utile à toutes et à chacune: ce qui avait fait auparavant tout son bonheur.

Elle se résigna avec amour au vouloir divin, et même sur son visage on lisait la résignation parfaite de son âme, surtout durant les derniers jours de sa vie.

A la fin, elle fut privée même de la parole.

Elle mourut saintement, comme elle avait vécu, le 30 janvier 1850, âgée de 52 ans, et fut ensevelie à Santa Caterina où elle s'était réfugiée avec une partie de la communauté.

V. — **Sœur Ferdinanda Sartori.** Cette sœur naquit à Piacenza, le 17 novembre 1778.

Elle fit sa vestition à Colorno, le 14 février 1801, et prit le nom de Maddalena. Sa profession eut lieu l'année suivante, le 15 du même mois.

Elle accompagna sœur Giacinta de Bourbon dans tous ses malheurs; elle la suivit en 1805 à San Domenico e Sisto. Comme il se trouvait là une sœur converse qui portait le même nom, sœur Giacinta le lui changea en celui de Ferdinanda, et c'est sous ce nouveau nom qu'elle fut et qu'elle est encore connue dans notre monastàre.

On y rappelle d'ailleurs toujours avec vénération ses rares

vertus. Elle était d'une grande bonté, d'une vie très exemplaire, un modèle de ferveur. Elle se mérita l'estime et l'affection de toutes, parce qu'elle-même les traitait toutes avec respect et dévouement.

Elle exerça longtemps l'office de Pharmacienne, où elle se montra toujours fort exacte et intelligente. Et par là aussi elle rendit de grands services au monastère.

Après une vie toute de labeur et d'édification, elle alla recevoir sa récompense à l'âge de 72 ans, le 4 juillet 1850.

Sa maladie dura deux mois. Elle souffrait souvent de spasmes violents: l'estomac était délabré et ne pouvait plus garder aucune nourriture.

Elle fut ensevelie à Santa Caterina, où, en cette douloureuse année, se trouvait une partie de notre communauté.

Sa perte fut pleurée amèrement par toutes les religieuses.

VI. — **Sœur Angela Porta, converse.** Maria Angela Porta était romaine, et fille de Vincenzo Porta et de Maria Giovannoli.

Elle naquit le 2 février 1809, revêtit l'habit dominicain le 4 février 1834, en présence du P. De Signoribus, Confesseur, et le 8 février 1835, elle fit sa profession solennelle entre les mains de la Prieure, Mère sœur Maria Giacinta Piccolomini.

Elle avait une nature véritablement angélique, d'un caractère très doux, d'une grande vertu: elle se rendit par là chère et à son Dieu et à ses Sœurs.

Pendant onze ans, elle souffrit d'une maladie cruelle, et deux ans avant sa mort, il s'ouvrit dans sa poitrine une plaie qui la faisait souffrir sans relâche.

Elle se montra cependant toujours résignée, toujours patiente, constamment gaie: elle se plaignait uniquement de ne pouvoir travailler et rendre service à la communauté.

Le 25 octobre 1851, la fièvre la contraignit à rester au lit, et la malade ne prit aucume nourriture, jusqu'au 12 novembre: il lui était impossible de retenir un aliment quelconque. C'est ce jour-là qu'elle fut appelée par le Seigneur à recevoir la récompense de ses longues souffrances admirablement supportées.

Elle avait alors 43 ans d'âge. En peu de temps, elle avait acquis de grands mérites.

VII. — **Sœur Maria Margherita Muti.** Une autre jeune plante grandie et élevée dans le silence de nos saintes murailles fut gen-

tille demoiselle Chiara Muti, fille du noble Marquis Clemente Muti et de noble Dame Anna Costaguti.

Arrivée à l'âge de prendre une décision pour la vie, elle déclara choisir la vie religieuse dans notre monastère. Après quelques oppositions, pleines de prudence, de la part des parents, elle obtint ce qu'elle désirait, et elle commença sa probation le 26 septembre 1820.

Elle reçut le saint habit des mains du R.^{me} P. Viviani, le 11 avril 1821. La cérémonie fut belle, splendide, parce que la Reine d'Etrurie daigna accompagner la candidate, et que ses enfants et sa belle-fille, avec toute leur cour voulurent bien y assister.

Elle obtint de s'appeler Maria Margherita.

La profession solennelle eut lieu le 13 du même mois, de l'année suivante.

Dès les débuts de sa vie religieuse notre sœur Maria Margherita montra une grande ferveur et un zèle ardent pour les observances régulières, et y resta constamment fidèle.

Elle était fort intelligente et instruite, et elle rendit grand service à la communauté pour l'instruction des jeunes filles qui y faisaient leur éducation.

On la chargea pareillement de l'instruction des novices.

Bientôt elle fut mûre pour le Ciel: une longue maladie de onze mois consuma cette existence que les années n'avaient point encore altérée.

Elle rendit à Dieu son âme très pure le 18 mai 1855, n'ayant que 30 ans d'âge.

VIII. — **Mère sœur Maria Luigia Balloni.** On rencontrera difficilement une religieuse qui ait souffert plus qu'elle de la tourmente révolutionnaire et impie.

Elle fut chassée d'abord du monastère de San Rocco, à Ferrara, sa patrie. C'est là qu'elle avait reçu les livrées dominicaines.

Elle fut transférée ensuite à Colorno, dans le monastère fondé par la Mère de Bourbon.

Expulsée de cet asile, elle resta quelque temps en suspens, ne sachant pas quel couvent serait épargné par l'orage qui sévissait de toute part.

Enfin, en 1815, elle demanda à être admise à San Domenico e Sisto, et elle y fit son entrée le 28 novembre de la même année.

On remarqua bientôt son zèle et sa charité, et on lui confia divers emplois qui lui permirent de se rendre utile à la communauté.

En 1838, elle fut élue Prieure; plus tard, elle fut encore Sous Prieure et Maîtresse des novices.

Elle était déjà d'un âge avancé, et ne songeait qu'à se reposer dans le Seigneur, lorsqu'une nouvelle tempête la chassa de San Domenico e Sisto, d'où elle passa à Santa Caterina avec toute la communauté.

A la fin, cependant, elle eut la consolation de revoir son cloître bien aimé.

Durant les dernières années de sa vie, elle dut garder le lit continuellement, et elle donna de grands exemples de vertu, en particulier de résignation et de ferveur.

Une inflammation intestinale qui la tourmenta pendant 43 jours, la conduisit à sa fin.

Elle édifia plus encore les Sœurs par l'admirable sérénité et quiétude avec lesquelles elle se disposa au dernier passage.

Sa mort fut celle du juste, et elle l'attendit avec sa pleine connaissance jusqu'au bout.

Elle expira le 3 mai 1856, âgée de 83 ans.

IX. — **Mère sœur Anna Teresa Uccelli.** Elle fut la compagne et l'émule des Mères sœurs Maria Emilia Fantaguzzi et Luisa Teresa Pignoni.

Elle était originaire de Gênes. Se sentant appelée par le Seigneur, elle alla jusqu'à Bologne pour y revêtir l'habit dominicain dans le monastère de Saint-Pierre-Martyr. Sa vestition eut lieu le 15 juin 1796. La novice échangea alors son nom séculier de Rosa Tommasina contre celui de Anna Teresa.

Elle fit profession le même jour de l'année suivante, et quand elle se transporta à San Domenico e Sisto, elle n'avait que 28 ans. Elle était jeune d'âge, discrètement robuste de santé, très fervente d'esprit, et elle se montra aussitôt infatigable dans le service de la religion.

Au laborieux office d'Organiste, qu'elle exerça depuis 1802 jusqu'en 1848, elle joignit ceux de Sacristine, de Procureuse, de Sous Prieure à plusieurs reprises. Ces nombreuses occupations ne l'empêchèrent point de trouver du temps pour s'occuper encore de travaux manuels. Ceux-ci, le plus souvent, étaient pour l'avantage de la sacristie.

Elle fut toujours assidue à l'exercice de l'oraison. Pour s'y appliquer avec calme et ne pas s'enlever le temps nécessaire aux diverses occupations de la journée dans ses offices multipliés, elle se levait à 2 ou 3 heures après minuit, et restait en prière jusqu'à ce que ses devoirs l'appellassent autre part. Sa grande dévotion était la sainte Messe, et elle s'organisa de façon à entendre toujours toutes celles qui se disaient dans notre église.

Elle conserva cette dévotion avec toute sa ferveur jusqu'à sa dernière maladie, qui lui fut apportée par son grand âge. A chaque heures du jour l'infirmière la trouvait son livre de messe à la main: et elle imposait silence, parce que, disait-elle, elle entendait la Messe. Qu'il s'agit de l'une de ces absences mentales dans lesquelles elle tombait fréquemment, ou bien que réellement elle voulut assister aux messes qui se célébraient à cette heure dans le monde entier, c'est ce que nous ne saurions décider: le fait est que l'une ou l'autre hypothèse démontre également que chez elle jamais la ferveur de l'esprit ne subit d'atténuation.

Elle mourut d'une mort très paisible, comme une lampe qui s'éteint par manque d'huile, le 9 février 1857, à l'âge de 83 ans.

Cette religieuse fut l'une des plus familières avec la Reine d'Etrurie et la Princesse Luisa Carlotta sa fille, pendant qu'elles habitèrent Rome. Elle la visitait souvent, et il semble que ces deux âmes ne pouvaient rester longuement séparées. Un mois à peine après la mort de Mère Anna Teresa, Son Altesse de Saxe la suivit au Ciel.

X. — **Sœur Luigia Felici, converse.** Cette sœur entra à San Domenico e Sisto le 30 mai 1809.

Elle était de Montenero, diocèse de Todi, et lors de son entrée, elle ne comptait que 18 ans d'âge.

Elle était fille d'Antonio et de Maddalena Felici, et avait vu le jour le 15 janvier 1791.

Lorsqu'arriva la Reine d'Etrurie, la jeune fille encore postulante fut choisie par la Mère Paracciani Prieure comme femme de chambre de S. M.

La jeune Chiara (car tel était son nom de Baptême) avait un si excellent caractère, que la Reine, à son départ, ne voulut point s'en séparer et l'emmena avec elle.

Cependant toutes les flatteuses attractions de la cour ne réussirent pas à la détacher de son ferme projet de devenir une pau-

vre sœur converse dans notre monastère. S. M. fut grandement édifiée de sa constance et en fit le sacrifice au Seigneur. C'est elle-même qui voulut la reconduire à son monastère bien-aimé, le 3 mars 1816.

Elle commença immédiatement sa probation: mais à raison du temps qu'elle avait passé antérieurement dans le cloître et de sa conduite excellente, elle reçut l'habit religieux le 9 septembre de la même année, en présence du P. M. Tassoni, Confesseur. Sa Majesté, avec ses deux enfants et plusieurs dames de la cour assistèrent dans le chœur à la cérémonie. La Reine, pour reconnaître les services que lui avait rendus la jeune candidate, voulut se charger de tous les frais de la cérémonie, lui donna une aumône dotale de 200 écus et beaucoup d'autres présents, et pour mieux lui témoigner son affection, elle voulut lui donner son propre nom.

La profession de sœur Luisa eut lieu le 15 septembre de l'année suivante, et dans cette circonstance, comme pour la vestition, la Reine lui donna les preuves les plus manifestes de l'affection dont elle daignait l'honorer. Elle assista encore à la cérémonie avec toute sa cour, et se chargea de toutes les dépenses.

Ces distinctions, tellement supérieures à la condition d'une pauvre sœur converse, n' enorgueillirent nullement notre sœur Luisa, qui attribuait tout à la bienveillance de la pieuse et vertueuse Souveraine, et nullement à son propre mérite.

Elle fut constamment visitée et recherchée, particulièrement par Sa Majesté, qui l'aima grandement jusqu'à la fin de sa vie. S. A. R. la Princesse Carlotta l'honora également d'une affection toute spéciale.

Malgré tout, la bonne sœur se maintenait fidèlement à sa place, avait une tenue très humble, fut toujours disposée et infatigable à supporter les plus humbles charges de sa condition.

Elle était en même temps très prudente, de grand cœur, d'une charité sans limites, et cela jusqu'à la tombe.

Durant les dernières années de sa vie, elle souffrit de graves atteintes à sa santé. Ces infirmités d'ailleurs ne l'empêchèrent pas de rendre malgré ses souffrances tous les services qu'on lui demandait, ou dont elle voyait la nécessité.

Affaiblie bien plus par la maladie et les fatigues que par les années, elle mourut d'une douloureuse hydropisie, le 27 février 1857, peu de jours avant que terminât sa carrière mortelle S. A, R. la Princesse Carlotta, son ancienne maîtresse.

La mémoire de cette excellente sœur converse reste et restera toujours aimée dans notre monastère de San Domenico e Sisto, et celui-ci demandera toujours au Ciel des filles qui lui ressemblent.

XI. — **Mère sœur Maria Teresa Costerbosa.** Cette vénérable religieuse, dont notre communauté pleurera longtemps la perte, s'appelait Adelaide dans le monde, et elle était fille de noble Comte Angelo Costerbosa, et de noble Comtesse Maria Teresa Trotti.

Elle entra dans ces saintes murailles le 13 mai 1819, quittant généreusement Bologne sa patrie, pour obéir à la voix souveraine de Dieu, qui lui demandait ce sacrifice dûr à son cœur et à ses plus chères affections.

Elle commença sa probation le 16 septembre suivant, et fut admise à la vêture le 16 janvier 1820. Ce fut le R.me P. Viviani, Procureur Général de l'Ordre qui présida la cérémonie, et qui l'année suivante, le 17 du même mois, reçut sa profession solennelle.

Elle était alors dans sa 20me année.

Dès le commencement, la communauté fonda sur elle les plus belles espérances, parce qu'elle avait beaucoup d'intelligence, d'esprit, de perspicacité, de talent et d'instruction. Toute sa conduite justifiait pleinement cette attente.

Elle fut non seulement un modèle de belles et rares vertus, mais elle devint en même temps très utile à la communauté, même dans les choses matérielles, et elle rendit les plus grands services.

Elle était de caractère calme, énergique dans les traverses, courageuse au travail.

Elle édifia grandement les Sœurs qui s'habituèrent à voir en elle une image de la perfection.

Elle cherchait sans relâche à fortifier son esprit religieux dans l'oraison assidue, dans la communion fréquente, et par une dévotion particulière envers le saint Sacrifice de la Messe, sur lequel elle modelait celui de son propre cœur.

La pensée de la mort lui était très familière: on peut même dire qu'elle ne l'abandonnait jamais, même dans une faible mesure. Toute sa vie, réglée d'après ces données infallibles, ne pouvait être qu'absolument édifiante en toutes choses.

A plusieurs reprises, elle exerça les fonctions de Procureuse, et toujours avec beaucoup d'activité et d'exactitude, et au grand avantage du monastère.

Elle était douée d'une voix magnifique, qui lui permit de rendre de grands services au chœur, comme Sous Chantre et comme Chantre.

Elle fut chargée également pendant plusieurs années des fonctions de Sous Prieure et de Maîtresse des novices.

C'est une maladie cruelle, supportée d'ailleurs avec un invincible courage, qui l'enleva avant l'heure à son monastère et à ses Sœurs qui l'aimaient tendrement.

Elle arriva à son dernier jour avec une enviable sérénité et résignation, fruit de ses profondes et fréquentes méditations.

Elle expira dans le baiser du Seigneur le 20 décembre 1857, à l'âge de 65 ans, laissant toute la communauté plongée dans la plus profonde douleur.

XII. — **Sœur Giacinta Valenti, converse.** Durant sa vie séculière, elle porta le nom d'Agata.

Elle était fille de Francesco et de Maria Valenti, de Frascati.

A l'âge de 25 ans, elle revêtit l'habit religieux, en présence du P. Zoppi, Confesseur, et elle fit profession l'année suivante, le même jour.

Elle fut toujours infatigable dans le travail, vigilante dans l'accomplissement de ses devoirs, respectueuse pour tout le monde.

Elle était remplie de zèle et d'affection pour son Ordre. Quand elle n'avait plus la force de le servir matériellement, elle s'efforçait de se rendre utile par ses prières, qu'elle prolongeait du matin au soir, avec une rare ferveur.

Sa grande dévotion fut la sainte communion, dont elle s'approchait assidûment chaque jour. Quand elle fut très alourdie par l'âge, elle faisait les plus grands efforts pour ne point rester privée de sa nourriture divine.

Deux fois elle dut subir la douleur d'abandonner son cloître aimé, c'est-à-dire en 1798 et en 1849.

Frappée d'un coup d'apoplexie le 16 février 1858, elle ne survécut que quatre jours, restant privée d'ailleurs de la parole, et incapable de rien absorber, et par suite de recevoir le saint Viatique.

Elle mourut de la mort des justes, le 20 de ce même mois de février, âgée de 88 ans accomplis.

Bien qu'une telle mort semble imprévue, elle ne le fut cependant point en réalité pour elle, comme l'affirment ceux qui la con-

nurent intimement. La pensée de son dernier passage était celle qui la préoccupait sans cesse, et elle s'y préparait par la prière fervente et assidue.

XIII. — **Sœur Maria Giuseppa Ugaldea.** La tristesse, les larmes, la douleur la plus profonde accablaient notre communauté le 25 octobre 1865, parce que sœur Maria Giuseppa Ugaldea était morte. Le Seigneur, en fixant le terme de sa vie, voulait couronner ses admirables vertus, et nous donner à nous une occasion de mérite par cette amère séparation d'avec notre sœur, qui s'était conquis toute notre affection. Il ne pouvait en être autrement, puisque sa vie entière, depuis les débuts jusqu'à la mort, apparut toujours très édifiante et très sainte.

Elle naquit au Mexique, le 7 août 1815, de Don Antonio Ugaldea et de Donna Maria Guadalupa Eizea.

Au Baptême, on lui donna les noms de Maria Gaetana Giovanna Domenica.

Elevée dans les sentiments de la religion et de la piété, elle en goûta la douceur depuis ses années les plus tendres. Répondant avec une fidélité absolue à la grâce divine, dès la première aurore de sa jeunesse, elle résolut de se consacrer à Dieu dans le cloître.

Les troubles politiques obligèrent sa famille à abandonner sa patrie, et en 1829 notre jeune fille se rendit en Espagne avec les siens, et là, d'autres troubles politiques l'empêchèrent de réaliser ses saints projets. Mais courageuse et forte du secours de Dieu, elle ne craignit pas d'entreprendre avec sa sœur aînée le voyage de Rome, pour y trouver le refuge béni après lequel depuis plusieurs années elle soupirait de toute l'ardeur de son âme.

En 1839, le 5 octobre, elle se présenta à notre monastère. La communauté l'accepta avec sa sœur, et elle entra avec elle le 12 du même mois.

Comme elle donna aussitôt des preuves indubitables d'esprit religieux, elle fit sa vestition le 29 septembre 1840, sous la présidence du Cardinal Della Porta, Vicaire de Sa Sainteté.

L'année suivante, le 30 du même mois, elle fit sa profession et prononça ses vœux entre les mains du R.me P. Général Angelo Ancarani.

Sa vie religieuse fut véritablement, comme l'enseigne l'Apôtre, cachée en Dieu avec Jésus-Christ.

Inspirée par une profonde humilité, elle garda toujours en elle

quelque timidité de caractère, qui se montrait même envers les inférieurs.

Elle fut très adonnée à l'oraison, et restait de longues heures devant le Saint Sacrement. Elle passait à l'église presque tout le temps que l'obéissance lui laissait disponible.

Il va de soi qu'elle était dès lors très amie du silence et du recueillement. Chaque jour elle s'approchait de la Sainte Table, quand le lui permettait sa santé peu solide.

Elle était également exacte et assidue à la pratique de toutes les observances régulières, aux devoirs de ses emplois.

Constamment elle fut préoccupée de la pensée de la mort, et elle consacra toute sa vie à préparer le grand passage. Elle demandait instamment au Seigneur la grâce d'être munie des Sacrements et de tous les conforts religieux, avant de lui rendre son âme.

On vit réellement que Dieu l'avait exaucée dans toute la plénitude de sa bonté.

Elle tomba malade le 12 août 1865, et aussitôt on eut des inquiétudes à son sujet. Dès le matin du 15 elle reçut le saint Viatique. Le péril s'éloigna un peu, pour faire place à une hydropisie très pénible, qui dura assez longuement.

A raison de l'altération et de l'épuisement que lui causa son mal, elle aurait dû rester longtemps privée de la sainte Communion : heureusement, la bonté de Dieu inspira aux Supérieurs la pensée de solliciter du Souverain Pontife l'autorisation pour elle de recevoir la Communion, sans être astreinte au jeûne naturel. Le Souverain Pontife lui accorda cette faveur pour deux fois la semaine. Ce fut pour elle une grande consolation.

Le mal alla progressant, sans un péril imminent, jusqu'à la fin de septembre. Le danger recommença alors et elle reçut de nouveau le Viatique et l'Extrême-Onction dans la matinée du 30, sur sa propre demande et prière. Une fois réconfortée par les Sacrements, elle devint radieuse de bonheur. C'était une âme éprise de Dieu qui voyait le Ciel ouvert pour elle, et ne regardait plus la terre que comme un désert aride.

Le 24 octobre, elle reçut de nouveau le saint Viatique. Toujours en possession d'elle-même jusqu'à son dernier soupir, elle sanctifia les heures suprêmes de sa vie par des actes très édifiants.

Les pénibles angoisses de sa maladie n'empêchèrent nullement chez elle l'exercice de l'oraison, et c'est à cette lumière divine

qu'elle voyait ces ombres qui peuvent à peine s'appeler des défauts.

Elle demanda pardon aux infirmières et aux autres sœurs, auxquelles sa délicatesse lui faisait craindre d'avoir donné quelque chagrin ou scandale, tandis qu'au contraire toutes étaient profondément édifiées de la patience et du calme avec lesquels elle avait supporté et supportait encore ses douleurs aiguës.

Dès la matinée du 5 on vit que son état s'aggravait beaucoup. Quand le péril fut tout proche, on lui fit la recommandation de l'âme, qu'elle accompagna avec les sentiments les plus profonds de son cœur.

Elle rendit l'âme dans le baiser de Dieu, le soir même, juste une heure avant minuit.

Sa mort fut sans agonie, et son cadavre revêtit un aspect de suavité angélique, symbole de l'entrée de son âme au Ciel.

Elle était âgée de 50 ans, 1 mois et 28 jours.

Son corps fut enseveli dans le quatrième compartiment à gauche, en descendant.

XIV. — **Sœur Cecilia Schiavoni, converse.** La journée du 23 juillet 1866 fut un jour de trouble et de douleur pour notre communauté, qui venait de perdre à l'improviste sœur Cecilia Schiavoni, une sœur converse très aimée de toutes.

La vigueur de ses forces faisait croire aux religieuses, malgré un ensemble de misères qui depuis dix mois rendaient sa santé délicate, qu'on pouvait rester rassuré sur son compte. Mais Dieu dispose parfois bien diversement de ce que préjugent les pensées humaines.

Le matin de ce jour-là, notre sœur fut surprise par une forte congestion cérébrale, qui lui enleva immédiatement la parole, et peu après le sentiment. Elle put néanmoins se confesser par signes, et elle reçut l'Extrême-Onction avec tous les secours de la religion.

Elle ne survécut que 6 heures, ayant été surprise par le mal à 7 heures du matin et étant morte à 1 heure de l'après-midi.

Elle comptait 70 ans d'âge, 8 mois et 16 jours.

Elle était née à Rome, de Giovan Battista Schiavoni et de Fortunata Giansanti, le 9 octobre 1795.

Au Baptême, on lui imposa le nom de Camilla: mais elle fut toujours appelée Teresa.

Elle entra dans notre monastère au commencement de juillet 1816, commença sa probation le 30 novembre 1817, puis célébra

sa vêture le 23 janvier 1820, en présence du P. M. Vincenzo Airenti, Confesseur, sous le priorat de Mère sœur Maria Eletta Doria.

Elle émit sa profession solennelle le 11 février de l'année suivante, entre les mains de la même Prieure, et en présence du P. M. Buffa.

Durant ses 46 ans de vie religieuse, notre sœur Cecilia servit toujours la communauté avec beaucoup d'affection et de zèle. Elle était très respectueuse envers les sœurs de chœur, et elle aimait profondément son monastère.

Elle montra toujours beaucoup de dévotion et de piété, et une filiale tendresse envers la Sainte Vierge, qu'elle invoquait souvent de tout son cœur. On en doit conclure que cette tendre Mère du Ciel assista d'une spéciale protection sa fidèle servante lors du terrible et dernier passage, et ne permit pas que la mort fut imprévue pour elle, autant qu'elle était inattendue pour la communauté.

XV. — **Sœur Margherita Ceccotti, converse.** Elle était fille de Giovanni Battista Ceccotti et de Giuditta Sinibaldi, de Monticelli.

Elle naquit le 1er août 1807, et au Baptême elle fut nommée Cecilia Carolina Beatrice.

C'est le 23 juin 1828 qu'elle revêtit l'habit religieux avec l'assistance du P. Reggio, Confesseur.

L'année suivante, le 8 février, elle prononça les saints vœux entre les mains de la Mère Prieure, sœur Maria Giacinta Piccolomini, et en présence du P. L. Bettinelli, Confesseur.

Durant les premières années de sa vie religieuse, elle eut toujours une santé chancelante, et elle donna même des inquiétudes à son sujet: mais avec le temps, elle se remit un peu et elle fit espérer de longues années de vie.

La Providence toutefois en avait décidé autrement.

Notre sœur Margarita fut saisie d'une violente fièvre, le 17 avril 1866, et l'on craignit sérieusement sa mort prochaine. De fait, bien que la fièvre eut cessé, la malade ne parvint pas à retrouver la santé, ni même un soulagement au cancer qui lui minait l'estomac.

Le mal ne lui permettant pas de rester à jeun, elle ne pouvait au début recevoir la Communion et c'était pour elle une très grande peine.

Il s'aggrava, et la sœur reçut le saint Viatique. Pour secon-

der sa dévotion, on le lui apporta même plus souvent qu'on ne le permet en général, le Souverain Pontife ayant donné une autorisation spéciale. La malade jouit de ce privilège, jusqu'aux derniers quinze jours de sa vie.

Le 8 juillet, dès le matin, se manifesta une notable augmentation du mal, et à l'heure des Vêpres on lui donna l'Extrême-Onction.

Malgré un évanouissement, elle conserva sa connaissance jusqu'au bout, et répondit elle-même à toutes les prières de l'Eglise. Sans cesse elle implorait le secours de la Mère de Dieu dont elle avait été la servante si dévote durant sa vie. Un peu avant d'expirer, elle répéta à plusieurs reprises: « In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum ».

Elle cessa de souffrir le 9 juillet, à 1 h. 1/2 du matin.

Nous espérons que par les mérites de la Passion de Notre-Seigneur, qu'elle médita si pieusement toute sa vie, elle est entrée dans la gloire céleste, où désormais elle priera pour notre monastère, qu'elle a servi avec tant d'assiduité, d'attention et d'amour.

Notre défunte comptait à peu près 59 ans d'âge et 37 ans de profession religieuse.

XVI. — **Mère sœur Maria Rosa Ferrari.** Les deux qualités qui distinguèrent vraiment cette vénérable religieuse furent la prudence et la simplicité.

Elle naquit à Turin, le 20 mai 1798.

Ses parents étaient encore plus distingués par la piété que par l'illustration du sang: ce furent le Marquis Orazio Ferrari Castelnuovo et la Comtesse Rosalia Rovero.

Ils furent enlevés avant l'heure aux misères de la vie, et ne purent travailler à l'éducation de leurs enfants bien aimés.

Devenue orpheline, notre Delfina, car tel était son nom de Baptême, eut auprès d'elle quelqu'un qui put prendre le rôle des parents et exercer à leur place l'amour et l'autorité. Un oncle qu'elle aimait beaucoup, remplaça le père, et deux tantes, autrefois religieuses dominicaines, mais alors chassées de leur monastère par la révolution et rentrées au sein de leur famille, assumèrent le rôle de la mère.

Celles-ci furent tout pour leur jeune nièce, qui voyait en elles les amies les plus fidèles, les institutrices les plus sages, et qui se formait à la vertu sur leurs exemples.

Ses progrès dans la vie chrétienne démontrèrent clairement de quelle trempe était l'éducation qu'on lui donnait.

La haute situation, qu'à raison de sa naissance elle occupait dans la société, ne l'éblouit nullement, et même ne retint jamais la moindre de ses pensées. Elle connut le monde, mais uniquement pour le mépriser, et, arrivée à l'âge voulu, elle lui tourna dédaigneusement les épaules.

Elle entra dans notre monastère de San Domenico e Sisto le 18 juillet 1819.

La maturité de sa conduite, la simplicité de son caractère, sa tenue si vertueuse lui gagnèrent aussitôt le cœur de toutes les sœurs. Celles-ci comprirent tous les jours davantage qu'elles allaient faire une précieuse acquisition, et elles l'admirent à la vestition sainte. C'est le 8 mai 1820, qu'en présence du R.me P. Maurizio Viviani, elle reçut l'habit des mains de la Mère sœur Maria Eletta Doria, Prieure.

Elle échangea son nom de Delfina contre celui de Maria Rosa.

Son année de noviciat fut telle qu'on devait l'attendre, remplie de ferveur, d'esprit religieux, d'étude de la perfection religieuse : c'était en réalité une digne preuve de sa véritable vocation, et une préparation excellente à l'acte solennel qu'elle désirait accomplir, et qu'elle réalisa en effet le 20 mai 1821, quand elle prononça les saints vœux, entre les mains du R.me P. Viviani.

A peine prononcée sa profession et inaugurée sa carrière religieuse, elle montra bientôt avec évidence quels solides fondements de vertus elle avait jetés pendant son noviciat.

Durant toute son existence, qu'elle obéit ou commandât, elle ne démentit jamais l'opinion qu'on s'était formée à son sujet.

L'oraison fut le plus cher de ses devoirs, et chaque jour notre sœur lui consacrait de longues heures.

Elle était on ne peut plus avide de la communion, et elle s'en approchait tous les jours avec une indicible ferveur, et, jusqu'à son âge le plus avancé, tant que sa santé le lui permit, elle faisait les plus grands efforts pour n'en point rester privée.

La dévotion envers la Sainte Vierge et envers saint Dominique était pour elle un élément nécessaire à la vie.

Elle avait une si grande piété qu'on pouvait parfaitement dire que tous les saints étaient ses protecteurs particuliers. Elle avait envers eux tous une vénération, un culte spécial. Les neuvaines, les triduums qu'elle célébrait avant leurs fêtes, étaient sans nom-

bre, ainsi que les prières qu'elle leur adressait chaque jour.

A ce fond de religion si solide, elle ajoutait beaucoup d'autres belles vertus, qui la rendirent toujours l'objet de l'affection et de la vénération de ses sœurs, quelle que fût la place qu'elle occupât au milieu d'elles.

Elle était fidèle au chœur jusqu'au scrupule excessif, c'est-à-dire même lorsque l'état de ses forces aurait dû le lui interdire absolument.

Elle était docile, obéissante, soumise, sincèrement humble.

Son attitude fut toujours telle qu'à première vue elle ne laissait pas deviner les talents dont l'avait douée la Providence, ni l'instruction qu'elle avait reçue, bien qu'il lui fût impossible de cacher sa bonté et son innocence, qui apparaissaient même dans les lignes de son visage, dans ses paroles, et même en des questions indifférentes.

Elle était d'une complexion très délicate et ne pouvait pratiquer toutes les austérités des observances régulières: le désir toutefois et le bon vouloir ne lui manquèrent jamais. Les dispenses qu'elle devait accepter par nécessité étaient pour elle de gros sacrifices.

Sa pauvreté et sa charité furent admirables; son zèle pour le culte divin très ardent, son attachement à son Ordre et son monastère sans limites.

De si belles vertus fixèrent l'attention des Supérieurs, et en 1840 elle fut nommée Maîtresse des novices: office qu'elle remplit avec une tendresse de mère et une exactitude de religieuse, envers les quatre jeunes disciples que lui confia la Providence.

En 1844, elle fut élue Prieure, et elle resta six années de suite dans cette charge. Elle se trouvait ainsi à la tête de la communauté à l'époque douloureuse de 1849, lorsqu'après avoir subi tant d'angoisses, de peines, de privations, elle se vit expulsée de son cloître bien aimé.

Ce fut un coup terrible pour elle, et bien qu'elle l'eût supporté avec beaucoup de courage, et qu'au dehors elle le dissimulât, la crise que subit sa santé fit voir combien elle dut en souffrir.

Elle passa alors à Santa Caterina, où elle édifia grandement toutes les religieuses, qui lui conservèrent la plus chère mémoire et la plus profonde vénération.

Après le retour à San Domenico, elle exerça à plusieurs reprises les offices de Sous Prieure, de Maîtresse des novices: mais, à la fin, épuisée bien plus par la faiblesse que par d'autres maux,

elle se retira dans la solitude de sa cellule, où, libre de tout souci extérieur, elle s'occupa uniquement d'oraisons et de méditations saintes.

Durant les huit derniers mois de sa vie, elle fut presque constamment alitée: et il faisait beau en même temps la voir toujours attentive à ses dévotions, toujours désireuse de la sainte Communion, regrettant de ne pouvoir plus s'en approcher chaque jour, aspirant sans cesse au Ciel, où l'élevaient les moindres choses de la terre.

Les inquiétudes, les ennuis inhérents à un mal qui consume lentement la vie, sans qu'on puisse y apporter un soulagement, n'apparurent jamais chez elle. La langueur qui abattait ses membres ne se manifesta jamais, pas même par moments, dans ses facultés morales. On aurait dit que la ferveur de son âme lui apportait ces forces que lui refusait la nature. Toujours elle était prête pour réciter ses prières, pour entendre des lectures spirituelles, chaque fois que les religieuses qui la visitaient étaient à même de les lui offrir.

Un peu plus d'un mois avant sa mort, elle retrouva quelques forces: mais c'était peu de chose. Elle manifesta pourtant le désir d'échanger la cellule qu'elle avait occupée jusqu'alors contre une autre plus voisine de l'église, afin de pouvoir s'y transporter aussi souvent que l'aurait souhaité l'ardeur de son âme. Etablie dans son nouveau gîte, elle se crut strictement obligée de multiplier ses visites au Saint Sacrement, auprès duquel son cœur était constamment. Mais, bien qu'il ne s'agît que de quelques pas, c'était encore trop pour elle. On croit que la fatigue qu'elle en éprouvait et qu'elle tenait soigneusement cachée, fut cause de la prostration totale où elle tomba, le vingtième jour après son changement de cellule.

Cette prostration ne lui laissa que 39 heures de vie. Son mal ne présenta un aspect de gravité que 24 heures plus tard, c'est-à-dire vers le soir du 24 juin. Elle connut d'elle-même l'aggravation, et demanda à se confesser: elle put le faire, quoique presque uniquement par signes, tant était grande sa faiblesse. Les vomissements l'empêchèrent de recevoir la Communion: mais aucun des autres secours que la religion prodigue à ses enfants pour le dernier passage ne lui fit défaut.

Elle passa plusieurs heures sans parler: on aurait dit qu'elle dormait d'un tranquille sommeil; cependant son cœur veillait certai-

nement, et son esprit était sans doute absorbé en de sublimes pensées, parce que de temps en temps elle montrait qu'elle comprenait ce qui se faisait autour d'elle. Elle manifesta en effet un grand contentement lorsqu'on lui récita quelques oraisons en l'honneur de Jésus Enfant, qui était pour elle l'objet d'une grande dévotion, et elle fit un signe d'approbation, quand elle entendit prononcer d'autres prières dont elle avait demandé elle-même la récitation, pour l'heure de sa mort.

Les sœurs présentes voyant que sa respiration se raccourcissait, en conclurent justement que le moment du passage était arrivé, et entonnèrent le *Salve Regina,* qu'elle avait toujours désiré entendre chanter à ses derniers instants, [1] et à ces mots: « Eia ergo, advocata nostra » paisiblement elle expira dans le baiser du Seigneur, sans agonie, sans effort, sans le moindre mouvement, paisible comme un ange qui s'envole au sein de Dieu.

On était à l'aube du 25 juin 1868.

A propos de cette date, on peut noter encore l'accomplissement d'un autre pieux désir de la défunte. Comme nous l'avons dit, elle avait une très grande dévotion pour Jésus Enfant, et elle célébrait avec une piété plus intense tous les 25^es^ jours des mois de l'année en souvenir du 25 mars, jour de l'Annonciation: elle s'y préparait même par une neuvaine fervente. Souvent elle avait manifesté le désir de mourir ce jour-là. Il plut à Dieu de lui accorder cette consolation, pour nous montrer combien lui était chère son épouse, qui vécut sur la terre dans la simplicité et l'innocence, et qui maintenant dans le Ciel peut répéter avec la jeune Agnès, sa chère patronne: « Je suis maintenant unie dans le Ciel à Celui que sur la terre j'ai aimé de tout mon cœur ».

Pour satisfaire l'affection de ses parents et de ses sœurs en religion, douze heures après sa mort elle fut photographiée. Nous n'avons pas eu son portrait vivant: on conserva pourtant dans son visage de morte un rayon de cet aspect d'innocence qu'elle ne perdit jamais, et qu'elle conserva encore après son dernier soupir.

A l'époque où mourut cette vénérable Mère, vivait dans le monastère une sœur converse appelée sœur Agnese Fringuelli, qui, à la suite d'une chûte, était restée gravement estropiée. Après un an et plus de soins douloureux, elle n'avait pu obtenir que de marcher très péniblement avec deux béquilles. A l'entrée de la

---

[1] Ce chant est du reste prescrit par les Constitutions dominicaines.

bonne saison, ses souffrances avaient diminué, et on espérait aussi une amélioration dans les mouvements: cette amélioration cependant ne se produisit pas, et, de l'avis des médecins, elle ne pouvait se produire que très lentement. La bonne Mère sœur Maria Rosa avait de son vivant éprouvé une grande compassion pour l'état malheureux de cette sœur, et elle avait prié beaucoup pour elle. Après sa mort, son angélique figure disait ce qu'une voix venue d'en-haut avait dit à ceux qui assistaient à la mort du B. Giacomo de Bevagna: « N'invoquez pas Dieu pour lui, mais invoquez le mort pour vous ».

La jeune converse se recommanda à elle instamment, et 24 heures après les funérailles de la défunte, elle marchait sans béquilles.

XVII. — **Sœur Maria Rosa Guendolina Boschi.** Le 12 juillet 1869, notre communauté fit une nouvelle acquisition au Ciel, même avant que la terre eut pu dire qu'elle était à elle. C'est ce qui arriva à la mort d'une innocente jeune fille, Guendolina, des Marquis Boschi de Bologne.

Dieu voulut, par un moyen extraordinaire la transporter du monde dans le cloître, afin que son vol fût plus rapide et plus beau vers l'éternelle patrie.

Elle naquit le 5 novembre 1850. Ses très pieux parents, le Marquis Domenico Boschi et la Marquise Clementina Lucconi, eurent hâte de lui donner une éducation et une instruction qui fussent en proportion avec la noblesse de sa naissance.

La jeune fille répondit à leurs soins. Elle était douée d'une intelligence très éveillée, et, à un âge encore tendre, elle appréciait profondément les choses de la science et de la religion. Ces deux sentiments restèrent inséparablement unis en elle durant les courtes années de son existence, et en firent le plus bel ornement et la couronne. Aussi, même durant ces années où le monde séduit plus facilement les jeunes cœurs, elle se maintint toujours ferme contre ses assauts. Elle n'eut souci de ses flatteries, elle dédaigna généreusement ce qu'il a coutume de glorifier le plus; elle refusa ces joies après lesquelles courent avidement tant de jeunes filles; elle eut horreur de toutes ces modes, non seulement de celles qui auraient pu en une façon quelconque offenser la pudeur virginale qu'elle aimait et gardait comme une perle de paradis, mais encore de celles qui pouvaient être taxées de simple légèreté.

Du jour où à Bologne on commença à parler de l'association des Filles de Marie, elle désira vivement y donner son nom, se considérant comme heureuse de porter cette livrée qui d'une part est pour les jeunes filles un gage spécial de la protection de Marie, et de l'autre un puissant encouragement à l'imiter dans ses incomparables vertus.

Elle s'associa à la Congrégation de saint Colomban, dans la paroisse de San Gregorio. Par ses exemples de piété, elle y fut toujours pour ses compagnes une grande excitation à bien faire.

On ne saurait dire avec quelle ferveur elle fréquentait les sacrements, avec quelle tendre et en même temps solide dévotion elle honorait Marie, sa Mère du Ciel, à laquelle dès ses plus jeunes années elle avait voué ses hommages et un amour intense.

Non moins ferme fut son attachement à l'Eglise, à son Chef, à ses ministres, à ses lois. Ni le respect humain, ni les maximes contraires, si fréquentes de nos jours, ne purent jamais faire brêche dans son cœur, ni l'éloigner même un instant des œuvres bonnes, ni du sentiment sincèrement chrétien et éminemment catholique.

Elle s'appliqua sérieusement aux études. A 18 ans d'âge, elle possédait déjà plusieurs langues étrangères, et faisait des progrès fort loués dans la pratique des beaux arts. Tous la déclaraient surabondamment instruite, et cependant elle apportait sans cesse des efforts et un zèle nouveaux pour apprendre encore. L'étude était son travail de prédilection.

Elle eut toujours d'ailleurs des sentiments humbles d'elle-même. Affable et respectueuse envers tous, elle faisait comprendre de suite que jamais dans son cœur très pur n'avait pu pénétrer l'esprit d'orgueil, l'enivrement de la noblesse, ni même le sentiment des talents intellectuels dont elle avait été enrichie avec surabondance. Docile, affectueuse, simple dans ses paroles et dans sa tenue, elle était les délices de ses parents et de toute la famille.

Mais cette plante si belle, chargée de tant d'espérances, devait être bientôt transportée dans les jardins éternels. Elle commença par éprouver un certain malaise qui l'obligea à quelques précautions.

Pendant deux années, cette maladie, rebelle à tous les remèdes de la médecine, donna à la jeune fille l'occasion d'augmenter toujours davantage le trésor de ses mérites, par sa patience, par son courage exemplaire à supporter ses souffrances, par une absolue résignation au bon plaisir de Dieu.

Le mal l'empêchait de courir où l'aurait emportée l'élan de sa charité et de sa foi: mais elle trouvait une compensation dans l'exercice d'autres œuvres bonnes. Il l'empêchait également d'assister personnellement aux réunions de sa chère Congrégation des Filles de Marie: mais elle y intervenait par l'esprit et le cœur: elle y intervenait même par ses œuvres, en y envoyant sans cesse des offrandes, pour contribuer aux dépenses de la pieuse union, pour soulager quelques malheureux, ou pour une œuvre quelconque à soutenir.

Cependant le mal s'aggravait et les forces diminuaient de jour en jour.

Il lui vint à l'idée de changer d'air et conçut le désir de venir dans notre monastère, où sa sœur était religieuse. Quand elle manifesta son souhait à ses parents bien aimés, ceux-ci hésitèrent d'abord. Il leur semblait que ce n'était plus le moment d'aventurer leur fille dans un si long voyage; puis c'est à contre cœur qu'ils se résigneraient à une séparation aussi douloureuse; enfin il leur semblait qu'humainement parlant l'air fermé d'un monastère ne saurait être un soulagement contre ce mal. Toutefois, pour ne pas contrarier leur enfant qu'ils aimaient d'un si ardent amour, et après avoir pris conseil de médecins habiles, ils condescendirent enfin à ses désirs. On traita la question avec la communauté, et le résultat fut favorable.

C'est le 20 avril de cette année 1869, vers les 11 heures du matin, que notre Guendolina, à peine arrivée à Rome, fit son entrée dans notre monastère, où elle retrouvait et embrassait sa sœur tant aimée, sœur Maria Pia.

Entrée parmi nous, elle ne tarda pas à montrer les belles vertus qui faisaient son charme. Elle n'était plus sous l'œil de ses parents, et c'est la Mère Prieure qui les remplaçait. Elle lui obéissait en tout, de même qu'à l'Infirmière; elle se soumettait à leur volonté, même dans les choses qui lui répugnaient.

Elle se montrait respectueuse, aimante, complaisante pour toutes, et se gagna immédiatement l'affection des religieuses qui la considéraient comme leur sœur. Toutes désiraient ardemment sa guérison, et faisaient continuellement des vœux pour l'obtenir.

Il ne plut pas au Seigneur de leur accorder une telle grâce, et nous avons dû voir cette angélique créature aller chaque jour s'affaiblissant, et sa santé dépérir. Sa vivacité naturelle, son courage, et plus encore sa parfaite conformité au vouloir divin, lui

faisaient dissimuler à tel point son mal, que, sauf la figure qui désormais n'avait plus qu'un aspect cadavérique, on n'aurait jamais cru à une fin imminente.

Mais notre Guendolina était un fruit déjà mûr pour le Ciel, et semblait ne plus respirer que pour le Paradis. Elle montrait toujours l'affection la plus vive pour ses parents bien aimés; elle manifestait encore le désir de sa guérison, afin de les voir consolés et heureux. Cependant, dans ses entretiens familiers avec les religieuses de sa plus grande confiance, elle révélait toute la beauté de son âme, et montrait combien l'enthousiasmait la pensée de la céleste patrie et de la possession parfaite de Dieu.

Bientôt le mal s'aggrava encore, et la contraignit à garder le lit. L'infirme laissa plus que jamais transparaître cette belle résignation qui était si solidement enracinée dans son cœur. Toujours paisible, toujours tranquille, jamais, dans les douleurs les plus aiguës, les abattements les plus lourds, elle ne laissa échapper une plainte, une parole qui indiquât ses souffrances. Tout effort humain semblait désormais inutile. On prévoyait qu'il ne fallait plus attendre que la mort. Toutefois, et c'était l'avis du médecin lui-même, on ne supposait pas que la fin était si proche. On crut donc opportun de lui procurer le plus grand nombre de biens spirituels. On lui demanda alors s'il lui plairait d'être inscrite à notre Tiers-Ordre. Elle montra de cette offre une reconnaissance sans bornes. Elle voulut être instruite de toutes et de chaque particularité de la Règle, et, après avoir fait par devers elle-même les sérieuses réflexions qu'exigeait la sagesse de son jugement; après s'être préparée autant que l'exigeait sa tendre piété, elle donna son nom le 4 juillet, et, avec l'autorisation spéciale du R.^{me} P. Jandel, Maître Général de l'Ordre, elle fit sa profession le 10 du même mois, entre les mains du R. P. M. Siccardi, son confesseur à cet effet.

Et ce fut vraiment une inspiration de Dieu. Guendolina, bien qu'elle ne le prévît point, n'avait plus que peu d'heures à vivre.

La nuit du 11 au 12 fut plus douloureuse que les autres; cependant, visitée dès le matin, de bonne heure, par l'infirmière, elle parut être dans son état habituel.

Heureusement, le 12 était le jour fixé pour la communion des infirmes, et Guendolina se préparait aussi à recevoir le Saint Sacrement, car, depuis quelque temps, ne pouvant plus supporter le jeûne naturel, elle avait, pour satisfaire son ardente et édifiante dévotion, obtenu du Souverain Pontife la faveur de pouvoir com-

munier sans observer le jeûne habituel. Or pendant que l'Infirmière préparait dans sa chambre tout ce qui était nécessaire pour la communion, elle donna des marques d'une extraordinaire souffrance et de profond abattement.

Elle reçut le saint Viatique avec une piété inexprimable.

Quelques instants plus tard on remarqua chez elle l'une de ces crises qui annoncent la mort prochaine. On rappela le confesseur qui n'était pas encore sorti de la clôture, et qui la trouva presque agonisante. C'est à grand peine et avec effort qu'elle put répondre aux questions qui lui furent adressées. Elle put néanmoins faire comprendre qu'elle avait offert à son Jésus le sacrifice de sa vie, et celui de ne plus revoir ses parents qu'elle aurait désiré ardemment revoir avant de mourir.

Toutes les religieuses présentes furent profondément étonnées et émues.

Elle reçut l'Extrême Onction et tous les secours spirituels qu'offre l'Ordre, d'après ses Privilèges. Elle reçut également une bénédiction spéciale du Saint Père, qui daigna l'étendre également aux parents, pour leur aider à faire au Seigneur leur douloureux sacrifice.

Au bout d'une heure à peu près, on ne sait si d'agonie ou de fervente contemplation, avec le sourire des justes sur les lèvres, elle exhala son âme innocente, qui s'envola, comme tout nous le fait croire, au Paradis, pour y jouir de la vision de ce Dieu auquel elle ne cessera d'adresser des prières ferventes en faveur de sa famille aimée, pour sa chère Congrégation des Filles de Marie, et pour nous qui sommes devenues ses sœurs en saint Dominique, qui l'avons aimée durant son bref séjour parmi nous, et à qui, tant qu'elle a vécu, elle donna en échange l'exemple de tant d'amabilité, de modestie et de grâce.

A peine morte, son corps qui semblait un cadavre tant qu'il respira, reprit une beauté et une expression tout angéliques. Elle ne semblait point plongée dans la mort, mais dans le sommeil, pour tous ceux qui la voyaient. Nous en avons le témoignage dans la photographie qu'on en fit prendre sept heures après son dernier soupir.

Elle faisait la même impression très douce aux étrangers.

Le P. M. Enrico Ferrari ne put s'empêcher d'adresser quelques vers à la sœur de la défunte, sœur Maria Pia, qui lui survécut dans les larmes.

Il fait parler la morte en ces termes:

O Pia, ne pleure point, [1]
S'il nous a divisées
Celui qui m'est le bonheur
Dans le Paradis!
Tu sais que vierge
Mon cœur
Ne palpita
Que pour Dieu.
M'appelant à lui
Avant le soir,
Il a accueilli
Ma prière:
« Avant que je t'offense,
O mon Seigneur,
Appelle-moi à toi
Dans la fleur de mes ans ».
Donc ne pleure point,
S'il nous a divisées
Celui qui m'est le bonheur
Dans le Paradis.
Si inconsolables
De mon départ
Ils versent des larmes
Ceux qui me donnèrent la vie,
Dis-leur que Guendola,
Non! n'est pas morte

---

1 Cette poésie est trop belle dans la langue originale pour que nous nous refusions le plaisir de la transcrire.

O Pia, non piangere,
Se ci ha diviso
Quegli che or beami
Nel Paradiso.
Tu sai che vergine
Il cor mio
Non ebbe palpito
Se non per Dio.
E a se chiamandomi
Innanzi sera
Mostrò d'accogliere
La mia preghiera:
« Prima che offendati,
O mio Signore,
A te richiamami
Degl'anni al fiore ».
Dunque non piangere,
Se ci ha diviso
Quegli che beami
Nel Paradiso.
Se inconsolabili
Di mia partita
Verseran lagrime
Chi mi dier vita,
Di lor che Guendola
No! non morìo,
Ma dorme placida
In braccia a Dio.

Mais qu'elle dort en paix
Dans les bras de Dieu.

Oui! Guendola ne fait que dormir, puisque pour l'âme juste la mort est un doux repos! Elle repose en Dieu...

La famille dominicaine reconnaît Guendola Boschi sous le nom de sœur Maria Rosa, puisque c'est le nom qu'elle prit en s'ascrivant au Tiers-Ordre.

La cérémonie des funérailles s'accomplit selon les rits usités pour les religieuses: elle fut revêtue de l'habit des sœurs de chœur, avec le lis à la main. On l'ensevelit dans notre cimetière, et sur le cercueil on grava l'inscription suivante: SŒUR MARIA ROSA, TERTIAIRE DOMINICAINE, APPELÉE GUENDOLINA DANS LE MONDE, DES MARQUIS BOSCHI DE BOLOGNE: MORTE LE 12 JUILLET 1869, DANS CE MONASTÈRE DE SAN DOMENICO E SISTO.

Le P. Ferrari, nommé plus haut, avait imaginé poétiquement, le jour de la mort, Guendolina adressant du Paradis de son Divin Epoux à sa sœur Maria Pia, les vers que nous avons rapportés; le jour des funérailles, il fit parler ainsi sœur Maria Pia à Guendolina.

O Guendola, naguères le tendre
Souci de mes pensées,
Pourquoi? pourquoi si vite
Nous laisser le deuil de toi,
Sur cette terre misérable,
A moi, à tes parents?
Oh! je ne porterai pas une plainte
De pitié sur ton corps,
Parce qu'avant le soir, libre
Tu déployas tes ailes
Vers le royaume de la gloire
Où t'appela le Seigneur!
Je sais que pas même le souffle
De cette immonde terre
Ne put effleurer la virginité
De ton cœur; que l'âpre guerre
Des passions indomptées
De toi jamais ne fut sentie,
Tant la main bienfaisante
De Dieu te fit pour le Ciel

Toute entière, et tu semblais un ange
Apparu sous un humain voile,
Désireux et anxieux
De retourner là d'où il venait!
Mais que moi, bien aimée Guendola
Sur ta cendre muette
Pas même d'une chaude larme
Je ne porte l'humble tribut?
Ah! tu demandes trop à la tendresse
Du cœur qui t'aima!
Cependant, inclinant dans la poussière
Mon front humblement,
J'adorerai en silence
Le signal tout-puissant
De Celui qui dans l'Empyrée
A lui te rappela.
Et toi qui à l'ineffable
Source de l'amour divin
Désaltères l'inextinguible
Soif du cœur humain,
Refuserai-tu d'accueillir
Mon humble prière?
Tu m'as trop aimée! Prosterne-toi
Devant mon Bien Aimé, le tien;
Dis-lui de me brûler, de m'anéantir
Toute d'amour pour lui,
Si pour le suivre, intrépide,
Je trouvai toute chose vile.
Et s'il a voulu que dorment
Dans la même fosse
Jusqu'au grand jour terrible
Mes os avec les tiens,
Qu'il unisse encore nos âmes
Dans son sein bienheureux.
Et lorsque l'archangélique
Trompette, aux quatre vents
D'un éclat formidable
Réveillera les nations
Et appellera les morts
Des tombeaux oubliés,

Nous descendrons tranquilles
Du séjour suprême,
Et revêtues à l'instant
De nos antiques dépouilles
Chantant allelluia à Jéhova,
Nous retournerons au Ciel.

Dans la suite, les parents remplis de reconnaissance envers la communauté pour les soins donnés à Guendolina, ne se contentèrent pas de satisfaire largement à toutes les dépenses, mais encore donnèrent à l'église un beau ciboire d'argent, avec son « conopeum » en drap d'or.

LIVRE ONZIÈME

1870-1918

CHAPITRE I.

Les événements.

Cette période n'est pas longue, mais elle est d'importance très grave pour la vieille communauté.

Deux événements la dominent: la confiscation du monastère, et d'adjonction de la communauté de Santa Caterina à celle de San Domenico e Sisto.

Les nouveaux Maîtres de Rome avaient décrété l'annexion des biens monastiques.

Pendant une période de quarante ans, San Domenico e Sisto vécut des souvenirs du passé et d'espérances imprécises pour l'avenir.

La communauté dans ces conditions précaires ne pouvait se recruter. Il se forma même autour d'elle des projets plus désastreux que toutes les réalités, qui devaient amener plus vite et plus radicalement encore l'extinction de la communauté fondée par saint Dominique. Heureusement la Providence intervint en suscitant au vieux monastère des amis sincères et dévoués.

Sur ces entrefaites, la communauté de Santa Caterina devait de son côté quitter son couvent au nom des lois nouvelles. Il fallut ici encore agir et se défendre: le résultat dernier fut que San Domenico e Sisto offrirait l'hospitalité à Santa Caterina, que les deux communautés n'en formeraient plus qu'une seule, placée sous la juridiction du chef de l'Ordre,

La communauté ainsi organisée compte en ce moment 42 religieuses, toutes de la meilleure volonté, pleines de ferveur et d'espérances malgré tout.

C'est un événement heureux, que doit bénir saint Dominique pour le 700e anniversaire de la fondation de son monastère.

C'est alors aussi que le traducteur de cette *Chronique* ayant appris qu'une congrégation religieuse de prêtres songeait à expulser les Dominicaines de leur église et du dernier asile que le gouvernement leur laissait dans leur vieux monastère, prit la résolution de réaliser un projet déjà ancien de 40 ans, en montrant que leur histoire glorieuse leur doit assurer le droit de vivre.

Entre temps Pie X fut informé et de ce qui se tramait et de ce qu'il conviendrait de faire à l'heure présente.

Mais ici il convient d'entrer dans quelques détails, et nous cédons la plume à la T. R. Mère Boschi, Prieure alors de San Domenico e Sisto. Sa relation est d'une objectivité parfaite.

« Si la loi de suppression eut des conséquences fatales pour tous les couvents d'Italie, elle fut ruineuse pour le monastère de San Domenico e Sisto. La disparition des religieuses plus anciennes, la rareté des vocations pour remplir les vides qu'y faisait la mort, rendit si difficile les conditions du monastère, que les Supérieurs de la Province Lombarde, après la Visite Canonique, crurent sage de fermer le noviciat. Comme si cela ne suffisait pas, on fit sortir l'unique postulante choriste, Bianca di Febio, qui irait augmenter le nombre des novices du monastère de Sant' Agnese de Bologne, en compagnie d'une religieuse professe, sœur Maria Maddalena Ambrosini, et de l'unique postulante converse qui plus tard alla revêtir l'habit dominicain dans le monastère de Marino.

» Durant l'automne de 1909, comme pour mettre le comble à tant d'afflictions, on nous enleva le Confesseur de l'Ordre, l'unique soutient qui nous restait encore, et qui fut remplacé par le bon Père Franciscain, le P. Bartolomeo Lanni, de sainte et chère mémoire. Celui-ci fut notre Confesseur durant six longs mois.

» Le monastère semblait condamné à une mort inexorable. C'est à peine si chez certaines sœurs il restait encore quelque espérance dans des promesses vagues et confuses du R.me P. Jandel, proférées, disait-on, dans des circonstances critiques. Le monastère de San Domenico e Sisto, quand il serait réduit à l'extrémité, se relèverait plein de vie, grâce à l'arrivée d'autres sœurs chassées de leurs monastères. Notre monastère, d'où, dans les temps anciens

partaient de petites colonies pour fonder ailleurs des communautés, aurait eu besoin de l'appui des autres pour survivre à sa propre ruine.

» A cette époque, après des prières répétées et instantes, nous pûmes obtenir de la bonté du R.me P. Cormier, un confesseur Dominicain, qui pourrait coopérer à notre résurrection.

» Le P. Guinassi, Provincial de Lombardie, fut appelé à Rome pour la visite du monastère, et trouva tout préparé pour obtenir quelques sœurs de Valentano, qui viendraient renforcer notre communauté désolée avec des éléments nouveaux, et la remettre en pleine vie.

» Le monastère de Valentano, durement éprouvé par la pauvreté, se voyait contraint de disperser ses bonnes sœurs en divers couvents. C'était, ou cela semblait être une chose providentielle. On se décida immédiatement. On trouva cinq religieuses disposées à venir à San Domenico e Sisto, et elles en avaient obtenu l'autorisation de leur évêque, l'évêque de Montefiascone, Mgr Menaioli, Tertiaire Dominicain.

» Les Sœurs de San Domenico e Sisto renoncèrent à l'élection de la Prieure, entre les mains du Provincial, et ce dernier choisit comme Prieure une sœur de Valentano, considérée par le même évêque comme personne digne et capable. Tout était ainsi disposé.

» Ici, ne cherchons pas à deviner les intentions des intentions chez les hommes qui travaillèrent à l'entreprise. La vérité est que Dieu disposait les choses à l'encontre des projets humains.

» Le fait parvint aux oreilles de Pie X : la venue des Sœurs de Valentano fut arrêtée, le P. Général appelé chez le Pape, qui le pria de penser plutôt aux Sœurs de Santa Caterina de Magnanapoli, qui étaient menacées de se voir expulsées de leur cher monastère, et qu'on réunirait à celles de San Domenico e Sisto, formant ainsi une seule communauté, avec toutes les observances de la Règle. Il fit au R.me P. Général la promesse formelle et explicite que les droits, les traditions glorieuses, le nom de San Domenico e Sisto et ses privilèges resteraient intacts et en usage, rappelant ainsi une origine six fois séculaire, et la mémoire du saint Fondateur.

» Pour éliminer toutes les difficultés, le Saint Père commença par soustraire les monastères à la jurisdiction des provinces de Lombardie et de Rome et les plaça sous l'autorité immédiate du

R.^{me} P. Général, qui fut nommé Délégué Apostolique, pour l'exécution des ordres de Sa Sainteté.

» C'est le 27 juillet 1910, que le P. Général vint communiquer aux deux monastères les décisions du Pape. Les Sœurs les accueillirent avec la plus vive reconnaissance et une sainte joie unie à la plus parfaite soumission.

» Le 11 août, le P. Général vint consulter séparément toutes les religieuses choristes et converses, leur demandant si elles étaient contentes des mesures prises, et si toutes étaient disposées à accepter les prescriptions et mesures qu'il croirait bon d'imposer. Toutes répondirent qu'elles seraient heureuses d'accepter les réformes qu'il croirait utiles.

» Le 3 octobre 1910 trois religieuses de Santa Caterina, en tête la Prieure, sœur Pia Bobbiese, vinrent visiter la communauté et les locaux, pour s'entendre sur les préparatifs à faire. Cette première entrevue fraternelle fut remplie de la plus entière cordialité.

» Les travaux d'adaptation commencèrent le 28 décembre, sous la direction habile et bienveillante du Cav. Umberto Bertolini, et du Directeur Général, le Baron Carlo Monti.

» On ouvrit une grande porte, avec large escalier, comme on le voit maintenant, pour remplacer une entrée mesquine et incommode, et l'on fit à l'intérieur toutes les modifications utiles.

» Les Sœurs de San Domenico e Sisto, en ces circonstances se surpassèrent elles-mêmes, pour préparer à leurs sœurs un accueil aussi gracieux que possible. C'était à qui offrirait les chambres les meilleures pour celles qui allaient venir.

» Les travaux étaient achevés le 22 mars 1911, et alors revinrent de Santa Caterina trois sœurs, afin d'achever les préparatifs pour l'entrée de la communauté entière. Celle-ci arriva le 28 mars, 1911. Ce fut, il va sans dire, une fête pour toutes: la joie était intime, universelle et très expansive.

» Le lendemain, le P. Général, en vertu des pouvoirs à lui conférés par le Souverain Pontife, instituait Prieure de la communauté de San Domenico e Sisto, la Mère sœur Maria Pia Boschi, ancienne Prieure du monastère, et Sous Prieure Mère sœur Maria Pia Bobbiese, ancienne Prieure de Santa Caterina.

» Les Sœurs des deux monastères passèrent ensemble les fêtes de Pâques, le cœur remplis de gratitude et d'espérance. On se vit de plus près, on se connut, on s'estima et l'on s'aima. Cette

fraternité semblait renouvelée des jours anciens que déjà dans le passé elles avaient goutée ensemble.

» Les charges et offices furent distribués, l'horaire fut adapté, et le 29 avril, fête de saint Pierre Martyr, on se leva la première fois depuis longtemps, pour le chant de l'Office à minuit. Toutes étaient heureuses.

» Il nous semble opportun de donner ici la liste des religieuses qui constituaient les deux communautés, destinées à n'en former plus qu'une seule.

» La communauté de San Domenico e Sisto comptait, comme religieuses choristes:

Mère sœur Pia Boschi,
» » Costanza Vettori,
» » Chiara Sforza;
Sœur Caterina Cressedi,
» Giacinta Burska,
» Agnese Scarpari,
» Domenica Geronzi;

» Comme sœurs converses:

Sœur Maria Teutoni,
» Lodovica Pasquazi,
» Maddalena Tiburzi,
» Rosaria Mattei,
» Amata D'Innocenti,
» Cecilia Palma,
» Tommasa De Fabis,
» Pia Orlandi,
» Rosa Mari,
» Agostina Miloni.

» La communauté de Santa Caterina comptait comme religieuses choristes:

Mère sœur Pia Bobbiese, Prieure,
» » Gaetana Bertolini,
» » Nazzarena Cialdi,
» » Emilia Gesconcelli,
» » Giacinta Gérard,
» » Geltrude Emellini,
» » Agnese Fiorini,
Sœur Luisa Guazzotti,

Sœur Caterina Santucci,
» Rosa Cantalini,
» Vincenza Pellegrini,
» Margherita Scoccamazzo;

» Comme religieuses converses:

Sœur Giacinta D'Innocenti,
» Giuseppa Moselli,
» Vincenza Lanciani,
» Caterina Mari,
» Rosaria Caponi,
» Maddalena De Paolis,
» Margherita Porfili,
» Pia Quagliani,
» Luigia Porfili,
» Domenica Felici.

» Tout ce personnel formait une belle communauté: toutefois on songeait au recrutement; on soupirait après de nouvelles vocations pour venir en aide aux nombreuses sœurs atteintes par la vieillesse et les infirmités. On faisait dans ce but des prières et des neuvaines sans nombre. Depuis si longtemps on ne connaissait plus la cérémonie des vestitions à San Domenico e Sisto! Enfin deux excellentes jeunes filles se présentèrent: l'une de la Sardaigne, l'autre de Rome. Le 14 avril 1914, on fit à nouveau cette cérémonie. La première candidate s'appela sœur Maria Antonia Pinna, la seconde sœur Maria Sistina Pacifici.

» La première fit profession le 15 juin 1915, la seconde dut nous quitter pour défaut de santé.

» A l'occasion de ce centenaire de notre monastère, nous espérons que San Domenico e Sisto commencera une ère nouvelle de prospérité vraie et parfaite, où refleuriront les traditions antiques et glorieuses de tant d'âmes belles et saintes ».

La Communauté de S. Domenico e Sisto au mois d'Avril 1917

CHAPITRE II.

Les personnes.

I. — **Mère sœur Maria Vincenza Olgiati.** La croix est le signe des élus et des prédestinés à la gloire; la croix est la marque distinctive des religieuses, parce qu'étant les épouses du Crucifié, elles doivent ressembler au Divin Epoux. Nous ne serons donc pas surpris de trouver chez notre sœur en religion une continuelle alternative de tribulations capables de la crucifier corps et âme avec son Epoux le Nazaréen.

Elle naquit à Rome, le 23 janvier 1804, du Marquis Giovanni Battista degli Olgiati, et de la Comtesse Verginia degli Alberti, deux familles également nobles et par le sang et par les vertus chrétiennes.

Au Baptême elle s'appela Ippolita.

A peine eut-elle l'âge de raison, c'est-à-dire à sept ans, que le Seigneur lui fit part de sa croix, et lui envoya une grave infirmité, qui mit sa vie en péril, et l'obligea à de douloureux sacrifices. Elle fut atteinte d'une maladie de la peau, qui se manifesta en elle dans toute son obstination. Les parents se virent obligés de la placer à l'hôpital de San Gallicano. On eut sans doute pour elle tous les égards dûs à son rang et à sa noblesse: cette détermination fut néanmoins très sensible à l'enfant, en particulier parce qu'elle dut se séparer de sa famille qu'elle aimait beaucoup. C'est dans l'humiliation et les souffrances d'un hôpital qu'elle entendit la voix de Dieu, mûrit sa vocation, et l'affermit contre les orages qui l'attendaient.

A l'âge de 10 ans elle rentra dans la maison paternelle parfaitement guérie. Elle fut aussitôt chargée par sa mère des soins domestiques, et elle y devint très habile, mais pour son plus grand dommage et tourment.

Le Seigneur continuait à l'appeler à Lui, et elle ne cessait d'acquiescer à l'appel. Lorsqu'elle le crut opportun, elle fit part, bien qu'encore toute jeune, de ses projets à ses parents. Ceux-ci

répondirent par de sages et prudentes réflexions: mais elle ne trouva de condescendance que chez son père. L'opposition de la mère fut tenace, à ce point qu'étant arrivée pour sa fille l'époque de la première Communion, elle ne voulut pas même autoriser la retraite habituelle dans un monastère, comme elle l'avait autorisée pour les deux aînées, et elle l'obligea à rester dans la maison paternelle, avec ses occupations ordinaires; et la pieuse jeune fille, qui ne voulait pas être troublée dans ses dévotions, durant ses quelques instants libres, se retirait sous un escalier, où elle s'était érigé un oratoire.

Le secours humain fit défaut, mais non pas celui de Dieu.

Dans cette chère solitude, qu'elle rappelait avec tant d'amour durant sa vie religieuse, elle acquit cet enviable esprit de ferveur qui toujours l'accompagna, et une habileté particulière pour l'instruction et la direction des jeunes filles dans le grand acte de leur première Communion: œuvre qu'elle pratiqua plus d'une fois dans la maison paternelle, et que les Supérieurs lui confièrent dans le monastère, chaque fois que pour une jeune fille, ou faisant son éducation chez nous, ou étrangère, s'en offrait l'occasion.

Enfin, après des supplications réitérées, à l'âge de 15 ans, elle obtint de sa mère la permission d'entrer dans notre monastère de San Domenico e Sisto. Il y avait là comme religieuses, une sœur de son père, la Mère sœur Maria Angelica Olgiati, et une autre tante à elle, la Mère sœur Marianna Fargna.

La Comtesse, mère de la jeune fille, accompagna elle-même celle-ci jusqu'au couvent, le 6 mars 1819, et employa pour la détourner toutes les ressources de la tendresse la plus émouvante, capable de broyer tout cœur qui ne serait pas solidement raffermi en Dieu. A la fin, elle lui dit qu'elle l'amenait simplement pour éprouver sa vocation, espérant qu'elle changerait de sentiment, et lui annonça qu'elle viendrait la reprendre dans une année.

Cette année se passa paisiblement du côté de la mère, et très heureusement chez la fille, qui semblait jouir des délices du Ciel, et se confirma toujours plus dans sa vocation.

Elles observaient d'ailleurs l'une et l'autre le plus complet silence sur la résolution définitive.

L'année était finie depuis quelques mois, et on était précisément à la date du 2 juin 1820. Ce jour-là, la Comtesse alla visiter sa fille, et lui annonça clairement qu'il était temps de rentrer à la maison paternelle. La jeune fille hésita à répondre, puis,

voyant qu'il était nécessaire de manifester clairement sa pensée, elle ne dit que cette courte parole: « Par mon silence, j'entends avoir parlé suffisamment ».

Cette réponse irrita tellement la mère, que, rentrée chez elle, elle interdit à ses enfants et à ses serviteurs d'aller trouver Ippolita, ajoutant que pour son propre compte, elle ne voulait plus recevoir d'elle ni lettres, ni présents, ni commissions; elle lui faisait pourtant savoir que tout ce qu'elle pourrait vouloir ou désirer, elle le recevrait abondamment, et serait maîtresse de tout, pourvu qu'elle revînt à la maison: mais que tant qu'elle, sa fille, resterait dans le monastère, elle ne voulait plus la reconnaître. Non contente de tout cela, le 18 juin elle envoya les deux sœurs d'Ippolita pour lui donner un nouvel assaut: mais ce fut sans obtenir le résultat désiré, et toutes les tractatives furent rompues; il n'y eut plus aucun rapport entre la mère et la fille. Cet état de choses dura jusqu'en octobre 1822.

Durant cette période, le Souverain Pontife Pie VII, alors heureusement régnant, résolut de mettre un terme à cette querelle, et envoya Mgr Del Drago examiner la vocation de la jeune Ippolita, pour prendre ensuite les décisions opportunes. Cette visite était absolument imprévue, et laisse la jeune fille très perplexe entre la crainte et l'espérance: d'autant plus que ce Monseigneur lui avait demandé si elle consentirait à être religieuse, même au prix de ne plus revoir sa mère. A cette demande, elle avait répondu, après un moment de réflexion, par un « oui » décidé. Mais ce « oui » que son courage avait prononcé, et qu'elle répétait généreusement, était fortement combattu par le sentiment de l'amour filial, et coûta à son cœur une lutte très douloureuse. Elle remporta la victoire aux pieds de son Crucifix, son unique refuge dans toutes les angoisses de sa vie, depuis les premières années, jusqu'à sa mort.

Cependant le père, qui était en dehors des conditions imposées par la mère, et toute la famille qui venait souvent la visiter, se transportèrent au parloir, et lui dirent qu'elle devait se préparer à sortir, parce que la mère semblait disposée à lui donner l'autorisation de se faire religieuse, mais dans le monastère de San Silvestro in in Capite, pour l'avoir plus près de son palais.

Ippolita était plongée dans les larmes, et attendait d'un moment à l'autre le carrosse annoncé, qui devait l'enlever à ces chères murailles choisies de préférence aux autres, lorsque le 12 no-

vembre, elle fut appelée brusquement au parloir par Mgr Della Porta, Vice Gerente, qui, après un court préambule, lui annonça que le Saint Père, persuadé de sa vocation, lui permettait de recevoir l'habit dominicain, et que même il voulait que la vestition eut lieu le 17 du même mois, jour dédié à saint Grégoire le Thaumaturge, protecteur des causes désespérées.

Ce que, à cette annonce, devint la jeune Ippolita, il est plus facile de l'imaginer que de le décrire.

Elle entra immédiatement en retraite stricte, pour se préparer à ce grand acte.

Le Seigneur la consola pleinement et récompensa la générosité de ses sacrifices, la constance de ses luttes, en disposant que sa mère elle-même fût subitement changée.

Celle-ci en effet était une pieuse dame, qui contrariait si violemment la vocation de sa fille uniquement à raison de l'amour extraordinaire qu'elle lui portait. Lorsqu'elle apprit de Mgr le Vice Gerente, qui, ce même jour du 12, la visita par ordre de Sa Sainteté, que le Saint Père approuvait la vocation de sa fille, et que son intention était que celle-ci revêtit l'habit religieux le 17 courant, elle n'opposa pas une syllabe, et elle répondit simplement « qu'elle était fille très obéissante de la Sainte Eglise, qu'elle considérait comme des oracles les paroles du Souverain Pontife, et qu'elle saurait imposer immédiatement silence à l'amour maternel ».

Elle le dit, et elle le fit.

Le même jour elle se rendit à San Domenico e Sisto, pour savoir ce qu'il fallait pour la vestition de sa fille, se déclarant disposée à faire tout le nécessaire.

La mère et la fille s'embrassèrent tendrement après la cérémonie de la vestition, et quels sentiments, quelles affections échangèrent leurs cœurs, le dise qui pourra!

Depuis cette époque, la Marquise Olgiati continua de visiter régulièrement sa fille avec grande tranquillité et affection; elle ne laissa passer aucune occasion de lui montrer sa tendresse, la combla de toutes les attentions possibles, et par testament lui laissa un legs de 12 livres par mois.

Heureuse de s'être réconciliée avec sa mère, notre sœur Maria Vincenza entreprit son année de noviciat, et le 25 novembre 1823, elle fit sa profession solennelle : solennelle même pour la pompe extérieure, puisqu'on avait renvoyé pour cette fête tout ce que le court espace de temps avait rendu impossible le jour de la vestition,

Le Marquis, père de la religieuse, y assista avec tout le reste de sa famille, n'ayant pu intervenir à la vestition, parce qu'il se trouvait alors en villégiature.

Le noviciat terminé, la sœur fut employée en divers emplois de la communauté, et elle s'en acquitta toujours avec exactitude, activité et ferveur; elle ne se laissa jamais abattre par les difficultés et le travail qu'elle y rencontrait: il semble même qu'elle y trouvait un redoublement de force et de courage.

Elle fut Infirmière, Procureuse, Sacristine, « Sindaca », Sous Prieure.

Durant ses fonctions d'Infirmière, huit religieuses moururent.

Pendant les deux premières années de son office de « Sindaca », elle eut à lutter contre les attaques de la République de 1849.

Elle dormait très peu, et l'on peut dire qu'elle multipliait les journées, travaillant assidûment de longues heures de la nuit, pour le service de la communauté ou des Sœurs.

Elle était d'un caractère très vif, et eut beaucoup à travailler pour en vaincre les impétuosités: mais c'était chose très édifiante de la voir toujours prête à se refréner elle-même, très prompte à demander pardon, si elle tombait en quelque faute de ce genre, et cela non seulement pendant sa jeunesse, mais encore dans son âge plus avancé.

La veille de l'Epiphanie 1867, étant Sous Prieure, elle eut une attaque subite, qui fut cause d'une chute dangereuse. Grâce à beaucoup de soins, elle se remit convenablement; mais depuis lors elle se mit visiblement à dépérir: chaque jour on la voyait s'acheminer vers la fin.

Une nouvelle attaque survint en juillet 1869; elle reçut alors tous les sacrements.

Elle put encore se lever de son lit, mais elle ne fut plus à même de faire seule le moindre pas.

En novembre de la même année, elle reçut encore le saint Viatique, et elle put encore se lever.

En juillet 1870, elle se trouva de nouveau en péril, et reçut encore tous les sacrements. Elle se reprit un peu, mais n'était plus capable de se mouvoir, et elle resta jusqu'à la fin de sa vie clouée sur son lit de douleurs.

Ce qu'elle y souffrit Dieu seul le sait; ses lèvres ne nous le dirent jamais. Les attaques qu'on appelait apoplectiques-nerveuses se renouvelaient fréquemment, mais presqu'insensiblement. Enfin,

après deux jours de léthargie, elle cessa de vivre, le 23 août 1871, à l'âge de 67 ans et 7 mois, et après 47 ans, 9 mois moins 2 jours de profession.

A raison des lois existantes, la Mère sœur Maria Vincenza fut la première des nôtres qui ne put être ensevelie dans notre sépulture commune, et la Mère Prieure, sœur Agostina Colonnesi demanda pour elle une place dans la sépulture des Maestre Pie di Santa Lucia de' Ginnasi, et la Supérieure de ces Dames l'accorda gracieusement.

On célébra les funérailles le matin du 24 août, et le soir, à 5 heures, le char mortuaire vint transporter le corps jusqu'à la sépulture concédée, où il fut déposé dans la matinée du 25, en présence de notre Sacristain et Gérant.

Sur l'unique cercueil en bois, on plaça la croix, avec l'inscription suivante: MÈRE SŒUR MARIA VINCENZA DES MARQUIS OLGIATI, RELIGIEUSE DU MONASTÈRE DE SAN DOMENICO E SISTO, MORTE LE 23 AOUT 1871, À L'AGE DE 67 ANS 7 MOIS.

L'Ordre ayant acquis une nouvelle sépulture, ces vénérables restes y furent transportés le 5 avril 1877.

II. — **Sœur Colomba Riccitelli, converse.** Sœur Colomba, appelée dans le monde Domenica, naquit à Montefortino, le 20 mars 1814.

Elle reçut le saint habit le 9 septembre 1835, et fit sa profession le 11 du même mois de l'année suivante, le même jour que celui de sa mort en 1871.

Dieu l'a appelée au Ciel pour y recevoir la récompense des vertus qu'elle a pratiquées.

C'était une âme candide; elle obéissait fidèlement aux Supérieurs, aimait ardemment ses sœurs, édifiait tout le monde, accomplissait excellemment ses devoirs. Aussi sa mort précieuse laissa-t-elle en nous plus d'envie que de tristesse. Dieu nous l'a enlevée durant les jours de la douleur; nous pleurons oppressées par l'amertume, les gémissements des prêtres sont inconsolables, les vierges du Seigneur sont outragées, notre héritage, nos biens sont aux mains des étrangers et des usurpateurs. [1] Elle se mit au lit le lendemain du fatal décret d'expropriation de notre monastère, si grande fut la peine qu'elle en ressentit. Il est vrai que depuis quelque temps elle était un peu valétudinaire: on peut affirmer

1 Ce langage emprunté aux Prophètes s'explique par les faits dont l'auteur va parler.

néanmoins qu'elle fut victime des dures prétentions de nos maîtres actuels.

Dès le premier jour sa maladie apparut grave et sans remède. Le 4 septembre, elle reçut une première fois le saint Viatique; puis son état alla toujours de mal en pis, et, le 11 du même mois, elle le reçut encore en même temps que l'Extrême-Onction. Elle expira à midi 3|4, ayant reçu toutes les consolations, bénédictions et conforts de l'Eglise, et après une légère agonie d'environ 5 minutes.

La bonté de son cœur, sa conduite vertueuse, son admirable conformité à la volonté divine, les particularités du jour de sa mort, nous sont un motif très sérieux pour croire qu'elle a terminé au Ciel l'holocauste de sa profession religieuse, dans l'embrassement béatifique de son Epoux Jésus-Christ.

L'Ordre n'ayant pas encore acquis une sépulture, notre sœur fut ensevelie dans celle d'un pieux prêtre qui se trouvait dans un endroit écarté du Campo Verano. C'est pourquoi elle fut enfermée dans un double cercueil, l'un de bois, l'autre de zinc, où l'on écrivit l'inscription suivante: SŒUR COLOMBA RICCITELLI, CONVERSE DOMINICAINE, MORTE À SAN DOMENICO, À L'AGE DE 57 ANS, 5 MOIS ET 22 JOURS, LE 11 SEPTEMBRE 1871.

Elle fut transférée dans la nouvelle sépulture le 5 avril 1877.

III. — **Sœur Domenica Gerini, converse.** Le 13 septembre 1874, une tendre fleur, mûre pour le Ciel, fut déposée dans la tombe.

Sœur Domenica Gerini, appelée Maria dans le siècle, ne comptait que 2 ans, 3 mois et 20 jours de profession.

Sa maladie, une phtisie galoppante, devait nous la ravir inévitablement.

C'était l'une de ces âmes auxquelles Dieu accorde le privilège de gagner tous les mérites et tous les avantages de la vie religieuse.

Elle naquit à Fringuello, près de Fabriano, et fut pieusement élevée par ses parents.

Elle entra dans notre monastère le 8 février 1869, commença sa probation le 11 du même mois, en 1871; revêtit l'habit religieux le 14 avril 1872, fit régulièrement son année de noviciat et émit ses vœux solennels le 25 mai 1873.

Après sa profession, elle commença à éprouver quelque faiblesse, mais sans grande importance. Elle vécut ainsi jusqu'en octo-

bre 1874, époque où le mal se manifesta davantage, ou du moins où elle ne put le dissimuler plus longtemps.

On vit qu'on ne pouvait faire grand compte sur sœur Domenica. Elle continua pourtant à faire son travail jusqu'en mai 1875. On la déchargea alors de toute occupation, parce que sa faiblesse ne lui permettait plus aucune fatigue.

Durant le mois de juin suivant elle s'alita, et aux premiers jours de septembre, elle se trouvait à l'extrémité.

Elle reçut à plusieurs reprises le saint Viatique.

Rien de touchant comme la ferveur qu'elle montra en recevant l'Extrême-Onction et la manière dont elle accompagna les prières de la Recommandation de l'âme.

Elle manifesta une grande consolation et joie de mourir, et offrit à Dieu le sacrifice de sa vie pour le triomphe de l'Eglise.

Elle expira comme un ange à 11 heures 1/2 du soir, le 13 septembre 1874, à l'âge de 27 ans non encore achevés.

Elle fut ensevelie au Campo Verano, dans un endroit séparé, et, le 5 avril 1877, elle fut transférée dans la nouvelle sépulture.

IV. — **Mère sœur Pia Margherita Gallina.** Que Dieu soit béni de ce que, au milieu des tribulations par lesquelles il lui plaît de nous visiter, il nous donne les preuves les plus belles de son amour !

Parmi toutes ces douleurs, l'une des plus poignantes est indubitablement la perte dans la vie religieuse de ces sœurs qui sont pour les autres des sujets d'édification et de bon exemple.

L'une de ces religieuses fut précisément la Mère sœur Pia Margherita Gallina, née à Bosco, province d'Alexandrie, qui nous quitta brusquement le 22 juin, 1876.

Elle vit le jour en 1805 et se consacra à Dieu dans le monastère de Santa Maria Maddalena, à Rome, en 1830.

Après l'épreuve du noviciat qu'elle subit de la manière la plus édifiante, elle fit ses vœux solennels l'année suivante.

Sa conduite fut toujours exemplaire et donna les plus belles espérances.

Ayant été contrainte, par ordre supérieur, d'abandonner son couvent avec toute la communauté, en 1839, elle fut transférée avec quelques autres sœurs dans notre monastère.

Résignée à la volonté de Dieu, elle vécut parmi nous, donnant l'exemple de nombreuses vertus, de beaucoup d'intelligence et d'habileté,

Elle exerça d'abord diverses fonctions, à la satisfaction de toutes, puis on lui confia pendant plusieurs années la charge très délicate de Maîtresse des novices.

C'était une âme d'élite, et d'un grand esprit d'oraison.

Elle eut sa part dans les peines de Gethsémani et du Calvaire, grâce à une maladie d'yeux, qui l'affligea pendant environ 25 ans, et la mit dans la nécessité de faire de grandes privations et de grands sacrifices, en la rendant incapable de prendre part aux actes de la communauté, particulièrement au chœur, et en la contraignant à rester presque toujours sans lumière.

Elle se montra néanmoins toujours patiente et résignée, édifiant tout le monde, se gagnant tous les cœurs, aimée de toutes.

Elle ne resta au lit que deux jours, après lesquels, munie de tous les sacrements, et de tous les secours de la religion, qu'elle avait reçus en pleine connaissance, elle entra dans une très pénible agonie, et expira le huitième jour de l'octave du Saint Sacrement, l'an 1871.

Elle fut ensevelie à part au Campo Verano, et comme la précédente transférée dans la nouvelle sépulture, le 5 avril 1877.

V. — **Mère sœur Maria Domenica Colonnesi.** Sœur Maria Domenica Colonnesi, appelée Caterina dans le monde, naquit à Velletri le 29 juin 1916. Ses parents furent le noble Comte Gaetano Collonesi, et la noble Marquise Giulia Serluppi.

A raison de ses graves et presques continuelles maladies, sa mère ne pouvant s'occuper de son éducation, fit des instances pour la faire entrer dans notre monastère, où à cette époque on recevait des jeunes filles pour leur éducation. Elle avait déjà là une sœur, la Mère sœur Maria Luisa Serluppi.

On l'accepta, et la jeune fille entra le 26 février 1821: elle n'avait que 4 ans et 8 mois.

Le 20 octobre 1823 elle reçut la confirmation des mains de Son Eminence le Cardinal Falsa Cappa.

Dans le recueillement du cloître, elle habitua son esprit aux solides maximes du cristianisme et de la piété, et des signes indubitables de l'appel divin et d'une vocation de choix ne tardèrent pas à se manifester chez elle.

Dès son enfance elle eut sa part au calice du Divin Epoux et fut soumise à de graves infirmités. A l'âge de 9 ans, elle se

trouva sur le point de mourir, et on lui administra la première Communion en Viatique.

Lorsqu'elle eut fait connaître sa vocation à ses parents, elle fut enlevée aussitôt du monastère, pour l'éprouver.

On était en l'année 1833, et la jeune fille comptait alors 17 ans, non encore achevés. Mais elle fit tant d'instances auprès de ses parents, elle adressa tant de prières à Dieu, elle exprima tant de désirs de retrouver la paix du cloître, que le 22 septembre 1834, elle obtint d'y rentrer. Elle fut reçue avec la plus grande joie.

Une maladie grave fut cause qu'on dût retarder la vestition, mais en même temps devint pour elle une occasion de plus grande ferveur, de plus ardents souhaits : elle ne soupirait qu'après le jour où elle pourrait revêtir la blanche laine de saint Dominique.

Ce bonheur lui fut accordé le 21 avril 1835, reçut l'habit des mains de Son Eminence le Cardinal Galeffi.

Quand elle eut achevé son année de noviciat, elle accomplit avec un indicible bonheur l'acte de sa consécration solennelle et totale à son Dieu. Elle s'y était déjà préparée pendant son noviciat, par une piété et un recueillement admirables.

Le jour après lequel elle soupirait si fort fut le 24 avril 1836.

Après sa profession, elle entra pleinement dans la compagnie de ses sœurs, et sa vie fut toujours et en tout édifiante et exemplaire.

Elle était toujours la première aux exercices de la communauté, spécialement au chœur, qui était sa dévotion spéciale. Elle voulait avoir le temps de se préparer à l'Office divin, comme elle désirait, c'est-à-dire spirituellement et matériellement.

Elle était humble dans sa manière d'être, docile, simple, charitable, affable et complaisante avec toutes.

Durant ses longues et fréquentes infirmités, elle acquit un esprit de patience, d'abnégation, de sacrifice, qui l'accompagna toujours. Elle s'y perfectionnait sans relâche. C'est ce qui apparut surtout quand elle fut assaillie par le mal qui devait la conduire à la tombe. Toujours patiente, toujours résignée, elle édifiait dans son lit de douleur tous ceux qui la voyaient. Imperturbablement tranquille, elle répétait sans cesse avec saint Louis Bertrand : « Seigneur, brûlez, tranchez, ne m'épargnez pas maintenant, pour m'épargner dans l'éternité ».

Durant la seconde moitié de sa vie religieuse, ses graves infirmités eurent une trêve. Elle put exercer quelques offices, en

particulier celui de Maîtresse des novices, et elle s'en acquitta avec une exactitude parfaite.

Elle eut une grande dévotion pour la Sainte Vierge qu'elle appelait sa chère Mère, et elle l'honorait spécialement dans ses douleurs qu'elle méditait continuellement; c'est là qu'elle retrempait son propre cœur.

Elle eut également une dévotion très spéciale envers notre bienheureux Père saint Dominique.

Dans ces deux dévotions elle plaçait son espoir et sa confiance d'obtenir pour elle ou pour les autres toutes les grâces qu'elle demanderait.

Habituée à souffrir ses infirmités, elle supporta pendant trois mois une douloureuse hydropisie, sans en dire un mot à personne. Enfin, vaincue par l'affaiblissement, elle la fit connaître, et elle se soumit avec résignation aux soins nécessaires, auxquels par nature elle répugnait profondément.

On ne négligea rien de ce que suggérait l'art médical: tout fut inutile.

Elle voyait tranquillement approcher sa dernière heure, et elle cherchait à en persuader ses sœurs qui voulaient lui donner des espérances de guérison.

Durant sa vie, elle avait eu une grande frayeur de la mort, et une grande préoccupation des rigueurs du jugement dernier: quand au contraire elle fut atteinte de sa dernière maladie, toute crainte disparut, et ne pensait plus qu'à mourir: son seul désir était de mourir un jour de fête de la Sainte Vierge ou un samedi. Chaque fois que finissait l'un de ces jours consacrés à la Vierge, elle disait en plaisantant à celles qui étaient présentes: « Pour aujourd'hui j'ai perdu l'espérance ».

La maladie fut longue et pénible. L'infirme passa au lit deux mois et demi. Les souffrances, les angoisses particulières du mal, les ennuis douloureux des soins, les incommodités, les privations, tout concourut à en faire une martyre par la peine, de même que sa vertu la rendit encore martyr par une endurance et une patience qu'on peut appeler invincibles. Jamais une plainte ne sortit de sa bouche. Pour l'extraction des humeurs elle dut se soumettre à une opération qui supposait un grand nombre d'entailles dans une jambe, on devinait à son aspect tout ce qu'elle souffrait: aucune parole ne l'exprimait.

Voyant le mal s'aggraver, elle pria elle-même l'Infirmière de

l'avertir à temps, quand viendrait l'heure de recevoir les derniers sacrements. Lorsqu'on lui apporta cette nouvelle, elle l'apprit avec un calme et un contentement incroyables.

Durant la matinée du 12, elle reçut le saint Viatique. Pendant qu'elle se préparait à entendre la messe qu'on allait célébrer dans la chambre voisine de la sienne, elle dit à l'Infirmière de rester près d'elle pour lui indiquer les points principaux de la messe, parce qu'elle était sourde, et craignait de ne pas l'entendre, et ajoutait qu'elle voulait y assister exactement, parce que c'était la dernière messe à laquelle elle assistait et la dernière communion qu'elle ferait en ce monde.

Elle avait auparavant demandé la bénédiction et l'absolution des coulpes au P. Vicaire Général Sanvito, qui, par une faculté spéciale, était accouru au monastère.

Pour lui procurer une force nouvelle, sa sœur affligée lui obtint la visite et bénédiction du Sacro Bambino d'Ara Cœli, qu'on lui apporta le 8 décembre. Et enfin, avec une consolation inexprimable elle reçut encore du Saint Père une Bénédiction sollicitée spécialement pour elle par son cousin le Marquis Luigi Serlupi.

Le matin de ce même jour du 12 décembre, vers les 10 heures, elle reçut l'Extrême-Onction, avec toute sa pleine connaissance, répondant avec une grande dévotion et un profond recueillement à toutes les prières du prêtre.

Elle passa le reste de la journée à se préparer à mourir, remerciant les Sœurs de leur charité envers elle, leur promettant de s'en montrer reconnaissante en Paradis.

Le matin du 13, un samedi, après une nuit pénible, on nota un pas de plus vers la fin. Vers les 10 heures du matin on lui fit la recommandation de l'âme, qu'elle accompagna elle-même avec toute sa lucidité d'esprit et toute la ferveur de son âme.

Après la sainte cérémonie, elle se reprit un peu. Elle sentait cependant que sa vie touchait à son terme: mais elle ne savait pas s'il ne lui en restait pas trop pour mourir le samedi. Durant l'après-midi, quand le ciel commençait à s'obscurcir, elle demandait souvent quelle heure il était.

A 8 heures du soir, elle rendit son âme sainte, comme un ange qui se repose dans le sein de Dieu. C'est notre confiance, qu'elle est allée s'ajouter au nombre des protecteurs de ce monastère qu'elle a tant aimé, et à celui des protecteurs de toutes les

religieuses, qui en ces temps de calamité ont un si grand besoin de protection.

Elle fut la première dont le cadavre fut transporté immédiatement dans la chapelle de l'Ordre au Campo Verano, la seconde qui ne fut pas exposée publiquement dans l'église, à raison de la défense opposée par les lois existantes.

VI. — **Mère sœur Giovanna Teresa Gallina.** Un mois à peine s'était écoulé depuis la mort de la Mère sœur Maria Domenica Colonnesi, que nous avons dû pleurer la perte de cette autre sœur, qui nous fut enlevée presque à l'improviste. Personne ne s'y attendait, sur l'avis même du médecin, qu'on eut soin d'appeler plusieurs fois. Mais bénissons le Seigneur qui, en nous affligeant, a voulu couronner notre sœur, et l'appeler à lui en ce moment qui peut-être était le plus propice pour elle, le plus avantageux pour son âme.

Elle était née à Bosco, près d'Alessandria della Paglia, patrie du grand Pontife Pie V.

Dès son enfance, elle fut élevée par d'excellents parents, qui lui dirigèrent le cœur vers les choses de la piété et de la religion, où elle grandit durant ses premières années.

Elle mérita d'entendre la voix du Seigneur qui l'attirait à Lui.

Elle parla de sa vocation avec des personnes doctes et éclairées, entr'autres avec le P. Gian-Tommaso Ghilardi, plus tard évêque de Mondovi.

Ayant ainsi obtenu la certitude que l'appel venait de Dieu, elle demanda et obtint l'autorisation de ses parents. Elle se joignit courageusement à sa sœur pour se transporter à Rome, et demander l'habit de saint Dominique dans le monastère de Santa Maria Maddalena, au Quirinal.

Elle fit ses preuves et obtint ce qu'elle souhaitait. Dans cet asile de silence et de prière, elle commença avec une indicible ferveur l'année de son noviciat, et prononça ses vœux en même temps que sa sœur.

Elle était pleine de ferveur et de bonne volonté; elle s'appliqua à sa perfection spirituelle, à servir son Ordre de toutes les forces de son âme.

Il plut cependant au Seigneur de mettre sa constance à l'épreuve, en permettant que par une disposition et décision pontificale, les religieuses du monastère de la Maddalena fussent transférées

les unes dans le monastère de Santa Caterina, les autres dans notre monastère, pour céder leur place au nouvel institut des Adoratrices perpétuelles.

Ce fut un coup terrible au cœur de ces bonnes religieuses. Mais elles adorèrent les desseins de la Providence, se soumirent et se résignèrent.

Sœur Giovanna Teresa passa avec sa sœur dans notre monastère, le 10 août 1839.

S'en remettant sans restriction à la volonté divine, elle embrassa comme ses vraies sœurs celles qui lui donnaient l'hospitalité, et continua résolument dans le chemin de la perfection religieuse.

Elle fut toujours un modèle des plus belles vertus.

Elle était observante, obéissante, docile, modeste, humble, bienveillante, douce dans ses manières, charitable envers toutes.

Elle exerça divers offices, particulièrement celui d'Infirmière, où elle se distingua par sa charité.

Cette âme d'élite fut éprouvée sur deux croix : l'une corporelle, l'autre spirituelle.

Elle fut sujette à plusieurs infirmités, et en particulier à une maladie d'yeux, qui pendant plusieurs années l'empêcha de voir librement la lumière. Elle souffrit tout avec patience.

Mais où elle montra surtout combien la vertu était profondément enracinée dans son cœur, c'est au milieu des peines spirituelles, qui, une première fois pendant deux années de suite, une seconde fois pendant plus de cinq années, l'affligèrent au point de rendre toute consolation inutile. Alors surtout on vit ce qu'était son humilité. Sans affectation, sincèrement et avec une profonde conviction, elle pensait que ses péchés étaient la cause de toutes les calamités particulières et générales, et elle voulait que ses sœurs le crussent également.

Un seul jour d'alitement la conduisit au tombeau. Sa maladie fut une paralysie qui semblait d'abord progresser lentement, mais qui finit brusquement par une syncope.

Elle mourut le 15 janvier 1880, âgée de 72 ans, étant née en 1807.

Elle fut transportée au Campo Verano dans la chapelle funèbre de l'Ordre.

VII. — **Sœur Maria Caterina Bianchi.** Sœur Maria Caterina

Bianchi, appelée Teresa dans le monde, naquit à Naples le 28 avril 1821, de Dame Clementina Salvadori et de Luigi Bianchi.

Sa famille s'étant fixée à Rome, Teresa fit des instances pour être admise dans notre monastère, et elle y fut reçue le 10 janvier 1848.

Alors se levèrent des jours néfastes, et la jeune postulante subit le sort de celles qui devaient être ses sœurs.

Avec elles elle se transféra au monastère de Santa Caterina, le 4 mai 1849, d'aprés l'ordre des chefs de la République romaine.

Aux débuts de 1850, après le rétablissement du gouvernement pontifical, on rendit à nos Sœurs une partie de leur monastère, mais si étroite, si désorganisée, que les religieuses ne purent y rentrer toutes ensemble: C'est pourquoi, avant de se séparer, ne pouvant savoir quand il leur serait possible de se réunir, elles songèrent à assurer l'acceptation de Teresa Bianchi. Elles tinrent un chapitre le 24 janvier 1850, et finalement, le 5 février, elle rentra à San Domenico e Sisto avec une partie de la communauté.

Elle reçut l'habit dans le chœur, le 1er avril suivant, des mains du R.^{me} Père Vicaire Général de l'Ordre, le P. Cipolletti.

Elle fit sa profession le 24 avril 1851, entre les mains du R.^{me} Père Vicaire Général de l'Ordre, le P. Vincent Jandel.

Sa vie religieuse fut régulièrement simple.

Douée de la jovialité propre à son pays, elle se rendit agréable à toutes ses compagnes.

Aide excellente dans les offices, habile au travail, toujours de bonne volonté, de bonne humeur, elle rendit service à la communauté en différents offices, spécialement pour la sacristie.

C'est précisément lorsqu'elles s'y trouvait employée, qu'elle fut frappée du mal fatal qui la conduisit à la tombe. A l'improviste, le 5 octobre 1881, elle perdit l'activité d'un bras. Les médecins déclarèrent qu'il s'agissait d'une paralysie progressive.

Le progrès ne fut pas sensiblement rapide; il y eut des périodes qui permettaient quelqu'espoir: mais l'ennemi était dans la maison et travaillait en secret.

Une chute, et la rupture d'un bras qui en fut la conséquence aggravèrent la situation.

A la fin, le 4 juin 18?812, le mal se présenta avec plus de véhémence et on crut la malade arrivée à sa dernière heure.

Elle se remit cependant, et on crut pouvoir espérer qu'elle vivrait encore quelque temps: mais nos espérances furent trompées

dans la matinée du 2 août. Frappée d'une nouvelle attaque, elle resta sans mouvement et sans parole. On lui administra de suite l'Extrême-Onction: elle vécut cependant agonisante jusqu'à 4 heures de l'après-midi.

Combien il était douloureux de la voir souffrir, sans pouvoir lui donner le moindre soulagement!

Peut-être que le Seigneur, par ces six derniers jours de sa vie, qui à nos yeux furent un véritable purgatoire, a voulu la purifier de ses petits défauts, afin de hâter son entrée dans la Patrie céleste, où, nous l'espérons, elle priera pour nous qui restons dans notre misérable exil.

VIII. — **Mère sœur Maria Imelda Agnese Regis.** Sœur Maria Agnese, appelée dans le monde Adelaide, naquit à Rome, le 30 janvier 1814.

Ses parents furent Giuseppe et Maria Regis.

Honnêtes, pieux et riches, ceux-ci eurent à cœur de lui donner une bonne éducation. Pour l'accomplissement de ce devoir sacré, ils ne se fièrent point à eux-mêmes, et ils confièrent leur fille, encore jeune, aux religieuses de San Domenico de Viterbe, qui appartenaient au Tiers-Ordre. Ce fut dans ce saint asile que la jeune Adelaide s'éprit de la vie religieuse.

Toute jeune encore elle décida qu'elle serait une dans la belle cohorte.

Et effectivement, à peine était-elle rentrée dans sa famille qu'elle se mit à parler de la mise à exécution de ses projets, et, malgré sa très délicate complexion, qui donnait de notables inquiétudes sur sa santé, elle fut acceptée par les Dominicaines de la Maddalena, au Quirinal, où elle reçut l'habit religieux le 12 septembre 1832, et prit le nom de sœur Maria Imelda.

Elle fit profession l'année suivante le 16 septembre, fête de sa seconde patronne.

Elle vécut paisible et fervente dans son cloître bien aimé, jusqu'au jour où, de par la volonté souveraine, elle fut transférée dans notre monastère de San Domenico e Sisto. C'était le 10 août, 1839.

Comme il existait déjà parmi nous une autre sœur portant le nom d'Imelda, elle prit celui de Maria Agnese.

En changeant de nom et d'asile, elle ne changea rien à son genre de vie. Toujours tranquille, toujours fervente, toujours observante, exacte, zélée dans l'accomplissement de ses devoirs et des

offices que lui imposait l'obéissance. Elle fut en particulier appliquée à celui de Sacristine, qui lui tenait beaucoup au cœur, parce qu'ainsi elle vivait plus rapprochée du Saint Sacrement, qui était sa grande dévotion et son grand bonheur.

Pour satisfaire sa piété, chaque jour indispensablement elle s'approchait de la Sainte Table, et elle passait à l'église toutes ses heures libres.

Malgré sa santé chancelante, elle supporta presqu'aussi bien qu'une personne forte et robuste les rigueurs de la vie religieuse, jusqu'à la 65e année de son âge. A cette époque, elle commença à être un peu plus souffrante que d'habitude, et dut accepter quelques dispenses.

Bien qu'on ne négligeât pour elle aucun soin, elle alla toujours s'affaiblissant, et plusieurs fois on crut à sa fin imminente : on lui fit administrer les derniers sacrements. Chaque fois pourtant elle reprenait quelques forces, elle revenait à ses exercices habituels de piété, particulièrement à la communion quotidienne. On espérait ainsi que le Seigneur la conserverait encore pour quelque temps. Nos espérances furent trompées à l'improviste, ce matin même, 23 octobre 1879.

Notre sœur Maria Agnese se leva avec une légère indisposition d'estomac, et à raison de son âge et de sa faible santé, l'obéissance la retint au lit. On appela le médecin qui ne trouva aucune raison de s'affliger, ou de s'inquiéter à son sujet. Quelques instants plus tard, pendant qu'elle se préparait à prendre son petit déjeûner, elle expira, sans agonie, sans douleur, sans un mouvement.

Le trouble et la désolation de notre communauté en cette circonstance fut inénarrable. On était, certes, préparé à la perte douloureuse, on n'avait rien à craindre pour la défunte qui mourut comme un ange, ainsi qu'elle avait toujours vécu : cependant un coup si brusque, sans qu'il eut été possible de rien faire pour y parer, ou pour le rendre moins cruel, fit une si douloureuse impression, que la tristesse en resta longtemps empreinte sur les visages de toutes les Sœurs.

Cette religieuse fut elle aussi transportée dans la chapelle de l'Ordre au Campo Verano. Elle est la huitième de nos Sœurs qui y reposent en attendant la résurrection finale.

IX. — **Sœur Maria Paola Bollviller.** Cette très édifiante sœur naquit à Riga, non loin de Saint-Petersbourg, capitale de la Russie,

le 27 janvier 1805, du Baron François-Louis Bollviller, et de la Baronne Sophie d'Oubril.

Elle naquit et fut élevée dans la religion catholique, et reçut l'éducation la plus exquise et l'instruction qu'exigeait sa condition.

Ses parents occupaient des rangs distingués dans la diplomatie, et ainsi elle passa elle-même son enfance et sa jeunesse dans les diverses cours d'Europe, mais toujours aux côtés de sa mère dont elle était l'idole, et toujours suspendue à ses lèvres dont la parole pour elle était infaillible.

Elle n'eut qu'à s'en féliciter. parce que c'est assurément à cette dépendance qu'elle dût de parcourir sans écart une voie qui pouvait lui être fort périlleuse, surtout à l'âge où les illusions du monde font ordinairement une si vive impression.

A la suite de sa prudente mère, elle acquit en peu de temps ce bon sens, cette justesse et cette dignité de la pensée, qui lui firent dédaigner ce qui se passait autour d'elle.

Ses études sérieuses, ses lectures catholiques, auxquelles elle s'appliquait assiduement, raffermirent son esprit et son cœur contre les assauts flatteurs et trompeurs du monde. Non seulement elle ne s'y laissa point prendre, mais elle mérita d'entendre un jour la voix du Seigneur qui la voulait totalement pour lui: chose rare, pour ne pas dire unique, au milieu de la rumeur et de la splendeur des cours.

Il est vrai qu'à cette époque notre Antoinette, (c'était son nom de Baptême), n'était plus dans la fleur de sa jeunesse, mais d'âge déjà mûr: ceci néanmoins ne diminue ni l'action de la grâce, ni le mérite de l'acquiescement à cette grâce. Il y aurait plutôt le mérite de la constance chez la généreuse chrétienne, parce que si d'une part elle prêta aussitôt l'oreille à la voix divine, il ne lui fut pas possible de réaliser aussitôt ce que Dieu lui demandait. L'amour de sa mère, dont elle était devenue la compagne inséparable, l'amie, la confidente, la conseillère, le soutient la retint pendant environ douze ans. Mais à peine eut-elle rempli les devoirs que lui imposait la piété filiale, elle fit un nouveau voyage pour prendre congé de ses parents et organiser ses affaires, puis revint à Rome sans délai, et songea à chercher l'asile où elle pourrait accomplir la volonté de Dieu et consacrer à lui seul et au souci de son âme le reste de sa vie.

Parmi les nombreux monastères de Rome, elle choisit le nôtre et fit des instances pour y être admise. Au début, il y eut de

nombreuses difficultés. On n'avait eu auparavant aucun renseignement sur son compte; son âge et sa position dans le monde donnaient des craintes sur la solidité et la persévérance de ses résolutions. Mais on fit connaissance familière avec elle, des personnes distinguées qui l'avaient connue de près donnèrent des informations, et les craintes s'évanouirent. Nous fûmes certaines de faire une heureuse acquisition, et nous ne tardâmes pas à admettre la fervente candidate.

Elle entra parmi nous le 15 décembre 1859, à l'âge de 55 ans, non encore accomplis.

Durant son année de probation, la communauté put comprendre que si elle n'avait point l'avantage de recevoir une jeune fille, cette lacune était surabondamment compensée par la certitude qu'on trouverait chez la postulante tous les avantages de l'âge mûr, ainsi que le démontraient les nombreuses qualités et vertus qui distinguaient la postulante. Et en effet, si elle ne put jamais parvenir à l'activité matérielle, à la sollicitude et exactitude qui sont le propre de la jeunesse, et qu'on exige d'une jeune fille, il ne lui manqua jamais ni la bonne volonté, ni le zèle, ni l'intelligence pour apprendre ce qu'il faut savoir au sujet de la vie régulière et de la liturgie. Les choses de la liturgie étaient l'objet de son application ardente et assidue. Une telle attention démontrait clairement qu'elle s'occupait de la religion et de ce qui s'y rapporte, non point avec légèreté d'esprit, mais avec toute la profondeur du sentiment.

Ses désirs et ses efforts l'entraînaient à se conformer aux pratiques communes, malgré des habitudes anciennes et contraires: et c'était pour nous un trésor de bons exemples et d'édification.

Sa tenue était modeste, pleine d'affabilité et de politesse.

Jamais elle ne faisait pompe de sa rare instruction, et n'aimait à s'en servir que pour l'avantage du monastère. Dans toutes ses démarches, elle faisait voir clairement qu'elle renonçait au monde sincèrement, par conviction intime, et qu'elle voulait être entièrement à Dieu, sans restriction, sans réserve.

La communauté ne pouvait être que satisfaite de sa conduite, et le 16 septembre 1860, elle l'admit en chapitre à la vestition.

Elle revêtit la bure sacrée le 9 octobre suivant, dans le chœur intérieur, sous la présidence du R.^me Père Général Alexandre Vincent Jandel, qui fit en français le discours habituel, cette langue étant plus familière à l'orateur, à la nouvelle candidate et aux dames qui étaient présentes.

Parmi celles-ci on distinguait noble Dame Agata Gravina, Duchesse d'Anjou, Princesse de Petrullo, née Princesse Pelagonia.

Pendant son année de noviciat, elle ne recula devant aucun sacrifice, aucune privation, quoique pour son âge elles fussent bien plus pénibles que pour la jeunesse. Elle savait bien que leur plus grande difficulté augmentait leur mérite devant Dieu. Elle était heureuse de lui donner la preuve d'un amour de préférence, et chaque jour elle offrait son holocauste avec générosité et avec la ferme confiance que le Seigneur lui aurait tenu compte de tout à sa dernière heure, moment solennel que jamais durant sa vie entière elle ne perdit de vue.

Elle fit sa profession solennelle le 10 octobre 1861, entre les mains du même R.^{me} Père Maître Général, Alexandre Vincent Jandel.

Dès ce jour elle commença en plein sa vie religieuse, et elle continua, toujours la même dans sa ferveur, dans ses maximes, dans son esprit d'amoureux sacrifice, dans l'effort assidu pour se rendre agréable à Dieu, pour être utile au monastère, qu'elle aima toujours de cet amour de préférence dont s'était inspiré son choix au commencement.

Et elle réussit vraiment dans son projet. Elle ne put exercer ni de grands ni de fatigants offices: elle fut toujours exacte et exemplaire dans l'accomplissement de ceux qui lui furent confiés. Son travail, ses conseils furent toujours appréciables, sa tenue toujours édifiante pour l'intérieur et pour l'extérieur.

Elle aimait beaucoup la peinture, et elle avait un talent particulier pour la peinture sur verre. L'une de ses œuvres en ce genre existe dans l'église des SS. Giovanni e Paolo à Venise: c'est une fenêtre qu'elle avait exécutée avant d'être religieuse, et qu'elle destinait d'abord à la chapelle de Sant' Antonio dans sa basilique à Padoue. Comme elle ne put l'y placer, elle en fit pré sent à SS. Giovanni e Paolo.

Un autre verrière de sa main, exécutée durant les premières années de sa vie religieuse se peut voir dans l'église de Santa Maria del Popolo à Rome, dans une chapelle où est ensevelie sa mère. Elle y a représenté sainte Sophie, patronne de la défunte.

C'est encore par ce même amour de la peinture qu'elle fit restaurer à ses frais plusieurs tableaux du monastère. Elle se donna beaucoup de peine pour copier elle-même la prodigieuse image de la Vierge dessinée par saint Luc, qui se conserve dans

notre église. Elle y réussit excellemment, et tous ceux qui ont vu de près la sainte image, sont d'accord, et justement, que la copie faite par sœur Maria Paola est la meilleure et la plus ressemblante à l'original, parmi toutes celles qui ont été faites jusqu'à ce jour. Malheureusement ce beau et intéressant travail n'est plus chez nous. La sœur l'avait donné à une princesse russe, sa nièce. Elle se proposait d'en faire une seconde copie: mais la difficulté d'avoir l'original sous les yeux, comme elle l'avait eu heureusement pour son premier travail, puis la diminution de ses forces et de la vue, l'empêchèrent de réaliser son ardent désir qui était encore celui d'autres personnes. [1]

Elle atteignit l'âge de 79 ans, moins quelques jours.

Jusqu'à la fin, elle resta saine d'esprit et même de corps, sauf quelque petite exception particulière aux complexions délicates autant que la sienne.

Sa vie s'éteignit comme une lampe où manque l'huile. Elle ne resta guères plus de quinze jours malade au lit, et durant ce temps elle fit deux fois la communion: l'une par dévotion, l'autre comme Viatique. Celle-ci d'ailleurs, de l'avis du médecin, n'était pas urgente. Pendant toute sa vie elle avait pensé à sa dernière heure: le Seigneur ne permit point qu'au moment suprême lui manquât cette nourriture qui chaque jour avait fait ses délices, non seulement dans le cloître, mais encore pendant de nombreuses années de sa vie dans le monde.

Elle mourut à l'improviste dans la matinée du 22 janvier 1884, à 4 heures $^1|_2$.

Le Seigneur a certainement suppléé par sa grâce à l'absence du prêtre, qui ne put arriver à temps, pour lui administrer l'Extrême Onction et les derniers secours de l'Eglise.

La mort de cette religieuse a laissé un grand vide dans notre communauté, et pour les bons exemples qu'elles donnait, et pour les munificences qu'elle répandait à pleines mains.

---

1 En mourant, sœur Maria Paola nous avait légué ses cartons, ou du moins ce qui lui en restait. Il y avait là des études excellentes, qui dénotaient chez l'artiste une grande intelligence du coloris, et une large facilité d'exécution. Nous avons en particulier une vue superbe de l'Acropole d'Athènes, peinte à l'acquarelle, largement et chaudement enlevée. Elle aurait voulu sauver du gaspillage beaucoup de vieilles peintures confiées à des personnes amies durant les dernières invasions. Avant de les laisser sortir elle avait pris les dimensions exactes et des esquisses excellentes des peintures envoyées en exil. Grâce à ces indications, nous avions pu retrouver et faire rentrer divers tableaux, en particulier une belle Nativité de Ghirlandajo; mais depuis, hélas! une nouvelle et définitive dispersion s'est faite, et il n'y a pas à y revenir. — J. J. B.

X. — **Mère sœur Teresa Maddalena Alberti.** Sœur Teresa Maddalena Alberti, dans le monde Augusta, naquit à Orte le 18 juillet 1819. Ses parents furent le Comte Niccolò Alberti et la Comtesse Saracinelli d'Orvieto.

Ils habitaient Rome la plus grande partie de l'année, et, voulant faire donner une bonne éducation à leur fille, ils choisirent pour elle, parmi les différents monastères celui de San Domenico e Sisto. La jeune fille y entra dans le but de faire son éducation le 13 juillet 1833.

La grâce de Dieu ne tarda pas à agir chez la jeune Alberti, et ce jeune cœur bien disposé l'accueillit avec empressement.

Après mûre réflexion, elle résolut et n'eut pas crainte de manifester sa vocation à sa mère devenue veuve, bien qu'elle prévît des obstacles et des oppositions formidables. Et de fait, à peine la Comtesse Alberti eut-elle connaissance de la résolution de sa fille, qu'elle la ramena auprès d'elle, non seulement pour s'assurer de sa constance, mais encore pour la faire changer de pensée. Cette dame était fort pieuse, mais l'amour maternel ne lui permettait pas de condescendre aux bonnes intentions de sa fille.

Notre Augusta rentra donc dans la maison paternelle le 5 mai 1836. Elle eut à lutter beaucoup contre les flatteries du monde et plus encore contre les assauts plus redoutables de l'amour maternel.

Cette lutte fut longue et douloureuse: la jeune fille resta victorieuse, bien qu'elle ait eu beaucoup à en souffrir dans sa santé.

Cette lutte dura deux ans et quelques mois entre deux cœurs animés l'un et l'autre de très nobles sentiments: le cœur d'une mère pour sa fille unique, le cœur d'une fille pour sa mère veuve et pour son Dieu qui l'avait appelée, et à qui elle voulait correspondre.

A la fin, lorsque la jeune fille crut avoir satisfait à toutes ses obligations de respect, de soumission, d'obéissance filiale, quand elle eut épuisé toutes les raisons possibles pour persuader doucement à sa mère de lui donner le consentement désiré, voyant que ses discours ne servaient à rien, non plus que les prières et les conseils de diverses personnes qui intercédaient pour elle, elle crut nécessaire de faire un pas énergique, pour trancher d'un seul coup les liens extérieurs de cet amour, qui, bien que saint et commandé par Dieu, pouvait devenir desormais pour elle un péril et un enlacement trop forts, capables d'empêcher son désir de se donner à l'Epoux céleste qui la voulait pour lui seul.

Un beau jour donc, et ce fut le 21 septembre 1838, elle se rendit en visite chez ses religieuses, et sachant que du côté des Supérieurs ecclésiastiques il n'y avait aucune difficulté à ce qu'elle fut admise dans la clôture, elle y entra résolument, et envoya la nouvelle à sa mère par le Comte Colonnesi qui l'avait accompagnée, ne sachant rien d'ailleurs de ses intentions. Ce qu'il devint lui-même le premier, et après lui la mère, à cette nouvelle, on ne saurait l'imaginer, et moins encore le décrire.

Notre Augusta cependant avait vaincu son cœur, avait triom phé d'elle-même : elle n'avait pas vaincu le cœur de la mère. Celle-ci ne fit que s'irriter de plus en plus, et pendant une année entière elle ne voulut jamais revoir sa fille, ni en entendre parler.

Au bout de ce temps, grâce à quelques médiations influentes, elle parvint à obtenir quelques pourparlers, quelque lointaine promesse : seulement, pour l'exécution, il fallait toujours aller de trimestre en trimestre, et on ne pouvait arriver à une conclusion. A la fin, le Cardinal della Porta, Vicaire de Sa Sainteté Grégoire XVI, crut devoir prendre lui-même la jeune fille sous sa protection, et ordonna aux religieuses de préparer la vestition, et c'est lui-même qui voulut procéder à la cérémonie, le 13 mars 1840.

L'année du noviciat ne fut guères plus tranquille pour notre sœur Teresa Maddalena, parce que la mère persévéra longuement dans son système. Cependant le Seigneur finit par consoler sa nouvelle épouse, et, quoique après un délai de trois mois au-delà de la date que détermine la Règle religieuse, la novice put prononcer ses vœux entre les mains du R.me Père Général Angelo Ancarani le 13 juin 1841, avec le plein consentement de la mère, et après une parfaite réconciliation avec elle.

Les grands sacrifices et les nombreuses privations que notre sœur avait dû subir pour se maintenir fidèle dans sa vocation, l'avaient renseignée amplement sur les mystères de la Croix et habituée à cette vie d'abnégation qui est l'âme de la vocation religieuse. Aussi, lorsqu'elle se trouva en possession de ce bien après lequel elle avait tant soupiré, elle ne recula plus et parcourut avec ferveur la voie de Dieu, à travers les douleurs de ses fréquentes infirmités, et les fatigues de la vie religieuse, et elle y conquit les plus belles vertus.

Généreuse et constante avec son Dieu, ne se souciant pas d'elle-même, vouée à l'oraison et à la mortification, très observante,

exacte dans l'accomplissement de ses propres devoirs, elle donna constamment le bon exemple et l'édification.

Pendant trente ans continus elle ne mangea jamais gras, et on peut dire qu'elle jeûnait tous les jours.

Durant de longues années elle servit la communauté comme Sous Chantre et Chantre, étant douée d'une voix belle et sonore, dont au surplus elle ne tira jamais vanité. Elle fut également « Sindaca » et Maîtresse des novices. C'est durant ce dernier office que le Seigneur voulut embellir son jardin d' une fleur nouvelle, et il l'appela à lui après une maladie de quatre jours seulement.

Sa dernière infirmité fut une fièvre typhoïde accompagnée d'une pleurésie qu'elle avait négligée jusqu'au moment où elle ne put aller plus loin, et qu'elle avait rendue mortelle avant de se mettre au lit.

Elle expira munie de tous les sacrements, dans la matinée du 7 août 1884.

Durant les dernières heures de sa vie, elle reçut la visite de l'Eminentissime Vicaire de Sa Sainteté, le Cardinal Parocchi, et celle de Mgr Sallua, venus tous deux pour notre fête de la dédicace qui se célèbre ce jour-là.

XI. — **Sœur Agnese Fringuelli, converse.** Sœur Agnese Fringuelli, appelée Nazzarena dans le monde, naquit à Viterbe, d'Arcangelo Fringuelli et de Rosa Bernardi, le 18 mai 1834.

Elle entra dans notre monastère en qualité de servante le 3 mai 1856, et revêtit l'habit de sœur converse, après deux ans de probation, le 24 juin 1862, des mains du P. Provincial Rosaguti, qui se trouvait à Rome pour le Chapitre général.

Elle fit sa profession le 2 juillet de l'année suivante entre les mains du P. M. Giacinto Agnesi, Confesseur ordinaire du monastère.

Elle avait bon caractère, était pieuse, et elle put supporter convenablement les fatigues de la vie monastique.

Quelques années après sa profession, elle fit une chute qui la rendit à peu près inhabile au travail, ne pouvant plus se mouvoir qu'à l'aide de béquilles. Toutefois s'étant recommandée aux prières de la Mère sœur Maria Rosa Ferrari, morte la veille, elle reconquit l'usage libre de ses jambes, et revint au service du monastère en divers offices, avec une santé convenable.

La mort de la Mère Teresa Maddalena Alberti sembla faire sur elle une forte impression, et dès ce moment on remarqua un changement notable sur sa vie physique et morale.

Elle devint rêveuse, mélancolique, comme étourdie. Malgré tout elle ne cessa pas de travailler et de s'aquitter de ses devoirs jusqu'au 2 décembre, 1884. Ce jour-là elle se plaignit d'une douleur à un genou, et elle se mit au lit.

Dans la matinée du 3, étant au lit, elle fut frappée par l'apoplexie, et perdit l'usage de la parole et des sens. Quelques heures plus tard, elle reprit connaissance, put recevoir tous les sacrements, et mourut le matin du 5, dans le baiser du Seigneur.

XII. — **Sœur Giovanna Onofri, converse.** Maria, fille de Luigi et de Teresa Onofri, naquit le 18 février 1809, à Anagni.

Le Seigneur l'appela à la vie religieuse, et elle fut admise dans notre monastère vers 1830.

Elle accomplit louablement ses deux années de probation, et le 14 juillet 1833, elle revêtit l'habit dominicain par les mains du R.me P. Olivieri, Commissaire du Saint-Office et Vicaire de notre monastère, sous le priorat de la Mère sœur Maria Giacinta Piccolomini.

Dès son enfance elle avait eu une dévotion spéciale envers la Sainte Vierge: ne pouvant garder son nom, elle prit celui du Disciple préféré, pour lequel toujours elle avait professé une vénération particulière.

Le 15 août 1835, elle fit sa profession solennelle entre les mains du P. L. Filippo de Signoribus, Confesseur ordinaire de notre monastère.

Simple et pieuse, elle passa tranquillement sa vie au service de la communauté.

Le 18 juillet 1879, elle fit une chûte et se disloqua une épaule. Ce fut le principe de son mal, de cette paralysie, qui, le 11 novembre de la même année, la rendit immobile jusqu'à sa mort.

La dévotion envers la Sainte Vierge qu'elle pratiqua dès son enfance, comme nous l'avons dit, fut l'âme de toute sa vie, son soulagement durant sa maladie, sa force à l'heure de son agonie. Elle était belle à voir durant les derniers dix-sept jours de sa vie, alors qu'elle n'avait plus l'usage de ses sens, ne parlait plus, ne demandait rien, s'émouvait au nom de Marie, et montrait qu'elle accompagnait de cœur les oraisons jaculatoires qu'on lui suggérait,

Durant sa longue maladie, elle reçut trois fois le Saint Viatique et deux fois l'Extrême-Onction.

Enfin, dans une mort toute enviable, elle rendit son âme simple à son Epoux céleste le matin du 30 décembre 1886, à 8 h. 3/4.

XIII. — **Sœur Maria Crocifissa Ugaldea.** Sœur Maria Crocifissa, dans le monde Maria Pilar, naquit dans la ville de Mexico, le 5 janvier 1814, d'Antonio Ugaldea et de Maria Guadalupe Eizeva. Ces époux, fort religieux, élevèrent leur nombreuse famille dans la crainte de Dieu.

Notre Maria Pilar était l'une des plus jeunes parmi ses six sœurs.

La révolution du Mexique en 1829, fut fatale à la situation financière de la famille Ugaldea, qui dut se réfugier en Espagne, puis se retira à Bilbao.

Là, les pieuses sœurs, vivant avec leur père, menaient presque une vie monastique. Quatre d'entr'elles se consacrèrent à Dieu. Les premières à donner le bon exemple furent notre Pilar et sa sœur Gaetana, dont nous avons déjà parlé sous le nom de sœur Maria Giuseppa Ugaldea.

Toutes les deux, avec un courage plus admirable qu'imitable, ne pouvant se faire religieuses en Espagne, à raison de la révolution de 1839, vinrent chercher un refuge à Rome.

Elles furent admises par notre monastère, et y firent leur entrée le 12 octobre 1839.

Leur probation fut ce qu'elle devait être, et elles revêtirent l'habit religieux le 29 septembre de l'année suivante.

Maria Pilar prit le nom de sœur Maria Crocifissa. Dès les débuts de son noviciat, elle chercha à conformer sa vie à son nom. Elle s'appliqua à grandir toujours plus dans son cœur pour la Vierge Douloureuse cette tendre dévotion qu'elle avait conçue dès son enfance. Ce fut l'âme de sa vie religieuse jusqu'à la fin.

Elle prononça ses vœux solennels le 30 septembre 1840, en même temps que sa sœur Maria Giuseppa, pour laquelle elle était non seulement une sœur à double titre, mais pour ainsi dire une tendre mère, bien qu'elle fût de peu son aînée.

Son existence fut une série continue de fatigues et de labeurs, et aussi d'austères observances.

La perte de sa sœur, morte le 5 octobre 1865, fut un coup terrible qui lui transperça le cœur. Elle supporta la douloureuse

angoisse avec une résignation véritable. Elle unissait ses souffrances à celles du Cœur de Marie au pied de la Croix.

Restée seule, elle se serra plus que jamais près de son Jésus.

Elle était fort assidue à l'oraison, et elle lui consacrait tous les instants libres de sa journée.

Après la mort de sa sœur, sa santé commença à perdre de sa vigueur: mais son esprit ne perdit rien de sa force, et se montra toujours fervent, toujours peu souple pour céder aux exigences des faiblesses de la chair.

Elle fut atteinte d'une pénible hydropisie, qui la conduisit à sa fin. Pendant neuf mois elle fut gravement malade, et pour ce motif trois fois elle fut communiée en Viatique, et deux fois elle reçut l'Extrême Onction.

Elle passa les derniers mois de sa maladie dans un délire presque continuel, qui lui causait à elle et aux assistants de grandes peines. Cependant elle se reprenait chaque fois qu'on lui parlait de sa bien aimée Vierge des Douleurs.

Les huit derniers jours de sa maladie furent excessivement pénibles. Ce furent des journées d'une véritable agonie, d'un vrai Purgatoire.

Elle rendit à Dieu son âme ardente le vendredi après l'Ascension.

Ce jour de vendredi répondait exactement à la dévotion de son cœur. A nous il donne l'espérance que le Seigneur l'a appelée à lui pour la faire entrer dans la glorieuse phalange qui accompagnait son triomphe au Ciel.

XIV. — **Sœur Giacinta Marsili, converse.** Anna Marsili naquit à Viterbe, de Lorenzo Marsili et de Rosa Crescia, le 27 janvier 1838.

Elle entra en qualité de servante dans notre monastère le 29 septembre 1858, et revêtit l'habit dominicain le 9 novembre 1864, prenant le nom de sœur Giacinta.

L'année suivante, le même jour, avec la précaution de faire la cérémonie très tard, [1] elle prononça ses vœux solennels.

Sa conduite fut toujours digne d'éloge.

Elle travailla pour son monastère tant que ses forces le lui permirent, c'est-à-dire jusqu'à la dixième année avant sa mort.

---

1 Une question de validité en dépendait, car il fallait une année absolument révolue, depuis la vestition.

Durant ces 10 ans d'infirmité physique elle ne resta jamais oisive, et elle travailla jusqu'à son dernier moment.

Elle souffrait d'une très pénible maladie d'estomac, mais que les médecins ne parvinrent pas à définir.

Sa mort, qui fut subite, arriva le 7 février 1889, et plongea toute la communauté dans la douleur.

XV. — **Mère sœur Maria Imelda di Pietro.** Maria di Pietro, fille de noble seigneur Domenico di Pietro, et de Dame Faustina, des Ducs Caetani, naquit à Rome le 10 mai 1817.

Elle fut élevée pieusement, et se sentit appelée à la vie religieuse.

Afin de décider selon la prudence, elle voulut se retirer dans un monastère, pour bien connaître la vie religieuse, et elle entra chez nous le 5 janvier 1833.

Elle se livra assidûment à la prière, pour savoir la volonté de Dieu.

Elle la connut en effet et l'accomplit, en demandant les livrées de saint Dominique, qu'elle reçut le 10 mai 1835, des mains de Mère sœur Maria Giacinta Piccolomini, sous la présidence de l'Eminentissime Cardinal Odescalchi, qui fit un magnifique discours. Elle fut accompagnée à l'autel par la Duchesse de Sora, Dame Guglielma Massimi Piombino.

La cérémonie fut très belle, parce que les parents, pour donner un témoignage d'affection à la candidate, voulurent faire embellir l'église avec des tapisseries. des velours, des lampadaires. Comme la novice avait choisi le nom d'Imelda, on plaça un tableau de la B^se^ Imelda sur l'autel majeur, comme sur un trône de gloire. Ces apparats solennels appelèrent un grand concours, surtout de la haute noblesse.

Elle eut comme Maîtresse, pendant son noviciat, la Mère sœur Teresa Maria Monti, religieuse de sainte vie, de grande vertu, très affermie dans l'esprit de la vie religieuse. Elle eut comme compagnes de noviciat sœur Maria Giovanna Vitelleschi et sœur Maria Domenica Colonnesi, qui l'avaient précédée de peu dans le cloître, et qui furent, elles aussi des religieuses exemplaires.

La sage novice profita des saintes instructions de sa Maîtresse, qu'elle se rappelait toujours plus tard avec beaucoup d'affection et de vénération, aussi bien que des bons exemples de ses compagnes, qu'elle estima et aima toujours.

Dès le début elle s'habitua à cette gravité religieuse, à ce zèle pour tout ce qui appartient à l'Ordre, qui fut vraiment le caractère distinctif de sa vie.

Elle fit sa profession solennelle le 13 mai 1836, entre les mains du R.^{me} Père Maître Général Cipolletti.

Dans l'accomplissement de ses fonctions elle fut habile, active, pleine d'entrain. Successivement Sacristine, « Sindaca », Prieure, Sous Prieure, elle s'acquitta toujours de ces offices avec édification et exactitude.

Une longue et pénible maladie, qu'elle supporta avec une patience exemplaire, la prépara pour le Ciel, où elle est montée aujourd'hui dans l'après-midi, 11 juin 1889, surlendemain de la Pentecôte, peu de minutes après une heure.

Le P. Marcolino Ciccognani, Procureur Général de l'Ordre, Vicaire du monastère, fit de belles inscriptions, qu'on imprima dans le « Souvenir mortuaire » de la défunte. Nous les reproduisons ici, parce qu'elles expriment fort bien son caractère.

LE 16 JUIN MDCCCLXXXIX
FUT LE DERNIER JOUR POUR LA R. M.
SŒUR MARIA IMELDA DI PIETRO
SOUS PRIEURE DES DOMINICAINES
DU VEN. MONASTERE DES SS. DOMENICO E SISTO A ROME.
A XVIII ANS ELLE SE CONSACRA AU CHRIST,
A LXII ANS
COMME UNE COLOMBE EMPORTEE PAR L'AMOUR
ELLE ALLA A LUI DANS LE CIEL.
DROITE DANS SES VOIES, ELLE AIMA LE CULTE DE DIEU
ET TENDREMENT SES SŒURS
DE SON MONASTERE ELLE FUT SAGE ADMINISTRATRICE,
ELLE FUT MAITRESSE DES NOVICES HABILE, PRIEURE PRUDENTE.
BONNE, PIEUSE, COMPATISSANTE AUX PAUVRES ET AUX AFFLIGES.
ELLE FUT UN EXEMPLE D'EXACTITUDE DANS L'OBSERVANCE RELIGIEUSE,
DE FERVEUR DANS LES EXERCICES RELIGIEUX.
DE GRANDE PATIENCE DURANT SA DERNIERE MALADIE.
SA MEMOIRE RESTE EN BENEDICTION
CHEZ SES AMIES, SES SŒURS, SES FILLES
UN REGRET INEXTINGUIBLE.
AME ELUE
DANS LA LUMIERE DES SAINTS OU CERTAINEMENT TU BRILLES
SOUVIENS-TOI DE NOUS ET DE TON MONASTERE.

XVI. — **Sœur Emilia Prosperi, converse.** Sœur Emilia Prosperi naquit à Subiaco, de pieux et honnêtes parents, qui étaient tous deux de condition civile et aisée, et firent instruire et élever convenablement leur fille.

Dans le monde, celle-ci s'appelait Teresa; son père se nommait Luigi et sa mère Angela.

Le Seigneur l'appela à la vie religieuse, et elle revêtit l'habit dominicain en 1838, dans le monastère de Santa Maria Maddalena au Quirinal.

Lorsque les religieuses furent obligées de sortir de leur couvent, elle fut assignée dans le nôtre, et elle y entra le 16 juin 1839, fête de la Madone de saint Luc. Elle avait alors 23 ans et 9 jours, étant née le 7 juin 1815.

Quand elle reçut l'habit sacré on lui avait imposé le nom de Luigia; mais comme il se trouvait déjà chez nous une autre sœur Luigia, on échangea son nom contre celui de sœur Emilia.

Elle fit sa profession le 2 octobre de la même année 1839.

Elle fut une religieuse de grande piété et dévotion, et se montra admirablement exacte dans l'accomplissement de ses devoirs.

Le 4 mai 1849, elle dut faire encore une émigration douloureuse, et elle passa à Santa Caterina avec toute la communauté. Elle ne put rentrer dans son cloître que le 23 octobre 1850.

Dès cette époque, sa vie comme celle de toutes les religieuses ne fut qu'une alternative de peines et de tristesses. Elle souffrait et priait, et qui sait de combien d'angoisses plus grandes elle nous a préservées par ses oraisons?

Et pourtant elle devait inaugurer chez nous une catastrophe unique, qui fera époque dans l'histoire de notre monastère. [1]

Frappée d'apoplexie, le 26 mai 1886, au réfectoire, on craignit de la perdre sous peu de temps. Mais grâce aux soins assidus qui lui furent prodigués à temps, grâce surtout à la bonté de Dieu, après deux jours elle donna quelques espérances, et peu à peu, sa santé s'améliora. Au bout d'uu mois, elle put se lever, mais était toujours infirme, et, humainement parlant, dans l'impossibilité de réacquérir sa première activité.

Toutefois, le 2 octobre 1886, elle célébra ses noces d'or avec une grande gaîté d'esprit, et une somme convenable de forces physiques sans sortir toutefois de son état de malade.

---

1 Allusion aux spoliations récentes

Durant sa longue maladie, qui lui imposait beaucoup de privations elle se montra calme, tranquille, même joyeuse.

Elle s'appliqua fidèlement à l'oraison, et parvint à changer son caractère naturellement triste et mélancolique, et à le rendre joyeux et gai.

Durant les premiers jours de 1892, elle fut frappée comme beaucoup d'autres de l'influenza, mais dans une mesure apparemment fort légère. Le médecin ne lui ordonna le lit qu'à raison de son âge. Comme elle ne se sentait aucun mal, elle ne voulait pas entendre parler de soins, et il fallut la garder à vue pour l'y obliger.

Après quelques jours de ces précautions motivées bien plus par la prudence que par la maladie, le médecin à l'improviste ordonna une sangsue, commandant de faire vite, parce que la paralysie menaçait de nouveau.

Le jour suivant, après une seconde sangsue le mal sembla conjuré. Quelques autres jours se passèrent convenablement, et, le 21, le médecin déclara qu'il n'y avait point péril imminent, mais qu'il serait prudent de lui donner les sacrements.

Le jour même elle reçut le Viatique et le lendemain l'Extrême Onction. Elle reçut ces deux sacrements avec sa pleine connaissance et sa ferveur habituelle.

Son état était dangereux, mais nous ne le devinions pas, et le médecin ne semblait pas craindre beaucoup. Nous qui l'avions vue dans un état si grave en 1886, nous faisions la comparaison, et nous nous croyions encore loin de la perdre. Hélas! Il est vrai que plus la mort est proche, plus elle paraît éloignée.

Notre sœur Emilia passa toute la journée, donnant plus d'espérance de vie, que de crainte de mort.

Vers l'« Ave Maria », elle se rangea comme pour dormir, et on la laissa tranquille sans cesser de la veiller. Au bout d'une heure, voyant qu'elle ne se réveillait pas, on appela le Père Confesseur qui se trouvait dans la clôture, pour assister d'autres sœurs gravement malades. Il connut au pouls que la vie allait manquer. Il crut bon de commencer la Recommandation de l'âme.

Quand la prière fut terminée, la malade expira, nous laissant toutefois longtemps incertaines si elle vivait encore ou non: car elle n'avait pas donné, pas même dans un soupir, le moindre signe du moment précis de sa mort. On était au 22 janvier 1892.

Ame bénie, maintenant que tu es heureuse au Ciel, prie pour

tes sœurs survivantes, à qui tu as donné par ta mort le signal d'une époque terriblement douloureuse.

XVII. — **Sœur Maria Maddalena Bordoni.** Sœur Maria Maddalena, dans le monde Giulia, naquit à Bologne, le 12 avril 1819, de seigneur Giuseppe Bordoni et de la Comtesse Bianca Costerbosa, sœur de notre religieuse Mère sœur Maria Teresa, passée à meilleure vie le 20 décembre 1857.

La petite Giulia fut de bonne heure confiée pour son éducation aux religieuses Bénédictines d'Urbino. C'est à l'ombre du cloître qu'elle acquit cette profondeur de sentiment chrétien et religieux qui dans la suite lui valut la grâce de la sainte vocation.

A cette grâce, elle répondit fidèlement jusqu'à la mort. Attirée par l'affection qu'elle portait à sa tante qui à son tour l'aimait tendrement, elle demanda et obtint d'entrer dans notre monastère. Elle y revêtit l'habit religieux le 22 janvier 1845, et fit sa profession religieuse le 25 du même mois de l'année suivante.

Les premiers jours de sa vie religieuse furent attristés par les douloureux événements de la République. Ce fut pour elle une immense peine de devoir se transférer au monastère de Santa Caterina. Ses aspirations furent toujours pour San Domenico e Sisto, bien que à Santa Caterina elle put jouir de la compagnie d'une sœur à elle.

Elle fut l'une de celles qui hasardèrent leurs premiers pas vers San Domenico e Sisto, le 16 juillet 1849: tentative qui ne réussit point, et créa tant d'ennuis et d'amertumes.

Elle fut également l'une des premières qui rentrèrent à San Domenico, le 24 janvier 1850, et qu'on avait choisies pour installer les chambres où bientôt arriveraient les autres.

Sa vie religieuse fut toute d'oraison, de ferveur, de charité spécialement envers les infirmes, qu'elle soignait avec des aptitudes toutes spéciales.

Elle assista aussi avec une grande assiduité et courage sa chère tante, durant une longue et douloureuse maladie.

Son chagrin fut très grand lorsqu'elle dut la perdre: mais, affermie par sa vertu, elle en fit au Seigneur le généreux sacrifice: sacrifice qu'elle renouvela tous les jours de sa vie.

Elle servit le monastère en divers offices: elle fut Chantre, Sacristiue, Tourière, « Sindaca », Sous Prieure.

Elle fut d'une santé toujours délicate: c'est en 1888 qu'elle

commença à décliner et à faire redouter quelque sinistre dénouement. Cet événement ne tarda pas à se réaliser: le 20 mars 1889, elle fut atteinte d'une paralysie légère en apparence, mais assez grave pour ne plus lui permettre de se rétablir.

Elle passa fort allègrement les premiers mois de sa maladie, contrairement à son caractère qui, à l'occasion ne manquait pas de gaîté et de malice, mais pourtant était toujours sérieux, grave et réservé.

Le mal cependant résistait à tous les soins et allait lentement s'aggravant, bien qu'en apparence il y eut quelqu'amélioration.

Le 17 janvier de la présente et funeste année de 1892, elle fut atteinte du terrible mal de l'influenza, qu'elle prétendit soigner comme un refroidissement ordinaire, c'est-à-dire sans le soigner aucunement.

Ce fut un grand bonheur que durant les heures de l'après-midi du 18 on parvint à la faire se mettre au lit de bonne heure, et à recevoir le médecin, car à peine était-elle couchée, et au moment où entrait le médecin, elle fut frappée à nouveau de paralysie. Alors la maladie devint sérieuse, mais non pas immédiatement périlleuse.

Le 22, on lui administra le Viatique, mais plutôt par précaution que par nécessité imminente.

Lorsque le soir, vers les 10 heures, l'Infirmière la laissa aux soins de la surveillante, on pouvait espérer que sa vie se prolongerait encore.

Elle prenait en effet un repos fort tranquille.

Mais à 11 heures 1/2 se produisit une terrible secousse de tremblement de terre, et sœur Maria Maddalena se réveilla comme toutes les autres, épouvantée par l'effrayant phénomène.

L'Infirmière courut à son lit, et la trouva toute épouvantée. Elle voulait dire beaucoup de choses, mais ne pouvait proférer une parole.

L'Infirmière pensa que c'était l'effet de son brusque réveil, et essaya de la tranquilliser pour lui faciliter le sommeil réparateur. La malade sembla acquiescer, et l'Infirmière courut auprès des autres sœurs qui dans leur effroi demandaient aide et secours.

L'Infirmière revint plus tard et trouva la malade paisiblement endormie, et se retira rassurée.

Lorsque vers les premières heures du matin elle retourna vers l'infirme, elle la trouva très changée. Elle appela aussitôt le mé-

decin qui conseilla l'Extrême-Onction. On la lui administra immédiatement, et elle la reçut avec pleine connaissance et un sentiment profond de la cérémonie. Après quoi elle prit elle-même la position d'une moribonde, et, comme si elle eut été paisiblement endormie, elle ne prononça plus une parole, ne goûta plus rien; on la voyait seulement accompagner et agréer les prières que l'on récitait autour de son lit, à basse voix et lentement, comme elle l'avait demandé elle-même auparavant.

Elle persévéra dans ce calme jusquà son dernier soupir, qu'elle rendit cette même nuit du 23, environ dix minutes avant minuit (1892).

Grande fut la douleur de la communauté pour cette perte qui succédait de si près à d'autres et en annonçait de nouvelles, et bien plus encore parce qu'elle perdait une sœur aimée, profondément religieuse, prudente, exemplaire, si distinguée par de nombreuses qualités.

XVIII. — **Mère sœur Maria Giacinta Patrizzi.** Sœur Maria Giacinta Patrizzi naquit à Castello, du noble Marquis Francesco Patrizzi et de Dame Anna Graziani, le 3 mai 1819.

Le 10 décembre 1839, elle entra dans notre monastère, avec l'intention d'y revêtir l'habit religieux. Le postulat fut heureux, et la jeune candidate fit sa vêture le 22 novembre 1840.

Elle eut comme compagne de noviciat la Mère sœur Teresa Maddalena Alberti et la Mère sœur Maria Crocifissa Ugaldea.

Elle fut leur émule dans la vertu et les précéda dans la tombe.

C'est le 25 novembre 1841 qu'elle émit sa profession solennelle.

Elle était d'une complexion délicate, mais de bonne volonté, et très affectionnée à sa communauté, qu'elle servit, peut-on dire, jusqu'à la mort avec amour et dévouement.

Elle fut Procureuse, Sacristine, Tourière à plusieurs reprises.

Elle s'adonna beaucoup à l'oraison, et se montra toujours patiente dans les difficultés de la vie. Elle souffrit pendant plus de vingt ans d'une toux acharnée, à faire compassion: et jamais elle ne négligea aucun de ses exercices de piété et de religion.

En février 1886 elle subit une longue et grave maladie qui la conduisit au bord de la tombe. Grâce à Dieu elle se rétablit' et elle revint à son office préféré de Sacristine, qu'elle conserva jusqu'en mai 1891. A cette époque, les Supérieures la voyant dépérir, crurent prudent de la mettre au repos absolu.

Depuis le 19 août de l'année précédente, 1890, elle avait eu

une légère attaque de paralysie. Elle s'en releva un peu, mais elle resta toujours dans un état de faiblesse, qui donnait une vive crainte de la perdre à l'improviste. Dans sa miséricorde le Seigneur ne le permit pas.

Le 25 novembre 1891, elle célébra gaîment le jubilé de sa profession, et bien qu'elle allât perdant ses forces de jour en jour, elle espérait toujours se rétablir et reprendre son service dans la communauté.

Après l'Epiphanie de 1892 elle fut atteinte elle aussi par l'influenza, qui à cette époque était vraiment épidémique. Selon sa coutume, elle ne voulut pas se soigner immédiatement. Soit qu'elle ne sentit pas son mal, soit qu'accoutumée à ne se trouver jamais bien, cette infirmité de surcroît lui semblât peu de chose, elle continua ses habitudes. Mais comme l'influenza a pour effet de stimuler le mal auquel est sujet chaque individu, elle ne tarda pas à produire ses effets chez notre sœur Giacinta. On ne peut pas dire qu'elle fût atteinte d'une paralysie déclarée, mais elle resta comme étourdie par le mal, sans qu'on pût le caractériser d'une façon précise.

On devina pourtant qu'elle approchait de la fin, et on la munit des derniers sacrements. Elle les reçut en pleine connaissance, mais sans être persuadée de la nécessité de rester au lit. Pour l'y maintenir durant les quatre ou cinq derniers jours de sa vie, il fallut la garder à vue.

Durant la nuit qui précéda ce jour du 27 janvier, le pouls commença à donner des symptômes inquiétants; dès les 5 heures du matin, elle ne pouvait plus proférer une parole. On lui fit la recommandation de l'âme vers les 6 h. 1/4, et elle rendit tranquillement son âme à Dieu (1892).

Elle fut la troisième victime de l'influenza.

Sans doute nous craignions beaucoup qu'elle ne fut pas la dernière, mais nous n'aurions jamais pensé que le nombre s'en élèverait jusqu'à sept.

XIX. — **Sœur Tommasa d'Avoli, converse.** L'influenza commençait à devenir un fléau grave dans notre monastère, et on ne le considérait plus comme un mal négligeable, ainsi qu'on nous l'avait persuadé. Déjà trois victimes étaient tombées. Il est vrai qu'y avaient contribué l'âge avancé et des infirmités antérieures: seulement l'influenza avait donné le dernier coup.

Cependant elle serpentait dans notre monastère, et depuis le

lendemain de l'Epiphanie, chaque jour, deux ou trois devaient s'aliter. Bientôt le monastère fut transformé en hôpital.

Pour suppléer au service des infirmes et aux besoins de la communauté, on avait pris au couvent quelques personnes séculières, que dirigeaient les quelques religieuses restées sur pied.

L'une de celles qui restaient sur pied fut précisément notre sœur Tommasa, qui malgré ses 80 ans se montra toujours l'une des plus robustes et travailla encore dans sa cuisine toute la journée du 24 janvier.

Le matin du 25 elle ne put se lever de son lit. On appela le médecin qui reconnut l'influenza, puis une bronchite, une pneumonie, suite ordinaire de la première maladie.

Le 1^{er} février, à 1 h. 1/4 de l'après-midi, 1892 elle était morte, laissant la communauté dans la désolation à cause de sa mort. La communauté d'ailleurs était effrayée du développement de l'épidémie, dont on ne prévoyait pas la fin.

Notre sœur Tommasa était née à Anagni de parents pieux et de bonne condition, Pasquale et Maria Geltrude d'Avoli, le 27 novembre 1810.

Au Baptême on lui imposa le nom de Rosalia.

Elle revêtit notre saint habit dans le couvent de Santa Maria Maddalena au Quirinal en 1831. Quand sa communauté fut dispersée, elle se trouva parmi les huit religieuses destinées à notre monastère, où elle entra en 1839. En 1849, elle dut en sortir pour se rendre à Santa Caterina, où se réunirent toutes nos religieuses de Rome, par ordre de la République.

Durant son sèjour à Santa Caterina, elle n'eut d'autre pensée que celle de rentrer au plus tôt dans l'asile que lui avait assigné la Providence.

Quand elle eût obtenu cette grâce, elle s'appliqua avec beaucoup de zèle et d'activité à servir son Ordre, et elle acquit une santé que sa jeunesse n'avait point promise.

C'était un caractère ardent, mais simple; elle aimait la fatigue et le travail, était affectionnée à ses sœurs, dévouée, pieuse, et en même temps dégourdie, facétieuse à l'occasion. Toutes l'aimaient. Elle était fort utile au monastère, et s'était rendue de la sorte apte au royaume des Cieux, où nous espérons qu'elle jouit maintenant de la présence de Dieu, et augmente la couronne des Filles de saint Dominique.

XX. — **Mère sœur Giovanna Vitelleschi.** La désolation du monastère était arrivée à son comble par la perte de quatre religieuses enlevées par l'influenza. Aussi, dès les premiers symptômes du mal qui apparurent chez cette vénérée Mère, tous les cœurs palpitèrent, tous furent saisis d'épouvante et de terreur.

Et cette agitation n'était pas sans motif: elle n'était qu'un pressentiment de ce qui devait arriver.

La Mère Vitelleschi dans le commun désastre, fut, jusqu'au 4 février 1892, du petit nombre de celles qui pouvaient tenir sur pied. Elle assistait à l'administration des sacrements portés aux pauvres infirmes, et avait aussi, comme Sous Prieure, l'administration de la maison, la Prieure étant malade. Mais on la voyait brisée, écrasée par l'angoisse, à raison de l'état de la communauté. La douleur qui l'étreignait s'exprimait beaucoup plus dans ses regards que dans ses paroles.

Le 4 février, elle se leva comme d'habitude, mais elle dut se remettre au lit, ne réussissant pas à se tenir sur ses pieds.

Au lit elle avait une apparence convenable, et elle assurait qu'elle n'avait d'autre mal que la faiblesse, l'effet, ajoutait-elle, de la vieillesse.

Elle passa assez bien toute la journée, et de son lit elle décida diverses questions, elle écrivit plusieurs billets: bref, tout promettait qu'un peu de repos et de soin lui rendrait sa santé ordinaire.

Malheureusement, il n'en fut pas de la sorte.

Pendant la nuit suivante, elle fut saisie d'oppression et prise d'une légère douleur au côté. Elle voulut tenir caché l'un et l'autre mal, afin de ne pas affliger la communauté: elle ne put toutefois le dissimuler à la vigilance des assistantes.

Comme elle connaissait la hâte qu'ont les religieuses d'appeler le médecin, elle voulut que d'abord on appelât le Confesseur. On lui fit observer que celui-ci serait appelé aussitôt, dès qu'on aurait l'avis du médecin: mais il ne fut pas possible de lui faire changer de détermination. Le mal n'était pas grave, mais, vu l'âge de l'infirme, il était fort à craindre qu'il n'eut des conséquences tristes.

Il les eut en effet.

La nuit qui précéda le 6 février, la douleur du côté gauche devint plus sensible, et résista à tous les efforts du médecin. Bientôt le mal, sans être grave, la conduisit à la tombe.

Elle expira dans les bras du Seigneur le 10 février (1892),

vers les 8 h. $^1|_2$ du matin, laissant un vide immense dans la communauté, et tous les cœurs brisés d'une douleur profonde.

La Mère sœur Giovanna était née à Rome le 1er novembre 1815, du Marquis Pietro Vitelleschi et de la Marquise Maddalena Ricci: tous deux fort distingués et par la noblesse et par la piété, la religion, une foi antique, leur attachement sincère au Saint Siège.

Elle but le premier lait de la vertu dans la maison paternelle, et pour l'acroissement et le développement, pour son éducation, les parents la placèrent dans notre monastère, où se trouvait déjà sa sœur aînée Maria dans le même but, et une tante maternelle, la Mère sœur Maria Livia Paracciani, religieuse riche de vertus peu communes, et excellemment méritante du même monastère.

La petite Ottavia, car c'était son nom de Baptême, grandissait à l'ombre du cloître, mûrissant son esprit et sa vertu. Elle était intelligente, éveillée, réfléchie; apprenait facilement ce que lui enseignaient celles qui étaient chargées de sa formation.

Le 22 avril 1832, les parents la retirèrent au sein de la famille. Le jugement très sûr d'Ottavia ne fut nullement fasciné par les illusions mondaines. Elle était, disions-nous, d'une nature réfléchie, et elle sut bien peser au poids du sanctuaire les faux avantages que promet le monde et les véritables qu'offre la religion.

Excitée par la grâce divine, elle résolut de se donner totalement à la religion, et, après avoir mûrement réfléchi dans l'intime de son âme et devant Dieu, elle fit connaître sa vocation à ses parents. Ceux-ci, et avec toute prudence, ne donnèrent pas de suite leur consentement à ses désirs; ils ne les contrarièrent pas non plus. Pour éprouver avec sagesse la vocation de leur enfant, ils se contentèrent de retarder leur autorisation.

Enfin, le 29 octobre 1834, le lendemain du jour où sa sœur aînée, sœur Maria Maddalena avait fait sa profession solennelle, la petite Ottavia obtint de rentrer dans le cloître qu'elle aimait et désirait, et où depuis longtemps elle avait enfermé son cœur.

Sa joie d'entrer n'eut d'égale que celle des religieuses à la recevoir. Toutes prévoyaient qu'elle deviendrait une religieuse capable de soutenir l'honneur et la bonne réputation du monastère par ses œuvres, son esprit et son cœur.

Ces belles espérances ne furent point trompées.

La probation fut ce qu'on attendait, et le 22 février 1835, la jeune sœur Giovanna reçut l'habit religieux. Ce fut Son Eminence le Cardinal Falzacappa qui présida la cérémonie.

Sœur Maria Giovanna s'appliqua aux devoirs de son noviciat avec ce sérieux et cette pondération qui étaient sa caractéristique; avec cet amour de la religion et de son monastère, que Dieu lui avait mis au cœur dès son enfance. Après ces débuts, on la trouva naturellement digne de faire profession, et elle la fit le 28 février de l'année suivante.

La maturité de son jugement et de sa vertu la rendait capable de supporter le poids matériel et moral de la vie religieuse. Aussi fut-elle aussitôt employée à divers offices, dont elle s'acquitta avec exactitude et prudence, et en 1850 elle fut élue Prieure. Elle exerça ces lourdes fonctions jusqu'en 1860.

Cette année-là, elle fut nommée Maîtresse des novices, et en 1862 elle fut faite « Sindaca ».

En 1864, elle devint de nouveau Prieure, et le resta jusqu'en 1882.

Cette année elle fut encore nommée Sous Prieure, pour six ans, puis en 1888, elle fut de nouveau élue Prieure, et resta en charge trois ans.

En 1891, elle fut Sous Prieure pour la dernière fois et mourut dans ces fonctions, comme nous avons raconté. [1]

Cette courte notice fait deviner combien la Mère sœur Maria Giovanna Vitelleschi était vénérée et aimée par son monastère et par toutes ses sœurs.

Elle dirigea l'un et les autres avec une rare prudence, avec un jugement sain et une affection sincère.

Elle souffrit et jouit avec sa famille religieuse, dans les diverses circonstances, comme une mère souffre ou jouit des peines ou des joies de ses enfants.

Les peines furent plus abondantes que les joies, et l'on peut dire que sa mort fut causée bien moins par l'âge et la maladie, que par l'angoisse que lui causa la mort de quatre religieuses, et l'état de maladie de toute la communauté. Son cœur ne put résister, et dut céder à la violence de la douleur.

A sa mort elle avait 76 ans, 3 mois et 9 jours d'âge.

Ses funérailles furent célébrées dans notre église, mais sans le son des cloches, parce qu'on ne voulait pas troubler deux reli-

1 Celui qui traduit ces lignes a connu cette grande religieuse, et en a conservé le meilleur souvenir. C'est elle qui l'autorisa à faire dans l'église du couvent les explorations qui amenèrent la remise au jour de la belle fresque représentant la Vierge, qui se voit aujourd'hui au dernier autel de gauche.

gieuses gravement malades qui ignoraient sa mort. Beaucoup de personnes y assistèrent.

Sur cette très vénérable Mère on imprima une notice, pour en conserver plus fidèlement la mémoire. On imprima également un petit « Souvenir » mortuaire que nous reproduisons ici pour compléter notre biographie:

LA REVERENDE MERE
SŒUR MARIA GIOVANNA DES MARQUIS VITELLESCHI
SOUS PRIEURE DU VENERABLE MONASTERE
DES SS. DOMENICO E SISTO
LE JOUR DU 10 FEVRIER 1892
MUNIE DE TOUS LES SECOURS RELIGIEUX
FUT ENLEVEE PAR LA MORT
A L'AGE DE 76 ANS.

FEMME DE GRAND CŒUR, D'ESPRIT REMARQUABLE
DOUEE D'UNE RARE PRUDENCE
RESPECTABLE PAR LA NOBLESSE DE SA NAISSANCE
MAIS PLUS ENCORE
PAR SES ADMIRABLES VERTUS RELIGIEUSES,
ELLE FUT HAUTEMENT ESTIMEE DE TOUS.
DANS LA FLEUR DE SA VIE ELLE SE FIANÇA AU CHRIST
LUI CONSERVA UNE FIDELITE PARFAITE
EUT A CŒUR SON HONNEUR ET SA GLOIRE.
ELLE EDIFIA PENDANT PRESQUE SOIXANTE ANS PAR L'OBSERVANCE
SON MONASTERE
LE DIRIGEA PAR SON SAGE GOUVERNEMENT.
ELLE FIT REGNER PARMI SES FILLES L'OBSERVANCE REGULIERE
QU'ELLE PRATIQUAIT LA PREMIERE DANS SA VIE.
DOUCE, AFFECTUEUSE, CHARITABLE ET PIEUSE
ELLE LAISSE APRES ELLE UN REGRET INEXTINGUIBLE
ET UNE MEMOIRE ENTOUREE DE BENEDICTION.

AME BENIE, DU SEJOUR BIENHEUREUX DES SAINTS,
SOUVIENS-TOI
DE TON MONASTERE QUE TU AS TANT AIME,
DE TES FILLES QUE TU PORTAS DANS TON CŒUR
PROTEGE-LES, CONSOLE-LES, RASSURE-LES.

XXI. — **Mère sœur Maria Margherita Stoli.** La Mère sœur Maria Margherita, dans le monde Faustina, naquit à Rieti, de no-

ble seigneur Camillo Stoli et de Dame Ottavia Vincentini, le 26 mars 1822.

Elle reçut son éducation dans le monastère de San Silvestro in Capite, où elle avait une tante maternelle, et elle s'y décida à prendre l'habit religieux. Mais la funeste République de 1849 brisa tous les projets de la jeune fille. Ses religieuses furent chassées comme les nôtres, mais n'eurent pas comme les nôtres le bonheur de rentrer à peine l'ordre rétabli.

C'est pourquoi la mère de la jeune fille qui, durant cette si douloureuse époque l'avait fait sortir du monastère, ne voulut pas la ramener, vu que ces religieuses n'étaient point chez elles. Toutefois pour ne pas contrarier la vocation de sa fille en tout et pour tout, elle lui proposa un essai dans le monastère des San Domenico e Sisto, où venait d'être élue Prieure pour la première fois la sœur Mère Giovanna Vitelleschi, sa cousine.

La jeune Faustina accepta, fit sa probation, se trouva contente de la nouvelle élection, et, le 30 avril 1851, reçut l'habit religieux, sous la présidence de Son Eminence le Cardinal Patrizzi, Vicaire de Sa Sainteté.

Elle échangea son nom de Faustina contre celui de Maria Margherita.

L'année suivante, le 5 mai, fête de saint Pie V, elle fit sa profession solennelle entre les mains du P. M. Francesco Gaude, Provincial de Lombardie, le P. Maître Général se trouvant absent.

Sœur Maria Margherita mena une vie douce et tranquille, dans la pratique de toutes les vertus religieuses, selon sa Règle, s'appliquant aux divers offices qu'on lui confiait, autant que le lui permettaient ses forces. Elle avait une complexion débile et une santé vacillante.

Elle exerça pendant de longues années les fonctions de Sous Chantre et de Chantre, puis, en 1885, elle fut nommée « Sindaca », et exerça cet office jusqu'en mai 1892, époque où elle fut élue Prieure.

Le poids du gouvernement accabla la pauvre Stoli. Les temps étaient mauvais, la situation des religieuses très grave. Elle n'apprécia pas à la légère la situation, mais avec sérieux et conscience. Elle gouverna et se soutint, raffermie qu'elle était par le bras et le conseil de Mère sœur Maria Giovanna, son habile Sous Prieure.

Après huit mois, (en 1892) elle fut atteinte par l'influenza.

Tout le mois de janvier pour elle se passa entre le mieux et

le pire. Elle fut convenablement bien jusqu'au 4 février, jour où s'alita la Mère sœur Maria Giovanna. Ce douloureux événement fut fatal pour elle. Elle retomba le soir même, et le lendemain son état devint aussitôt grave.

On ne saurait exprimer la douleur de celles qui assistaient ces deux infirmes. Ceux-là même qui ont été les témoins oculaires de la douloureuse tragédie qui se passa alors dans le monastère de San Domenico e Sisto, pourraient en pleurer d'effroi et d'angoisse, mais ne sauraient le redire.

Le Seigneur vit tous les cœurs, nota toutes les douleurs, et, espérons-le, ces tristesses furent pour toutes un mérite dans le Ciel.

Cependant les deux malades, sans connaître l'état l'une de l'autre s'acheminaient ensemble vers l'éternité. L'une après l'autre elles reçurent le Saint Viatique, l'une après l'autre l'Extrême-Onction. La Mère Stoli expira 21 heures après la Mère Vitelleschi, c'est-à-dire le 11 février 1892, à 5 heures du soir.

Et ainsi ces deux âmes qui s'étaient tant aimées pendant la vie se trouvèrent presque en même temps, sans le savoir, dans le sein de Dieu.

Pour cette excellente religieuse on imprima également un « Memento » mortuaire, que nous reproduisons ici :

LE JOUR DU 11 FEVRIER 1892
SE REPOSAIT DANS LE SEIGNEUR
LA REVERENDE MERE
SŒUR MARIA MARGHERITA STOLI
PRIEURE DU VENERABLE MONASTERE DES SS. DOMENICO E SISTO
DE ROME.

ELLE REÇUT DE LA NATURE UNE AME BONNE, INCLINEE A LA PIETE
LE MONDE AVEC SES SUGGESTIONS NE REUSSIT POINT
A ENCOMBRER SES PAS
VERS LE BUT DE SES DESIRS.
PARMI LES FILLES DE SAINT DOMINIQUE
ELLE FUT OBSERVANTE, LABORIEUSE, EXEMPLAIRE.
ELLE AIMA DIEU DE GRAND CŒUR, ET SON MONASTERE.
APRES UNE ANNEE DE PRIORAT,
PARCE QU'ELLE ETAIT MURE POUR LE CIEL
DIEU L'APPELA A LA JOIE ETERNELLE.

A DIEU, O MERE

N'OUBLIE PAS TES FILLES AFFLIGEES
QUI CONSERVENT DE TOI
UN SOUVENIR IMPERISSABLE.

XXII. — **Mère sœur Maria Nazzarena Mongini.** Sœur Maria Nazzarena naquit à Rome le 20 mars 1815, de noble Leopoldo Mongini, romain, et de Dame Maddalena Perazzo, de Cività Vecchia.

Aux Fonts sacrés on lui imposa le nom de Marie Louise.

Elle revêtit l'habit dominicain le 5 juin 1838, dans le monastère de Santa Maria Maddalena au Quirinal. Mais lorsque par ordre suprême il fallut abandonner ce saint cloître, elle passa dans le nôtre le 20 juin 1839, et comme elle était encore novice, elle y prononça ses vœux solennels, le 17 septembre de cette année. A cette tristesse s'ajouta celle de la République de 1849, qui expulsa nos Sœurs de leurs asile, et les jeta à Santa Caterina. Elle subit cette épreuve avec courage, mais toujours désireuse de retourner dans le cloître que Dieu lui avait destiné. Elle jouit de cette faveur le 18 février 1850.

Revenue à San Domenico e Sisto, elle passa sa vie dans l'observance régulière, dans le service assidu et amoureux du monastère. Elle fut chargée de divers offices, et elle se montra toujours attentive, exacte et prudente.

Le 14 décembre 1899, elle fut frappée de paralysie. On crut que le mal allait la conduire au tombeau. La crise fut pourtant surmontée, et la malade se remit un peu; bien qu'elle restât atteinte au côté gauche, elle reconquit la liberté de ses facultés intellectuelles, et elle vécut encore deux bonnes années passant sa vie ou couchée sur son lit, ou assise dans un fauteuil.

Les premiers jours de juin 1892, elle fut l'une des premières atteinte par l'influenza: seulement, comme elle était d'un tempérament fort et robuste, elle résista longuement, et fut l'une des dernières à mourir.

Elle reçut à plusieurs reprises tous les secours de la religion, et elle en avait besoin, parce que, conservant toutes ses facultés, elle comprenait parfaitement la situation douloureuse de la communauté en ces jours terribles.

Elle expira le 14 février, de cette même année 1892, à une heure de l'après-midi.

Son Eminence le Cardinal Vicaire Parocchi, qui le 7 de ce mois avait visité nos infirmes, et avait pris une si grande part à

notre douloureuse situation,[1] ayant appris la mort de cette religieuse, écrivit la lettre suivante à la Mère Vicaire du monastère:

« Puisque les sept vases de la divine justice sont épuisés, puisqu'elle a recueilli dans son tabernacle les sept victimes immolées pour apaiser sa colère, daigne ce Dieu de la miséricorde et de l'amour tourner un regard de pitié sur ses épouses survivantes.

» Avec vous, avec vos Sœurs, je baisse la tête devant les jugements divins, et j'adore: mais je ne puis m'empêcher de vous envoyer mes condoléances les plus vives et de crier au Très-Haut: « Epargnez, Seigneur, épargnez votre peuple ».[2]

» Toutes mes bénédictions à la communauté toute entière. Votre très affectionné en J.-C. — Lucido M. Cardinal Parocchi, Vicaire ».

Cette lettre, et toutes les bienveillances du vénéré Cardinal à notre égard, furent un baume sur notre profonde douleur.

La lettre se conserve comme un précieux document dans notre Archive; les bienveillances restent et resteront toujours gravées au plus intime de notre cœur.

XXIII. — **Sœur Vincenza Morelli, converse.** Innocenza Morelli naquit à Leprignano province de Rome, le 3 février 1819, de Francesco Morelli et de Cecilia Caradoni.

Elle fut d'abord chez nous pendant quelques années en qualité de domestique, puis elle fit sa probation, et reçut le saint habit le 11 septembre 1842.

Après son année de noviciat, elle émit sa profession solennelle. L'une et l'autre cérémonie s'accomplit en présence du P. Confesseur Luigi Bioli.

Elle fut toujours de bonne santé, et assidue dans les observances et le travail.

Elle eut une très grande dévotion envers saint Vincent Ferrier, son protecteur, dont elle avait pris le nom, et envers les âmes du Purgatoire.

Elle était infatigable dans la prière vocale.

Cinq ou six ans avant sa mort, une faiblesse se déclara chez elle dans les extrémités inférieures, et les médecins déclarèrent qu'il s'agissait d'une paralysie progressive. Cette maladie peu à

---

1 Le Cardinal Parocchi, Tertiaire de saint Dominique, aimait beaucoup le Fondateur des Prêcheurs et son œuvre.

2 « Parce, Domine, parce populo tuo ».

peu la rendit impotente. Cette situation fut pour elle un dur sacrifice, habituée qu'elle était à une vie extrêmement active. Elle la supporta avec patience espérant toujours sa guérison. Il ne plut point au Seigneur de la lui accorder, et il l'appela à lui le 16 avril 1893, à l'âge de 73 ans, après 49 ans et 8 mois de profession.

XXIV. — **Mère sœur Maria Angelica Veccia.** La Mère sœur Maria Angelica naquit à Palestrina, le 30 juin 1835, de noble Ferdinand Scavalli Veccia et de Dame Teresa Cialdea.

Au Baptême on l'avait appelée Lucina.

Elle désira dès sa première jeunesse se consacrer à Dieu, et le 20 septembre 1851, elle entra dans notre monastère, où elle fut admise à la vêture le 21 novembre 1853.

L'épreuve fut difficile à raison de sa santé débile: mais enfin les obstacles furent surmontés, ses désirs furent exaucés, et l'année suivante, le 28 du même mois, elle prononça ses vœux solennels entre les mains du Vicaire Général P. Jandel.

Après sa profession, sa santé lui donna de nouveau des motifs de mérites: cependant, au bout de quelques années, elle put rendre service au monastère en différents offices, et cela d'une façon fort louable, à raison de son exactitude, et malgré ses nombreuses souffrances.

Habituée à souffrir, elle ne connut que tardivement le germe de mort qu'elle portait en elle.

En février de l'année 1894, elle tomba malade, et alors les médecins connurent qu'une tumeur maligne, formée depuis quatorze ans, selon leur manière de voir, lui torturait les entrailles, et lui causait des fièvres d'un caractère insolite.

Elle eut beaucoup à souffrir durant les sept mois de sa maladie. Mais le Seigneur, qui ne refuse jamais son appui et ses consolations, en procura d'extraordinaires à notre pauvre infirme.

La première et la principale consolation fut celle de l'assistance assidue du ministre de Dieu, qui lui apporta très fréquemment la sainte Communion. L'autre fut le privilège unique de la visite de la Madone de saint Luc. Elle avait été descendue de son tabernacle, et portée trois fois en procession à travers le monastère; et enfin, comme elle avait une agonie longue et pénible, le Confesseur P. Kaiser la lui porta à nouveau dans sa chambre, la veille de sa mort, et l'y retint jusqu'à son dernier soupir, qu'elle rendit le 27 août, à 8 heures du soir.

Qu'elle prie pour nous.

XXV. — **Sœur Rosa Spadorci, converse.** Palmira Spadorci naquit à Anagni le 3 décembre 1815. Ses parents furent Magno Antonio et Maria Spadorci.

Elle entra dans notre monastàre en 1834, au mois de juin, le jour de la fête de la Madone de saint Luc.

Au bout de trois ans, ayant donné des preuves non équivoques de vertu et de fermeté dans sa vocation, on l'admit à la vestition, pour le 17 avril 1837. L'année suivante, le 14 mai elle fit sa profession solennelle.

Ces deux cérémonies furent présidées par le P. Confesseur Giammartini.

La nouvelle religieuse se montra assidûment fidèle aux observances, au travail, aux pratiques de piété.

Elle vécut de nombreuses années, paisible, tranquille, avec une grande simplicité, obéissante, aimant son Ordre.

Vers la fin de sa vie le Seigneur voulut éprouver sa patience par diverses infirmités.

Elle perdit d'abord l'ouïe et la vue, et passa plusieurs années avec calme au milieu de ces privations.

Ces deux misères furent suivies d'une irritation des nerfs dans la tête, puis d'évanouissements fréquents fort pénibles pour elle et pour celles qui ne pouvaient la soulager.

A la fin, elle perdit presque toute force dans les membres. On ne pouvait plus la tenir tranquille par la raison. De plus elle voulut un jour faire un effort pour se mouvoir et elle exaspéra une hernie dont elle souffrait depuis longtemps. Il fallut alors faire une opération douloureuse qui réussit bien en apparence, mais qui peut-être hâta la fin, la malade n'ayant survécu que 36 jours.

Sa mort fut édifiante. Durant ses dix derniers jours elle était presque constamment assoupie; on comprenait pourtant qu'elle ne cessait pas de prier.

Elle mourut le samedi, 10 novembre 1894, veille de la fête du patronnage de la Vierge, dont elle avait été la très dévote servante.

XXVI. — **Mère sœur Maria Antonina Tinti.** La Mère sœur Maria Antonina Tinti naquit à San Severino, ville des Marches, le 30 décembre 1835, et sur les Fonts sacrés on l'appela Zenobia.

Ses parents furent nobles Vincenzo Tinti et Dame Petronilla Gentili, tous deux très pieux et de foi antique.

Ils eurent grand souci d'éduquer leur fille aînée selon les prescriptions de la religion, et, dans ce but, ils la confièrent à un couvent de leur pays.

L'air embaumé du cloître contribua beaucoup à aviver dans ce jeune cœur les sentiments de vertu et de foi vive.

La mort violente de son père qui expira empoisonné en haine de la religion et de la saine doctrine, lui créa une telle horreur, un tel dégoût pour le monde, qu'elle n'eut de paix que lorsqu'elle se trouva en sécurité à l'ombre du cloître.

Elle entra donc dans notre monastère le 16 décembre 1852, revêtit les livrées dominicaines et fit profession en même temps que la Mère sœur Angelica Veccia.

Elle était de faible santé et passa une bonne partie de sa vie dans son lit.

Mais comme elle était très habile dans le travail manuel, elle était constamment occupée pour la sacristie et pour les autres offices du monastère. Elle était toujours gaie et contente de l'état où Dieu la laissait.

Au milieu de cette joie qui faisait plaisir à voir, elle eut toujours une grande frayeur de la mort. C'est peut-être cette crainte, qui, durant les funestes jours de l'influenza, lui donna une telle peur et mélancolie qu'elle inspira de sérieuses inquiétudes pour elle-même.

Après la disparition de cette période douloureuse, elle se rétablit un peu au physique, mais très peu au moral.

Cette petite amélioration fut d'ailleurs peu durable. Depuis quelque temps elle souffrait d'une paralysie lente des nerfs optiques; le mal s'étendit peu à peu aux membres, puis enfin à la tête, et alors les facultés intellectuelles en restèrent gravement lésées, à ce point que souvent elle en arrivait à la véritable frénésie.

Enfin le 24 avril de cette année 1895, elle resta subitement assoupie. On essaya de la réveiller, pour connaître son état: mais elle ne répondait que « oui, oui » à toutes les questions qu'on lui posait.

Elle reçut l'Extrême-Onction, fut assistée constamment par le ministre du Seigneur, jusqu'à l'heure de sa mort, qui arriva le 4 mai 1895.

XXVII. — **Sœur Pia Lombardi, converse.** Sœur Pia, appelée Francesca dans le monde, naquit à Capranica le 9 mars 1849. Ses parents furent Antonio Lombardi et Bernardina Baldi.

Elle fut admise dans le monastère, en qualité de servante, le 15 mai 1870.

Sa belle taille, sa carnation florissante, son habileté firent accueillir avec grand plaisir sa vocation. C'est grâce à une habileté qu'elle sut tenir cachée pendant quelque temps une infirmité à la main; et les Sœurs voyant cette habileté, ne firent point cas de l'infirmité qui ne l'empêchait nullement de vaquer à toutes les occupations.

Le 16 juin 1872 elle commença la probation, qui ne fut pas très heureuse, parce que, semblait-il, sa santé ne répondait pas aux belles apparences.

Toutefois, le 5 mai 1873, le Chapitre l'admit à la vestition, et elle prit l'habit le 25 du même mois, et la cérémonie eut lieu en même temps que faisait profession sœur Domenica Gerini, morte le 13 septembre 1874.

L'année du noviciat fut très critique pour sa santé, à ce point que sa profession fut retardée de six mois.

A la fin, les médecins, trompées par ses belles apparences, jugèrent qu'elle n'avait aucun mal positif, mais seulement quelque faiblesse des nerfs, et alors, presqu'avec appréhension, on l'accepta à la profession, qu'elle fit le 25 novembre 1874.

Elle servit le monastère dans les offices laborieux, mais toujours avec un état de souffrance auquel on ne pouvait apporter aucun soulagement efficace.

En 1895, elle fut atteinte d'une grave maladie. Alors les médecins, d'après les symptômes, commencèrent à supposer qu'il y avait en elle quelque principe morbide, raison du continuel malaise: ils reconnurent qu'elle avait dans les entrailles une tumeur, depuis une date peut-être ancienne. Etant encore enfant, elle était tombée dans le feu, et elle en avait gardé la main estropiée: il se pouvait qu'il en fut résulté quelque lésion intérieure, principe de cette tumeur.

Cependant, au dire des médecins, il était facile d'extirper le mal qui n'était que superficiel, et sans aucun danger.

Après l'extraction elle devait jouir d'une excellente santé. La pauvrette, qui avait été toujours souffrante, se laissa persuader par cette promesse de bien être.

Elle consentit à l'opération: celle-ci toutefois n'eut pas le résultat qu'on attendait, mais bien celui que redoutaient ses Sœurs.

Les Supérieurs décidèrent que la malade serait transportée

chez les Sœurs de la Présentation, affiliées à notre Ordre, et où elle trouverait toute l'assistance nécessaire dans la circonstance.

Tout fut combiné, et le 15 juin 1896, elle sortit du monastère, et, en voiture fermée, accompagnée de Madame Giulia Morelli, elle partit pour se rendre chez ces Sœurs, à Via Milazzo.

Elle était blanche, rose, fraîche comme une rose, et celui qui aurait dit que neuf jours plus tard elle ne serait plus parmi les vivants, aurait passé pour insensé.

Le 17 fut le jour fatal. L'opération réussit « très bien » : mais il ne fallait pas la faire. La tumeur jugée superficielle était très profonde, et, parce que très ancienne, fortement enracinée.

Ces difficultés n'apparurent que lorsqu'il n'était plus temps de délibérer, et ainsi l'opération, quoiqu'elle eut réussi « très bien » au point de vue de l'art, fut très fatale, pour la pauvre patiente, et celle-ci, le 24 juin, (1896), à 6 h. du matin, expirait, résignée à la volonté divine, regrettant de n'avoir pas tenu compte de l'avis de ses Sœurs qui, avec une affection sincère, avaient cherché à lui persuader de ne pas se faire de vaines illusions.

Le P. M Marcucci, son Confesseur, l'assista soigneusement, lui administra les sacrements et tous les conforts de la religion.

Son corps fut transporté de l'hôpital au cimetière, en passant d'ailleurs par l'église du Sacré-Cœur, avec la permission du Curé, pour recevoir l'absoute.

Le service funèbre eut lieu dans notre église, à la manière habituelle.

Pour elle aussi on imprima un « Souvenir » et nous le reproduisons ici :

« SON AME ETAIT AGREABLE A DIEU,
« ET POUR CE MOTIF IL S'EST HATE DE LE DELIVRER » [1]

APRES UNE DOULOUREUSE MALADIE
SUPPORTEE AVEC UNE CHRETIENNE RESIGNATION,
EXPIRAIT DANS LE BAISER DU SEIGNEUR
LE 24 JUIN 1896
SŒUR PIA LOMBARDI, DOMINICAINE
A L'AGE ENCORE JEUNE DE 47 ANS.

FIANCEE A JESUS-CHRIST
A LA FLEUR DE SES ANNEES

---

1 « Placita erat Deo anima illius, propter hoc properavit eum educere ». Sap. IV, q. XII, 18.

DANS LE MONASTERE DE SAN DOMENICO E SISTO,
ELLE EDIFIA SES SŒURS
PAR DE PURS EXEMPLES
DE SIMPLICITE ET DE PRUDENCE,
D'ACTIVITE ET D'ABNEGATION.

AME ELUE, DU CIEL OU TU TE REPOSES
N'OUBLIE PAS TES SŒURS
QUI CONSERVENT DE TES BELLES VERTUS
UN SOUVENIR IMPERISSABLE.

XXVII. — **Sœur Maria Enrica Righetti.** Cette religieuse naquit le 18 janvier 1843. Ses parents furent noble Vincenzo Righetti de Pérouse et Dame Marianna Donati.

Sur les Fonts sacrés on l'appela Adélaïde.

Elevée par sa sainte mère dans la religion et la piété, elle profita salutairement de cette grâce: bientôt elle dédaigna le monde, et chercha un asile dans le cloître.

Elle fut admise parmi nous le 19 mai 1861.

Ayant fait ses preuves de vertu et de vocation, elle commença le 22 juin 1862, la postulation régulière requise avant sa vestition, à laquelle le Chapitre l'admit le 21 octobre de la même année.

Elle reçut les livrées dominicaines le 11 novembre suivant, sous la présidence de l'Eminentissime seigneur Cardinal Patrizzi, Vicaire de Sa Sainteté, et elle fit sa profession solennelle le 15 du même mois, l'année suivante, entre les mains du R^{me} Père Maître Général, Alexandre-Vincent Jandel.

Elle devint une religieuse observante et assidue à l'oraison.

Peu après sa profession un mal de gorge très obstiné la rendit inhabile au service du chœur; puis un mal d'estomac qui provoquait de fréquents vomissements, la retint longtemps indisposée dans sa cellule.

Après vingt ans, son état devint meilleur et elle put exercer quelques offices dans la communauté.

De 1885 à 1891 elle fut Procureuse, et de 1891 à 1895 « Sindaca ».

Peu après l'amélioration de l'estomac, c'est-à-dire vers la fin de 1885, on remarqua en elle quelques symptômes de paralysie tantôt à la gorge, tantôt aux bras, tantôt aux jambes. On crut

d'abord que ce serait passager: bientôt on s'apperçut que le mal travaillait insensiblement à l'intérieur, et les facultés morales, sans arriver à la perte de la raison, dépérissaient sensiblement, surtout durant la dernière année de sa vie. La plus petite chose douloureuse ou consolante, dévote ou plaisante l'émotionnait jusqu'à un déluge de larmes.

A la fin, étant alors Tourière, le 12 septembre 1896, vers les 11 heures du soir, au moment de prendre congé de sa compagne, elle fut saisie, croit-on, d'un vertige, se mit à pleurer abondamment et perdit l'usage des sens.

Elle survécut, sans donner signe d'intelligence, jusque dans la matinée du 14.

Le 13, fête du saint Nom de Marie, Mgr Pio Alberto del Corona, évêque administrateur de San Miniato, qu'on avait invité précédemment, sans prévoir ce qui arriverait, célébra la Messe, visita ensuite la moribonde, et lui donna de très spéciales bénédictions.

XXVIII. — **Sœur Giacinta Domenica Pannilini.** Cette religieuse naquit à Sienne le 25 mars 1835, de Giuseppe Pannilini et Luisa Spinelli.

Au Baptême elle fut nommée Maria Annonziata Filomena; et à raison de la dévotion spéciale qui s'était répandue alors pour cette sainte, on l'appela simplement Filomena.

Avec le lait maternel elle suça la piété, la dévotion, et l'on peut dire la vocation, puisqu'elle donna les signes de celle-ci dès que se développa en elle l'usage de la raison. Elle n'avait que sept ans, que déjà elle priait et suppliait son père et obtint par ses instances d'être placée dans le noble Pensionnat du Refuge, à Sienne, où sa sœur aînée se trouvait déjà pour son éducation. [1] Ce pensionnat qui conservait encore à cette époque dans le public le nom de couvent, lui inspirait une sympathie tout extraordinaire: et c'était à juste titre.

On peut croire qu'à cette époque furent jetées en elle les premières semences de la vocation que le Seigneur lui donna plus tard.

Et en effet, ce pensionnat était dirigé depuis quelque siècle par les Dominicaines du Tiers-Ordre, qui conservèrent leur habit

1 Cette aînée n'est autre que sœur Tommasa Angelica Pannilini, l'auteur de cette notice.

religieux jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, à l'époque où elles furent obligées de revêtir l'habit séculier par ordre du Grand-Duc Léopold I. Lorsque la petite Filomena y fit son entrée, on respirait encore dans ces murailles un suave parfum de religion et de piété vraie et solide, qui, sans ostentation, attirait les âmes des grands et des petits. La jeune fille en fut éprise, et d'un tel amour, qu'elle y laissa tout son cœur, et s'en souvint toujours avec le même amour, jusqu'à sa mort.

Cependant elle grandissait très heureuse dans l'asile de son éducation.

Elle ne connaissait pas le monde, et ne se souciait pas de le connaître.

Elle s'adonnait avec ferveur aux exercices de la piété, des études, qui n'étaient pas alors ce qu'elles sont aujourd'hui, mais portaient sur les choses nécessaires, convenables et utiles pour la complète éducation des jeunes filles nobles.

Son éducation terminée, elle sortit de son pensionnat avec une vocation décidée.

Tant qu'elle demeura dans sa famille, elle se montra allègre et sociable avec toutes ses compagnes d'éducation, devenues toutes ses amies: toutefois elle montra constamment une grande répugnance non seulement pour les divertissements et les passe-temps mondains, mais pour ceux-là encore qui sont licitement permis à la jeunesse.

Quand fut arrivée l'heure de réaliser ses désirs, elle demanda et obtint d'être reçue dans notre monastère, le premier de cet Ordre, vers lequel avait toujours aspiré son cœur.

Elle y fit son entrée le 23 octobre 1856, sous la présidence du Cardinal Francesco Gaude, de l'Ordre des Prêcheurs, de la Province de Lombardie, et fut accompagnée de la noble Princesse Luisa Torlonia Orsini.

A la cérémonie intervint en grande tenue Son Excellence le noble Marquis Scipione Bargagli, Ministre de Toscane près le Saint-Siège.

Son noviciat terminé, elle fit sa profession solennelle entre les mains du P. M. Vincenzo Leone Sallua, alors Vicaire du monastère, et premier compagnon du R.^{me} Commissaire du Saint-Office, plus tard Commissaire lui-même, et Archevêque de Calcedonia. Il remplaçait le R.^{me} P. Jandel, qui se trouvait absent.

La nouvelle sœur était de complexion délicate, et ne pouvait

supporter de grandes fatigues: mais elle prodigua toujours ses services à la communauté avec grand zèle, exactitude, activité, et un très sincère amour.

Le jour funeste de l'explosion de la poudrière, [1] c'est-à-dire le 23 avril 1891, inaugura la dernière période de sa vie. Elle resta sur pied jusqu'au 25 octobre 1895. Elle s'alita, puis se releva vers Pâques de 1896: mais ce n'était plus qu'un cadavre ambulant.

C'était douloureux de la voir au chœur et aux autres exercices de la communauté, s'acquitter de son office de Tourière et de Sacristine, avec le même soin et attention, avec le même amour de la vie religieuse, qui resplendit toujours en elle.

Enfin, le 6 janvier elle dut céder. Elle se mit au lit pour ne plus se relever.

Le 15, elle reçut la visite du Sacro Bambino d'Ara Cœli, de qui on attendait la grâce de la guérison.

Il ne plut pas au Seigneur de nous l'accorder: le mal augmentait sans laisser d'espérance.

Elle se montra toujours calme, toujours tranquille; elle conserva sa pleine et très claire intelligence jusqu'à ses derniers moments; puis, avec cette même paix et tranquillité avec lesquelles elle avait supporté ses douleurs, elle expira sa belle âme dans le baiser du Seigneur, le 24 février 1897, à 8 heures du soir, munie de tous les sacrements, qu'elle avait reçus les jours précédents, et avec la visite et la bénédiction et l'Absolution générale du Chef suprême de l'Ordre.

Pour elle également on imprima un petit « Memento » que voici:

BIENHEUREUX LES MORTS QUI MEURENT DANS LE SEIGNEUR. [2]
(Apoc. XIV, 13).

PAIX A L'AME BENIE DE
SŒUR GIACINTA DOMENICA PANNILINI,
NEE A SIENNE DE NOBLE FAMILLE
LE 25 MARS 1835.

JEUNE FILLE,
PAR AMOUR DE LA PERFECTION EVANGELIQUE
ABANDONNANT TOUTES CHOSES HUMAINES

---

1 Une poudrière, située dans la direction de Saint-Paul, fit explosion et remplit Rome d'effroi.
2 « Beati mortui qui in Domino moriuntur ».

ELLE SE FIANÇA A JESUS-CHRIST
DANS LE MONASTERE DE SAN DOMENICO E SISTO
A ROME.

A L'OMBRE DU CLOITRE DE DOMINIQUE
ELLE MENA UNE VIE PENITENTE, EXEMPLAIRE
ELLE EUT UN ESPRIT SAGE ET ECLAIRE,
UN CŒUR DOUX ET BON.
ELLE AIMA DE L'AFFECTION D'UNE FILLE
LA REINE DES VIERGES.

MURE POUR LE CIEL
APRES UNE LONGUE ET PENIBLE MALADIE
SUPPORTEE AVEC UNE INVINCIBLE PATIENCE
MUNIE DES SECOURS DE LA RELIGION,
ELLE S'ENDORMIT DANS LE SEIGNEUR
LE 24 FEVRIER 1897.

UNE PRIERE.

XXIX. — **Sœur Raimonda Evangelisti, converse.** Lavinia Evangelisti fut admise dans notre monastère comme servante, vers la mi-novembre 1843.

Elle était née à Corchiano dans le diocèse de Civita Castellana, le 12 mai 1824, de Lorenzo Evangelisti et de Maria Spiriti.

Elle demeura environ quatre ans avec l'habit séculier, puis, comme on vit en elle de bonnes dispositions pour la piété religieuse et la vocation, on l'admit comme sœur converse, et elle revêtit la bure sacrée le 30 août 1847.

L'année suivante, le 10 septembre, elle émit sa profession solennelle, en présence du Père Confesseur Tommaso Baldrati.

Le jour très néfaste du 4 mai 1849, elle dut passer avec la communauté dans le monastère de Santa Caterina, sur l'ordre de la République Romaine. Elle rentra dans son couvent avec les premières, le 24 janvier 1850.

Elle travailla toujours pour la communauté, dans les divers offices réservés aux sœurs converses, jusqu'en 1888.

Au commencement de novembre de cette année, un jour qu'elle était en cuisine, elle perdit tout-à-coup la parole, sans autre mal apparent. Aussi fallut-il beaucoup d'exhortations, pour lui persua-

der de rentrer dans sa cellule, et y attendre la suite de ce qui venait d'arriver.

Par ordre du médecin, elle fut mise au lit. Survint une fièvre qui dura quelques jours; et enfin se déclara une faiblesse générale d'esprit et de corps.

Au bout de quelques semaines, la parole revint, mais mal articulée, mal exprimée, et enfin, après quelques mois, elle retrouva un peu de forces physiques, et se remit à agir: mais, malheureusement, il n'en fut pas de même au moral.

De temps à autre elle était prise de frénésies véritables; puis ces accès divinrent plus fréquents, et finalement ce furent des crises de folie très dangereuses. Les médecins et les Supérieurs furent d'avis qu'il fallait la transporter dans une maison spéciale.

C'est ce qui se fit le 4 novembre 1890.

Après un mois de séjour dans cette maison, son état s'améliora un peu, puis on la transporta chez ses parents à Corchiano.

C'est là qu'elle a vécu jusqu'à ce jour, 24 juin 1897.

Elle n'a pas retrouvé sa raison, mais fut plus ou moins supportable, car souvent elle en arrivait à la folie furieuse.

Nous n'avons pu savoir les dernières circonstances de sa maladie: on sait seulement qu'elle resta quatre mois au lit, que souvent elle priait: mais nous ignorons si elle fut à même de recevoir les sacrements, dont depuis longtemps elle était privée.

XXX. — **Mère sœur Vincenza Maria Roversi.** Cette religieuse naquit à Rome le 9 septembre 1816.

Ses parents furent noble Tommaso Roversi, Capitaine dans les milices pontificales, et Dame Geltrude Galletti de Civita Vecchia.

Son nom de Baptême fut Teresa Adélaïde Maria: mais on l'appelait toujours de son deuxième nom.

Elle revêtit l'habit dominicain à Santa Maria Maddalena, au Quirinal, le 5 juin 1835, et prit le nom de sœur Maria Vincenza.

Mais lorsque le Pape Grégoire XVI voulut donner ce monastère aux « Sacramentate », il ordonna que les religieuses de Santa Maria Maddalena passeraient les unes à San Domenico e Sisto, les autres à Santa Caterina.

Il fallut obéir, et en 1839, durant le mois de juin s'effectua cette translation. Sœur Maria Vincenza, encore novice, avec une autre compagne également novice, trois autres religieuses et deux

sœurs converses, se rendirent à San Domenico e Sisto, où elles furent reçues avec la plus grande cordialité.

Comme dans ce monastère le nom de sœur Maria Vincenza était déjà porté, elle dut naturellement changer son nom, mais elle le changea par une transposition, et s'appela sœur Vincenza Maria.

L'abandon de la Maddalena, le changement de nom furent deux sacrifices: mais ils furent compensés par la Providence. Dans le nouveau monastère se trouvait en effet sœur Maria Agostina Colonnesi, qui devait faire profession, et les deux novices de la Maddalena purent, à leur grande satisfaction s'unir à elle pour l'acte solennel.

Notre sœur Vincenza Maria fut une religieuse de grande oraison et observance, autant que le lui permettait sa santé débile.

Elle était fort complaisante envers ses sœurs, en particulier pour les sœurs converses. Elle travaillait pour elles chaque fois qu'on le lui demandait.

Lorsqu'elle n'était point forcée de garder le lit, elle travaillait toujours, en particulier pour la sacristie.

Pendant quatre ans elle fut Maîtresse des novices; elle fut également Tourière à plusieurs reprises.

Elle souffrait beaucoup des yeux et dut subir même l'opération de la cataracte.

Sur les derniers jours du siècle, ses malaises s'aggravèrent, elle sentit diminuer ses forces, et dut s'installer dans un fauteuil, parce qu'éprouvant de fortes oppressions de poitrine, elle ne pouvait rester dans son lit que par courts intervalles. Cela dura plusieurs mois, le mal grandissant toujours.

Enfin munie de tous les secours que peut souhaiter une religieuse, elle expira le 13 décembre 1899, vers les 10 heures du matin.

Qu'elle prie pour nous!

XXXI. — **Sœur Caterina Basili, converse.** Sœur Caterina, appelée Angela dans le monde, naquit à Rocca di Papa, dans le diocèse de Frascati, le 25 mars 1826, de Niccolò Basili et Maria Panaccia. Ceux-ci étaient des époux honnêtes, pieux et assez fortunés pour maintenir les six enfants que Dieu leur avait donnés.

Notre sœur était l'aînée des six.

Elevée chrétiennement comme ses frères, elle pensait fort bien de la religion. Le Seigneur la regarda avec complaisance et lui inspira de bonne heure le désir d'être religieuse.

Elle obéit ponctuellement, et elle fit de grandes instances auprès de sa mère, son père étant mort encore jeune, pour qu'elle lui trouvât un monastère. Sa mère ne se hâta pas trop vivement, parce qu'elle ne voulait pas perdre si vite sa fille aînée qui lui aidait si bien pour le gouvernement de la maison et de la petite famille qui restait.

Cependant la jeune Angela ne se désista point: elle recourut à un oncle maternel, Chanoine de la cathédrale de Frascati. Celui-ci ne perdit pas de temps, et la présenta à notre monastère, et on l'accepta immédiatement.

La conduite de la postulante confirma l'opinion que les religieuses s'étaient faite à son sujet, et elles n'eurent point à se repentir de leur vote.

La jeune fille était d'un caractère paisible, doux, affable, toujours gaie, toujours disposée à prêter son concours dès qu'on le lui demandait. Elle se gagna l'affection et la confiance de la communauté.

Elle entra en 1845, et le 30 août 1847 elle revêtit l'habit religieux en même temps que sœur Raimonda Evangelisti, et elle fit encore sa profession avec la même compagne le 10 septembre 1848.

Le même jour de l'année 1898 elle célébra solennellement son jubilé, mais sans sa compagne, qui deux ans auparavant avait passé à une vie meilleure.

Sœur Caterina n'était pas très robuste de forces physiques, mais sa bonne volonté, son sincère amour pour son monastère et pour les religieuses, suppléèrent à tout.

Elle remplit les offices confiés aux sœurs converses, et se distingua particulièrement dans l'office d'Infirmière, qu'elle exerça longtemps, parce que ses bonnes manières, sa charité, ses attentions, et je dirai aussi son intelligence la firent désirer de toutes les Sœurs.

Mais le nouveau siècle (le XIX^e^) fut fatal pour elle, et plus encore pour nous qui devions la perdre.

Dès les premiers jours de janvier, elle commença à manifester certaines indispositions qu'elle éprouvait depuis quelque temps, mais qu'elle tenait soigneusement cachées. On la soumit immédiatement à des précautions auxquelles elle ne voulait pas consentir: mais le médecin appelé ordonna sévèrement un repos absolu, non seulement pour le travail, mais encore pour une simple promenade,

Ce fut une grande douleur pour elle: mais malheureusement elle dut bientôt comprendre la nécessité de ces prescriptions.

Bien que notre sœur obéit aux ordres reçus, le mal alla toujours s'aggravant. L'un de ses cousins, religieux de saint François qui eut la permission d'entrer et de la voir la veille de la fête de saint Joseph, la jugea ainsi de près. Il cacha son sentiment pour ne pas créer une douleur à la communauté et à elle. Il était écrit dans les éternels desseins que sa vie touchait à la fin.

Elle souffrait beaucoup, mais était toujours gaie, toujours résignée. Elle priait toutes les sœurs de la recommander au Seigneur.

Cette situation dura jusqu'au 2 septembre 1900. Ce jour-là elle expira à 2 heures de l'après-midi, après huit mois d'un très douloureux purgatoire. Nous espérons que Dieu en aura tenu compte pour remplacer celui de l'autre vie.

XXXII. — **Sœur Agostina Rossi, converse.** Giacomo et Angela Rossi, d'Albano, furent les parents de sœur Agostina, qui naquit à Albano le 26 mars 1841.

Au Baptême elle reçut le nom de Virginia.

En 1863, elle fut admise comme postulante; et ensuite, elle commença la probation où elle apparut sans défauts dans la personne, de bonne volonté, suffisamment habile pour les divers travaux du couvent.

Elle revêtit le saint habit le 24 mai 1869.

L'année du noviciat se passa convenablement, avec quelques indispositions, mais rien d'important, si bien que le 28 mai de l'année suivante, 1870, elle fit sa profession.

Chacun sait ce que fut 1870 pour Rome: les angoisses, les craintes, les perplexités, les peurs ne manquèrent à personne.

Sœur Agostina, de caractère sensible et timide, dut souffrir beaucoup. Elle ne le disait point, par respect humain, et empêcha ainsi de prendre les précautions qui eussent été nécessaires. On le peut conclure d'une maladie qui l'atteignit après sa profession, et fut longue, grave, périlleuse, et dont on ne peut préciser le nom, parce qu'elle était très compliquée.

Au bout de nombreux mois, elle commença à se ressaisir, et peu à peu, avec le temps, la patience, beaucoup de soins et d'attentions, elle put remettre les pieds sur le sol, mais sans autre.

Après quelques années, elle fut à même de reprendre quelques offices légers, et ce furent successivement ceux de l'infirmerie et

du réfectoire. Elle exerça ces deux offices tant qu'elle vécut, et avec beaucoup d'exactitude, de charité et de propreté, bien qu'elle fût toujours souffrante.

Durant cette période elle engraissa beaucoup, mais cela ne constituait pas un défaut, parce qu'elle était de belle taille et cet embompoint la faisait paraître robuste et saine, d'autant plus qu'elle avait toujours un bel aspect et une belle couleur.

Hélas! l'apparence trompait.

Elle était dans cet état d'apparences florissantes le soir du 16 décembre, un vendredi, jour de jeûne. Etant Réfectorière, elle prenait sa petite collation à la première table. Elle se tourna vers sa voisine, et lui dit: « J'ai tellement faim! » Et celle-ci lui répondit: « Eh bien mangez! » Après la petite collation elle se leva pour servir la seconde table. Le premier tour de réfectoire alla bien, mais quand elle commença le second et fut vers le milieu, elle s'appuya subitement contre une table, en disant: « Je ne la ferai plus! Je ne la ferai plus! » Ce furent ses dernières paroles.

Deux sœurs converses accoururent pour la soutenir, et de leur mieux la portèrent dans une petite chambre près du réfectoire. Elles essayèrent de la maintenir assise, mais sans y parvenir. Elles purent seulement l'appuyer contre une chaise, en la soutenant.

On avertit immédiatement la Mère Prieure, qui, selon la coutume, ayant assisté à la première table, s'était après le souper rendue à l'église.

Elle accourut aussitôt, et voyant ce dont il s'agissait, elle fit appeler sans délai le Confesseur et le médecin, puis quatre hommes connus et robustes.

Pendant ce temps, les autres sœurs, et en particulier les sœurs converses, ne restaient nullement oisives. Elles mirent un matelas sur la porte, et, avec beaucoup de peine tâchèrent d'y installer la malade. Les quatre hommes arrivèrent enfin, et aidés par les converses les plus robustes, prirent le matelas avec la moribonde, et, le Père Confesseur d'un côté, le médecin de l'autre, la transportèrent dans la première chambre de l'appartement Colonna, cet endroit étant plus voisin de la cuisine, puis avec le matelas on la plaça sur un lit qui s'y trouvait préparé.

La malade se tint calme; on lui donna l'Extrême-Onction et on fit pour elle toutes les prières du Rituel: mais elle ne donna plus aucun signe de vie. C'est à la cessation du pouls qu'on reconnut la mort, et d'après cet indice on peut dire qu'elle mourut à 11 heures du soir. C'était le 16 décembre 1901.

Nous avons raconté ce fait avec détails, pour donner au lecteur une idée du trouble et de la douleur de la communauté, qui par surcroît était encore inquiète au sujet des religieuses infirmes ou indisposées, qui se trouvaient encore au lit, bien que celles-ci n'eussent rien entendu de ce qui s'était passé la nuit précédente.

XXXIII. — **Mère sœur Maria Agostina Colonnesi.** Un mois ne s'était pas écoulé depuis la mort douloureuse et inattendue de sœur Agostina, que Dieu demandait à la communauté un autre sacrifice, et s'il fut moins terrible que le premier, il ne fut ni moins subit, ni moins douloureux.

Il s'agit de la mort de Mère sœur Maria Agostina Colonnesi. Elle était aînée de tous les siens, et, quoique avancée en âge, de nous toutes. Elle avait un caractère plein de bonté, de charité, de complaisance pour toutes; puis elle aimait beaucoup toutes les Sœurs, et enfin nous la vénérions comme la dernière représentante de la génération antique.

Le Seigneur voulut nous l'enlever, et il le voulut le jour de son Saint Nom, afin de nous mettre dans la nécessité de faire un généreux sacrifice à ce Nom très auguste, devant lequel s'inclinent le Ciel et la terre. Que le Saint Nom de Jésus soit donc béni toujours et infiniment quand il nous afflige et quand il nous console.

Et maintenant nous arrivons à la sœur directement.

Le Comte Gaetano Colonnesi de Velletri, et la Marquise Giulia Serlupi Crescenzi de Rome furent ses parents.

Elle naquit à Velletri, le 25 novembre 1818. Au Baptême, on l'appela Maria Grazia Caterina Finna Cecilia.

A raison d'une très grave maladie de la mère, on la plaça pour son éducation à San Domenico e Sisto, où elle arriva le 25 mars 1825.

Elle y trouva une tante maternelle, la Mère sœur Maria Luisa Serlupi, et celle-ci en eut tout le souci.

Le 26 septembre 1827 elle reçut la Confirmation des mains du Cardinal Falzacappa, et sa marraine fut noble Dame Antonina Calcagni. La cérémonie eut lieu dans le chœur, et la mère de l'enfant, un peu remise de sa maladie mortelle, put y assister.

La jeune fille, à l'ombre du cloître grandissait, en bonne santé, avec un esprit éveillé et beaucoup d'activité; elle était habile au travail et dans les affaires.

Cependant, sa sœur aînée qui se trouvait à la maison, s'était

décidée à se faire religieuse, et elle sollicitait sa mère de la laisser entrer au plus vite dans son cloître.

La mère toutefois ne voulait pas consentir, si auparavant elle n'était pas certaine d'avoir près d'elle sa Maria Grazia: étant toujours malade, elle avait besoin d'une bonne et fidèle compagnie.

Elle obtint cette faveur, et le matin du 22 septembre 1834 Maria Grazia regagna la maison paternelle, tandis que le soir sa sœur Caterina rentrait au monastère, pour commencer sa probation.

La jeune fille resta auprès de sa mère environ quatre ans, puisqu'elle revint au monastère, pour s'y faire religieuse. Après une probation excellente, elle fut acceptée le 28 août 1838, à la vestition, et celle-ci eut lieu le 16 septembre suivant, sous la présidence du Cardinal Odescalchi, Vicaire de Sa Sainteté.

Elle eut la consolation d'y voir assister sa mère bien-aimée, avec son Altesse Royale Luigia Carlotta de Bourbon.

Après son année de noviciat qu'elle passa comme les mois de probation, elle fit sa profession solennelle le 17 septembre de l'année 1839, en même temps que les deux novices venues de la Madeleine, entre les mains du R.me P. Angelo Ancarani, Maître Général de l'Ordre.

Elle avait pris le nom de sœur Maria Agostina.

Sa vie fut très active. Elle fut plusieurs fois Sacristine en second et Procureuse tour à tour. Dans ces offices, elle travailla beaucoup, même de ses mains, sans compter le travail de la tête et des jambes.

Elle avait une bonne voix, et rendit d'excellents services au chœur, comme Sous Chantre.

Elle fut Sacristine majeure, « Sindaca », Tourière à plusieurs reprises.

Elle fut Prieure pendant une période de deux ans et quatre périodes de trois ans, [1] puis Sous Prieure plusieurs fois.

D'une manière générale on peut dire qu'elle avait bonne santé, sauf quelques indispositions inévitables: mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que l'âme de sa vie fut son amour pour son monastère.

Elle eut une spéciale dévotion pour saint Joseph, saint Augustin et saint Antoine de Padoue.

---

1 Les prieures à San Sisto et à San Domenico e Sisto étaient nommées jadis pour deux ans: la législation changea et on les nomma pour trois ans.

Elle redoutait beaucoup la mort, et constamment elle se recommandait à saint Joseph pour ce moment terrible. Il faut croire que le cher saint l'aura exaucée, parce qu'on peut dire qu'elle mourut sans s'en apercevoir.

Elle avait dépassé d'un peu ses 83 ans, et depuis un peu plus de deux ans on l'entourait de quelques précautions.

On ne lui permettait plus de venir au chœur le soir. Cette heure d'ailleurs n'avait jamais été favorable pour elle, car elle sentait assez fort les fatigues de la journée; le matin au contraire elle était toujours très alerte.

La veille de sa mort, la Prieure ayant quelque chose à lui dire, entra dans sa cellule, et la trouvant avec son travail sur les genoux sans rien faire, lui demanda comment elle se trouvait. Elle répondit qu'elle se sentait « un je ne sais quoi », qu'elle ne savait s'expliquer. La Prieure ajoute: « Faites comme je vous dis: couchez-vous ». La sœur ne fit pas de difficulté, et la Prieure appela une converse pour lui aider, en annonçant qu'elle reviendrait plus tard pour la voir.

La Prieure revint après une heure environ, et lui demanda de nouveau comment elle allait. Elle répondit: « Très bien! Désormais j'userai toujours de ce remède ». Et à toutes elle disait que la Prieure lui avait donné un bon remède. Pendant la soirée, plusieurs allèrent la visiter, et à toutes elle répétait la même chose.

Quand l'Infirmière vint lui demander à quelle heure elle voulait qu'elle vint le lendemain pour l'aider à s'habiller, elle lui dit de passer à 5 heures $^1|_2$. L'Infirmière la laissa, et le lendemain à l'heure fixée, elle revint, et la trouva déjà éveillée, et elle lui demanda comment elle se sentait; et celle-ci répondit: « Bien! J'ai dormi toute la nuit. Je sens le besoin de prendre quelque chose ». Et elle demanda une panade, qu'on lui apporta aussitôt, et qu'elle prit avec plaisir. Après quoi elle demanda un peu de café. La sœur converse mit le sucre dans la tasse et le lui présenta pour voir si c'était bien. Point de réponse. La converse réitère plusieurs fois la demande: point de réponse! Elle n'était plus!...

La sœur converse courut au chœur pour avertir la Prieure que la Mère Maria Agostina ne répondait plus; et elle ne savait ce que c'était.

A cette nouvelle la Prieure se douta de ce qui était la réalité. Elle se rendit dans la chambre de l'infirme pour voir les choses, et elle comprit que tout était fini.

Pour ne pas effrayer la communauté, elle eut l'idée de faire entrer le Confesseur avec les Saintes Huiles, afin qu'il fut prêt pour le cas où la malade aurait pu recevoir les Sacrements. Mais ce ne fut pas possible: tout était réellement fini.

On était au 15 janvier 1902.

Saint Joseph, son protecteur, l'avait exaucée en lui supprimant l'appréhension de la mort, et en la portant de ses mains dans le royaume glorieux qu'elle s'était mérité sur la terre par tant de préoccupations, tant de labeurs acceptées avec tant d'amour pour le monastère.

Elle priera pour nous, et nous obtiendra la grâce de mourir entre nos saintes murailles.

XXXIV. — **Sœur Angelica Oldani.** Elle était fille de Lazzaro Oldani, de Leprignano, et de Potenziana Mandolini de Forano.

Son nom de Baptême avait été Regina.

Elle était née le 29 septembre 1819.

Le Seigneur l'avait choisie pour la vie religieuse: elle obéit à l'appel, et se présenta à notre monastère. Elle fut acceptée immédiatement. Son aspect ingénu et simple était tel qu'il ne pouvait ne pas agréer à nos Sœurs.

On ne nous a pas indiqué le jour de son entrée, mais quelques comparaisons nous permettent d'affirmer qu'elle eut lieu vers la fin de 1839 ou le commencement de 1840.

Sa vestition eut lieu le 3 février 1842, et après l'année régulière de noviciat, nul obstacle ne se présentant, elle fit sa profession le 13 février 1843.

Toujours calme, toujours disposée à obéir, charitable pour toutes, pleine d'attention pour toutes, toujours avec bonnes manières, elle ne démentit jamais l'opinion première de la communauté à son sujet.

Elle n'était pas très robuste, mais saine. Elle put ainsi exercer tous ses offices avec exactitude: sa bonne volonté augmentait ses forces. Elle dut travailler à la cuisine, à l'infirmerie, au réfectoire: elle le fit toujours avec son habituelle paix, tranquillité, charité et amour de son monastère et de son Ordre.

Elle n'eut jamais de maladie grave, mais seulement quelques petites incommodités.

Quand elle arriva à ses 80 ans, ses forces baissèrent peu à peu, et ne pouvait plus se mouvoir que très peu. Elle resta alors dans sa cellule, travaillant et toujours paisible.

Avant de mourir elle fut alitée quelques semaines.

Elle reçut tous les Sacrements, avec un calme parfait, et expira le 18 août 1902.

XXXV. — **Sœur Giuseppina Boschi, converse.** Sœur Giuseppina naquit à Rome le 7 mai 1835, et reçut au Baptême les noms de Giacinta Luisa Amalia.

Ses parents furent Stanislao Boschi et Caterina Angeloni, tous deux romains.

Elle reçut d'abord l'habit religieux dans le monastère de Sant'Ambrogio de l'Ordre Franciscain Réformé, le 4 mai 1851, et elle y fit sa profession le 26 juillet de l'année suivante.

Ce monastère fut supprimé par ordre du Souverain Pontife, et les religieuses distribuées en divers monastères. Sa Sainteté Pie IX assigna au nôtre sœur Giuseppina, et elle nous arriva le 18 juin 1861.

Lors de sa profession à Sant'Ambrogio elle avait pris le nom de sœur Giuseppa Maria: lorsque, d'une façon privée, elle revêtit chez nous les devises dominicaines, on lui imposa le nom de sœur Giuseppina.

Par ordre pontifical, elle dut également renouveler sa profession: ce qui se fit également d'une façon privée et dans le chœur. C'est le P. M. Vincenzo Leone Sallua, Vicaire de notre monastère, premier compagnon du Commissaire du Saint-Office, qui reçut ses vœux, le 15 août, fête de l'Assomption.

En recevant sœur Giuseppina, la communauté fit une véritable acquisition. Pour se préparer peut-être l'entrée gratuite dans un couvent, ses parents n'ayant pas les moyens de lui constituer une dot, eut l'idée d'aller servir à l'hôpital de San Giovanni, où elle étudia la pharmacie et la petite chirurgie: et dans l'une et l'autre science elle réussit excellemment. Elle avait du jugement, de l'intelligence, de l'habileté, et quand elle entra chez nous, elle avait la pratique de toutes choses, et l'on pouvait se reposer tranquillement sur elle. Elle fut une véritable bénédiction du Seigneur.

Elle était assez bien éduquée pour pouvoir parler avec les médecins, et se faire comprendre sans exciter la compassion.

Elle était pleine de vigilance et d'attention, non seulement pour les infirmes, mais aussi pour les bien-portantes. Elle les observait constamment, et si elle en voyait qui n'eussent pas les apparences ordinaires, elle en avisait la Prieure.

Elle ne fut elle-même ni robuste ni saine, et elle fut sujette à diverses maladies: mais elle ne perdit jamais de vue son office, et elle suggérait à sa compagne ce qu'il fallait faire préparer ou prévoir jour par jour.

Elle avait souffert beaucoup à Sant' Ambrogio, et elle avait appris à souffrir en silence: elle avait appris ainsi la patience, la vertu qui couronne toutes les autres. Assurément, elle possédait aussi ces vertus: son attitude indiquait que dans l'intime de son âme elle faisait une étude constante de la vertu.

Toutes l'aimaient et elle les aimait toutes. Toujours allègre et gaie, piquante de la bonne manière, c'était un petit trésor pour toutes.

Elle exerça son office non seulement avec exactitude, même au prix de sacrifices imposés par sa mauvaise santé, mais encore avec économie, sans rien laisser manquer, à quiconque pouvait avoir besoin de ses remèdes.

Après 40 ans de vie religieuse passés parmi nous, toujours au travail, sinon à la fatigue, son mal augmenta gravement et la conduisit au terme de ses jours le 18 juillet 1904.

Elle partit munie de tous les Sacrements et conforts de la religion.

Que le Seigneur la récompense pour sa charité et nous obtienne la grâce d'en trouver quelqu'autre qui puisse la remplacer dans son office, avec ce zèle charitable et cette exactitude qu'elle apportait elle-même dans ses fonctions.

XXXVI. — **Sœur Anna Lupi, converse.** Sœur Anna, fille de Giuseppe Lupi et d'Anna Maria Antonetti, tous deux romains, naquit le 3 mai 1813, et, au Baptême, s'appela Teresa Fortunata Maria.

La date de son entrée dans notre monastère n'a pas été conservée, mais dans la note relative à sa vestition il est dit que celle-ci eut lieu le 18 septembre 1836, après trois années de séjour dans le monastère.

Ayant terminé son épreuve louablement, elle prononça ses vœux solennels le 12 novembre 1837.

Sœur Anna était d'un caractère simple et pacifique; elle était aimable avec toutes, sérieuse, dévote, respectueuse, obéissante, exemplaire.

Durant sa jeunesse, elle fut sujette à diverses maladies, qui cessèrent avec la marche des années.

Dès 1894 elle fut exonérée des offices, mais elle ne cessa jamais de travailler: elle s'occupait sans relâche dans sa cellule. Durant les dernières années, sa vie était le travail et la prière. Elle ne perdait jamais un moment de son temps.

Quelque temps avant de mourir, elle ne pouvait plus descendre l'escalier, et alors elle restait longuement dans le chœur d'enhaut.

En un mot, sa vie fut toujours exemplaire et dans sa jeunesse et dans sa vieillesse.

Au commencement de novembre elle éprouva un trouble de peu d'importance apparente: mais elle devina que sa fin approchait.

Elle se mit au lit, et à tous ceux qui la visitaient elle disait de la recommander au Seigneur.

Elle se portait parfaitement, et elle ne souffrait que d'une respiration pénible.

Durant les quelques jours qu'elle passa au lit, elle eut la consolation de voir les deux sœurs et la nièce du Saint-Père (Pie X), venues pour la première fois visiter notre monastère. On les lui conduisit, et elle en fut si contente qu'elle se trouva toute ranimée. Elle leur dit d'elle-même, avec vivacité, qu'elles eussent à demander au Pape une Bénédiction spéciale pour elle, parce qu'elle était à la fin de sa vie.

Elles promirent que la Bénédiction serait envoyée le soir même, à 8 heures, par l'intermédiaire de Mgr Bisleti.

Elle rayonnait de joie, elle était électrisée. Elle remercia et rentra dans sa tranquillité.

Le matin suivant, elle reçut le Saint Viatique. Elle aurait souhaité encore l'Extrême-Onction: mais le Père Confesseur ne jugea pas à propos de la lui donner immédiatement, peut-être pour ne pas trop fatiguer son attention, et il la lui promit pour le matin suivant.

On était alors au 12 novembre 1904, 70e année de sa profession. A 7 heures de l'avant-midi elle avait reçu la Communion, à 8 heures elle mourut, avec la pensée qu'elle avait à faire ce jour-là son heure du saint Rosaire.

XXXVII. — **Sœur Maria Cecilia Nazor.** Sœur Maria Cecilia, dans le monde Maria, naquit dans l'île de Brazza, en Dalmatie,

patrie de ses parents, le 29 juillet 1855, et elle fut baptisée le 15 août suivant.

Ses parents furent noble seigneur Niccolò Nazor, et Dame Anna Definos.

Elle fut élevée et instruite très noblement.

Comme sa famille passait une partie de l'année et avait sa maison dans l'une des deux paroisses dominicaines, elle connut l'Ordre et s'y affectionna, si bien qu'encore très jeune elle s'enrôla parmi les Tertiaires séculières. Ce fut le moment peut-être où Dieu lui fit la grâce de sa vocation.

Elle en mûrit sérieusement la pensée, puis en fit part à ses parents. Ceux-ci ne donnèrent pas de suite leur assentiment, mais, en bons chrétiens, ils firent ce que leur dictait la prudence, laissèrent passer quelque temps, puis donnèrent l'assentiment, et lui laissèrent pleine liberté pour choisir le lieu de sa retraite. Elle ne fit pas attendre sa réponse, et dit: « Rome, à San Domenico e Sisto ».

Ses parents ne firent pas d'observations, et aussitôt commencèrent les pourparlers et l'échange d'une correspondance entre la famille et le monastère.

Tout fut bientôt conclu, et, le 27 juin 1875, Marietta Nazor fut accompagnée jusqu'au monastère, par ses parents.

Une épreuve lui était cependant préparée. Elle avait compté sur l'énergie de sa volonté, mais n'avait pas mis en ligne la faiblesse de ses forces physiques. Le changement d'air, de nourriture, de système, tout contribua à affaiblir sa santé assez délicate.

C'est pourquoi, l'année même de son entrée, reconnaissant d'elle-même que ses forces n'étaient pas suffisantes pour les devoirs de la vie claustrale, elle en écrivit à son père qui répondit en arrivant sans délai pour la reprendre, le 27 juin 1876.

La pauvre Marietta sortit du monastère, pour rentrer à Venise parmi les siens.

Combien de temps est-elle restée auprès de ses parents, nous ne l'avons jamais su: nous savons seulement qu'elle nous resta toujours très affectionnée à nous et à notre monastère, et, afin de rester toujours plus unie à l'Ordre, elle prit l'habit des Tertiaires enseignantes, jusqu'au jour où le Seigneur lui ouvrirait la voie pour rentrer dans son cloître regretté de San Domenico e Sisto.

Peut-être la vie des Tertiaires enseignantes lui fut-elle utile à raison du changement d'air et des petits voyages et lui convenait-

elle mieux que la vie claustrale: elle y trouva des forces et une santé convenable, et elle en profita aussitôt pour revenir à la charge au sujet de son ancien désir. Ceci se passait en 1888. La question fut débattue, mais enfin la conclusion fut conforme à ses désirs: le 8 avril de la même année notre Chapitre vota son entrée qui eut lieu le 11 du même mois.

On avait fixé comme condition à l'acceptation qu'elle ne serait admise que pour trois mois: mais sa santé parut meilleure, ses forces reconstituées et enfin sa bonne volonté firent qu'on dérogeat aux conditions, et le 10 mai, fête de l'Ascension, le Chapitre l'admit à la vêture, qui eut lieu le 7 juin de la même année 1888. L'année suivante, le 30 juin elle fit sa profession solennelle entre les mains du R.^{me} Père Procureur Général Marcolino Cicognani.

Sa vie religieuse fut exemplaire, recueillie, silencieuse, élevée, charitable: mais avec ses forces elle pouvait peu agir. En vérité elle n'eut jamais de maladie, sauf quelque petite indisposition passagère. A l'époque terrible de l'influenza, qui fut pour nous janvier et février de 1892, où pour se tenir sur pied il fallait une bonne dose de forces physiques et morales, elle dut céder à la violence du fléau déchargé sur nous: mais elle n'eut rien de grave; le mal fut bénin: mais étant donnée sa complexion délicate, elle eut besoin d'une longue convalescence.

Au surplus, elle remplit tous ses offices avec exactitude, zèle et charité, comme aussi toutes ses pratiques religieuses. Ainsi vécut sœur Maria Cecilia pendant à peu près 20 ans.

Elle tomba malade sur la fin de janvier de cette année 1908. Sa maladie, au prime abord ne présenta rien de grave. La malade était dégagée, presque allègre. Aussi fut-on surpris lorsque le médecin ordinaire, après deux ou trois jours, déclara qu'il aurait voulu une consultation avec d'autres médecins de notre confiance. On appela l'autre médecin, qui, après deux visites, déclara que cela regardait le chirurgien.

On appela le chirurgien qui après deux visites déclara à son tour que c'était chose urgente, et qu'on pouvait retarder la catastrophe de deux ou trois jours en faisant une prompte opération, ajoutant que c'était une charge de conscience, qu'on n'avait pas de temps à perdre, et qu'il fallait prendre de notre côté les dispositions nécessaires sans délai, tandis que lui penserait au reste, pour la faire recevoir dans sa clinique chez les Sœurs de la Sa-

gesse: là la malade serait soignée et assistée selon le besoin.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour la communauté. On comprenait que le mal de sœur Maria Cecilia était grave, puisque depuis plusieurs jours elle ne pouvait recevoir ni retenir aucune nourriture, même liquide: mais aucune d'entre nous ne croyait à cette urgence dont parlait le médecin, qui voulait qu'on agit à l'instant, sans perdre une minute de temps: d'autant plus que la malade elle-même, toujours très sensible au mal, se montra toujours en cette circonstance très dégagée et même indifférente.

On fit tout avec la plus grande hâte, on lui donna d'abord le Viatique, et trois heures après la visite du médecin sœur Maria Cecilia était à la clinique.

On la porta dans un brancard, et notre facteur se tenait tout près, pour voir s'il se produirait quelque changement chez la malade, afin d'en avertir le Père Confesseur et le Père Vicaire qui suivaient avec les Saintes-Huiles. Par la grâce de Dieu il n'en fut pas besoin, parce que la malade se maintint toujours dégagée et presque gaie.

Ceci arrivait le 6 février.

Et après tant de soucis, tant de peines, tant d'angoisses on n'obtint pas de résultat. Après les explorations préalables, les médecins virent que l'opération était impossible, parce que le mal était trop profond: il avait travaillé à la sourdine, et la malade elle-même ne l'avait pas deviné. Ses indispositions en effet n'avaient jamais eu aucun caractère de gravité, ni à ses yeux, ni aux nôtres, ni à ceux des médecins.

Les voies du Seigneur sont impénétrables, et nous ne devons pas entrer dans ses jugements, mais les adorer humblement, et nous soumettre amoureusement à ses saintes dispositions.

Notre infirme passa huit jours dans la clinique. Elle passa les sept premiers avec la plus grande facilité, quoique toujours au lit, par ordre du médecin. Mais elle parlait avec indifférence, cherchait des conversations, comme si elle n'avait eu aucun mal: et cependant le mal marchait au galop.

Deux Pères qui la visitèrent le 13 remarquèrent un peu de fièvre, mais si peu qu'on n'en fit aucun cas, d'autant plus que la malade conservait sa vivacité et sa désinvolture.

Mais voilà qu'à 8 heures du soir les Sœurs de la clinique téléphonent à notre facteur de s'y rendre de suite, parce que l'état de sœur Maria Cecilia s'était beaucoup aggravé, et allait s'aggravant encore,

Le facteur ne dit rien à la communauté pour ne point la troubler, mais sans délai il se rendit à la clinique, et trouva la malade à ses derniers soupirs.

Ainsi finit notre sœur Maria Cecilia Nazor, à l'âge encore jeune de 53 ans, 5 mois, 16 jours, et de profession 18 ans, 7 mois et 13 jours.

Le Seigneur aura voulu récompenser ses souffrances secrètes, mais pour nous c'est une grande douleur de n'avoir pu l'assister, et aussi de perdre une sœur capable d'aider au chœur avec l'orgue, qu'elle savait tenir convenablement, connaissant bien la musique.

Son cadavre fut porté d'abord à l'église de Sainte-Thérèse, paroisse de la clinique, puis au Campo Verano.

XXXVIII. — **Sœur Giuseppa d'Ambrosi.** Cette bonne sœur converse naquit à Zagarolo, le 19 novembre 1819, jour de la fête de sainte Elisabeth, dont elle reçut le nom aux Fonts baptismaux. Elle était fille de Laurent d'Ambrosi et de Félicité Tagliaboschi. Elle se présenta au monastère en 1839 et comme elle avait donné pleine satisfaction durant les trois ans de son postulat, elle reçut le saint habit le 16 septembre 1842; et l'année suivante elle fut jugée digne de prononcer ses vœux, en présence des RR. PP. Bioli et Reghezza, confesseurs de la communauté. Laborieuse, simple, pleine de charité et de respect pour ses compagnes, elle s'acquitta de différents offices, de celui de Pharmacienne spécialement, qu'elle garda aussi longtemps que ses forces le lui permirent. Le 17 septembre 1893, elle eut le bonheur, partagé par toute la communauté, de célébrer ses noces d'or. Elle mourut le 26 février 1909, arrivée aux dernières limites de la vieillesse, et reçut les sacrements avec une grande dévotion et en pleine connaissance des mains du R. P. Girardin, qui suppléait alors le R. P. Bianconi, Confesseur ordinaire de la communauté.

Son corps fut déposé dans notre chapelle mortuaire au Campo Verano, dans le souterrain occupé déjà par quelques religieuses décédées avant elle. [1]

XXXIX. — **Sœur Maria Colomba Giustiniani.** Elle naquit à Rome le 29 décembre 1835. Elle était fille du Comte Laurent

---

1 Avec la biographie de sœur Giuseppa d'Ambrosi se termine l'œuvre de la Mère Pannilini. Les biographies suivantes sont écrites par d'autres religieuses. *(Note du Trad.)*.

Giustiniani, descendant de la noble famille des comtes Giustiniani de Chio (de Constantinople), et de la Comtesse Thérèse Littò. Cette noble et vertueuse Dame n'eût point de peine à élever dans la vertu la tendre fleur que le Seigneur lui avait confiée pour être transportée un jour dans le jardin de la vie religieuse. L'enfant était à peine arrivée à l'âge de quatorze ans, que déjà, répondant à l'appel de la grâce, elle demandait à être admise dans notre monastère, où elle accompagnait souvent sa mère, dans les visites que celle-ci rendait à la Mère Costanza Curti, son amie. Reçue en 1848, elle dut, à cause de son jeune âge, attendre trois ans encore avant de recevoir l'habit dominicain, objet de ses désirs. Le 11 février enfin, jour des Fiançailles de la B. Vierge Marie, elle fut exaucée. Son noviciat fut celui d'une âme innocente, dont toute l'ambition est de trouver l'Epoux céleste et de se donner à Lui. Elle fut reçue à la profession le 20 février de l'année suivante, alors que l'Office du jour célébrait les Noces mystiques de sainte Catherine de Sienne. Elle passa de longues années en religion, s'acquittant de différents offices qu'elle accepta par obéissance. Sa vie fut celle d'une religieuse laborieuse et dévouée. Le 23 juillet 1909, comme elle se trouvait au chœur, elle fut prise d'une faiblesse ; et le soir même, elle fut frappée d'une attaque qui semblait devoir être mortelle, mais dont elle sembla se remettre ensuite peu à peu. Ses compagnes commençaient à se réjouir de sa guérison prochaine, quand, le 30 août, le mal se répéta, lui paralysant la parole et tout le côté droit. Elle passa ainsi quinze mois de souffrances, toujours aimable, patiente, cherchant à répondre encore par signes aux paroles compatissantes qui lui étaient adressées. Le mal s'aggravant, elle reçut les derniers Sacrements des mains du T. R. P. Hyacinthe Leca, ancien Provincial de Lombardie et Prieur de Milan, et expira le 3 décembre 1910, dans la soirée.

Après sa mort se produisit un fait douloureux que nous devons rappeler ici.

La M. Colomba était morte, avons-nous dit, le 3 décembre 1910, à six heures du soir. Le lendemain matin, à dix heures et demie, se présentaient à la porte du monastère le Vice Préteur, le Chancelier et le Greffier, demandant à entrer pour mettre sous scellés la chambre de la défunte. Avertie immédiatement, la R. Mère Pia Boschi, laquelle, ayant terminé son priorat, gouvernait le monastère en qualité de Vicaire, et apprenant que ces Messieurs

étaient envoyés par les neveux de la défunte ainsi que par le tuteur de son frère, le Comte Luigi Giustiniani, alors interdit; la Mère Pia Boschi répondit qu'elle ne pouvait les admettre dans la clôture sans permission, et que le Supérieur était absent. Avertis aussitôt, les RR. PP. Leca et Mazzetti cherchèrent à persuader ces personnages de bien vouloir revenir à trois heures après-midi, et d'attendre aux moins que le corps fût transporté à l'église: ce qui fut obtenu à grand'peine.

Quand ils se représentèrent à l'heure dite, la Mère Vicaire ne manqua point de protester encore qu'elle ne pouvait les admettre dans la clôture sans la permission de l'autorité légitime, et que sans cette permission ils encouraient les censures ecclésiastiques, eux et ceux qui les envoyaient. — Le Vice Préteur répondit qu'il remerciait de l'avis, mais que ses ordres étaient précis. Le Chancelier marmotta: Histoires que tout celà! Et ils entrèrent sans autre, suivis par le R. P. Leca, le P. Mazzetti et l'Avocat Alessandri, chargé des intérêts du monastère. Quand ils furent arrivés à la chambre de la défunte, le corps fut enlevé et transporté dans le dormitorium, là où se trouve présentement l'autel avec l'image de saint Dominique: de telle manière que l'on peut dire que les neveux eurent le cœur de chasser leur tante hors de sa cellule, sans vouloir même attendre qu'on la transportât à l'église. On mit les scellés, et l'on dressa procès-verbal, dont il fut donné lecture à la Mère Vicaire, et qui fut signé par le Vice Préteur, le Chancelier, et l'Avocat Alessandri. Ce ne fut qu'ensuite que le corps fut transporté à l'église, avec l'assistance des RR. PP. Leca et Mazzetti.

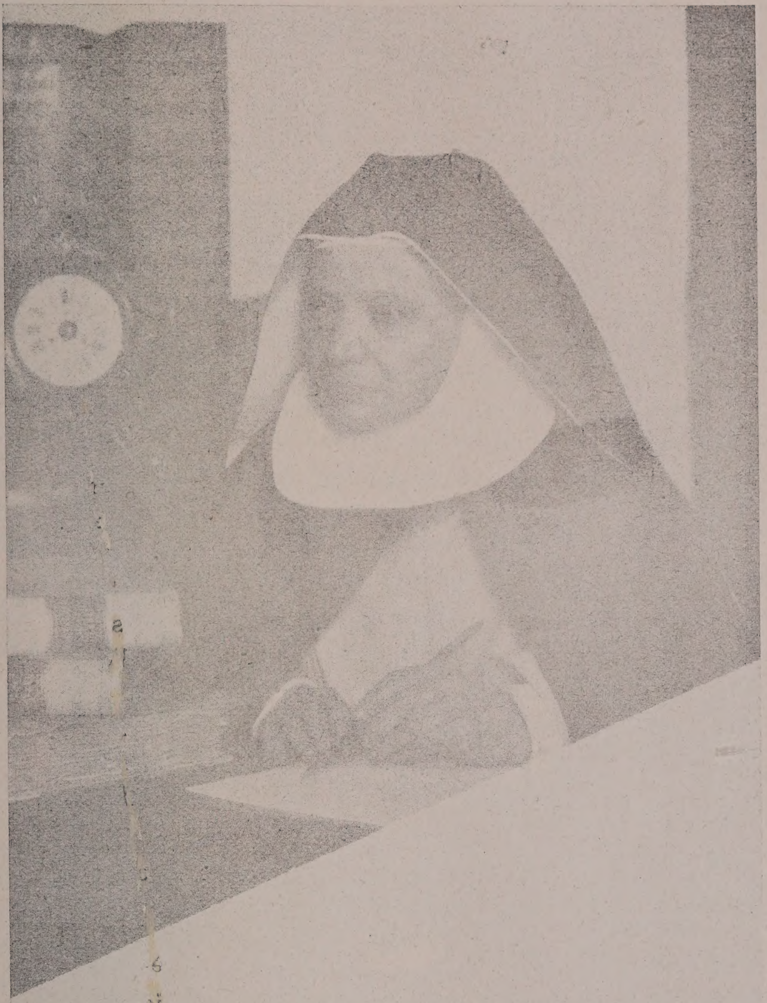
Voici le texte de la permission donnée par le Vicariat à l'occasion, où on enleva les scellés:

« Vicariat de Rome, Commission des monastères, 13 déc. 1910.

» A la Révérende Mère Prieure des Dominicaines du monastère des SS. Domenico e Sisto.

» En réponse aux instances faites à l'Em.me Cardinal Vicaire par M. l'Avocat C. G. Clavarino, Nous accordons pour cette fois seulement aux personnes ci-dessous mentionnées la permission d'entrer dans la clôture, pour se rendre à la chambre de la regrettée Mère sœur Maria Colomba Giustiniani:

» MM. Lorenzo Venti, Margherita Venti, Calcedonio Danese, neveux de la défunte,



Portrait de la T. R. Mère Tommasa Angelica Pannilini

» M. l'Avocat C. G. Claverino (ou son représentant),

» M. le Chancelier de la Préture du 1er arrondissement de Rome (ou son représentant).

» Je délègue pour me représenter, au moment de l'entrée de ces Messieurs, le T. R. P. H. Leca (ou quelqu'un qui le supplée).

» D'accord avec ces Messieurs, vous voudrez bien déterminer le jour et l'heure de leur entrée, et en donner avis au T. R. P. Leca.

» Je me recommande à vos saintes prières, en invoquant sur vous la bénédiction du Ciel.

» Votre très dévoué en N. S.

» TONARELLI, *Délégué Ecclésiastique* ».

« Vicariat de Rome, Commission des monastères.

» Au T. R. P. H. Leca, des Frères Prêcheurs, Rome.

» Je délègue V. P. pour assister à l'entrée dans la clôture des Sœurs Dominicaines du vén. monastère des SS. Domenico e Sisto, des parents de la regrettée sœur Maria Colomba Giustiniani, à qui je viens d'accorder les permissions nécessaires.

» Veuillez noter que ces permissions ne contiennent que la faculté pure et simple pour ces personnes d'entrer dans la clôture, sans encourir les censures ecclésiastiques, rien de plus.

» En vous remerciant d'avance etc.

» TONARELLI, *Délégué Ecclésiastique* ».

Les sceaux furent donc levés le 13 décembre 1910, à la présence des neveux de la défunte, assistés de l'Avocat Rognoni; et à la présence de la R. Mère Pia Boschi, Vicaire du monastère, de l'Avocat Alessandri, chargé des intérêts du monastère; des officiers de la préture, et du T. R. P. Leca. L'inventaire fut jugé superflu, la Mère Vicaire ayant déclaré que de tous les objets existant dans la chambre, rien n'appartenait à la défunte, hors quelque peu de vestiaire et quelques menus objets. Les parents voulurent néanmoins inspecter tous les tiroirs, espérant trouver quelque trésor! ils ne trouvèrent que l'odieux et le ridicule auxquels ils durent ajouter les frais de leur exploit.

Le monastère ne fut pas autrement inquiété par la suite, à ce sujet.

XL. — **Mère sœur Tommasa Angelica Pannilini.** Cette vénérable religieuse naquit à Sienne le 2 octobre 1831, du noble seigneur

Joseph Pannilini, et de Dame Luisa Spinelli. Au Baptême, elle reçut le nom de Maria Isabella. Elle n'était âgée que de onze ans, quand sa mère fut enlevée à son affection. Son père qui n'avait rien plus à cœur que l'éducation et l'instruction de sa fille, la confia au Pensionnat du *Rifugio*, de sa ville natale. Elle était rentrée dans sa famille, quand répondant à l'appel d'en-haut, elle demanda à être admise au monastère de San Vincenzo, de Prato, de l'Ordre de saint Dominique, auquel elle appartenait déjà comme Tertiaire, sous le nom de sœur Rosa de Sainte Marie. Sa demande fut accueillie favorablement, et elle reçut donc le saint habit, le 23 octobre 1851, à l'âge d'environ vingt ans, et reçut le nom de sœur Tommasa Angelica. Mais comme les lois en vigueur alors dans le Grand-Duché de Toscane n'autorisaient pas la profession religieuse avant l'âge de trente ans révolus, ce délai parut trop long à la jeune novice qui demanda à être transférée dans notre monastère, où sa jeune sœur Philomène se trouvait déjà, sous le nom de sœur Giacinta Domenica. La douleur des religieuses de S. Vincenzo fut grande: les rares qualités de la jeune novice leur donnaient tant d'espérance! Mais Dieu en avait disposé autrement. Elle arriva donc à Rome, le 9 janvier 1858, dans la soirée, accompagnée de son père. On lui tint compte, pour abréger son noviciat, du temps qu'elle avait déjà passé à S. Vincenzo de Prato, de telle sorte que, le 10 octobre 1858, elle put prononcer ses vœux solennels en même temps que sa sœur cadette, qui lui céda sa préséance, entre les mains du R.me P. L. Sallua, Vicaire du monastère, le R.me Père Général, le P. A.-V. Jandel se trouvant alors absent de Rome.

Elle souffrit toute sa vie des suites d'une chute qu'elle avait faite à Prato. Tout emploi un peu pénible lui étant impossible pour ce motif, sœur Tommasa Pannilini, qui était douée par ailleurs d'une intelligence remarquable, se consacra toute entière à l'étude des anciennes chroniques du monastère, qu'elle recueillit et mit en ordre: ce fut là le travail de toute sa vie. En 1886 cependant, sa santé s'étant quelque peu raffermie, la Mère Maria Giovanna Vitelleschi, alors Prieure, lui confia l'emploi d'Infirmière, dans lequel sœur Tommasa Angelica déploya de rares qualités de dévouement, alors que, peu d'années après, en 1892, une épidémie meurtrière d'influenza s'étant abattue sur la communauté, sept religieuses moururent en vingt-et-un jours, parmi lesquelles la Prieure, la Mère sœur Maria Margherita Stoli, et la Sous Prieure, la Mère

Vitelleschi. Trois ou quatre religieuses à peine étaient restées sur pied, pour seconder et assister la vaillante Infirmière. Instituée Présidente par le R.me P. Cicognani, alors Vicaire du monastère, elle fut élue Prieure à l'unanimité, en mai de cette même année.

Elle garda cette charge jusqu'en 1898, pour s'acquitter ensuite de l'office de Sous Prieure et de Maîtresse des novices. Tout son souci fut alors de former ses élèves dans la piété et dans l'amour de l'Ordre. Réélue Prieure en 1901, puis Sous Prieure, elle garda cette dernière charge jusqu'à sa mort, sans toutefois jamais négliger ses chères études sur le glorieux passé de son monastère, comme en font foi tous ses écrits qui se conservent dans nos Archives, et qui ont été énumérés dans la Préface des présentes *Chroniques*.

Le 10 octobre 1908, elle célébra encore le jubilé de sa profession religieuse, et voulut s'y préparer par dix jours d'une rigoureuse retraite.

Les années de la vieillesse lui apportèrent de nombreuses infirmités et une faiblesse croissante, de telle sorte qu'à grand'peine pouvait-elle, durant les dernières années de sa vie, descendre à la grille, pour recevoir la sainte Communion, soutenue par les infirmières. Et encore dut-elle y renoncer tout à la fin, ce qui fut pour elle un chagrin amer, étant donné l'immense dévotion qui l'animait envers le Sacrement de l'Autel, à l'imitation de son saint protecteur, Thomas d'Aquin. Mais jusqu'à son dernier jour elle resta toujours bonne, douce, affable, incapable de se souvenir d'une offense ou d'un mauvais procédé. Trahie indignement par des personnes à qui elle avait donné sa confiance, et qui abusèrent de la façon la plus odieuse de sa simplicité, elle accepta l'épreuve, sans qu'une parole de plainte sortît jamais de ses lèvres. L'abandon à la volonté de Dieu était le trait caractéristique de cette âme choisie.

Une paralisye progressive annonça sa fin prochaine. Elle reçut donc tous les Sacrements, des mains du T. R. P. Ricagno, Compagnon du R.me Père Général, et on la vit suivre toutes les prières, même celles de la Recommandation de l'âme. Puis elle perdit connaissance, et dans la soirée du 3 février 1911, vers les 6 heures et trois quarts, elle rendit sa belle âme à son Créateur, avec une paix qui est vraiment celle du juste. Au même moment, sœur Irene de Marie-Auxiliatrice, son Infirmière, qui arrivait pour l'assister, fut surprise, en travervant la cour, de voir sur le per-

ron de l'église comme une belle colonne de lumière qui semblait s'élever jusqu'au ciel. « Voyez donc, dit-elle au *Fattore* du monastère, quelle belle lumière! »

Elle nous le raconta, en entrant un instant après, qui fut celui-là même où notre vénérée Mère expirait, et où son âme s'en allait sans doute vers le Ciel.

Cette vénérable religieuse, étant encore au *Rifugio*, avait eu le bonheur de voir le P. Hermosilla, et de lui baiser la main, alors que, partant pour le Tonkin où il devait trouver la palme du martyre, il passait par Sienne. Elle fut pareillement en relations intimes d'amitié avec la Servante de Dieu Maria Domenica Bargagli, de Monte Savino, qui lui donna bien des conseils et des encouragements. Elle fut encore en relations épistolaires suivies avec une autre Servante de Dieu, Maria Luisa de Naples. En 1897, elle eut la douleur, qu'elle supporta héroïquement, de voir mourir sa jeune sœur, sœur Giacinta Domenica, qu'elle voulut assister elle-même jusqu'à son dernier soupir.

Nous avons la confiance que cette bonne et vénérée Mère prie là-haut pour son monastère, qu'elle avait tant aimé. Son corps fut déposé dans notre chapelle mortuaire de Campo Verano, à côté de celui de sœur Maria Colomba Giustiniani, morte deux mois auparavant, le même jour, et à la même heure.

On imprima après sa mort un souvenir avec ces mots:

A LA MEMOIRE DE LA REVERENDE MERE
SŒUR TOMMASA ANGELICA PANNILINI
SOUS PRIEURE DU MONASTERE DES SS. DOMENICO E SISTO
NEE LE 2 OCTOBRE 1831, MORTE LE 3 FEVRIER 1911.
R. I. P.

XLI. — **Sœur Maria Caterina Cressedi.** Cette sœur bien-aimée qui nous fut ravie par une mort si innattendue et si soudaine, était fille de Pompeo Cressedi et d'Augusta Bracci. Elle naquit le 21 août 1864, et reçut au Baptême le nom d'Ernesta. Très pieuse, elle venait de faire sa première Communion au monastère de l'Enfant Jésus, quand elle demanda de s'en aller faire une retraite chez les Sœurs Dorothées, à Sant'Onofrio: et c'est là qu'elle entendit la voix de Dieu qui l'appelait aux noces mystiques de la vie religieuse. Elle s'en ouvrit d'abord à son Confesseur, puis à une amie qui fréquentait notre monastère, et elle la chargea de nous demander si elle serait reçue parmi nous. Les bonnes infor-

mations qui nous arrivèrent sur son compte la firent accepter: outre ses bonnes qualités, elle était douée d'une belle voix, qui nous devait être d'un grand secours pour le chœur et le chant liturgique. Ce fut pourtant un grand chagrin pour ses parents que de se séparer de leur fille affectionnée qu'ils aimaient tendrement et qui servait déjà de seconde mère à ses frères et sœurs cadets. Ils firent néanmoins de grand cœur leur sacrifice pour Dieu, en nous l'amenant le 2 février 1887, au matin, unissant leur sacrifice au sacrifice que la Vierge Marie fit de son divin Fils en ce jour, pour la Rédemption du monde.

Elle reçut le saint habit le 7 juin 1888, en même temps que sa compagne qui nous l'avait présentée Marietta Nazor et reçut le nom de sœur Maria Caterina. La Prieure était alors la Mère sœur Giovanna Maria Vitelleschi, la Maîtresse des novices, sœur Maria Agostina Colonnesi. Sa profession religieuse se trouve retardée jusqu'au 30 juin de l'année suivante, le 11 juin s'étant trouvé être celui de la mort de sœur Maria Imelda Di Pietro. Ce jour-là donc, elle prononça ses vœux entre les mains du R.me P. Cicognani, avec sa compagne, qui portait alors le nom de sœur Maria Cecilia Nazor.

D'un caractère plein de vie et d'activité, elle remplit d'abord l'emploi de Sacristine, puis celui de Procureuse et de Tourière comme aussi celui de Vestiaire. Son grand bon cœur ne savait rien refuser à personne. Aussi se prêtait-elle toujours volontiers aux désirs de ses compagnes, quand celles-ci lui demandaient quelqu'un de ces travaux de broderie, etc. dans lesquels elle excellait. Elle nous était aussi d'un grand secours pour le chœur, le chant, la psalmodie, la lecture au réfectoire, douée qu'elle était d'une belle voix, forte et sonore. Elle aimait aussi beaucoup l'étude de la musique, elle en recopiait beaucoup pour l'usage du chœur, et on peut même dire que la mort la surprit dans cette occupation préférée. De fait, sœur Lodovica dont nous parlerons tout à l'heure, se trouvant à l'extrémité, et la communauté ayant été appelée pour la cérémonie de l'Extrême-Onction et des dernières prières, sœur Maria Caterina, occupée en ce moment à recopier de la musique, accourut avec ses compagnes à la cellule de la moribonde: quand tout à coup on la vit pâlir et se trouver mal. On la reconduisit aussitôt dans sa chambre, située à l'appartement Chigi, soutenue par ses compagnes. Arrivée là, elle se jeta sur une chaise, disant qu'elle se sentait suffoquer: Sainte Vierge,

s'écria-t-elle, je ne veux pas mourir ainsi! Ce furent ses dernières paroles. Devant l'imminence du danger, on avait appelé en grande hâte le R. P. Pili, qui achevait auprès de sœur Lodovica les prières de la Recommandation de l'âme. Le Père, hors de lui, ne pouvant comprendre ce qu'on lui demandait, tellement il était loin de supposer le tragique accident qui venait de se produire, répétait: Mais où donc dois-je aller? Arrivé auprès de sœur Maria Caterina il ne put que lui donner sous condition l'Extrême-Onction, avec une seule onction sur le front, car elle ne donnait plus aucun signe de vie. Le médecin, immédiatement appelé, ne put que constater la mort, produite par une angine de poitrine, maladie héréditaire dans sa famille.

Notre chère sœur n'était âgée que de 50 ans et 3 mois; elle comptait un peu plus de 25 ans de profession religieuse. Comment, devant une mort si soudaine, ne point se souvenir de la parole de l'Evangile: « Tenez-vous prêts, car c'est à l'heure que vous pensez le moins que le Fils de l'Homme viendra? » Nous avons cependant bien des raisons de croire que notre chère compagne se sera trouvée prête, et que le bon Maître l'aura accueillie avec les paroles: « Servante bonne et fidèle, entre dans la joie de ton Seigneur ». Elle était très dévote à la Vierge du très saint Rosaire de Pompei et lui adressait chaque jour une prière. Nous voulons donc croire que la Reine du Ciel l'aura accueillie sous son manteau maternel.

On ne saurait cependant imaginer l'impression que nous produisit cette mort si foudroyante. Notre Confesseur, le T. R. P. Ricagno était absent; le T. R. P. Ardanza, Pénitentier de Santa Maria Maggiore, était trop éloigné: il ne put arriver que pour assister sœur Lodovica, qui expira le lendemain matin, vers les six heures. On ne put donc faire autre chose qu'appeler en hâte le R. P. Pili, qui desservait l'église voisine de Santa Catarina. Les deux cercueils se trouvèrent côte à côte sur le brancard des morts pour l'Office funèbre. Quelle consternation pour nous toutes!

Sœur Maria Caterina fut ensevelie dans notre chapelle funéraire de Campo Verano, en même temps que sœur Lodovica.

XLII. — **Sœur Lodovica Pasquazzi, converse.** Cette bonne sœur naquit à Cave, près de Palestrina, de Giuseppe Pasquazzi et de Maria Moroni, et reçut au saint Baptême le nom de Clelia. Elle reçut de ses parents l'éducation la plus chrétienne, et fut formée

par sa pieuse mère à la pratique de toutes les vertus et de tous les travaux domestiques. Dieu cependant ne tarda pas à lui faire entendre sa voix, qui l'appelait à une vie plus parfaite, et la pieuse jeune fille répondit avec docilité à l'appel de la grâce. Elle nous fut proposée comme sœur converse, et les bonnes informations que nous recueillîmes sur son compte lui ouvrirent les portes de notre monastère, le 6 octobre 1866. Elle était laborieuse, douce, silencieuse, et de grande oraison. Elle reçut le saint habit le 21 décembre 1870, sous le priorat de Mère sœur Maria Agostina Colonnesi, des mains du R. P. Vincenzo Sanguinetti, qui prononça en cette occasion un splendide discours, et donna à la jeune novice le nom de sœur Lodovica. C'était la Comtesse Vittoria Cadolini-Mastai-Ferretti, nièce de S. S. Pie IX, qui faisait office de marraine, cette Dame se trouvant pour lors en séjour au milieu de nous.

Sœur Lodovica s'étant conduite d'une manière exemplaire durant son noviciat, l'année suivante, le 27 décembre, elle fut admise à la profession, qu'elle prononça entre les mains du R. P. Charles Codino, Confesseur du monastère. Mais la cérémonie se fit sans aucune solennité extérieure, en raison des tristes temps d'alors.

Sœur Lodovica s'appliqua avec une générosité qui ne se démentit jamais à tous les offices que l'obéissance lui confia. Elle fut chargée pendant de longues années de la boulangerie. Elle ne s'arrêta dans son travail que quand les forces lui manquèrent. Elle souffrit pendant longtemps d'une douloureuse maladie d'estomac, qui la conduisit peu à peu vers la tombe. Mais toujours patiente, résignée, elle ne cessa plus de se préparer à une sainte mort par le recueillement et la prière.

Le 20 novembre 1914, elle reçut le saint Viatique, et les deux jours suivants, étant jours de Communion pour les infirmes, elle eut encore la joie de s'unir à l'Epoux invisible des âmes. Une aggravation subite s'étant produite le 22, il fallut appeler en grande hâte le R. P. Pili, qui desservait l'église voisine de Santa Caterina; notre Confesseur, le T. R. P. Ricagno se trouvant en ce moment hors de Rome, et le P. Ardanza, qui le remplaçait, étant trop éloigné, n'arriva que dans la soirée.

La malade se remit un peu, mais le lendemain, vers les 6 heures, elle s'éteignit doucement, et rendit son âme à Dieu. Elle avait 69 ans d'âge, et comptait 43 ans de profession religieuse.

Cette sœur avait une grande dévotion pour l'image de Jésus

Nazzareno qui se conserve dans le chœur d'en-haut, et y faisait allumer tous les vendredis une lampe dont l'huile lui était donnée par une personne de sa connaissance. [1]

Elle nourissait également pour les âmes du Purgatoire une tendre dévotion, qu'elle garda jusqu'à son dernier jour. Elle était aussi saintement avide de gagner toutes les indulgences que nous accorde notre Mère la Sainte Eglise: c'était là un de ses soucis quotidiens. Cette bonne religieuse se sera ainsi acquise sûrement un trésor de mérites pour l'éternité.

XLIII. — **Sœur Giuseppa Morelli, converse.** Elisa Morelli était née à Terni, le 20 septembre 1834, de Jean Morelli et d'Antonia Tarraglia, dont tout le souci fut d'élever leur fille dans la vertu et dans la crainte de Dieu. L'enfant répondit à leurs soins, et de bonne heure manifesta le désir de se donner toute à Dieu. Elle sollicita donc son admission dans l'illustre monastère de Santa Catarina de Rome, où elle fut reçue en janvier 1850. Le 25 novembre de l'année suivante, elle prenait le saint habit, avec le nom de sœur Giuseppa, et l'année d'après, le même jour, elle prononçait ses vœux solennels. Affectueuse, infatigable, pleine d'égards pour ses compagnes, elle n'avait d'autre souci que de servir les Mères et les choristes, et de leur être agréable.

Elle supporta avec une patience exemplaire les longues et pénibles infirmités que Dieu lui envoya. Le coup le plus douloureux pour elle fut l'expulsion de sa chère communauté du monastère bien-aimé qui l'abritait depuis si longtemps. Reçue parmi nous avec toutes ses compagnes, elle ne nous donna durant les quelques mois qu'elle passa ici que des exemples d'édification, jusqu'au jour de son départ pour une vie meilleure, le 21 février 1916.

XLIV. — **Sœur Maria Chiara Sforza.** Cette sœur à nous toutes très chère et très aimée naquit à Rome, le 2 octobre 1844, le jour de la fête des saints Anges Gardiens, et pour ce motif on lui donna au Baptême le nom d'Angela.

Elle était fille du Gouverneur d'Amelia, Massimiliano Sforza, et de Caterina Batocchi. Toute jeune encore elle perdit son père, et elle passa presque toutes ses premières années chez une aïeule qui l'aimait comme sa fille, et celle-ci à son tour l'aimait avec

---

1 Cette image avait été apportée par la Mère Giacinta Domenica de Bourbon. *(N. du T.)*.

toutes les tendresses qui se doivent à la meilleure des mères. Arrivée à l'âge de 11 ans, étant d'un caractère très vif, elle fut placée pour son éducation dans le Conservatorio Camerale dell'Addolorata à Rome, et y resta jusqu'au jour où le Seigneur l'appela à la vie religieuse.

Elle avait 20 ans à peu près, lorsqu'elle se décida pour l'état religieux. Au surplus, dès son enfance elle s'était montrée fort avide des pratiques religieuses, et ce goût lui resta jusqu'à la fin de ses jours. Le P. Confesseur du Conservatorio Don Francesco Rossi, manifesta d'abord une sage opposition à ce que lui disait la jeune fille de sa ferme volonté de se faire religieuse, et il poursuivit l'épreuve durant trois ans. Mais voyant qu'elle persévérait avec ténacité dans sa résolution, et ayant appris que dans ce monastère de San Domenico e Sisto on cherchait une jeune fille douée d'une bonne voix, et capable de remplir l'office de Chantre, il vint lui-même frapper à notre porte. On trouva la jeune fille apte à cet office, et, avec le consentement des Supérieurs, on l'admit comme postulante, le 26 juillet 1865. La période de probation étant écoulée, elle fut revêtue des livrées dominicaines, le 30 août 1866, jour consacré à sainte Rose de Lima, et l'année suivante elle fut admise à la profession, et elle prononça ses vœux le 15 septembre 1867, avec toute la ferveur et tout l'enthousiasme de son jeune cœur.

Cependant le Seigneur voulut éprouver sa nouvelle épouse, qui pleine de vie et d'ardeur se jetait dans l'arène de son service. Il lui ôta cette vigueur et cette santé, et lui envoya ces longues et douloureuses infirmités, qui, durant des mois et des années la clouèrent impotente sur un lit de souffrance, et l'accompagnèrent plus ou moins jusqu'à la mort.

Durant les dix dernières années de sa vie, elle dut même sur l'avis des médecins, sortir du monastère, pour voir si elle pourrait se rétablir avec un changement d'air. Ce moyen sembla réussir la première fois, mais non plus la seconde ni la troisième. Elle se trouvait comme un poisson hors de l'eau, et soupirait après le moment de rentrer dans son monastère, pour y mourir.

Cependant, et autant que le lui permettait sa débile santé, elle remplit toujours avec amour et diligence les offices qui lui furent imposés par l'obéissance, en particulier celui de Chantre, qu'elle

remplit presque toute sa vie, et qu'elle abandonna par impuissance, uniquement druant les trois dernières années. Toujours fervente, c'eut été son bonheur et sa consolation de pouvoir assister à Matines de minuit. Elle disait souvent: « Moi qui l'ai tant désiré, je ne puis y venir. Le Seigneur me veut humilier ». C'est ainsi qu'à travers une vie de douleurs, de peines et de souffrances physiques et morales, le Seigneur purifiait sa servante, pour la rendre digne de Lui, et l'admettre à l'union divine.

Et en effet, elle fut atteinte d'influenza en janvier 1917, et bientôt se déclara une bronchite avec rechute. Elle se mit au lit pour ne plus se relever.

Sa mort fut vraiment édifiante, la mort de ceux qui entrevoient une autre vie. Avertie par le Confesseur, le P. Giacinto Leca, que l'heure suprême approchait, elle reçut avec les sentiments les plus religieux et en pleine connaissance les Sacrements et la Bénédiction du saint Rosaire. On chanta le *Salve Regina,* mais invitée peu après à baiser le Crucifix, elle ne répondit plus. Le 27 février 1917, à 5 heures du soir, en présence de la communauté, elle rendait doucement son âme bénie à l'Epoux Divin, qui sans doute lui aura ouvert les bras de sa miséricorde, pour l'introduire dans les joies éternelles.

CONCLUSION

Ici s'achève la *Chronique du Monastère de San Sisto à Rome.* Elle comprend sept siècles aujourd'hui révolus d'existence édifiante, fidèle, ininterrompue.

Les Dominicaines proprement dites sont saintement fières de pouvoir revendiquer le titre d'enfants aînés dans la famille de saint Dominique, qui les organisa avant d'avoir organisé les Frères. Elles n'acceptent pas, et avec raison, le titre qu'on leur donne parfois de « Sœurs du second Ordre », non sans infliger une entorse à la courtoisie, à la logique et à l'histoire. La vérité est qu'elles sont simplement de l'Ordre de saint Dominique, comme des aînées sont de la maison. Les monastères de Prouille et de San Sisto ont un droit spécial à l'honneur de ce titre.

Saint Dominique inaugure à Prouille la réalisation de sa pensée, et il l'achève à Rome. Il transporte de Prouille à San Sisto son organisation initiale, et il ramène de San Sisto à Prouille l'organisation définitive.

Il y a de cette succession un double motif. Il fallait d'abord bénéficier des lumières qu'apporterait l'expérience en ces questions multiples et délicates; et puis de Rome seule pouvait arriver la la sanction solennelle et authentique sur la valeur des idées et de leur réalisation.

Et c'est ainsi que durant le Moyen-Age les Constitutions des Sœurs Dominicaines s'appellent les *Constitutions de San Sisto.* Grégoire IX, nous en immobilise le texte dans un document célèbre, et les Fondatrices des Unterlinden de Colmar viennent les chercher et voir mises en œuvre à San Sisto même.

Il est pour le monastère de San Sisto une autre gloire, et celle-ci est exclusive: c'est qu'il a vécu depuis saint Dominique jusqu'à nous une existence souvent agitée, comme on l'a vu déjà, mais ininterrompue et vertueuse de sept siècles entiers. Cette longue existence, à travers des péripéties redoutables, est un privilège parmi beaucoup d'institutions humaines, et suppose une force qui n'est autre qu'une providence et une bénédiction spéciale de Dieu.

Le défilé de toutes ces âmes qui apparaissent et disparaissent en ce monde, après avoir jeté autour d'elles un éclat tout divin, n'ayant qu'un souci, celui de retourner à leur Dieu dont elles vivent, et après lequel elle soupirent, nous semble être, sans erreur possible, cette phalange dont parle Jésus-Christ, qui entretient excellemment sur la terre le feu sacré, dans des lampes, jamais éteintes, jamais fumeuses, toujours brillantes, et passe, comme aurait dit le poète de l'antiquité, en se transmettant les unes aux autres le flambeau de la vie véritable.

Elles vont à ce qui est plus parfaitement généreux, pour devenir et rester plus parfaitement chrétiennes. Elles préfèrent l'austérité au bien être, la prière et les méditations saintes aux distractions permises de la vie. Elles croient que pour Dieu on n'en saurait jamais trop faire, qu'on n'en fera jamais assez.

Elles savent que dans le monde la vie chrétienne est trop souvent extérieure; qu'on n'y cherche pas dans la conscience chrétienne, les motifs des vertus, mais plutôt dans ce que nous voyons faire par les autres; on vit de la vie des autres bien plus que de la sienne. Notre vie est accidentellement et superficiellement chrétienne mais elle est profondément mondaine. Ces âmes religieuses le savent et se le disent intérieurement.

Elles se sont persuadées que cette manière de comprendre la vie est profondément fausse et conduit à la misère morale et intellectuelle.

Elles réagiront à l'encontre et de toute leur énergie.

Le monde ne pense qu'à jouir sur la terre: elles songent à y goûter le moins possible les jouissances passagères;

Le monde, quand il songe à Dieu, n'y songe que par instants: elles y songeront sans relâche;

Le monde ne sert Dieu que partiellement, pauvrement et par force: elles le serviront de toutes leurs pensées, de toutes les ardeurs de leur charité;

Le monde ne sert Dieu que comme machinalement: elles ne cesseront de méditer les choses de Dieu, pour vivifier leur religion.

Pour le monde, la religion est comme superposée et imposée à la vie: pour elles, c'est la vie elle-même dans sa plus haute expression.

Ainsi, pendant sept siècles, elles ont pensé et agi. Cette longue fidélité d'une part, cette grâce incessante de l'autre nous sont un gage d'une fidélité et d'une grâce qui ne tariront pas, malgré la fragilité des choses humaines.

J. J. BERTHIER

APPENDICES

APPENDICE I.

LA VESTITION, LA PROFESSION, LES FUNÉRAILLES.

Ce sont les trois grandes cérémonies de l'existence d'une religieuse.

Il nous a semblé utile d'en traduire le rituel, tel qu'il se pratiquait à SS. Domenico e Sisto. Les quelques circonstances spéciales qui s'y ajoutent à Rome sur le fond commun, méritent d'être connues, et ajoutent l'idée de chose vécue à celle de la théorie. Nous traduisons ce cérémonial de l'italien de sœur Tommasa Angelica.

I. — **Vestition.** Un peu avant l'heure fixée pour la fonction, et avant l'arrivée du Cardinal qui doit l'accomplir, la postulante sort de la clôture accompagnée de sa dame d'honneur, qui est généralement une princesse romaine, ou quelqu'autre personne distinguée et de rang semblable, et elle se rend en carosse de gala jusqu'au monastère voisin de Sainte Catherine, [1] et revient de même.

Quand le Cardinal est arrivé à l'église, on avertit la postulante de se tenir prête pour la fonction. Après avoir fait son ado-

1 Cette habitude symbolisait au début l'adieu au monde et la liberté dans le choix d'une vie nouvelle. Plus tard elle prit un caractère mondain, et l'on montrait la jeune postulante au monde dans tous ses atours et sa beauté, comme à Florence et ailleurs on exposait les jeunes fiancées à l'admiration publique dans le Dôme de Santa Maria del Fiore. Les Sœurs des SS. Domenico e Sisto conservèrent l'ancien symbolisme, mais ne cédèrent pas à la curiosité de la foule. La postulante se rendait à Santa Caterina qui n'est pas à cent mètres de distance.

ration au T. S. Sacrement, qui pour la circonstance est transporté à l'autel du Crucifix, il se rend à l'autel majeur, et après une courte oraison, revêt les ornements pontificaux.

La postulante, toujours accompagnée de sa dame d'honneur, entre à l'église sur ces entrefaites, la traîne à terre.

Lorsque le Cardinal a revêtu les habits pontificaux, et s'est assis dans le siège préparé sur les gradins de l'autel, du côté de l'Evangile, la postulante se lève de son adoration du T. S. Sacrement, entre dans le chœur (extérieur), salue la croix de l'autel, s'agenouille devant l'Eminentissime Cardinal qui lui dit:

« Que demandez-vous? »

Elle répond: « La miséricorde de Dieu et la vôtre ».

Le Cardinal reprend: « Voulez-vous recevoir l'habit religieux selon la Règle de saint Dominique, avec l'intention de vivre et de mourir dans ce monastère, avec les autres religieuses, Mères et Sœurs? »

Elle répond: « Eminentissime seigneur, oui: ainsi je le veux et je le désire ».

Son Eminence conclut: « C'est le Seigneur qui a commencé: qu'il achève lui-même ».

Tous les assistants répondent: « Ainsi soit-il ».

Le Cardinal commande à la candidate de s'asseoir, et celle-ci occupe le siège le plus rapproché du Cardinal, laissant celui de droite à la dame qui l'accompagne.

Les sièges sont placés sur le côté, et non pas vis-à-vis du Cardinal, sur le pavé du chœur, du côté de l'Evangile. Le Cardinal, s'il lui plaît, fait un bref discours, ou, s'il ne le veut pas, c'est un religieux qui le fait à sa place. Celui-ci prend d'abord la bénédiction du Cardinal, puis se rend à son siège qui est placé du côté de l'Epître.

Le discours fini, on remet immédiatement au Cardinal un tablier, et le Cérémoniaire lui présente sur un plateau une paire de ciseaux. La candidate s'agenouille devant lui, et celui-ci coupe une mèche de cheveux présentée par la dame qui l'accompagne. Puis le même Eminentissime lui met sur la tête une couronne précieuse, qu'assujettit la dame assistante.

Après quoi le Cardinal présente le crucifix, en disant:

« Recevez, ma sœur très chère, la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ, comme un étendard très puissant contre toutes les

embûches de l'ennemi, afin que crucifiée au monde, vous puissiez, par la mortification de la chair, sous le joug de la véritable obéissance, en compagnie des vierges saintes, triompher à jamais avec le même Notre Seigneur Jésus-Christ: qui avec le Père etc. ». [1]

La candidate baise le crucifix en le recevant, puis se lève, descend les degrés de l'autel.

Le Cardinal lui aussi se lève de son siège et descend; puis précédé des religieux présents, ayant la candidate à sa gauche à qui il donne à tenir l'extrémité de son étole, se rend à la porte principale du monastère.

La dame assistante est toujours à gauche de la candidate.

Au sortir de l'église un petit angelot [2] soutient la traîne jusqu'à la porte.

Là toutes les religieuses attendent, tenant un cierge allumé, et deux angelots, à l'entrée de la candidate dans le monastère, l'accompagnent jusqu'à l'autel.

Lorsque le défilé a traversé le porche extérieur, et avant de franchir le seuil, la candidate s'agenouille devant le Cardinal qui lui donne sa bénédiction en ces termes:

« Que le Seigneur vous garde contre tout mal. Que le Seigneur garde votre âme! Que le Seigneur garde votre entrée maintenant et toujours. Au nom du Père, etc. ». [3]

La candidate se lève ensuite, franchit le seuil de la clôture et s'agenouille devant la Prieure pour recevoir sa bénédiction en baisant son scapulaire. Et aussitôt les Chantres entonnent l'hymne: *Jesu corona virginum,* et la communauté continue à deux chœurs, pendant qu'on se rend processionnellement à l'église intérieure, les plus jeunes les premières, puis les autres par ordre de profession. En dernier lieu vient la candidate entre ses deux angelots, et accompagnée de sa dame assistante.

Le troisième angelot, celui qui soutenait la traîne, n'entre pas dans la clôture, parce qu'il n'a plus d'occupation, la candidate devant marcher avec sa traîne à terre durant la procession.

Cependant le Cardinal avec sa suite, retourne de la partie

1 « Accipe, soror carissima, crucem Domini Nostri Jesu Christi, tamquam vexillum tutissimum contra omnes insidias inimici, ut crucifixa mundo cum carnis mortificatione, sub jugo verae obedientiae, possis in consortio sanctarum virginum cum eodem Domino Nostro Jesu Christo perenniter triumphare. Qui cum Patre, etc. ».

2 Une fillette habillée en ange.

3 « Dominus custodiat te ab omni malo. Dominus custodiat animam tuam. Dominus custodiat introitum tuum ex hoc nunc et usque in saeculum. In nomine Patris, etc. ».

extérieure à l'église, et se transporte près de la grille du chœur. Quand la candidate est arrivée à la grille par l'intérieur, le Car dinal lui dit:

« Que le Seigneur te dépouille du vieil homme et de ses habitudes, et qu'il te revête de l'homme nouveau, créé selon Dieu dans la justice et la sainteté ». [1]

La candidate se transporte ensuite jusqu'aux degrés de l'autel, toujours entre ses deux angelots et avec la dame assistante, accompagnée d'ailleurs de la Prieure, de la Maîtresse des novices et de la Chantre. Celles-ci lui enlèvent ses pompeux vêtements et la revêtent de la tunique. Pour enlever les vêtements du monde la dame assistance y met aussi la main à l'œuvre, mais pour donner l'habit religieux, elle se retire, n'ayant plus rien à faire.

Pendant ce temps on chante le répons: *Regnum mundi* avec le *Gloria Patri* avec les répétitions indiquées aux rubriques.

Après le répons le Cardinal poursuit:

℣. « Que la miséricorde du Seigneur vous accompagne tous les jours de votre vie.

℟. « Afin que vous habitiez dans la maison du Seigneur toute la durée de vos jours.

« Oraison. — Prions, mes très chères Sœurs, Notre Seigneur Jésus-Christ pour sa servante N. *(Ici on nomme la candidate par son nom de Baptême)* qui, pour son amour, va retrancher sa chevelure de sa tête, afin qu'il lui donne l'Esprit-Saint, pour conserver immuable en elle le goût de la sainte religion, défendre son cœur contre les obstacles et les désirs du siècle; afin que, comme elle est transformée dans sa tête et son visage, il lui donne par la puissance de sa droite une augmentation de vertu, qu'il ouvre ses yeux contre tout aveuglement de l'esprit, et lui accorde la lumière de la gloire éternelle: Lui qui règne et vit dans les siècles des siècles.

℟. « Ainsi soit-il ». [2]

---

1 « Exuat te Dominus veterem hominem cum actibus suis, et induat novum hominem qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate ».

2 ℣. « Misericordia Domini subsequatur te omnibus diebus vitae tuae.

℟. « Ut inhabites in domo Domini in longitudinem dierum.

« OREMUS. — Dilectissimae Sorores, Dominum Nostrum Jesum Christum pro hac famula sua N. quae ad deponendum comam capitis sui, pro ejus amore festinat, ut donet ei Spiritum Sanctum, qui habitum sanctae religionis in ea perpetuum servet, et a mundi impedimentis ac a saecularibus desideriis cor ejus defendat, et sicut in capite mutatur et vultu, ita dextera manus ejus virtutis tribuat incrementum, et ab omni caecitate spirituali oculos ejus aperiat, ubique aeternae gloriae lumen infundat. Qui vivit et regnat in saecula saeculorum.

℟. « Amen ».

Son Eminence entonne ensuite l'ymne *Veni Creator*, les cloches sonnent un double solennel, la Mère Prieure impose le scapulaire à la candidate, et achève de la vêtir des habits religieux.

Quand on a dit le *Kyrie el eison* et le *Pater noster* en secret, et chanté les versets et l'oraison du Saint-Esprit, la Mère Prieure offre à la candidate le crucifix, pendant que le chœur chante: *Qui vult venire post me.*

Le chant terminé, le Cardinal poursuit:

℣. « Par le signe de la sainte croix, protégez, Seigneur, votre servante.

℟. « Afin qu'elle vous offre un service agréable.

« Prions. — Nous supplions votre ineffable clémence, Seigneur Dieu Tout-Puissant, afin que de votre servante que deux fois vous avez rachetée par le signe de la croix, dans le Sang de votre Fils, vous éloigniez les venins du cruel serpent, et que par la grâce de votre Esprit vous lui donniez le breuvage de salut. Par le même Jésus-Christ, etc. ». [1]

Tandis qu'on chante l'antienne précédente, la candidate se rend à la grille, et s'agenouille devant le Cardinal, attentive aux prières qu'on fait pour elle.

L'oraison achevée, la Prieure lui présente sur un plateau deux couronnes: l'une d'épines, l'autre précieuse. Et alors le Cardinal dit à la candidate:

« Voici deux couronnes: l'une précieuse, l'autre d'épines. Laquelle choisissez-vous pour orner votre tête? »

La candidate répond: « Je désire celle d'épines ».

La Mère Prieure la lui place sur la tête, et pendant ce temps, le Cardinal dit à la candidate:

« Recevez, ma sœur très chère, la couronne d'épines en mémoire de la couronne du Seigneur. Apprenez ainsi qu'il ne convient pas que sous un Chef couronné d'épines, c'est-à-dire le Christ, un membre apparaisse délicat; et que si en ce monde vous portez la

---

1 ℣. « Per signum sanctae crucis protege, Domine, famulam istam.

℟. « Ut tibi gratam exhibeat servitutem.

« OREMUS. — Ineffabilem clementiam tuam quaesumus, omnipotens Deus, ut ab ancilla tua quam per signum sanctae crucis bis cruore Filii tui redemisti, diri serpentis venena depellas, et ei per gratiam Sancti Spiritus poculum salutis perpetuo infundas. Per eumdem Christum etc. ».

2 « Accipe, soror carissima, coronam spineam in memoriam coronae Dominicae, ac per hoc scias non convenire sub spinoso capite, id est Christo, membrum esse delicatum, et si coronam spineam tribulationum in hoc saeculo portaveris, reddetur tibi a Sponso corona gloriae in saecula saeculorum. Amen ».

couronne d'épines ou des tribulations, votre Epoux vous donnera la couronne de gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il ». [2]

On adapte aussi la couronne précieuse, tandis que le chœur chante l'antienne *Veni sponsa Christi.*

Celle-ci achevée, le Cardinal impose un nom à la candidate:

« Vous qui dans le monde vous vous appeliez N., dans la religion vous vous appellerez sœur N. ».

Après quoi, il entonne le *Te Deum.* Tandis que le chœur le chante, la candidate se tient prosternée en « Venia » près des degrés de l'autel; la Maîtresse des novices se tient debout à gauche, la Prieure et la Chantre retournent à leur place; les angelots restent près des gradins de l'autel.

Après le ℣. *Te ergo, quaesumus*, la candidate se lève, et accompagnée de sa Maîtresse elle va donner le baiser de paix à ses Sœurs, en commençant par la Prieure, devant laquelle d'abord elle s'agenouille, en baisant le scapulaire, et elle dépose le crucifix.

Après le *Te Deum* le Cardinal dit le ℣. et l'oraison.

Ayant embrassé toutes les Sœurs, la novice est accompagnée à la grille par sa Maîtresse. Le Cardinal donne la bénédiction, et achève la cérémonie.

La novice sort de l'église entre ses deux angelots, et, accompagnée de la Prieure et de la Maîtresse des novices, se rend au parloir pour offrir ses hommages à Son Eminence et saluer les parents et les personnes qui ont assisté à la cérémonie.

II. — **Profession et Prise de voile.** Nous avons coutume d'unir la Prise de voile à la Profession. On commence donc la cérémonie par la Messe du Saint-Esprit qui est chantée, et à laquelle la novice fait la Communion.

La novice assiste à cette Messe à une place distincte et ornée. A la Communion elle est accompagnée de la Prieure, de la Maîtresse des novices et de la Chantre, puis de deux angelots portant des torches allumées.

Après la Communion elle revient à sa place accompagnée de la même manière.

La Messe terminée, le R.^{me} Père Général, au moment qui lui agrée, se transporte à la grille du chœur, et dit:

« Que s'approche celle qui désire faire sa Profession ».

Alors la novice quitte sa place, accompagnée comme précé-

demment, mais sans torches, et se rend devant le Père Général. Celui-ci l'interroge en ces termes:

« Que demandez-vous? »

La novice répond: « La miséricorde de Dieu et la vôtre ».

Alors elle se lève et s'assied, et le Père Général fait une brève allocution, après laquelle la novice prononce la formule de sa Profession en latin. Aux mots: *usque ad mortem*, le Père Général ajoute: *mortem autem crucis*.

Le Père Général bénit ensuite le scapulaire, comme il est noté au Processional.

La bénédiction achevée, la novice sort de l'église. La Chantre fait au Père Général une inclination, afin qu'il entonne le *Veni, sponsa Christi,* que le chœur continue.

La novice se présente sur le seuil de la porte du chœur, entre deux angelots portant des torches allumées, et là elle s'arrête.

La Maîtresse des novices la suit assez près pour pouvoir la régler.

Après l'antienne, la Chantre fait une autre inclination au Père Général, afin qu'il l'entonne une seconde fois, et alors la novice s'avance jusqu'au milieu du chœur, où de nouveau elle s'arrête.

Après le second *Veni*, la Chantre fait encore une inclination au Père Général, afin qu'il entonne le *Veni* une troisième fois; et à cette troisième intonation la novice s'avance jusqu'aux degrés de l'autel, et y reste agenouillée durant le chant du psaume *Eructavit*.

Le psaume terminé, la chantre fait encore une inclination au Père Général pour la quatrième intonation de l'antienne *Veni*. En ce moment la novice se rend près de la grille, où elle reste à genoux pendant toute la cérémonie de la Prise de voile, telle qu'elle est décrite au Processional.

Quand on entonne l'*Amo Christum,* la novice se rend aux degrés de l'autel, et y reste en « venia » jusqu'à la fin.

Elle revient ensuite à la grille pour recevoir la bénédiction comme l'indique le Processional, et quand on entonne l'antienne *Ista est* elle retourne aux gradins de l'autel, où elle reste à genoux jusqu'à la fin de l'oraison.

La cérémonie est terminée.

Les angelots arrivés à l'autel au troisième *Veni,* restent en place et n'ont plus à se mouvoir. Les torches restent allumées devant eux sur des supports adaptés.

La nouvelle professe, pendant toute la journée, au chœur comme au réfectoire occupe la première place après la Prieure, elle bénit la table et préside l'Office.

III. — **Les Sœurs converses.** La vestition des Sœurs converses se fait d'une manière beaucoup plus simple.

La cérémonie s'accomplit toute entière à l'intérieur.

A l'heure convenue, le Père Confesseur se place devant la grille du chœur et dit :

« Que s'approche celle qui désire revêtir l'habit religieux ! »

La candidate se présente, répond aux interrogations indiquées pour les Sœurs de chœur ; puis, après le discours, on lui ôte ses habits séculiers pour lui donner le costume religieux. Durant ce temps, l'orgue sonne, mais il n'y a pas de chants, sauf le *Veni Creator* pour l'imposition du scapulaire ; le ℣. *Misericordia Domini* et l'oraison qui accompagne, et le *Te Deum* à la fin.

La Profession des Sœurs converses est notée au Processional. La formule se prononce en langue vulgaire.

IV. — **La mort et les funérailles.** Pour le Viatique et l'Extrême-Onction, tout se pratique selon les indications du Collectaire.

Dans la cellule de l'infirme n'entrent que les confesseurs, la Prieure, la Sous Prieure, l'Infirmière et la Chantre.

Si après l'Extrême-Onction il n'y a pas de péril imminent, la communauté se retire, et pour le service de la malade restent, outre les garde-malades nécessaires, l'Infirmière qui n'abandonne plus l'infirme, afin de veiller à ce que ne manque jamais l'assistance du prêtre, en temps opportun.

De même les confesseurs, après l'Extrême-Onction, ne sortent pas de la clôture, à moins qu'il n'y ait quelque amélioration notable chez la malade. Il faut que l'un des deux confesseurs ou les deux ensemble restent dans la cellule de la malade, si la chose est convenable, ou dans la cellule plus voisine.

Quand on croira arrivé le moment de la Recommandation de l'âme, on réunira toutes les Sœurs, mais toutes, sauf celles qui ont été nommées plus haut, restent en dehors de la cellule.

Si après la Recommandation de l'âme la malade vit encore, la Prieure, autant que possible, n'abandonnera pas celle-ci, ou si une nécessité urgente l'appelait ailleurs, elle laisserait la Sous Prieure à sa place.

On n'y doit parler que pour ce qui concerne les soins à donner, et avec le moins de paroles possible.

Si le mal donne quelque répit, celles qui ne sont pas occupées autour de la malade doivent prier en leur particulier et sans bruit.

Lorsque la malade ne peut parler, celle qui l'assiste doit lui réciter pieusement le *Salve Regina* ou encore l'*O Spem miram*, ou autres prières conformes à la dévotion de l'infirme, de manière à 'encourager, mais sans la fatiguer.

Même les religieuses qui voudront lui faire une visite pieuse, s'y arrêteront un peu, en récitant quelques prières.

Lorsque l'infirme, sans pouvoir parler, montre quelque trouble ou agitation, celles qui l'entourent doivent s'approcher de son lit avec le prêtre, et prier de façon à être entendues.

Quant au chant du *Salve Regina*, si l'infirme en a témoigné le désir, on le donne; si non, on se contente de le réciter souvent, en particulier lorsque le trépas est imminent.

Dans le cas ou l'agonie se prolongerait, la communauté ne reste pas toujours rassemblée. Celles qui ont des offices doivent vaquer à leurs devoirs, et celles qui sont libres prient ou à l'église, ou réunies dans une cellule voisine. Cependant, chaque fois que l'on redoute le trépas comme prochain, la communauté est toujours convoquée, même la nuit, bien que dans ce dernier cas il faille tenir compte de l'état des débiles.

Quand la mort est arrivée, on fait toutes les prières notées au Collectaire, et ces prières finies, les prêtres se retirent. Les Sœurs non occupées à des choses urgentes commencent la récitation du Psautier, dont elles disent la partie afférente au jour où l'on se trouve, au dimanche, au lundi, et ainsi de suite.

La récitation du Psautier s'achève par les Sœurs en particulier, et c'est la Chantre qui assigne à chacune sa portion.

L'Infirmière avec quelqu'aide reste dans la cellule de la défunte, priant, ou faisant ce qui s'impose en ces circonstances.

Avant 1870, deux heures après la mort, on disposait le cadavre et on le transportait à l'église. Aujourd'hui ce transport ne se fait qu'après 24 heures. Il faut dès lors veiller tout ce temps auprès du corps. Il n'y aura jamais moins de deux Sœurs, et on divisera la nuit en deux parties. On aura soin de confier ce devoir à des personnes fermes et peu impressionnables. Cette obligation

s'impose surtout à l'Infirmière. Elle a soin de se faire remplacer par des personnes adaptées, durant les heures, où, par stricte nécessité, il ne lui serait point possible de rester elle-même. En ces circonstances, l'Infirmière est dispensée du chœur et des exercices communs.

Pour habiller le cadavre, il appartiendra à l'Infirmière de choisir quatre Sœurs converses, capables d'accomplir cette œuvre de miséricorde.

La toilette finie, si l'heure du transfert approche, on place le cadavre sur un filet de corde, attaché à deux lattes de bois, en face de la porte de la cellule.

Quand l'heure du transfert est arrivée, les deux confesseurs entrent dans la clôture, récitent les prières prescrites, puis le convoi se met en marche. En tête, la croix nue avec deux acolytes, et ensuite le cadavre, porté par les quatre Sœurs converses qui l'ont revêtu, tenant les extrémités des lattes; et enfin l'Infirmière qui doit être la dernière à sortir de la cellule de la défunte, pour la fermer à clé.

Dès que la procession se met en mouvement, les chantres commencent le *Miserere,* puis le *De profundis* qui sont récités.

Après les deux psaumes, on entonne le *Libera* qui se chante tout entier, comme il est noté au Collectaire.

Quand on arrive au chœur (intérieur) la croix et les deux acolytes s'arrêtent à l'autel, les religieuses se placent à leur rang, et on dépose le cadavre à terre sur le filet de cordes. Les prêtres restent auprès, avec l'eau-bénite et l'encens.

Les quatre qui ont apporté le corps se retirent à part avec l'Infirmière.

Après la dernière oraison, les prêtres s'en vont. Après qu'ils sont sortis de la clôture, on transfère le cadavre dans l'église extérieure, où sortent les quatre qui l'ont apporté, la Prieure, la Sous Prieure et l'Infirmière.

Avant 1870, dès qu'on avait terminé le chant du *Libera* on récitait l'Office des morts: aujourd'hui on le récite à l'heure indiquée par la Prieure dans le chœur d'en-haut, placé au niveau du dortoir, lorsque la défunte est encore dans sa cellule.

Avant 1870, dans l'église extérieure, on plaçait le cadavre sur la civière, où il restait durant les funérailles, et l'on pouvait orner la chappe avec des étoiles de talc, puis on plaçait deux cou-

ronnes de lis et de roses, l'une à la tête, l'autre aux pieds, avec le crucifix et le rosaire dans les mains. Aujourd'hui, on place le cadavre dans le cercueil, qui est placé ouvert sur la civière. On le couvre d'un drap noir, au-dessus duquel on place les deux couronnes, le crucifix et le rosaire.

Après les obsèques, les serviteurs externes ferment le cercueil, et à l'heure voulue on transporte le cadavre dans la chapelle du Campo Verano.

Avant 1870, quand les obsèques étaient finies, à une heure convenable pour l'ensevelissement, ou à toute autre heure convenable, ce dernier devoir de piété s'accomplissait par des personnes du dehors en qui on avait confiance, et sans l'intervention des religieuses.

APPENDICE II.

LES MONASTERES QUI EURENT DES RELATIONS PARTICULIERES AVEC SAN DOMENICO E SISTO.

I. — **Le Couvent de Prouille (1216).** Les rapports entre les couvents de Prouille et de San Sisto se résument dans un échange de bons procédés.

Prouille fut la première fondation de saint Dominique, mais simplement ébauchée dans les grandes lignes; San Sisto vint ensuite, mais fut organisé plus complètement par le glorieux Patriarche.

Pour San Sisto il rédigea sa Règle définitive des Sœurs Dominicaines, et cette Règle s'appela officiellement la Règle de San

Sisto. C'était le résultat de son expérience, de ses réflexions et d'une grâce de Dieu prolongée, à laquelle il fut toujours docile.

C'est également à San Sisto qu'il décida souverainement et définitivement la question du costume dominicain.

A raison de cette double situation, et afin d'harmoniser son œuvre, saint Dominique fit venir de Prouille à San Sisto huit religieuses. Quatre restèrent pour implanter à San Sisto ce qui s'était fait de bien à Prouille, et quatre repartirent pour importer à Prouille ce qui avait été discuté et approuvé définitivement pour San Sisto.

Ainsi marchait saint Dominique, avec son esprit à la fois si élevé et si pratique.

Pendant 400 ans, Prouille eut une très belle histoire. Il répondit à la pensée du Fondateur, mettant sous les yeux de la foule l'exemple de la vertu héroïque, à laquelle elle n'aspirera pas toujours, mais qui toujours la tentera ou au moins lui apportera la grâce d'un remords.

La communauté fut nombreuse, édifiante et fidèle à ses lois, tant qu'elle fut livrée à son propre cœur, et aux exhortations qui lui venaient de l'autorité de l'Ordre.

Et l'Ordre en était fier. Un jour il songea à se décharger de la direction de tous les monastères: il ne faisait que deux exceptions en faveur de San Sisto et de Prouille.

Les Souverains Pontifes eurent à cœur de conserver une telle œuvre, et déclarèrent, Clément VII en particulier déclara que les Sœurs devaient rester fidèles à leurs Constitutions, soumises aux autorités de l'Ordre, choisir elles-mêmes leurs Supérieures et les choisir dans leur Ordre.

Mais le monastère était devenu avec le temps une riche proie à utiliser, et voici ce qui arriva.

Sœur Madeleine de Bourbon, religieuse professe et Prieure, venait de mourir: c'était la tante du Roi Henri IV.

Le plus grand nombre des religieuses nomma canoniquement, pour remplacer la défunte sœur Gabriele de Blagnoles, également professe dans le même monastère. Cette élection fut reconnue conforme aux Constitutions de l'Ordre et aux usages du monastère, et confirmé par le Père Général.

Mais la Prieure défunte avait laissé après elle dans le couvent, une nièce à elle, sœur Eléonore de Bourbon. Celle-ci était

une religieuse professe de l'Ordre de saint Benoît. Non obstant cette disparité de Règle, et malgré l'approbation donnée à sœur Gabrielle de Blagnoles, elle parvint à se faire nommer Prieure par quelques Sœurs. Le P. Giustiniani, Général de l'Ordre, en référa au Pape qui était saint Pie V, et qui par un Bref du 12 juillet 1571, déclara nulle la seconde élection et excommunia la Prieure intruse et ses électrices.

En 1629 un désordre analogue se produisit. Sœur Jeanne de Lorraine, que le Roi venait de pourvoir d'une abbaye Bénédictine, donna sa démission de Prieure, et le Roi la remplaça par une autre Bénédictine, sœur de Levi Vantadour, qui s'installa « manu militari » malgré l'élection canonique de sœur Elisabeth de Rochetaillée.

Urbain VIII confirma les décisions prises par son prédécesseur Pie V, confirma l'élection de sœur Elisabeth de Rochetaillée et de la Prieure qui lui succéda canoniquement, sœur Anne de Villalisses.

On eut quelque temps de répit: mais bientôt, en 1639, une troisième Bénédictine, sœur Antonia d'Albret, âgée de 20 ans, se fit nommer Prieure par Sa Majesté Très-Chrétienne: d'où nouvelle résistance de l'Ordre.

Ces événements brisèrent la vie morale de la communauté, qui fut dispersée à la Révolution.

Elle s'est reprise à la vie de nos jours, et elle rappelle son meilleur passé.

II. — La fondation du Couvent de Sainte-Agnès à Bologne (1220).

Une vieille Chronique conservée jadis dans ce monastère [1] racontait les débuts de cette fondation: nous nous contenterons de traduire son naïf et savoureux récit:

« Dans le courant de l'an 1218, saint Dominique envoya les Frères Prêcheurs à Bologne.

» Ceux-ci demandèrent au futur Fra Rodolfo l'église de San Nicolò, dont il était le desservant.

» L'église était située dans la localité appellée « Alle Vigne ». Ce quartier appartenait au seigneur d'Andalot, le père de l'illustre femme dame Diana.

» Le seigneur d'Andalò refusa d'abord de concéder cette ins-

1 Cf. *Annal. O. P.*, Tom. I, p. 470, note 1.

tallation aux Frères: mais enfin, sur les instances de Donna Diana, plus tard fondatrice de Sainte-Agnès, il la leur accorda.

» Les Frères y bâtirent une maison et un cloître et, par la grâce du Christ, commencèrent à se multiplier.

» Sur ces entrefaites vint prêcher à Bologne Maître Réginald. Il annonçait la parole divine avec une grande ferveur, si bien que Donna Diana, fille du seigneur d'Andalò, toute saisie de l'esprit de Dieu, commença à mépriser les pompes et vanités du siècle, et à converser familièrement et souvent avec les Prêcheurs Et lorsque saint Dominique arriva à Bologne, elle se prit à l'aimer de tout son cœur, et à l'entretenir du salut de son âme.

» Enfin, elle ne tarda pas à faire profession entre ses mains, en présence de Frère Guala de Brescia, de Frère Rodolphe dont nous avons parlé plus haut, de plusieurs dames encore vivantes, devant l'autel de San Nicolò.

» Un grand nombre de nobles et illustres bolonaises suivirent son exemple et se mirent à causer simplement avec les prédicateurs du salut de leur âme. La dévotion même des nobles chevaliers, parents de ces dames, en fut tout excitée, et ils commencèrent à aider et à vénérer les Frères.

» Cependant Donna Diana n'oubliait pas son vœu, et elle se mit à causer avec le Bienheureux Dominique des moyens de réalisation.

» Un jour le Bienheureux Dominique réunit les Frèses pour eur demander leur avis sur la construction d'un monastère de Dames, qui prendrait le nom et serait vraiment de l'Ordre. Lorsque les Frères lui eurent dit ce qui leur semblait le meilleur, il ajouta: « Je ne veux pas vous dire ma pensée aujourd'hui. Je veux consulter le Seigneur, et demain je vous répondrai ». Selon sa coutume il recourut au moyen de la prière. Le lendemain, après l'oraison, aux Frères réunis au Chapitre il dit: « Il faut absolument, mes Frères, construire un monastère pour les Dames, dussions-nous interrompre la construction du nôtre ».

» Le Bienheureux Dominique dût quitter Bologne: mais il remit toute l'entreprise à quatre Frères: à Maître Paul de Hongrie, à Frère Guala, plus tard Evêque de Brescia, à Frère Ventura de Vérone, plus tard Provincial, et à Frère Rodolphe de Faenza.

» A eux quatre, et du vivant même du Bienheureux Dominique, ils trouvèrent un endroit propice pour la construction d'un

monastère de Sœurs: mais l'Evêque de Bologne s'opposa à la construction d'une église en cet endroit, parce qu'il était trop rapproché de la ville.

» Donna Diana cependant vivait dans la maison de son père de corps, mais non d'esprit. A l'intérieur, sur sa chair, elle revêtait un cilice, et se ceignait d'une chaîne de fer; à l'extérieur, elle était couverte de pourpre, de soie, de pierres précieuses, d'or et d'argent.

» Elle restait en oraison et en silence dans son appartement depuis le matin jusqu'à Tierce.

» Mais, par crainte des siens, elle ne pouvait réaliser ce qu'elle désirait, et ce qu'elle avait promis au Bienheureux Dominique, construire un monastère de religieuses qui prendrait le nom de l'Ordre et lui appartiendrait.

« Un jour donc, c'était la fête de sainte Marie Madeleine, elle annonça qu'elle voulait visiter le monastère dit de Ronzano. Elle s'y rendit en grande pompe, avec beaucoup d'éclat et entourée de beaucoup de dames. Elle arrive, puis elle entre seule dans le dortoir des Sœurs, demande immédiatement et reçoit l'habit religieux.

» Quand les nombreuses personnes qui l'avaient accompagnée entendirent la nouvelle, elles envoyèrent aussitôt un messager en ville: ce fut immédiatement un grand concours de peuple, hommes et femmes, de parents et d'amis.

» On entra dans le monastère, on l'en arracha avec une si grande violence qu'on lui brisa une côte, ce dont elle garda les marques jusqu'à sa mort. On la maltraita au point que pendant une année elle dût rester couchée dans la maison de son père.

» Sur ces entrefaites, le Bienheureux Dominique revint à Bologne: il se réjouit beaucoup au récit de l'entrée de Diana, mais il s'affligea non moins en entendant les mauvais traitements qu'elle avait subis. Pendant qu'elle était malade au lit, il lui écrivait secrètement, car ses parents ne lui permettaient de parler à personne sans la présence de quelqu'un de la famille.

» Bientôt le Bienheureux Dominique passa heureusement à la gloire éternelle: la mort d'un tel Père fut une grande affliction pour sœur Diana, encore enfermée dans la maison paternelle.

» Mais le Dieu Tout-Puissant, qui l'avait choisie avant la création du monde, ne l'abandonna point et il eut pitié d'elle, et peu à peu il fit disparaître les obstacles. Elle se guérissait de sa gra-

ve maladie. Quand elle se trouva un peu remise, une nuit, celle de la Toussaint, elle prit la fuite, quittant la maison paternelle, et se rendit au monastère dont on a parlé plus haut.

» Les parents désespérés, l'y laissèrent en paix. Elle y resta depuis la fête de Tous les Saints jusqu'à la semaine de l'octave de l'Ascension.

» Pendant ce temps, Maître Jourdain d'heureuse mémoire, alors Provincial de Lombardie, et les quatre Frères à qui le Bienheureux Dominique avait confié toute l'affaire, l'aidaient fidèlement, et travaillaient à la construction tant désirée. Comme nous l'avons dit, l'Evêque avait refusé la permission de bâtir à l'endroit d'abord choisi, parce qu'il était trop rapproché de la ville. Les Frères d'accord avec les parents de Diana choisirent un autre endroit appelé alors Val San Pietro, et plus tard Monte Sant'Agnese.

» L'Evêque ne refusa plus l'autorisation, et l'on construisit une humble maison.

» Quand la construction fut terminée, Maître Jourdain et les Frères Guala, Ventura, Rodolphe, Bernard le Theutonique, et d'autres Frères encore, allèrent chercher sœur Diana, et l'introduisirent dans la pauvre maison, avec quatre dames de Bologne. C'était l'an du Seigneur 1223, le dimanche dans l'octave de l'Ascension.

» Pour la fête des saints Apôtres Pierre et Paul, Maître Jourdain les reçut à l'habit de l'Ordre. A la suite des prédications et exhortations de Frère Bernard le Theutonique, deux autres nobles ferraraises entrèrent au couvent.

» Maître Jourdain, de bonne mémoire, eut alors la pensée de recourir au Souverain Pontife, pour obtenir quatre religieuses de San Sisto, qui les instruiraient de l'Ordre et de la Règle. Il envoya donc à la Cour Pontificale deux Frères choisis parmi les quatre auxquels le Bienheureux Dominique avait confié l'entreprise: Frère Guala de Brescia et Frère Rodolphe de Faenza.

» Ces deux derniers se rendirent donc auprès du Souverain Pontife, lui exposèrent le motif de leur voyage, et à force de prières, purent obtenir ce qu'ils demandaient. Le Pape se laissa surtout persuader par les sollicitations du seigneur Ugolino, Evêque d'Ostie. Ce dernier était alors Légat de Lombardie, il connaissait la réputation de la noble Diana, il avait même voulu la visiter avec le Bienheureux Dominique, quand elle habitait encore la mai-

son de son père.

» Le Pape Honorius se rendit lui-même au monastère des Dames de San Sisto, ayant avec lui le Cardinal Ugolino, Frère Clair, Provincial de Toscane, le Prieur des Sœurs de San Sisto et des Frères qui y résidaient. Entre autres choses, il dit aux Sœurs: « Je comprends qu'il est très dur d'enlever au monastère quelques Sœurs ». Toutefois il lui paraissait impossible, inconvenant de ne pas écouter et exaucer les demandes de tels personnages, et il déclara vouloir que quatre d'entre elles fussent destinées au couvent de Sainte-Agnès. Et au nom de l'Esprit-Saint et de l'obéissance, il leur ordonna de considérer les ordres de la Majesté divine, et de choisir parmi elles quatre des plus capables de mener à bien l'entreprise. Et de la sorte quatre Sœurs qui avaient professé entre les mains du Bienheureux Dominique et avaient reçu de lui l'habit religieux se rendirent au monastère de Sainte-Agnès, et vécurent dans cette communauté jusqu'à la fin de leurs jours en grand concept de sainteté ».

La communauté de Sainte-Agnès de Bologne eut une existence magnifique. Elle fut interrompue durant la période de la Révolution: elle a été rétablie en 1904.

III. — **Le Couvent de l'Annunziata (1570).** Le fondateur fut saint Pie V, qui lui donna les Constitutions de l'Ordre, et le plaça sous la seule autorité du Cardinal Protecteur.

C'est dans ce couvent que l'on devait instruire de la religion catholique les jeunes filles catéchumènes, et les filles des Néophytes.

Il subsiste de nos jours, et vit son existence à la fois simple et édifiante.

L'Ordre eut aussi dans Rome à exercer son autorité sur des monastères qui ne lui appartenaient pas, par exemple sur le monastère de Sainte-Cécile de l'Ordre des Humiliés; sur celui de Sainte-Claire, de l'Ordre de saint François, près de la Minerve.

Quant au ministère passager de confesseurs, de prédicateurs, l'Ordre en fut chargé constamment.

C'est l'apostolat qui ne conduit pas du mal au bien, mais du bien moindre au bien meilleur.

IV. — **Le Couvent de la Maddalena (1581).** Il fut fondé par sœur Maria Maddalena Orsini. Celle-ci était fille du Prince Ca-

millo Orsini et d'Elisabetta Baglioni.

Son père lui donna le nom de Madeleine pour rappeler sa propre conversion qui lui avait coûté beaucoup puisqu'en une seule nuit sa barbe blanchit de moitié.

Elle était admirablement douée au point de vue intellectuel. Avec la plus grande facilité elle étudia les lettres, les arts, surtout la musique, puis elle voulut savoir le latin, le grec et l'hébreu. A quinze ans elle savait de mémoire toutes les Epîtres de saint Paul.

Elle avait commencé ses études philosophiques, lorsque son père l'obligea, malgré son peu de goût pour le mariage, à épouser Lelio di Cere.

Son mari, qu'elle aima beaucoup, avait en elle une si grande confiance qu'il lui confia l'administration de tous ses biens. Elle fut d'abord très vaniteuse, et ne voulait pas que personne le parut plus qu'elle: mais ayant entendu quelques prédications d'un apôtre dominicain, elle se convertit, et changea si profondément sa vie que son mari disait: « J'aurais bien voulu pour elle une pluie, mais non pas un déluge ».

Son mari devint l'adversaire de toute cette piété, et alla parfois jusqu'à la menacer d'un coup de poignard.

Bientôt il tomba malade et mourut. On voulut la dépouiller de ses biens: elle se défendit admirablement, puis se résolut à servir Dieu dans un monastère dominicain, où seraient pratiquées toutes les austérités de la Règle.

Dans ce but elle acheta en 1581 un palais au Quirinal, et s'y établit avec quelques âmes généreuses, et y pratiqua sa Règle avec une rigueur sans ménagements.

Le cloître fut organisé et la maison transformée en couvent, comme en faisait foi l'inscription suivante qui s'y lisait jadis, et portait la date de 1609:

MAGISTER PIETRO CHECCIA
DE MORCHO. DIOC. COM
FECIT DE FONDAMENTE
QUESTA CLAUSURA
ET MONASTERIO. M.DC.IX
EST (SIC) ISTANCIA DI SANTA
MARIA MADALENA.

L'église fut réparée en 1715 et consacrée la même année, le

5 avril, par le Cardinal Vincenzo Orsini, futur Benoît XIII, qui était de la famille de la fondatrice, et par suite spécialement dévoué.

Quelques peintures y furent exécutées en 1716, sous Clément XII, comme en faisait foi une inscription peinte sur le mur, au-dessus de la porte, à l'intérieur de l'église.

REGNANTE
CLEMENTE XII. P. O. M.
ANNO DOMINI MDCCXVI.

On trouvera dans Galletti, *Inscr. Rom.*, T. I, cl. I, et dans Forcella les inscriptions existant dans cette église.

La magistrature romaine offrait tous les quatre ans à cette église un calice d'argent et quatre cierges.

La communauté eut beaucoup à souffrir pendant la Révolution.

Après la tourmente elle rentra dans son asile ; mais un peu plus tard elle en fut de nouveau expulsée et dispersée par des personnages qui n'avaient rien de révolutionnaire, mais par des procédés où la platitude des uns, la rouerie et la violence des autres se disputent la première part. En 1839 on donna leur couvent à des *Sacramentate* piémontaises.

Celles ci furent expulsées à leur tour, lorsqu'on voulut créer un jardin pour la première visite de Guillaume II à Rome. Le jardin existe, et une statue de prince piémontais s'élève au centre de l'emplacement où exista le monastère. [1]

V. — **Le Monastère de l'Umiltà (1613).** Il est situé au pied du Quirinal, dans la IIe Région, celle de Trevi, et donne son nom à une rue qui va du Corso au Quirinal.

En voici l'origine.

Donna Francesca, fille de Pirro et de Caterina de' Medici, nièce de Clément VII, avait été, à l'âge de 14 ans, mariée à Francesco Baglioni Orsini.

Restée veuve, elle résolut de consacrer sa fortune à la construction d'une église et d'un couvent qui serait sous le patronage de Santa Maria dell'Umiltà.

La première pierre en fut placée le 7 mars 1601, et il fut terminé en 1613, et le 29 septembre de cette année-là, il fut donné à l'Ordre qui l'accepta par l'intermédiaire de son Supérieur

1 La vie de la fondatrice a été écrite et devrait être publiée. La première partie fut écrite par le P. Francesco da Chianciano, la seconde par une religieuse du couvent.

Général, le P. Serafino Sicco. Le monastère devait être placé sous la juridiction de l'Ordre.

On fit venir du monastère de la Maddalena, près du Quirinal quatre religieuses pour fonder la communauté nouvelle: ce furent sœur Angela Mareri, Prieure à la Madeleine, préalablement relevée de ses fonctions, sœur Angela Altieri, et les deux sœurs Caterina et Maria Jacoba della Genga.

La fondatrice dota le monastère pour l'entretien convenable de trente religieuses de chœur et de huit converses, qui toutes devaient être reçues à titre gratuit, à la condition pourtant qu'elles seraient romaines, nobles, pauvres, demoiselles et nées de légitime mariage. Paul V ratifia ces conditions.

La fondatrice se retira ensuite auprès de ses filles, et elle y mourut dans la pratique des vertus religieuses, le 15 juillet 1626.

Dans la façade intérieure de l'église les Sœurs lui dédièrent cette inscription:

FRANCISCÆ BALEONÆ URSINÆ
QUÆ VIRO DEFUNCTO HANC AEDEM
ADJUNCTUMQUE MONASTERIUM AREA AMPLA DESIGNATA
CIRCUMJECTISQUE DOMIBUS SUO AERE COEMPTIS
FUNDAVIT EXCITAVIT AD EXITUM PERDUXIT
IDONEO REDDITU MUNIVIT
IPSA RELIQUUM ÆTATIS INTER SACRAS
EJUSDEM COLLEGII VIRGINES EXEGIT
OBIITQUE ANNO ÆTATIS SUÆ LXXXIII
SALUTIS MDCXXVI
HUJUS CŒNOBII VIRGINES
FUNDATRICI MUNIFICENTISSIMÆ
P. P.

En 1641, on jeta les fondements d'une nouvelle église, qui fut terminée assez rapidement, parce que le P. Nicolò Rodolfi, Maître Général de l'Ordre, y mit la main, sur les instances de ses trois nièces, de la famille baronale des Filaciani, qui vivaient saintement dans le monastère.

Le magnifique autel-majeur fut construit en 1643, aux frais de Paul Macarani, sur l'ordre de sa mère, noble romaine, qui avait laissé 1500 écus d'or à cet effet, et y fonda un service annuel pour son âme et celle des siens.

Eglise de S. Catherine de Sienne

Sœur Anna Serafina Colonna, des princes de Roviano, fit eriger l'autel du Crucifix en 1685.

L'église fut agrandie sur les plans de Paolo Marucelli, à l'exception de la façade qui est de Carlo Fontana. Le bas-relief qu'on y voit est de Vincenzo Felici.

On trouve diverses inscriptions recueillies par Forcella, *Iscriz.*, vol. X.

Le monastère de l'Umiltà est devenu, après bien des péripéties douloureuses, le Séminaire Américain.

VI. — **Le Monastère de Sainte-Catherine de Sienne (1628).** Le monastère de Sainte-Catherine de Sienne est le coufluant de deux sources: l'une qui procède de saint Dominique, l'autre qui procède de sainte Catherine de Sienne, la plus illustre de ses filles.

Dès l'an 1225, on trouve installée, à l'endroit même où se construisit plus tard le monastère des SS. Domenico e Sisto, une petite communauté de Tertiaires Dominicaines, composée surtout des pieuses femmes, qui, avec l'autorisation de leurs maris vivaient en commun, tandis qu'eux-mêmes, sous les noms de « familiares », de « donati », de « conversi », engagés pareillement dans le Tiers-Ordre, se vouaient au service du monastère de San Sisto.

Elles rendaient elles aussi de grands services à cette communauté; elles en rendaient également au couvent de Sainte-Sabine.

Lorsque saint Pie V, pour arracher à l'infection mortelle de l'air la communauté de San Sisto, lui chercha un autre refuge; il songea à acquérir le petit couvent de Tertiaires de Magnanapoli.

Le couvent fut acheté, et payé 2000 écus. Il fut remplacé par la construction considérable que nous connaissons. Il en reste pourtant un fragment dans l'église des SS. Domenico e Sisto. C'est ce pan de muraille qui supporte aujourd'hui la fresque si belle, quoique mutilée, de N.-D. della Neve, que nous retrouvâmes il y a quelque 25 ans. Ce pan de mur constituait le centre du mur absidal dans l'ancien oratoire.

Les Tertiaires, d'ailleurs peu nombreuses, eurent alors le choix ou de rester au service de la communauté nouvelle qui les remplaçait et une ou deux acceptèrent ce parti, ou de se joindre à un groupe d'autres Tertiaires, qui existait près de la Minerve, ce que le plus grand nombre accepta.

Voici l'origine de ces Tertiaires.

Lorsque Grégoire XI, en 1377, eût rétabli dans Rome le séjour des papes, sur les instances et objurgations de sainte Catherine de Sienne, il exigea que la vierge apôtre restât près de lui, dans la ville éternelle.

Il lui donna d'abord une maison dans le Trastevere, près de la petite église de Sant'Aurea: mais c'était trop éloigné de l'église de son Ordre, où elle aimait à suivre les offices, et Urbain VI l'installa à Piazza Santa Chiara, à deux pas de la Minerve.

C'est là qu'elle mourut le 29 avril 1380.

Elle fut ensevelie à la Minerve, et toutes ses filles, jusqu'en 1639, eurent leur sépulture au même endroit. Sœur Plautilla fut la dernière qui entra dans la tombe commune.

Cependant les pieuses disciples de la vierge de Sienne voulurent rester en communauté. Les Supérieurs de l'Ordre leur donnèrent un Frère convers pour les assister, et un Vicaire pour les diriger. La communauté prit le nom de Sainte-Catherine.

Plus tard leur nombre grandit: ce fut en 1572. Donna Maria Vittoria de' Massimi était restée veuve à l'âge de 22 ans, par la mort de Giovanni Battista Salviati son mari, et prit l'habit religieux dans le monastère Dominicain de Santa Lucia à Florence: mais l'air lui était fatal, et avec l'autorisation du Souverain Pontife Grégoire XIII, elle vint à Rome le 25 novembre, amenant avec elle quatre religieuses du même monastère, et très observantes: sœur Colomba de Nepi, sœur Battista dei Ricci, sœur Silvia de Bergamo et sœur Costanza Petrucci. Celle-ci, au bout de sept ans rentra à Florence pour motif de santé: les autres restèrent à Santa Caterina.

La maison de Santa Chiara devint trop étroite. Les Sœurs songèrent à se transporter vers Magnanapoli, tout près de l'endroit où se batissait le monastère des SS. Domenico e Sisto. Au point de vue d'un trop grand voisinage, l'endroit n'était pas heureusement choisi.

Le Pape donna l'autorisation, et 6000 écus de subside. On acheta de noble seigneur Battista Conti une maison et un jardin à l'endroit appelé « Le tre Cannelle ». Ce fut l'un des plus vastes couvents de Rome, il comprenait toute la Place Magnanapoli. Mais lorsque Sixte V fit construire la rue qui va directement de la colonne Trajane à Santa Maria Maggiore, l'installation fut coupée en deux, les Sœurs durent se reculer, et la sœur Maria Vittoria

Massimo donna 3500 écus pour organiser à nouveau le monastère, où il se trouve de nos jours.

Sœur Vittoria Massimi mourut le 1er mars 1663. Elle avait eu, avant de mourir, la satisfaction de voir toutes les Sœurs qui, d'abord n'avaient porté que le voile blanc des Tertiaires, prendre le voile noir des religieuses en 1575, juste au moment où les Sœurs de San Sisto s'installaient à San Domenico e Sisto.

La communauté nouvelle fut très édifiante, et bientôt elle grandit, sous la bénédiction de Dieu et des hommes. On acheta en 1620 pour 18000 écus le palais des Conti, y comprise la Tour des Milices, d'où l'on a sur Rome une vue admirable, et en 1628, le 24 février le Pape Urbain VIII autorise l'érection d'une nouvelle église, à la condition pourtant qu'elle se construirait aux frais des Sœurs en particulier, et sans aucune charge pour la communauté.

Le 1er mars 1628 on commença à creuser les fondations, et le 11 octobre 1631, le chœur était achevé avec deux chapelles de l'église. On reprit les travaux en 1636, et l'on y ajouta les quatre chapelles. La consécration eut lieu le 23 septembre, 1640.

Le portique fut construit en 1641. La façade de l'église est de Giovan Battista Soria, les deux statues en stuc, de saint Dominique et de sainte Catherine de Sienne qui l'embellissent, sont de Francesco Rosa.

L'intérieur, quoique baroque, est très remarquable par la pureté et l'harmonie des lignes et la richesse des marbres, surtout du « diaspro siciliano ».

Le bas-relief en marbre qui surmonte l'autel principal et représente le triomphe de sainte Catherine, est l'œuvre du sculpteur maltais Melchior Cefa, qui modela également sainte Rose et Sant' Agnese di Montepulciano pour les parois latérales du chœur.

Sur le premier autel à droite, la Magdeleine communiée par saint Pierre, les peintures de l'arc sont de Benedetto Luti; les Saints, le triomphe de sainte Catherine de Sienne sont l'œuvre de Luigi Garzi. Le saint Dominique ressuscitant l'enfant, est dû au pinceau de Biagio Puccini. A gauche le San Nicolò est de Pietro Nelli; les trois archanges, de Fadio della Cernia; les peintures de la voûte, de G. Paolo Tedesco.

Le tableau du Rosaire, le Ciel avec la Vierge et sainte Catherine sont de Passeri; les Saints qui se voient au-dessous de

l'arc sont dûs à G. B. Ruggieri.

Les deux médaillons à fresque qui représentent sur les portes de la sacristie sainte Catherine en prière, et sainte Catherine recevant les deux couronnes, sont également l'œuvre du peintre Passeri. On remarque au-bas de l'arc d'une chapelle de gauche deux jolis bustes de Dominicaines: sans doute des donatrices de la chapelle.

Ces indications nous semblent utiles pour l'étude des beaux arts à Rome. [1]

En 1912 la communauté de Sainte-Catherine fut réunie à celle de San Domenico e Sisto.

VII. — **Le Couvent des Dominicaines de Marino (1675).** La fondation de Marino fut résolue officiellement en 1675, et celle d'Avezzano en 1577. Toutes deux furent réalisées par deux religieuses de l'illustre famille Colonna. Comme préparation providentielle, on peut observer que Marino et Avezzano étaient deux fiefs des Colonna, et qu'ainsi les conditions matérielles des fondations étaient humainement assurées.

Ne parlons ici que de la première fondation. Elle fut réalisée par sœur Isabella Colonna. Celle-ci était fille de Marc'Antonio Colonna, grand connétable du royaume de Naples, et de Isabella Gioeni, noble et riche dame sicilienne.

Elle naquit à Palerme, le 22 mars 1634, et reçut le nom d'Antonia, qu'avait porté son aïeule maternelle.

Elle avait six sœurs et plusieurs frères, et fut le second enfant de la noble génération.

Le Connétable s'étant fixé à Rome, elle fut placée pour son éducation dans le convent de San Silvestro.

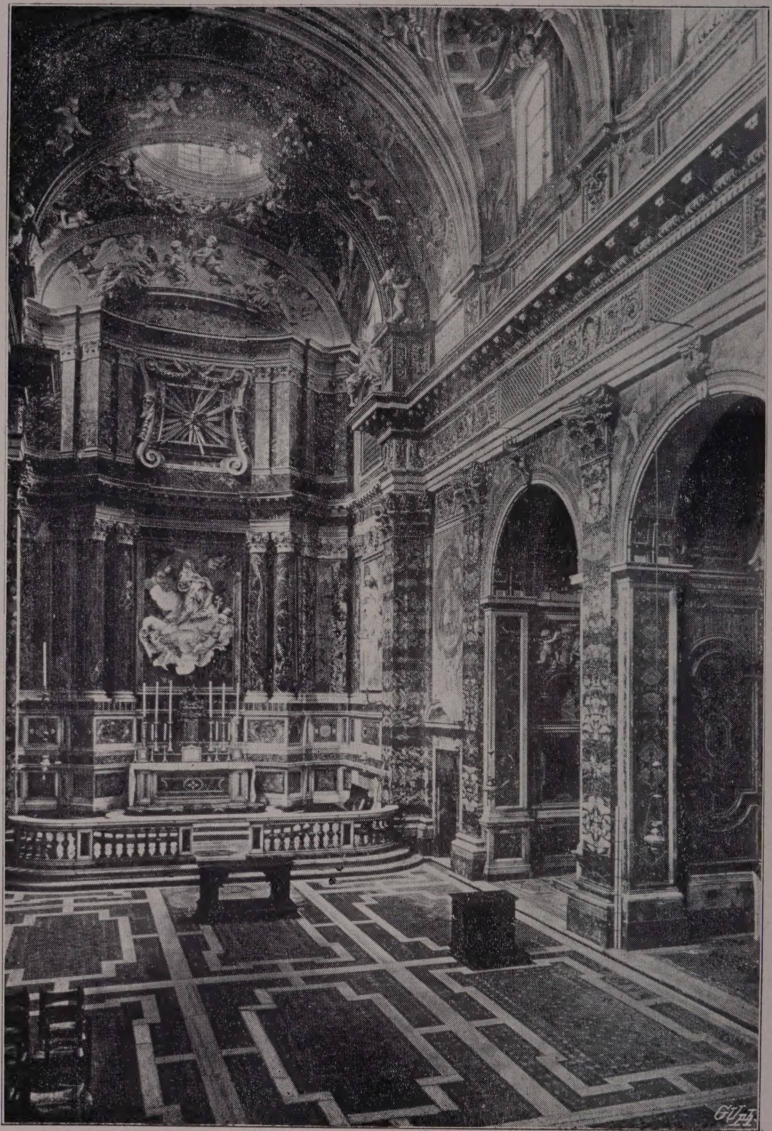
Elle s'y montra fort intelligente, avec des pensées très élevées.

On voulut lui faire épouser le Prince de Caserte: mais la Providence en disposa autrement, et voici de quelle manière.

Un horrible malheur avait frappé la communauté des SS. Domenico e Sisto: subitement plusieurs cellules s'étaient effondrées: deux Sœurs étaient restées mortes sous les décombres, et plusieurs autres blessées; la communauté était consternée.

La Connétable qui aimait beaucoup les religieuses des SS.

1 Cf. *Felsina Pittrice*, V^e partie, p. 355; Diego Angeli, *Le Chiese di Roma.* La collection des inscriptions renfermées dans notre chapelle se trouve dans Forcella, vol. X. ;Rosario-Memorie Domenicane, anno Pag. 481.



Eglise de S. Catherine de Sienne
(Intérieur)

Domenico e Sisto eut l'idée de mettre sa fille dans la communauté pour leur créer une agréable distraction, et elle l'y laissa quelques mois. On l'y aimait beaucoup à cause de sa pétillante conversation.

Cependant un travail intérieur se faisait en elle. D'un côté elle aimait beaucoup le monde et ses charmes; d'un autre, elle se sentait intimement poussée au mépris de ces vanités: et ce dernier sentiment, dont elle rendait responsable la Sainte Vierge, lui était un effroi, à ce point qu'elle n'assistait plus vers la fin à la procession du *Salve Regina* que font les Sœurs chaque fois, afin de n'avoir pas à lutter trop violemment contre elle-même.

Elle finit cependant par se rendre à Dieu, et elle demanda l'habit religieux qui lui fut accordé le 20 avril 1649, jour consacré à sainte Agnès de Montepulciano.

Elle avait alors 22 ans

Elle prit le nom d'Isabelle, qui était celui de sa pieuse mère.

Son exemple eut assez d'éloquence pour entraîner trois de ses sœurs, qui bientôt la suivirent à San Sisto.

Les débuts de sa vie religieuse ne furent pas très brillants. Elle ne montrait pas un zèle ardent pour les observances, elle aimait beaucoup les conversations avec le dehors.

Mais bientôt, sous la direction des confesseurs venus de Santa Sabina, tous hommes de grande piété, ses sentiments et ses actes se modifièrent, et elle n'eut bientôt qu'un seul souci, celui de la vie austère et mortifiée.

Pour réaliser son idéal, et aussi pour profiter des circonstances favorables, elle résolut d'établir à Marino, près de Rome, une communauté Dominicaine de stricte observance.

Dans ce but, elle s'était entendue avec une ancienne Prieure du couvent de la Madeleine, la R. Mère sœur Maria Giulia Lancellotti, connue non moins par ses vertus que par sa naissance, qui lui avait promis son concours pour l'entreprise.

Le Bref de fondation était daté du 8 mai 1675. Il avait été rédigé par deux excellents religieux, les PP. Bonfigli et Giacinto de Sestola.

Vers la fin de mai de l'année suivante, et en vertu d'un Bref spécial, elle se rendit à la Madeleine pour s'entendre définitive-

ment avec la Mère Lancellotti, et connaître de plus près l'excellente communauté.

Elle comptait alors 42 ans d'âge, et en avait passé 27 à SS. Domenico e Sisto.

Avant son départ pour Marino, elle revint passer quelques jours à SS. Domenico e Sisto, avec la Mère Lancellotti et une autre.

La *Chronique* du couvent de Marino écrite par une religieuse contemporaine des débuts raconte ainsi les choses:

« On avait fixé le 18 septembre (1676) comme le jour où sortiraient de Santa Maddalena notre Mère sœur Maria Isabella, et les deux autres religieuses ses compagnes. Nos Supérieurs intervinrent, ainsi que d'autres personnages pour les accompagner. Elles se rendirent à SS. Domenico e Sisto de Montemagnanapoli, où elles avaient la permission de s'arrêter trois jours; on voulait que le petit rameau apparût comme détaché de l'arbre magnifique. Notre Mère demanda et obtint la grâce de pouvoir visiter l'église et le couvent de San Sisto, le premier berceau de notre saint Ordre dans Rome. On se rendit également à Sainte-Sabine où était alors Prieur le P. Giacinto da Sestola, le Directeur de notre Mère.... ».

On se mit en route pour Marino le 21 septembre par la route de Frascati, emmenant les futures novices au nombre de douze.

On ne put arriver le même jour dans le palais du Connétable, celui-ci se trouvant forcément à Rome pour l'exaltation d'Innocent XI. On y arriva le 22, fête de saint Maurice.

Tout le pays était en joie de leur arrivée.

Voici le premier souper dans le nouveau couvent, raconté par la *Chronique* du couvent de Marino:

« L'Excellentissime seigneur Connétable avait fait le matin un somptueux repas, tout-à-fait digne de sa personnalité. Il resta une quantité de provisions de bouche. Son Excellence avait donné ordre aux serviteurs de tout porter à sa sœur dans le nouveau monastère. Mais le Seigneur pour nous faire goûter dès le premier soir les effets de la sainte pauvreté, qu'on devrait pratiquer dans la suite, permit que cet ordre ne fut exécuté que pour quelques fruits, tellement que pour le soir on n'eut qu'un peu de haricots frais et ces quelques fruits.

» On alluma du feu dans la petite chambre devenue plus tard

four et grenier, afin de cuire les haricots: mais on n'avait pas même une cuiller pour les retirer, et la bonne Mère Isabella Colonna, agenouillée à terre, les retirait de la marmite avec un morceau de bois, et nous l'entourions pour l'aider.

» Ce fut notre premier repas assaisonné par la sainte pauvreté; mais il fut très joyeux ».

Le 24 mai de 1683, l'année qui suivit l'admirable mort de la fondatrice, le Pape Innocent XI envoie encore à Marino sœur Colomba Colonna avec trois compagnes: sœur Agnese Costaguti, et deux converses, sœur Apollonia et sœur Amata.

La Mère Giulia Lancellotti vint en 1684 à SS. Domenico e Sisto où elle mourut priant son frère de donner 1000 écus au couvent de Marino.

La communauté de Marino resta toujours très édifiante.

Elle a souffert beaucoup du malheur des temps, mais elle reste digne de son passé, et prend un essor nouveau, grâce à l'appui qui lui vient d'une jeune et vaillante générosité.

VIII. — **Le Couvent d'Avezzano (1677).** Ce couvent fut fondé en 1677.

Au mois de mai de cette année, s'arrêtent pour une nuit au monastère de Marino la R. Mère Girolama Colonna et quatre compagnes qui partent pour la fondation d'Avezzano.

La nouvelle fondatrice était la sœur de la fondatrice de Marino.

Le Monastère d'Avezzano s'éteignit en 1910, et les dernières survivantes moururent à Marino, où clles avaient été accueillies.

LES BLASONS

Honorius III, pour les motifs que l'on sait, décida qu'à San Sisto ne seraient admises normalement que des personnes appartenant à la noblesse romaine: exceptionnellement on pouvait admettre des personnes appartenant à la noblesse étrangère.

Il nous est donc venu en pensée d'ajouter en appendice un recueil de blasons et d'armoiries.

Ces documents ont bien plus d'importance qu'on n'imagine habituellement. Selon qu'on y fait une plus grande consommation de soleils, d'astres, de lions, d'aigles, d'épées, de croix etc., on pent deviner quelle était la mentalité de la noblesse. Cela se vérifie également pour les familles où se recrutait l'ancienne com munauté.

Nous avons donc feuilleté et consulté les collections spéciales de la Casanate, de l'Angelica, de la Chigiana, du Vatican, de la Vittorio Emanuele etc. et nous avons réuni l'album qui va suivre.

Parmi ces blasons, beaucoup sont historiques et de certitude entière et documentée.

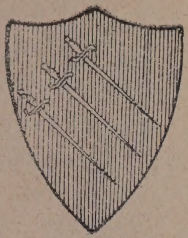
D'autres, surtout ceux qui « parlent » ou constituent des « armes parlantes », et ils sont nombreux, sont également identifiés avec une certitude suffisante.

Mais il en est qui ne sont que probables, soit parce que les familles sont insuffisamment désignées dans la *Chronique*, soit parce qu'une même famille a parfois changé son blason, ou que plusieurs familles du même nom avaient des blasons différents. Nous ne prétendons offrir ces derniers qu'avec la probabilité qui les autorise.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons affirmer que nous n'avons rien admis d'arbitraire, et que dans l'une ou l'autre des collections que nous avons consultées, chaque blason répond à un nom qui se trouve également dans notre *Chronique*.

Planche I.

1

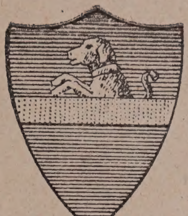


Cosceri ou Coscieri

2

Varî di Trastevere

3

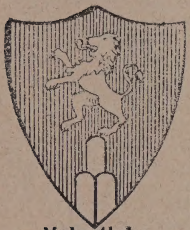


Balboni

4

Vaschi

5

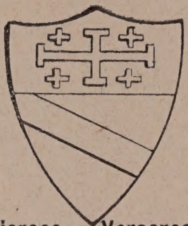


Valentini

6

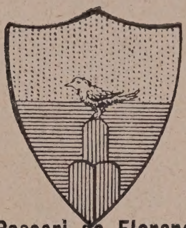
Stefanelli de Tozzoli

7



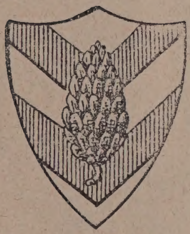
Vericroce o Veracroce

8



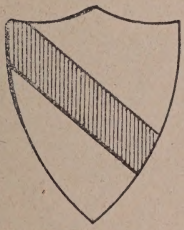
Passeri de Florence

9



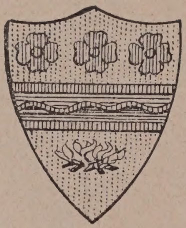
Simeoni

10



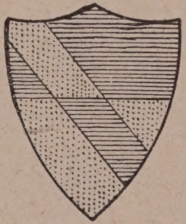
De Carbonis

11



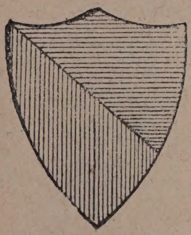
Carboni

12



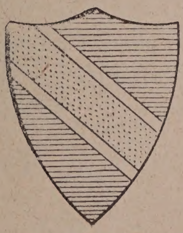
Celucci o Coluzzi

13



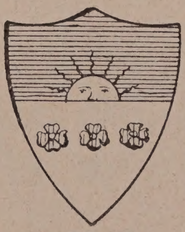
Alessi

14



Celsi

15

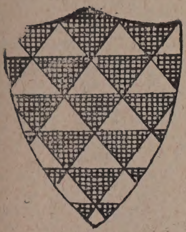


Alberti

16

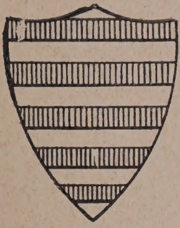
Rossi

17



Valerani

18

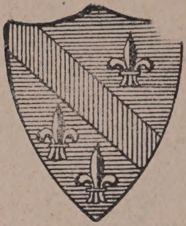


Anniball

19

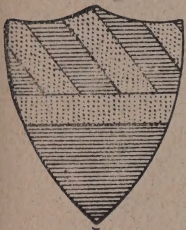
Bottini

20



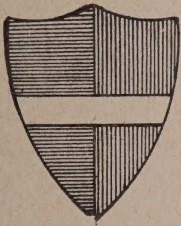
Borboni

21



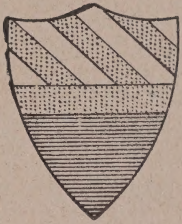
Bonese

22



Aldighieri

23



Bonese

24

Caleri ou **Calori**

25

Brancaleoni ou **Bragaleoni**

26

Cortesi

27

Mellini ou **Millini**

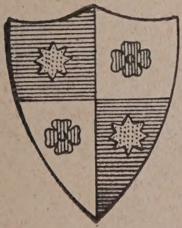
28

Muti Papazzurri

29

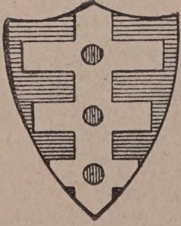
Teoli

30



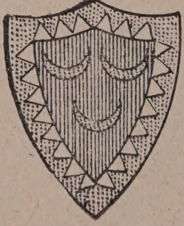
Bordoni

31



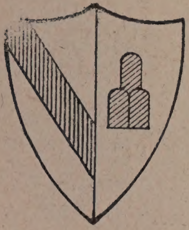
Boni ou **Bogni**

32



Crescenzi

33

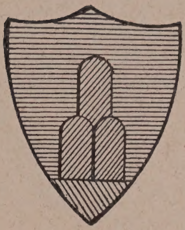


De Carbonibus

34

Carbone

35



Montanari

36

Nobili

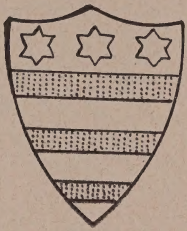
37

Del Monte

38

Rossi

39



Ceuli ou Cevoli

40

Scotti

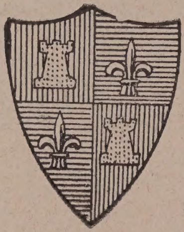
41

Della Pigna

42

Corona

43



Di Pietro

44

Serazzani o Saraceni

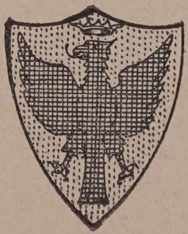
45

Santini

46

Conti d'Anagni

47



Arrigoni

48

Salviati

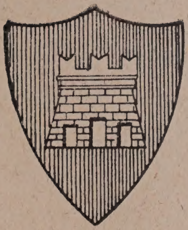
49

Alveri

50

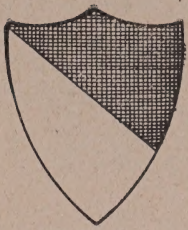
Castelli

51



Guidoni

52



Capponi

53

Scotti

54

Tartari de Parione

55

Stella

56

Tartari de Trastevere

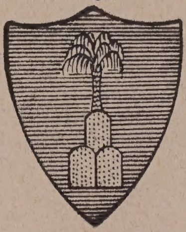
57

Ambrosini Contreri

58

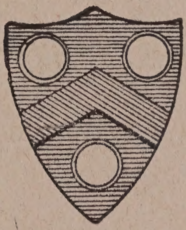
Conti

59



Palma

60

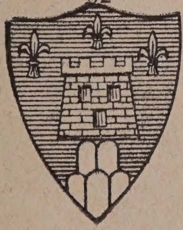


Specchi

61

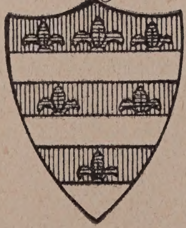
Varalli

62



Folchi

63



Angeli ou de Angelis

64

Tedellini

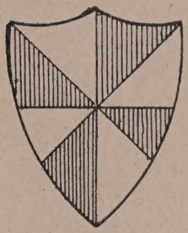
65

Maroni

66

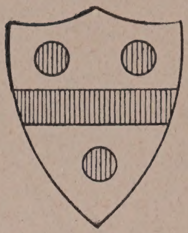
Guidotti

67



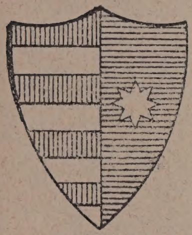
Manetti

68



Guidi

69



Doni

70

Carpegni

71

Del Monte

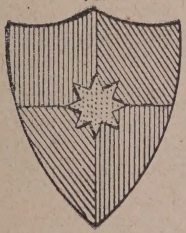
72

Vittori ou Vettori

73

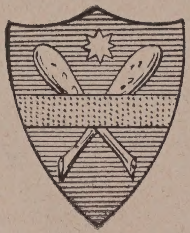
Gaetani

74



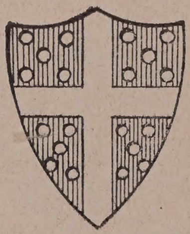
Dionisi

75



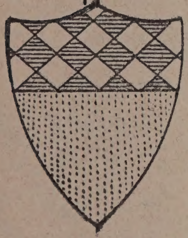
Gironi

76



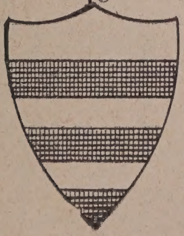
Rossi de Tibero

77



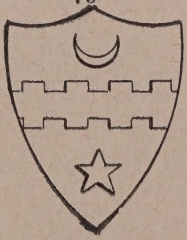
Antinori

78



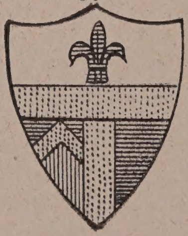
Patrizzi

79



Rainaldi Cortesi

80



Mariola

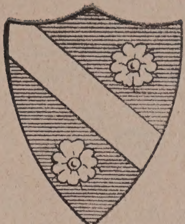
81

Serlupi

82

Gori

83

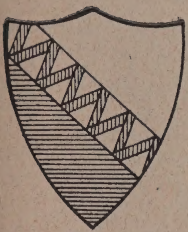


Lelli

84

Della Porta

85



Petrucci

86

Piccolomini

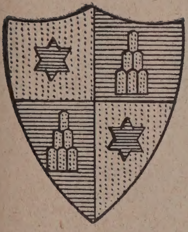
87

Petroni

88

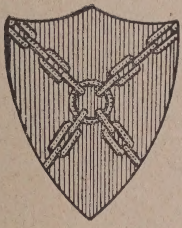
Pace

89



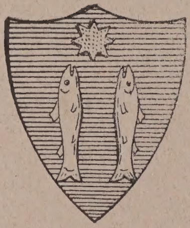
Pannilini

90



Alberti

91

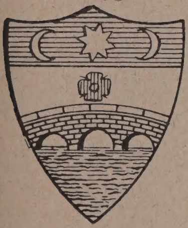


Lucci-Rossi

92

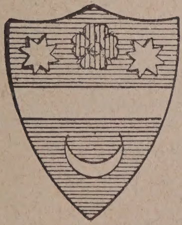
Velli di Trastevere

93



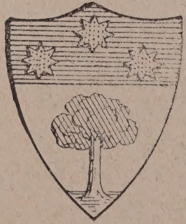
De Ponte ou Ponti

94



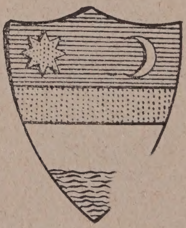
Peruschi

95



Petrucci

96



Prosperi Lucarelli

Planche VII.

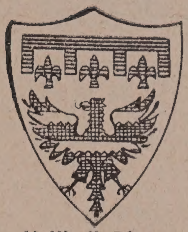
97

Vecchia ou Veccia

98

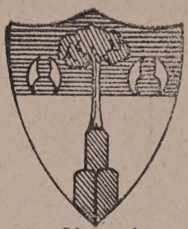
Boschi de Bologne

99



Velli di Ripa

100

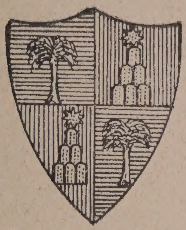


Simeoni

101

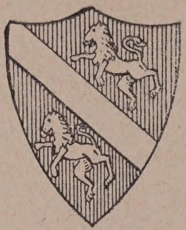
ccapecora

102



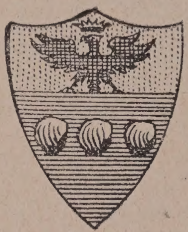
Chigi

103



Oddoni

104



Angeli

105

Rossi

106

Paparoni

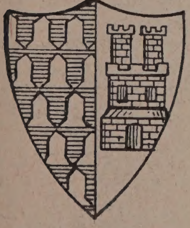
107

Aquilani

108

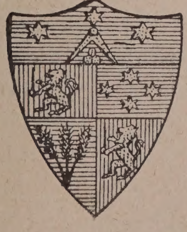
Gentili

109



Varî

110



Ferrari

111

Gentili

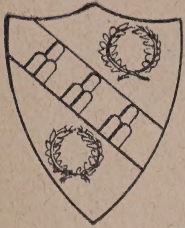
112

Franchi de' Cavalieri

113

Montenovo

114



Del Monte

115

Rossi

116

Del Cinque ou Cinquini

117

Ciriaci

118

Martelli

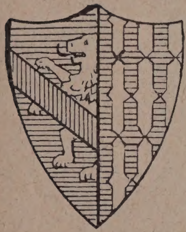
119

Bruni (?)

120

Pironi

121

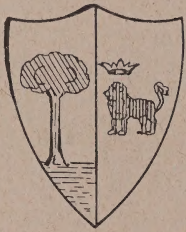


Romani de Rromanis

122

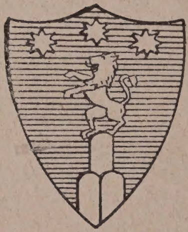
Alveri

123



Belli

124

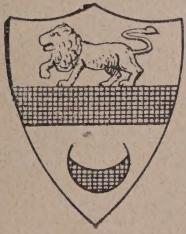


Stella R.ne Regola

125

Valentini di Parione

126

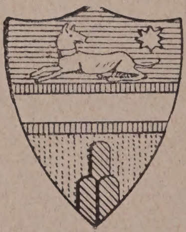


Scarsi

127

Gentili

128

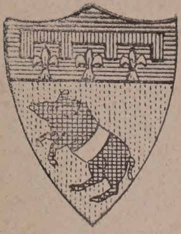


Sannesi

129

Salvati

130



Parigini

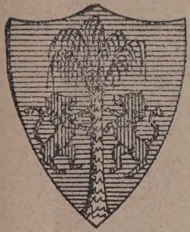
131

Vittori di Sant'Eustachio

132

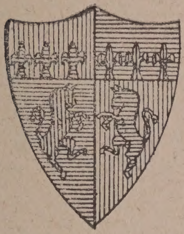
Valli

133



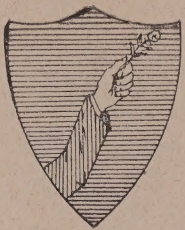
Vallati

134



Vitelleschi

135



Bianchi

136

Porcari

137

Baccari ou **Vaccari**

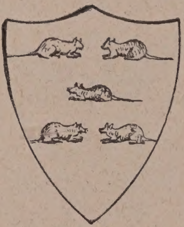
138

Alveri

139

Lentolio Lentelli

140



Pironi

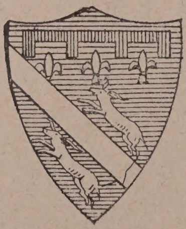
141

Favorini ou **Favoriti**

142

Caracci (?)

143



Zambeccari

144

Paluzzi

145

Gabrielli

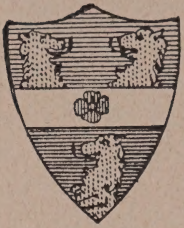
146

Boni

147

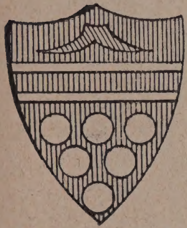
De JudicK

148



Gori ou Gozzi

149



Annibaldeschi della Molara

150

Ponziani

151

Alaleone

152

Martelli

153

Ricci di Campomosso

154

Cervini

155

Leni

156

Odescalchi

157

Borghese

158

Savelli

159

Zambeccari

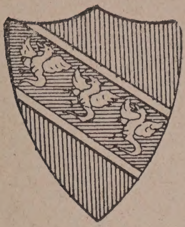
160

Frangipani

161

Montemaria

162

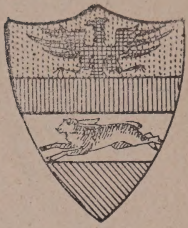


Vipereschi

163

Pucci

164



Curtilepri

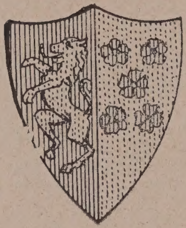
165

Toscanella

166

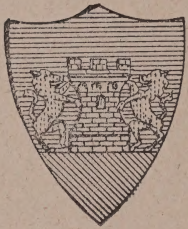
Tibaldi ou Tebaldi

167



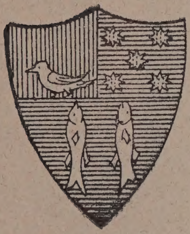
Franchi

168



Eustachî

169

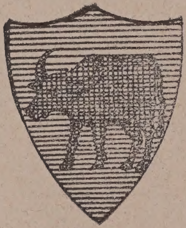


Lucci

170

Buccabelli ou Boccabelli

171



Bufali

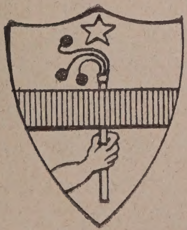
172

Galletti

173

Olgiati

174



Evangelisti Palotta

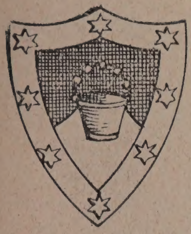
175

Conti

176

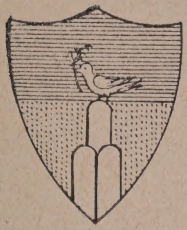
Cioci

177



Gusman

178



Ciriaci

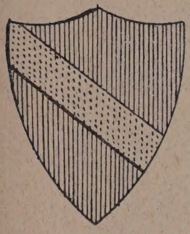
179

Ambrosini

180

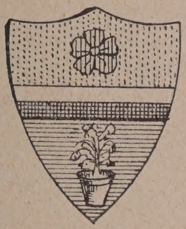
Ceci

181



Capucci o Caputi

182



Calesi

183

Bassi

184

Pruni

185

Boni

186

Bucciarelli

187

Bruti

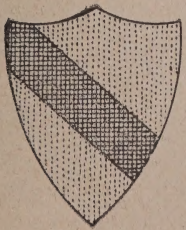
188

Arditi

189

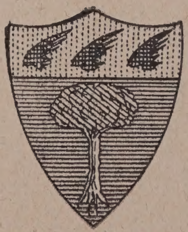
Benedetti

190



Bassi

191

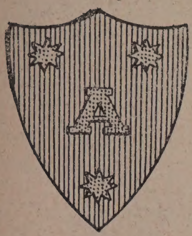


Ambrosini

192

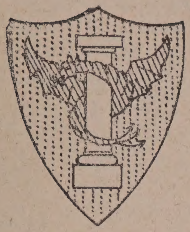
Ordre des Prêcheurs

193



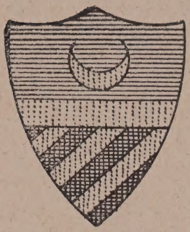
Americi

194



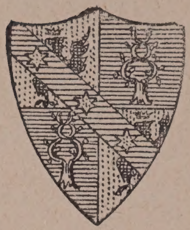
Andreozzi

195



Antamori

196



Bernardini

197

Campello

198

Bernardini et Carpegni

199

Caucci

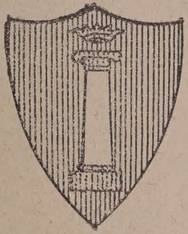
200

Cerri

201

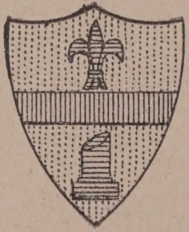
Costaguti

202



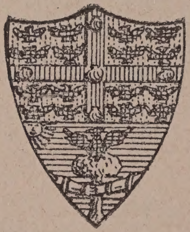
Colonnesi

203



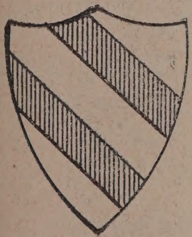
Fani

204



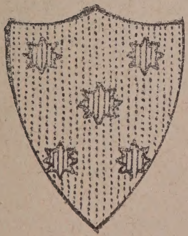
Della Fargua

205



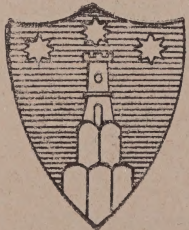
Ferretti

206



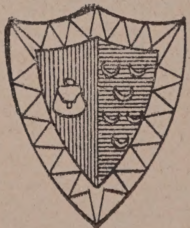
Fonseca

207



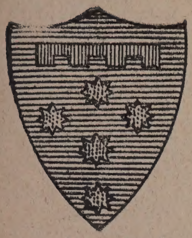
Gherardi

208



Jacovacci o Jacobacci

209



Lancelotti

210

Lante

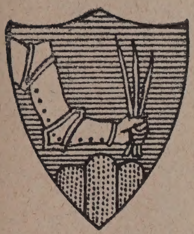
211

Molara

212

Muccioli

213



Nunez

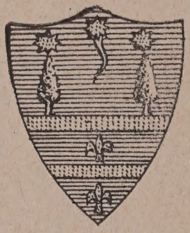
214

Origo

215

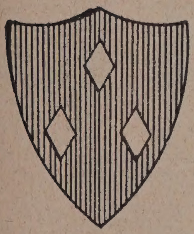
Planca degl' Incoronati

216



Sacripanti

217



Salimei

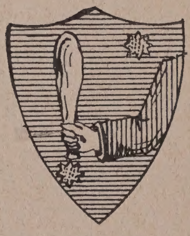
218

Teodoli

219

Tigniosini

220



Vivaldi

221

Sant' Eustachio

222

Aquilani

223

Stoli (di Rieti)

224

Altoviti

225

Alaleona

226

Alberici

227

Alberini

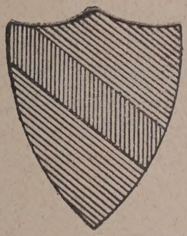
228

Alberteschi

229

Sant' Alberto

230



Sant' Alberto

231

Aldobrandini

232

Alessi

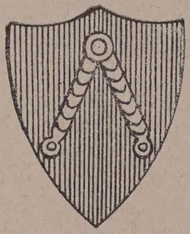
233

Alli ou Agli

234

Altemps

235

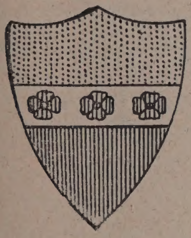


Magistri

236

Malabranca

237



Mancini di Sant'Angelo

238

Margani

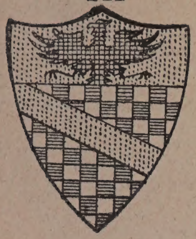
239

Martini alias del Prete

240

Massimo

241



Mattei Fabbroni

242

Mattuzzi

243

Maurelli

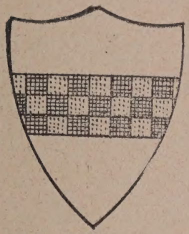
244

Mauri

245

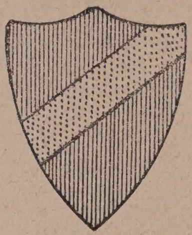
Insula

246



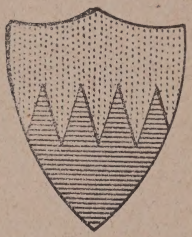
Laurenzi di Publicola

247



Lelli Randolfi

248



Lombardi

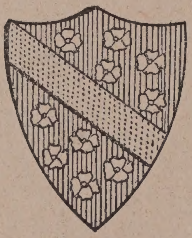
249

Lucci de' Mancini

250

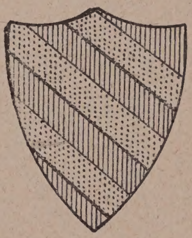
Lupi

251



Maccaroni

252

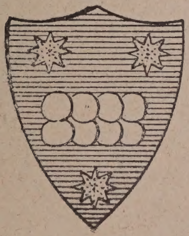


Maddaleni

253

Maffei di Roma

254

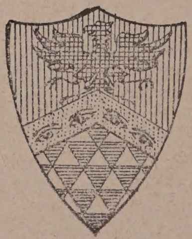


Magalotti

255

Pierleoni

256

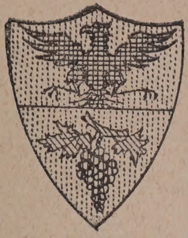


Quattrocchi

257

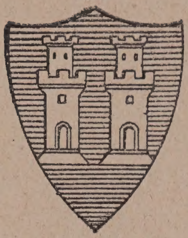
Rinaldi

258



Rochio ou Rocci

259

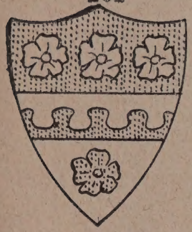


Rocchi

260

Romauli

261

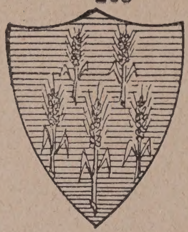


Rufini

262

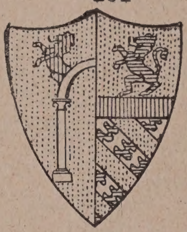
Ruspoli

263



Rus ici del Nero

264

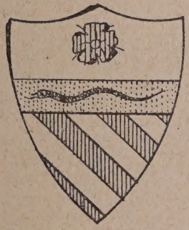


Fantoni

265

Novelli

266



Oddoni

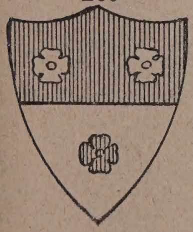
267

Orsini

268

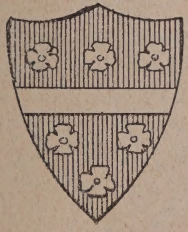
Palombara

269



Paloni

270

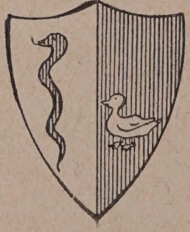


Palini

271

Paluzelli

272



Paparoni

273

Picchi

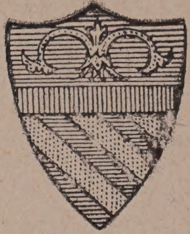
274

Mazzatosti

275

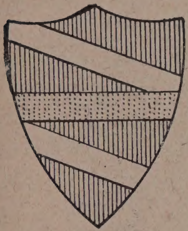
Medici della Regola

276



Cinquini da Roma ou **Millini**

277

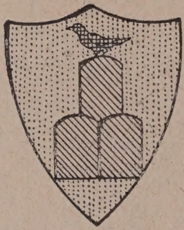


Meoli

278

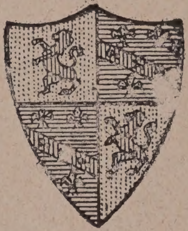
Micinelli

279



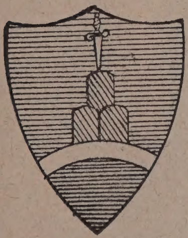
Montanari

280



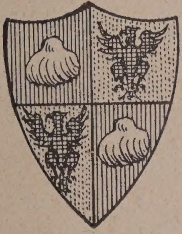
Monte Santa Maria

281



Monti

282



Muti Papazzurri

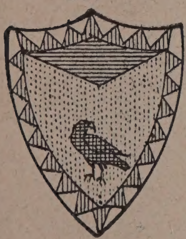
283

Negretti

284

Fabbi

285



Fabroni

286

Foderici ou **Federici**

287

Felici

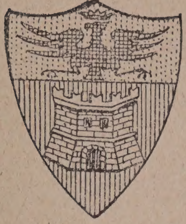
288

Filippini

289

Giustini

290



Giustiniani

291

Gironi

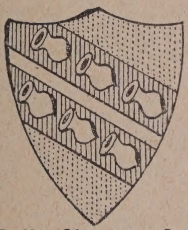
292

Jacovelli

293

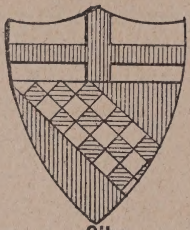
Infessura

294



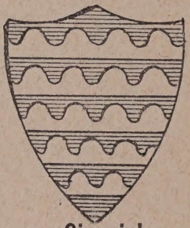
Della Citera o Cetera

295



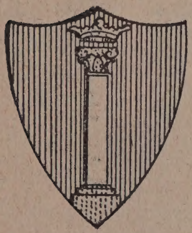
Cibo

296



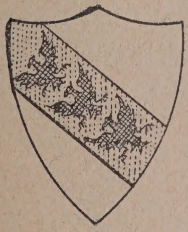
Cinquini

297



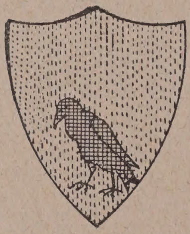
Colonna

298



Corona

299

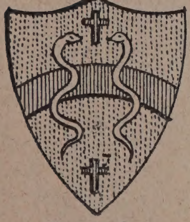


Corvini ou del Corvo

300

Costa

301



Damiani

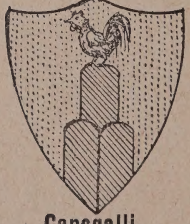
302

Del Drago

303

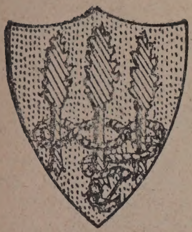
Evangelisti

304



Capogalli

305

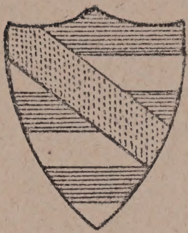


Capranica

306

Caranzoni

307



Carducci

308

Cavalieri

309

Ceccani

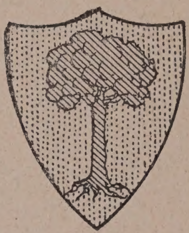
310

Cecchi di Campomarzo

311

Ceci

312



Celsi

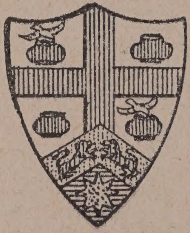
313

Cesarini

314

Benedetti del Senatore

315



Benedetti d'Obiccione

316

Benimbene

317

Bianchi de' Salvietti

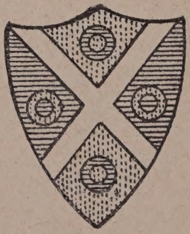
318

Buccabella

319

Buccamazzi

320



Boccarini

321

Bonadies

322

Bonaventuri

323

Bonelli

324

Brancaleoni

325

Brancacci

326

Bufalini

327

Buongiovanni

328

Buti

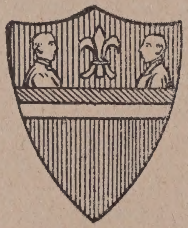
329

Caetani

330

Caffareli

331



Calvi

332

Cannati

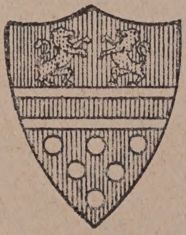
333

Capizucchi

334

Amodei

335

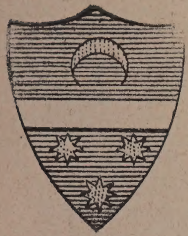


Anniball

336

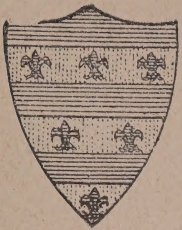
Antonacci

337



Arcangeli

338



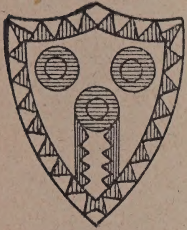
339

Arcioni

340

Arrigoni

341



Astalli

342

Bell'uomo

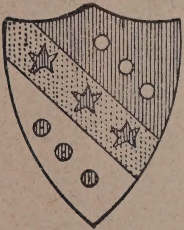
343

Barberini

344

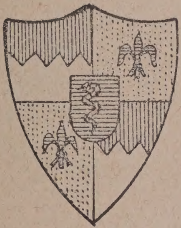
Antoni ou **de Antonis**

345



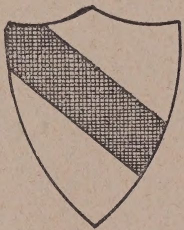
Arditi

346



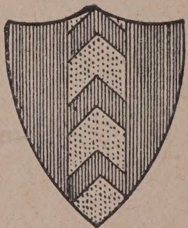
Anguisola

347



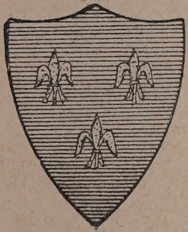
Vaccari

348



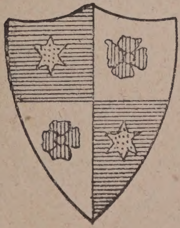
Bolwiller

349



Borboni

350



Bordoni

351

Bossi

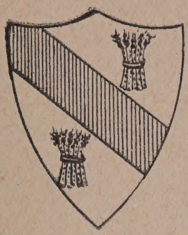
352

Bottini

353

Bruni

354

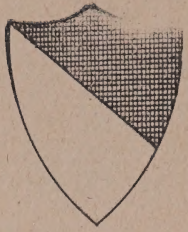


Bonaventuri

355

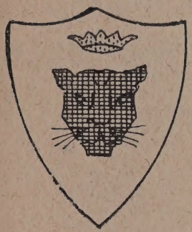
Canuti

356



Capponi

357

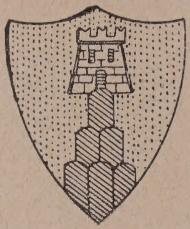


Caputi

358

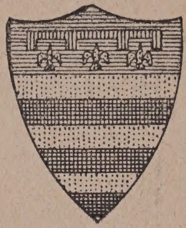
Carocci

359



Castelli

360



Casoli (de Naples)

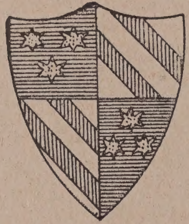
361

Ceccacci

362

Cavallerini

363

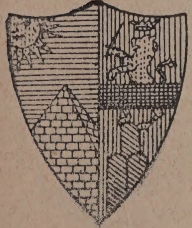


Cilla

364

Ciriaci

365

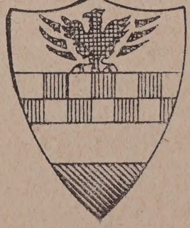


Colucci

366

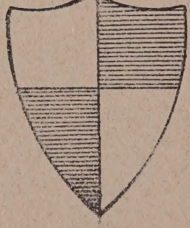
Corradini

367



Costerbosa

368

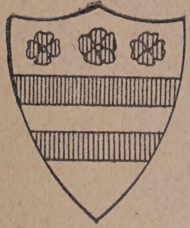


Crispolti

369

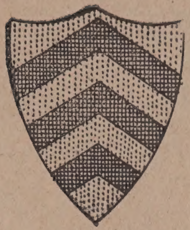
Curio Curti

370



Donati

371



Armellini ou Ermellini

372

Floridi

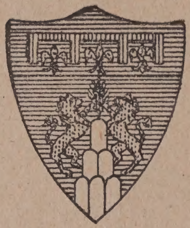
373

Gandolfi

374

Gilioli

375

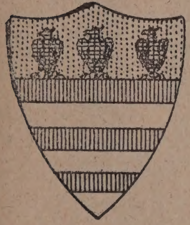


Gessi ou de Gepsis

376

Graziadei

377



Guidoni o Quidoni

378

Jacobini

379

Leopardi

380

Lodi

381

Marini

382

Palma

383

Omodei

384

Paoletti

385

Pace ou Pax

386

Perez

387

Pericoli

388

Pini

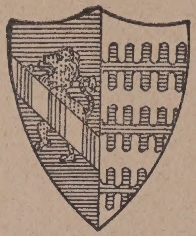
389

Porcinari

390

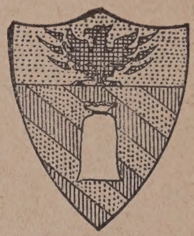
Rosa

391



De Romanis

392

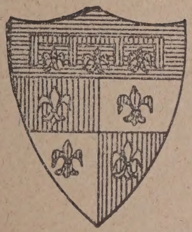


Sachi

393

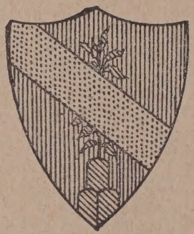
Sampieri

394



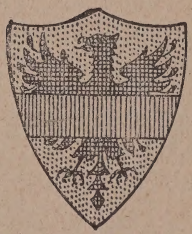
San Pietro (di)

395



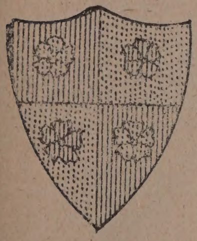
Salvani ou Salviani

396



Tomai o Tomari

397



Tomarozzi

398

Uccelli

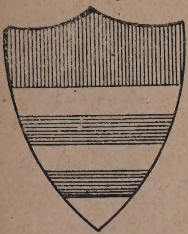
399

Vannucci o Vannuzzi

400

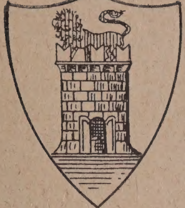
Vespignani

401



Agli de Rome

402



Alberici ou **Alberizzi**

403

Les Alli

404

Altobelli

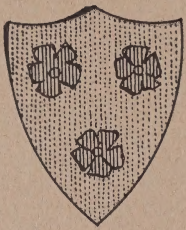
405

Amadei

406

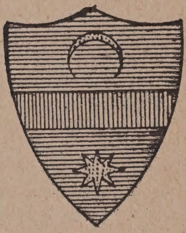
Ambrogi

407



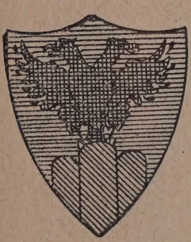
Sant'Andrea

408



Aragonia

409

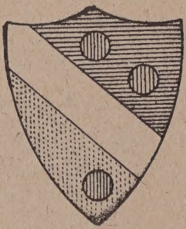


Aragoni

410

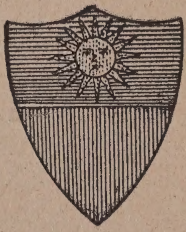
Auria

411



Bagattini

412

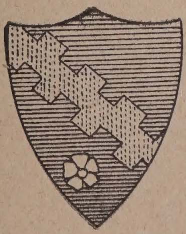


Baldassarri

413

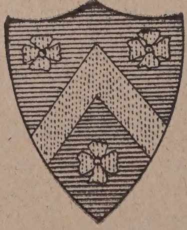
Barbarossa ou **Barbarotta**

414



Basili

415



Belli

416

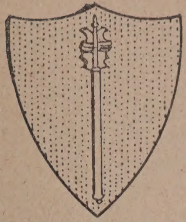
Bell'occhi

Planche XXVII.

417

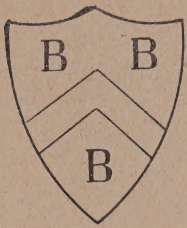
Bell'occhi

418



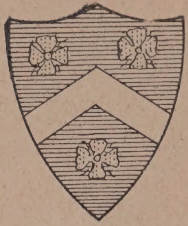
Benimbeni

419



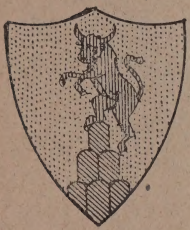
Benimbeni

420



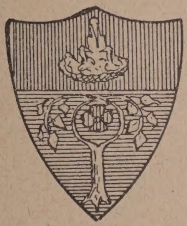
Bolli

421



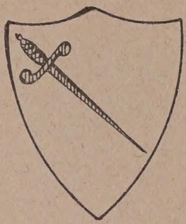
Buonafè

422



Buonafede

423

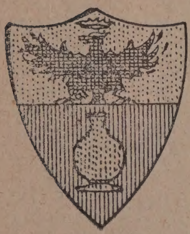


Bonaventura

424

Boni

425

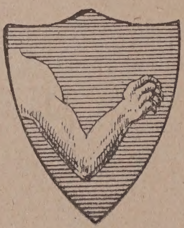


D'Avieri Bonucci

426

Bosco de'Tosti

427



Branca

428

Bruschl

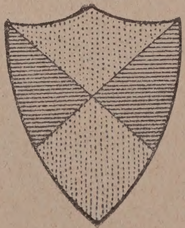
429

Buccellini

430

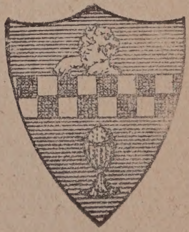
Del Bufalo

431



Buonfanti

432



Bussoll

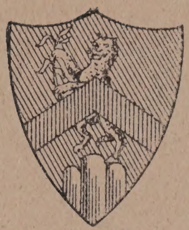
433

Buti

434

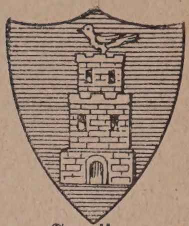
Panetti

435



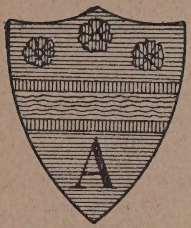
Canetti

436



Casali

437



Casolini

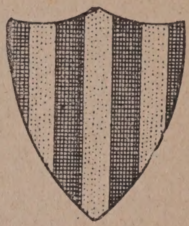
438

Castellani

439

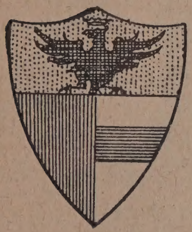
Castiglia

440



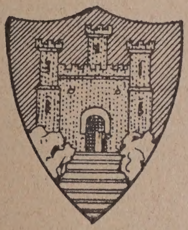
Carboni

441



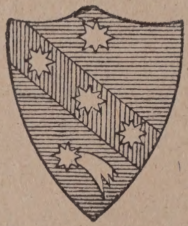
Casolani

442



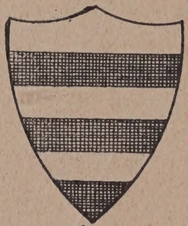
Castiglio

443



Cecconi o Ceccotti

444



Ceva

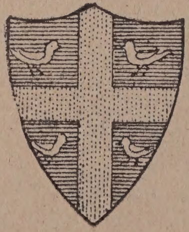
445

Citta ou Cività

446

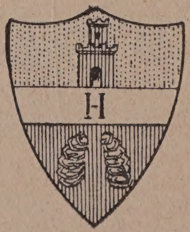
Colligni

447



Colombini

448



Costi

449

Costi

450

Costiari

451

Crespolini

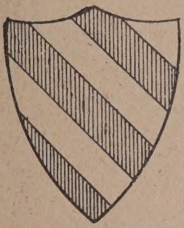
452

Christofori

453

Cuniani

454



Dolce

455

Doria

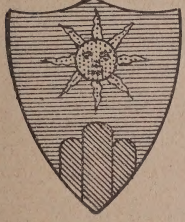
456

Egidi

457

De episcopis ou de Vescovo

458



Ercoli

459

Evangelisti

460

Falani ou Falconi

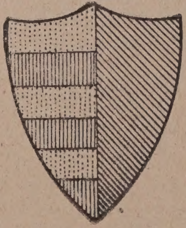
461

Fantoni

462

Fantoni

463

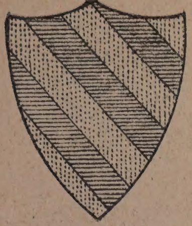


Fargi ou Fargua

464

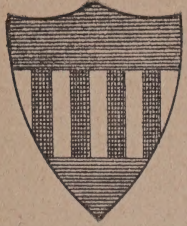
Ferrari

465



Ferrari

466

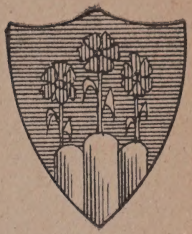


Ferreri

467

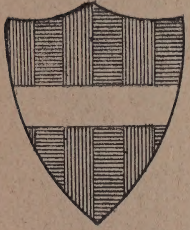
Ferreri

468



Fioretti

469

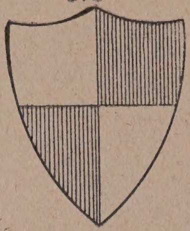


Foresti

470

Forestieri

471



Gaeta

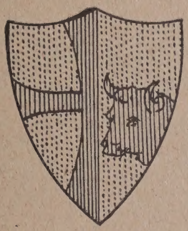
472

Gallina

473

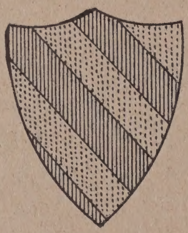
Garsia

474



Gentili de **Gènes**

475

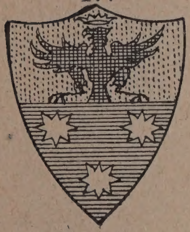


Ghisleri

476

Giovanni

477



Grassi di **Roma**

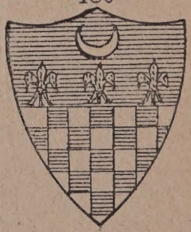
478

Griffi

479

Griffi

480



Gualterazzi ou **Gualteruzzi**

481

Garnieri ou Varnieri

482

Guidotti

483

Omodei

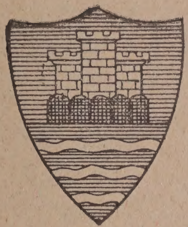
484

Incoronati

485

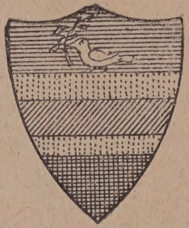
Infangati

486



Dell'Isola

487

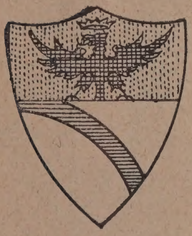


Landi

488

Landi

489

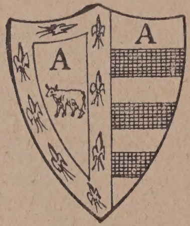


Landi

490

Lelli-Meoli

491



Lenzuoli

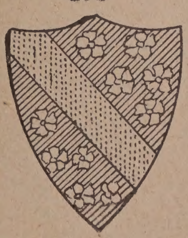
492

Lulli

493

Lupi

494

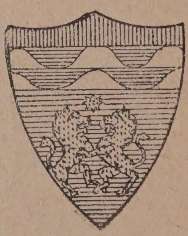


Maccarani

495

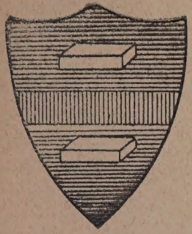
Macci

496



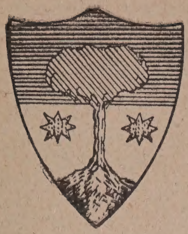
Magaloni

497



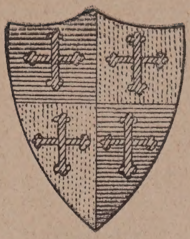
Magnani

498



Mai

499



Malvicini

500

Mancini

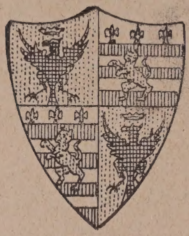
501

Marcuardo

502

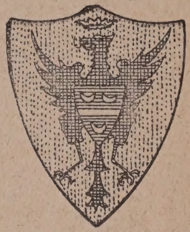
Marescotti

503



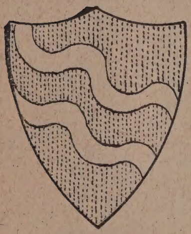
Marescotti

504



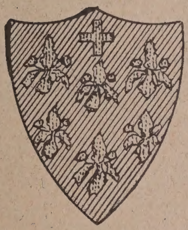
Marecotti-Tolomei

505



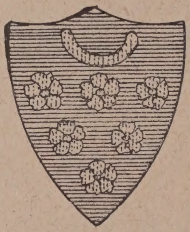
Marinetti

506



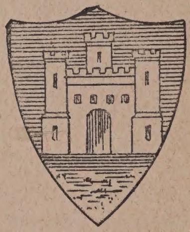
Marsili

507



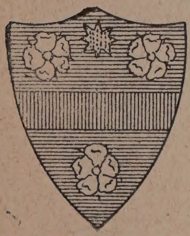
Marsili

508



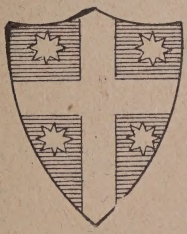
Maschi ou **Masci**

509



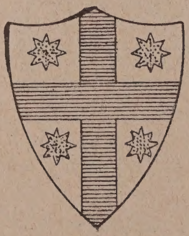
Mattei

510



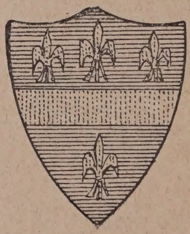
Mattucci ou **Matteucci**

511



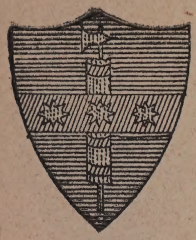
Matteucci

512



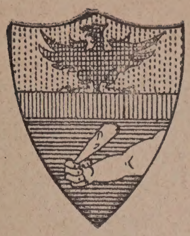
Mauri

513



Mazzarini de Roma

514



Mazziotti

515

Melchior

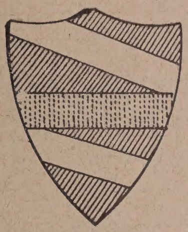
516

Meola

517

Mercuri

518

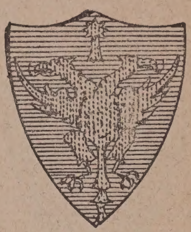


Meoli de Roma

519

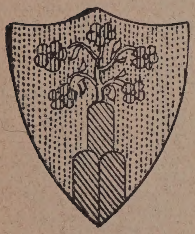
Molara

520



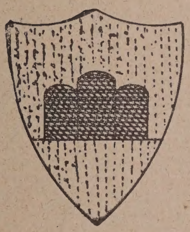
Mongini

521



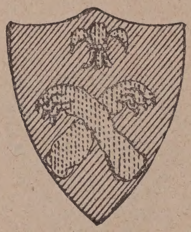
Montefiore

622



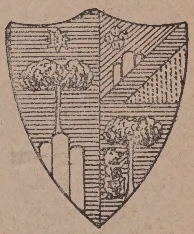
Montenegro

523



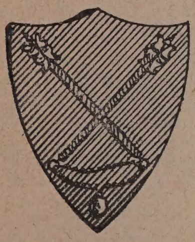
Morilli ou Morelli

524



Muccioli de Rome

525

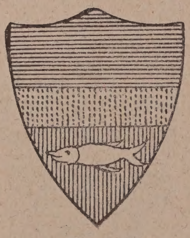


Muti

526

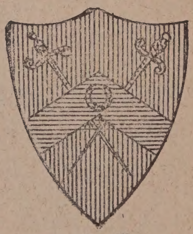
Onofri

527



Paoletti

528



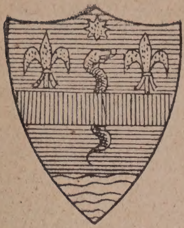
Paoli

Planche XXXIV.

529

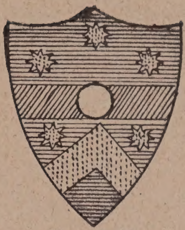
Paolucci

530



Paracciani

531

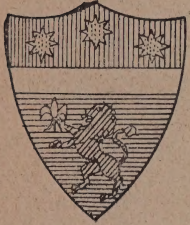


Pasciut1

532

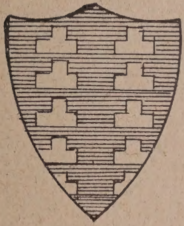
Pasquazzi

533



Pasta

534



Potenti

535

Pecora

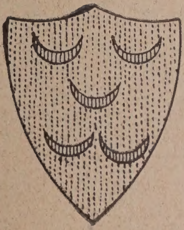
536

Perfetti

537

Pignoni

538



Pinti

539

Piperni

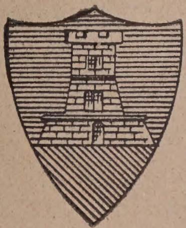
540

Pisani

541

Pisani

542

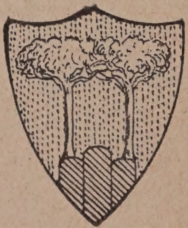


Pizzi

543

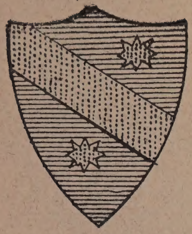
Poy

544



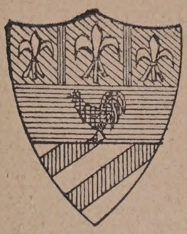
Poli

545



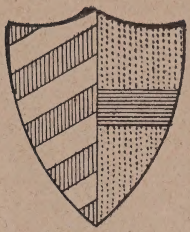
Poli

546



Pollini

547

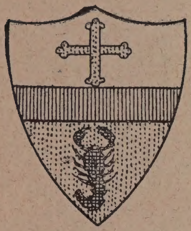


Primi

548

Putti

549

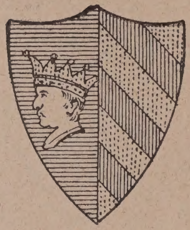


Rainaldi

550

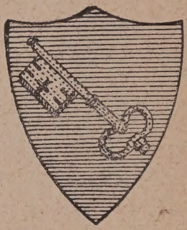
Razza

551



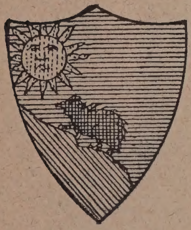
Regis

552



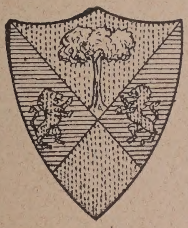
Riccardi

553



Ricci

554

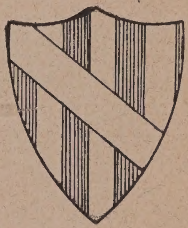


Riccia

555

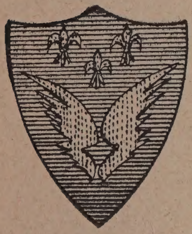
Righetti (?)

556



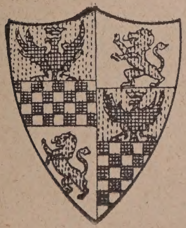
Righi

557



Rinaldi

558



Ripa

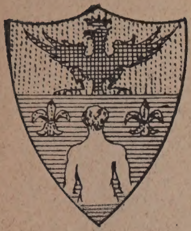
559

Rizzi

560

Rossi di Roma

561

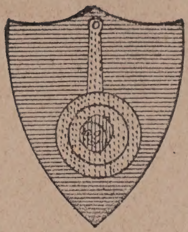


Roversi

562

Sallusti

563

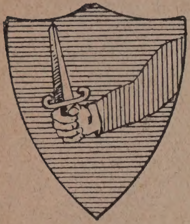


Salamoni

564

Riccia

565

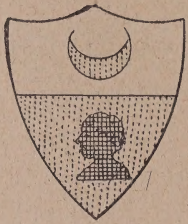


Salvioni

566

Saracinelli

567

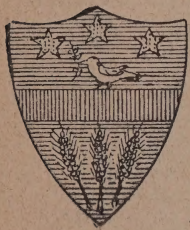


Saracinelli

568

Sarazini

569

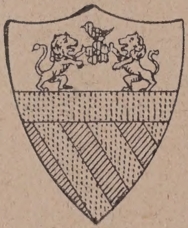


Sartori

570

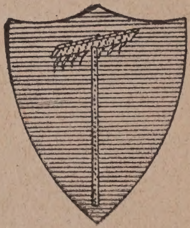
Savani

571



Savelli

572

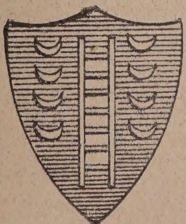


Schellen

573

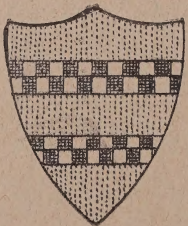
Schiavoni

574



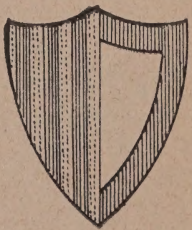
Scotti

575



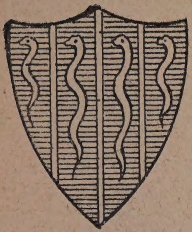
Serra

576



San Severini

577



Sinibaldi

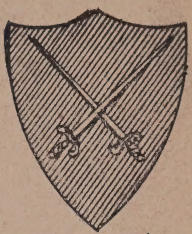
578

Sivelli

579

Somaglia

530



Spradini

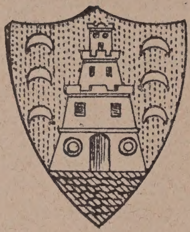
581

Spina

582

Spini

583



De'Steccati

584

Stefanelli

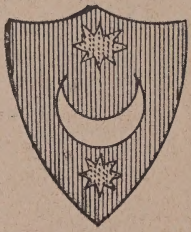
585

Testa

586

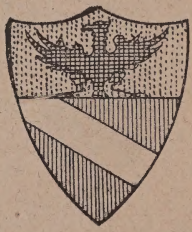
Testi

587



Tiburzi

588

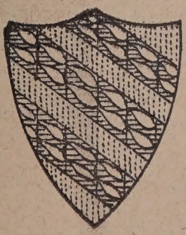


Tinti

589

Tiraboschi

590

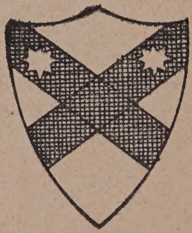


Tosti

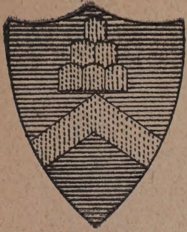
591

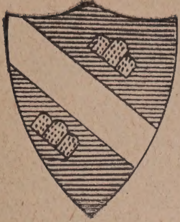
Triscornia

592



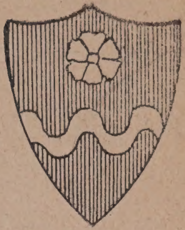
Valenti

593

Valeriani

594

Della Valle

595

Venturelli

596

Veralli

597

Vescovi

598

Della Vetera

599

Vignali

600

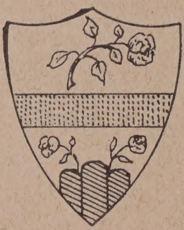
Vignoli

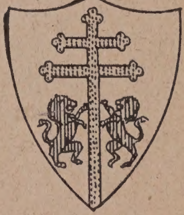
601

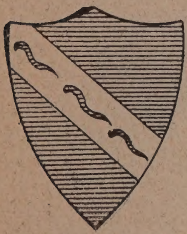
Della Vipera

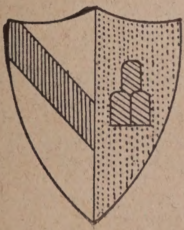
602

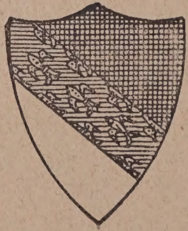
Persiani

603

Jacomelli

604


605


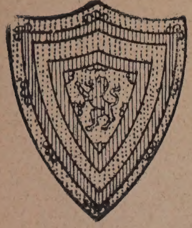
606


607

Vittori

608

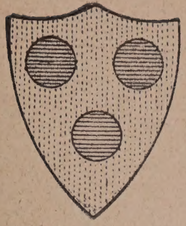
Zucconi

609



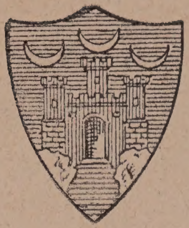
Scozia

610



Forestieri

611

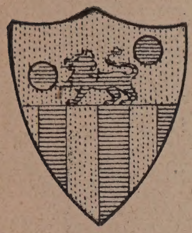


Cairo

612

Bufali

613

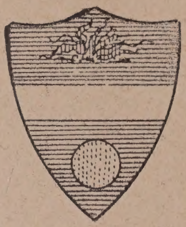


Gozzi

614

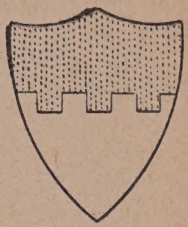
Graziadei

615



Barigelli ou Bargelli

616

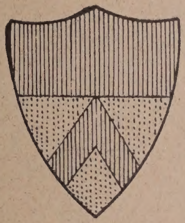


Lombardi

617

Statis

618

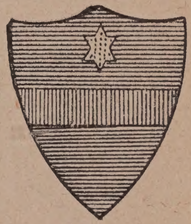


Antonini

619

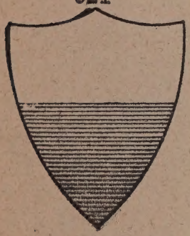
Aureli

620



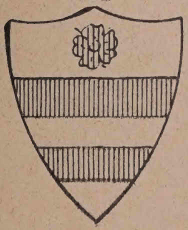
Brigidi

621



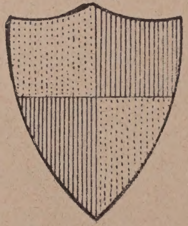
Giuliani

622



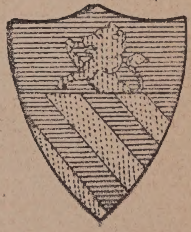
Paolucci 2°

623

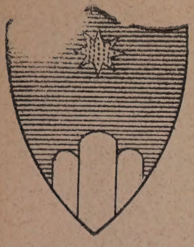


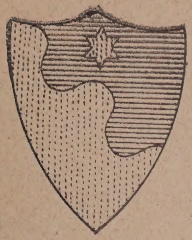
Polliceni

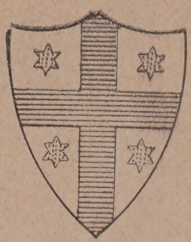
624



Plauci di Roma

625

Andreucci

626

Urbani

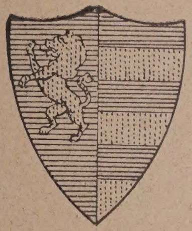
627

Uraldi (Hurandi)

628

Simoni

629

Dello Stacato

630

Alesandri

631

Mezzocavalli

632

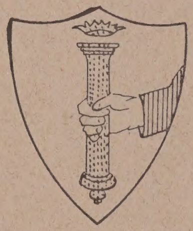
Attili

633

Ceccani

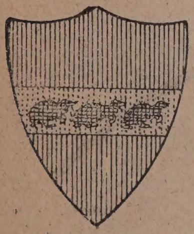
634

Sant'Angelo

635

Andreozzi di Roma

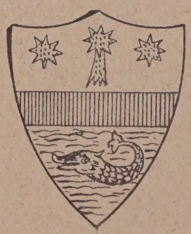
636

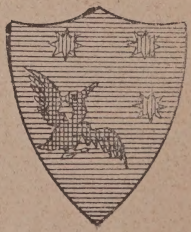
Pellegrini

637

Rizzi ou Ricci

638

Laurenzi

639

Mariani

640

Gozzi

641

Jacobelli ou Jacovitti

642

Fonseca

643

Trastevere

644

Baccari

645

De Bonis

646

Brigida di Pistoia

647

Pallini Romani

648

Costanzi

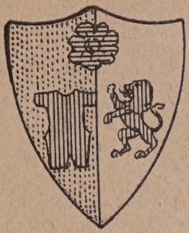
649

Costi de Rome

650

Giustini

651

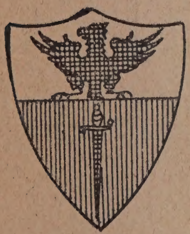


Gironi

652

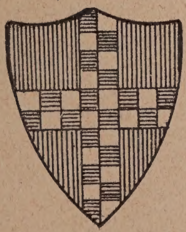
Puzzi

653



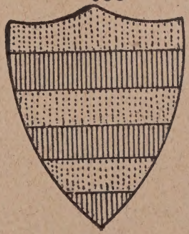
Martire ou Martiri

654



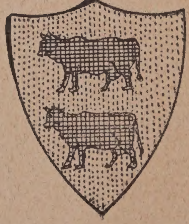
Malvesini ou Malvicini de Venise

655



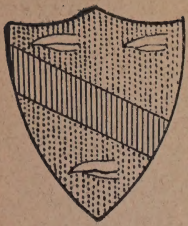
Leguoli de Venise

656

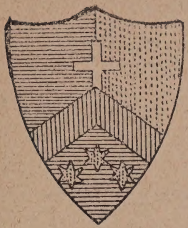


Lalli

657

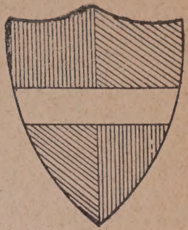


658

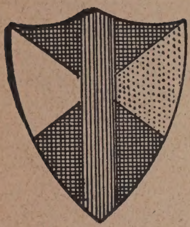


659

660

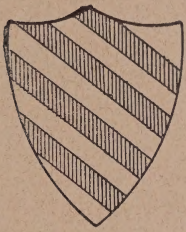


661



662

663



664

665

666

667

668

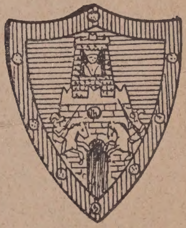


Table des Matières

LIVRE SIXIEME

LES RELIGIEUSES S'INSTALENT À SAN DOMENICO E SISTO

1575-1600

CHAPITRE I. — Les deux couvents. . . . . *Pag.* 3

CHAPITRE II. — Les personnes. . . . . » 15

LIVRE SEPTIEME

1600-1700

CHAPITRE I. — Le monastère de S. Domenico. . . *Pag.* 195

CHAPITRE II. — Les religieuses. . . . . » 214

LIVRE HUITIEME

1700-1798

CHAPITRE I. — Le monastère. . . . . *Pag.* 253

CHAPITRE II. — Les personnes. . . . . » 261

LIVRE NEUVIEME

1798-1848

CHAPITRE I. — Faits généraux — Mémoires de Sœur Anna Vittoria Dolara sur le vén. Monastère des San Domenico e Sisto depuis l'époque de la République jusqu'à l'année 1817 inclusivement. *Pag.* 294

CHAPITRE II. — Les personnes. . . . . . . » 404

LIVRE DIXIEME

1848-1970

CHAPITRE I. — Faits généraux . . . . . . *Pag.* 441

CHAPITRE II. — Les personnes . . . . . . » 449

LIVRE ONZIEME

1870-1918

CHAPITRE — Les événements . . . . *Pag.* 479

CHAPITRE — Les personnes . . . . » 485

CONCLUSION . . . . Pag. 675

APPENDICE I

La vestition, la profession, les funérailles. . . . . Pag 573

APPENDICE II.

LES MONASTÈRES QUI EURENT DES RELATIONS PARTICULIÈRES AVEC SS. DOMENICO E SISTO.

I. Le Couvent de Prouille (1216). . . . . . . Pag 583
II. —Le Couvent de Ste Agnès de Bologne (1220). . » 585
III. — Le Couvent de l'Annunziata de Rome (1570) . » 589
IV. — Le Couvent de la Maddalena de Rome (1581). . « 589
V. — Le Monastère de l'Umiltà de Rome (1613). . . » 591
VI. — Le monastère de Ste Catherine de Sienne de R. (1628) » 593
VII. — Le couvent de Marino (1675). . . . . . » 596
VIII. — Le couvent d'Avvezzano (1677). . . . . . » 599

APPENDICE II[I].

Les Blasons. . . . . Pag. 601

TABLE DES ILLUSTRATIONS

1. Vue panoramique du Monastère de San Domenico e Sisto. Pag. 1
2. S. Pie V offrant à la Vierge la Communauté du nouveau Monastère de San Domenico e Sisto . . . . . « 3
3. S. Pie V. . . . . « 5
4. Vieux Crucifix transporté de S. Sisto . . . . « 20
5. La Madone de S. Luc et les Saints Domenico e Sisto. . . « 132
6. Eglise de S. Domenico e Sisto . . . . « 196
7. Eglise de S. Domenico e Sisto (Maitre-autel) . . . . . « 212
8. Eglise de S. Domenico e Sisto (Partie inférieure . . . . « 260
9. La Main gauche de S. Catherine de Sienne. . . . . . « 292
10. T. R. Mère Anna Vittoria Dolara.. . . . . « 295
11. La Communauté de S. Dom. e Sisto au mois d'avril 1917. « 485
12. Portrait de la T. R. Mère Tomasa Angelica Pannilini. . « 558
13. Eglise de S. Catherine de Sienne. . . . . « 593
14. Eglise de S. Catherine de Sienne (Intérieur) . . . . . « 596

TABLE INDIQUANT LES NOMS ET LES NUMÉROS DES BLASONS

A

Agli ou Alli 233 = 401
Alaleona 225
Alaleone 151
Alberti 15 = 90
Alberici 226 = 402
Alberini 227
Alberteschi 228
Aldighieri 22
Alessandri 630
Alessi 232
Altemps 234
Altobelli 404
Altoviti 224
Alveri 49 = 122 = 138
Aldobrandini 251
Amadei 405
Ambrogi 406
Ambrosini Contreri. 57 = 179 = 191
Americi 193
Amodei 334
Andreozzi 194 = 635
Angeli 63 = 104
Anguisola 346
Annibali 18 = 335
Annibaldeschi della Molara. 149
Antamori 195
Antinori 77
Antonacci 336
Antoni 344
Antonini 618
Aquilani 107 = 222
Aragonia 408
Aragoni 409
Arditi 188
Arcangeli 337
Arcioni 339
Armellini 371
Arrigoni 47 = 340
Astalli 341
Aureli 619
Auria 410

B

Baccari 137 = 644
Bagattini 411
Balboni 3
Baldassarri 412
Barbarossa 413
Barbarotta 353
Barberini 343
Barigelli 615
Basili 414
Bassi 183
Belli 123 = 415
Bell'occhi 416 = 417
Bell'uomo 342
Benedetti 189 = 314 = 315
Benimbene 316
Benimbeni 418
Benimbeni 419
Bernardini 196 = 198
Bianchi 135 = 317
Boccapecora 101
Boccarini 320
Bogni 31
Bolli 420
Bolwiller 348
Bonadies 19 = 321
Bonaventura 423
Bonaventuri 322 = 354
Bonelli 323
Bonese 21 = 23
Boni 31 — 146 = 185 — 424
Borboni 29 = 349
Bonucci 425
Bordoni 30 — 350
Borghese 157
Boschi 98
Bosco de'Tosti 426
Bossi 351

Bottini 352
Brancaleoni 25 — 324
Brancacci 325
Branca 427
Brigida 646
Brigidi 620
Bruni 119 — 353
Bruschi 428
Bruti 187
Buccabelli 170
Buccamazzi 319
Buccellini 429
Bucciarelli 186
Bufalini 326
Bufali 326
Buonafè 421
Buonafede 422
Buongiovanni 312
Buonfanti 431
Bussoli 432
Buti 328

C

Caetani 329
Caffareli 330
Cairo 611
Caleri 24
Calesi 182
Calori 24
Calvi 331
Campello 197
Canadi 632
Canetti 435
Cannuti 335
Capizucchi 333
Capogalli 304
Capponi 52 = 356
Capranica 305
Capucci 181
Caputi 181 = 357
Caracci 142
Caranzoni 306
Carbone 34
Carboni 11 = 440

Carbonibus 33
Carducci 307
Carocci 358
Carpegni 70 = 190
Casali 436
Casolani 441
Casoli 360
Casolini 437
Castellani 438
Castelli 50 = 359
Castiglia 439
Castiglio 442
Caucci 199
Cavalieri 308
Cavallerini 362
Ceccacci 361
Ceccani 309 = 363
Cecchi di Campomarzo 310
Ceci 180 = 311
Celsi 14 = 312
Celucci o Coluzzi 12
Cerri 200
Cesarini 313
Cervini 154
Ceuli ou Cevoli 39
Chigi 102
Cilla 363
Cinquini 116 = 276 = 296
Cioci 176
Ciriaci 117 = 178 = 364
Citta ou Cività 445
Colonnesi 202
Colonna 297
Colligni 446
Colucci 365
Conti 58 = 175
Corona 42
Corradini 366
Cortesi 26
Coscieri 1
Corvini 299
Costa 300
Costaguti 201
Costi 449

Curio ou Curti 369
Curtilepri 164
Crispolti 368
Costerbosa 367
Crescenzi 32

D

Damiani 301
De Angelis 63
De Antonis 344
Davieri Bonucci 425
De Bonis 645
Del Bufalo 430
De Carbonis 10
Della Citera o Cetera 294
Del Cinque 116
Del Corvo 299
Del Drago 302
De episcopis ou de Vescovo 457
Della Fargua 204
De Gepsi 375
Dell'Jsola 486
De JudicK 147
Del Monte 37 = 71 114
Della Pigna 11
De Ponte 93
Della Porta 84
De Romanis 121 = 391
Dello Stacato 629
De'Steccati 583
Della Valle 594
Della Vetera 598
Della Vipera 601
Dionisi 74
Di Pietro 43
De Carbonibus 33
Doni 69
Dolce 454
Doria 455
Donati 370

E

Egidi 456
Ercoli 458

Ermellini 371
Eustachî 168
Evangelisti Palotta 174
Evangelisti 303 = 459

F

Fabbi 284
Fabroni 285
Falani ou Falconi 460
Fani 203
Fantoni 64 = 461 = 462
Fargi ou Fargua 463
Favorini ou Favoriti 141
Franchi 112 = 167
Frangipani 106
Federici 286
Felici 287
Ferrari 465
Ferreri 466 = 467
Ferretti 205
Filippini 288
Fioretti 468
Floridi 372
Foderici 286
Folchi 62
Foresti 469
Forestieri 470 = 610
Fonseca 206 = 642

G

Gabrielli 145
Gaeta 471
Gaetani 73
Galletti 172
Gallina 472
Gandolfi 373
Garnieri 481
Garsia 473
Gentili 108 = 111 = 127 = 474
Gessi 611 = 376
Gerhardi 207
Gessi ou de Gespsis 375
Gilioli 347

Gori	82 = 148
Gozzi	613 = 640
Grassi di Roma	477
Graziadei	376
Gualterazzi ou Gualteruzzi	480
Garnieri	481
Griffi	478
Griffi	479
Guidi	68
Guidoni	51 = 377
Guidotti	66 = 482
Gusman	177
Giuliani	621
Giovanni	476
Giustini	289 = 650
Giustiniani	290
Gironi	75
Ghisleri	475

H

Hurandi	627

J

Jacovacci o Jacobacci	208
Jacobelli ou Jacovitti	641
Jacobini	378
Iacovelli	292
Jacomelli	603
Iacovitti	641
Incoronati	484
Infangati	485
Infessura	293
Insula	245

L

Lalli	656
Landi	487 = 488
Landia	489
Lancelotti	209
Lante	210
Laurenzi di Publicola	246
Lelli-Meoli	490
Lelli Randolfi	247

Lelli	38
Leni	155
Lentelli-Lentolio	139
Lenzuoli	491
Leopardi	379
Les Alli	403
Lodi	380
Lombardi	616 = 248
Lucarelli	96
Lucci de' Mancini	249
Lucci-Rossi	91
Lulli	492
Lupi	493
Lupi	250

M

Maccarani	494
Maccaroni	251
Macci	495
Maddaleni	252
Maffei di Roma	253
Magaloni	496
Magalotti	254
Magistri	235
Magnani	497
Mai	498
Malabranca	236
Malvicini	499
Mancini	500
Mancini di Sant'Angelo	237
Manetti	67
Marcuardo	501
Marescotti	502 = 504
Margani	238
Mariani	639
Marinetti	505
Marini	381
Mariola	80
Maroni	65
Marsili	506 = 507
Martelli	118 = 152
Martini alias del Prete	239
Maschi ou Masci	508
Massimo	240

Mattei 509
Mattei Fabbroni 241
Mattucci ou Matteucci 510 = 511
Mattuzzi 242
Maurelli 243
Mauri 244 = 512
Mazzarini de Roma 513
Mazzatosti 274
Mazziotti 514
Medici della Regola 275
Melchior 515
Mellini 77 = 377
Millini 27 = 276
Meola 516
Meoli de Rome 518
Meoli 277
Mercuri 517
Mezzocavalli 631
Micinelli 278
Molara 211 = 519
Montanari 35 = 279
Montefiore 521
Montemaria 161
Montenegro 622
Montenovo 113
Monte Santa Maria 280
Monti 281
Morilli ou Morelli 523
Muccioli 212 = 524
Muti Papazzurri 58 = 282
Muti 525

N

Negretti 283
Nobili 95
Novelli 265
Nunez 213

O

Oddoni 103 = 266
Odescalchi 156
Olgiati 173
Omodei 383 = 483
Onofri 526

Ordre des Prêcheurs 192
Origo 214
Orsini 267

P

Pace 88 = 385
Palini 270
Pallini Romani 647
Palma 59 = 382
Palombara 268
Paloni 269
Paluzelli 271
Paluzzi 144
Paneti 434
Pannilini 89
Paoletti 384 = 527
Paoli 528
Paolucci 529 = 622
Paparoni 106 = 272
Pa acciani 530
Parigini 130
Pasciuti 531
Pasquazzi 532
Passeri de Florence 8
Pasta 533
Pax 385
Pecora 535
Pellegrini 636
Perez 386
Perfetti 536
Pericoli 387
Persiani 602
Peruschi 94
Petroni 87
Petrucci 85 = 95
Picchi 273
Piccolomini 86
Pierleoni 255
Pignoni 537
Pini 388
Pinti 538
Piperni 539
Pisani 540 = 541
Pizzi 542

Pianca degl' Incoronati 215
Pironi 140
Planci di Roma 624
Poy 543
Poli 544 = 545
Pollicini 623
Poliini 546
Ponziani 150
Porcari 136
Porcinari 389
Potenti 534
Prosperi 96
Pruni 184
Pucci 163
Putti 547
Puzzi 652

Q

Quattrocchi 256

R

Rainaldi Cortesi 79
Rainaldi 549
Razza 550
Riccardi 552
Ricci 553
Ricci di Campomosso 153
Riccia 554 = 564
Righetti 555
Righi 556
Rinaldi 557
Ripa 558
Rizzi 559 = 637
Rocchi 259
Rochio ou Rocci 258
Romani 112
Rosa 390
Rossi 38 = 76 = 105 = 115 = 560
Roversi 561
Rufini 261
Fuspoli 262
Rus ici del Nero 263
Regis 551

S

Sachi 392
Sacripanti 216
Salamoni 563
Salimei 217
Sallusti 562
Salvani 48 = 365
Salvati 129
Somaglia 579
Salvioni 565
Sannesi 128
Sampieri 393
Santini 45
San Pietro 394
San Severini 576
Sant'Andrea 407
Sant'Angelo 634
Sant' Alberto 229
Sant' Alberto 230
Sant' Eustachio 221
Sarazini 568
Saracinelli 566 = 567
Sartori 569
Savani 570
Savelli 158 = 571 = 574
Scarsi 126
Schellen 572
Schiavoni 573
Scotti 40 = 57 = 574
Scozia 609
Sella 55
Serlupi 81
Serra 575
Simeoni 100
Simoni 628
Sinibaldi 577
Sivelli 578
Spradini 580
Specchi 60
Spina 581
Spini 582
Statis 617
Stefanelli 6 = 584
Stella 124

Stoli (di Rieti) 223

T

Tartari de Parione 54
Tartari de Trastevere 56
Tebaldi 166
Teodoli 218
Testi 586
Teoli 29
Tiburzi 587
Tigniosini 219
Tinti 588
Tiraboschi 589
Tomai o Tomari 396
Tomarozzi 397
Toscanella 165
Tosti 590
Testa 585
Trastevere 643
Triscornia 591

U

Uccelli 398
Uraldi 627
Urbani 626

V

Vaccari 137 = 347
Valentini 5
Valenti 259
Valerani 17
Valeriani 593
Vallati 133
Vallati 132
Vannucci o Vannuzzi 399
Veralli 596
Varî 2 = 109
Vaschi 4
Vecchia ou Veccia 97
Velli di Ripa 99
Velli di Trastevere 92
Venturelli 595
Veracroce o Vericroce 7
Vescovi 597
Vespignani 400
Vettori ou Vittori 72 = 607
Vignali 599
Vignoli 600
Vipereschi 162
Vitelleschi 134
Vittori di Sant'Eustachio 131
Vivaldi 220

Painting in Coro Interno p. 197
Vincenzo delle Greca 199 - 202
Baldini 1639 p. 201
Chapels - 201 ff
Lanfranco p. 201
Mola p. 202
Romanelli p. 202
Canuti & Haffner p. 202

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00649 4286